

657430
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LE
GÉNIE DE VIRGILE.

DE L'IMPRIMERIE DE PH. HARDY,
rue Saint-Jacques, n° 71.

LE GÉNIE DE VIRGILE,

OUVRAGE POSTHUME

DE MALFILATRE,

PUBLIÉ D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES,

AVEC DES NOTES ET ADDITIONS

PAR P. A. M. MIGER.

> Je n'ai pas prétendu traduire, mais analyser; j'ai voulu donner l'abrégé des poésies sur lesquelles j'ai travaillé. MALF., *Disc. prél.*

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.
1810.

L'ÉNÉIDE.

LE

GÉNIE DE VIRGILE.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Didon découvre à sa sœur Anne l'amour qu'elle a conçu pour Énée. Sa sœur la détermine à faire ses efforts pour épouser ce héros. L'une et l'autre font des sacrifices, soit pour calmer la violence de cette passion, soit pour consulter les dieux sur leur projet. Junon concerte avec Vénus les moyens de retenir et de fixer à jamais Énée en Afrique. Pendant une chasse que donne la reine, Junon excite un orage furieux; Énée et Didon fuient dans une grotte où la princesse prodigue ses faveurs à son amant. Elle donne le nom d'hymen à la faute qu'elle a commise. La Renommée apprend cette nouvelle à Iarbe, roi de Gétulie, dont Didon avoit dédaigné la main. Iarbe se plaint amèrement de cet affront à Jupiter Ammon, son père. Jupiter envoie Mercure à Carthage pour ordonner à Énée de faire voile en Italie. Énée obéit à regret, et fait tout préparer secrètement pour son départ. Mais Didon s'en aperçoit; elle emploie par elle-même et par sa sœur les prières et les menaces pour le détourner

de son projet, mais inutilement. Mercure descend du ciel une seconde fois, et avertit en songe le héros Troyen de fuir à l'instant même, à la faveur de la nuit. Didon, du haut de son palais, voit la flotte déjà en mer : elle s'abandonne au désespoir, et, sous prétexte de faire aux dieux un sacrifice magique, elle fait dresser un bûcher sur lequel elle monte, et se tue avec l'épée dont elle avoit fait présent à son infidèle amant, et qu'il avoit laissée dans le palais.

Mais la reine, blessée par l'amour, nourrit dans son cœur une plaie secrète, et sent brûler dans ses veines un feu dévorant. Elle se rappelle le courage d'Énée, son illustre naissance ; ses discours lui sont présens, et son image, qu'elle porte gravée dans son cœur, la suit sans cesse et l'inquiète.

Aux bords de l'orient, l'aurore de retour
Dissipoit l'ombre humide et rallumoit le jour.

Didon appelle sa chère sœur, et lui confie en ces mots le trouble dont elle est agitée : « Anne, ô ma tendre sœur ! quel désordre règne dans mon ame ! quel est cet étranger que j'ai reçu dans mon palais ? quelle grace ! quelle majesté ! quels exploits héroïques ! Ah ! je le crois, il est du sang des dieux ! la crainte trahit les ames vulgaires. Quels revers il a essuyés avec courage ! quelle intrépidité dans les combats dont il nous a fait le récit !

« Ah ! si mon cœur flétri pouvoit encore aimer ; (1)
Si ce cœur, trop puni d'avoir été sensible,
Ne s'étoit commandé de rester inflexible ;

Si, depuis que la mort trahit mes premiers feux,
Je pouvois consentir à former d'autres nœuds,
Chère sœur, c'eût été mon unique foiblesse!
Oui, depuis qu'un époux si cher à ma tendresse,
Par mon barbare frère a vu percer son flanc,
Et nos dieux paternels arrosés de son sang,
Cet étranger lui seul, dans mon ame constante,
Ébranla, j'en conviens, ma vertu chancelante;
Lui seul, apprivoisant ma farouche pudeur,
M'a fait ressouvenir de ma première ardeur;
Du feu dont j'ai brûlé je reconnois la trace.
Mais des dieux qui du crime épouvantent l'audace,
Que le foudre vengeur sur moi tombe en éclats;
Que la terre à l'instant s'entr'ouvre sous mes pas;
Que l'enfer m'engloutisse en ses royaumes sombres,
Ces royaumes affreux, pâle séjour des ombres,
Si jamais, ô pudeur! je viole ta loi!
Celui qui, le premier, reçut jadis ma foi,
Dans la tombe emporta le seul bien que j'adore;
Dans la tombe avec lui mon cœur habite encore. » (*)

En achevant ces paroles, des larmes inondèrent son sein. Anne lui répondit :

« O vous que j'aime plus que la clarté des cieux,
Voulez-vous, ô ma sœur! toujours triste et sauvage,
Vous imposer l'ennui d'un éternel veuvage,
Et près d'un vain tombeau consumant vos beaux jours,
Fuir le doux nom de mère et languir sans amours?

(*) Delille.

Hôtes inanimés de la nuit éternelle,
Les morts s'informent-ils si vous êtes fidelle ? (*)

« Votre tristesse, je le veux, vous a fait rejeter la main de tous ceux qui ont aspiré à vous plaire, soit à Tyr, soit dans la Lybie. Iarbe et tous les rois de l'Afrique ont essuyé vos refus : faut-il encore combattre un amour qui vous plaît ? oubliez-vous (2) dans quels lieux vous venez de vous établir ? Voyez autour de vous les Gétules indomptables, les farouches Numides, et les Syrtes inaccessibles qui bornent vos états ; jetez les yeux sur ces déserts arides qui touchent au pays des Barcéens. Que dirai-je de l'orage qui gronde sur vous du côté de Tyr, et des menaces de Pygmalion ?

« Il n'en faut point douter, ces fiers enfans de Troye,
C'est Junon, c'est le ciel, ma sœur, qui les envoie.
Dieux ! combien cet hymen vous promet de grandeur !
Qu'Ilion de Carthage accroîtra lá spendeur !
Voyez vos murs peuplés, vos villes florissantes,
Et la mer se courbant sous vos flottes puissantes.
Vous, seulement des dieux implorez la bonté ;
Par les soins caressans de l'hospitalité,
Du Troyen dans ces lieux prolongez la présence :
Que l'amour naisse en lui de la reconnoissance ;
Prétextez ses périls, les rigueurs de l'hiver,
Ses nefs à réparer, l'inclémence de l'air,

(*) Delille.

Les torrens d'Orion suspendus sur nos têtes,
Les menaces de l'onde, et l'horreur des tempêtes. » (*)

Ces paroles achevèrent d'enflammer le cœur de Didon, animèrent ses espérances, et surmontèrent les obstacles que la pudeur opposoit à l'amour.

Elles allèrent dans les temples, pour sacrifier à Cérès, à Apollon et à Bacchus, et chercher la paix au pied de leurs autels. On invoqua sur-tout la puissante Junon, qui préside à l'union conjugale.

Didon, leur présentant le vin du sacrifice (3),
En arrose le front d'une blanche génisse ;
D'un pas majestueux fait le tour des autels,
Les charge tous les jours de présens solennels ;
Tous les jours au milieu des victimes mourantes,
Consulte avidement leurs fibres palpitantes.
Malheureuse! où l'égare une pieuse erreur!
La réponse des dieux est au fond de son cœur ;
Leur nom est dans sa bouche, Énée est dans son ame :
Toute entière livrée à l'amour qui l'enflamme,
Que servent contre lui les prières, l'encens ?
De ses douces fureurs elle enivre ses sens,
Aime, en les combattant, ses amoureuses peines ;
L'amour vit dans son cœur, et brûle dans ses veines.
L'œil égaré, l'air sombre, et les sens agités,
Elle porte au hasard ses pas précipités.
Ainsi, lorsqu'un chasseur a de son trait rapide
Atteint, sans le savoir, une biche timide,

(*) Delille.

En vain elle parcourt et les bois et les champs;
Le fer mortel la suit et s'attache à ses flancs. (*)

Tantôt elle mène avec elle Énée dans la ville, et lui montre les ouvrages qui s'élèvent et les édifices commencés; elle veut parler, et s'arrête au milieu de son discours : tantôt, au retour de la nuit, elle le fait asseoir auprès d'elle dans un festin semblable au premier qu'elle avoit donné à ses hôtes, et lui redemande de nouveau le récit des malheurs de Troye (4). Après le repas, lorsque la nuit est avancée, et que chacun s'est retiré pour se livrer aux douceurs du sommeil; lorsque la lune éteint sa lumière et que les étoiles en se couchant invitent au repos, la malheureuse Didon veille elle seule dans la salle du festin, sur le lit qu'Énée a quitté. Quoique absent, elle le voit, elle l'entend encore (5). Souvent elle embrasse tendrement le jeune Ascagne, qu'elle tient contre son sein; elle retrouve en lui l'image de son père; elle cherche à se faire, par cette ressemblance, une douce illusion, et à tromper ainsi son coupable amour. Les ouvrages commencés ne s'achèvent point, les tours qui s'élevoient restent imparfaites, la jeunesse néglige l'exercice des armes; on ne creuse plus les ports, on ne construit plus les remparts; tous les travaux sont suspendus, et les grues qui menacent le ciel demeurent oisives de-

(*) Delille.

vant les murs demi formés qui attendent la main des ouvriers.

Quand Junon vit la reine de Carthage livrée à sa passion, elle aborde Vénus, et lui parle ainsi : « Vous remportez une grande victoire, vous et votre fils; et c'est sans doute un beau triomphe pour deux divinités de triompher d'une foible mortelle. Je sais que vous avez embrasé pour Énée le cœur de Didon, pour lui rendre favorable une nation qui vous est suspecte, et que vous craignez, parce qu'elle m'appartient. Mais cette crainte ne finira-t-elle point? serons-nous toujours ennemies? pourquoi ne pas rétablir plutôt entre nous l'intelligence, par une alliance heureuse? Vous avez ce que vous desiriez ardemment; Didon brûle d'une flamme que rien ne peut éteindre. Ne faisons de ces deux peuples qu'un peuple unique, gouverné par vous et par moi, et qui nous obéisse également. Qu'il soit permis à Didon de vivre sous les lois d'un mari Phrygien, et de vous confier comme une dot ses Tyriens et son royaume. »

Vénus sentit toute l'adresse de ce discours, et le dessein que Junon avoit de fixer à Carthage l'empire du monde, promis à l'Italie. Elle lui répondit : « Qui pourroit refuser vos offres? qui voudroit follement entretenir avec vous la guerre, au lieu d'accepter la paix que vous daignez présenter? Puisse votre dessein s'accomplir! mais je crains les Destins, et je doute que Jupiter veuille

donner un asile commun aux peuples de Tyr et à ceux de Troye : j'ignore s'il consent à confondre ces deux nations, et à les unir à jamais. C'est à vous à le fléchir par vos prières, à vous qui êtes son épouse. Commencez ce grand ouvrage, et je vous seconderai. » « Ce soin me regarde, reprit la reine des dieux ; apprenez maintenant les ressorts qu'il faut d'abord employer pour assurer le succès de notre entreprise :

« Demain, dès que l'aurore allumera le jour,
Nos amans vont chasser dans les bois d'alentour :
Là, tandis qu'à la hâte on déploiera les toiles,
Dans les cieux, à ma voix, la nuit tendra ses voiles ;
De noirs torrens de pluie épanchés dans les airs,
Et le bruit du tonnerre, et le feu des éclairs,
D'Énée et de Didon disperseront la suite ;
Vers un autre voisin tous deux prendront la fuite.
J'y conduirai l'Hymen, et, si tels sont vos vœux,
J'y joindrai ces amans par les plus tendres nœuds. » (*)

Vénus consentit à cette proposition, et sourit d'un artifice qu'elle avoit pénétré.

Cependant l'aurore sortit du sein des mers. A peine sa lumière peignoit l'Olympe vermeil, que la jeunesse Carthaginoise sort des portes de la ville ; les cavaliers Massyliens accourent avec la meute, les toiles, les épieux et tous les ins-

---

(*) Delille.

trumens nécessaires à la chasse. Tandis que la reine est attendue par ses courtisans, que le respect retient aux portes du palais, son coursier impatient, couvert d'une housse de pourpre et d'un harnois doré, mord son frein, et le blanchit d'une brûlante écume. Enfin elle paroît au milieu d'une cour nombreuse; ses épaules, sur lesquelles flotte un carquois brillant d'or, sont couvertes d'un mantelet d'étoffe de Tyr, bordé d'une superbe broderie; un ruban d'or attache ses beaux cheveux tressés (6), et une agraffe de ce riche métal tient relevée sa longue robe de pourpre. Elle voit autour d'elle, et à la tête de son escorte, le jeune Iule, plein d'alégresse, et son père Énée, dont la grace et la beauté effacent tous les seigneurs qui l'acccompagnent.

Tel, pour mieux honorer sa fête solennelle, (7)
Apollon va revoir son île maternelle,
Livre un peuple pieux à de saintes fureurs,
Et préside lui-même à la pompe des chœurs.
Il voit des bords crétois, des mers hyperborées,
Les mortels accourir à ses danses sacrées,
Et, couronnant son front du laurier favori,
Il descend radieux des monts qui l'ont nourri. (*)

Lorsqu'on atteignit le sommet des montagnes, et qu'on pénétra dans les retraites des animaux sauvages, on vit du haut des rochers les che-

(*) Lombard.

vreuils et les cerfs courir et se précipiter en foule dans les plaines, et obscurcir le ciel de tourbillons de poussière. Le jeune Ascagne, au milieu des chasseurs, monte avec joie un cheval fougueux qui bondit dans les vallons, et se plaît à devancer les uns ou les autres. Il dédaigne les animaux timides qui fuient devant lui; il voudroit, pour éprouver son jeune courage, voir un sanglier furieux s'élancer vers lui, ou un lion superbe descendre de la montagne.

Cependant un bruit sourd trouble la paix des airs; (8)
Le vent chasse en grondant la grêle et les éclairs:
Le chasseur éperdu s'écarte, et, des montagnes,
Les torrens débordés ont fui dans les campagnes.
La reine et son amant, avec elle égaré,
Cherchent l'abri secret d'un antre retiré.
Hélas! le ciel en feu tonne en vain sur sa tête;
Elle est sourde au présage et sourde à la tempête.
Le sol tremble: la foudre éclaire ses sermens,
Et l'air a retenti de longs gémissemens.... (*)

Ce jour fut le premier de ses malheurs, et la cause de la mort de la triste Didon. Elle oublia dès-lors le soin de son honneur et de sa réputation; dès-lors elle ne fit plus un mystère de son amour insensé, et couvrit faussement du nom d'hyménée sa faute et sa foiblesse.

(*) Lombard.

Alors la Renommée étend ses larges ailes, (9)
Et court dans la Lybie en semer les nouvelles:
Fléau qu'un jour la terre enfanta dans ses flancs,
Pour venger sur les dieux le meurtre des Titans;
Monstre, de tous les maux ou l'organe ou la source,
Qui s'agite sans cesse et s'accroît dans sa course,
Et qui, foible d'abord, bientôt audacieux,
A le pied sur la terre et le front dans les cieux.
Sous chaque plume il cache une langue, une oreille,
Une bouche qui tonne, un œil qui toujours veille:
Sentinelle farouche assis au haut des tours,
Le jour, il fait trembler les peuples et les cours;
La nuit, il fend les airs, terrible, infatigable,
Et, sans choix, mêle au vrai le mensonge et la fable. » (*)

Elle prit plaisir à entretenir l'univers de ce qui se passoit à Carthage, en mêlant le mensonge avec la vérité. Elle racontoit qu'Énée, sorti du sang Troyen, étoit venu dans les états de Didon; que cette reine lui prodiguoit ses appas; qu'ils s'oublioient ensemble, pendant le temps que la mer cessoit d'être praticable, qu'ils se plongeoient dans les délices et dans une mollesse honteuse, sans se souvenir qu'ils étoient faits pour régner. L'odieuse déesse répand ces bruits dans l'Afrique, les porte à Iarbe, roi de Gétulie, et l'enflamme de jalousie et de fureur. Iarbe, fils de Jupiter Ammon et d'une Nymphe du pays des Garamantes, que ce dieu avoit enlevée, avoit bâti

(*) Lombard.

dans l'étendue de ses vastes états cent temples à son père; il lui avoit érigé cent autels, toujours ornés de fleurs nouvelles, toujours arrosés du sang des victimes, et éclairés d'un feu éternel que des prêtres entretenoient nuit et jour.

Là, ne respirant plus qu'une vengeance prompte,
Iarbe va porter sa vengeance et sa honte,
Et, la main sur l'autel, éclate en ces accens :
« O toi, pour qui mon peuple a prodigué l'encens,
Tu vois l'affront d'un fils, mon père, et tu pardonnes !
Eh quoi ! c'est donc en vain qu'on tremble quand tu tonnes !
Et ces cieux embrasés, ces foudres de ton bras,
N'ont qu'un bruit qui s'égare, un feu qui n'atteint pas !
Juste ciel ! une femme errante, fugitive,
Obtient de ma pitié le champ qu'elle cultive :
J'offre un sceptre à l'ingrate, et, bravant mon courroux,
Elle fait d'un Troyen son maître et son époux !
Et lui, nouveau Pâris, dans Carthage étonnée,
Il traîne sur ses pas sa troupe efféminée,
Sous sa mître d'Asie embaume ses cheveux,
Et, sûr de sa conquête, il insulte à mes vœux !
Qui me croira ton sang après de tels exemples ?
Et quel prix du respect qui décora tes temples ! » (*)

Jupiter, son père, dont il touchoit l'autel, entendit sa prière enflammée, et tourna ses regards sur les murs de Carthage. A la vue de ces deux

(*) Lombard.

amans, qui oublioient à la fois leur devoir et le soin de leur gloire, il appelle Mercure, et lui dit: « Va, pars, mon fils, appelle les zéphyrs, et vole sur la terre; porte mes ordres au chef des Troyens, qui s'arrête en Afrique, sans songer à l'empire célèbre que lui promettent les Destins. Qu'il sache que ce n'est pas pour mener une vie honteuse que sa mère, la belle Vénus, l'a deux fois arraché aux Grecs et à la mort; qu'elle nous donnoit une autre idée de son courage, en le supposant digne du sang du grand Teucer, dont il descend, capable d'asservir la puissante Ausonie, et de donner des lois à l'univers. Si ces hautes destinées ne le touchent point, s'il n'est pas sensible à ces glorieuses promesses, pourquoi veut-il priver Ascagne, son fils, des honneurs immortels que je lui prépare? lui envie-t-il ce qu'il refuse lui-même, et la fondation du plus grand empire du monde (10)? que veut-il? quelle espérance l'arrête parmi une nation ennemie? qui peut lui fermer les yeux sur l'éclat de sa postérité dans l'Italie, et sur les champs de Lavinie où il doit régner? Qu'il parte : Jupiter l'ordonne; qu'il lui suffise d'apprendre ma volonté. » Il dit :

Le dieu, pour obéir à ces lois paternelles,
Attache les nœuds d'or de ses rapides ailes,
Et s'apprête à franchir et les monts et les mers.
Il prend son caducée; arbitre des enfers,

Cette verge fatale en évoque les ombres,
Ou les plonge à son gré dans les royaumes sombres.
Par elle, il nous ravit ou nous rend au sommeil,
Il frappe, et pour nos yeux il n'est plus de réveil;
Il chasse l'aquilon, il commande aux orages.
Déjà du vieux Atlas, caché dans les nuages, (11)
Il découvre de loin le front audacieux
Qui jamais n'a fléchi sous le fardeau des cieux;
Il voit des noirs sapins, jouet de la tempête,
Les sommets chevelus balancés sur sa tête.
Le vieillard, entouré d'un manteau de frimas,
Des autans conjurés repousse les combats,
Et d'éternels glaçons sa barbe hérissée
Sur ses flancs verse l'onde en torrens élancée.
Là, Mercure, cessant de planer dans les airs,
Précipita son vol suspendu sur les mers.
Tel, lorsque le Vautour, dans sa barbare joie,
Sous le roc poissonneux a vu glisser sa proie;
Il rase en voltigeant la pointe des roseaux,
Plonge sur sa victime, et l'atteint sous les eaux. (*)

A peine fut-il descendu dans la ville, il trouva Énée qui pressoit les ouvrages et qui donnoit ses ordres. Le héros portoit une épée enrichie d'or et de jaspe, et un manteau de pourpre éclatante que la tendre Didon avoit elle-même orné d'une broderie d'or. Le fils de Maïa se présente à ses yeux, lui répète les reproches et les ordres de Jupiter, et disparoît subitement à ses regards.

(*) H. Gaston.

Énée, frappé d'étonnement et de crainte, demeure quelque temps muet et immobile. L'ordre précis du père des dieux exige de lui une prompte obéissance : mais comment annoncer à Didon cette affreuse nouvelle? comment lui parler de départ, de séparation? Ces tristes réflexions l'occupèrent long-temps; il imagina tour à tour mille expédiens divers qu'il rejetoit aussitôt, et son esprit inquiet et irrésolu flottoit dans une cruelle incertitude. Voici enfin le parti auquel il crut devoir se fixer.

Il appelle Mnesthée, Sergeste et Cloanthe; il leur ordonne d'assembler secrètement leurs compagnons, d'équiper la flotte, et de cacher les raisons de ces préparatifs. «Pour moi, dit-il, je ferai en sorte pendant ce temps d'aborder la reine, je saisirai les occasions les plus favorables pour la disposer à m'écouter et à consentir à mon départ.» Ses ordres sont exécutés.

Mais qui peut tromper une amante? La reine s'aperçut de ces mouvemens, et pressentit les desseins d'Énée. La fureur s'empare de ses sens, elle erre dans la ville, telle qu'une Bacchante insensée qui court aux fêtes de Bacchus, avertie par les clameurs nocturnes dont retentit le mont Cithéron. Enfin elle aborde son amant, et lui parle ainsi : (12)

«Perfide, t'es-tu flatté de me tromper, et de sortir secrètement de mes états? Quoi! rien ne peut te retenir, ni mon amour, ni la foi que tu

m'as donnée, ni ma mort, qui suivra ton parjure et ta trahison (13)! Mais, quoi! Énée, vous prenez pour vous embarquer une saison orageuse, un temps où les Aquilons sont déchaînés sur les mers! Ah, cruel! eh! quand même le pays où vous allez ne vous seroit pas inconnu, quand même votre Troye subsisteroit encore, et qu'elle seroit le terme de votre navigation, oseriez-vous, pour la chercher, vous exposer sur une mer où votre naufrage est assuré? Est-ce moi que tu fuis, cher Énée? je t'en conjure par mes larmes, par ta foi jurée (car je ne me suis point réservé d'autre ressource), si je mérite de ta part quelque reconnoissance, si tu m'as jamais aimée, oui, je t'en conjure, prends pitié de l'état où tu me laisses; abandonne, si mes prières peuvent encore quelque chose sur ton cœur, abandonne cette cruelle résolution. C'est pour toi, tu le sais, c'est pour toi seul que je me suis attiré la haine des peuples de la Lybie, des rois nomades, et même des Tyriens, mes sujets (14); pour toi j'ai violé les saintes lois de la pudeur, et perdu ma gloire. A quels dangers me laisses-tu exposée, cher hôte (car je n'ose plus te donner un nom plus doux), aux mains de qui abandonnes-tu Didon mourante? Que puis-je attendre désormais? que mon frère Pygmalion renverse ces murs à peine élevés, ou qu'Iarbe m'emmène captive dans la Gétulie? Du moins, si tu me laissois en partant un gage de nos tendres amours, si je voyois croître dans

ma cour un jeune fils d'Énée, dont les traits me rappelassent ceux d'un père trop chéri, je ne me croirois pas si entièrement délaissée. »

Énée, docile aux ordres de Jupiter, tenoit les yeux baissés et immobiles, et faisoit ses efforts pour renfermer en lui-même son trouble et les combats de son ame (15). Enfin il répond en peu de mots :

« Je ne nierai point, grande reine, les bienfaits dont vous avez daigné me combler, et jamais l'image de Didon ne s'effacera de mon cœur (16). Souffrez que je me justifie. Je n'ai point résolu de sortir de vos états à votre insu, ne m'en accusez pas. Ne me reprochez point de violer ma foi : je n'ai pu vous l'engager, ni allumer avec vous les flambeaux de l'hymen, et je n'ai eu ni le dessein, ni la liberté de former ces beaux nœuds (17). Si les Destins m'avoient rendu l'arbitre de mon sort (18), j'aurois rebâti le palais de Priam, j'aurois relevé les murs de Troye, pour y rassembler les tristes restes de ma nation. Mais les oracles d'Apollon m'appellent en Italie; c'est là que doivent tendre tous mes vœux; je dois regarder ces climats comme ma patrie. Si vous avez fixé à Carthage une colonie de Tyriens, si cette ville vous est chère, pourquoi m'empêchez-vous de conduire les Troyens dans l'Ausonie ? ne pouvons-nous à notre tour chercher une terre étrangère (19) ?

« Tout m'arrache à des lieux qui m'avoient trop su plaire,
Et l'intérêt d'un fils, et l'ordre de mon père :

L'un, dès que l'ombre humide enveloppe les cieux,
Terrible et menaçant, se présente à mes yeux;
L'autre à mille remords livre en secret mon ame,
Je l'enlève aux grandeurs que son destin réclame.
Dans ce moment encor le fils de Jupiter,
J'en atteste et mon père et cet enfant si cher,
A mes yeux éblouis se dévoilant lui-même,
A fait sur moi des dieux tonner l'ordre suprême,
Fait parler le Destin, la Gloire, le Devoir :
Je crois l'entendre encor, je crois encor le voir.
N'irritez plus vos maux et ma douleur profonde;
Je vous quitte à regret pour l'empire du monde;
Et ce fatal départ, qui m'arrache au bonheur,
Est le vœu du Destin, et non pas de mon cœur. » (*)

Pendant qu'il parloit, Didon, gardant un farouche silence, le parcouroit tout entier avec des yeux étincelans de fureur. Enfin elle prononce ces terribles mots :

« Non, perfide (20), tu n'es ni le sang de Dardanus, ni le fils d'une déesse; mais le Caucase te vit naître au milieu des rochers, et les lionnes allaitèrent ton enfance. Car, après tout, qu'ai-je à dissimuler? qu'ai-je encore à ménager? Eh! peut-il porter plus loin l'outrage?

« Le perfide! (21)
Son front a-t-il rougi? Son œil est-il humide?
Semble-t-il, à le voir sans trouble et sans remord,
Qu'au sein de son amante il ait porté la mort?

(*) Delille.

Et les dieux l'auront vu sans s'armer du tonnerre!
Il n'est plus de pudeur, plus de foi sur la terre.
Ciel! à peine il échappe à la fureur des eaux,
Je lui rends ses amis, je lui rends ses vaisseaux,
Il règne! et maintenant le Destin s'en irrite!
Un oracle, un fantôme, ordonnent qu'il me quitte!
Les dieux, si je l'en crois, ne songent qu'à nous deux,
Et n'ont pas sur l'olympe un soin plus digne d'eux! (22)
Je ne t'arrête plus; vas, fuis en Italie;
Fuis, mais n'espère pas que leur foudre t'oublie.
Je te verrai sanglant, brisé contre un écueil,
Et me cherchant en vain de la voix et de l'œil;
Ou s'il faut avant toi, perfide, que je meure,
Puisse mon ombre encor troubler ta dernière heure,
Ton supplice effrayer les traîtres tels que toi,
Et le bruit aux enfers en venir jusqu'à moi! » (*)

A ces mots, elle quitte tout à coup Énée, sans daigner écouter sa réponse, et se retire impétueusement : bientôt elle perd l'usage de ses sens, et tombe sans connoissance dans les bras de ses femmes, qui l'emportent mourante sur son lit. (23)

Énée, malgré le desir qu'il a de revoir la reine, et de faire ses efforts pour la consoler, songe d'abord à obéir aux dieux. Ses compagnons, animés par sa présence, radoubent ses vaisseaux, les mettent à flot, apportent du sein des forêts des pièces de bois encore ombragées de leurs feuilles,

(*) Lombard.

et que leur empressement pour le départ ne leur permet pas de tailler en rames et de façonner. On les voit sortir en foule de la ville, et s'empresser sur le port.

Ainsi, quand des fourmis la diligente armée, (24)
Des besoins de l'hiver prudemment alarmée,
Porte à ses magasins les trésors des sillons,
Leur foule au loin s'empresse, et leurs noirs bataillons,
Par un étroit sentier s'avançant sous les herbes,
Entraînent à l'envi la dépouille des gerbes.
L'une conduit la troupe et trace le chemin;
L'autre, non sans effort, pousse un énorme grain;
Celle-ci des traîneurs excite la paresse:
Pour le bien de l'état tout agit, tout s'empresse;
Tous ont leurs soins, leur tâche et leurs emplois divers,
Et d'ardens travailleurs les chemins sont couverts. (*)

Que devins-tu, malheureuse Didon, à l'aspect de ces cruels préparatifs? quels furent tes gémissemens (25), lorsque, du haut des tours de ton palais, tu vis tant de mouvement et de tumulte sur le rivage? Amour barbare! à quoi ne réduis-tu pas le cœur des mortels? Elle répand des ruisseaux de larmes, et l'amour, qui règne en tyran dans son ame, l'amène encore aux pieds de son inflexible amant; elle descend jusqu'à la prière, elle tente tous les moyens de l'arrêter, résolue de ne mourir qu'après avoir perdu tout espoir.

(*) Delille.

« Au rivage, ma sœur, tu les vois accourir;
Ils se rassemblent tous; entends-tu quelle joie?
Les barbares! déjà leur voile se déploie,
Et leurs vaisseaux déjà sont couronnés de fleurs.
Si je n'ai pu m'attendre à ces affreux malheurs,
Comment les supporter? Pourtant, dans ma misère,
Tu me restes encor, c'est en toi que j'espère.
Seule, pour aborder ce mortel inconstant,
Tu savois épier le favorable instant;
Oui, tu connoissois l'art d'apprivoiser son ame:
Hé bien, c'est ton secours, ma sœur, que je réclame;
Presse, implore pour moi mon orgueilleux vainqueur,
Fais gémir à ses pieds la plus humble douleur,
Que me reproche-t-il? je n'ai point en Aulide
Juré d'unir ma haine à la haine d'Atride.
Ai-je contre Pergame envoyé mes vaisseaux?
Ai-je arraché son père à la paix des tombeaux? (26)
Pourquoi me ferme-t-il son cœur inexorable?
Où va-t-il? qu'il attende un vent plus favorable;
Je ne veux que ce prix du plus ardent amour:
Ce n'est plus mon hymen dont je parle en ce jour,
Mon hymen dédaigné; non, que l'ingrat m'oublie,
Qu'il règne, j'y consens, dans sa chère Italie;
Mais qu'il me laisse au moins du temps pour respirer,
Du temps sans nul espoir; il me verra pleurer,
Essayer de souffrir mon infortune affreuse:
Va, cours; ah! prends pitié de ta sœur malheureuse!
Du temps, encor du temps, c'est tout ce que je veux;
Qu'il l'accorde, et ma mort comblera tous ses vœux. » (*)

(*) Parseval-Grandmaison.

Anne porte, en pleurant, au prince Troyen les plaintes et les discours de sa triste sœur; mais rien ne peut changer sa résolution; il résiste à toutes les attaques: un dieu ferme ses oreilles, et semble étouffer sa sensibilité.

Ainsi des aquilons ligués contre un vieux chêne, (27)
Lorsque sur l'Apennin le courroux se déchaîne,
Ils s'élancent ensemble, ils sifflent, l'air frémit;
De ses rameaux courbés sous son tronc qui gémit,
Les feuillages épars jonchent en vain la terre;
Lui, ferme sur son roc, triomphe de leur guerre,
Soutient pompeusement sa tête dans les airs,
Et plonge sa racine au gouffre des enfers. (*)

Tel, quoique assiégé par les prières et les reproches, malgré les assauts qu'on livre à son cœur tendre et compatissant, Énée demeure inébranlable, et voit, sans céder, les larmes que l'on verse devant lui.

Alors l'infortunée Didon envisage avec effroi son horrible destinée; elle appelle la mort, et ses yeux ne peuvent plus supporter la lumière des cieux. Un prodige vient encore la confirmer dans sa funeste résolution, et semble lui annoncer l'approche de son dernier jour. (28)

Elle voit, en offrant ses dons aux immortels,
Le lait en noirs ruisseaux couler sur les autels;

(*) Delille.

Elle voit d'un vin pur les liquides offrandes
Ensanglanter leur marbre et souiller leurs guirlandes.
Seule elle a remarqué ces présages d'horreur,
Et son muet effroi les tait même à sa sœur.
C'est peu : dans son palais, sa tendresse fidèle
Fit bâtir pour Sichée un temple que son zèle
Entouroit de festons, embellissoit de fleurs :
De là sortoient, la nuit, de lugubres clameurs ;
Là, d'un cri lamentable elle pense l'entendre
Au fond de son tombeau l'inviter à descendre.
Tantôt l'affreux hibou, seul au sommet des toits,
Traîne en accens plaintifs son effrayante voix :
Tantôt à son esprit des souvenirs horribles
Représentent des dieux les oracles terribles.
Quelquefois, dans l'horreur des songes de la nuit,
Elle croit voir Énée, elle l'appelle, il fuit :
Il fuit ! et, seule en proie à ses inquiétudes,
Elle croit traverser d'immenses solitudes,
Croit chercher ses sujets dans de lointains déserts :
Tel Penthée, après lui traînant tous les enfers,
Voit deux soleils aux cieux, deux Thèbes sur la terre,
Et cent spectres affreux qui lui livrent la guerre :
Tel Oreste éperdu croit voir à ses côtés
Sa mère secouant ses serpens irrités ;
Plus loin, la torche en main, et rugissant de joie,
Alecton qui l'attend, prête à saisir sa proie. (*)

Lorsque la douleur de Didon fut au comble, et que, livrée toute entière à son désespoir, elle eut résolu de mourir, elle en règle dans son esprit

(*) Delille.

le temps et la manière : cachant ensuite son cruel dessein sous un front serein et tranquille, elle va trouver sa sœur : « Félicite-moi, lui dit-elle,

« Je trouve un moyen sûr et qui doit en ce jour
Me rendre mon amant ou m'ôter mon amour.

« Le voici :

« De ces mers où le jour va plonger sa lumière,
Des bornes de l'Afrique, où sur sa tête altière
L'infatigable Atlas porte le poids des cieux ;
Une antique prêtresse est venue en ces lieux :
Consacrée aux autels des jeunes Hespérides,
C'est elle qui jadis, contre des mains avides,
Protégeoit les fruits d'or de leur fertile enclos,
Qui, d'un miel odorant, mêlé de froids pavots,
Nourrissoit leur dragon, et du monstre sauvage
Endormoit à son choix ou réveilloit la rage.
Son art endort aussi les chagrins amoureux,
Ou d'un ardent amour réveille tous les feux :
Sous ses pieds tu verras s'ébranler les campagnes,
Les pins déracinés descendre des montagnes,
L'onde arrêter son cours, l'olympe ses flambeaux,
Et les manes sortir de la nuit des tombeaux.
J'en atteste le ciel, chère sœur, et toi-même ;
Malgré moi j'ai recours à son pouvoir suprême.
Toi, si tu plains les maux de ce cœur agité,
Dans un lieu découvert, mais des yeux écarté,
Que par tes soins secrets un bûcher se prépare ;
Qu'on y place le fer qu'a laissé le barbare,
Et toute sa dépouille et ce lit conjugal,
De ma ruine, hélas ! le complice fatal.

Pour chasser de mon cœur un amour trop funeste,
Il nous faut de l'ingrat détruire ce qui reste. » (*)

Anne cependant, qui ne pense pas que les apprêts de ces sacrifices soient ceux de la mort de sa sœur, se rend à sa prière, et exécute ses ordres : loin de la soupçonner d'une résolution si désespérée, elle ne croit pas que sa douleur soit plus à craindre qu'au temps de la mort de Sichée.

« Pour décorer ses murs, Didon veut qu'on étende
De l'if et du cyprès la funèbre guirlande;
Ordonne d'élever sur le bûcher fatal
La dépouille d'Énée et le lit nuptial;
Prend le glaive, et sur lui fixant un œil farouche,
D'une tremblante main le porte sur sa couche.
Les autels sont dressés : la prêtresse à l'instant (29)
Court, les cheveux épars et le sein palpitant;
En des cris forcenés sa voix tonnante éclate,
Invoque le chaos, Pluton, la triple Hécate,
Et le Styx, et l'Érèbe, et le noir Phlégéton,
Et la pâle Mégère, et l'horrible Alecton.
Elle fait à ses pieds verser des flots immondes,
Qui de l'Averne impur représentent les ondes;
Elle exprime un lait noir des affreux végétaux
Qu'aux rayons de Diane a moissonné la faux,
D'autres sucs ignorés, et la tumeur légère
Que du coursier naissant le front livre à sa mère. » (**)

(*) Delille.
(**) Parseval-Grandmaison.

Didon elle-même approche de l'autel, un pied nu, sa robe relevée, tenant dans ses mains les gâteaux sacrés. Prête à mourir, elle prend à témoins de son destin les dieux et les astres, et les divinités, s'il en est, qui vengent les amans trahis et indignement abandonnés. (30)

La nuit couvroit les airs de ses ombres tranquilles; (31)
Les vents étoient sans voix et les flots immobiles:
Tout dormoit sur la terre, et les astres des cieux
Poursuivoient lentement leur cours silencieux,
Et sur l'hôte des bois, et des eaux et des plaines,
Par-tout le doux sommeil versoit l'oubli des peines:
Didon seule, Didon cherche en vain le repos;
Pour ses yeux fatigués la nuit est sans pavots.
Le premier charme échoue, et l'horrible prêtresse
N'a rien pu sur sa flamme, et rien pour sa tendresse.
« Hé bien, dit-elle, hé bien, *est-ce assez attendu?*
Meurs, ou souffre, Didon, l'opprobre qui t'est dû:
Vas ramper, vas offrir ton sceptre et tes services
A ces rois dédaignés, vengés de tes caprices;
Ou, réduite peut-être à craindre leurs mépris,
Suis au-delà des mers ces Troyens si chéris.
Ils le voudront sans doute; et Didon qui s'exile,
Là, du moins, peut sans crainte exiger un asile.
Non, reine malheureuse, ils ne le voudront pas:
Mesure enfin ta chûte, et connois ces ingrats.
Etquand tu le pourrois, vas-tu, seule et sans suite,
Orner de mer en mer la pompe de leur fuite?
Ou ton malheureux peuple, à qui tant de travaux
Avoient conquis des murs et des temples nouveaux,
Rendu par ton caprice aux fureurs de Neptune,

Une seconde fois suivra-t-il ta fortune?
Non, non, c'est trop lutter contre un astre irrité;
Mourons, mourons enfin, je l'ai bien mérité!
Oh! si j'étois sans crime au tombeau descendue!
C'est toi, cruelle sœur, c'est toi qui m'as perdue!
Je mourois, sans tes soins, de mes premiers tourmens,
Mais fidèle à ma gloire, et toute à mes sermens. »
Ainsi Didon gémit; ainsi, dans son délire,
Elle aiguise en mourant le trait qui la déchire. (*)

Pendant qu'elle passoit la nuit dans ces tristes réflexions, Énée sur ses vaisseaux se livroit au sommeil, et tout étoit prêt pour le départ. Un dieu lui apparoît en songe. Au son de sa voix, à ses traits brillans, à sa longue chevelure, à sa taille légère, il reconnoît Mercure; et il entend ces paroles: « Quoi! fils de Vénus, vous osez rester plus long-temps dans ce port sans songer aux dangers qui vous environnent! Vous dormez, et vous fermez l'oreille aux vents favorables qui vous appellent! Didon veut se venger et mourir. Craignez quelque surprise : craignez, si vous attendez l'aurore dans ces lieux, de voir à votre réveil la mer enflée autour de vous sous les vaisseaux tyriens, le rivage éclairé de leurs flambeaux et votre flotte embrasée par leurs mains. Fuyez, hâtez-vous, tandis que vous êtes libre; défiez-vous de la reine et du changement si naturel aux femmes. »

(*) Lombard.

Il dit, et se perdit aussitôt dans l'ombre de la nuit.

Énée s'éveille, raconte à ses compagnons ce qu'il vient de voir et d'entendre, les presse de partir, adresse ses vœux à Mercure, et coupe avec son épée étincelante le câble qui retenoit son vaisseau à l'ancre : chacun l'imite, on s'empresse, on part, et la mer écumante blanchit sous les rames et sous les navires dont elle est couverte.

L'aurore répandoit ses premiers feux. Didon se lève, et, du faîte de son palais, elle voit le port abandonné et la flotte en mer.

Son cœur a tressailli ; de douleur effrénée,
Arrachant ses cheveux d'une main forcenée,
Trois fois avec fureur elle meurtrit son sein :
Grands dieux, il fuira donc! quoi! ce monstre inhumain,
Il m'outrage et me fuit! Courez, prenez les rames,
Des voiles, des soldats, des matelots, des flammes.....
Que dis-je? où suis-je? hélas! déplorable transport!
Malheureuse! à présent tu sens quel est ton sort!
Il falloit le prévoir avant ton hyménée.
Et voilà cet amour et cette foi donnée,
Voilà le tendre fils, voilà l'homme pieux (32)
Qui porta dans ses bras et son père et ses dieux!
Ne pouvois-je, écoutant la fureur qui me guide,
Arracher de mes mains le cœur de ce perfide,
De son corps en lambeaux disperser les débris,
Frapper ses compagnons, frapper son propre fils?
Que dis-je? en un festin dressé par ma colère,
Le présenter fumant aux lèvres de son père!

Qui retenoit mon bras? les dangers à courir:
Les dangers! En est-il pour qui cherche à mourir?
J'aurois plongé son camp dans un vaste carnage,
Submergé ses vaisseaux, égorgé dans ma rage
Et le fils, et le père, et tout ce peuple affreux,
Et moi-même à la fin j'eusse expiré sur eux.

«Toi qui vois l'univers, Soleil, vois mon injure:
Junon, témoin des feux, des sermens du parjure;
Hécate, qui, la nuit, dans tes solennités,
Entends hurler les murs des lugubres cités:
Dieux d'Élise mourante; et toi, triple furie,
Qui par les criminels n'es jamais attendrie,
Entends mes vœux, et venge un cœur désespéré!
Si l'ingrat doit entrer dans le port desiré,
Si c'est de Jupiter l'arrêt irrévocable,
Que du moins, assailli par un peuple indomptable,
Il voie indignement égorger ses soldats;
Qu'il se voie arracher son fils d'entre ses bras;
Que mendiant alors la paix la plus honteuse,
Il ne puisse obtenir qu'une trève orageuse;
Qu'à peine sur le trône il vive quelques jours,
Qu'il meure et que son corps soit en proie aux vautours:
Voilà quels cris Didon, contre une tête impie,
Vomit avec sa rage et son sang et sa vie.
Et toi, Carthage, entends mes formidables vœux;
Persécute ce traître en ses derniers neveux.
Je te lègue ma haine, avec eux point de trève;
Que par-tout poursuivis par la flamme et le glaive,
Ils soient tous immolés à mon ombre en fureur.
Sors de ma cendre, sors, implacable vengeur:
Poursuis, le fer en main, ces peuplades fatales;
Que nos remparts rivaux, que nos flottes rivales,

Dès ce jour à jamais, et sur terre et sur mer,
Arment les vents, les flots, et les feux et le fer!
Que les flots, que les feux, que le fer les dévore;
Que nos derniers neveux s'exterminent encore.» (*)

. . .

Elle parloit, et cherchoit les moyens les plus sûrs et les plus prompts de se délivrer d'une vie odieuse. Elle appelle Barcé, nourrice de Sichée, car la sienne étoit inhumée dans la Phénicie. « Barcé, lui dit-elle, chère Barcé, faites venir ici ma sœur; avertissez-la d'abord de se laver dans une eau pure, et d'amener les victimes et tout ce qui appartient à l'expiation : vous l'accompagnerez vous-même, la tête couronnée de bandelettes. Je veux, pour me délivrer de mes peines, achever le sacrifice que j'ai commencé en l'honneur de Jupiter Stygien. Il est temps de livrer aux flammes ces dépouilles et ce bûcher. » Elle dit, et Barcé, pour lui obéir, s'éloigne et presse ses pas tardifs.

Mais Didon furieuse, égarée (33), frémissant elle-même de son affreuse entreprise, roulant de toutes parts des yeux rouges et enflammés, les joues tremblantes et couvertes de taches livides, tout le visage déjà défiguré par la pâleur de la mort, pénètre brusquement dans la cour la plus reculée de son palais, monte d'un air farouche

(*) Parseval-Grandmaison.

sur le haut du bûcher, et tire du fourreau la même épée qu'elle avoit donnée au héros Troyen; présent qu'elle ne croyoit pas destiné à cet usage.

A la vue des habits du héros et du lit conjugal, elle s'arrête un moment et suspend ses pleurs; puis elle monte sur ce lit si connu, et dit ces dernières paroles : (34)

« Gages jadis si chers dans un temps plus propice,
A votre cendre au moins que ma cendre s'unisse!
Recevez donc mon ame, et calmez mes tourmens.
J'ai vécu, j'ai rempli mes glorieux momens,
Et mon ombre aux enfers descendra triomphante;
J'ai fondé, j'ai vu naître une ville puissante;
Sur un frère cruel j'ai vengé mon époux.
Heureuse, heureuse, hélas! si, jeté loin de nous,
L'infidèle à jamais n'eût touché ce rivage! »
A ces mots, sur sa couche imprimant son visage:
« Quoi! mourir sans vengeance! oui, mourons : pour mon cœur,
La mort même, à ce prix, la mort a sa douceur.
Que ces feux sur les eaux éclairent le parjure!
Frappons. Fuis, malheureux, sous cet affreux augure! »(*)

A peine elle achevoit, ses femmes la voient tomber; elles voient son sang ruisseler sur ses belles mains et l'épée encore fumante : elles poussent des cris affreux. Le bruit de sa mort se ré-

(*) Delille.

pand dans toute la ville, frappée d'horreur : l'air et tout le palais retentissent de gémissemens de voix confuses et de hurlemens épouvantables, comme si Carthage ou l'antique ville de Tyr étoient renversées jusque dans leurs fondemens, et que les flammes ennemies se répandissent avec fureur dans les maisons, dans les palais superbes et dans les temples des dieux. (35)

A ce bruit, à cet horrible tumulte, la malheureuse sœur de Didon accourt en frémissant, en se frappant la poitrine et se déchirant le visage :

« Voilà donc, ô ma sœur ! et vous, dieux immortels,
Voilà ce qu'annonçoient ces philtres, ces autels !
Et moi, loin de ces lieux, complice de sa ruse,
Je sers dans ses fureurs l'ingrate qui m'abuse !
O Didon, ô ma sœur ! doutois-tu de ma foi,
Et qu'Anne avec plaisir ne fût morte avec toi ?
J'ai vécu pour toi seule, et ta sœur qui te pleure,
Eût su du même coup mourir à la même heure.
Vois ces peuples en deuil et ces murs suspendus :
Cruelle, en te perdant tu nous as tous perdus.
Courez toutes, courez : qu'on apporte une eau pure ;
Vite, rompez ces nœuds, et lavez sa blessure.
Peut-être un souffle encor fait palpiter son cœur,
Et son dernier soupir appartient à sa sœur. » (*)

En prononçant ces paroles, elle étoit montée

(*) Lombard.

sur le bûcher; elle tenoit sa chère sœur embrassée et serrée contre son sein; elle essuyoit avec ses habits le sang noir qui sortoit de son flanc :

A ses cris (36)
Didon rouvre en mourant ses yeux appesantis;
Sa force l'abandonne; au fond de sa blessure,
Son sang en bouillonnant forme un triste murmure.
Trois fois avec effort sur un bras se dressant,
Trois fois elle retombe, et, d'un œil languissant,
Levant un long regard vers le céleste empire,
Cherche un dernier rayon, le rencontre, et soupire. (*)

Mais Junon, témoin de ses longues douleurs, et qui la voit avec pitié lutter et combattre contre la mort, envoie Iris pour finir ses tourmens et pour dégager son ame des liens qui la retiennent. Didon ne mouroit ni par l'ordre des Destins, ni pour aucun crime; mais elle avoit dans son désespoir avancé sa dernière heure. Proserpine ne lui avoit point encore coupé le cheveu fatal, ni dévoué sa tête aux divinités infernales. (37)

Sur son aile brillante, au soleil exposée,
Peinte de cent couleurs, humide de rosée,
Iris descend des cieux, s'arrête sur Didon :
« Je coupe le cheveu réservé pour Pluton;

(*) Delille.

C'en est fait, de tes jours ainsi finit la trame;
Des chaînes de ton corps je dégage ton ame. » (*)

Elle dit, et coupe le cheveu : en le perdant, la reine perd aussitôt toute sa chaleur, et son ame s'évanouit dans les airs. (38)

(*) Delille.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU QUATRIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(1) M. Parseval-Grandmaison, auteur des *Amours épiques*, poëme dans lequel il a réuni les épisodes célèbres sur l'amour, a traduit ou imité avec succès le quatrième livre de l'*Énéïde*. Voici comment il rend le discours de Didon à sa sœur :

« Oh! quels songes, ma sœur, me glacent d'épouvante !
Quel mortel étonnant le Destin nous présente!
Quel éclat dans ses traits! quelle héroïque ardeur!
Oui, c'est un fils des dieux, si j'en crois sa valeur;
Un cœur foible trahit une race vulgaire.
Dieux, quels coups l'ont frappé! quelle terrible guerre
A signalé l'ardeur qui bouillonne en son sein!
Si je n'eusse arrêté l'immuable dessein
De ne plus à l'hymen assujettir mon ame,
Depuis que d'un époux la mort trahit ma flamme,
Si tout nœud désormais ne m'étoit en horreur,
Lui seul encor peut-être auroit séduit mon cœur.
Oui, je te l'avouerai, depuis la mort cruelle
De Sichée, immolé par la main fraternelle,
Seul il m'a su toucher; j'ai senti dans ce jour
Un trouble... qui ressemble à mon premier amour.
Mais que plutôt la terre en ses gouffres m'entraîne,
Que plutôt Jupiter de sa main souveraine
Me foudroie, et me plonge en ce séjour affreux,
Des morts, des pâles morts abyme ténébreux,
Avant que je t'outrage, ô pudeur adorée!
O toi, qui pour mon cœur seras toujours sacrée!

Mon époux emporta mes premières amours;
Qu'avec lui dans sa tombe il les garde toujours. »

(*Note de l'Éditeur.*)

(2) M. Le Franc a imité ce passage dans sa tragédie de *Didon :*

Voyez dans quels climats vous fixent les destins.
Contre les noirs projets de votre injuste frère,
Pensez-vous que les flots vous servent de barrière?
Les pavillons de Tyr sont les rois de la mer.
Ici, les Africains, peuple indomptable et fier;
Plus loin, d'affreux écueils, des rochers et des sables,
D'un pays inconnu limites effroyables;
De stériles déserts, de vastes régions
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons,
Sont d'éternels remparts, dans l'état où nous sommes,
Entre tous vos sujets et le reste des hommes.
Pour mettre en sûreté votre sceptre et vos jours,
Aux autels de l'Hymen implorez du secours.

(3) M. J. Lombard, conseiller intime du roi de Prusse, à qui la littérature française est redevable d'une belle traduction en vers du quatrième livre de l'*Énéïde*, publiée plusieurs années avant celle de M. Delille, a rendu ainsi ce morceau :

La reine prend la coupe, et tour à tour épanche
Un vin pur sur le front d'une génisse blanche,
Ou, prodiguant l'encens qui plaît aux immortels,
Marche silencieuse autour de leurs autels,
Ou s'approche en tremblant des victimes sanglantes,
Et craint d'interroger leurs entrailles fumantes.
Art trompeur! vain espoir qui redouble ses feux!
Est-il contre l'amour des temples et des vœux?

Déjà le poison lent qui consumoit la reine
S'accroît de ses combats et court de veine en veine :
Elle erre en gémissant dans l'enceinte des tours,
Et s'évite sans cesse et se trouve toujours.
Telle, atteinte au côté d'une flèche trop sûre,
Une biche en fuyant ne fuit pas sa blessure,
Et par-tout, dans les bois, sur les monts ignorés,
Porte le trait fatal dans ses flancs déchirés.

M. Parseval-Grandmaison l'a imité de cette manière :

La reine, qui d'amour est encore embellie,
Saisissant d'un vin pur une coupe remplie,
Au front d'une génisse en verse la liqueur,
Puis, à l'aspect des dieux qu'elle invoque en son cœur,
Marche autour des autels chargés de ses offrandes,
Y conduit les taureaux, les orne de guirlandes,
Et dans leurs flancs ouverts que dévorent ses yeux,
Consulte avidement la réponse des dieux.
O frivole science! inutiles augures!
Eh! que peuvent, hélas! pour fermer ses blessures,
Des temples et des vœux les stériles secours?
Un feu qui la consume, et qui s'accroît toujours,
Embrase tous ses sens, court dans toutes ses veines,
Et son cœur déchiré se complaît dans ses peines.
Didon brûle, et déjà, délirante d'amour,
Elle égare ses pas dans ses murs, dans sa cour.
Ainsi quand un chasseur dans les bois de la Crète
A surpris une biche au fond de sa retraite,
Et d'un trait imprévu la perce dans le flanc,
La biche qui parcourt les bois teints de son sang,
Veut en vain échapper à sa douleur cruelle,
Elle emporte la flèche et la mort avec elle.

Ce passage a inspiré à Racine plusieurs beaux vers

qui en sont évidemment une imitation. C'est Phèdre qui parle :

De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée;
D'un incurable amour remèdes impuissans!
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens:
Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
J'adorois Hippolyte; et, le voyant sans cesse,
Même aux pieds des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.

M. Deguerle, dans son poëme inédit d'*Œnone et Pâris*, a imité ainsi la comparaison :

Comme la biche atteinte à l'insu d'un chasseur,
Si le trait acéré pénètre au fond du cœur,
Elle fuit: vains efforts! la blessure est mortelle;
A ses flancs attaché le trait vole avec elle.

(*Note de l'Éditeur.*)

(4) « Quelquefois Calypso vouloit que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses aventures; puis tout à coup elle l'interrompoit elle-même, etc. »

(5) « Télémaque considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui... Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoique absente, il la voyoit; elle étoit peinte et comme vivante devant ses yeux. »

Addition de l'Éditeur. M. Lombard a rendu ainsi tout ce morceau :

Didon ne voit qu'Énée, et déjà moins timide,
Tantôt sur ses remparts le devance ou le guide,
Lui montre ses trésors, l'entretient de ses lois,
Ou bien veut en parler, et demeure sans voix;

Et tantôt, l'enivrant de fêtes et de gloire,
Des combats d'Ilion redemande l'histoire,
Prête le même charme encor aux mêmes mots,
Et suit encor de l'œil les lèvres du héros;
Ou, lorsqu'enfin la nuit et sa pâle courière
Aux douceurs du sommeil invitent sa paupière,
Seule dans son palais, elle appelle le jour,
Cherche en pleurant sa couche et la fuit tour à tour.
Absent, elle le voit, le demande ou l'espère.
Souvent, séduite aussi par l'image du père,
Elle embrasse le fils, le flatte, lui sourit,
Et cherche dans ses traits les traits qu'elle chérit.
Les soins qui l'occupoient ont perdu tous leurs charmes.
Son peuple oisif s'étonne et néglige les armes,
Et ces murs imparfaits, et ces chantiers déserts,
Et ces travaux hardis qui menaçoient les airs.

Ces vers ne laissent rien à desirer pour la fidélité, l'élégance et la précision. M. Delille a traduit plus librement :

Le jour, Didon conduit son amant dans Carthage,
Lui montre la grandeur de son naissant ouvrage,
Ces murs déjà bâtis, cet asile tout prêt,
Veut lui parler, rougit, s'interrompt et se tait.
Le soir, entretenant le feu qui la dévore,
A de nouveaux festins elle l'entraîne encore,
Veut encor l'écouter, lui fait dire cent fois
Et les mêmes malheurs et les mêmes exploits,
Le suit dans Troye en cendre; et son ame éperdue
Aux lèvres du héros demeure suspendue.
Enfin, lorsque la nuit l'arrache à ce héros,
Lorsque l'ombre paisible invite au doux repos,
A son palais désert redemandant Énée,
Seule, dans le silence, elle erre abandonnée;

Au lieu qu'il occupoit revient souvent s'asseoir;
Absent, croit lui parler, absente, croit le voir;
Tantôt prenant Ascagne, et fixant son visage,
Du père dans le fils elle embrasse l'image,
Par ses soins caressans le retient dans sa cour,
Et cherche, s'il se peut, à tromper son amour.
Sa langueur cependant se répand autour d'elle:
Les plaisirs règnent seuls dans sa cité nouvelle;
Le travail a cessé de préparer les forts,
De construire les murs et de creuser les ports.
Des remparts menaçans l'audace est suspendue;
On ne voit plus les tours s'alonger dans la nue;
Les échafauds oisifs reposent dans les airs;
Les chantiers sont muets et les camps sont déserts;
Et, livrant à l'amour les destins de Carthage,
Didon laisse imparfait son magnifique ouvrage.

Imitation de M. Parseval-Grandmaison:

Tantôt dans ses remparts l'amoureuse Didon
Étale à son héros les trésors de Sidon,
Ses murs déjà bâtis, sa ville déjà prête;
Commence à lui parler et tout à coup s'arrête;
Tantôt veut l'entraîner à des festins nouveaux,
Veut de Pergame encore entendre les travaux,
Et le nouveau récit des malheurs de Pergame
Aux lèvres du héros suspend encor son ame.
Mais à peine il la quitte, à peine au front des cieux
Les astres de la nuit laissent mourir leurs feux
Et ferment des mortels la paupière affaissée,
Dans son palais désert, errante et délaissée,
Sur le lit du héros elle rêve un instant;
Absent, le voit encor, et lui parle et l'entend.
Quelquefois, lorsque Iule entre ses bras folâtre,
Dévorant dans ses traits les traits qu'elle idolâtre,

Elle abuse son cœur par ce charme surpris,
Et n'embrasse qu'Énée en embrassant son fils.

Alors on ne voit plus s'étendre ses murailles,
Ni ses jeunes guerriers s'exercer aux batailles;
Tout languit dans ses ports et dans ses arsenaux;
Les tours qui s'élevoient demeurent sans créneaux;
Des voûtes sans appui l'œil voit pendre la masse,
Et des murs ébauchés l'effrayante menace.

(*Note de l'Éditeur.*)

(6) C'est sur-tout de Virgile que les poëtes qui l'ont suivi ont emprunté les images les plus gracieuses. Lauteur du *Télémaque* sait en profiter, sans être plagiaire. On lit au premier livre :

« Télémaque admiroit l'éclat de sa beauté (*de Calypso*), la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grace, le feu qui sortoit de ses yeux, et la douceur qui tempéroit cette vivacité »....

On lit aussi, au troisième livre, que ce même prince « regardoit Eucharis, ses beaux cheveux noués, ses habits flottans et sa noble démarche. »

(7) Traduction de M. Fayolle :

Tel, quittant la Lycie, au déclin des hivers,
Ou, du Xante fuyant les rivages déserts,
Apollon, de retour aux rives maternelles,
Vient rouvrir à Délos ses fêtes solennelles.
Les Agathyrses, peints de diverses couleurs,
Driopes et Crétois le célèbrent en chœurs.
Lui, sur le mont Cynthus d'un pas léger il vole,
Laisse ses blonds cheveux errer au gré d'Éole,
Par une agraffe d'or en captive les flots;
Et son carquois bruyant retentit sur son dos.

Traduction de M. Gaston :

Ainsi, des champs déserts de la froide Lycie,
Lorsqu'Apollon revient dans son île chérie,
L'Agathyrse pieux, peint de mille couleurs,
Fait gémir le Cynthus de ses saintes fureurs,
Aux danses des Crétois les Driopes s'unissent;
Il marche, et sur son dos ses flèches retentissent,
Et ses cheveux, dans l'or mollement enlacés,
Sous le laurier divin voltigent dispersés.

De M. Parseval-Grandmaison :

Tel quittant la Lycie aux monts chargés de neiges,
Et la plaine où le Xante égare en paix ses flots,
Apollon reparoît dans sa chère Délos;
A peine a-t-il revu ses rives maternelles,
Renouvelant soudain leurs danses solennelles,
L'Agathyrse pieux, la foule des Crétois,
Les Driopes en chœur chantent tous à la fois;
Lui, monte sur le Cynthe, où du laurier qu'il aime
Son front majestueux ceint le verd diadême;
Son carquois agité résonne sur son dos:
Tel est l'éclat, le port, la marche du héros.

De M. Delille :

Tel, quand des Lyciens quittant le long hiver,
Et le Xante lui-même à son amour si cher,
Apollon vient revoir son île maternelle,
Lorsque, renouvelant sa fête solennelle,
Maures, Scythes, Crétois, célèbrent l'immortel,
Et sautent en cadence autour de son autel:
Lui, dans tout l'appareil de sa dignité sainte,
D'un pas tranquille et fier, sur les hauteurs du Cynthe,
Au milieu des parfums, et des chants, et des vœux,
Il marche; au gré des vents flottent ses longs cheveux;

Où le laurier divin, serpentant avec grace,
De son feuillage verd mollement les embrasse,
Et l'or d'un nœud brillant en captive les flots:
Il vient, un arc en main, un carquois sur le dos;
Sur l'épaule du dieu ses flèches retentissent,
Et tous les cœurs émus d'un saint respect frémissent.
Tel paroît le héros; tel cet enfant des dieux
A charmé tous les cœurs, a fixé tous les yeux.

(*Note de l'Éditeur.*)

(8) Traduction de M. Delille:

Tout à coup le ciel gronde, et le feu des éclairs,
Et la grêle, et la pluie, ont sifflé dans les airs;
Et du sommet des monts les ondes élancées
Poursuivent des chasseurs les troupes dispersées.
On court, on se dérobe à ces bruyans éclats;
Didon fuit dans un antre, Énée y suit ses pas:
L'Amour à l'Hyménée en a montré la route.
A peine ils sont entrés sous cette obscure voûte,
Deux grandes déités de cet hymen fatal
A la nature entière ont donné le signal.
Complices de Junon, les vastes cieux tonnèrent,
Cybèle y répondit, les montagnes tremblèrent;
Les nymphes de longs cris remplirent les coteaux;
La nuit servit de voile, et l'éclair de flambeaux.

De M. Parseval-Grandmaison:

Tout à coup l'air mugit, l'éclair luit, le ciel gronde,
La pluie, à flots pressés précipitant son onde,
Jaillit avec la grêle, et fond sur les chasseurs.
Pour se réfugier sous les toits des pasteurs,
Troyens et Tyriens, même le jeune Ascagne,
Tout a fui; des torrens roulent de la montagne.

La reine de Carthage et son héros chéri
D'une grotte ont trouvé le solitaire abri;
A l'instant le signal est donné par la terre;
Junon de leur hymen consacre le mystère;
Témoin de leur bonheur l'air allume ses feux;
Du flambeau de la foudre il éclaira leurs nœuds;
La nuit prêta son voile, et les nymphes émues
Confondirent leurs cris élancés jusqu'aux nues.

On trouve au livre XIV des *Métamorphoses* la description d'un orage qui a quelque ressemblance avec celui-ci. Junon ne le fait naître que pour écarter la suite de la reine et du prince Troyen : Circé, dans Ovide, veut déclarer sa passion au jeune Picus, fils de Saturne, et roi de l'Ausonie, qu'elle rencontre à la chasse; mais la suite du prince et la vîtesse de son cheval l'en empêchent; elle a recours à son art, et, au moyen de l'orage qu'elle excite, les chasseurs, ne pouvant plus se reconnoître dans l'obscurité, s'égarent bientôt et laissent le roi seul. L'Amour forme enfin un orage dans la *Henriade*, tandis que Henri s'amuse à chasser dans les plaines d'Ivry. (*Note de l'Éditeur.*)

(9) C'est encore à Virgile qu'on doit la plupart des descriptions qu'on a faites de la Renommée :

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles,
Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit par-tout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas,
La Renommée enfin, cette prompte courière,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquière.

(Boileau, *Lutr.*, ch. II.)

Du vrai comme du faux la prompte messagère
Qui s'accroît dans sa course, et d'une aile légère,
Plus prompte que le Temps, vole au-delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre et remplit l'univers,
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la Curiosité,
L'Espoir, l'Effroi, le Doute et la Crédulité;
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçoit la victoire.

(VOLTAIRE, *Henriade*, ch. VIII.)

Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?

C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

(ROUSSEAU, *Ode au prince Eugène.*)

Ovide a fait aussi de la Renommée une description également ingénieuse et brillante :

Orbe locus medio est inter terrasque, fretumque,
Cœlestesque plagas triplicis confinia mundi,

Undè quod est usquàm, quamvis regionibus absit
Inspicitur, penetratque cavas vox omnis ad aures.
Fama tenet, summâque domum sibi legit in arce,
Innumerosque aditus, ac mille foramina tectis
Addidit, et nullis inclusit limina portis.
Nocte dieque patet, tota est ex ære sonanti,
Tota fremit, vocesque refert, iteratque quod audit.
Nulla quies intùs, nullâque silentia parte:
Nec tamen est clamor, sed parvæ murmura vocis;
Qualia de pelagi (si quis procul audiat) undis
Esse solent; qualemve sonum, cùm Jupiter atras
Increpuit nubes; extrema tonitrua reddunt.
Atria turba tenet; veniunt leve vulgus, euntque,
Mistaque cum veris passim commenta vagantur
Millia rumorum, confusaque verba volutant.
E quibus hi vacuas complent sermonibus aures:
Hi narrata ferunt aliò, mensuraque ficti
Crescit, et auditis aliquid novus adjicit auctor.
Illic Credulitas, illic temerarius Error,
Vanaque Lætitia est, consternatique Timores,
Seditioque recens, dubioque auctore Susurri.
Ipsa quid in cælo rerum pelagoque geratur,
Et tellure, videt; totumque inquirit in orbem.

Métam. l. XII.

Je me sers de la traduction de M. de Saint-Ange:

Entre le ciel, la terre, et l'empire des ondes,
S'élève un vieux palais, aux confins des trois mondes.
Là, sur tous les pays l'œil se porte à la fois;
Là, de tous les humains l'oreille entend la voix.
Au sommet d'une tour qui n'est jamais fermée,
C'est là que nuit et jour veille la Renommée.
On y voit en tout temps cent portiques ouverts,
Échos de tous les bruits qui courent l'univers.

Ce palais merveilleux, bâti d'airain sonore,
Rend le son, le répète, et le répète encore.
La voix roule à travers cent tortueux détours :
Ce ne sont point des cris, mais des murmures sourds,
Pareils au bruit lointain de la mer mugissante,
Pareils aux roulemens de la foudre mourante.
Un peuple curieux en assiège les murs ;
Il vient, il va, revient, et cent récits obscurs,
Amas tumultueux de confuses paroles,
Mêlent aux vérités des mensonges frivoles.
L'un dit, l'autre redit ; la rumeur en son cours
Grossit de bouche en bouche, et le faux croît toujours.
La crédulité vaine, et l'erreur téméraire,
Les paniques terreurs, la joie imaginaire,
La sédition sourde, et les bruits clandestins,
Enfans toujours douteux des rapports incertains,
Entourent la déesse en nouveautés féconde,
Et ses yeux sont ouverts sur tous les coins du monde.

On retrouve dans ces vers la manière brillante, mais monotone, d'Ovide, qui prodigue tout son esprit pour dire les mêmes choses de dix manières différentes. Virgile a moins de mots, et plus de pensées.

Nous allons rapprocher les diverses traductions qui ont été faites de sa description de la Renommée.

Traduction de M. le président Bouhier :

L'agile Renommée, au regard curieux,
En répand aussitôt la nouvelle en tous lieux.
Foible dans sa naissance, et craintive, et rampante,
En audace, en vigueur, dans sa course elle augmente ;
Et s'étendant par-tout d'un vol léger et prompt,
Du pied touche la terre et l'olympe du front.
Cette effroyable sœur d'Encelade et de Cée,
Par la terre en courroux fut jadis enfantée.

Les plumes dont ce monstre a le corps tout couvert
Ont chacune une oreille, ainsi qu'un œil ouvert ;
Et par autant de voix ses bouches innombrables
Portent les vérités aussi bien que les fables.
La nuit, pour effrayer les timides humains,
Il répand dans les airs des sons plaintifs et vains;
Et le jour, sur les toits, d'une voix menaçante,
Dans les grandes cités il jette l'épouvante.

Traduction de M. Becquey :

La Renommée alors vole chez les Numides;
L'agile Renommée, à l'aile, au pied rapides,
Des fléaux le plus prompt, qui va sans cesse errant,
S'accroît par sa vîtesse et grandit en courant.
Foible d'abord, bientôt *colosse devenue*,
Ses pieds sont sur la terre et son front dans la nue.
Pour venger les géans, la terre, en sa fureur,
Leur donna dans ce monstre une dernière sœur.
Horrible, énorme, autant de plumes l'environnent,
Autant le monstre cache et de bouches qui tonnent,
Et d'oreilles et d'yeux incessamment ouverts.
La nuit, d'un vol bruyant, il traverse les airs,
Et jamais le sommeil ne rafraîchit sa vue.
Le jour, sur les palais, sentinelle assidue,
Il veille, et recueillant la vérité, l'erreur,
Au sein des nations il porte la terreur.

De M. Dauteroche :

Tout Carthage le sait, et par la Renommée
La nouvelle en Lybie, en Afrique est semée :
La Renommée ; *est-il monstre plus turbulent ?*
Il s'accroît dans sa course, il grossit en volant.
A petit bruit d'abord, et timide, il se glisse ;
La crainte le retient, il use d'artifice ;

Mais bientôt il s'élève, ardent, audacieux ;
Ses pieds sont *sur le monde* et son front dans les cieux.
Contre les dieux, dit-on, la Terre courroucée
Enfanta cette sœur d'Encelade et de Cée ;
Animal effrayant, oiseau prodigieux,
Cachant sous chaque plume une oreille et des yeux ;
Et toujours agitant, dans cent bouches béantes,
Ses cent langues d'airain, toujours retentissantes.
La nuit, entre la terre et le ciel élancé,
Toujours veillant, il vole, *et n'est jamais lassé ;*
Et le jour, sur les toits, de sa trompe bruyante
Dans les grandes cités il répand l'épouvante ;
Du vrai comme du faux *constant distributeur,*
Et plus encor du mal ardent propagateur.

Traduction de M. Gaston :

Le fléau le plus prompt et le plus redouté,
Qui s'accroît dans son vol par sa mobilité,
La Renommée, accourt et remplit la Lybie.
D'abord foible, elle craint ; mais bientôt plus hardie,
Du pied frappe la terre, et du front touche aux cieux.
Cibèle l'enfanta pour se venger des dieux ;
C'est la dernière sœur d'Encelade et de Cée.
Monstre hideux qui fuit plus prompt que la pensée,
Sous un duvet menteur il recèle à la fois
Cent oreilles, cent yeux et cent perfides voix ;
Jamais le doux sommeil ne ferma sa paupière :
Sentinelle des rois, il plane sur la terre ;
Et du haut des palais, au monde épouvanté
Il redit le mensonge avec la vérité.

De M. L. M. Dufour :

Mais aux champs lybiens accourt la Renommée,
Et déjà la nouvelle en cent lieux est semée.

Agile, et s'accroissant par son activité,
Le monstre doit sa force à sa mobilité;
Foible et rampant, bientôt, dans sa marche plus fière,
Sa tête touche au ciel, ses pieds foulent la terre.
La mère des Titans, voulant braver les dieux,
Donna, dit-on, le jour à ce monstre odieux;
Rapide dans son vol, avide de merveilles,
Sous son hideux plumage il dresse cent oreilles.
O prodige effrayant! il a cent yeux ouverts,
Cent bouches et cent voix pour remplir l'univers.
Quand la nuit sur la terre étend ses voiles sombres,
Avec des cris aigus il plane au sein des ombres:
Ses yeux au doux sommeil ne se ferment jamais.
Il s'attache le jour au faîte des palais,
Et chez les nations sème, avec l'épouvante,
Et le vrai qu'il apprend, et le faux qu'il invente.

Traduction de M. Fayolle:

La Renommée alors, ce monstre au vol léger,
Du bruit de leur hymen est le prompt messager.
Sa mobilité même ajoute à sa puissance:
Il est foible, craintif, humble dans sa naissance;
Mais s'élevant bientôt, géant audacieux,
Son pied rase la terre et son front touche aux cieux.
C'est la dernière sœur d'Encelade et de Cée.
Du meurtre des Titans Cibèle courroucée,
Jadis la rejeta de ses flancs entr'ouverts;
Et le monstre, en grondant, parcourut l'univers.
O prodige! on le voit sous cent plumes pareilles
Receler autant d'yeux, de bouches et d'oreilles.
La nuit, parmi les airs, emporté sans repos,
Il vole, et du sommeil repousse les pavots.
Le jour, sur les palais assidu sentinelle,
Il observe, il écoute; et, déployant son aile,

Il va, dans son essor, effrayer les cités
Du vrai comme du faux à grand bruit récités.

Traduction de M. Delille :

Déjà la Renommée, en traversant les airs,
En a semé le bruit chez cent peuples divers.
Foible dans sa naissance, et timide à sa source,
Ce monstre s'enhardit et s'accroît dans sa course.
La terre l'enfanta pour se venger des cieux ;
Elle aime à publier les foiblesses des dieux :
Digne sœur des géants qu'écrasa leur tonnerre,
Son front est dans l'olympe, et ses pieds sur la terre ;
Rien ne peut égaler son bruit tumultueux,
Rien ne peut devancer son vol impétueux :
Pour voir, pour écouter, pour semer les merveilles,
Ce monstre ouvre à la fois d'innombrables oreilles,
Par d'innombrables yeux surveille l'univers,
Et par autant de voix fait retentir les airs.
La nuit, d'un vol bruyant, fendant l'espace sombre,
Il observe le crime enseveli dans l'ombre ;
Le jour, il veille assis sur les palais des rois ;
Et, de là répandant son effrayante voix,
A l'univers surpris incessamment raconte
La vérité, l'erreur, et la gloire et la honte.

Il est à remarquer que cette magnifique image de la Renommée, qui, d'abord petite et timide, devient bientôt d'une grandeur énorme, au point que ses pieds touchent la terre et que sa tête est dans les nues, est littéralement empruntée d'Homère, qui, au quatrième livre de l'*Iliade*, l'applique à la Discorde. Elle est devenue un lieu commun, par l'emploi qu'en ont fait les poëtes de tous les temps et de tous les lieux. L'Écriture sainte l'applique à l'ange exterminateur ; La Fontaine et M. Delille, au chêne,

et ce dernier l'adapte encore, dans divers poëmes, à la peinture du vaisseau, du Dieu de la nature, et de l'ouragan. (*Note de l'Éditeur.*)

(10) C'est ce discours de Jupiter qui a fourni à M. Le Franc l'idée de ce beau morceau qu'on lit dans sa *Didon* :

Aimez donc, devenez l'esclave d'une femme.
Mais il vous reste un fils; ce fils n'est plus à vous,
Il appartient aux dieux, de sa grandeur jaloux.
Par ma bouche aujourd'hui vos peuples le demandent;
Promis à l'univers, les nations l'attendent.
Vous le savez, Seigneur, vous qui dans les combats
De ce fils jeune encor deviez guider les pas :
Ses neveux fonderont une cité guerrière
Qui changera le sort de la nature entière,
Qui lancera la foudre ou donnera des lois,
Et dont les citoyens commanderont aux rois.
Déjà, dans ses décrets, le maître du tonnerre
Livre à ce peuple roi l'empire de la terre.
Laissez à votre fils commencer un destin
Dont les siècles futurs ne verront point la fin;
Et n'avilissez pas dans une paix profonde
Le sang qui doit former les conquérans du monde.

(11) M. Delille a traduit ainsi la description de l'Atlas :

Il part, vole; et déjà se découvre à ses yeux
L'Atlas, l'énorme Atlas, antique appui des cieux.
Sous d'éternels frimas ses épaules blanchissent,
De bleuâtres glaçons ses cheveux se hérissent;
Son front couvert de pins, de nuages chargé,
Par l'orage et les vents est sans cesse assiégé;
Et cent torrens, vomis de sa bouche profonde,
Font retentir ses flancs du fracas de leur onde.

Et M. Fayolle :

Il découvre bientôt le front du vieil Atlas ;
Atlas qui, couronné de pins et de frimas,
Et battu par les vents de la noire tempête,
Supporte tout le ciel appuyé sur sa tête.
Un vaste amas de neige a surchargé ses flancs :
Cent fleuves à l'envi de sa bouche roulans
Précipitent au loin leur onde courroucée,
Et d'éternels glaçons sa barbe est hérissée.

Et M. Lombard :

Déjà le mont Atlas se présente à ses yeux ;
Atlas, l'antique appui de la voûte des cieux,
Dont le *sommet* noirci, caché dans les nuages,
Livre ses vieux sapins au combat des orages.
Une neige éternelle, un éternel brouillard,
Chargent le dos courbé de l'horrible vieillard :
Père des noirs torrens, leur onde courroucée
S'épanche en mugissant de sa barbe glacée.

Cette dernière version est très-belle et très-poétique ; il y a seulement une sorte d'inconvenance à donner un *sommet* au mont Atlas, qui est ici personnifié : cela forme deux images contradictoires.

M. Parseval est plus fidèle, et non moins élégant :

Bientôt il aperçoit, en s'éloignant des cieux,
Les gigantesques flancs et le front sourcilleux
D'Atlas, du grand Atlas, qui, courbé sous les pôles,
Porte le poids des cieux sur ses vastes épaules ;
Par de noires vapeurs sans cesse environné,
De grands pins chevelus son front est couronné ;
La pluie à flots pressés bat ses flancs qu'elle assiège ;
Son large dos blanchit sous des torrens de neige,

Et cent fleuves grondans, de sa bouche chassés,
Sur sa barbe en glaçons s'arrêtent hérissés.

Le portrait idéal d'un mont géant, dans le Camoëns, a quelque rapport avec celui d'Atlas. En voici la traduction par le même M. Parseval :

Je parlois, et je vis, en achevant ces mots,
Naître, monter, grandir, s'alonger sur les flots,
Un fantôme élevant sa stature pareille
Au colosse dont Rhode étaloit la merveille ;
L'orgueil et la fureur en ses traits sont empreints ;
Son front, enveloppé de ténébreux chagrins,
Domine en s'élevant ces flots noirs et terribles ;
Dans leurs orbes sanglans ses yeux roulent horribles ;
De leur prunelle en feu nous voyons rejaillir
D'effroyables éclairs qui nous font tressaillir ;
L'hiver sombre s'étend sur sa tête neigeuse,
Son visage est livide et sa barbe fangeuse,
Et les dents qu'avec rage il offre à nos regards,
Sont de rochers tranchans deux immenses remparts.

« C'est ici, observe judicieusement cet estimable littérateur, que la poésie l'emporte évidemment sur la peinture, par l'avantage qu'elle a de représenter à l'imagination ce que celle-ci ne pourroit jamais montrer aux yeux. En effet, cette nature ambiguë entre celle de l'homme et celle du rocher peut se concevoir, mais ne peut se représenter qu'à l'imagination. C'est ce que Virgile a parfaitement senti, lorsqu'il dépeint le mont Atlas, aperçu par Mercure. Le vague de cette peinture, qui appartient autant à celle d'une montagne qu'à celle d'un homme, est d'une admirable beauté. Virgile dessine une tête, mais elle est entourée de nuages, et couronnée de

pins; il montre des épaules, mais elles sont battues par les vents et couvertes de neige; il représente une barbe épaisse, mais des fleuves s'y précipitent, et elle se hérisse de glace. »

Voyons encore comment Ovide lutte ici contre Virgile. Persée vient de pétrifier Atlas, en lui montrant la tête de Méduse :

Quantus erat, mons factus Atlas! jam barba comæque
In silvas abeunt : juga sunt humerique manusque.
Quod caput antè fuit, summo est in monte cacumen.
Ossa lapis fiunt. Tum partes auctus in omnes
Crevit in immensum (sic Dî statuistis) et omne
Cum tot sideribus cœlum requievit in illo.

(Metam., l. IV.)

« Qu'il étoit grand, Atlas, changé tout entier en montagne dont sa tête est le sommet! sa barbe et ses cheveux deviennent de vastes forêts; ses os se durcissent en rochers : insensiblement toutes ses parties croissent, s'étendent, s'élèvent d'une manière prodigieuse (grands dieux, vous le voulûtes ainsi), et tout le poids de la voûte étoilée se repose sur lui. »

On conviendra sans peine que les vers d'Ovide ne sont qu'une esquisse, si on les oppose au tableau parfait de notre poëte.

On en peut dire autant de l'imitation suivante de Silius Italicus, dont les vers néanmoins nous paroissent préférables à ceux d'Ovide :

Atlas subducto tracturus vertice cœlum.
Sidera nubiferum fulcit caput, ætheriasque
Erigit æternum compages ardua cervix :
Canet barba gelu, frontemque immanibus umbris

Pinea silva premit; vastant cava tempora venti,
Nimbosoque ruunt spumantia flumina rictu.

(De Bello pun., lib. I.)

« Atlas, qui feroit crouler le ciel s'il retiroit sa tête, soutient les astres de son chef nubileux, et porte le système du monde sur ses épaules infatigables. Sa barbe est hérissée de glace : sur son front s'étend une vaste forêt de pins, où règne une nuit effroyable : les vents déchaînés ravagent sans cesse ses tempes, qu'ils creusent par leur fureur; et de sa bouche orageuse se précipitent à gros bouillons plusieurs fleuves impétueux. » (*Note de l'Éditeur.*)

(12) Boileau a parodié plaisamment cet endroit dans son *Lutrin*. La perruquière fait un discours tout semblable, pour le fond, à celui de Didon :

. . . . Tremblante, désolée,
Elle accourt l'œil en feu, la tête échevelée,
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui céler :
« Oses-tu bien encor, traître, dissimuler!
Dit-elle; et ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'a suivi l'hyménée,
Ni ton épouse, enfin, toute prête à périr,
Ne sauroient donc t'ôter cette ardeur de courir ?
Perfide ! si du moins, à ton devoir fidèle,
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle,
L'espoir d'un juste gain, consolant ma langueur,
Pourroit de ton absence adoucir la longueur;
Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une église ?
Où vas-tu, cher époux! est-ce que tu me fuis ?
As-tu donc oublié tant de si douces nuits ?
Quoi! d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes ?
Au nom de nos baisers, jadis si pleins de charmes,

Si mon cœur, de tout temps facile à tes desirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres caresses,
Je n'ai point exigé ni sermens ni promesses;
Si toi seul en mon lit enfin eus toujours part,
Diffère au moins d'un jour ce funeste départ. »

En achevant ces mots, cette amante enflammée
Sur un placet voisin tombe demi pâmée.
Son époux s'en émeut, et son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu;
Mais enfin, rappelant son audace première :

« Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce et fière,
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits;
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire
Avant que tes faveurs sortent de ta mémoire;
Mais ne présume pas qu'en te donnant ma foi,
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le ciel en mes mains eût mis ma destinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée,
Et, sans nous opposer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions tous deux des plaisirs défendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre,
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupître;
Et toi-même, donnant un frein à tes desirs,
Raffermis ma vertu, qu'ébranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin ? c'est le ciel qui m'appelle.
Une église, un prélat m'engage en sa querelle :
Il faut partir; j'y cours. Dissipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs. »

Il la quitte à ces mots. Son amante, effarée,
Demeure le teint pâle et la vue égarée;

La force l'abandonne, et sa bouche trois fois
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix.
Elle fuit, et de pleurs inondant son visage,
Seule, pour s'enfermer, vole au cinquième étage;
Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alison la rattrape et la suit.

Addition de l'Éditeur. Traduction de ce morceau par M. le président Bouhier :

As-tu pu te flatter, perfide, lui dit-elle,
De cacher à mes yeux ta fuite criminelle?
Ainsi, sans mon aveu, penses-tu m'échapper ?
Mais quelle rage enfin te porte à me tromper?
Mon amour, tes sermens, ingrat, rien ne t'arrête,
Non pas même la mort, que ton départ m'apprête.
Daignes-tu seulement attendre le printemps?
Tu braves, pour me fuir, et l'hiver et les vents.
Ce qu'à peine ton cœur voudroit risquer pour Troye,
Pour des lieux inconnus tu le fais avec joie.
O ciel! puis-je le croire? Ah! par mes tendres pleurs,
Par ce malheureux jour, source de mes douleurs,
Où l'hymen entre nous forma le nœud funeste
Dont l'affreux souvenir est tout ce qui me reste;
Si l'état où je suis peut encor t'émouvoir,
Prends pitié de ma honte et de mon désespoir.
De mes voisins pour toi je me vois abhorrée;
Pour toi parmi les miens je suis déshonorée.
Tu m'as ravi ma gloire, et ce nom précieux
Dont l'éclat immortel sut m'égaler aux dieux.
A tant d'indignités si je pouvois survivre,
Énée, à qui veux-tu que ta Didon se livre?
Tyr me reverra-t-elle esclave dans ses mers?
D'Iarbas en fureur attendrai-je les fers?
Encor, de notre hymen s'il restoit quelque gage!
Si quelque Ascagne ici rappeloit ton image!

Mon cœur par les ennuis seroit moins abattu;
Mais tu me laisses seule, *et même sans vertu*.

Traduction de M. Lombard :

« Perfide, espérois-tu dissimuler ton crime?
Tu fuis : tu veux en traître abandonner ces lieux.
Rien n'a pu t'arrêter, tes sermens, ni les dieux,
Ni les dangers nouveaux où tu te précipites,
Ni ton amante enfin qui meurs si tu la quittes.
Que fais-tu? L'Aquilon règne encor sur les flots;
L'hiver présage au loin la mort aux matelots.
Il n'est point de périls, ingrat, que tu n'essuies,
Rien qui coûte à ton cœur, pourvu que tu me fuies!
Pour qui? tu vas chercher, sous un climat lointain,
Des peuples inconnus, un asile incertain.
Encor si c'étoit Troye et des rives plus chères!
Si tu me préférois la cendre de tes pères!
Je t'en conjure, au nom d'un hymen commencé,
Par mes premiers bienfaits, par mon bonheur passé,
Par tout ce qui m'en reste aujourd'hui, par mes larmes;
Si jamais mon amour eut pour toi quelques charmes,
Prends pitié de ma gloire, Énée, et que mon front
Du moins n'ait pas rougi de ce dernier affront.
C'est pour toi qu'on me hait, pour toi que le Numide
Insulte aux vains travaux d'une femme timide.
Cruel! étoit-ce là le prix qui m'étoit dû?
Gloire, bonheur, amis, pour toi j'ai tout perdu.
Songe à mon abandon, hôte cher et funeste!
Hélas! de noms si doux, c'est le seul qui te reste.
Que pourrai-je sans toi? qu'espérer, si tu pars?
Attendrai-je qu'un frère ait sappé mes remparts,
Ou qu'un Maure insolent, enhardi par ta fuite,
Mourante, m'ait traînée en esclave à sa suite?
Ah! si dans ce palais, par le deuil habité,
Un gage de nos feux du moins m'étoit resté!

Il eût séché mes pleurs, consolé mon veuvage,
Et je t'aurois encor chéri dans ton image. »

Traduction de M. Gaston :

« Tu veux me fuir, dit-elle, et me taire ta fuite !
Tu croyois me cacher ta noire trahison,
Perfide! ni l'amour qui trouble ma raison,
Ni la foi qu'à mon cœur ton cœur avoit jurée,
Ni Didon, loin de toi mourant désespérée,
Rien ne t'arrête, ingrat !... que dis-je ? sur les eaux,
Au milieu des hivers tu lances tes vaisseaux.
Heureux de me quitter, tu braves les naufrages...
Sous un ciel inconnu, sur de lointains rivages,
Quel est donc ton espoir ? Si la ville d'Hector
Aux regards des Troyens pouvoit s'offrir encor,
Tu craindrois d'affronter une mer ennemie;
Élise cependant t'offroit une patrie,
Et tu la fuis... cher prince, ah! du moins, par ces pleurs,
(Le seul soulagement qui reste à mes douleurs,)
Au nom de tes sermens, au nom de l'hyménée
Qui devoit à ton sort unir ma destinée,
Si Didon te fut chère, et si jamais ton cœur
A posséder le mien goûta quelque douceur,
Prends pitié de mes maux, sois l'appui de Carthage!
Sa gloire et mon bonheur deviendront ton ouvrage.
Tu me le dois peut-être... ingrat! ce fut pour toi
Que du Nomade altier je dédaignai le roi;
Aux princes Africains, pour toi, j'ai fait injure,
De mes sujets, pour toi, j'ai bravé le murmure;
De mon premier hymen j'osai trahir la foi,
J'oubliai ma vertu... ce fut encor pour toi.
Si tu fuis, quelle main fermera ma paupière,
Hôte cher et funeste! (à mon heure dernière
Je n'ose t'appeler du tendre nom d'époux)
Attendrai-je qu'un frère, enflammé de courroux,

Aux murs de mon palais *attache* l'incendie ?
Ou qu'Iarbe jaloux, avec ignominie
Me traîne après son char...? Ah! si de notre amour
Un rejeton chéri s'élevoit dans ma cour,
Mon ame, en le voyant, croiroit revoir Énée,
Et douteroit encor qu'il m'eût abandonnée.

Traduction de M. Becquey :

« Perfide! espérois-tu cacher tant de noirceur,
Et pouvoir en secret déserter ce rivage?
Quoi! notre amour, ta main, dont tu me fis l'hommage,
Didon désespérée, et son trépas certain,
Rien ne peut détourner ton barbare dessein!
Que dis-je? méprisant l'hiver et les naufrages,
Tu vas livrer ta vie au péril des orages.
Cruel! au lieu des bords où follement tu cours,
Si Troye offroit encor l'asile de ses tours,
Braverois-tu pour Troye une mer mutinée?
Est-ce moi que tu fuis? Je t'en conjure, Énée,
Par ta foi, le seul bien que je me sois laissé,
Par ces pleurs, par les nœuds d'un hymen commencé,
Que tu voudrois, hélas! rompre dès sa naissance;
Daigne, si j'ai des droits à ta reconnoissance,
Si pour toi mon amour ne fut pas sans douceur,
Si ma prière encor peut émouvoir ton cœur,
Daigne voir à quel sort je me trouve réduite;
Prends pitié de mes maux, et renonce à la fuite.
Pour toi seul, tu le sais, j'encourus à la fois
La haine de mon peuple et celle de vingt rois;
Sur la pudeur enfin te cédant la victoire,
Pour toi j'immolai tout, jusqu'au soin de ma gloire.
Hôte que j'accueillis, puisque c'est le seul nom
Qu'à son époux encor puisse donner Didon,
A quelles mains, hélas! me laisses-tu mourante!
Quel sera mon destin? qu'attendra ton amante?

Que le glaive à la main, l'affreux Pygmalion,
Porte en ces murs le deuil et la destruction?
Ou qu'Iarbe, vainqueur, m'arrache de Carthage?
Encor, de notre amour s'il me restoit un gage!
Si, jouant sous mes yeux, au sein de mon palais,
Un jeune Énée, au moins, me rappeloit tes traits!
Je ne me croirois pas entièrement trahie. »

Traduction de M. Parseval-Grandmaison :

. . . . « As-tu pensé, barbare,
Cacher le crime affreux que ton cœur me prépare?
Me trahir en secret, et t'éloigner de moi?
Quoi! ni mon tendre amour, ni le don de ma foi,
Ni la triste Didon à mourir toute prête,
Rien ne peut t'émouvoir, ingrat, rien ne t'arrête!
Et dans quel temps fuis-tu? c'est lorsqu'aux matelots
Les autans déchaînés interdisent les flots.
Cruel! ah! si, bien loin de chercher des rivages
Inconnus, étrangers, et des pays sauvages,
Tu retournois à Troye, irois-tu sur les mers,
Pour chercher cette Troye, affronter les hivers?
Est-ce moi que tu fuis? Par cette foi jurée,
Seul et dernier trésor d'une amante égarée,
Par mes pleurs que tu vois, toi que j'ai tant aimé,
Par notre hymen détruit aussitôt que formé;
Si quelque attrait en moi, quelques bienfaits peut-être,
Ont mérité ton cœur, ah! pour les reconnoître,
Prends en pitié mon sort, celui de mes sujets,
Et si tu m'as aimée, abjure tes projets.
Pour toi, j'ai de vingt rois enflammé la colère;
A mes sujets, pour toi, j'ai même osé déplaire;
J'ai perdu la pudeur, ce bien si précieux,
Et l'antique renom qui m'élevoit aux cieux;
Et tu veux me quitter, cher Énée! ah! j'atteste
Ce nom qui d'un époux est le seul qui me reste;

Si tu fuis, quel sera mon horrible abandon ?
A qui vas-tu laisser la mourante Didon ?
Qu'attendre ? que mon frère extermine Carthage !
Que d'Iarbe vainqueur les fers soient mon partage!
Si de nos feux, au moins, quelque gage chéri
Caressé dans mes bras et de mon sein nourri,
Eût avant ton départ charmé notre hyménée;
Si quelque Énée enfant m'offroit les traits d'Énée,
Me plaisant à le voir folâtrer dans ma cour,
Je n'aurais point, hélas! perdu tout en un jour. »

Traduction de M. L. M. Dufour :

. . . . « Perfide! lui dit-elle,
Croyois-tu me cacher ta fuite criminelle?
Ainsi, sans mon aveu, tu quittes mes états!
Mon amour, tes sermens, rien n'arrête tes pas!
Tu pars; et cependant, ta déplorable amante,
Loin de toi, sur ces bords, tu la laisses mourante!
Cruel! pourquoi braver la mer et ses dangers?
Si tu ne cherchois pas des climats étrangers;
Si Pergame existoit, Pergame ta patrie,
Irois-tu la chercher sur des flots en furie?
Voudrois-tu, pour revoir ces lieux chers à ton cœur,
D'une saison cruelle affronter la rigueur?
Est-ce moi que tu fuis? par ta foi, par mes larmes,
Au nom de notre hymen, s'il eut pour toi des charmes,
Si ton peuple reçut de moi quelques bienfaits,
J'ose t'en conjurer, vois périr à jamais,
De ma famille en moi vois s'éteindre le reste,
Et du moins, par pitié, quitte un projet funeste.
Princes, amis, sujets, courroucés contre moi,
J'ai tout bravé, cruel! et tout bravé pour toi.
Je t'ai sacrifié mon orgueil, et la gloire
Qui devoit jusqu'au ciel élever ma mémoire.

La pudeur, que Didon eût dû toujours chérir,
Malheureuse! pour toi quand j'ai pu la trahir,
Tu me laisses, ingrat! aux mains de qui? d'un frère
Altéré de vengeance et brûlant de colère;
D'un amant qui peut-être, en ses jaloux transports,
Vient, le fer à la main, m'arracher de ces bords!
De notre hymen encor s'il me restoit un gage;
Si de son père un fils me retraçoit l'image,
Un fils de qui la main, au sein de mes malheurs,
Sous le poids de mes fers pût essuyer mes pleurs;
Cette image du moins consolant ma pensée,
Je ne me croirois pas tout à fait délaissée. »

Traduction de M. Delille :

« Perfide! as-tu bien cru pouvoir tromper mes yeux?
As-tu cru me cacher ton départ odieux?
Quoi! notre amour... la foi que tu m'avois donnée...
Quoi! la triste Didon à mourir condamnée...
Rien ne t'arrête! Hélas! si tu fuis pour toujours,
Fais-moi mourir, ingrat, sans exposer tes jours.
Vois ce ciel orageux, cette mer menaçante :
Perfide! est-ce le temps de quitter ton amante?
Ah! quand tu n'irois point dans de lointains climats
Chercher un triste exil et de sanglans combats;
Quand Troye encor du Xante orneroit les rivages,
Irois-tu chercher Troye à travers les naufrages?
Est-ce moi que tu fuis? Par ces pleurs, par ta foi,
Puisque je n'ai plus rien qui te parle pour moi,
Par l'amour dont mon cœur épuisa les supplices,
Par l'hymen dont à peine il goûtoit les délices,
Si mes bienfaits ont pu soulager ton malheur,
Si mes foibles attraits ont pu toucher ton cœur,
Songe, ingrat! songe aux maux où ta fuite me laisse;
Et par pitié du moins, au défaut de tendresse,

Si pourtant la pitié peut encor t'émouvoir,
Romps cet affreux projet, et vois mon désespoir!
Pour toi, de mes sujets j'ai soulevé la haine;
J'ai bravé tous les rois de la rive africaine;
J'ai perdu la pudeur, ce trésor précieux,
Qui me rendoit si fière, et m'égaloit aux dieux.
Cher hôte! puisqu'enfin la fortune jalouse
Défend un nom plus tendre à la plus tendre épouse,
A qui vas-tu livrer la mourante Didon?
Malheureuse! eh! qu'attendre en ce triste abandon?
Que mon frère en courroux mette en cendres Carthage?
Qu'Iarbe triomphant m'entraîne en esclavage?
Encor si quelque enfant, doux fruit de notre amour,
Charmoit l'affreux désert où tu laisses ma cour,
Je ne me croirois pas entièrement trahie,
Et ton image au moins consoleroit ma vie! »

La passion, dans ce premier discours de Didon à Énée, est vraiment éloquente. C'est une amante plaintive qui espère encore, et qui, dans cette situation, met quelque mesure à l'expression de sa fureur. Le Tasse, au seizième chant de la *Jérusalem délivrée*, fait tenir à Armide, délaissée par Renaud, un discours où l'on remarque le même mouvement que dans celui-ci, quoiqu'il en diffère beaucoup pour le fond des idées. L'imitation est plus sensible dans les discours suivans.

(13) « Ainsi vous remplirez ce décret tyrannique,
Cet oracle fatal, si souvent démenti!
Mon espoir, mes projets, tout est anéanti:
Ni l'état déplorable où l'amour m'a réduite,
Ni la mort qui m'attend, n'arrêtent votre fuite;
Vous rompez, sans gémir, les liens les plus doux!
Mais pour votre départ quel temps choisissez-vous?

Nul vaisseau n'ose encor reparoître sur l'onde.
Voyez ce ciel obscur et cette mer qui gronde.
Ah! prince, quand ces murs défendus par Hector,
Quand ce même Ilion subsisteroit encor,
Dans les tombeaux de l'onde iriez-vous chercher Troye?
Attendez que des mers le ciel ouvre la voie;
Et puisqu'il faut enfin vous perdre pour toujours,
Que je vous perde au moins sans craindre pour vos jours!»

(*Didon*, trag.)

(14) « J'ai tout sacrifié, j'ai tout trahi pour vous:
Je romps la foi donnée à mon premier époux;
Des rois les plus puissans je dédaigne l'hommage;
J'expose pour vous seul le salut de Carthage;
Je le fais avec joie, et le ciel m'est témoin
Que mon amour voudroit aller encor plus loin.»

(*Ibid.*)

On lit dans un autre endroit:

« Pour prix du tendre amour dont vous goûtiez les charmes,
Vous me laissez la guerre, et la honte et les larmes.»

Je vais mettre sous les yeux du lecteur le discours de Didon à Énée, tiré de la première édition de cette tragédie, quoique l'auteur y ait fait des changemens dont les vers que je viens de rapporter font partie:

« Est-ce vous que j'entends! Interdite, confuse,
Je sens ma foible voix dans ma bouche expirer:
Est-il bien vrai? ce jour va donc nous séparer!
Qui me consolera de mes douleurs profondes?
Mon cœur, mon triste cœur, vous suivra sur les ondes;
Et d'une vaine gloire occupé tout entier,
Au fond de l'univers vous irez m'oublier!

M'oublier ! ah ! cruel, de quelle affreuse idée
Mon ame, en vous perdant, se verra possédée !
Je sens que j'en mourrai ; mais, hélas ! est-il temps,
Cher prince, de hâter ces douloureux instans ?
Du moins, à vos adieux préparez ma constance,
Et songez qu'il y va d'une éternelle absence.
Ah ! Seigneur, sans frémir pouvons-nous y penser ?
Malgré les coups affreux dont je me sens percer,
Malgré le désespoir où mon ame se livre,
Je veux qu'à ma douleur je puisse encor survivre,
Faudra-t-il mettre au rang de mes jours malheureux
Le jour où je sentis naître mes premiers feux ? »

(15) « Cependant, tu le sais, et le ciel qui m'écoute
M'a vu sur ses décrets ne plus former de doute,
Renoncer à Didon . . . . . .
A ses premiers transports demeurer inflexible,
Et paroître barbare autant qu'elle est sensible.
Je contenois mes feux prêts à se soulever. »

(*Didon*, trag.)

(16) « Ni les dieux offensés, ni le Destin jaloux,
Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous. »

(*Ibid.*)

(17) La déclaration d'Énée est si dure, que je n'ai pu me résoudre à traduire littéralement le texte.

(18) Énée, dans la tragédie de M. Le Franc, se sert du même tour pour exprimer une pensée différente :

« Hélas ! si de mon sort j'avois ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrais de vos mains un sceptre, une patrie. »

(19) C'est avec moins de dureté qu'Énée représente les mêmes choses à Didon, dans la tragédie de ce nom :

« Ah! je suis mille fois plus à plaindre que vous.
Vous régnez en ces lieux; ce trône est votre ouvrage :
Le ciel n'a point proscrit les remparts de Carthage;
Il les voit s'élever, et ne vous force pas
D'aller de mers en mers chercher d'autres états. »

(20) On connoît ces vers de Gilles Boileau :

« Non, cruel, tu n'es point le fils d'une déesse,
Tu suças en naissant le lait d'une tigresse;
Et le Caucase affreux, t'engendrant en courroux,
Te fit l'ame et le cœur plus durs que ses cailloux. »

Voici comme s'exprime M. Le Franc :

« Non, tu n'es point le sang des héros ni des dieux :
Au milieu des rochers tu reçus la naissance,
Un monstre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme et de trahir ses feux. »

Addition de l'Éditeur. Ce second discours, provoqué par la réponse d'Énée, est de l'emportement le plus violent : les mouvemens de désespoir et de rage auxquels Didon s'abandonne, peignent parfaitement la fureur d'une amante outragée. Les premiers vers sont imités du seizième livre de l'*Iliade*, où Patrocle dit à Achille : « Cruel ! tu ne tiens point le jour de Pelée, Thétis ne fut point ta mère : puisque ton cœur est impitoyable, c'est le noir Océan, ce sont les plus durs rochers qui t'ont donné la naissance. »

Nous allons rapprocher les différentes traductions et imitations qui en ont été faites.

Traduction par le P. Bouhier :

« Non, tu n'es point le fils de la mère d'Amour ;
Au sang de Dardanus tu ne dois point le jour :
Le Caucase en ses flancs te donna la naissance,
Le sein d'une tigresse allaita ton enfance.
Car, que sert désormais de rien dissimuler ?
L'a-t-on vu par mes pleurs un moment se troubler ?
A-t-il d'un seul regard suspendu mes alarmes,
Et daigné partager mes maux par quelques larmes ?
Et l'ingrat vit encor ! Pour quels autres forfaits
Les dieux des Tyriens réservent-ils leurs traits ?
Sur la foi des mortels il n'est plus d'assurance.
Échappé du naufrage, errant, sans espérance,
Il vient ; je le reçois ; et, pour comble de biens,
Je fais part de mon sceptre au rebut des Troyens.
Pour prix de mes bontés, il m'allègue un oracle ;
Un dieu même à nos feux exprès vient mettre obstacle :
Comme si du séjour que tu dois habiter
La majesté des dieux daignoit s'inquiéter !
Mais, fuis : à te parler vainement je m'arrête ;
Va chercher ces états que le Destin t'apprête ;
Bientôt, Dieu de la mer, tes flots, tes justes flots,
Sauront venger ma honte et finir mes sanglots.
Énée en ce danger m'appellera, peut-être ;
Avec de noirs flambeaux je poursuivrai le traître :
Oui, puisque tes rigueurs vont causer mon trépas,
Mon ombre, indigne époux, suivra par-tout tes pas ;
Mes cris, des dieux vengeurs armeront la justice,
Et mes manes trahis hâteront ton supplice. »

Par M. L. M. Dufour :

« Non, perfide ! tu n'es ni le fils de Vénus,
Ni le sang des héros issus de Dardanus ;

C'est le Caucase affreux *qui* te donna la vie,
Et tu suças le lait des monstres d'Hyrcanie.
Car, pourquoi déguiser ma trop juste fureur?
Ai-je d'un autre affront à craindre la rigueur?
L'ingrat a-t-il paru sensible à mes alarmes?
A-t-il à ma douleur accordé quelques larmes?
A-t-il même sur moi daigné jeter les yeux?
Quel plus sanglant outrage! et toi, reine des dieux,
Toi, puissant Jupiter, ennemi du parjure,
D'un œil indifférent tu verrois cette injure!
Et comptez sur les dieux; comptez sur les humains!
Moi, je l'accueille errant, proscrit par les Destins;
J'arrache ses Troyens à la fureur de l'onde,
Et partage avec lui l'empire que je fonde.
Insensée! ô transports qui troublent ma raison!
Il prétexte aujourd'hui l'oracle d'Apollon:
L'interprète des dieux, descendu sur la terre,
Lui porte des Destins la volonté sévère:
Comme si de tels soins troubloient, au haut des cieux,
Le repos éternel dont jouissent les dieux!
Je ne te retiens plus; va sur l'onde en furie,
Va chercher un empire au sein de l'Hespérie;
Fuis, traître; si le ciel plaint encor mes malheurs,
Ton châtiment s'apprête: au sein des flots vengeurs
Je t'entends répéter le nom de ton amante;
Une torche à la main, je t'y suis, quoiqu'absente;
Et quand la pâle mort aura fermé mes yeux,
Je veux, spectre effrayant, te poursuivre en tous lieux!
Oui, je serai vengée, et, sur la rive sombre,
Le récit de tes maux consolera mon ombre!»

Traduction par M. Dauteroche:

«Non, cruel, tu n'es point issu de Dardanus;
Non, tu n'es point le fils de la tendre Vénus:

Des tigresses d'Afrique, en naissant, t'allaitèrent,
Et du Caucase affreux les roches t'engendrèrent.
Dois-je, dissimulant ma trop juste fureur,
A de nouveaux affronts encourager ton cœur?
A-t-il daigné sur moi tourner du moins la vue?
Prend-il quelque pitié d'une amante éperdue?
Ai-je pu de ses yeux arracher quelques pleurs?
A-t-il d'un soupir même adouci mes douleurs?
Ah! c'est trop aggraver ma honte et ton outrage:
Je ne me connois plus; je succombe à ma rage.
Oui, le grand Jupiter, Junon et tous les dieux,
Pour les nombreux forfaits des humains *n'ont plus d'yeux*.
Il n'est plus de vertu sur la terre impunie;
La foi, du monde entier est aujourd'hui bannie.
Un Troyen fugitif, échoué sur ce bord,
Alloit périr, sans moi: je l'arrache à la mort;
Je sauve tous les siens; je conserve sa flotte;
Je fais plus... tout *mon cœur se soulève et sanglotte;*
Je l'accueille en ma cour, le reçois dans mes bras,
Je partage avec lui mon lit et mes états...
Et le traître en ce jour vient me parler d'oracles,
De songes imposteurs, de prétendus miracles,
D'un envoyé du ciel, qu'il suppose avoir vu!
Et, de toutes raisons surpris au dépourvu,
Il ose associer l'olympe à son injure!
Va, les dieux n'ont jamais commandé le parjure:
Ne les atteste plus; tu ne les connois pas.
Pars, cruel, pars; Didon n'arrête plus tes pas:
A tes prétextes vains je ne dois point répondre,
Et je rougirois trop, ingrat, à te confondre.
Va dans ton Latium couronner tes forfaits,
Et portes-y sur-tout l'oubli de mes bienfaits.
Mais j'augure assez bien, ô ciel! de ta justice;
Le monstre sur les mers trouvera son supplice:
Je veux que, suspendu sur un rocher affreux,

Il appelle Didon, Didon sourde à ses vœux.
Quoique absente, de loin, comme une autre Euménide,
Et la torche à la main, je te suivrai, perfide!
Et quand la froide mort m'aura fermé les yeux,
Mon ombre troublera ta présence en tous lieux :
Ma haine, de tes maux se repaîtra, barbare!
Je m'en délecterai, même au fond du Tartare.»

Traduction par M. Becquey :

«Non, tu n'es point le sang des dieux ni des héros :
Au milieu des frimas, le Caucase sauvage,
De ses plus durs rochers te forma dans sa rage;
Et par une tigresse, en naissant, adopté,
Barbare! tu suças toute sa cruauté.
A quoi bon, après tout, m'abaisserois-je à feindre?
Et quels affronts plus grands aurois-je encore à craindre?
Mes pleurs l'ont-ils touché? l'ai-je vu s'attendrir?
Ai-je pu de son cœur arracher un soupir?
Donne-t-il une larme à sa plaintive amante?
Essuya-t-on jamais injure plus sanglante?
Et l'auguste Junon le peut voir sans horreur!
Et du maître des dieux dort le foudre vengeur!
Sur quelle foi compter? Triste rebut de l'onde,
Il apporte en ces lieux sa misère profonde :
Je l'accueille; arrachant ses Troyens à la mort,
Je sauve ses vaisseaux échoués sur ce bord;
Insensée! avec lui je partage mon trône;
Et voilà (tout mon sang dans mes veines bouillonne!)
Et voilà qu'Apollon, voilà que les Destins,
Lui prescrivent de fuir aux rivages latins!
Que le grand Jupiter, lui dictant le parjure,
Pour ce lâche départ a député Mercure!
Comme si de tels soins pouvoient toucher les dieux!
Je ne te retiens plus : pars, va, loin de ces lieux,

A la merci des vents, chercher ton Ausonie.
Ah ! si la trahison par les dieux est punie,
Brisé contre un écueil, tout sanglant, et cent fois
Nommant en vain Didon d'une mourante voix,
Traître, tu subiras les vengeances célestes :
Absent, *je te suivrai par des clartés* funestes ;
Et quand me couvriront les ombres du trépas,
Par-tout, spectre effrayant, j'assiègerai tes pas.
Oui, tu seras puni : je le saurai, barbare ;
Le bruit m'en parviendra jusqu'au fond du Ténare. »

Traduction par M. Gaston :

« Non, tu n'es pas le fils de la tendre Vénus,
Non, cruel, tu n'es pas du sang de Dardanus :
Le Caucase glacé te donna la naissance,
Les tigres d'Hyrcanie ont nourri ton enfance.
Ouvre les yeux, Didon ! a-t-il plaint tes malheurs ?
L'as-tu vu soupirer ? a-t-il versé des pleurs ?
Va, Jupiter s'apprête à venger mon outrage.
Il n'est plus de vertu. Jeté sur ce rivage,
Exposé sans défense à des dangers nouveaux,
Je l'arrache à la mort, je lui rends ses vaisseaux ;
Insensée ! à l'ingrat j'offris une couronne....
A sa juste fureur mon ame s'abandonne.
L'oracle d'Apollon, le messager des dieux,
T'annoncent en ce jour un sort plus glorieux ;
Sans doute c'est de toi qu'ils s'occupent sans cesse !
A servir un mortel tout l'olympe s'abaisse...
Hé bien, crois au Destin, je ne te retiens pas ;
Et, puisque l'Italie a pour toi tant d'appas,
Va conquérir ce trône entouré de naufrages.
Mais, parmi tant d'écueils battus par les orages,
Si Junon des époux punit la trahison,
J'espère que ton cœur regrettera Didon.

Inutiles remords! tu me verras absente
Agiter d'Alecton la torche menaçante;
Et quand la froide mort aura fermé mes yeux,
A tes pas fugitifs attachée en tous lieux,
Mon ombre te suivra *pour redoubler ta peine*
Dont le bruit aux enfers réjouira ma haine.

Traduction par M. Parseval-Grandmaison :

« Non, Vénus en ses flancs ne t'a jamais conçu;
Du sang de Dardanus, non tu n'es point issu,
Perfide! ah! moins que toi le Caucase insensible
De ses plus durs rochers forma ton cœur horrible,
Et de leur lait cruel des tigres t'ont nourri.
Que sert de m'abuser? S'est-il donc attendri?
A-t-il gémi l'ingrat? Quoi! rien ne le désarme!
Quoi! pas même un regret, un soupir, une larme!
Pour une amante en pleurs pas un mot consolant!
Oh! de tous ces affronts quel est le plus sanglant?
Et Junon voit son crime, et Junon peut l'absoudre;
Et Jupiter au ciel laisse dormir sa foudre!
Plus de foi, plus d'honneur; errant, privé d'appui,
Je l'ai reçu ce traître; ah! j'ai tout fait pour lui!
Je sauve ses Troyens, je l'accueille, et lui donne
(Insensée!) et mon cœur, et mon lit, et mon trône;
Et maintenant, ô rage! ô filles de l'enfer!
Voilà que les Destins, voilà que Jupiter,
Qu'Apollon, tout le ciel, prodiguant les miracles,
Font parler contre moi je ne sais quels oracles;
Et voilà que Mercure à ce monstre odieux
Dicte un ordre effroyable, au nom du roi des dieux.
Des dieux! ils daignent bien prendre un soin si frivole!
Je ne te retiens plus, perfide! va, cours, vole,
Va, trahis tes sermens, comble tes attentats,
Loin de moi sur les eaux vas chercher tes états;

J'espère au moins, s'il est un dieu vengeur du crime,
Que jeté sur un roc, plongé dans un abyme,
Là, recueillant le prix de ton lâche abandon,
Cent fois en expirant tu nommeras Didon,
Qui, morte à l'univers, pour toi seul va revivre.
Oui, la torche à la main mon ombre va te suivre;
Oui, tu seras puni d'avoir trahi ta foi,
Et le bruit aux enfers en viendra jusqu'à moi. »

Traduction par M. Delille :

« Non, tu n'es point le fils de la mère d'Amour;
Non, au sang de Teucer tu ne dois point le jour:
N'impute pas aux dieux la naissance d'un traître;
Non, du sang des héros un monstre n'a pu naître;
Non. Le Caucase affreux t'engendrant en fureur,
De ses plus durs rochers fit ton barbare cœur;
Et du tigre inhumain la compagne sauvage,
Cruel! avec son lait t'a fait sucer sa rage.
Car enfin qui m'arrête? Après ses durs refus,
Après tant de mépris, qu'attendrois-je de plus?
Auteur de tous mes maux, a-t-il plaint mes alarmes?
Ai-je pu de ses yeux arracher quelques larmes?
S'est-il laissé fléchir à mes cris douloureux?
A-t-il au moins daigné tourner vers moi les yeux?
Prosternée à ses pieds, plaintive, suppliante,
N'a-t-il pas d'un front calme écouté son amante?
Le cruel! quand pour lui j'ai tout sacrifié,
M'a-t-il, pour tant d'amour, rendu quelque pitié?
Ah! de ses cruautés quelle est la plus coupable?
O de l'hymen trahi vengeresse équitable,
Junon! qu'attends-tu donc? Ton époux n'est-il plus
Et la terreur du crime et l'appui des vertus?
Des vertus! A quel signe, ô dieux! les reconnoître?
A qui se confier, quand Énée est un traître?

Sans secours, sans asile, errant de mers en mers,
Par les flots en courroux jeté dans nos déserts,
Je l'ai reçu, l'ingrat! Des fureurs de l'orage
J'ai sauvé ses sujets, ses vaisseaux du naufrage.
Je lui donne mon cœur, mon empire, ma main :
O fureur! et voilà que ce monstre inhumain
Ose imputer aux dieux son horrible parjure,
Me parle et d'Apollon, et d'oracle, et d'augure!
Pour presser son départ, l'ambassadeur des dieux
Et descendu vers lui de la voûte des cieux :
Dignes soins, en effet, de ces maîtres du monde!
En effet, sa grandeur trouble leur paix profonde!
C'en est assez : va, pars; je ne te retiens pas :
Va chercher loin de moi je ne sais quels états.
Au tranquille bonheur que t'offrent ces rivages,
Va, préfère les vents, les flots et les orages;
Pour prix de mes bienfaits donne-moi le trépas.
S'il est encor un dieu redoutable aux ingrats,
J'espère que bientôt, pour prix d'un si grand crime,
Brisé contre un écueil, plongé dans un abyme,
Tu païras mes malheurs, perfide! et de Didon
Ta voix, ta voix plaintive invoquera le nom.
Et moi, je poursuivrai l'ingrat qui me délaisse;
Absente, à tes regards je m'offrirai sans cesse.
Des funestes brandons prêts à me dévorer,
Barbare! à ton départ les feux vont t'éclairer;
Et lorsque, de mon corps affranchissant mon ame,
Les dieux, de mes destins auront coupé la trame,
Ne crois pas m'échapper : à toute heure, en tous lieux,
Spectre pâle et sanglant, j'assiègerai tes yeux.
Oui, je serai vengée; et, dans l'empire sombre,
Le bruit de tes malheurs viendra charmer mon ombre.»

Le Tasse, peignant le désespoir d'Armide, s'est entièrement modelé sur les discours que Virgile met dans

la bouche de Didon. Il est bien loin sans doute d'égaler son modèle ; mais il ne laisse pas que d'étinceler très-souvent de beautés du premier ordre. On prétend que J. J. Rousseau préféroit Armide à Didon, parce que la magicienne étoit plus femme et plus coquette que la reine de Carthage. Citons le poëte Italien, d'après l'imitation de M. Parseval-Grandmaison :

« Et du sang des héros tu te prétends issu!
Et la belle Sophie en son sein t'a conçu!
Perfide! ah! c'est la mer, en monstres si féconde,
La mer qui t'a conçu, t'a roulé dans son onde,
Et, nourri par un tigre en un bois plein d'horreur,
Ta bouche avec son lait a sucé sa fureur.
Eh! qu'attendrois-je encor, hélas! et pourquoi feindre?
A-t-il daigné, l'ingrat, s'attendrir ou me plaindre?
A-t-il pâli? son cœur a-t-il paru fléchir,
M'accorder un regret, une plainte, un soupir?
Que lui dirai-je, hélas! quoi! lorsqu'il m'abandonne,
Il veut bien m'excuser! que dis-je? il me pardonne,
En vainqueur généreux, mes coupables amours.
Écoutez, admirez ces éloquens discours :
Et toi, toi, Mahomet, qui le vois, le contemples,
Tu ne l'écrases pas, et tu détruis nos temples!
Je ne te retiens plus, ingrat, suis tes guerriers,
Va cueillir avec eux je ne sais quels lauriers?
Va, cruel artisan de toutes mes foiblesses,
Ah! puisses-tu goûter la paix que tu me laisses!
Va, tigre.... Je mourrai; mais après mon trépas
Mon spectre, qui par-tout assiègera tes pas,
S'armera de serpens, de torches et de glaives;
Le jour, la nuit, sans cesse, à tes yeux, dans tes rêves,
Apparoîtra terrible, et mille affreux tourmens
Vont déchirer ce cœur parjure à ses sermens;

Et si des vastes mers ayant franchi l'abyme,
Vil rebut des écueils, tu parais à Solime,
Alors, sur des monceaux de mourans et de morts,
Percé, traîné, rongé d'inutiles remords,
Trop tard en expirant tu nommeras Armide;
Tu voudras l'invoquer; je t'entendrai, perfide,
Et mon cœur.... » La douleur étouffe ses accens,
Elle perd à ces mots l'usage de ses sens,
Sa langue en son palais s'arrête embarrassée,
Et son front s'est couvert d'une sueur glacée.

L'idée des premiers vers de ce discours se retrouve dans ceux-ci du livre VIII des *Métamorphoses* d'Ovide :

Non Genitrix Europa tibi est, sed in hospite syrtis
Armeniæ tigres, austroque agitata Charybdis.

N. Boileau avoit parodié tout ce discours dans le *Lutrin;* mais comme il retardoit la marche de son poëme, son goût le décida depuis à le supprimer. On sera peut-être bien aise de retrouver ici ces vers qui n'existent que dans les éditions antérieures à celle de 1683. C'est toujours la boulangère qui parle :

Non, ton père à Paris ne fut point boulanger,
Et tu n'es point du sang de Gervais, l'horloger;
Ta mère ne fut point la maîtresse d'un coche;
Caucase dans ses flancs te forma d'une roche;
Une tigresse affreuse, en quelque antre écarté,
Te fit sucer son lait avec sa cruauté.
Car pourquoi désormais flatter un infidèle?
En attendrai-je encor quelque injure nouvelle?
L'ingrat a-t-il, du moins, en violant sa foi,
Balancé quelque temps entre un lutrin et moi?
A-t-il pour me quitter témoigné quelque alarme?
A-t-il pu de ses yeux arracher une larme?

Mais, que servent ici ces discours superflus?
Va, cours à ton lutrin, je ne te retiens plus. »

Ce sont absolument tous les tours de Virgile; passons quelques vers, pour arriver aux derniers. Après ma mort, dit-elle,

« Mon ombre chaque jour reviendra dans ces lieux,
Un pupitre à la main, se montrer à tes yeux,
Rôder autour de toi dans l'horreur des ténèbres,
Et remplir ta maison de hurlemens funèbres.
C'est alors, mais trop tard, qu'en proie à tes chagrins,
Ton cœur froid et glacé maudira les lutrins;
Et mes manes, contens au bord de l'onde noire,
Se feront de ta peur une agréable histoire. »

(21) Racine, dans son *Andromaque*, fait parler ainsi Hermione, que Pyrrhus sacrifie à sa rivale :

« Le cruel! de quel œil il m'a congédiée!
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée!
Ai-je vu ses regards se troubler un moment?
En ai-je pu tirer un seul gémissement?
Tranquille à mes soupirs, muet à mes alarmes,
Sembloit-il seulement qu'il prît part à mes larmes? »

(22) Didon, chez M. Le Franc, répond ainsi à Énée :

« Te fais-je abandonner un empire assuré?
Toi qui, dans l'univers, proscrit, désespéré,
Environné par-tout d'ennemis et d'obstacles,
Serois encor, sans moi, le jouet des oracles?
Les immortels, jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur!
Ah! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante,
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante.

Tranquilles dans les cieux, contens de nos autels,
Les dieux s'occupent-ils des amours des mortels ? »

Je puis joindre ici, pour le plaisir du lecteur, les menaces et les emportemens de Calypso dans le *Télémaque* :

« Est-ce donc ainsi, ô jeune Télémaque ! que tu es venu dans mon île pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparoit, et à la vengeance des dieux ? N'es-tu entré dans cette île, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance et l'amour que je t'ai témoigné ? O divinités de lO'lympe et du Styx, écoutez une malheureuse déesse; hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie ! Puisque tu es encore plus dur et plus injuste que ton père, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les siens ! Non, que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre et misérable Ithaque, que tu n'as point ici de honte de préférer à l'immortalité ! ou plutôt, que tu périsses en la voyant de loin au milieu de la mer, et que ton corps, devenu le jouet des flots, soit rejeté, sans espérance de sépulture, sur le sable de ce rivage ! que mes yeux le voient mangé par les vautours ! celle que tu aimes le verra aussi ; elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, et son désespoir fera mon bonheur. »

La même Calypso dit, dans un autre endroit :

« Puisses-tu, au milieu des mers, suspendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton supplice comblera de joie ! »

Ces dernières paroles rappellent ce qu'on a lu, au premier livre de l'*Énéïde*, au sujet d'Ajax, fils d'Oïlée.

(23) Quel spectacle, grands dieux ! quelle horreur ! quel effroi !
Tout regrettoit la reine et n'accusoit que moi.

Je ne puis sans frémir en retracer l'image :
Son ame, de ses sens avoit perdu l'usage;
Son front pâle et défait, ses yeux, à peine ouverts,
Des ombres de la mort sembloient être couverts.

(*Didon*, trag.)

(24) Cette comparaison a été rendue de la manière suivante par Gilles Boileau :

Ainsi, quand la fourmi dans ses grottes entasse
Le grain que pour l'hiver en automne elle amasse,
L'on voit ce peuple noir, par un étroit chemin,
A travers les buissons enlever son butin.
Les unes sous le faix se soutiennent à peine,
Et sentent chanceler leur démarche incertaine,
Et les autres, veillant au soin de l'attirail,
Corrigent la paresse et hâtent le travail;
D'allans et de venans tout le sentier fourmille,
Et l'ardeur de l'ouvrage en mille endroits petille.

Cette traduction est loin d'être élégante, et ne vaut guère mieux que celle-ci du président Bouhier :

Telles, avant l'hiver, les fourmis empressées
Vont piller les trésors des gerbes entassées.
Par mille étroits sentiers on voit le noir essaim
Sans relâche emporter la fleur du meilleur grain.
L'une soutient le faix, l'autre aide sa compagne,
Et leurs longs bataillons filent dans la campagne.

M. Becquey se rapproche un peu plus du texte :

Ainsi, quand, prévoyant les besoins de l'hiver,
Les fourmis, de Cérès vont piller le domaine,
Et remplir à l'envi leur cité souterraine;
La noire légion, par un étroit chemin,
Sur l'herbe, dans les champs, voiture son butin;

L'une, se roidissant, d'un grain pousse la masse;
L'autre, chef attentif, presse, ordonne, menace:
Le sentier est vivant de travail et d'ardeur.

M. Fayolle est tout à la fois élégant et fidèle :

Ainsi, quand des fourmis pillant un tas de grain,
Emplissent pour l'hiver leur gîte souterrain,
La noire légion se répand, se déploie;
A travers les guérets elle traîne sa proie.
Les unes, à pas lents, sur leur corps accablé,
Portent avec effort l'énorme grain de blé;
D'autres guident la marche : on s'excite, on s'anime;
Tout le sentier se meut de l'ardeur unanime.

M. Gaston a dépouillé cette comparaison de toutes les expressions pittoresques qui forment tableau dans l'original :

Ainsi, de la fourmi la sage prévoyance
De l'hiver infécond écarte l'indigence.
Dans un étroit sentier, vers un creux souterrain,
L'une, du blé ravi traîne un énorme grain;
Les autres, gourmandant la jeunesse inactive,
Hâtent le lent effort de sa marche tardive;
L'herbe s'incline au loin sous ce lourd bataillon,
Et sur le pré mouvant s'alonge un noir sillon.

Nous en dirons autant de la traduction suivante de M. Lombard, dont les deux derniers vers sont cependant assez beaux :

Ainsi, des champs voisins,
Un peuple de fourmis pourvoit ses magasins.
Voyez-les s'agiter sous leurs charges pesantes;
Telle préside à l'ordre, et presse les plus lentes:

Le sentier semble vivre, et le noir bataillon
Sans relâche se meut dans un étroit sillon.

Mr. Parseval-Grandmaison a ici paraphrasé Virgile, plutôt qu'il ne l'a traduit. Voici ses vers, qui offrent beaucoup de ressemblance avec ceux de M. Delille :

Ainsi quand la fourmi, redoutant la famine,
Près d'un monceau de blé diligemment butine,
Et songe pour l'hiver à pourvoir la cité,
On voit de ces grands soins tout ce peuple agité ;
La noire légion voiture entre les herbes
Par un étroit sentier la dépouille des gerbes ;
Là, plusieurs s'unissant, s'efforçant à la fois,
De quelques grains de blé roulent l'énorme poids ;
Ici l'on obéit, et plus loin l'on commande ;
S'il est quelque traîneuse, un des chefs la gourmande ;
Nul oisif, les sentiers sur le gazon ouverts
Sont d'ardens travailleurs de toutes parts couverts.

(*Note de l'Éditeur.*)

(25) Tandis que Mentor construit un vaisseau pour le départ de Télémaque, Calypso, dit M. de Fénélon, *entendoit* les coups de hache et de marteau ; elle prêtoit l'oreille, chaque coup la faisoit frémir.

(26) Quoi ! de si tendres nœuds pour jamais sont rompus !
Il part ! quoi ! c'en est fait ! je ne le verrai plus !
A ses derniers sermens tandis que je me livre,
L'ingrat fuit sans me voir, sans m'ordonner de vivre !
Il veut donc que je meure ? Eh ! qu'ai-je fait, hélas !
Pour qu'un indigne amant me condamne au trépas ?
A-t-on vu mes vaisseaux assiéger le Scamandre,
Ou de son père Anchise ai-je outragé la cendre ?

Je l'ai comblé de biens, lui, ses sujets, son fils;
Tous régnoient sur un cœur qu'Énée avoit soumis.

(*Didon*, trag.)

Addition de l'Éditeur. Cette prière touchante de Didon à sa sœur, contraste merveilleusement avec les fureurs dont naguère elle étoit agitée. Maintenant elle craint d'aborder cet amant parjure qu'elle vient d'insulter avec tant de hauteur ; elle craint de le blesser en lui rappelant ses bienfaits et son hymen commencé; elle ne desire qu'un délai pour accoutumer son ame à l'idée de l'absence de son amant. Cette gradation, ces larmes, ces prières, ce désespoir qui s'abuse encore par une dernière illusion, tout cela, comme l'a observé judicieusement M. Gaston, forme un ensemble de beautés dont on ne voit nulle part ni la copie ni le modèle. Racine n'a pas oublié ce trait dans *Phèdre;* il a sur-tout imité très-heureusement Virgile dans les vers où cette reine charge Œnone de parler à Hippolyte, qui a dédaigné son amour :

Pour le fléchir enfin tente tous les moyens,
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens;
Presse, pleure, gémis, peins-lui Phèdre mourante;
Ne rougis point de prendre une voix suppliante,
Je t'avouerai de tout, je n'espère qu'en toi.

Voici comment M. Delille a traduit ce discours :

« Élise, tu le vois, le traître va me fuir.
Déjà de toutes parts son vil peuple s'attroupe;
Déjà de ses vaisseaux il couronné la poupe;
Sa voile attend les vents : il part, et des rameurs
L'insolente alégresse insulte à mes douleurs.
Si j'avois pu m'attendre à ce revers horrible,
Moins imprévu, ma sœur, il seroit moins terrible.

J'ai reçu si souvent des preuves de ta foi!
Ma sœur, pour le fléchir je n'espère qu'en toi.
Toi seule sur l'ingrat avois pris quelque empire;
Dans son ame à toi seule il permettoit de lire;
Seule enfin, près de lui trouvant un doux accueil,
Tu savois du barbare apprivoiser l'orgueil.
Va, ma sœur, va trouver cet ennemi farouche;
Dis-lui que ma douleur l'implore par ta bouche.
Qu'ai-je fait, d'Ilion ai-je embrasé les tours?
Ai-je à ses ennemis envoyé des secours?
L'Aulide a-t-elle vu, secondant leur furie,
Mes vaisseaux conjurés menacer sa patrie?
Ai-je sur Ilion arboré mes drapeaux,
Arraché ses aïeux à la paix des tombeaux?
Ou de son père Anchise ai-je outragé la cendre?
L'ingrat! et pourquoi donc refuser de m'entendre?
Pourquoi si tôt me fuir? Pourquoi vouloir ma mort?
Hélas! je n'attends plus qu'il s'unisse à mon sort;
Je ne réclame plus les saints nœuds d'hyménée;
Je ne veux plus troubler sa haute destinée:
Il peut l'aller chercher, ce fortuné séjour,
Cet empire à ses yeux plus cher que notre amour!
Tout ce qu'exige, hélas! cet amour déplorable,
C'est qu'au moins il attende un vent plus favorable;
Que d'un simple délai la stérile faveur
Laisse un peu de ma flamme amortir la fureur;
Que mon ame, exercée à prévoir cet outrage,
Ait contre mon malheur préparé son courage.
Voilà ce que j'attends, ma sœur, de ta pitié;
Voilà ce que me doit au moins son amitié.
Je lui paîrai le prix d'une faveur si chère:
Ma mort, puisqu'il le veut, en sera le salaire. »

Nous pourrions citer encore les traductions de MM. Bouhier, Lombard, Gaston et Becquey; mais elles sont

tellement foibles et défectueuses, que l'on nous saura gré de n'en pas grossir inutilement ces notes.

(27) Gilles Boileau a rendu ainsi cette comparaison :

Ainsi, lorsqu'un grand chêne, endurci par les ans,
Sent ébranler son tronc par la rage des vents,
Un sifflement aigu s'élève en son branchage
Et fait bien loin de lui serpenter son feuillage :
Mais quoique ses longs bras, à tout coup agités
Au gré des aquilons penchent de tous côtés;
Sa souche toujours ferme, aux roches attachée,
Jamais par aucun choc ne peut être arrachée,
Et sa racine enfonce autant dans les enfers
Que son faîte orgueilleux s'élève dans les airs.

Traduction de M. Gaston :

Tel, durci par les ans, sur le sommet des monts,
L'arbre de Jupiter brave les aquilons;
Contre lui vainement leurs cohortes s'unissent,
L'ébranlent tour à tour, à la fois l'investissent;
Du tronc jusqu'à la cime un sourd mugissement
Se prolonge; le chêne étale fièrement
Ses longs bras dépouillés de leur antique ombrage;
Enfoncé dans le roc, et défiant l'orage,
Sa tête est dans les cieux, son pied touche aux enfers.

Et de M. Parseval-Grandmaison :

Ainsi, lorsqu'assiégeant la robuste vieillesse
D'un chêne au large front, aux bras demesurés,
Sur le haut Apennin tous les vents conjurés
Pour le déraciner s'élancent tous ensemble,
Ils battent son vieux tronc, l'air frémit, l'arbre tremble,
Sème au loin ses débris, mais toujours se défend,
Sur son rocher toujours demeure triomphant;

Et tandis que son front touche aux voûtes divines,
Dans le profond Tartare il plonge ses racines.

L'inflexibilité d'Énée, qui résiste à toutes les attaques, semblable à un chêne que les vents conjurés ne peuvent déraciner, contraste d'une manière merveilleuse avec la turbulence des passions qui veulent ébranler sa résolution. (*Note de l'Éditeur.*)

(28) Ce beau morceau de Virgile a fourni à M. Le Franc l'idée d'une scène entière, qui mérite d'être rapportée :

DIDON, ÉLISE.

ÉLISE.

Quel bruit a frappé mon oreille!
Quelle clameur plaintive !...

DIDON.

Approche; soutiens-moi,
Je me meurs.

ÉLISE.

Quoi ! Madame, est-ce vous que je vois ?
Les feux du jour encor ne percent point les ombres,
Les flambeaux presque éteints, sous ces portiques sombres,
Rendent plus effrayans le silence et la nuit ;
Quel bizarre transport seule ici vous conduit ?
Vous tremblez dans mes bras, tout votre sang se glace,
De votre auguste front l'éclat brillant s'efface,
Et vos regards, par-tout égarés dans ces lieux,
Semblent fuir un objet invisible à mes yeux.

DIDON.

Laisse-moi respirer, infortuné Sichée!
Ombre de mon époux, tu n'es que trop vengée!

ÉLISE.

Rassurez vos esprits, ce malheureux époux
Dans la nuit des enfers ne pense point à vous.

DIDON.

Reine des dieux, Junon, témoin de ma foiblesse,
Tu te plais à nourrir ma fatale tendresse;
Mais tu n'étouffes pas les remords de mon cœur :
Hélas! je meurs d'amour, de honte et de douleur.

ÉLISE.

Dieux! écartez les maux que son ame redoute!
Eh! quel nouveau malheur vous désespère?

DIDON.

Écoute,
Et vois quel est enfin le fruit de mes amours.
La nuit, du haut des airs, précipitoit son cours,
Dans ce vaste palais tout dormoit, hors la reine :
Je veillois sous le poids de ma funeste chaîne;
La honte sur le front et la mort dans le cœur,
De l'état où je suis j'envisageois l'horreur.
Dans mon appartement, une voix lamentable
Interrompt tout à coup la douleur qui m'accable.
Le bruit plaintif approche et me glace d'effroi :
La porte s'ouvre; un spectre a paru devant moi.
Des flots de sang couloient de ses larges blessures,
Ses sanglots redoublés formoient de longs murmures :
« Malheureuse! a-t-il dit, que devient ta vertu?
Didon, je t'adorois; pourquoi me trahis-tu? »
A ces terribles mots, j'ai reconnu Sichée.
Son ombre tout en pleurs sur mon lit s'est penchée.
Je me lève : un feu pâle a brillé dans la nuit,
J'entends un cri lugubre, et le spectre s'enfuit;
Je le suis à grands pas sous ces obscures voûtes,
Où mènent du palais les plus secrètes routes :

J'arrive en frémissant dans ces lieux révérés
Qu'à cet époux trahi mon zèle a consacrés;
Où j'ai promis cent fois qu'une flamme éternelle....
Hélas! à mes sermens j'étois alors fidèle.
D'un culte interrompu j'assemble les débris,
Des festons dispersés, des feuillages flétris:
L'autel en est couvert, et cent torches funèbres
Ramènent la clarté dans le sein des ténèbres.
Le marbre à mes regards d'abord offre les traits
D'un époux, autrefois l'objet de mes regrets.
Je sens couler mes pleurs; j'approche, et je m'écrie:
« O toi, qui fus long-temps la moitié de ma vie,
Époux infortuné, je n'ai pu dans ces lieux
Recueillir de ma main tes restes précieux;
Sur la tombe où repose une cendre si chère,
Que le ciel soit plus pur, la terre plus légère.
Appaisé par mes pleurs, content de mes remords,
Attends-moi sans courroux dans l'empire des morts;
Permets que je t'implore, et que ces mains profanes
Répandent cette eau pure et l'offrent à tes manes. »
A ces mots, sur l'autel j'épanche la liqueur;
Mais, ô nouveau prodige! ô spectacle d'horreur!
L'eau coule, et disparoît. Des flots de sang jaillissent;
J'entends autour de moi des ombres qui gémissent:
D'infernales clameurs ont retenti trois fois;
Et de mon triste époux j'ai reconnu la voix,
Qui répétoit mon nom jusqu'au fond des abymes,
Où l'effroyable mort enchaîne ses victimes.

ÉLISE.

Juste ciel!

DIDON.

Des flambeaux j'ai vu pâlir les feux;
Juge de ma terreur dans ces momens affreux.
J'invoque de Junon le secours tutélaire
Et sors avec effroi de ce noir sanctuaire.

Mais ce spectacle horrible accompagne mes pas;
Et je traîne après moi l'enfer et le trépas.

ÉLISE.

Le ciel sur vos amours jette un regard sévère,
Et les cris de Sichée ont armé sa colère.
Je frémis du récit que je viens d'écouter.
Sur vous l'orage gronde, il le faut écarter.
Du temple d'Hespérus consultons la prêtresse.
Les dieux daignent souvent inspirer la vieillesse:
De la mer Atlantique elle a quitté les bords;
Carthage la possède: employez ses efforts;
Sa redoutable voix peut aux royaumes sombres
Interroger la mort et conjurer les ombres:
Son art peut du Destin prévenir la rigueur.

DIDON.

Chère Élise, mon sort est au fond de mon cœur.
Je ne sais quel pouvoir en secret le maîtrise;
Mais ce cœur désolé que l'amour tyrannise,
Toujours de ses devoirs est prompt à triompher,
Et ne s'offre aux remords que pour les étouffer.

Addition de l'Éditeur. M. Parseval-Grandmaison a traduit ainsi les vers de Virgile:

Quand elle offroit aux dieux les prémices du vin,
O terreur! elle a vu ses flots noircis soudain;
Dieux! c'est du sang! La reine à cet aspect horrible
Cache même à sa sœur le prodige terrible.
C'est peu: dans son palais, un temple révéré
A son premier époux s'élevoit consacré.
Là, sitôt que la nuit répandoit ses ténèbres,
Elle entendoit du fond de ces voûtes funèbres
Son époux l'appeler d'un accent douloureux;
Elle entendoit au loin le hibou ténébreux

Traîner en cris de mort sa voix lugubre et sombre;
Des antiques devins les présages sans nombre
Et des songes affreux redoubloient sa terreur;
Il lui semble toujours, en sa cruelle erreur,
Qu'un amant l'abandonne avec ignominie;
Elle croit, en tous lieux cherchant sa colonie,
Parcourir une route où sa douleur se perd,
Où par-tout se prolonge un immense désert.
Tel Penthée aperçoit les pâles Euménides
Qui le font haleter sous leurs fouets homicides;
Voit deux Thèbes sur terre et deux soleils aux cieux.
Tel Oreste, agité de transports furieux,
Quand l'ombre de sa mère, en ses horribles rêves,
L'entoure de serpens, de torches et de glaives,
Fuit, et voit Alecton, qui hurlant de plaisir,
Sur le seuil de sa porte est prête à le saisir.

M. Fayolle a rendu en assez beaux vers la comparaison qui termine ce morceau :

Ainsi Penthée, en proie à des transports pareils,
Dans un songe croit voir deux Thèbes, deux soleils;
Au fond de son palais ainsi frémit Oreste,
Quand de sa mère il voit le fantôme funeste,
Hérissé de serpens, et *couvert d'un linceul*
Qu'éclaire Tysiphone assise sur le seuil.

M. Lombard l'a tronquée dans ceux-ci :

Tel, livré par les dieux aux filles de l'Érèbe,
Penthée a vu jadis deux soleils et deux *Thèbe* :
Tel Oreste veut fuir, et *trouve en son chemin*
Sa mère qui le suit, *des serpens à la main.*

Nous ne relèverons pas l'emploi de *Thèbe* pour *Thèbes* : l'auteur, qui est étranger, a cru peut-être cette licence

permise. Mais nous remarquerons que les deux derniers vers sont extrêmement foibles et prosaïques, et que le traducteur n'auroit pas dû négliger de rendre ces expressions, *ultrices sedent in limine Diræ*, qui font un si bel effet dans l'original. Ces observations peuvent s'appliquer à M. Gaston, qui est tombé précisément dans les mêmes fautes, sans pouvoir apporter les mêmes excuses, ainsi qu'on peut le voir dans ces vers :

Tel Penthée, entouré des filles des enfers,
Pensoit voir à la fois deux soleils et deux *Thèbe;*
Tel Oreste fuyoit, quand, sortant de l'Érèbe,
De serpens hérissée, une torche à la main,
Sa mère *le suivoit*, *et lui montroit son sein.*

M. Dufour a délayé cette comparaison en dix vers, dont quelques-uns sont assez heureux :

Ainsi, dans les transports d'une rage indomptée,
D'Euménides suivi, le malheureux Penthée
Voit luire deux soleils, deux Thèbes s'élever;
Tel Oreste se trouble, et frémit de trouver
L'ombre de Clytemnestre à ses pas acharnée,
Qui, de sang dégouttante, horrible, environnée
De monstres effrayans, de serpens odieux,
Le suit, en agitant une torche à ses yeux :
Tel il fuit Alecton et sa farouche escorte;
Spectres, qui du palais semblent garder la porte.

M. Becquey est un de ceux qui ont le plus approché de Virgile; nous citerons en entier sa traduction de ce morceau :

Tout l'invite à quitter une importune vie.
A l'autel domestique où sa main sacrifie,

Ses yeux, des vins sacrés, ont vu, non sans horreur,
En sang impur et noir se changer la liqueur.
Sur ce prodige affreux, sa funeste prudence,
Avec Anne elle-même a gardé le silence.
Pour son premier époux, dans un lieu retiré,
Elle avoit fait construire un temple révéré,
Qu'ornoient de blancs tissus et des festons funèbres.
Là, Didon croit l'entendre, au milieu des ténèbres,
Qui l'appelle, à grands cris, du fond de son tombeau.
Souvent aussi des nuits le solitaire oiseau
Traîne sur le palais une voix gémissante.
Des antiques devins la menace effrayante,
A ses esprits troublés alors se reproduit.
Même, dans son sommeil, le Troyen la poursuit:
A soi-même laissée, au loin, seule et sans guide,
Elle croit s'attacher aux traces du perfide;
Au milieu des déserts croit égarer ses pas,
Et chercher ses sujets en de lointains climats.
Tel Penthée, autrefois, voyoit, dans son délire,
Deux Thèbes, deux soleils, et l'infernal empire;
Tel, sur la scène, en proie aux vengeances des dieux,
Oreste fuit en vain les serpens et les feux
Que sa mère présente à ses yeux parricides:
Il fuit; mais sur le seuil veillent les Euménides.

(29) Ceux qui voudront connoître la supériorité de Virgile sur Sénèque, et la différence frappante qui se trouve entre un grand poëte et un misérable déclamateur, peuvent comparer ce morceau avec l'appareil magique dont la suivante de Médée fait la description dans la tragédie latine de ce nom. (Voyez notre *Discours sur le poëme épique*, pag. 290.) Que notre fameux Rousseau a bien peint le désespoir et les enchantemens de Circé, abandonnée par Ulysse, comme Didon par Énée! C'est

au lecteur à faire la comparaison du poëte latin et du poëte français.

CIRCÉ,

CANTATE.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste aventure.

Là, ses yeux errans sur les flots,
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace;
Elle croit voir encor son volage héros,
Et cette illusion soulageant sa disgrace.
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots:

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas!
Tourne un moment tes yeux sur ces climats,
Et, si ce n'est pour soulager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris:
Amour fatal! ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô dieux! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris?

Cruel auteur, etc.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare.
Mais bientôt de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.

Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour,
Les astres de la nuit interrompent leur course,
Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers,
Un bruit formidable
Gronde dans les airs,
Un voile effroyable
Couvre l'univers.

La terre tremblante
Frémit de terreur,
L'onde turbulente
Mugit de fureur,
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la nuit, ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres,
Les manes effrayés quittent leurs monumens;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.

Inutiles efforts! amante infortunée,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée.
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas;
Des enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime;
L'Amour est jaloux de ses droits,

Il ne se rend que par lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.

Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour:
L'alcyon fuit devant Éole,
Éole le fuit à son tour;
Mais sitôt que l'Amour s'envole,
Il ne connoît plus de retour.

Quelle pompe! quelle magnificence! quelle sublimité! quelle richesse! voilà ce que j'appelle de la poésie. Mais ce qui me plaît davantage, c'est cette variété d'images qui charme et qui réveille l'attention du lecteur. Sénèque ou Lucain ne sont que sublimes et grands; leurs beautés, lorsqu'il s'en trouve chez eux, sont toutes du même ton. Rousseau, comme Virgile, en a de tous les genres; il est grand, il est tendre, il est plein de graces, de douceur et de sentiment. La seule cantate de Circé offre des exemples de toutes ces espèces de beautés; c'est pour cela que je l'ai transcrite en entier.

(30) Les anciens, et sur-tout les Grecs, racontoient leurs malheurs au soleil et aux astres. Virgile suppose que les Phéniciens et les Carthaginois étoient dans cet usage. Racine, qui sentoit les beautés des poëtes de l'antiquité, en a transplanté dans notre langue une partie, et avec un art infini; il nous a rendu propres ces fruits étrangers, autant qu'il étoit possible de le faire.

« Noble et brillant auteur d'une illustre famille,
Toi dont ma mère osoit se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je viens te voir pour la dernière fois. »

Ces vers eussent peut-être paru froids à des Français; mais Racine a profité habilement de tous les secours de la fable, qui faisoit Pasiphaé fille du Soleil. Il n'est donc pas contre la vraisemblance que Phèdre, fille de Pasiphaé, fasse ses adieux au Soleil, qui est son aïeul. Racine est un grand maître.

(31) Traduction de M. Delille:

La nuit avoit rempli la moitié de son cours:
Sur le monde assoupi régnoit un calme immense;
Les étoiles rouloient dans un profond silence;
L'aquilon se taisoit dans les bois, sur les mers;
Les habitans des eaux, les monstres des déserts,
Des oiseaux émaillés les troupes vagabondes,
Ceux qui peuplent les bois, ceux qui fendent les ondes,
Livrés nonchalamment aux langueurs du repos,
Endormoient leurs douleurs, et suspendoient leurs maux;
Didon seule veilloit; la noire solitude
Aigrit de ses chagrins l'ardente inquiétude.
De l'amour renaissant le terrible réveil
A ses yeux, à son cœur, refuse le sommeil.
De ses sens agités la tempête s'augmente;
En butte à tous les coups de l'horrible tourmente,
D'espérance, d'effroi, d'amour et de fureur
Un reflux orageux bouleverse son cœur;
Et son esprit flottant roule ainsi ses pensées,
Admises tour à tour, tour à tour repoussées:

« Que faire, hélas! irai-je, abaissant mon orgueil,
Chez Iarbe, à mon tour, implorer un coup d'œil,
Ou des rois mes voisins mendier l'hyménée,
Eux que j'ai tant de fois dédaignés pour Énée?
Pour suivre les Troyens, dois-je fuir de ces lieux,

Me mettré à la merci de ce peuple orgueilleux?
En effet, ils ont droit à tant de confiance!
Mes bienfaits sur leur ame ont eu tant de puissance!
Et, quand je le voudrois, le pourroient-ils souffrir?
Dans ces vaisseaux ingrats qu'ils m'ont vu secourir,
Les cruels voudroient-ils m'accorder une place?
Ah! de Laomédon connois la digne race:
Après leurs trahisons, après leurs attentats,
Malheureuse! peux-tu ne les connoître pas?
D'ailleurs, suivrai-je seule une foule insolente?
Et mon peuple, jouet de ma fortune errante,
Lui qu'avec tant de peine on arracha de Tyr,
A cet exil nouveau voudra-t-il consentir?
Malheureuse! bannis un espoir inutile:
Meurs, tu l'as mérité; meurs, voilà ton asile.
C'est toi, ma sœur, c'est toi qui, cédant à mes pleurs,
M'as livrée à ce traître, as fais tous mes malheurs.
Que n'ai-je pu, grands dieux! dans un chaste veuvage,
Conserver de mon cœur la rudesse sauvage,
Au sein de la vertu fuir ces affreux tourmens!
Manes de mon époux, j'ai trahi mes sermens!»

Traduction de M. Parseval-Grandmaison:

C'étoit l'heure où, roulant dans la sphère des cieux,
Les astres ont fourni la moitié de leurs courses;
Où, dans les bois profonds, près des limpides sources,
Les monstres, les oiseaux peints de mille couleurs,
Oublioient leurs travaux, suspendoient leurs douleurs,
Et tranquilles goûtoient dans une paix profonde
Les charmes du sommeil, réparateur du monde.
Mais Didon, rien ne peut suspendre ses ennuis;
Pour ses sens agités plus de paisibles nuits;
Tantôt le tendre amour et l'agite et l'enflamme,
Tantôt l'orgueil blessé se réveille en son ame,

Et d'un ardent courroux fait bouillonner les flots;
Ses pensers douloureux s'échappent en ces mots:

« Que faut-il faire, hélas! amante méprisée,
A de nouveaux affronts me verrai-je exposée?
Suppliante, faut-il que j'implore la main
De ces rois si long-tems l'objet de mon dédain?
Faut-il sur les vaisseaux du traître qui me brave
De ses derniers soldats être l'indigne esclave?
Oui, courons nous livrer à ces cœurs généreux
Si touchés des bienfaits que j'ai versés sur eux;
Livrons-nous à leur chef, à son amour extrême:
Et quand je le voudrois, le voudra-t-il lui-même?
Le traître seulement daignera-t-il me voir?
Ses orgueilleux vaisseaux vont-ils me recevoir?
Malheureuse! attends-tu quelque nouvelle injure
Pour apprendre à juger cette race parjure?
Puis-je seule affronter d'insolens matelots,
Ou traîner après eux mon peuple sur les flots?
Avec peine arraché du sein de sa patrie,
Me suivra-t-il encor aux rives d'Hespérie?
Meurs plutôt, malheureuse! ah, tu l'as mérité;
Que le glaive t'arrache à cette indignité!
Hélas! c'est toi, ma sœur; la pitié t'a séduite,
A cet horrible état c'est toi qui m'as réduite!
Falloit-il accueillir mon ennemi cruel?
M'engager avec lui dans un nœud criminel?
A mon délire affreux pourquoi m'as-tu livrée?
J'aurois pu vivre heureuse, innocente, honorée,
Fidèle à mon époux en mon farouche orgueil;
Ah! j'ai trahi la foi promise à son cercueil. »

Les premiers vers ont été rendus ainsi par M. Dorange:

La nuit règne, et du jour suspendant les travaux,
Le sommeil aux mortels a versé ses pavots.

Les astres dans le ciel roulent d'un cours tranquille;
Dans les bois, sur les flots, le vent dort immobile;
Les hôtes des forêts, les monstres des déserts,
Ces légions d'oiseaux, peuple émaillé des airs,
Les habitans des lacs, et des monts et des plaines,
Savourent à l'envi l'heureux oubli des peines;
Tout dort: pour Didon seule il n'est point de repos.

Par M. Gaston :

C'étoit l'heure où la nuit plane dans l'air tranquille;
Tous les vents sont muets, la mer est immobile;
Au milieu de leurs cours les astres, dans les cieux
Sur le monde assoupi roulent silencieux.
Les habitans des eaux, et des bois et des plaines,
Savouroient le sommeil, doux oubli de leurs peines;
Tout dort: la reine seule, en proie à sa douleur,
Sent la haine et l'amour qui veillent dans son cœur.

Par M. Fayolle :

Il est nuit, tout repose, et la terre est tranquille :
Ainsi que les forêts, la mer est immobile;
Les astres lentement roulent au haut des cieux;
L'ombre a couvert les champs, les airs silencieux;
L'écho se tait, les vents retiennent leurs haleines,
Les habitans des eaux, et des bois et des plaines,
Tous les êtres divers, dans le sommeil plongés,
Des fatigues du jour *respirent dégagés;*
En ce moment tout dort, et Didon seule veille.
Si l'amour un instant dans son ame sommeille,
Sa fureur, qui redouble, en rallume les feux;
Les nocturnes pavots *n'entrent point dans ses yeux;*
Et tout son cœur en proie à ce brûlant orage,
Sent bouillonner les flots d'une jalouse rage.

Et par M. de Rivarol :

C'étoit l'heure où la nuit, planant au haut des airs,
Donne avec le sommeil la paix à l'univers :
L'onde étoit sans courroux, les forêts sans murmure;
Et les hôtes nombreux qui peuplent la verdure,
Et l'habitant des lacs, et l'agneau sous ses toîts,
Tout se tait dans les champs, tout est sourd dans les bois.
Le silence et la nuit sur la terre assoupie
Versoient le doux oubli des peines de la vie;
L'oubli, présent du ciel, trésor du malheureux!
Didon seule gémit : toute entière à ses feux,
Elle soupire et pleure, et veille dans les larmes;
L'inexorable Amour redouble ses alarmes,
Il l'excite et l'abat, l'irrite et l'attendrit.

M. de Voltaire nous offre encore une traduction libre de ce morceau :

Les astres de la nuit rouloient dans le silence;
Éole a suspendu les haleines des vents,
Tout se tait sur les eaux, dans les bois, dans les champs.
Fatigué des travaux, qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec son maître;
Les malheureux humains ont oublié leurs maux;
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos,
Phénisse veille et pleure.

L'image du taureau qui s'endort avec son maître ne se trouve point dans l'original. Il est assez singulier que M. de Voltaire ait fait ici un nom propre de *Phenissa*, qui veut dire la Phénicienne.

Les vers latins, *Nox erat et placidum*, etc., sont une imitation bien sensible de ce passage d'Apollo-

nius de Rhodes, au troisième chant de son poëme des *Argonautes* :

« Cependant la nuit couvroit la terre de ses ombres, et les pilotes contemploient attentivement les constellations de l'Ourse et d'Orion. Le voyageur fatigué cherchoit un asile, et les gardes qui veillent aux portes des cités sentoient s'appesantir leurs paupières. La mère même, désolée de la perte de ses enfans, suspendoit ses gémissemens et se laissoit aller au sommeil. La ville ne retentissoit plus des aboiemens des chiens et des clameurs du peuple ; le silence régnoit par-tout avec l'obscurité : Médée seule ne goûtoit point les douceurs du repos. »

Le Tasse a suivi pas à pas Virgile dans ces vers de la *Jérusalem délivrée*, (ch. II, st. 92) :

Era la notte all' hor, ch' alto riposo
Han l'onde, e i venti, e parea muto il mondo;
Gli animai lassi, e quei che 'l mar' ondoso,
O de' liquidi laghi alberga il fondo,
E chi si giace in tana, o in mandra ascoso,
E i pinti augelli ne l'obblio profondo,
Sotto il silenzio de' secreti horrori,
Sopian gli affanni e raddolciano i cori.

« La nuit avoit enveloppé l'univers de ses sombres voiles ; le calme régnoit dans les airs et sur les flots. Les animaux fatigués, les habitans des lacs et des mers, les hôtes farouches des antres et des forêts, les oiseaux et tous les êtres, livrés à un doux sommeil, oublioient leurs travaux, leurs plaisirs et leurs peines. » (*Note de l'Éditeur.*)

(32) . . . . « Ah ! barbare ! ah ! perfide !
Et voilà ce héros dont le ciel est le guide !
Ce guerrier magnanime et ce mortel pieux
Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux !

Le parjure abusoit de ma foiblesse extrême,
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.»
(*Didon*, trag.)

Voici ce qui suit dans cette tragédie :

« Cruel ! tu t'applaudis de ce triomphe insigne !
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne !
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra :
Tremble, ingrat ! je mourrai ; mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône où le Destin t'appelle;
Et moi, je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi :
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde !
Que, pour mieux se détruire, ils franchissent les mers !
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers !
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore ;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore !
Qu'ils violent entre eux, et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés !
Qu'excités par mes cris, les enfans de Carthage
Jurent, dès le berceau, de venger mon outrage;
Et puissent, en mourant, mes derniers successeurs
Sur les derniers Troyens être encor mes vengeurs ! »

Ces vers, de M. Le Franc, sont tirés de la dernière édition de sa Tragédie. On lisoit dans la première :

«Fuis, cruel ! fuis, perfide !
Et conduis tes sujets où l'oracle les guide ;
Au bout de l'univers la guerre les suivra :
Tremble, ingrat ! je mourrai ; mais ma haine vivra.
Puisse, après mon trépas, s'élever de ma cendre
Un feu, qui sur la terre aille au loin se répandre !

Excités par mes vœux, puissent mes successeurs
Jurer, dès le berceau, qu'ils seront mes vengeurs;
Et, du nom des Troyens ennemis implacables,
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables!
Que l'univers en proie à ces deux nations
Soit le théâtre affreux de leurs dissentions!
Que tout serve à nourrir cette haine invincible;
Qu'elle croisse toujours, jusqu'au moment terrible
Que l'une ou l'autre cède aux armes du vainqueur!
Que ses derniers efforts signalent sa fureur;
Et qu'enfin, parvenue à son heure fatale,
Elle cède, en tombant, le monde à sa rivale! »

Ces derniers vers sont cités par l'abbé Desfontaines, dans sa traduction de Virgile.

Voici ce qu'on trouve à ce sujet dans un *Discours aux Welches, par Antoine Vadé, frère de Guillaume.* Cet Antoine Vadé paroît assez mal intentionné à l'égard de l'auteur de la tragédie de Didon. Le public jugera s'il n'entre point beaucoup de fiel et d'amertume dans cette critique.

« On a cité, dit-il, une traduction en prose de Virgile (car il vous est impossible de la mettre en vers, et vous n'avez pas même encore réussi à rendre en prose le sens de l'auteur latin), on a cité, dis-je, une imitation de cet admirable discours de Didon :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor
Qui face Dardanios ferroque sequare colonos....
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor arma armisque pugnent ipsi nepotes.

« Voici la prétendue imitation de Virgile, qu'on donne pour une copie fidelle de ce grand tableau :

Puisse, après mon trépas, etc.

« Voyez, je vous prie, combien cette copie prétendue est foible, vicieuse, forcée, languissante. Que veut dire ce feu qui ira se répandre au loin sur la terre? Retrouve-t-on dans ces vers hérissés de chevilles le moindre mot qui rappelle les idées de douleur, de terreur, de vengeance, qui respirent dans ce vers frappant :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

« Il s'agit d'un vengeur; et le plat imitateur nous parle d'un feu *qui ira au loin se répandre.* Que ces rimes en épithètes, *implacables*, *redoutables*, *invincibles*, *terribles*, énervent la peinture de Virgile! Que toute épithète qui n'ajoute rien au sens est puérile!

« Je ne sais pas de qui sont ces vers; mais je sais que quand on oppose ainsi les rimailleries d'un poëte Welche aux plus beaux morceaux de l'antiquité, on ne lui rend pas un bon office. »

Addition de l'Éditeur. On ne sauroit trop admirer cette fameuse imprécation de Didon, pleine de tous les transports d'un amour désespéré. Avec quel art le poëte y a mis en perspective les luttes terribles, effets désastreux d'une haine héréditaire entre Rome et Carthage! Et comme cet épisode est lié admirablement à l'action principale! Plusieurs des mouvemens de ce discours ont été imités presque littéralement par nos meilleurs poëtes. Nous n'en citerons que deux exemples :

« Tu pleures, malheureuse! ah! tu devois pleurer,
Lorsque d'un vain desir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée. »

(Roxane, dans *Bajazet.*)

« Voilà ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissoit Solime
De ce faste imposant, de sa vertu sublime! »
(Orosmane, dans *Mahomet.*)

Venons aux traductions. Voici d'abord celle du président Bouhier :

« Ciel! il fuit donc, dit-elle. Un ingrat étranger
En mes propres états ose ainsi m'outrager?
Et Carthage est tranquille! et ma flotte est oisive!
Aux armes, citoyens! Qu'on vole; qu'on le suive.
Par le feu, par le fer, secondez mon courroux;
Et repaissez mes yeux d'un spectacle si doux.
Mais que dis-je? Où m'emporte une erreur insensée?
Lâche! il falloit avoir cette noble pensée,
Lorsque tout en ces lieux fléchissoit sous ta loi;
Quand ton indigne époux vint surprendre ta foi.
Quel époux! ô vertus, désormais inconnues,
Honneur, foi, probité, qu'êtes-vous devenues?
Le fourbe, en m'abusant, se croit-il donc pieux,
Pour avoir su porter et son père et ses dieux?
Ah! que n'ai-je percé son cœur lâche et perfide?
Porté sur son Ascagne un acier homicide?
Et du fameux Atrée imitant le festin,
D'Énée et de Thyeste égalé le destin?
Je risquois d'y périr. Qu'importe, et pourquoi feindre?
Résolue à la mort, qu'avois-je encore à craindre?
J'aurois brûlé sa flotte, et d'un glaive vengeur
Immolé père et fils à ma juste fureur.
J'aurois exterminé cette race infidelle,
Et me serois moi-même immolée après elle.
Soleil, dont les regards parcourent l'univers;
Junon, qui vois mon sort; sombres dieux des enfers,
O sœurs, qui des forfaits poursuivez la vengeance,
Exaucez ma prière, et vengez mon offense.

S'il faut que mon ingrat arrive aux champs latins;
Si c'est l'ordre des dieux et l'arrêt des Destins,
Que l'horreur de la guerre en tous lieux l'accompagne!
Qu'un malheur imprévu le sépare d'Ascagne!
Et qu'exposé sans cesse à de nouveaux dangers,
Il aille mendier des secours étrangers!
S'il faut qu'il règne enfin par une paix honteuse,
Qu'il subisse à son tour une mort malheureuse;
Et lorsque de ses jours s'éteindra le flambeau,
Que son corps ignoré soit privé du tombeau!
Et vous, chers Tyriens, embrassant ma querelle,
Jurez à tout son sang une guerre éternelle:
Que ni trève, ni paix ne suspendent vos coups;
C'est le dernier devoir que j'exige de vous.
Puisse un digne vengeur naître un jour de ma cendre!
Puisse-t-il triomphant aux champs latins descendre;
Et du nom de Carthage éternisant l'éclat,
Jusqu'aux derniers abois réduire un peuple ingrat!
Qu'enfin entretenant dans la plus vive rage
Vaisseaux contre vaisseaux, et plage contre plage,
Ma haine se transmette à vos derniers neveux;
C'est le prix de mon sang : ce sont mes derniers vœux. »

La traduction de M. Lombard est une des plus exactes et des plus belles que nous connoissions:

« Il part, dit-elle, et, froids à ce spectacle,
Mes indignes sujets n'y mettront point obstacle!
S'arme-t-on dans les murs? s'arme-t-on sur les eaux?
Mes vaisseaux sont-ils prêts à suivre ses vaisseaux?
Quoi! ce lâche étranger se rira de mes larmes!
Partez, courez, volez; des flambeaux et des armes...
Que dis-je? il est trop tard! grace à ton abandon,
Tu le hais à présent, malheureuse Didon:
Il falloit le haïr, quand, préparant ta perte,
Ta couronne, ta foi, ta main lui fut offerte.

Est-ce Énée ? est-ce là cet homme aimé des cieux,
Ce héros qui, courbé sous un fardeau pieux,
A travers mille Grecs, acharnés sur leur proie,
Seul a sauvé ses dieux des décombres de Troie ?
Il part! et tu n'as pu, sur les flots conjurés,
Disperser de tes mains ses membres déchirés,
Ou t'immoler son fils, ce fils que tu détestes,
Et préparer au père un festin de ses restes!
Mais ses mille guerriers prompts à le secourir....
Lâche, est-il un danger pour qui cherche à mourir?
J'eusse hâté du ciel les vengeances trop lentes,
Et porté la première un flambeau sous ses tentes,
Exterminé ses chefs, ses soldats et ses dieux,
Et le père et le fils, et moi-même après eux.
Soleil, dont les regards embrassent la nature;
Toi qui vis les sermens et qui vois le parjure,
Junon; dieux infernaux qui vengez les forfaits,
Dieux de Didon mourante, entendez mes souhaits:
Si, chargé de son crime, il échappe au naufrage,
Puisse-t-il, assailli sur un autre rivage,
Errant loin de son camp, redemandant son fils,
Mendier des secours et pleurer ses amis!
Flétri par une paix sans gloire et sans durée,
Que son règne soit court et sa tombe ignorée!
Et toi, mon peuple, et toi, reçois mes derniers vœux.
Transmets contre son sang ma haine à tes neveux:
Poursuis ce chef impie et ses peuples profanes;
Ce sont là les honneurs que tu dois à mes manes.
Dure à jamais la guerre, ou pour eux et pour toi
Que la paix soit sans force et les traités sans foi!
Et vous, dieux immortels, dieux qui devez m'entendre,
Faites qu'il naisse un jour un vengeur de ma cendre,
Qui, tout à ses sermens, par des chemins nouveaux,
Porte au sein de leurs murs le fer et les flambeaux!
Soulevez à jamais un peuple contre l'autre,
Nos mers contre leurs mers, et leur race et la nôtre! »

M. Dauteroche, qui, dit-il, s'est fait un devoir de s'assujettir à reproduire littéralement Virgile, et qui quelquefois a préféré d'être long, pour ne pas omettre un mot, une épithète caractéristique, a paraphrasé ce morceau d'une manière qui approche quelquefois du ridicule. Voici comment il fait parler Didon :

Il n'est plus de Troyens au port..... plus au rivage.....
Tout lui confirme, hélas! son funeste veuvage.
De désespoir alors meurtrissant son beau sein,
S'arrachant les cheveux, *les tenant dans sa main*,
« Grand Jupiter, dit-elle, il fuiroit, le parjure!
Il pourroit *se jouer de moi, de la Nature,*
De mon trône!... et Didon ne se vengeroit pas!
Didon de ses guerriers n'armeroit point les bras!
Et tous mes Tyriens, partageant mes outrages,
Ne le poursuivroient pas aux plus lointaines plages!
Allons, *vîte qu'on parte*, et que tous mes vaisseaux
A mon ordre, à ma voix, se lancent sur les eaux!
Soldats, prenez le fer; vous, des traits; vous, des flammes;
Donnez toute la voile; et tous, forcez de rames.
Où t'emporte, Didon, un fol égarement?...
Que dis-tu, malheureuse?... où suis-je?...et quel tourment?...
C'est lorsque tu formas ce fatal hyménée,
Que tu devois prévoir ta triste destinée.
Voilà donc ce héros, ce mortel si pieux,
Qui saintement de Troye avoit sauvé les dieux;
Ce bon fils, qui portoit son père *accablé d'âge!*
Voilà de ses sermens et le fruit et le gage!
Ah! loin de l'écouter, sur la terre et les eaux,
Il falloit le poursuivre, embraser ses vaisseaux,
L'attaquer dans son camp, massacrer le barbare,
De lui, de tous les siens *enrichir* le Tartare;
Et d'Ascagne en lambeaux terminant le destin,
Lui faire de ce fils un horrible festin....

La fortune auroit pu me trahir..... Eh! qu'importe?
Lorsque la mort n'est rien, quelle crainte l'emporte?
Je me serois vengée.... et, d'un bras furieux,
J'aurois exterminé ce Troyen odieux,
Et cette indigne race, et le fils et le père,
Et sur leurs corps du moins expiré la dernière.

« Soleil, toi qui du traître *as vu tous les sermens;*
Vous, Junon, tant de fois témoin de mes tourmens;
Hécate, accoutumée aux hurlemens nocturnes;
Et vous, divinités des ombres taciturnes,
Euménides, Pluton, Parques, accourez tous:
Dieux vengeurs, mes seuls dieux, Didon n'a plus que vous.
Abymez dans les mers un monstre trop coupable:
Ou, si tel est du Sort l'arrêt irrévocable,
Que sur quelque rivage il doive débarquer;
Qu'il y trouve un grand peuple ardent à l'attaquer!
Qu'à son fils arraché, proscrit de ses murailles,
Il contemple des siens les longues funérailles!
Et, s'il doit y régner, que son règne soit court!
Qu'un coup prématuré lui ravisse le jour!
Qu'il meure! et que son corps, privé de sépulture,
Des vautours affamés devienne la pâture!
Perfide, en expirant, tels sont mes derniers vœux,
Mon testament de mort, et mes derniers adieux.

« Et vous, ô Tyriens, d'une haine implacable
Poursuivez à jamais cette race exécrable!
Qu'une guerre acharnée, et sans trêve et sans paix,
Des deux états rivaux arme tous les sujets!
Que les Troyens, par vous immolés en grand nombre,
D'un doux tribut au Styx viennent flatter mon ombre!
De ma cendre sortez, sortez, digne vengeur!
Le fer, la flamme en main, dévastez en fureur
Des fils de Dardanus le sanglant héritage.
Que des débris par-tout tracent votre passage!

Que, toujours opposés, mes nefs à leurs vaisseaux,
Et mes traits à leurs traits, et mes flots à leurs flots,
Et soldats et marins, et cités et rivage,
Soient sans cesse animés et poussés par la rage.
Qu'en ce jour et demain, et que dans tous les temps,
La vengeance et la mort marquent tous nos instans!
Jusqu'au dernier soupir, dieux de sang que j'implore,
Que nos derniers neveux s'entr'égorgent encore! »

Nous avons souligné quelques vers qui appartiennent tout entiers au traducteur, et les plus remarquables des nombreuses fautes de style et de goût dont fourmille ce morceau. Après l'avoir lu, on ne conçoit guère que M. Dauteroche ait pu penser sérieusement ce qu'il écrit dans son discours préliminaire; « qu'attendu l'exactitude de sa traduction, les professeurs s'en serviront sans doute de préférence pour expliquer Virgile à leurs disciples; qu'ils pourront même, à sa faveur, faire marcher de front leurs instructions sur la poésie latine et la poésie française, et établir des comparaisons utiles à la connoissance des deux langues. » Au reste, M. Dauteroche est un littérateur très-estimable, qui nous a donné une assez bonne traduction en vers des odes d'Horace; il est fâcheux qu'il ait méconnu la nature de son talent, au point de se croire appelé à traduire l'*Énéïde* : il auroit pu occuper plus utilement ses loisirs.

Nous n'hésitons pas à préférer la traduction suivante, faite par M. Perrée, de Grandville, élève du Prytanée Français, où, malgré quelques incorrections, bien pardonnables sans doute, l'on retrouve le mouvement de l'original, et une sorte de poésie de style bien rare dans un jeune homme de quinze ans :

Embellissant les cieux d'un éclat foible encore,
Du lit du vieux Titon déjà fuyoit l'Aurore :

Didon voit par degrés blanchir l'aube du jour;
Voit des vaisseaux voguer loin du port : son amour
Du Troyen fugitif a pressenti l'absence;
Du rivage muet elle entend le silence :
Plus de doute, soudain s'arrachant les cheveux,
Se meurtrissant le sein : « Il partira, grands dieux!
Un étranger me brave avec cette insolence,
Et je ne verrai point, au gré de ma vengeance,
Tous mes sujets s'armer, s'élancer sur les eaux,
Poursuivre, submerger, abymer ses vaisseaux!
Partez : qu'attendez-vous? qu'on saisisse la rame;
Qu'on prépare et la voile, et le fer, et la flamme.
Où suis-je? Qu'ai-je dit? Quel aveugle transport!
Malheureuse Didon, tu gémis sur ton sort,
Son horreur en tous lieux te suit et t'environne :
Il falloit le prévoir quand tu donnois un trône.
Voilà donc ce héros, ce sauveur de ses dieux,
Du respect filial ce modèle pieux,
Qui, d'un fardeau sacré noble dépositaire,
Parmi le fer, la flamme, emporta son vieux père!
N'ai-je pu déchirer ses membres palpitans?
N'ai-je pu les semer sur les flots écumans,
Égorger de ma main le fils de l'infidèle,
Et charger d'un tel mets la table paternelle?
Le danger eût trompé mon espoir. Le danger!
Que craindre? je voulois périr, mais me venger;
Mais punir les Troyens; en ma fureur extrême,
Immolant et le fils, et le père, et moi-même,
Mêler mon dernier souffle à leur dernier soupir,
Et sur leur corps sanglant expirer de plaisir.
Soleil, astre éclatant, flambeau sacré du monde;
Junon, cause et témoin de ma douleur profonde;
Hécate, que dans l'ombre on invoque à grands cris;
Du sombre roi des morts, vous, cruels favoris,
Dieux d'Élise mourante, écoutez ma prière,

Exaucez le seul vœu de mon heure dernière:
S'il faut que cet ingrat soit jeté dans le port,
Si c'est l'ordre des dieux, si c'est l'arrêt du sort,
Qu'un peuple belliqueux s'acharne à sa poursuite!
Que privé de son fils, dans sa course proscrite,
Il mendie en tous lieux des secours refusés!
Que les tombeaux des siens, à ses yeux soient creusés!
Lorsqu'achetant la paix, mais une paix honteuse,
Il flattera ses vœux d'une vieillesse heureuse,
Qu'il soit trompé, qu'il meure, et que d'affreux corbeaux
De son corps expiré s'arrachent les lambeaux!
Voilà mes derniers vœux et voilà les prières
Que mon ame en fuyant exhale les dernières.
Et vous, ô Tyriens! que tous ses descendans
Éprouvent la fureur de vos ressentimens;
Courez les attaquer dans leur nouvel empire;
Voilà le seul hommage auquel mon ombre aspire.
Du fond de mon tombeau sors, généreux vengeur,
Va reporter chez eux mes maux et ma fureur!
Ni trève, ni traité : qu'une éternelle haine
Contre ce peuple ingrat vous arme, vous entraîne!
Que des climats, des murs et des flots opposés,
Vous obligent à vivre, à mourir divisés!
Que nos derniers neveux, héritiers de nos guerres,
Rougissent de leur sang et les mers et les terres! »

M Dulard a traduit aussi en entier le monologue de Didon ; nous n'en citerons que quelques vers, qui sont peut-être les moins défectueux que l'on connoisse de cet auteur :

« Dieux! dit-elle, il s'enfuit! d'un étranger coupable,
Au milieu de ma cour je suis ainsi la fable!
Et mes sujets, témoins des mépris de l'ingrat,
D'un œil indifférent verroient cet attentat!

Courez, embarquez-vous, ramez, qu'on le poursuive!
Qu'on livre au feu vengeur sa flotte fugitive!
Mais que dis-je? où m'emporte un aveugle transport?
Malheureuse! tu sens la rigueur de ton sort.
Ah! tu devois prévoir un si sanglant outrage
Quand tu l'associas au trône de Carthage.
Et voilà donc la foi de ce mortel pieux
Qui d'Ilion détruit transporte ailleurs les dieux!
Qui, pour sauver les jours d'un père déplorable,
Se courba noblement sous un faix honorable?...
Avant de me baigner dans son sang odieux,
Il falloit massacrer son Ascagne à ses yeux;
Il falloit, pour remplir ma vengeance funeste,
Renouveler pour lui le festin de Thyeste;
Et, consommant l'horreur de ce spectacle affreux,
L'égorger, lui, les siens, et moi-même après eux. »

Traduction de M. Becquey:

« Grands dieux, s'écria-t-elle, il fuit! son insolence
Ainsi, dans mes états, se rit de ma puissance!
Et tout ne s'arme point! Il fuit! et sur ses pas
Ne volent point encor mes flottes, mes soldats!
Allez, courez, prenez et le fer et la flamme;
Aux vents livrez la voile et tourmentez la rame!
Que dis-je? où suis-je? où va s'égarer ma raison?
Tu frémis aujourd'hui, malheureuse Didon!
Ah! tu devois frémir quand, l'appelant au trône,
Sur le front de l'ingrat tu posois ta couronne.
Voilà donc ses serments! voilà ce chef pieux,
Qui sur les mers, dit-on, porte avec lui ses dieux!
Ce fils qui, *renommé pour sa rare tendresse,*
Se courba sous son père accablé de vieillesse!
N'ai-je pu le saisir? n'ai-je pu sur les flots,
De son corps déchiré disperser les lambeaux,

Égorger son Iule, et, moi-même, à sa table,
Lui faire de son fils un festin exécrable?
La fortune, peut-être, eût trompé ma fureur:
Qu'importe! que craint-on quand le jour fait horreur?
Sur sa nef, dans son camp, par la rage enhardie,
J'aurois porté le meurtre et semé l'incendie;
J'aurois exterminé ce Troyen odieux,
Et son fils, et sa race, et moi-même après eux.

« Soleil, toi qui vois tout de la voûte céleste;
Junon, témoin sacré de mon hymen funeste;
Toi qu'implorent des nuits les lugubres clameurs,
Hécate; vous aussi, vous, infernales sœurs;
Dieux d'Élise mourante, écoutez ma prière:
Armez contre l'ingrat toute votre colère;
Et, s'il doit échapper à la fureur des eaux,
S'il faut qu'au Latium abordent ses vaisseaux,
Que bientôt épuisé par d'affreuses batailles,
De ses plus chers amis *pleurant les funérailles*,
Arraché de son fils, et tremblant pour ses jours,
Il aille, fugitif, mendier des secours!
A des traités honteux, que, forcé de souscrire,
Il perde, avant le temps, et la vie et l'empire!
Que son corps reste en proie *à l'oiseau dévorant!*
Tels sont mes vœux, les seuls que je laisse en mourant.
Et vous, ô Tyriens! à la race Troyenne
Sur ma tombe vouez une implacable haine.
Pour mon ombre *c'est là le tribut le plus doux.*
Point de paix, point de trève entre Pergame et vous.
Sors, vengeur de Didon, sors un jour de ma cendre,
Prends la flamme, poursuis ces bannis du Scamandre!
Dès ce jour, à jamais, que nos peuples rivaux,
Que nos bords et leurs bords, que nos flots et leurs flots,
Au gré de ma fureur se combattent, se brisent,
Et qu'entre nos neveux les guerres s'éternisent! »

Traduction paraphrasée de M. Dufour :

« Il partira! dit-elle, ô dieux! un étranger
Jusque dans mes états aura pu m'outrager;
Et je ne verrai pas s'armer tout mon empire!
Et *de mes ports lancer jusqu'au dernier navire!*
Accourez, Tyriens, suivez-les sur les flots;
Et, la flamme à la main, embrasez leurs vaisseaux.
Où suis-je? Qu'ai-je dit? Quelle fureur m'égare?
Tu ressens maintenant les coups d'un sort barbare,
Malheureuse! il falloit les prévoir, ces destins,
Lorsque tu remettois ton sceptre entre ses mains.
Et voilà cette foi, cette vertu sévère!
Le voilà ce héros qui, pour sauver un père,
Par respect se courba sous ce faix glorieux!
C'est lui qui des Troyens porte, dit-on, les dieux!
N'ai-je pu déchirer les membres du perfide,
Les semer palpitans sur la plaine liquide?
N'ai-je pu, de son fils égorgé de ma main,
Préparer pour le père un horrible festin?
Du combat cependant, quelle eût été l'issue?....
Hé bien, qu'avois-je à craindre, à périr résolue?
Je pouvois dans son camp répandre la terreur;
Sur sa flotte embrasée assouvir ma fureur;
Immoler les Troyens, et le fils et le père,
Et sur leurs corps sanglans me frapper la dernière.
Soleil qui, parcourant l'immensité des airs,
Vois tout ce qui se passe en ce vaste univers;
Junon, de mes tourmens témoin et confidente;
Arbitres des enfers; dieux d'Élise mourante;
Hécate, dont le nom, dans l'horreur de la nuit,
Au sein de nos remparts se prolonge avec bruit;
Vous enfin, écoutez, implacables Furies,
Ah! *puisse votre main,* redoutable aux impies,
Au gré de ma fureur, l'écraser sous des coups
Pour lui seul réservés et préparés par vous!

S'il faut que sur les mers sa flotte criminelle
Se dérobe au naufrage, *et qu'un port la recèle;*
Dans les décrets du sort, *si c'est l'ordre arrêté,*
Que du moins, poursuivi par un peuple indompté,
Contraint de s'arracher de son unique asile,
Loin d'un fils, son espoir, errant de ville en ville,
Il aille mendier des secours impuissans,
Et retrouve les siens sous le fer expirans!
Qu'il achète la paix au prix de l'infamie;
Mais que, perdant alors et le trône et la vie,
Par un sanglant trépas son corps défiguré,
Étendu sur le sable y demeure ignoré!
Voilà les derniers vœux qu'en mourant je profère.
Et vous, mes Tyriens, *de ma juste colère,*
Étendez les effets sur tous ses descendans:
Mon ombre aux bords du Styx ne veut que ces présens.
Que jamais, entre vous et sa race cruelle
Il n'existe de paix, d'union mutuelle!
Que de ma cendre un jour il renaisse un vengeur
Qui sème dans leurs murs la mort et la terreur!
Que des deux nations les armes opposées,
Que nos mers, de leurs mers sans cesse divisées,
S'entrechoquent par-tout en des combats affreux;
Et que la guerre *passe* à nos derniers neveux!»

M. Gaston a quelquefois aussi ajouté ses propres idées à celles de Virgile; au lieu de s'attacher à rendre la concision du poëte Latin, il a, comme M. Dufour, noyé son texte dans un flux de paroles inutiles qui ne font que ralentir l'action, et nuisent à l'intérêt. La passion n'est jamais verbeuse; son langage est vif et véhément. Aussi Virgile s'est-il bien gardé de prêter à Didon, dans cette imprécation, qui est le dernier cri de la fureur et du désespoir, la lenteur mesurée, le style lâche et pro-

saïque qu'on est en droit de reprendre dans la version qui précède et dans celle-ci :

« Il fuit, dit-elle, il fuit!
Il confia son crime aux ombres de la nuit.
C'est donc pour m'insulter qu'il vint dans mon empire!
Il fuit... *je règne encore et le lâche respire!*
Il n'échappera point à mon juste courroux;
Soldats! qui vous retient? accourez, armez-vous!
Volez, tendez la voile et fatiguez la rame!
Prenez, prenez ces feux, *ils ont détruit Pergame....*
Où suis-je? qu'ai-je dit! frappe, cruel destin!
Il falloit le prévoir, malheureuse! et ta main
N'eût pas offert le trône à l'ingrat qui t'outrage.
Voilà donc ses sermens! *voilà ce noble gage*
D'une foi qu'il juroit à la face des cieux!
Est-ce là ce héros, ce Troyen si pieux,
Qui porta (*s'il en faut croire la Renommée*)
Et son père et ses dieux loin de Troye enflammée!
Que n'ai-je de ma main dispersé sur les eaux
De son corps déchiré les coupables lambeaux!
J'ai pu, dans un festin, justement homicide,
Livrer son jeune fils à sa faim parricide;
A ces dangers peut-être ai-je craint de m'offrir.....
Qu'importent les dangers à qui cherche à mourir!
Je mourois, mais du moins j'aurois eu quelque joie
A dresser mon bûcher sur les débris de Troye;
A détruire en un jour des alliés sans foi,
Et le fils, et le père, et tout son peuple, et moi.

« Soleil, *qui dois rougir* d'éclairer le parjure!
Toi Junon, qui ressens notre commune injure!
Pâle divinité, que l'homme avec horreur
Honore dans la nuit par un cri de terreur,
Triple Hécate! Alecton! dieux d'Élise mourante!
Exaucez-moi! *S'il faut qu'une main plus puissante*

Conduise enfin ce traître au rivage latin,
Et s'il nous faut céder aux arrêts du destin,
Ah! du moins puisse-t-il, errant de ville en ville,
Survivre à ses amis, sans secours, sans asile;
D'un superbe vainqueur essuyer les mépris,
De ses bras supplians voir arracher son fils;
Et puisse, avant le temps, rebut de la nature,
Son corps dans un désert languir sans sépulture!
Dieux vengeurs! acceptez et mon sang et mes vœux.
Vous, guerriers de Sidon, sur leurs derniers neveux
Épuisez les efforts d'une haine immortelle,
Poursuivez, terrassez une race infidelle!
Appaisez par leur sang mes manes irrités:
Les détruire ou périr, voilà vos seuls traités.
Parois; sors de ma cendre, *ô toi qui dès l'enfance*
De ma mort impunie as juré la vengeance!
Jusque dans leurs foyers va porter la terreur.
Héritiers de ma haine, *au gré de ma fureur*
Armez-vous sur les mers, armez-vous sur la terre!
Que d'une fausse paix renaisse encor la guerre!
Que les flots ennemis par nos flots soient pressés,
Et leurs traits, dans les airs, par nos traits repoussés! »

Combien M. Delille est supérieur dans ce morceau à tous les traducteurs que nous avons cités! Ses vers sont dignes de Virgile; c'est le même mouvement, la même rapidité, la même énergie, la même pureté et la même justesse d'expressions; en un mot, c'est une copie parfaitement ressemblante du tableau le plus vif et le plus animé qui ait été créé par le pinceau magique du poëte romain:

« O dieux! quoi! ce parjure!
Quoi! ce lâche étranger aura trahi mes feux,
Aura bravé mon sceptre, et fuira de ces lieux!

Il fuit; et mes sujets ne s'arment pas encore!
Ils ne poursuivent pas un traître que j'abhorre!
Partez, courez, volez, montez sur ces vaisseaux:
Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux!
Que dis-je? où suis-je, hélas! et quel transport m'égare?
Malheureuse Didon! tu le hais, le barbare:
Il falloit le haïr quand ce monstre imposteur
Vint partager ton trône et séduire ton cœur.
Voilà donc cette foi, cette vertu sévère,
Ce fils qui se courba noblement sous son père,
Cet appui des Troyens, ce sauveur de ses dieux!
Ah ciel! lorsque l'ingrat s'échappoit de ces lieux,
Ne pouvois-je saisir, déchirer le parjure,
Donner à ses lambeaux la mer pour sépulture,
Ou massacrer son peuple, ou de ma propre main
Lui faire de son fils un horrible festin?
Mais le danger devoit arrêter ma furie....
Le danger! en est-il alors qu'on hait la vie?
J'aurois saisi le fer, allumé les flambeaux,
Ravagé tout son camp, brûlé tous ses vaisseaux,
Submergé ses sujets, égorgé l'infidèle,
Et son fils, et sa race, et moi-même après elle.
Soleil, dont les regards embrassent l'univers!
Reine des dieux, témoin de mes affreux revers!
Triple Hécate, pour qui, dans l'horreur des ténèbres,
Retentissent les airs de hurlemens funèbres!
Pâles filles du Styx! vous tous, lugubres dieux!
Dieu de Didon mourante, écoutez donc mes vœux!
S'il faut qu'enfin ce monstre échappant au naufrage,
Soit poussé dans le port, jeté sur le rivage,
Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux;
Que du moins, assailli d'un peuple audacieux,
Errant dans les climats où son destin l'exile,
Implorant des secours, mendiant un asile,
Redemandant son fils arraché de ses bras,

De ses plus chers amis il pleure le trépas!
Qu'une honteuse paix suive une guerre affreuse!
Qu'au moment de régner, une mort malheureuse
L'enlève avant le temps! qu'il meure sans secours,
Et que son corps sanglant reste en proie aux vautours!
Voilà mon dernier vœu : du courroux qui m'enflamme,
Ainsi le dernier cri s'échappe avec mon ame.
Et toi, mon peuple, et toi, prends son peuple en horreur:
Didon au lit de mort te lègue sa fureur;
En tribut à ta reine offre un sang qu'elle abhorre:
C'est ainsi que mon ombre exige qu'on l'honore.
Sors de ma cendre, sors, prends la flamme et le fer,
Toi qui dois me venger des enfans de Teucer!
Que le peuple Latin, que les fils de Carthage,
Opposés par les lieux, le soient plus par leur rage!
Que de leurs ports jaloux, que de leurs murs rivaux,
Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
Courent ensanglanter et la mer et la terre!
Qu'une haine éternelle éternise la guerre!
Que l'épuisement seul accorde le pardon!
Énée est à jamais l'ennemi de Didon!
Entre son peuple et toi, point d'accord, point de grace!
Que la guerre détruise, et que la paix menace!
Que ses derniers neveux s'arment contre les miens!
Que mes derniers neveux s'acharnent sur les siens! »

Nous remarquerons que Virgile, dans ces vers, *Si tangere portus infandum caput*, etc., a imité le passage du neuvième livre de l'*Odyssée* d'Homère, où le cyclope Polyphème vomit des imprécations contre Ulysse, et que nous rapportons d'après la traduction de M. Rochefort :

« O Neptune! dit-il . . . .
Fais qu'Ulysse sans cesse errant et malheureux,
Vers sa patrie en vain tourne ses tristes yeux;

Ou, si la loi du sort ordonne qu'il la voie,
Par des regrets cuisans empoisonne sa joie;
Qu'après de longs travaux ses fidèles amis
Périssent près de lui dans les flots engloutis;
Qu'un navire étranger sur ces bords le ramène,
Pour y trouver des maux aussi grands que ma haine!

Le poëte latin l'emporte de beaucoup ici sur son modèle, autant par les détails de l'imitation que par la manière dont il l'a employée. Voici des vers des *noces de Thétis et Pélée*, où Catulle peint Ariane abusée gravissant au sommet d'une montagne, d'où ses yeux suivent le vaisseau qui emporte son amant, et exhalant sa douleur dans des plaintes touchantes. On y reconnoîtra quelques emprunts faits au poëte de Véronne, dans les divers discours que Virgile prête à Didon :

Siccine me patriis avectam, perfide, ab oris:
Perfide, deserto liquisti in littore, Theseu?
Siccine discedens neglecto numine divûm
Immemor ah! devota domum perjuria portas?
Nullane res potuit crudelis flectere mentis
Consilium? tibi nulla fuit clementia præsto,
Immite ut nostri vellet miserescere pectus.
At non hæc quondam nobis promissa dedisti
Voce: mihi non hoc miseræ sperare jubebas:
Sed connubia læta, sed optatos hymenæos;
Quæ cuncta aerii discerpunt irrita venti.
Tum jam nulla viro juranti femina credat,
Nulla viri speret sermones esse fideles.

. . . .

Certè ego te in medio versantem turbine leti
Eripui, et potiùs germanum amittere crevi,
Quàm tibi fallaci supremo in tempore deessem.

. . . .

Quænam te genuit sola sub rupe leæna?
Quod mare conceptum spumantibus exspuit undis?
Quæ Syrtis, quæ Scylla rapax, quæ vasta Charybdis,
Talia qui reddis pro dulci præmia vitâ?

. . . .

Sed quid ego ignaris nequicquàm conqueror auris?

. . . .

Jupiter omnipotens, utinam ne tempore primo
Gnosia Cecropiæ tetigissent littora puppes:
Indomito nec dira ferens stipendia tauro
Perfidus in Cretam religâsset navita funem:
Nec malus hic celans dulci crudelia formâ,
Consilia in nostris quæsisset sedibus hospes.
Nam quo me referam? quali spe perdita nitar?
Idomeniosne petam montes, ah! gurgite lato
Discernens pontum truculentum ubi dividit æquor?
An patris auxilium sperem, quemne ipsa reliqui
Respersum juvenem fraternâ cæde secuta?
Conjugis an fido consoler memet amore,
Quine fugit lentos incurvans gurgite remos?
Prætereà littus, nullo sola insula tecto:
Nec patet egressus pelagi cingentibus undis.
Nulla fugæ ratio, nulla spes, omnia muta
Omnia sunt deserta, ostentant omnia letum.
Non tamen ante mihi languescent lumina morte,
Nec priùs à fesso secedent corpore sensus,
Quàm justam à divis exposcam prodita multam,
Cælestûmque fidem postremâ comprecer horâ.
Quare, facta virûm multantes vindice pœnâ
Eumenides, quibus anguinæo redimita capillo
Frons expirantes præportat pectoris iras,
Huc huc adventate, meas audite querelas,
Quas ego, væ miseræ! extremis proferre medullis
Cogor inops, ardens, amenti cæca furore.
Quæ quoniam veræ nascuntur pectore ab imo,

Vos nolite pati nostrum vanescere luctum :
Sed quali solam Theseus me mente reliquit,
Tali mente, deæ, funestet seque suosque!

« Ainsi donc, perfide! tu ne m'as enlevée du palais d'un père que pour me délaisser sur ce triste rivage! Ainsi donc, au mépris des dieux, au mépris de tes sermens, tu vas revoir Athènes en t'applaudissant de ton parjure! Rien n'a donc pu te faire renoncer à la plus noire perfidie! La pitié n'a pas un moment effleuré ce cœur impitoyable! Barbare! sont-ce là tes promesses? Est-là l'espoir dont tu berçois une crédule amante? La pompe de l'hyménée, les douceurs d'un amour légitime, voilà l'avenir que tu fis briller à mes yeux! Vain espoir, frivoles promesses qui se sont envolées sur l'aile des vents! Ah! que désormais nulle femme ne croie aux sermens de ce sexe trompeur!.... Traître! qui t'eût ravi, sans Ariane, aux ombres de la mort! J'ai mieux aimé avoir à pleurer la perte d'un frère, que de t'abandonner aux horreurs de ta destinée.... Tigre! dans quel antre, de quelle lionne as-tu reçu la vie? Quelle mer orageuse t'a vomi parmi ses écumes? Est-ce l'insatiable Charybde, est-ce la dévorante Scylla, qui t'ont appris à récompenser ainsi l'amante qui sauva tes jours.... Insensée! pourquoi, dans mon égarement, adresser aux vents mes plaintes inutiles?.... Plût aux dieux que jamais les ports de Crète ne se fussent ouverts au perfide porteur du tribut exigé par le terrible Minotaure, et qu'un étranger, cachant un cœur barbare sous les traits les plus doux, ne fût venu jamais implorer les secours d'Ariane! Où fuir? Quel espoir embrasser dans mon naufrage? Revoir les monts de Crète? une mer irritée m'en sépare : attendre la pitié d'un père? je l'ai quitté pour suivre un ingrat tout couvert du sang de mon frère : chercher des consolations dans l'amour d'un époux fidèle? l'ingrat n'a point assez de voiles ni de rames pour me fuir. Un rivage solitaire, point de compagne, point d'abri, une mer menaçante qui m'investit de toutes parts! Fuite, espoir,

tout m'est ravi, tout est muet, tout est désert, et par-tout l'image de la mort..... Mais la mort ne fermera point mes yeux à la lumière, mon ame ne s'exhalera point de ce corps froissé par la douleur, sans que ma voix réclame la justice du ciel, sans qu'à ma dernière heure j'invoque les dieux contre le parjure qui les outrage. Furies vengeresses, vous dont la tête se hérisse de serpens, dont la bouche haletante ne respire que la rage, accourez, recevez mes plaintes, ces plaintes que l'amour trahi, la fureur, le désespoir, arrachent du fond de mon cœur : elles sont justes, elles partent d'une ame déchirée; ne souffrez pas qu'elles restent sans effet. Puisse bientôt Thésée éprouver lui-même, et faire souffrir aux siens, l'isolement, l'abandon, et tous les maux auxquels il a condamné la malheureuse Ariane. » (*Traduction de M. Noël.*)

Le Tasse, à son tour, a imité Virgile : Armide, après le départ de Renaud, tient à peu près le même discours que Didon après celui d'Énée; nous nous contenterons de citer la traduction qu'en a faite M. Parseval-Grandmaison :

« Il est parti, dit-elle;
Il a pu me laisser expirante en ces lieux!
Il n'a pas d'un moment différé ses adieux!
Il me laisse mourante, avilie, outragée;
Il me laisse! et je pleure! et ne suis point vengée!
Je pleure! et je n'ai point d'autre arme en mon courroux!
Vengeance! Ah! dût le ciel le ravir à mes coups,
Dût s'ouvrir à ses pas le ténébreux abyme,
Dans les cieux, aux enfers, j'attendrai ma victime...
Ciel! je le vois lui-même! ô surprise! ô fureur!
Je l'atteins, je le tiens, je déchire son cœur;
Son sang ruisselle... Allons... que je m'y désaltère,
Je veux de ma vengeance épouvanter la terre.
Que dis-je? ô ciel! où suis-je, et qu'osé-je espérer?
Où ma faible raison se va-t-elle égarer?

Malheureuse! Ah! c'étoit lorsqu'il portoit ta chaîne
Que sur lui tu pouvois appesantir ta haine!
Ta vengeance étoit sûre et trop digne de lui;
Mais cette haine, hélas! que peut-elle aujourd'hui? »

Quelques critiques trouvent que la manière dont Énée se sépare de Didon n'est pas honorable pour lui. Ils n'ont pas considéré que le mariage contracté par le héros Troyen avec la reine de Carthage ne forme point un lien indissoluble. Didon auroit bien voulu persuader à Énée, comme elle se le persuadoit faussement à elle-même, que cette espèce de nœud les attachoit irrévocablement l'un à l'autre. Mais le héros n'avoit jamais eu cette intention : il n'étoit pas venu à Carthage pour y allumer solennellement les flambeaux de l'hymen ; le ciel lui destinoit une épouse dans une autre contrée. Didon n'ignoroit pas l'ordre du Destin sur la personne et le sort d'Énée : il l'en a informée tant de fois et en termes si clairs, qu'elle n'est pas en droit d'exiger de lui qu'il se rende coupable d'une désobéissance formelle aux ordres célestes. S'il eût été le maître de régler son sort à son gré, il fût resté à Troye, il eût relevé sa malheureuse patrie de ses ruines. Le ciel lui ordonne d'aller en Italie, et il ne peut se dispenser d'obéir : il se montre sensible, et promet à Didon de conserver éternellement le souvenir de ses bienfaits; mais, égarée par la violence de sa passion, la reine l'accable d'injures, et le voue aux plus horribles tourmens : on est forcé de donner des larmes au sort de cette malheureuse princesse; mais on ne peut s'empêcher de plaindre la foiblesse de son sexe, et de condamner l'excès de sa fureur. Nous renvoyons au surplus le lecteur à ce qui a été dit à ce sujet dans les *Considérations sur le poëme épique*, tome III, pag. 204 et suivantes.

(33) Fénélon, qui a souvent imité Virgile, a peint Calypso dans l'accès de son désespoir, précisément telle que Didon mourante :

« Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires et livides ; elle changeoit à chaque moment de couleur ; souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage ; ses larmes ne couloient plus, comme autrefois, avec abondance, la rage et le désespoir sembloient en avoir tari la source, et à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joues ; sa voix étoit rauque, tremblante et entrecoupée. »

Notre langue n'offre point de termes assez énergiques pour peindre ces joues tremblantes de fureur, et marquées de taches errantes et livides ; ce sombre effroi d'une infortunée luttant contre sa destruction prochaine, et surtout pour rendre cette expression sublime, *pallida morte futurâ*, qui a fait le désespoir de tous les traducteurs de Virgile. MM. Lombard et Gaston sont les seuls qui en aient à peu près donné l'équivalent dans ce vers :

Froide et pâle déjà de la mort qui s'avance.

(*Note de l'Éditeur.*)

(34) C'étoit encore un usage antique. Dans les *Trachiniennes* de Sophocle, la vieille confidente de Déjanire vient annoncer ainsi la mort de sa maîtresse (Je me sers de la traduction du P. Brumoy.) :

« Sa mort est atroce, et vous en conviendrez. A peine étoit-elle rentrée, qu'à l'aspect de son fils Hyllus, qui retournoit vers son père, elle détourne ses pas pour l'éviter ; et, seule au pied des autels, elle déplore sa viduité. Trouvoit-elle sous ses mains quelqu'une des choses nécessaires à son usage, ses yeux se remplissoient de pleurs. Errante çà et là dans le palais, à la vue de ses officiers, elle versoit des torrens de larmes ; elle

imputoit aux dieux le renversement de sa maison. Après ces premiers transports, je la vois entrer brusquement dans l'appartement de son époux. Cachée dans l'obscurité, je l'observe en silence. Elle pare le lit d'Hercule, le baigne de ses larmes, et s'y étant assise : « O couche nuptiale, dit-elle, tu me reçois pour la dernière fois ! » A ces mots, elle découvre son sein : je vole vers son fils ; mais, hélas ! à mon retour, je trouve qu'elle s'est frappée d'un poignard. »

On auroit de la peine à trouver quelque chose de plus touchant dans toute l'antiquité que ce beau récit qu'on lit dans l'*Alceste* d'Euripide. Que nous sommes loin de ces beautés et de la nature !

« Phère est témoin de ce sacrifice héroïque d'Alceste. Mais ce qu'elle a fait dans l'intérieur du palais sera pour vous un nouveau sujet d'admiration. Dès qu'elle s'est aperçue que l'heure fatale approchoit, elle s'est lavée dans l'eau pure d'un fleuve ; et, après avoir déployé ses plus riches habits, elle s'est parée avec beaucoup de grace. Puis, s'arrêtant en présence de Vesta : « Déesse, a-t-elle dit, je vais descendre dans les enfers ; je viens donc me prosterner à vos pieds pour la dernière fois : l'unique faveur que j'ose vous demander, c'est de tenir lieu de mère à mes enfans orphelins. Donnez à l'un une épouse qu'il aime, et à l'autre un époux digne d'elle : puissent-ils jouir d'un sort plus heureux que n'a fait leur mère, et ne pas mourir, comme elle, d'une mort prématurée ! Qu'ils remplissent, au contraire, toute la mesure de leurs jours fortunés dans leur terre natale ! » Après ce peu de paroles, elle visite tour à tour les autels répandus dans le palais d'Admète ; elle les couronne de fleurs, elle les parfume de feuilles de myrte, elle prie, tout cela sans jeter un cri, sans pousser un soupir ; sa beauté même n'étoit point ternie par les approches de la mort qui la menaçoit. A peine a-t-elle fini ses prières, qu'elle passe tout à coup dans son appartement, et se jette sur sa

couche nuptiale : là, commençant à laisser un cours libre à ses pleurs, elle exhale sa douleur en ces mots : « Chaste dépositaire de ma tendresse envers un époux pour qui je meurs aujourd'hui, écoute mes derniers regrets ; car je ne puis te haïr, quoique tu m'aies été funeste. Oui, c'est toi qui me causes la mort ; la seule crainte de trahir la foi que j'ai cru te devoir, ainsi qu'à mon époux, me coûte enfin la vie : n'importe ; je meurs contente. Si tu reçois une autre épouse en ma place, peut-être sera-t-elle plus heureuse ; mais elle ne sera ni plus chaste, ni plus fidelle que moi. » En disant ces mots, elle se courboit sur sa couche, la baisoit tendrement, et l'arrosoit d'un torrent de larmes. Après avoir soulagé sa douleur en cette manière, elle quitte enfin ce lit témoin de ses adieux, et sort de son appartement ; mais sa tendresse l'y rappelant aussitôt, elle rentre, elle sort sans cesse, et retournant toujours sur ses pas, elle ne peut se lasser de réitérer ses tendres regrets. Cependant ses enfans tout baignés de larmes s'attachoient aux habits de leur mère, qui, prenant tantôt l'un, tantôt l'autre, leur prodiguoit ses dernières caresses comme une mère prête à expirer. Tous les esclaves erroient çà et là dans le palais, et pleuroient sur la destinée de leur reine. Elle les appelle tous par leur nom, elle leur présente la main ; enfin il n'en est aucun, quelque vil, quelque méprisable qu'il soit, qu'elle n'ait consolé et dont elle n'ait reçu les adieux. Voilà le triste spectacle que présente la maison d'Admète. En mourant lui-même, il n'auroit perdu que la vie ; mais, dérobé à la mort, en perdant Alceste il ressent une douleur plus cruelle que la mort même, et dont rien ne pourra lui faire perdre le souvenir. »

(35) Traduction de M. Gaston :

Les voûtes du palais d'un long cri retentissent :
A ce triste récit les Tyriens gémissent ;
On s'interroge, on pleure, on court de toutes parts :
On croiroit que Carthage a vu dans ses remparts

Le Numide, abusant d'une victoire impie,
Sur les temples des dieux promener l'incendie.

(*Note de l'Éditeur.*)

(36) Traduction par M. Parseval-Grandmaison :

La reine à la lumière
S'efforce d'entr'ouvrir sa pesante paupière,
La soulève un instant et la ferme soudain.
Son sang à gros bouillons s'échappe de son sein;
Trois fois se soulevant sur un bras qui chancelle,
Trois fois elle retombe; et, roulant sa prunelle
En un dernier regard vers les cieux élevé,
Voit le jour, et gémit de l'avoir retrouvé.

M. Dauteroche nous offre quatre vers à citer, et ce ne sont pas les moins bons de toute sa traduction :

Ses bras péniblement la relèvent trois fois,
Et trois fois affaissés succombent sous le poids;
Et d'un œil languissant où la lumière expire,
Elle cherche le jour, le retrouve, et soupire.

M. Dorat a imité Virgile dans ce passage extrait du premier chant de son poëme sur la *Déclamation :*

Ici, vous croyez voir la reine de Carthage,
Le front environné d'un funèbre nuage;
Luttant contre la mort qu'elle porte en son sein,
Trois fois elle se lève, et retombe soudain.
Ses regards expirans, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le héros qu'elle adore :
Elle pleure, soupire; et, dans son désespoir,
Elle cherche le jour, et gémit de le voir.

(*Note de l'Éditeur.*)

(37) Les anciens avoient une coutume bien supersti-

tieuse. Quand ils prévoyoient la mort de quelqu'un, ils lui coupoient l'extrémité des cheveux; c'étoient les prémices du sacrifice que l'on devoit aux divinités infernales, telles qu'*Orcus*. Aussitôt que les cheveux étoient coupés, le moribond n'appartenoit plus à la terre, il étoit sacré.

(38) On accuse Virgile de s'être trompé sur le temps où vivoit Didon, sur les noms de ses ancêtres, sur les mœurs de cette reine et sur la cause de sa mort.

Didon, suivant les plus recens et les meilleurs chronologistes, ne pouvoit être contemporaine d'Énée, puisqu'elle ne quitta la Phénicie pour l'Afrique que deux cent soixante-seize ans après la prise de Troye, et qu'elle ne bâtit Carthage que vingt ans après sa fuite. Virgile est donc tombé dans un anachronisme d'environ trois cents ans. Il paroît sans doute, sur le témoignage d'Appien, que des Phéniciens vinrent se fixer dans le pays où fut depuis Carthage, cinquante ans avant le siége de Troye; mais Didon ne pouvoit être de ce nombre. Ces Phéniciens étoient *Xorus* et *Carchédon*; ils ne bâtirent qu'un village, et ce fut Didon qui changea ce village en une ville superbe: mais dans quel temps? Virgile suppose que ce fut sept ans après la destruction de Troye, ce qui lui fait dire: *Miratur molem Æneas, magalia quondam*. On prouve invinciblement qu'Énée n'a pu voir ce beau changement, puisqu'il arriva plus de trois cents ans après lui.

Virgile n'a pas su ou n'a pas consulté l'histoire de Phénicie, et s'en est tenu aux fables que les Grecs débitoient à ce sujet. *Phélès*, de la famille d'*Abibal*, d'*Hirame* et de *Baléazar*, fut tué et détrôné par *Ithobal*, que

l'Écriture sainte nomme *Ethbaal*. Cet Ithobal, bisaïeul de Didon, transporta ainsi le sceptre de Tyr dans sa famille, et le transmit à *Badézore; Badézore*, à son fils *Metgine*, que Théophile d'Antioche appelle *Metten. Metgine* fut père de Didon, d'Anne et de Pygmalion. Le P. de la Rue, de qui j'emprunte tout ceci, pense que Virgile a voulu adoucir ces noms; que *Bélus* est dérivé de ceux d'*Abibal*, de *Baléazar*, d'*Ithobal;* que *Sichée*, nom du cousin de Didon, qui fut son mari, est dérivé d'*Acerbas*, ou autrement *Sicharbas*, noms que ce prince portoit selon la vérité de l'histoire. Nous n'entrerons point dans un plus long détail, quant à cette question; ceux qui voudront voir plus clair dans ces savantes ténèbres, peuvent consulter le P. de la Rue, et les auteurs qu'il cite.

Pour ce qui regarde les mœurs que Virgile donne à Didon, elles sont tout à fait contraires à celles que lui attribuent les historiens : aussi cette reine s'en plaint amèrement dans une épigramme d'Ausone. Je placerai ici une remarque de M. l'abbé Desfontaines, qui peut jeter plus de jour sur ce point de critique.

« Le texte fait entendre qu'Iarbas avoit voulu épouser Didon à Tyr, avant son mariage avec Sichée. Il étoit roi de Lybie, et Didon avoit acheté de lui le terrain où elle avoit bâti la ville de Carthage. Piqué du refus que la reine faisoit de l'épouser, il menaça de lui faire la guerre et de détruire sa ville. Les Tyriens, craignant la colère de ce prince, pressèrent leur reine de consentir au mariage; elle le feignit, et ayant demandé trois mois de délai, pour avoir le temps d'offrir des sacrifices aux manes de Sichée, elle monta, dit-on, sur un bûcher qu'elle avoit fait dresser, et se poignarda. Voici com-

ment Justin raconte le fait, liv. 18, ch. 6, traduct. de Favier :

« Quand la ville de Carthage eut une fois commencé « à prospérer et à s'enrichir, Iarbas, roi de Mauritanie, « envoya querir dix des principaux seigneurs de la cour « d'Élise (Didon), pour la demander en mariage, en « les menaçant de leur déclarer la guerre en cas de refus. « Ces seigneurs, n'osant pas expliquer ouvertement à la « reine les intentions du roi, usèrent de la finesse natu- « relle aux gens de leur nation, et lui dirent simplement « qu'il demandoit quelqu'un qui fût capable de polir ses « mœurs et celles des Africains; mais qu'ils n'imagi- « noient pas qui l'on pourroit trouver qui voulût quitter « les personnes à qui il tenoit par les liens du sang, pour « aller vivre avec des peuples barbares, dont la vie n'é- « toit point différente de celle des bêtes féroces. Là-dessus « la reine les reprit, et leur dit qu'il n'y avoit point de « genre de vie, si dur qu'il fût, auquel ils ne dussent « s'exposer pour la patrie, puisqu'on étoit obligé de lui « sacrifier sa vie même, quand le besoin le requéroit. « Ils lui expliquèrent alors nettement les ordres qu'ils « avoient reçus du roi, et lui firent entendre qu'il falloit « donc, si elle vouloit sauver sa ville, qu'elle fît elle- « même ce qu'elle avoit pensé que les autres devoient « faire. Surprise par ce tour, elle fut d'abord long-temps « à verser des larmes, et à invoquer les manes d'Acerbas « (Sichée), son mari, avec des gémissemens qui expri- « moient sa douleur; mais à la fin elle leur promit d'aller « où le destin de sa ville l'appeloit. Elle prit trois mois « pour s'y préparer, au bout desquels elle fit dresser un « bûcher à l'extrémité de la ville, comme pour appaiser « les manes de son mari, et lui faire un sacrifice avant

« que de passer à de secondes noces. Elle immole plu-
« sieurs victimes, et, un poignard à la main, elle monte
« sur le bûcher : là, se tournant du côté du peuple, elle
« leur dit qu'elle va trouver son mari, ainsi qu'ils l'ont
« exigé d'elle, et dans le moment elle se perce de son
« poignard, et expire. »

« On prétend que c'est à cause de cette action qu'elle fut appelée Didon, qui, dans la langue punique, signifie une femme forte. Mais tout ce récit a beaucoup l'air d'une fable. Le feu qui brûla Didon, je l'ai dit, ne fut que celui de sa complexion amoureuse, qui lui causa la mort, parce qu'elle auroit cru faire tort à sa gloire, si elle se fût remariée. »

Pour excuser Virgile à tous égards, le P. de la Rue pense avec raison qu'il est tombé dans ces fautes tout exprès, pour donner dans son poëme une cause illustre à la guerre punique, qui étoit la plus brillante partie de l'histoire romaine. Au reste, dit-il, Virgile, en cela, n'a point violé les règles de la poétique, puisque la première règle est de plaire. Virgile a eu raison, si, en renversant l'ordre des temps, si, en supposant à Didon des mœurs différentes de celles qu'elle avoit chez les historiens, il a su plaire à ses lecteurs : or on ne peut douter qu'il n'ait atteint ce but même de son temps. Ovide ne fit pas difficulté de transporter dans ses *Métamorphoses* les amours de Didon et d'Énée, comme une chose reçue à Rome, et accréditée par Virgile. Le quatrième livre de l'*Énéïde* passoit dès-lors pour un chef-d'œuvre, et le même Ovide assure que c'etoit celui de tous qui plaisoit davantage.

J'aurois voulu avoir assez de temps et de force pour le rendre tout entier en vers français. M. le président

Bouhier l'a fait; mais quoiqu'il se trouve dans sa traduction quelques vers heureux, il s'en faut bien qu'elle approche de l'original. Mes lecteurs en jugeront, c'est-à-dire, ceux qui connoissent les deux langues. A l'égard des autres, qu'ils soient bien persuadés qu'ils ne voient qu'une copie sèche et morte du tableau le plus brillant, le plus animé qu'il y ait dans l'univers.

Addition de l'Éditeur. Malfilâtre avoit joint à ce quatrième livre la traduction qu'en a faite M. le président Bouhier; nous avons cru qu'il suffisoit d'en rapporter les endroits les plus remarquables, comparés avec les vers correspondans des traducteurs modernes. Nous ne les avons pas tous cités cependant; car, sans parler des malheureux essais en vers métriques de M. Turgot, nous connoissons encore deux traductions en vers français du quatrième livre de l'*Énéïde*; l'une publiée en l'an VI par C. P. B., et l'autre, en l'an XI, par Charles Mullot, ancien victorin; mais elles sont tellement plates et ridicules d'un bout à l'autre, que nous nous sommes cru dispensés de les tirer du profond oubli dans lequel elles sont ensevelies depuis leur naissance.

Nous nous sommes rappelé plus tard l'*Héroïde de Didon à Énée*, par l'infortuné Gilbert, dans laquelle on retrouve des imitations assez heureuses de Virgile, et nous regrettons de ne les avoir pu citer à leur place. En voici quelques-unes qui peut-être inspireront le desir de lire la pièce toute entière :

« Des traits de la pitié l'Amour perça mon cœur :
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.
. . . .
Restes infortunés des ondes en courroux,
Toi, ton fils, à la mort je vous arrachai tous;

Et sans savoir de toi que ton nom, faux peut-être,
De mes états naissans je te rendis le maître.
. . . .
Chère Élise, ô ma sœur, c'est toi qui m'as perdue!
Tu versas dans mon sein le poison qui me tue.
Faut-il qu'à tes conseils mon cœur se soit prêté?
. . . .
Qu'ai-je fait? malheureuse! à quoi suis-je réduite?
Perfide, vois les maux où m'expose ta fuite;
Vingt rois que j'ai bravés menacent mes états;
Vois nos champs, vois ces murs hérissés de soldats;
Vois Iarbe à leur tête, échauffant le carnage,
Le fer, la flamme en main, anéantir Carthage.
Moi femme, sans appui, comment parer ces coups?
Comment de tant de rois appaiser le courroux!....
Irai-je à ces tyrans armés contre ma vie,
Offrir, pour les calmer, une main avilie,
Moi qui les ai tous vus, amans humiliés,
Déposer, mais en vain, leurs sceptres à mes piés?
. . . .
Mais puisqu'enfin le ciel, propice à tes souhaits,
Au lieu de les punir protège tes forfaits;
Puisque pour t'arrêter, pitié, reconnoissance,
Amour, nature, honneur, tout paroît sans puissance,
Je ne te retiens plus, ingrat, fuis loin de moi.
Vénus n'a pu produire un monstre tel que toi;
Horrible nourrisson des tigres d'Hyrcanie,
Ta bouche avec leur lait suça leur barbarie,
Et les mers en fureur, te roulant dans leurs flots,
T'ont vomi sur ces bords pour m'accabler de maux.
Monstre, tu sus trop bien remplir ta destinée, etc.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Énée étant parti de Carthage pour l'Italie, est obligé par une tempête de relâcher en Sicile, où il est bien reçu par Aceste. Là, il célèbre par des jeux l'anniversaire de la mort d'Anchise. Ces jeux sont un combat de vaisseaux, un combat de la course, un combat du ceste et un combat de l'arc. Lorsqu'ils sont finis, Iule, à la tête d'une troupe de jeunes gens, paroît à cheval et donne le spectacle des jeux *Troyens*, jeux qu'Auguste, après Jules-César, avoit introduits à Rome avant que Virgile composât son *Énéide*. (Voy. les *notes du liv. V.*) Les femmes Troyennes, ennuyées d'une longue navigation, se laissent persuader par Iris, qui, par l'ordre de Junon, les exhorte à brûler la flotte d'Énée. Elles profitent du temps que leur laissoit la célébration des jeux, s'arment de flambeaux et mettent le feu à tous les navires qui étoient dans le port. Quatre sont brûlés, le reste est sauvé par une pluie abondante que Jupiter, par commisération, verse sur l'incendie. Le vieux Nautès conseille à Énée d'emmener en Italie toute la jeunesse Troyenne, et de laisser les vieillards, les malades et les femmes dans les états d'Aceste. Cet avis est confirmé par Anchise, qui apparoît en songe à son fils, et lui ordonne, lorsqu'il sera arrivé en Italie, d'aller trouver la sibylle de Cumes, par laquelle il sera conduit aux enfers, où il apprendra ses destinées et celles des Romains, ses descendans. Énée obéit à son père, fonde en Sicile la ville d'Aceste, du consentement de

ce prince, et se met en mer. Vénus obtient pour lui de Neptune une heureuse navigation. Dans cette course, il perd son pilote Palinure, qui en dormant tombe dans la mer. Le héros s'éveille, donne des regrets à la mort de son pilote, et prend lui-même le gouvernail en main.

Cependant Énée, inébranlable dans sa résolution, étoit déjà au milieu du golfe, et ses rameurs fendoient les flots agités par l'Aquilon. Il tourna les yeux sur les murs qu'il avoit abandonnés, et les flammes de l'embrasement frappèrent ses regards : il en ignoroit la cause ; mais il savoit ce que peut un amour outragé et une femme en fureur, et ces feux allumés firent naître dans son esprit les plus funestes soupçons.

Quand les vaisseaux furent en pleine mer, et qu'on ne vit plus que le ciel et la vaste étendue des eaux,

Un nuage, soudain rassemblé sur leur tête,
Apporte dans ses flancs la nuit et la tempête ;

il noircit les flots, et répand l'horreur dans l'ame des Troyens. Palinure lui-même en frémit. « Quels affreux nuages dans les airs, s'écrie-t-il ? ô Neptune que nous prépares-tu ? » En même-temps il fait abaisser les voiles, les présente obliquement aux vents, en tournant les antennes, et nous ordonne de faire force de rames. « Prince, dit-il à Énée, je désespèrerois, malgré la promesse de Jupiter même, de gagner l'Italie avec ces vents contraires :

ils se croisent; celui du couchant s'unit contre nous à l'aquilon, et le ciel n'est plus qu'un nuage. Laissons-nous conduire par les vents et par le sort, puisqu'il est inutile de leur résister; ils nous pousseront d'eux-mêmes vers la Sicile, dont nous ne sommes pas loin, si je ne suis point trompé par les astres que j'ai observés. » « Oui, répondit Énée, je remarque l'inutilité de nos efforts, cédons, et faisons voile vers ces bords : en peut-il être pour moi de plus agréables? C'est là que règne Aceste, Troyen d'origine; c'est là que reposent les cendres de mon père. » Il ordonne aussitôt de tourner les proues, et la flotte, poussée alors par un souffle favorable, aborde à pleines voiles dans le port de Drépan.

Aceste, l'arc en main et couvert de la peau d'une panthère de Lybie, aperçut de loin les Troyens. Ce prince, fils du fleuve Crinise et d'une mère Troyenne, vit avec joie revenir ses compatriote; il les félicite sur leur retour, leur présente des rafraîchissemens, et leur fait oublier, par l'accueil le plus agréable, leurs fatigues et leurs peines.

A peine à l'orient l'aurore de retour(1)
Aux astres de la nuit fait succéder le jour;
Aux manes paternels préparant son hommage,
Le héros empressé parcourt tout le rivage:
Il rassemble en un lieu tous les Troyens épars;
Et là, d'une hauteur d'où ses libres regards
Embrassent d'un coup d'œil la foule qu'il domine :

« Vous, de qui jusqu'aux dieux remonte l'origine,
Troyens, l'année entière a terminé son cours,
Depuis que, dans ces lieux, de l'auteur de mes jours
J'ai déposé la cendre, et qu'à cette ombre chère
J'ai dressé de mes mains un autel funéraire.
Voici même, je crois, ce jour infortuné
Où mon père.... Grands dieux, vous l'avez ordonné!
Jour à jamais funeste, à jamais vénérable!
Oui, que le sort, pour moi, toujours inexorable,
Me jette dans les fers, m'exile dans les flots,
Dans les syrtes déserts, ou sur les mers d'Argos,
Ce grand jour reverra mes mains religieuses
Honorer son retour par des pompes pieuses;
Et des dons solennels acquitteront mes vœux. (*)

« C'est sans doute par la permission des dieux que nous avons été poussés dans ce port. Acquittons-nous envers Anchise de ce devoir sacré; demandons-lui des vents favorables pour gagner l'Italie, où je lui promets un temple et des sacrifices annuels. Aceste vous donne aujourd'hui deux bœufs par vaisseau : prions les dieux de Troye et ceux d'Aceste, notre hôte, de présider à ce festin. Si le neuvième jour est serein, je vous proposerai des jeux et des prix. »

Il dit, et ceignit sa tête de myrte, arbre consacré à Vénus, sa mère. Aceste, Élymus, le jeune Iule, suivent son exemple, et le peuple les imite. On marche ensuite vers le tombeau d'Anchise :

(*) Delille.

son fils verse dessus deux grands vases de vin pur, deux de lait, deux de sang sacré; il répand des fleurs à l'entour, et dit:

« Salut, objet sacré! salut ombre chérie! (2)
Je puis donc voir encor ton pieux monument,
De ma douleur, hélas! trop vain soulagement!
Quels que soient ces états où le destin m'appelle;
Que m'importe sans toi ma fortune nouvelle?
Que m'importe un empire où tu ne seras pas?
Le ciel n'a pas voulu qu'en ces heureux climats,
Où m'attend, me dit-on, un destin plus prospère,
Mon bonheur s'embellît du bonheur de mon père. »
Il dit: et de la tombe un serpent monstrueux
Sort, et, développant sept plis majestueux,
Embrasse mollement la tombe paternelle:
D'un or mêlé d'azur son écaille étincelle,
Et son émail changeant jette un éclat pareil
A l'écharpe brillante où s'empreint le soleil.
On s'étonne à sa vue; et lui, sans violence,
Parmi les vases saints s'avançant en silence,
Glisse, effleure les mets, et, rassemblant ses nœuds,
Rentre au fond de la tombe, et disparaît aux yeux.
« Quel est, dit le héros, ce serpent tutélaire?
Est-ce un gardien sacré du tombeau de mon père?
Seroit-ce de ces lieux le génie inconnu? »
Par cette incertitude un instant retenu,
Son cœur accepte enfin ce présage propice:
Il revient au cercueil sous cet heureux auspice. (*)

(*) Delille.

Il offre à son père cinq brebis, autant de porcs, autant de taureaux noirs. Il épanchoit cependant du vin sur la tombe, en invoquant l'ame du grand Anchise et ses manes sortis de l'Achéron. Chacun fait ses offrandes suivant son pouvoir : on prépare le festin ; les uns rangent les vases d'airain, les autres font rôtir les viandes, et le repas se fait sur des lits de gazon.

La neuvième aurore amena un jour serein. Les peuples d'alentour s'assemblent à la cour d'Aceste pour être témoins des jeux annoncés. On voyoit au milieu du cirque les prix destinés aux vainqueurs, des couronnes verdoyantes, des palmes, des trépieds sacrés, des armes, des habits de pourpre, et des talens d'or et d'argent.

On vit d'abord paroître quatre vaisseaux de pareille grandeur et choisis dans toute la flotte. Mnesthée, de qui la famille des Memmius tire son origine, montoit la rapide *Baleine ;* Gyas conduisoit la *Chimère,* énorme galère à trois rangs de rames, semblable à une ville flottante ; le *Centaure* étoit commandé par Sergeste, auteur de la race des Sergius ; et la *Sylla,* par le brave Cloanthe, dont descendent les illustres Cluentius.

Au milieu de la mer s'élève, à l'horizon, (3)
Un rocher que les flots, battus par l'aquilon,
Dérobent, dans l'hiver, sous leur masse brumeuse :
Au retour du zéphir, sur sa tête orgueilleuse,
Des jeunes alcyons les essaims amoureux
S'étalent au soleil et respirent ses feux.

Sur la cime du roc, de la course prescrite
Un chêne aux rameaux verds ombrage la limite;
Et là chaque vaisseau, par de savans détours,
Vers le port desiré doit replier son cours. (*)

Lorsque le sort eut réglé les places, les capitaines parurent sur leurs bords avec des habits tout brillans d'or et de pourpre. On vit sur les bancs la jeunesse Troyenne couronnée de feuilles de peuplier, les épaules nues et frottées d'huile. Les bras étendus sur les rames, ils attendent le signal, et leurs cœurs tressaillent, agités par la crainte d'être vaincus, et par le desir ardent de vaincre.

Le signal est donné : la troupe impétueuse (4)
Part; leurs cris fendent l'air; l'onde tumultueuse
Sous leurs coups cadencés écume à gros bouillons;
Tous déchirent son sein par de larges sillons.
L'eau frémit sous leur proue, et l'humide carrière
Sous leurs rames s'ébranle et s'ouvre toute entière.
D'un moins rapide essor, dans la lice emportés,
Volent en tourbillons cent chars précipités :
Avec moins de transport, retenant leurs haleines,
Penchés sur le timon, et secouant les rênes,
Dans les plaines d'Élis les jeunes combattans
De leurs coursiers rivaux aiguillonnent les flancs.
On vogue; on gagne, on perd, on reprend l'avantage;
Des nombreux spectateurs l'intérêt se partage;

(*) H. Gaston.

On entend tour à tour les vœux de l'amitié,
L'accent du désespoir, celui de la pitié;
Dans le vague des airs leurs clameurs se confondent,
L'olympe en retentit, les coteaux leur répondent;
Et l'écho du rivage, et la voûte des bois,
Roulent en murmurant le bruit confus des voix. (*)

Gyas part le premier au bruit des applaudissemens et du frémissement des spectateurs. Cloanthe le suit sur une galère plus pesante, mais avec de meilleurs rameurs. La Baleine et le Centaure voguent après eux, tous deux à une pareille distance. Impatiens de cette égalité, chacun s'efforce de devancer son concurrent : tantôt la Baleine est la première, tantôt le vaste Centaure la laisse derrière lui; souvent ils vont de front, et fendent d'un cours égal les plaines salées.

Déjà ils approchoient de la borne, lorsque Gyas presse avec instance son pilote Ménétès de prendre plus à gauche, et de ne pas laisser tant d'espace entre lui et le rocher qu'il faut doubler. Ménétès, qui craignoit d'échouer sur des écueils cachés, gagnoit toujours la droite, sans se rendre aux prières ni aux menaces de Gyas. Cloanthe cependant presse sa course, passe entre le vaisseau et le rocher : Gyas bientôt le voit devant lui faire le tour de la borne, et continuer désormais sa route en sûreté; il le voit, il frémit, il verse des

(*) Delille.

pleurs de douleur et de rage ; et oubliant à la fois ce qu'il doit à ses compagnons, ce qu'il se doit à lui-même, il saisit avec force le lent et indocile Ménétès, et le renverse dans la mer. Il vole aussitôt au gouvernail, et le tourne du côté de la borne. Le vieux pilote, revenu du fond des flots, gagne à la nage le rocher, et monte sur le sommet pour y sécher ses habits humides et dégouttans. Tous les assistans rirent de sa chûte; les éclats redoublèrent quand on le vit nager, et quand il vomit l'onde amère qu'il avoit avalée.

Sergeste et Mnesthée sentirent alors renaître leur espérance ; ils brûlent de devancer Gyas. Sergeste fut le plus prompt, il passe Mnesthée, mais non pas de toute la longueur de sa galère. Mnesthée parcouroit tout son vaisseau, passoit sur tous les bancs, visitoit tous les rameurs : « O mes amis ! disoit-il, ô compagnons d'Hector ! ranimez votre zèle : je ne demande pas d'arriver le premier ; si cependant.....! Ah ! du moins ne soyons pas les derniers ; épargnez-moi cet affront sanglant, ô mes amis ! » Les rameurs plus ardens déploient toute leur vigueur; on entend gémir la galère sous leurs efforts redoublés ; ils se consument, ils perdent haleine, et de leurs membres épuisés coulent de toutes parts des ruisseaux de sueur. Le hasard les seconda. Sergeste, en s'approchant trop de la borne, échoua sur des écueils couverts d'eau ; les rames brisées volent en éclats, et sa proue demeure suspendue à des pointes de

rochers. Tout l'équipage jette des cris, chacun s'arme de longues perches pour dégager le navire, et de crocs pour retirer les débris flottans des rames fracassées.

Cette vue rallume le courage de Mnesthée;

Il invoque les vents, et, de son vol rapide, (5)
Il effleure des mers la surface liquide.
Telle au creux d'un rocher, où, loin des feux du jour,
La colombe couvoit les fruits de son amour:
Si quelque bruit soudain lui porte l'épouvante,
Elle ébranle son nid de son aile tremblante;
Bientôt s'abandonnant aux vagues d'un air pur,
Elle glisse immobile, et nage dans l'azur. (*)

Il laisse en passant Sergeste qui demandoit du secours, et luttoit contre les bancs de sable qui l'environnoient : il laisse Gyas, obligé de céder, parce qu'il est sans pilote. Il suit de près Cloanthe, le seul qui lui restoit à vaincre; mais Cloanthe a bientôt achevé sa course. Le murmure qui s'élève en faveur de Mnesthée l'excite et l'enflamme; le succès même est pour ses compagnons un nouvel aiguillon : ils le comptent pour rien, s'ils ne le couronnent par la victoire; et ils sacrifieroient volontiers leur vie pour l'obtenir. Ils peuvent tout, parce qu'ils croient tout pouvoir; et peut-être que les deux navires seroient arrivés au port en même-

(*) H. Gaston.

temps, et auroient partagé le prix, si Cloanthe, étendant ses mains sur les mers, n'eût prononcé cette prière :

« Humides habitans de l'empire des ondes ! (6)
Heureux dominateurs de ces mers où je cours !
Si je dois la victoire à vos heureux secours,
Oui, j'en fais vœu, pour prix de cet honneur suprême
J'immole un taureau blanc sur ce rivage même,
Je jette dans les mers ses intestins fumans,
Et mêle un pur nectar à leurs flots écumans. »
Il dit : et, du palais de la mer azurée,
Les agiles Tritons, les filles de Nérée,
Entendirent sa voix. De sa puissante main
Palémon le seconde ; il le pousse, et soudain,
Plus rapide qu'un trait, sa nef obéissante
Court, vole, et dans le port arrive triomphante. (*)

Énée déclare Cloanthe vainqueur par la voix d'un héraut, et lui ceint le front d'une couronne de laurier. Il donne à tous les vaisseaux les prix convenus, et distribue aux capitaines des récompenses proportionnées. Le vainqueur est orné d'une cotte d'armes d'étoffe d'or, autour de laquelle serpentoit, à replis ondoyans, une double bande de pourpre.

Sur l'or de ce tissu respire ce chasseur (7)
Que l'Ida vit jadis, armé d'un trait vainqueur,

(*) Delille.

Suivre les cerfs lancés par sa meute aboyante;
Lorsqu'un aigle, arrêtant sa course haletante,
L'emporta tout vivant dans le palais des dieux.
En vain ses gouverneurs, levant les mains aux cieux,
Long-temps suivent de l'œil l'enfant qu'ils ont vu naître;
En vain ses chiens hurlant redemandent leur maître. (*)

Les autres eurent, à leur tour, des présens magnifiques. Sergeste en reçut lui-même. On rit en le voyant ramener sa galère, qu'il avoit arrachée avec peine du milieu des sables et des écueils : elle voguoit lentement, dépouillée d'un rang de rames, et n'avançoit qu'avec effort, à la faveur de celles qui lui restoient.

Tel on voit ce reptile (8)
Qu'une rapide roue au milieu du chemin
A surpris, traversé de son cercle d'airain,
Ou que le voyageur, sous le poids d'une pierre,
A laissé tout sanglant et meurtri sur la terre;
En longs élancemens il se fatigue en vain :
Terrible d'un côté, l'œil ardent, l'air hautain,
Il siffle, il s'enfle, il lève une orgueilleuse tête;
Mais de l'autre côté, que sa blessure arrête,
Il rampe, et, par cent plis l'un sur l'autre roulés,
Courbe et recourbe en vain ses restes mutilés:
Tel le vaisseau boiteux se traînoit avec peine.
Au défaut de rameurs la voile le ramène,

(*) H. Gaston.

Et le port avec joie accueille ses débris.
Sergeste du héros obtient lui-même un prix.
Sauveur de son vaisseau, sauveur de l'équipage,
Une esclave Crétoise acquitte son courage :
Aux travaux de Minerve on instruisit sa main,
Et deux enfans jumeaux se jouoient sur son sein. (*)

Après ce premier combat, Énée s'avance vers une grande prairie, couronnée d'arbres et de collines. Cette vallée formoit un cirque, dans lequel Énée prit sa place au milieu d'une foule nombreuse de Troyens et de Siciliens qui se présentoient pour disputer le prix de la course (9). De ce nombre furent Euryale et Nisus : le bel Euryale étoit encore dans la première fleur de la jeunesse, et Nisus avoit pour lui la plus tendre amitié. Les autres combattans étoient Diorès, de la famille de Priam ; Salius Acarnanien, patron de Tégée, ville d'Arcadie ; Élymus et Panope, Siciliens, sujets d'Aceste, et qui se plaisoient à poursuivre tous les jours avec lui les hôtes des bois. Les noms des autres sont restés dans les ténèbres de l'oubli.

Énée promit des récompenses à tous ceux qui combattroient, et les anima sur-tout par la beauté de celles qu'il destinoit aux vainqueurs. Chacun prit sa place.

Mais le signal se donne : on part ; ils fendent l'air,
Plus légers que les vents et plus prompts que l'éclair ;

(*) Delille.

Et Nisus, de l'arène effleurant la surface,
A peine de ses pas laisse une foible trace.

Salius est le premier après Nisus, mais à une grande distance; Euryale suit Salius, Élymus suit Euryale, et Diorès touche de près Élymus; il le devanceroit même s'il restoit plus d'espace à parcourir. Nisus étoit bientôt arrivé à la borne, lorsqu'il tomba dans un endroit glissant où le sang de quelques victimes récemment immolées avoit rougi le gazon. Emporté par l'ardeur de sa course, et déjà près de vaincre, il ne put retenir ses pas chancelans; sa chûte soudaine le plonge dans cet amas impur de fange ensanglantée. Mais, dans son malheur, Nisus n'oublia pas le jeune Euryale, son ami; il se relève à moitié, saisit Salius au passage, et le précipite auprès de lui. Euryale se trouve le premier, grace aux soins du tendre Nisus, et achève sa course au bruit des applaudissemens de l'assemblée. Élymus vole après lui, et touche la borne le second; enfin Diorès fut le troisième vainqueur. (10)

Salius cependant faisoit retentir de ses clameurs tout le cirque et la profonde vallée; il disputoit encore le prix à Euryale, et prétendoit que la fraude de Nisus ne devoit pas le lui faire perdre. Mais les graces d'Euryale, ses larmes qui relevoient encore sa beauté, sa vertu qui ajoutoit encore un nouveau lustre à ses charmes, enfin la faveur de tous ceux qui assistoient à ces jeux so-

lennels, parloient éloquemment pour cet aimable jeune homme. Diorès vint encore l'appuyer et soutenir sa cause; car Diorès, qui avoit mérité le troisième prix, s'en voyoit dépouillé, si Salius avoit le premier.» Ces prix, dit Énée, ne sont que pour ceux qui sont en effet vainqueurs, et je ne changerai leur destination en faveur de personne; mais souffrez que je console un ami malheureux.» Alors il donne à Salius la peau d'un grand lion de Gétulie avec ses ongles dorés : « Prince des Troyens, dit Nisus, si vous récompensez avec tant de munificence ceux qu'un accident imprévu prive de la victoire, que réservez-vous à Nisus, qui l'eût remportée s'il n'en eût été privé par le même hasard qui en a privé, après lui, Salius? » En parlant ainsi, il montroit son visage et tout son corps souillé du sang des animaux sacrés. Énée sourit avec bonté au jeune Troyen, et lui fit présent d'un bouclier précieux, ouvrage du fameux Didymaon, et que les Grecs avoient arraché autrefois des portes d'un temple de Neptune.

Énée proposa ensuite l'exercice de la lutte, et des prix considérables pour le vainqueur et même pour le vaincu. Aussitôt Darès se lève, et sa vue excite un bruit confus parmi les assistans. C'étoit lui qui seul osoit autrefois lutter contre Pâris, et qui, dans les jeux funèbres célébrés au port de Sigée à l'honneur d'Hector, avoit tué le redoutable Butès, qui se vantoit d'être du sang d'Amycus, roi de Bébrycie. Il s'avance donc au lieu du

combat, levant avec confiance sa tête altière, montre ses larges épaules, et frappe l'air de ses bras vigoureux. On cherche un second athlète; mais il ne se trouve personne dans cette nombreuse assemblée qui ose se présenter pour le combattre. Fier de la crainte qu'il inspire, il saisit une des cornes du taureau qui étoit le prix de ce combat; et s'adressant à Énée: « Seigneur, dit-il, puisqu'aucun rival n'ose se mesurer avec moi, que tardez-vous? jusqu'à quand dois-je attendre le prix qui m'est dû? ordonnez que je l'emmène. » Tous les Troyens applaudissoient à ce discours, et crioient hautement que Darès méritoit le prix proposé. Aceste, assis sur un lit de gazon auprès d'Entelle, lui faisoit cependant des reproches: « Quoi! disoit-il, brave Entelle, c'est donc en vain que tu fus jadis le premier des athlètes? Souffriras-tu qu'un tel prix soit enlevé sans combat? Qu'est devenu l'élève et le compagnon de ce fameux Éryx que tu nous vantois tant autrefois? N'es-tu plus cet Entelle si renommé dans toute la Sicile? Et où sont ces glorieuses dépouilles que j'ai vues tant de fois suspendues aux portes de ta maison? »

« Grand roi, répond Entelle:

« La peur, gardez-vous de le croire,
N'affoiblit point en moi l'ardeur de la victoire;
Mais l'âge éteint ma force, et de ce foible corps
La glace des vieux ans engourdit les ressorts.

Si j'étois jeune encor, si j'étois à cet âge
Qui de cet insolent enhardit le courage,
Sans prétendre à ce prix dont je suis peu flatté,
J'aurois d'un tel rival rabattu la fierté. »
Il dit, et de ses mains fait tomber sur le sable
De cestes menaçans un couple épouvantable,
Arme affreuse qu'Éryx, en marchant aux combats,
Autrefois enlaçoit à ses robustes bras.
Tout le monde en silence en contemple la forme;
Chacun tremble à l'aspect de cette masse énorme,
Où, du fer et du plomb couvrant le vaste poids,
La peau d'un bœuf entier se redouble sept fois. (*)

Darès lui-même est effrayé à l'aspect de ces terribles armes, et refuse le combat. Énée soulève les cestes, les balance dans ses mains, et en admire la masse et le poids.

« Darès, reprend Entelle, à cet aspect recule!
Et que seroit-ce donc si du terrible Hercule
Il avoit vu le ceste et le combat fameux
Qui de sang autrefois rougit ces mêmes lieux?
L'arme que vous voyez, si vaste, si pesante,
De votre frère Éryx chargea la main vaillante,
Et des crânes rompus et des os fracassés
Les vestiges sanglans y sont encor tracés.
Avec elle il lutta contre le grand Alcide;
Par elle j'illustrai ma jeunesse intrépide,
Avant qu'un si long âge eût blanchi mes cheveux,
Et que le temps jaloux domptât ces bras nerveux. (**)

(*) Delille.
(**) Delille.

« Mais si Darès refuse de s'exposer au combat contre les armes d'Éryx, je consens, si Énée et le roi Aceste veulent le permettre, de combattre à armes égales; je ne me servirai point de celles que vous voyez, pourvu que mon rival renonce aux cestes troyens. »

A ces mots il dépouille ses habits:

Alors, montrant tout nus et tout prêts au combat, (11)
Son corps, ses reins nerveux, ses redoutables bras,
Et sa large poitrine où ressort chaque veine,
Seul il avance, et seul semble remplir l'arène. (*)

Énée fait apporter des gantelets de pareille grandeur, que les deux combattans attachent à leurs bras.

Prêts à lutter d'ardeur, de courage et d'adresse,
Sur ses pieds à l'instant l'un et l'autre se dresse;
Tous deux, les bras levés, d'un air audacieux,
Se provoquent du geste, et s'attaquent des yeux.
Soudain commence entre eux la lutte meurtrière.
Leur tête loin des coups se rejette en arrière:
L'un, jeune, ardent, léger, frappe et pare à la fois:
Entelle, plus pesant, se défend par son poids;
Mais ses genoux tremblans le portent avec peine;
Son vieux flanc est battu de sa pénible haleïne.
Mille coups, à la fois hâtés ou suspendus,
Sont reçus ou portés, détournés ou perdus.

(*) Delille.

Tantôt dans leurs flancs creux les cestes retentissent,
Sur leurs robustes seins tantôt s'apesantissent;
L'infatigable main erre de tous côtés,
Marque leurs larges fronts de ses coups répétés,
Frappe, en volant, la tempe et l'oreille meurtrie;
Sous le ceste pesant la dent éclate et crie.
Entelle, courageux avec tranquillité,
Oppose à son rival son immobilité,
Et, par un tour adroit, par un coup d'œil habile,
Brave, trompe ou prévient sa menace inutile.
Tel qu'un fier assaillant contre un antique fort (12)
Qui sur le haut des monts brave son vain effort
Ou contre une cité, théâtre d'un long siége,
Tantôt presse l'assaut, tantôt médite un piége,
Autour de ses remparts, va, vient, et sans succès
Tente dans son enceinte un périlleux accès:
Tel, autour du vieillard défendu par sa masse,
Darès joignant la ruse, et la force, et l'audace,
Tourne, attaque en tout sens, frappe de tous côtés.

Entelle, résistant aux coups précipités,
Lève son bras, suspend l'orage qu'il médite;
Darès l'a vu venir, se détourne, et l'évite.
Entelle, frappant l'air de son effort perdu,
Tombe de tout son poids sur la terre étendu:
Tel, aux sommets glacés que l'aquilon tourmente,
Tombe et roule un vieux pin de l'antique Érymanthe.(*)

Les Troyens et les Siciliens, intéressés à cet événement, jettent de grands cris; Aceste accourt,

---

(*) Delille.

et aide lui-même son vieil ami à se relever. Mais Entelle, loin d'être ralenti par sa chûte, n'en devient que plus ardent.

Le héros se relève, et la honte, et l'honneur,
La confiante audace, aiguillonnent son cœur;
Son courage s'irrite encor par sa colère.
Il s'élance, et poursuit son superbe adversaire;
Et tantôt tour à tour, et tantôt à la fois,
Les deux cestes ligués l'accablent de leur poids:
Moins prompte, moins pressée et moins tumultueuse,
Sur nos toits retentit la grêle impétueuse.
La main suit l'autre main, les coups suivent les coups:
Point de paix, point de trève à son bouillant courroux;
Il le chasse d'un bras, de l'autre le ramène,
Et Darès en tournant parcourt toute l'arène. (*)

Énée craignit les effets de l'emportement d'Entelle, et mit fin au combat. « Quel aveuglement, dit-il à Darès, vous empêche de sentir que vous avez à combattre contre des forces plus qu'humaines? Cédez sans honte à un dieu. » Les amis du vaincu l'entraînent aux vaisseaux : il les suit avec peine, en laissant tomber sur ses épaules sa tête languissante; il sent à chaque pas ses genoux se dérober sous lui, et vomit ses dents brisées parmi des flots de sang noir. Ces mêmes amis reçurent pour lui le casque et l'épée qui lui étoient promis. Le taureau doré demeure à son rival.

(*) Delille.

Tout rayonnant d'orgueil, et de gloire, et de joie,
« Soyez témoins ici, fiers habitans de Troye,
Dit-il, d'un ton superbe; et toi, fils de Vénus,
Vois, par ce que je suis, ce qu'autrefois je fus
Dans ma jeune saison, et quel sort ma vieillesse
Gardoit à ce Darès, si fier de sa jeunesse. »
Il dit, et se présente en face du taureau
Dont fut récompensé son triomphe nouveau,
Se dresse, et, de sa main ramenée en arrière,
Entre sa double corne atteint sa tête altière,
Brise son large front : du crâne fracassé
Le cerveau tout sanglant rejaillit dispersé;
Et, tel qu'un bœuf sacré sous la hache succombe,
Le taureau, sous le coup, tremble, chancelle, et tombe.
« Éryx! s'écrie alors le vainqueur orgueilleux,
Reçois cette victime; elle te plaira mieux
Que ce Troyen sauvé de ma main meurtrière.
J'ai vaincu, c'en est fait, j'ai rempli ma carrière;
Je dépose mon ceste, et renonce à mon art. » (*)

A ce combat succède celui de l'arc. On plante dans la prairie (13) un mât tiré du vaisseau de Séreste; au haut de ce mât on attache une ficelle dont l'autre bout enchaîne par le pied une colombe qui servit de but. Les concurrens s'assemblent; les noms sont jetés dans un casque; celui qui sort le premier est le nom d'Hyppocoon, fils d'Hyrtacus : après lui paroît le nom de Mnesthée, de ce même Mnesthée un des vainqueurs dans le

(*) Delille.

combat naval, et dont le front est encore couronné de branches d'olivier. Éurytion voit aussi le sien tiré du casque ; Eurytion, frère de ce fameux Pandare qui rompit autrefois, par l'ordre de Minerve, le traité fait entre Ménélas et Pâris, en lançant une flèche contre Ménélas. Le dernier nom qui sortit du casque fut celui d'Aceste, qui crut pouvoir aussi se mêler aux exercices et aux plaisirs de la jeunesse. (14)

Chacun tend son arc, et tire une flèche de son carquois : celle d'Hyppocoon est lancée la première, et s'attache au haut du mât ;

L'arbre tremble, l'oiseau s'effraie et bat de l'aile.
Mille cris frappent l'air. (*)

Mnesthée vient le second, il dirige de l'œil le trait qu'il va lancer ; mais au lieu de frapper la colombe, il perce et brise le lien qui la retenoit :

L'oiseau part, prend l'essor, s'élève jusqu'au ciel.
Alors, fier de sa force et de l'art fraternel,
Déjà tenant son arc et sa flèche perçante,
A l'oiseau qui fend l'air d'une aile triomphante,
Tandis qu'il s'applaudit dans l'empire azuré,
Eurytion prépare un coup plus assuré :
Le trait rapide vole au séjour des orages :
Arrêté dans sa course au milieu des nuages,

(*) Delille.

Le malheureux oiseau perd le jour dans les cieux,
Et rapporte en tombant le trait victorieux. (*)

Aceste restoit seul; il voulut montrer du moins comment il savoit se servir de l'arc. Il lance sa flèche; mais on vit alors un prodige qui ne fut expliqué que par l'événement, et auquel les Devins donnèrent une interprétation tardive :

D'un sillon enflammé marquant au loin sa route, (15)
Le trait vole et se perd dans la céleste voûte :
Tels, détachés des cieux, courent en traits brûlans
D'un astre chevelu les crins étincelans. (**)

Ce prodige surprit toute l'assemblée. Mais Énée en accepte l'augure, et embrasse Aceste avec joie : « Mon père, lui dit-il, Jupiter vous accorde l'honneur d'une victoire qui ne dépend pas du sort. Recevez cette coupe d'or ciselé de la part de mon père Anchise : il la reçut lui-même autrefois de Cissée, roi de Thrace, comme un gage de l'amitié de ce prince. » En achevant ces mots, il met sur la tête d'Aceste une couronne de laurier, et le fait déclarer premier vainqueur. Eurytion, qui méritoit cet honneur pour avoir tué l'oiseau, ne s'offensa point de le voir déférer au roi. Il reçut à son tour le prix qu'il avoit remporté. Le troisième

(*) Delille.
(**) Delille.

fut pour Mnesthée, dont la flèche avoit délivré l'oiseau, et le dernier pour le fils d'Hyrtacus.

Sur la fin de ce spectacle, Énée ordonna à Périphantes, fils d'Épytus et gouverneur d'Ascagne, de lui amener ce prince avec ses jeunes cavaliers, si leur troupe étoit prête à marcher. Lui-même il ordonne au peuple de se retirer aux extrémités du cirque, et de laisser au milieu un espace libre. (16)

Bientôt on voit paroître une nombreuse cavalcade de jeunes Troyens sur des chevaux magnifiquement équipés (17). Toute la jeunesse Troyenne et Sicilienne les voit arriver avec des mouvemens de joie et d'admiration. Tous ont sur la tête un casque surmonté d'une couronne de feuillages; tous portent dans leurs mains deux javelots garnis de fer; tous ont autour du cou une chaîne d'or qui leur descend sur la poitrine, et une partie sont chargés d'un carquois qui flotte sur leurs épaules. L'escadron est composé de trois brigades; chacun des trois chefs a sous ses ordres douze cavaliers. Une de ces brigades est commandée par le jeune Priam, fils de Polite et du malheureux roi de Troye; ses descendans fondèrent une ville en Italie; il monte un cheval de Thrace, marqué de taches blanches aux pieds de devant, et d'une étoile d'argent au milieu de son front superbe. Les deux autres officiers sont Atys, tige immortelle de la famille des Attius, et Iule, aussi jeune que lui, et qui l'aimoit tendrement. Iule est porté sur un cheval de Tyr, dont

la belle Didon lui avoit fait présent. Aceste avoit fourni des chevaux au reste de la troupe.

Ils marchent d'abord autour du, cirque aux yeux des Troyens qui encouragent par des applaudissemens cette jeunesse timide, et qui sont charmés de retrouver dans leurs traits les traits de leurs parens ou de leurs ancêtres.

Enfin le fils d'Épytus déploie son fouet bruyant, et sa voix donne le signal. D'abord tous marchent ensemble, ensuite les brigades se séparent; à un second signal, ils reviennent sur eux-mêmes (18), prêts à lancer leurs javelots les uns contre les autres : ils avancent et reculent, marchent et s'arrêtent. Cette troupe agile

Se replie et s'étend, se mêle, s'entrelace,
Et dans mille détours se joue et s'embarrasse.

Ils donnent enfin dans ce brillant exercice l'image d'un combat véritable. Tantôt on les voit prendre la fuite; tantôt ils se retournent et s'avancent, le javelot à la main, sur ceux qui les poursuivent; tantôt ils se réunissent et marchent ensemble après avoir fait la paix.

Tel, dans ce labyrinthe oblique et tortueux, (19)
Mille feintes erreurs, mille fausses issues,
En un piége invisible adroitement tissues,
De sentier en sentier, de détour en détour,
Embarrassoient les pas égarés sans retour;
Tel on voit des dauphins les troupes vagabondes
Se chercher, s'éviter, se jouer sur les ondes :

Tels jouoient ces guerriers; tels, dans ces doux combats,
Ils enlaçoient leur course, et confondoient leurs pas. (*)

Ascagne, lorsqu'il fonda depuis la ville d'Albe, institua ces jeux aux Latins, qui les transmirent à leurs descendans. Rome, la capitale du monde, vient de les adopter, et la jeunesse que l'on forme à cet exercice, est appelée l'escadron Troyen.

Ce fut au milieu de ces fêtes (20) que la fortune volage fit éprouver aux Troyens sa cruelle inconstance. Junon, toujours irritée contre eux,

Envoya vers le port sa prompte messagère;
Iris vole et descend d'une course légère.

En un instant elle arrive sur la terre sans être vue; elle aperçoit un grand concours de peuple, et, parcourant des yeux le rivage, elle voit le port désert et la flotte abandonnée. Seules rassemblées sur le bord,

Les Troyennes en pleurs, des noirs gouffres de l'onde (21)
Contemploient tristement l'immensité profonde:
Elles pleuroient Anchise; et leurs chagrins amers
Sembloient s'accroître encore au sombre aspect des mers:
« Eh quoi! toujours errer sur cet espace immense!
A peine interrompu notre exil recommence!
Il faut braver encore et les vents et les flots! » (**)

Iris se mêle parmi elles, après avoir pris les

(*) Delille.
(**) Delille.

traits de la vieille Béroé, femme de Dorycle de Thrace, recommandable autrefois par sa naissance et par le nombre de ses enfans. Elle leur parle ainsi :

« Ah! peuple infortuné, faut-il que de tes jours (22)
Ilion embrasé n'ait pas fini le cours!
Quel funeste avenir le destin te prépare!
Depuis que dans tes murs entra le Grec barbare,
Flots grondans, bords affreux, rocs inhospitaliers,
Que n'as-tu pas souffert durant sept ans entiers?
Traînés de mers en mers, de naufrage en naufrage,
Du repos fugitif nous poursuivons l'image.
Pourquoi tant de travaux? pourquoi tant de dangers?
Ces rivages pour nous ne sont pas étrangers :
Ici régnoit Eryx, frère du fils d'Anchise;
Ici commande Aceste : à sa noble franchise
Que ne confions-nous les malheureux Troyens,
Si long-temps vagabonds, une fois citoyens?
O terre où je suis née! ô malheureux Pergame!
O mes dieux vainement échappés de la flamme!
Ne pourrai-je de vous revoir au moins le nom,
Retrouver quelque lieu qu'on appelle Ilion?
Quand verrai-je d'Hector la cité renaissante,
L'aimable Simoïs, les bords heureux du Xanthe?
Cassandre cette nuit s'est montrée à mes yeux;
Croyons-en une fois l'interprète des dieux. »

— « Depuis assez long-temps le Destin vous exile;
Voici votre Ilion, et voici votre asile,
M'a-t-elle dit : brûlez ces poupes et ces mâts
Qui promènent vos maux de climats en climats.... »

« Alors j'ai vu sa main remettre dans la mienne
La torche destinée à la flotte troyenne.
Le temps presse; courons, secondez mes transports.
Vous voyez quatre autels élevés sur ces bords;
La flamme y *fume* encore en l'honneur de Neptune:
Recevez ces flambeaux des mains de la fortune. »

Elle dit; et d'un bras, par la rage animé,
Saisit, agite et lance un brandon enflammé. (*)

Cette action frappa toutes les dames Troyennes. Pyrgo, une d'entre elles, et nourrice de tous les enfans de Priam, s'écria vivement: « Non, ce n'est pas là cette Béroé, femme de Dorycle:

« Eh! voyez, sont-ce là les traits d'une mortelle?
Observez ces regards où la flamme étincelle,
Cette marche, ce port, et cet éclat divin. » (**)

« J'ai moi-même laissé Béroé malade, et désespérée de ne pouvoir pleurer avec nous sur le tombeau d'Anchise. » Elle dit, et ses compagnes, ébranlées par ce discours, jetoient sur les vaisseaux des regards sinistres, et flottoient entre le desir de s'établir tranquillement en Sicile, et l'envie de jouir en Italie des promesses des Destins.

Elles doutoient encor, quand l'agile courrière (23)
S'envole et trace en arc un sillon de lumière.

(*) Delille.
(**) Delille.

Ce prodige frappant étonne les regards :
Les acclamations partent de toutes parts ;
Et leurs mains, saisissant le feu du sacrifice
Qui dut rendre à leurs vœux le dieu des mers propice,
Ont dépouillé l'autel de feuilles, de rameaux.
Le feu part, vole, tombe, et court sur les vaisseaux :
Et la poupe et la proue, et les mâts et les rames,
Du rapide incendie alimentent les flammes. (24) (*)

Eumélus le premier vit s'élever la flamme, et porta cette nouvelle à Énée. Ascagne aussitôt, malgré les cris de ses gouverneurs, accourt au rivage à la tête de son escadron : « Que faites-vous, malheureuses? s'écria-t-il, que faites-vous? quelle fureur vous agite? Ce ne sont pas les vaisseaux des Grecs que vous brûlez, ce sont les vôtres, et vos seules espérances : c'est moi, c'est votre Ascagne qui vous parle. » A ces mots, il jette à ses pieds le casque dont il avoit le front couvert. Énée accourt aussi suivi de tous les Troyens. La crainte s'empare alors de l'esprit des Troyennes; elles fuient de toutes parts le long du rivage, et cherchent des cavernes pour se cacher. Elles frémissent de leur attentat, elles ont horreur d'elles-mêmes et de la lumière du jour ; leur yeux s'ouvrent, elles reconnoissent leurs concitoyens, et Junon n'est plus dans leur cœur.

Mais le feu destructeur n'est pas encore dompté ; (25)
Ni les eaux, ni des bras l'ardente activité

(*) Delille.

Ne peuvent appaiser la flamme dévorante;
Et l'étoupe enflammée, et la poix odorante,
D'une lente fumée exhalent la vapeur:
Dans le fond des vaisseaux se cache un feu trompeur,
L'invisible ennemi lentement les dévore,
Et jusqu'au sein des mers la flamme vit encore.
Énée élève au ciel et ses cris et ses vœux,
Déchire ses habits, et conjure les dieux:
« O Jupiter! dit-il, si le courroux céleste
Des malheureux Troyens n'a pas proscrit le reste,
Si Troye est chère encore à tes yeux attendris,
Épargne sa misère, et sauve ses débris!
Ou, si je suis coupable, arme-toi, prends ta foudre,
Que leur chef malheureux tombe réduit en poudre! »
Il parloit: tout à coup les autans pluvieux
De leur souffle ont noirci l'immensité des cieux;
Tout à coup l'éclair brille, et les tonnerres grondent;
Les monts, les vallons creux et les bois leur répondent;
L'olympe entier se fond en rapides torrens:
Sur les bancs, sur la poupe, en proie aux feux errans,
Au haut des mâts, au fond des carènes profondes,
La flamme en mugissant se débat sous les ondes. (*)

Énée vit ainsi sauver tous ses vaisseaux, à la réserve de quatre. Frappé de cet événement, il délibéroit s'il devoit poursuivre sa route, ou rester en Sicile, et renoncer aux promesses des dieux. Mais Nautès, ce vieillard instruit autrefois par Minerve elle-même, et rempli de son esprit,

(*) Delille.

annonçoit à ce héros ce qu'il avoit à craindre de la colère céleste en refusant d'aller en Italie, lui expliquoit la suite de ses destinées, et les moyens de les remplir. « Prince, lui disoit-il, obéissons aux dieux, allons par-tout où leur voix nous appelle; c'est à la patience à vaincre la fortune contraire (26). Suivez les conseils d'Aceste, votre illustre ami, sorti comme vous du sang de Troye. Laissez-lui les vieillards, les femmes qui ne veulent plus essuyer de nouvelles fatigues, en un mot, tous ceux qui sont trop affoiblis ou trop timides pour s'exposer encore aux périls d'une course pénible. Aceste leur donnera une ville qui portera son nom, et où ils trouveront le repos et la tranquillité après tant d'orages. Énée pesoit avec soin les raisons et l'avis que venoit d'ouvrir le vieillard; et la Nuit parcouroit les airs traînée lentement par ses chevaux noirs, lorsque

Tout à coup, ô surprise!
A ses yeux apparoît l'ombre auguste d'Anchise: (27)
« O toi, triste jouet des fureurs de Junon;
Toi que poursuit par-tout le destin d'Ilion;
Toi que j'aimai vivant cent fois plus que la vie;
Toi qui des Grecs vainqueurs évitas la furie,
Le dieu par qui ta flotte a triomphé des feux
A, du trône des airs, jeté sur toi les yeux:
Du prévoyant Nautès écoute la sagesse.
Que des Troyens choisis la brillante jeunesse
Te suive aux champs latins: des peuples belliqueux,
Des peuples indomptés t'attendent en ces lieux.

Mais avant, il te faut, passant la rive sombre,
Visiter les beaux lieux où repose mon ombre;
Car je n'habite pas le séjour des forfaits,
Mais le verd Élysée et sa tranquille paix.
Pour y guider tes pas, par plus d'un sacrifice
La sibylle à tes vœux rendra l'enfer propice.
Là, tu verras ton père et ta postérité.
Adieu : Phébé déjà voit pâlir sa clarté;
Et, me privant trop tôt d'une vue aussi chère,
Les coursiers du Soleil nous soufflent la lumière. » (*)

Il dit, et s'évanouit dans les airs comme un nuage léger. « Où fuyez-vous? s'écrioit Énée, en lui tendant les bras ; pourquoi vous dérobez-vous à mes tendres embrassemens? « En même temps il s'approche de son foyer, rallume le feu, et offre des gâteaux et de l'encens à Vesta et à ses dieux Pénates. Il va trouver ensuite Aceste, et lui fait part des conseils qu'il a reçus de Nautès. Aceste consent à tout avec joie. La jeunesse, peu nombreuse, mais pleine de force et de courage, se prépare à suivre Énée en Italie, et répare le dommage que la flamme avoit fait aux vaisseaux. Les femmes et les vieillards, destinés à rester en Sicile, voient Énée leur tracer l'enceinte d'une ville, en jeter les fondemens, y établir des lois et des magistrats. Aceste reçoit avec plaisir les Troyens au nombre de ses sujets. Le fils de Vénus élève à la

(*) Delille.

déesse un temple sur le mont Éryx; il établit un prêtre pour le culte d'Anchise, et plante auprès de son tombeau un bois sacré.

Après neuf jours écoulés parmi les fêtes et les festins, les vents favorables enflèrent les voiles, et avertirent le héros de partir.

Alors, le long des rives, (28)
De leurs derniers adieux roulent les voix plaintives;
Et le jour et la nuit de longs embrassemens
Du départ douloureux retardent les momens.
Tous brûlent de partir : ceux même que leur âge,
Que leur sexe timide attachoit au rivage,
Ont oublié la crainte en ces momens de deuil;
L'air n'a plus de tempête, et la mer plus d'écueil;
Et la terre à leurs yeux a perdu tous ses charmes.
Leur monarque attendri joint ses pleurs à leurs larmes,
Et du dépôt sacré qu'il laisse sur ce bord
A son auguste ami recommande le sort. (*)

On immole trois veaux à Éryx, et une brebis aux tempêtes; on lève l'ancre. Énée, debout sur la poupe de son vaisseau, et couronné de branches d'olivier, tenant une coupe à la main, verse du vin dans les flots, et y jette les entrailles des victimes. On part aussitôt, et le vent qui pousse la flotte la fait disparoître en un moment.

Mais Vénus, de Junon redoutant les fureurs, (29)
Dans le sein de Neptune épanche ses douleurs.

(*) Delille.

De la reine des dieux tu connois, lui dit-elle,
Et l'orgueil inflexible et la haine immortelle.
Ni le temps, ni les vœux, ni l'ordre d'un époux,
Rien ne peut de mon fils détourner son courroux.
Elle agite le ciel, elle ébranle la terre;
Pour elle c'est trop peu que la ruse et la guerre
De la triste Pergame ait détruit les remparts;
Ses débris dispersés fatiguent ses regards,
D'Ilion qui n'est plus elle poursuit la cendre.
Pourquoi tant de fureur? Junon peut nous l'apprendre,
Seule elle en sait la cause; elle seule aujourd'hui
Me fait pour les Troyens implorer ton appui.
Par les vents déchaînés des antres d'Éolie
On auroit vu, sans toi, sa vengeance assouvie.
Tu sais ce qu'elle osa, Neptune, et sous tes yeux....
Mais apprends un forfait encor plus odieux. (*)

« Ce n'étoit pas encore assez, elle a envoyé aux dames Troyennes un esprit d'ivresse et de fureur; elle a brûlé par leurs mains plusieurs des vaisseaux; et mon fils, ne pouvant emmener tous les Troyens avec lui, a été obligé d'en laisser une partie en Sicile. Ce que je vous demande, ô Neptune! c'est de lui permettre du moins d'arriver heureusement en Italie, sans essuyer aucune tempête. »

Neptune lui répondit : « Vous n'avez rien à craindre, ô Vénus! dans mon empire; vous y avez pris naissance. Je ne suis pas indigne de

(*) H. Gaston.

votre confiance : j'ai souvent appaisé les tempêtes excitées contre votre Enée, je ne l'ai pas moins protégé auprès des murs de Troye. Quoique je voulusse renverser cette ville perfide, je dérobai cependant votre fils aux fureurs d'Achille, en l'enveloppant d'un nuage, lorsqu'il osa combattre le fils de Thétis avec des forces inégales. J'en atteste les fleuves de Troye : c'étoit dans ce jour funeste

« Où le terrible Achille, au milieu des combats,
Des Troyens haletans, que poursuivoit son bras,
Moissonnoit des milliers, ou contre leurs murailles
Écrasoït leurs débris échappés aux batailles ;
Lorsque, chargé de morts, le Xanthe épouvanté
Suivoit péniblement son cours ensanglanté. (*)

« Je conserve encore pour Énée les mêmes sentimens, cessez de trembler pour lui ; il arrivera sans danger au port d'Averne, et une seule tête sera sacrifiée pour le salut de toute la flotte. » Il dit, et monte sur son char :

Les flots obéissans (30)
Se courbent sous les pas des coursiers bondissans.
Le dieu laisse flotter les rênes vagabondes,
L'essieu rase en fuyant la surface des ondes.
L'aquilon est muet, l'air paisible ; et Glaucus,
Et les Tritons légers, et la cour de Phorcus,

(*) Delille.

Et Cydippe, et Nésée, et Thalie, et Mélite,
Poussent en se jouant la conque d'Amphitrite;
Et les monstres charmés, sortant du sein des mers,
Font autour de leur dieu jaillir les flots amers. (*)

Pendant cette navigation, l'espérance commence à renaître avec la joie dans le cœur d'Énée, il se lève, et fait déployer toutes les voiles. Tous les matelots s'empressent, sous les ordres de Palinure, et la flotte vogue au gré du vent.

La nuit étoit bientôt au milieu de sa course; les matelots fatigués se reposoient près de leurs rames, couchés durement sur leurs bancs,

Quand le dieu du sommeil, le front ceint de pavots, (31)
Descend, et de Phorbas empruntant la figure,
Vient s'asseoir sur la poupe auprès de Palinure.
« Fils d'Iasus, dit-il, au gré de ton desir
N'entends-tu pas souffler l'haleine du Zéphir ?
Ose affranchir tes yeux d'une veille inutile,
Et confie à mes soins une tâche facile. »
Palinure, entr'ouvrant des yeux appesantis :
« Eh ! ne connois-je point l'infidelle Thétis !
D'un calme passager ma longue expérience
M'apprit à redouter la perfide apparence.
Moi, dormir sur la foi d'un monstre décevant !
Non, sa feinte douceur m'abusa trop souvent. » (*)

En parlant ainsi, il s'attachoit au gouvernail, et

(*) H. Gaston.
(**) H. Gaston.

le tenoit fortement, les yeux tournés vers le ciel :

Mais soudain un rameau sur sa tête agité
Exhale dans les airs les vapeurs du Léthé ;
Il soulève avec peine une paupière humide,
Et succombe pressé d'un sommeil homicide.
Morphée alors l'arrache à son premier repos,
Et d'un bras ennemi le lance dans les flots.
De sa fidélité déplorable victime,
L'infortuné pilote, au milieu de l'abyme,
De la poupe arrachée entraîne les débris.
Ses compagnons, hélas ! n'entendent point ses cris. (*)

Cependant la flotte continue d'avancer, suivant la promesse de Neptune, et de voguer heureusement.

Ils étoient déjà à la hauteur des îles des Syrènes, écueils dangereux, et que blanchissent les ossemens de ceux qui font naufrage dans cette mer : on entendoit le bruit des vagues qui se brisent en rugissant contre ces rochers, lorsqu'Énée s'aperçut de la perte de son pilote, et prit lui-même pendant la nuit la conduite de son vaisseau. Il gémit, et s'attendrissant sur le malheur de son ami : « O Palinure, dit-il, tu t'es imprudemment endormi sur la foi de l'onde tranquille et d'un ciel serein ; hélas ! tu resteras sans sépulture, étendu sur le sable d'une côte étrangère. »

(*) H. Gaston.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU CINQUIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

« Les avis sont partagés sur le mérite du cinquième livre de l'*Énéide*: les uns le regardent comme un chef-d'œuvre, et de ce nombre est Montaigne, qui préféroit ce chant à tous les autres de l'*Énéïde*. C'est aussi l'opinion du plus illustre interprète de Virgile, et, pour le prouver, M. Delille dit que le poëte latin n'a jamais porté plus loin le talent de la difficulté vaincue, et les effets du style pittoresque : chacun de ses vers est un prodige d'harmonie. Des critiques estimables prétendent que ce livre paroît froid après le quatrième, et qu'il manque à la règle de la progression, qui veut que, dans un ouvrage bien composé, l'intérêt aille toujours en croissant. Mais tous conviennent que, sous le rapport du style et des vers, il mérite une admiration universelle.

« Les critiques pensent que ce livre ne tient pas d'une manière assez immédiate à l'action générale, et qu'il n'étale pas des événemens assez attachans pour soutenir l'émotion profonde que produit le livre précédent. On pourroit, disent-ils, le supprimer presque entièrement, sans nuire à la marche du poëme.

« Si l'on pouvoit admettre un pareil raisonnement, il seroit inutile de faire un poëme épique, et même d'écrire l'histoire comme Tacite et Tite-Live; le simple récit d'une action sans ornement et sans réflexions devroit suffire : mais alors il faudroit briser la lyre du poëte, le pinceau des artistes et tous les liens enchanteurs qui

font le charme de la vie. Que penseroit-on d'un écrivain qui, dans un poëme composé de douze chants comme l'*Énéide*, voudroit imiter un auteur tragique, et, depuis l'exposition jusqu'au dénouement, agiter sans cesse l'ame du lecteur par l'alternative continuelle de la terreur et de la pitié, de la crainte et de l'espérance, sans lui permettre aucun repos ?

« L'épopée, quoique Aristote l'appelle une tragédie en récit, a plus d'espace et de temps pour disposer son action : en marchant vers son but, qui doit être toujours le même, *simplex duntaxat et unum*, elle doit prendre quelques détours agréables pour embellir son chemin. Les épisodes, qui sont défendus dans la tragédie, sont commandés dans l'épopée ; et quand le goût les a choisis et les a placés de manière qu'on ne pourroit les détacher sans rompre le fil qui réunit l'ensemble de l'ouvrage, on doit louer les efforts d'un génie qui promène notre esprit sur des scènes variées comme la nature, et qui, tour à tour pathétique et riant, terrible et voluptueux, repose doucement nos ames sans les refroidir.

« Avec quel art Virgile a su fondre ensemble les couleurs opposées des quatrième et cinquième livres ! Aux fureurs de l'amour succède la piété filiale ; au bûcher d'une reine succède le tombeau d'un père, et les idées de mort consacrées par la religion nous conduisent naturellement à une fête funèbre. Ces fêtes ne pouvoient se célébrer dans l'antiquité, sans la réunion des jeux solennels dont l'établissement consacroit souvent les plus grandes époques de l'histoire. Notre ame avoit besoin de se soulager, après les commotions profondes qu'elle venoit de ressentir à la lecture du quatrième livre. Il falloit qu'elle eût secoué loin d'elle ce fardeau de terreur

dont elle étoit accablée, et qu'elle eût séché ce torrent de larmes dont elle étoit inondée; il falloit reposer notre imagination pour la conduire dans les chemins obscurs et fatigans du Tartare et de l'avenir, plus sombre et plus fatigant encore.

« L'auteur de l'*Énéïde* a donc bien fait d'imiter Homère, qui nous présente Achille célébrant, malgré son désespoir, des jeux autour du bûcher de Patrocle. Virgile, après avoir remué, tourmenté, déchiré le cœur, dans cette sublime peinture des maux de la reine de Carthage, veut occuper notre esprit, amuser nos sens, par les détails poétiques des différens spectacles du cinquième livre. Il nous fait connoître les principaux chefs de la flotte troyenne, qui devinrent ensuite les chefs de tant de familles illustres. Au nombre des athlètes, nous voyons paroître quelques-uns des principaux acteurs qui joueront un rôle dans la suite du poëme: c'est le brave Mnesthée qui défendra le camp des Troyens contre Turnus, pendant l'absence d'Énée; c'est Nysus et Euryale, dont la mort nous fera verser tant de larmes; c'est Ascagne lui-même qui donnera son nom à Jules-César, le père adoptif du monarque qui a demandé l'*Énéïde*. Virgile a donc parfaitement réussi, pour honorer le berceau de Rome, et consacrer les grandes destinées de cette superbe cité, depuis la louve de Romulus jusqu'aux aigles romaines, depuis le chaume royal d'Évandre jusqu'aux pompes triomphales du Capitole. Bientôt il viendra étonner notre imagination par le tableau des enfers et des Champs Élysées, tableau qui lui appartient tout entier, et dans lequel il n'imite quelquefois Homère que pour le surpasser.

« Sans doute ce cinquième livre étincelle de beautés;

mais je ne pense point avec Montaigne qu'il soit au-dessus des autres pour l'exécution. Par-tout les vers sont aussi savamment composés, et les expressions aussi pittoresques ; mais souvent nous retrouvons ailleurs des pensés plus élevées, des images plus fortes et plus imposantes. On regarde trop comme un triomphe de versification l'art de rendre poétiquement les détails techniques. Sans contredit, il est beau de vaincre cette sorte de difficulté; mais des vers de sentiment, des mouvemens qui partent de l'ame, des peintures majestueuses, des réflexions profondes, coûtent plus d'efforts et prouvent plus de vrai talent que la meilleure description technique. Pourquoi ? c'est qu'on peut y réusssir à force de travail, si l'on a de l'oreille et de l'habitude ; tandis que, pour obtenir les autres beautés, il faut être doué d'une imagination féconde, d'une ame sensible et d'un génie ardent : qualités rares, et qui sont un présent de la nature, tandis que l'art peut donner les autres. Mais Virgile les possède toutes au suprême degré, et personne encore n'a osé les lui contester.

« Et comment ne pas admirer encore d'autres passages du cinquième livre, qui, avec autant de poésie, se rattachent plus directement à l'action générale? cet incident dramatique de la flotte brûlée par les femmes Troyennes, à l'instigation d'Iris, messagère de Junon ? cette apparition de l'ombre d'Anchise, qui prépare ce voyage hardi où le héros, surpassant en audace tous ceux qui l'ont précédé, verra la gloire de ses descendans, et sera conduit comme par la main dans le palais de sa destinée ? et cet entretien de Vénus et de Neptune, cette scène intéressante qui réunit deux grandes divinités pour sauver les Troyens, et qui nous fait respirer comme eux

de cette chaîne continuelle d'obstacles et de revers qui les accable? et cette mort de Palinure, qui, produite par un dieu malfaisant, nous donne des inquiétudes sur la marche de cette flotte échappée aux Grecs, aux tempêtes, aux flammes, et qui porte sur les mers les débris de Troye, et le berceau de la grandeur romaine? Pourra-t-on dire encore que le cinquième livre ne doit être regardé que comme un passage pour arriver au sixième? J'y consens, pourvu qu'on ajoute que ce passage ressemble à cette vaste galerie remplie de chefs-d'œuvres, monument admirable de nos conquêtes qui conduit du Louvre aux Tuileries. »

L'auteur des réflexions que l'on vient de lire est M. Le Maire, professeur-suppléant de poésie latine au Collége de France. Cet estimable littérateur, plein des auteurs de l'antiquité, ne se borne pas à expliquer à ses élèves le texte de Virgile, à leur en développer toutes les beautés; il rapproche, il compare entre eux les morceaux de poésie les plus célèbres, et souvent Homère, Horace, Stace, Lucain, n'ont pas moins de part à la leçon que Virgile lui-même. « Ce n'est pas seulement, comme l'a dit un ingénieux critique, un cours de poésie latine, c'est un véritable cours de littérature ancienne, mêlé de digressions très-intéressantes, et quelquefois d'allusions très-délicates aux circonstances présentes : plus d'un endroit de Virgile, qui sait louer Auguste avec tant de grace, devient, pour son interprète, l'occasion de louer un autre Auguste avec un enthousiasme qui n'exclut pas la délicatesse. » Nous avons pensé que nos lecteurs aimeroient à trouver ici cette élégante dissertation, et qu'ils n'accueilleroient pas avec moins d'intérêt les observations

du même professeur sur les jeux funèbres, que nous avons insérées dans le cours de ces remarques.

(*Note de l'Éditeur.*)

(1) Traduction par M. Gaston :

L'aurore a fait pâlir l'étoile de Vénus.
« O peuple issu des dieux! enfans de Dardanus!
Dit Énée aux Troyens rangés sur le rivage,
Un an déjà passé, par un dernier hommage
Nous avons honoré le monument pieux
Aux manes paternels élevé dans ces lieux.
Jour fatal où des dieux j'ai senti la colère!
Jour sacré! tu verras à cette ombre si chère
Ma douleur présenter ses tributs solennels.
Dussé-je errer encor chez des peuples cruels,
Dussé-je, renfermé dans les murs de Mycène,
Y traîner sans espoir une odieuse chaîne,
Aux yeux même des Grecs, mon amour, tous les ans,
Donneroit au tombeau des pleurs et des présens.

(*Note de l'Éditeur.*)

(2) La traduction de M. Gaston est concise; il a bien conservé le tour de l'original :

« O mon père!
O cendre qu'à jamais ma tendresse révère,
Salut! manes sacrés, ma voix redit en vain
Salut! pourquoi faut-il qu'un sévère destin
M'ordonne de chercher, seul et privé d'Anchise,
Cette ville immortelle à ma race promise! »
Soudain sort de la tombe un énorme serpent;
A longs plis il l'embrasse, il étale en rampant
De sa robe d'azur les taches ondoyantes,
Et de son cou doré les écailles mouvantes.

Telle Iris, descendant sur d'humides vapeurs,
Aux rayons du soleil allume ses couleurs.
Le serpent boit dans l'or le vin des sacrifices
Et des mets, en glissant, effleure les prémices;
De ses nombreux anneaux la chaîne mollement
Se replie, et se perd dans le saint monument.
Soit qu'il fût de l'autel le gardien tutélaire,
Soit qu'il fût de la tombe envoyé par son père,
Le héros l'adora.

(*Note de l'Éditeur.*)

(3) Traduction par M. Delille :

Au sein profond des mers, à l'aspect du rivage,
S'élève un vaste roc, qui, dans les jours d'orage,
Cache son front battu des vents impétueux.
Quand la mer aplanit ses flots tumultueux,
Il paroît, et, sortant de la vague immobile,
Offre aux oiseaux des mers un refuge tranquille.
Là, leur main dresse un chêne orné de ses rameaux,
Verdoyante limite, où chacun des rivaux
Doit, repliant sa course au bout de la carrière,
Revenir, et de loin regagner la barrière.

(*Note de l'Éditeur.*)

(4) Traduction de M. Gaston :

L'airain sonne; un cri part, on s'élance, et les flots
Cèdent en bouillonnant au bras des matelots.
La rame incessamment repousse un poids immense,
Tourne en cercle, s'élève, et retombe en cadence.
Au tranchant aviron qui déchire son sein
La mer ouvre en grondant un pénible chemin.
D'un élan moins rapide on voit de la barrière
Les chars impatiens voler dans la carrière,

Quand leurs guides, courbés sur le timon poudreux,
Pressent de l'aiguillon deux coursiers généreux.
Mille cris cependant, élancés du rivage,
Frappent l'écho des bois et roulent sur la plage;
La colline y répond, et jusque sur les eaux
Le bruit de la louange enflamme ces héros.

Les détails et les incidens de cette course de galères sont calqués sur la course des chars décrite par Homère, dans les jeux funèbres de Patrocle. Le poëte latin a pensé sans doute que ce genre de spectacle seroit beaucoup moins intéressant pour un peuple navigateur que celui qu'il a inventé; mais il a tiré habilement parti des traits les plus brillans du tableau tracé par le chantre d'Achille, et d'un autre sur le même sujet, qui se trouve dans l'*Électre* de Sophocle. C'est le cas de dire avec M. Delille qu'il perfectionne tout ce qu'il emprunte, et qu'il surpasse tout ce qu'il imite.

(*Note de l'Éditeur.*)

(5) Traduction de M. Delille:

Mnesthée alors s'anime, et, sur l'onde emporté,
Au gré des vents s'élance avec agilité;
Et comme au fond d'un roc, sa demeure chérie,
Une colombe en paix et dans l'ombre nourrie,
Si quelque effroi soudain vient troubler son réduit,
Tressaille, bat de l'aile, et s'échappe à grand bruit,
Puis nage mollement, et dans un air tranquille
Soutient l'agilité de son vol immobile:
Tel glisse le vaisseau; tel, et plus prompt encor,
Il court, rase les flots, et poursuit son essor.

Traduction inédite de cette comparaison par M. Fayolle:

Telle, des flancs d'un roc s'envole vers la plaine
La colombe que frappe une terreur soudaine.

Son toit a retenti de son essor bruyant.
Son nid l'appelle en vain : l'oiseau toujours fuyant,
Suit dans le libre espace une route tranquille,
Et rase au loin les airs de son aile immobile.

Cette image heureuse peint merveilleusement la rapidité de la course de Mnesthée, et c'est peut-être la plus parfaite de toutes les comparaisons qu'on admire dans l'*Énéïde*. La colombe qui nage au milieu des airs, et qui semble immobile à force de vîtesse, exprime parfaitement l'agilité d'un navire qui vole sur l'onde.

(*Note de l'Éditeur.*)

(6) Traduction par M. Gaston :

« Dieu des mers où je cours, prenez soin de ma gloire !
Au pied de vos autels, si j'obtiens la victoire,
Du sang d'un taureau blanc, du nectar le plus pur,
De vos flots adorés je rougirai l'azur. »

Il dit; sous le cristal de leurs palais humides
Sa suppliante voix émeut les Néréides.
La vierge Panopée, et Phorcus, et Triton,
Accourent, et poussant le rapide aviron,
Hâtent d'un bras divin le cours de sa galère.
Plus prompte que les vents ou la flèche légère,
Elle entre dans le port.

Dans l'*Iliade*, Teucer, le plus habile archer des Grecs, néglige de s'adresser à Apollon, et Mérion, bien moins adroit que lui, atteint l'oiseau. Dans l'*Énéïde*, Cloanthe triomphe par la protection des dieux qu'il a invoqués. C'est ainsi que chez Homère et Virgile, les événemens les plus simples, les plus indifférens, même en apparence,

sont toujours l'effet d'une puissance supérieure qui gouverne tout. (*Note de l'Éditeur.*)

(7) Traduction de M. Delille :

Sur ce tissu l'on voit, armé de traits rapides,
Ganymède à grands pas presser les daims timides ;
Échauffé, hors d'haleine, et le feu dans les yeux,
Il semble respirer : l'oiseau du roi des dieux
L'aperçoit, fond sur lui, le saisit et l'enlève :
Ses gouverneurs, levant les bras vers leur élève,
Le suivent vainement de leurs yeux attendris,
Et ses chiens étonnés l'appellent à grands cris.

Ce tableau de Ganymède, enlevé par l'aigle de Jupiter, a été imité par Ovide, dans le dixième livre des *Métamorphoses*, et par M. Le Mercier, dans un poëme qui porte le même titre. Le premier ne nous offrant rien de bien remarquable, nous ne citerons que le poëte français :

Enfant cher à Diane, effroi des cerfs timides,
Qu'il presse de ses traits et de son pied rapides,

Ganymède, est aperçu par Jupiter dans les forêts du mont Phrygien :

Déjà l'oiseau, docile à son ordre suprême,
Fond sur l'Ida, s'élance.... ou plutôt c'est lui-même
Qui plane dans les cieux, pareil à l'aigle d'or.
Il a ses yeux perçans, ses ailes, son essor ;
Et, fier du doux espoir dont se flatte son ame,
Porte, au lieu de la foudre, un aiguillon de flamme :
Il s'abat sur sa proie, et son vol déployé,
Fuit, remonte, enlevant Ganymède effrayé.

(*Note de l'Éditeur.*)

(8) Traduction de M. Gaston :

Tel, sous un char d'airain obliquement pressé,
Ou meurtri d'un caillou qu'un chasseur a lancé,
Le serpent demi mort, du sein de la poussière
Se soulève en sifflant, dresse sa tête altière,
Et, s'efforçant en vain de rattacher ses nœuds,
Se roule sur lui-même en replis douloureux.
Tel, chargé de débris, honteux de son naufrage,
Le Centaure tardif imploroit le rivage.

Traduction inédite de M. Fayolle :

Sur les bords d'un chemin tel on voit ce reptile
Que de sa roue oblique un char a traversé,
Ou que de tout son poids un roc a terrassé :
Il fuit en serpentant, cherche en vain sa retraite;
Terrible, l'œil en feu, siffle, dresse sa tête;
Et, hâtant de son corps le reste mutilé,
Se replie en cent nœuds sur lui-même roulé.

Cette comparaison des efforts d'un serpent dont une blessure a roidi les anneaux, avec la marche embarrassée de Sergeste, dont la galère s'est brisée contre un écueil, est aussi juste que poétique. Virgile nous offre une infinité de comparaisons et de descriptions où il peint le serpent, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la variété des couleurs qu'il emploie dans ses différens tableaux, où l'on retrouve toujours la vérité, la nature.

(*Note de l'Éditeur.*)

(9) Homère a décrit aussi le combat de la course à pied; mais Virgile n'en a imité que très-peu de chose. Stace, dans les jeux qu'il fait célébrer aux obsèques d'Archémore, a placé un tableau du même genre, mais

beaucoup plus long et moins intéressant. Nous nous contentons d'indiquer ces morceaux à ceux qui seroient bien aises d'en faire le rapprochement. Quelques critiques ont sévèrement blâmé l'innocent artifice de Nisus, pour faire triompher son ami, et ont prétendu que c'étoit une injustice qui méritoit punition : ils auroient dû se rappeler que, dans l'*Iliade*, Apollon et Minerve jouent un rôle bien plus indigne d'eux, lorsque l'un arrache le fouet des mains de Diomède, pour lui faire perdre le prix, et que l'autre brise l'essieu du char d'Eumélus, au moment où il alloit franchir la borne. Au reste, ce stratagème de Nisus, pour favoriser Euryale, jette le plus grand intérêt sur ces deux amis, qui nous offriront bientôt la scène la plus touchante. (*Note de l'Éditeur.*)

(10) M. de Fénélon a puisé dans Virgile l'idée des jeux qu'il décrit au troisième livre de son *Télémaque*. Je les place ici pour continuer de faire voir avec quelle adresse cet auteur moderne sait s'approprier les richesses des anciens. Imiter ainsi, ce n'est point être plagiaire, c'est créer en quelque sorte. Voilà comme Racine a enrichi notre langue de tout ce quil a trouvé de plus admirable dans Euripide, Sophocle, Eschyle, et dans Virgile même. Voilà comme Boileau a su se rendre original, lors même qu'il profitoit des écrits d'Horace, de Perse et de Juvénal. Virgile lui-même n'a-t-il pas transporté dans son *Énéïde* plusieurs des beautés d'Homère ? Mais il n'appartient pas à tout le monde de faire de pareils larcins : il faut avoir un génie égal à ceux que l'on imite, pour les imiter avec succès ; il faut savoir placer ce qu'on leur dérobe, et l'insérer si naturellement dans ses propres ouvrages, qu'il paroisse fait uniquement pour eux. Or, ce choix, ce goût

exquis suppose un maître, et non pas un écolier. Virgile avoit coutume de dire qu'il étoit plus difficile d'arracher à Hercule sa massue, qu'un seul vers à Homère. C'étoit faire en même temps l'éloge de l'original et de l'imitateur. Voici le morceau du *Télémaque* que j'ai annoncé :

« Nous arrivâmes à une espèce de cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt. Le milieu du cirque étoit une arène préparée pour les combattans : elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, et on nous invita de combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et Hasaël sur sa foible santé; ma jeunesse et ma vigueur m'ôtoient toute excuse. Je jetai néanmoins un coup d'œil sur Mentor, pour découvrir sa pensée, et j'aperçus qu'il souhaitoit que je combatisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit; je me dépouillai de mes habits. On fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps, et, couvert de poussière, je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulysse qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix; et plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent. Le premier combat fut celui de la lutte; un Rhodien, d'environ trente-cinq ans, surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui. Il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse; ses bras étoient nerveux et bien nourris; au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles : il étoit également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu; et regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer; mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre; nous nous serrâmes à perdre la respiration : nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés

comme des serpens, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche : pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent ; il tomba sur l'arène, il m'entraîna sur lui ; en vain il tâcha de me mettre dessous, je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : « Victoire au fils d'Ulysse! » J'aidai au Rhodien confus à se relever. Le combat du ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat ; tous les autres lui cédèrent, il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête et puis dans l'estomac des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai, il me pressoit, et je ne pouvois plus respirer ; mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : « O fils d'Ulysse! seriez-vous vaincu ? » La colère me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé : aussitôt que le Samien m'avoit porté un faux coup et que son bras s'alongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture penchée. Déjà il reculoit quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver ; et, perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour se relever : il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang. Sa honte fut extrême ; mais il n'osa renouveler le combat. Aussitôt on commença les courses de chariots, que l'on distribua au sort : le mien se trouva le moindre pour la légèreté des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de poussière vole et couvre le ciel. Au commencement, je laissai passer les autres devant moi : un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derrière lui ; un Crétois, nommé Policlète, le suivoit de près. Hypomaque, parent d'Idoménée, qui aspiroit à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout penché sur les crins flottans ; et le mouvement des

roues de son chariot étoit si rapide, qu'elle paroissoient immobiles comme les ailes d'une aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent et se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur.

(11) Cette description du combat de Darès et d'Entelle a été rendue ainsi par M. de Chabanon :

Entelle a dépouillé sa tunique flottante;
Aux regards étonnés tout à coup il présente
De son corps demi nu les membres épaissis,
Les larges ossemens, les muscles endurcis.
Tel, au milieu du cirque il s'avance, il se place.
De deux cestes pareils, que lui-même il enlace,
Énée arme leurs bras; et dans le même instant,
Sur leurs pieds rehaussés, l'un l'autre se dressant,
Ont élevé leurs mains; reculée en arrière,
Leur tête fuit du coup l'atteinte meurtrière;
Leurs mains en se mêlant préludent aux combats.
L'un jeune, agile, court, fuit, revient sur ses pas:
L'autre, par son poids seul résiste.... la vieillesse
Fait trembler ses genoux, son souffle éteint se presse.
O que de coups perdus! sous le ceste ennemi,
Combien des assaillans les flancs creux ont gémi!
Le ceste erre au hasard : dans leur bouche meurtrie,
La dent avec fracas se rompt, éclate et crie.
Entelle est stable; il voit le coup prêt à tomber:
Il le voit, il le juge, et sait s'y dérober.
Mais tel qu'autour des murs assiégés par les armes,
L'ennemi, toujours prompt à semer les alarmes,
Va, fuit, court et revient, par-tout cherche un accès:
Tel autour d'un rival, l'impétueux Darès
Vole, et d'assauts divers fatigue son courage.
Déjà d'un dernier coup s'assurant l'avantage,

Entelle, pour frapper, levoit son bras pesant:
Darès, qui l'a prévu, fuit ce coup menaçant;
L'air siffle, et de Darès le terrible adversaire,
Par son énorme masse entraîné vers la terre,
Tombe. Tel sur l'Ida de forêts couronné,
Roule d'un pin vieilli le tronc déraciné.

Troyens, Siciliens, que divers soins animent,
Tous témoignent leur zèle, et par des cris l'expriment.
Aceste arrive, plaint un malheureux ami,
Tend la main, le relève : Entelle raffermi,
Par la honte enflammé, le redoutable Entelle,
Tire du malheur même une force nouvelle,
Joint Darès, et le suit, et le presse, et soudain
A la main qui frapoit succède l'autre main.
Nul repos, nulle trève. Ainsi, dans la tempête
La grêle à coups pressés des toits frappe le faîte;
La tuile crie. Ainsi d'un combat inégal,
Entelle à coups fréquens fatigue son rival.

A cet emportement d'une rage cruelle,
Énée impose un frein : sa voix désarme Entelle,
Et du triste Darès adoucit le chagrin.
« Malheureux! où t'emporte un aveugle dessein?
Cède, la main des dieux contre toi s'est armée;
Cède. » Il dit, et la lice à ces mots est fermée.
Darès traîne ses pas. Sa tête sur son sein
En tombant se relève, et retombe soudain.

Traduction de M. Gaston :

Soudain, de sa tunique arrachant la ceinture,
Déployant ses longs bras et sa haute stature,
Et les muscles saillans sur ses membres nerveux,
Il (Entelle) pèse sur l'arène. Enfin armés tous deux,

Se dressant sur leurs pieds, se menaçant du geste;
Et la tête en arrière, ils ont levé le ceste.
Ils confondent leurs mains; mille coups sont portés,
Mille coups avec art soudain sont évités.
Entelle est plus robuste, et Darès plus agile;
Le jeune homme est ardent, le vieillard est habile;
L'un vole, et se consume en stériles efforts;
L'autre oppose à son bras la masse de son corps;
Mais son genou tremblant fléchit, et son haleine
De ses poumons lassés ne s'échappe qu'à peine.
Après de longs assauts tour à tour repoussés,
Le ceste sur leur sein frappe à coups plus pressés,
Erre autour de leurs flancs, retentit sur leur tête,
La main heurte la main et jamais ne s'arrête.
Le Troyen tourne, attaque avec agilité;
Le vieillard, conservant son immobilité,
Calme dans son courage et fort de sa prudence,
Suit de l'œil son rival et veille à sa défense.
Tel, contre un fort assis sur la cime des monts,
Un guerrier vainement arme ses bataillons;
Vainement il épuise et l'audace et la feinte,
Son art vient expirer au pied de son enceinte.

Entelle cependant lève, d'un long effort,
Un bras de fer; Darès se dérobe à la mort.
Par sa masse entraîné le vieillard pesant tombe.
Avec moins de fracas un pin noueux succombe,
Lorsqu'aux rochers d'Ida son vieux tronc enchaîné
Au bruit des aquilons roule déraciné.

La foule, en gémissant, autour de lui s'empresse.
Aceste d'un ami relève la foiblesse;
Le malheur d'un long âge est commun à tous deux.
Sans en être effrayé, l'athlète généreux
Voit sa honte présente et son antique gloire,
S'irrite de sa chûte et vole à la victoire.

Sa vigueur se ranime, et d'un bras obstiné,
Il frappe sans relâche un rival étonné,
Et du ceste vainqueur, dans sa fuite incertaine,
L'accable, le poursuit à l'entour de l'arène.
La grêle, en tourbillons, de ses grains bondissans
Bat à flots moins pressés nos toits retentissans.

Entelle allait punir un rival téméraire,
Et l'eût fait sans pitié rouler dans la poussière;
Énée accourt, suspend le courroux du héros,
Et, délivrant Darès, le console en ces mots:
« Imprudent! Quel espoir a trompé ta vaillance!
D'une invisible main redoute la vengeance:
Cède au pouvoir d'un dieu! »

Ces deux descriptions sont bien inférieures à celle de M. Delille, qui n'a point de rivaux dans ce genre. Mais combien elles acquièrent de lustre et d'éclat, si on les rapproche de celle que nous a donnée M. Dauteroche! On ne peut, en la lisant, se persuader que ce soit une traduction faite de bonne foi, par un homme qui a cru réellement rendre les beautés de son original en les travestissant d'une manière aussi burlesque:

On apporte soudain quatre cestes égaux.
Énée en revêtit les mains des deux rivaux.
Sur la pointe des pieds aussitôt ils se dressent;
Et, pour parer les coups qu'avec force ils s'adressent,
Elevant tour à tour leurs bras audacieux,
Leurs fronts, en s'éloignant, sont tournés vers les cieux.
Au combat animés, l'un l'autre ils se provoquent;
Les mains cherchent les mains, se croisent, s'entrechoquent;
L'un jeune, est plus léger, et plus souple, et plus vif:
L'autre est plus musculeux, plus fort et plus *massif;*
Mais il tremble, chancelle, et ses genoux foiblissent;
Ses pieds mal assurés quelquefois le trahissent;

Il respire avec peine; et son souffle pressé,
Dans son sein haletant, *est plus embarrassé*.
Darès *tourne à l'entour* d'Entelle *qui demeure*.
Mille coups sont portés, rendus, parés *sur l'heure*.
L'air s'ébranle et frémit; et les cestes sanglans
Au loin font retentir *leur* poitrine et *leurs* flancs.
Un tourbillon de mains roule autour de leur tête,
Et souvent avec bruit *sur leur menton* s'arrête.
Darès *toujours se meut;* Entelle est comme un roc,
Suit de l'œil son rival, pare ou soutient son choc.
Tel dans l'art de la guerre un général habile,
Au milieu d'une plaine assiégeant une ville,
Ou bloquant un château bâti sur un rocher,
Se porte à tous les points, *tend à s'en approcher;*
Ici feint une attaque, ailleurs *la fait réelle :*
Ainsi l'ardent Troyen, rôdant autour d'Entelle,
Tâche de le surprendre : *inutiles desseins!*
Il le trouve par-tout, et *ses efforts sont vains*.

Entelle *enfin, voulant terminer cette lutte,*
Se dresse, alonge un bras terrible, et dont la chûte
Doit *sans faute* écraser son rival à l'instant:
Darès *juge le coup,* l'esquive adroitement;
Et le pesant vieillard que cet effort entraîne,
Abattu lourdement au milieu de l'arène,
Tombe, ainsi qu'un grand pin, par les siècles miné,
Du sommet de l'Ida roule déraciné.
Un cri dans le moment de toutes parts s'élève;
Troyens, Siciliens, *tout le monde se lève.*
Aceste le premier, dont le cœur a frémi,
Accourt, vient relever son malheureux ami,
Cet ami de long-temps, cet ami de son âge.
L'athlète, en ce revers, n'a point perdu courage:
Résolu de périr, ou vaincre désormais,
Il retourne au combat, *plus ardent que jamais.*

Le soin de son honneur, la honte, la colère,
Lui rendent et sa force et sa vigueur première:
Darès en vain résiste; il tremble, il cède, il fuit:
Entelle dans la lice à grands pas le poursuit,
Il l'accable de coups, *l'appelle cent fois lâche*,
Et ne lui donne *pas un instant de relâche*.
La grêle sur les toits jaillit moins vivement
Que les mains du vainqueur sur Darès tout sanglant.

Par cette expression, *cede deo* « rends les armes à un Dieu », Énée désigne sans doute Eryx, son frère, suivant la fable, dont Entelle porte les armes, et dont Aceste a parlé comme d'un dieu du pays : aussi est-ce à lui qu'Entelle fait ensuite hommage de sa victoire. Comme tout est lié dans les moindres récits de Virgile! Le spectacle du ceste est moins un jeu qu'un combat meurtrier. « Tous les peuples, dit à ce sujet M. Gaston, ont aimé à voir couler le sang dans les fêtes publiques. Les Grecs ont eu leur pugilat, les Romains leurs gladiateurs, l'Europe moderne ses tournois. Les Anglais se plaisent encore à faire battre des coqs et à faire *boxer* des hommes à peu près à la manière de l'ancien pugilat. Les Espagnols ont heureusement perdu le goût des *auto-da-fé*, mais ils ont conservé les combats de taureaux. »

Citons le combat du ceste, dans l'*Iliade*, traduit par M. Aignan. Achille vient de promettre deux prix pour les vainqueurs, une cavale superbe et un vase précieux:

Il finissoit à peine, Épéus se présente;
Épéus, orgueilleux de sa taille imposante;
Sur la cavalle il porte un bras audacieux,
Et fait entendre au loin ces mots impérieux:
« Je m'empare du prix, il est à moi... j'atteste
Que je n'ai point d'égaux aux jeux sanglans du ceste.

C'est assez qu'Épéus soit obscur dans les rangs :
Qui peut unir des dieux tous les dons éclatans ?
Je briserois les os du rival téméraire
Qui viendroit dans la lice affronter ma colère ;
Vaincu, le front voilé des ombres du trépas,
Je vois ses compagnons l'emporter dans leurs bras. »
Il a parlé ; des Grecs la foule épouvantée
Pâlit, tremble et se tait ; le fils de Mécysthée,
Euryale, animé par Tydide en courroux,
Seul du superbe athlète ose affronter les coups.
De l'espoir du triomphe échauffant son audace,
Tydide vole à lui, l'encourage, l'embrasse ;
Il attache à ses mains deux gantelets pesans,
Et d'un lin délicat couvre ses larges flancs.

Sur le corps des guerriers déjà l'horrible ceste
Grave en traces de sang son empreinte funeste ;
La sueur les inonde, et déjà ces rivaux
Ont consumé leur force en stériles assauts.
Euryale à la fin, sous le bras qui l'entraîne
Tombe avec pesanteur, élancé sur l'arène :
Tels, poussés par les vents et des vagues couverts,
Sautent dans les roseaux les habitans des mers.
Le vainqueur généreux, au fils de Mécysthée,
Tend, pour le relever, sa main ensanglantée,
Et ses nombreux amis à son aide accourant,
Dans leurs bras empressés le soutiennent mourant.
Sa tête est renversée et tout son corps chancelle ;
Un sang épais et noir de ses lèvres ruisselle ;
Loin des funestes jeux le héros emporté,
Reçoit le second prix, hélas ! trop mérité.

Tous les critiques s'accordent à dire que Virgile, en montrant l'arrogance d'un jeune fanfaron punie par un vieillard, a marqué plus de jugement qu'Homère, qui

fait triompher du premier coup l'orgueil présomptueux d'Épéus. Le même reproche peut s'adresser à Stace, qui, dans le sixième livre de la *Thébaïde*, a décrit aussi le combat du ceste. Le géant Capanée se présente sur l'arène, et tient à peu près le même langage qu'Épéus dans l'*Iliade*, et Drancès dans l'*Énéide* : personne n'ose accepter le défi ; enfin Alcidamas, élève de Pollux, s'élance hors des rangs. Capanée vainqueur veut user cruellement de sa victoire, et l'on est obligé de lui arracher sa victime d'entre les mains. Stace, dans ce morceau, a emprunté beaucoup d'idées et d'expressions de Virgile ; nous ne citerons que ce peu de vers, où l'imitation est le plus sensible :

Prosilit Alcidamas . . . .
Illum indignatur Capaneus, ridetque vocantem
Ut miserans, poscitque alium; tandemque coactus
Restitit, et stimulis jam languida colla tumescunt.
Fulmineas altè suspensi corpora plantis
Erexère manus; tuto procul ora recessu
Armorum in speculis, aditusque ad vulnera clusi.
...... *Hic* (Capaneus) *tanta undique pandit*
Membrorum spatia, et tantis ferus ossibus extat, etc.

(Note de l'Éditeur.)

(12) Voici comment M. Delille avoit traduit anciennement cette comparaison ; le rapprochement de ses deux manières ne peut qu'être intéressant pour le lecteur :

Tel un fier ennemi, d'une audace éprouvée,
Assiège une cité sur un roc élevée,
Ou sur le haut d'un mont bloque un antique fort
Dont la nature et l'art ont défendu l'abord.
Il vole autour des murs pour s'ouvrir un passage,
Met tour à tour la force et la ruse en usage,

Menace tous les points, attaque en tous les sens,
Et donne en mille endroits mille assauts différens.

(*Note de l'Éditeur.*)

(13) Ce morceau tout entier est imité du vingt-troisième livre de l'*Iliade;* mais Virgile est bien supérieur à son modèle, pour la gradation des détails et pour la pompe de la versification. Citons Homère, d'après la nouvelle traduction de M. Aignan :

Mais un nouveau spectacle aux Grecs est annoncé.
Au milieu de l'arène un haut mât est dressé.
Au nœud qui l'asservit la colombe rebelle
Se débat vainement en agitant son aile.
Teucer descend du cirque et lance un trait ailé;
La flèche au sein des airs en sifflant a volé.
Mais Teucer n'a pas su flatter par sa prière
L'inventeur de ces jeux, le dieu de la lumière:
Le trait fuit, et coupant les flexibles tissus,
Permet un libre essor à l'oiseau de Vénus;
Glissant le long du mât la corde fugitive
Tombe, et mille clameurs font retentir la rive.
Cependant Mérion saisit l'arc de Teucer.
Déjà son trait rapide est dirigé dans l'air.
Au dieu puissant du jour vouant une hécatombe,
Dans son vol, le guerrier de l'œil suit la colombe;
Le trait part, la traverse, et fuit ensanglanté:
L'oiseau tombe mourant sur le mât agité,
Bat de l'aile, retombe, et sur la terre expire;
Immobile et muet le spectateur admire.

Stace a donné place aussi dans ses jeux au combat de l'arc. M. Delille le rappelle au premier livre de son poëme de l'*Homme des Champs :*

Et vous, archers adroits, prenez le trait rapide;
Un pigeon est le but. L'un de l'oiseau timide

Effleure le plumage, un autre rompt ses nœuds;
L'autre le suit de l'œil et l'atteint dans les cieux.
L'oiseau tourne dans l'air sur son aile sanglante,
Et rapporte en tombant la flèche triomphante.

(*Note de l'Éditeur.*)

(14) Voici la fin du premier chant du *Lutrin*, visiblement imitée de cet endroit de Virgile :

Il veut (*le prélat*) que sur le champ dans la troupe on
choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office;
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi:
« Le sort, dit le prélat, vous servira de loi;
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire. »
Il dit; on obéit, on se presse d'écrire.
Aussitôt trente noms, sur le papier tracés,
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice:
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
Cependant le prélat, l'œil au ciel, la main nue,
Bénit trois fois les noms et trois fois les remue:
Il tourne le bonnet, l'enfant tire, et Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le destin.
Le prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait, et bientôt on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier L'Amour.
Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Anne, sa perruquière.
Ils s'adorent l'un l'autre, et ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le sacrement.

Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage
L'official a joint le nom de mariage.
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encore, et le prélat, par grace,
Une dernière fois les brouille et les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude, sacristain, cher appui de ton maître,
Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paroître?
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur,
Perdit en ce moment son antique pâleur;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerrière,
Pour sauter au plancher, fit deux pas en arrière.
Chacun bénit tout haut l'Arbitre des humains
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussitôt on se lève, et l'assemblée en foule
Avec un bruit confus par les portes s'écoule.

(15) L'incident merveilleux de la flèche d'Aceste, qui s'enflamme dans les airs et trace un sillon lumineux, a le double avantage de paroître d'abord un indice de la faveur signalée que les dieux promettent au bon roi de Sicile, et d'être bientôt après regardé comme un augure de l'embrasement de la flotte troyenne, machiné par la haine de Junon. Énée, donnant au vénérable Aceste le prix du jeu de l'arc, nous rappelle Achille honorant de la même manière l'âge et la sagesse de Nestor.

(*Note de l'Éditeur.*)

(16) Un des exercices les plus ordinaires aux anciens, et presque le seul dont Virgile ne fait pas de mention, c'est la lutte. Il la passe sous silence, peut-être parce que cette multitude de jeux pouvoit à la fin devenir ennuyeuse,

peut-être aussi parce que la lutte ressemble trop au pugilat qu'il a décrit, peut-être enfin pour ces deux raisons réunies. Il se pourroit faire aussi qu'il eût craint de se répéter ; car on doit se souvenir que s'il n'a pas donné une description de la lutte, du moins il en a donné une idée au troisième livre, où il dit que les compagnons d'Énée s'exercent à cette sorte de combat, qui étoit familier aux Troyens :

Exercent patrias, oleo labente, palestras
Nudati socii.

Mais si les lecteurs sont curieux de voir la lutte parfaitement bien dépeinte, j'oserois presque assurer qu'ils en ont un tableau digne de Virgile, dans ces vers admirables d'Ovide, où ce poëte fait combattre Hercule et le fleuve Achéloüs. C'est ce dieu qui raconte lui-même à Thésée, son hôte, le triomphe d'Alcide. « Nous nous disputions, dit-il, la main de Déjanire; des reproches et des injures, nous passâmes au combat : je m'aperçus bientôt de sa supériorité, et j'eus recours à l'artifice. Je me changeai d'abord en serpent; mais le vainqueur de l'hydre de Lerne ne s'effraya pas de ma métamorphose : il me pressa si vivement entre ses mains puissantes, que je pris une autre forme, ce fut celle d'un taureau. Hercule m'arracha une de mes cornes; de honte, je me cachai dans mes flots : les Naïades remplirent cette corne de fleurs et de fruits, et elle fut appelée la corne d'abondance. » On voit, par ce récit abrégé d'Achéloüs, qu'Hercule eut à *lutter*, non seulement contre un homme, mais encore contre un serpent et contre un taureau. Aussi la description d'Ovide est-elle la plus brillante et la plus

variée qu'on puisse jamais faire de ce combat. Je la présente au lecteur :

Talia dicentem jamdudem lumine torvo
Spectat, et accensæ non fortiter imperat iræ,
Verbaque tot reddit : Melior mihi dextera linguâ ;
Dummodo pugnando superem, tu vince loquendo.
Congrediturque ferox. Puduit modo magna locutum
Cedere ; rejeci viridem de corpore vestem,
Brachiaque opposui, tenuique à pectore varas
In statione manus, et pugnæ membra paravi.
Ille cavis hausto spargit me pulvere palmis,
Inque vicem, modo crura micantia captat,
Aut captare putes ; omnique à parte lacessit.
Me mea defendit gravitas, frustraque petebar.
Haud secus ac moles, quam magno murmure fluctus
Oppugnant, manet illa, suoque est pondere tuta.
Digredimur paulum, rursusque ad bella coïmus,
Inque gradu stetimus, certi non ce dere ; eratque
Cum pede pes junctus, totoque ego pectore pronus
Et digitos digitis, et frontem fronte premebant.
Non aliter vidi fortes concurrere tauros,
Cum pretium pugnæ toto nitidissima saltu
Expetitur conjux : spectant armenta paventque,
Nescia quem maneat tanti victoria regni.
Ter, sine profectu, voluit nitentia contra
Rejicere Alcides à se mea pectora : quarto
Exuit amplexus, adductaque brachia solvit,
Impulsumque manu (certum est mihi vera fateri)
Protinus avertit, tergoque onerosus inhæsit.
Si qua fides (neque enim fictâ mihi gloria voce
Quæritur) imposito pressus mihi monte videbar.
Vix tamen exserui sudore fluentia multo
Brachia, vix solvi duros à corpore nexus.
Instat anhelanti, prohibetque resumere vires,

Et cervice meâ potitur. Tum denique tellus
Pressa genu nostro est, et arenas ore momordi.
Inferior virtute, meas devertor ad artes;
Elaborque viro longum formatus in anguem.
Qui postquam flexos sinuari corpus in orbes,
Cumque fero movi linguam stridore bisulcam,
Risit, et illudens nostras Tyrinthius artes;
Cunarum labor est angues superare mearum,
Dixit: et, ut vincas alios, Acheloe dracones;
Pars quota Lerneæ serpens eris unus Echidnæ?
Vulneribus secunda suis erat illa; nec ullum
De centum numero caput est impune recisum,
Quin gemino cervix herede valentior esset.
Hanc ego ramosam natis è cæde colubris,
Crescentemque malo, domui, domitamque reduxi.
Quid fore te credas, falsum qui versus in anguem
Arma aliena moves? quem forma precaria celat?
Dixerat, et summo digitorum vincula collo
Injicit: angebar, ceu gutturà forcipe pressus,
Pollicibusque meus pugnabam evellere fauces.
Sic quoque devicto, restabat tertia tauri
Forma trucis; tauro mutatus membra rebello.
Induit ille toris à lævâ parte lacertos,
Admissumque trahens sequitur, depressaque durû
Cornua figit humo, meque altâ sternit arenâ.
Nec satis id fuerat: rigidum fera dextera cornu
Dum tenet, infregit truncâque à fronte revellit.
Naïades hoc pomis, et odoro flore repletum
Sacrarunt, divesquè meo bona Copia cornu est.

(Metam., lib. IX.)

Addition de l'Éditeur. Nous indiquerons encore plusieurs descriptions brillantes de la lutte par différens poëtes : celle d'Hercule et d'Antée, au quatrième livre de la *Pharsale*; celle de Tydée et d'Agyllée, au sixième

livre de la *Thébaïde;* celle de Roger et de Rodomont, au quatrième chant du *Roland furieux;* enfin, au cinquième livre de *Télémaque*, celle de ce prince avec un Rhodien.

(17) Le poëte latin se montre vraiment original dans ce jeu des courses de chevaux, adopté de son temps à Rome, et appelé de son origine, vraie ou supposée, *jeu troyen.* Non seulement il donne à sa description un air de nouveauté et une grace infinie, mais encore il flatte les idées de ses concitoyens, qui attribuoient à leur fondateur l'invention des joûtes et de la Phalange troyenne, et adresse d'une manière indirecte un compliment délicat à Auguste, qui appartenoit aux deux familles Julia et Atia, descendant l'une de Jules et l'autre d'Atys, acteurs principaux de ce jeu. (*Note de l'Éditeur.*)

(18) Je n'ai pas cru devoir me servir des termes de tactique; les termes de l'art ont peu de grace dans la poésie. Je ne sais si l'abbé Desfontaines songeoit qu'il traduisoit un poëme épique, lorsqu'il a dit que ces enfans faisoient des conversions et des voltes-faces. Un vrai poëte exprime tout cela, sans employer des noms exclus pour jamais du vers héroïque. Un traducteur de Virgile devroit écrire comme l'auteur du *Télémaque.*

(19) Traduction de M. Gaston :

Telle, en mille sentiers de l'obscur labirynthe,
S'entrelaçoit, dit-on, la tortueuse enceinte
Où l'homme s'enfonçoit dans un piége menteur
En croyant éviter l'inévitable erreur :
Telle, en cercles brisés, dans sa marche savante,
Se rompt et se rejoint la troupe adolescente :

On croit voir les dauphins se jouer sur les mers,
Bondir, et faire au loin jaillir les flots amers.

(*Note de l'Éditeur.*)

(20) Quelques savans ont blâmé la description des jeux qui accompagnent l'apothéose d'Anchise; la marche du poëme, disent-ils, est trop long-temps interrompue. Nous allons rapporter la réponse faite à cette critique par M. Le Maire, professeur-suppléant au Collége de France, qui a bien voulu nous la communiquer et nous permettre d'en faire usage:

« D'abord, dit-il, cette interruption qu'on affecte de trouver si longue, ne dure pas une demi-journée. Ensuite, dans plusieurs passages de cet épisode, Virgile ramène sans cesse notre esprit au but de l'*Énéïde;* c'est-à-dire, à la fondation de Rome et à l'établissement d'une colonie. Lorsqu'Énée offre un sacrifice à son père, il regrette de ne pouvoir plus chercher avec lui les contrées de l'Italie, les champs promis par le Destin, et ce Tibre qui coule dans l'Ausonie. *Non licuit fines Italos, fataliaque arva, nec tecum Ausonium*, etc. Lorsqu'il fait le dénombrement des capitaines de vaisseau qui se disputent le prix de la course maritime, il rappelle avec éloge les plus nobles familles de Rome, que ces chefs doivent bientôt fonder en Italie : *Velocem Mnestheus, Sergestusque*, etc. Dans le combat de cavalerie où les jeunes Troyens sont acteurs, en parlant du fils de Politès, il prédit que ce petit-fils de Priam donnera l'origine à une illustre maison d'Italie : *progenies auctura Italos.* Enfin, il termine tous ces jeux en disant que le jeune Ascagne apportera ces usages dans l'Ausonie, lorsqu'il y sera établi, et que Rome elle-même célèbre encore

ces mêmes solennités depuis qu'elle est la maîtresse du monde.

« Et, comme si le poëte eût prévu ces ridicules objections, il nous fait remarquer avec soin que, pendant la célébration de ces jeux, la marche de l'action générale ne se ralentit pas un seul moment; car, pendant que les Troyens s'amusent, la divinité qui les poursuit, et dont la haine ne sommeille jamais, s'occupe des moyens de détruire cette flotte, objet éternel de sa vengeance, cette flotte qui doit porter ses ennemis dans les climats et sur les bords où se formera l'orage qui doit un jour éclater sur Carthage, et détruire sa ville chérie.

« Ainsi, dans ce livre, comme par-tout, Virgile déploie une connoissance de son art, telle qu'il n'est point d'écrivains qui puissent l'égaler dans cette partie.

« D'autres littérateurs de bonne foi ont blâmé la description de la cavalcade, et prétendent que Virgile, en voulant plaire aux Romains par le tableau d'un spectacle qu'ils voyoient à Rome, n'a pas tiré de son idée tout le parti possible. Cependant (disent-ils avec franchise) cette description est représentée avec les couleurs de la plus brillante poésie; les évolutions y sont peintes et figurées avec tant de vérité, les expressions si heureuses, la versification si savante, que la pensée suit tous les mouvemens de la course, et que le lecteur se croit assis au nombre des spectateurs, et parmi ces parens qui suivent de l'œil leurs enfans qui caracolent dans la carrière. Mais pourquoi Virgile n'a-t-il offert ici qu'un tableau général, quand il pouvoit présenter à l'imagination quelques scènes particulières? Comment Ascagne reste-t-il confondu avec les autres cavaliers, pendant tout le temps du jeu, lui que le poëte annonce comme le plus beau des

enfans de son âge : *formâque antè omnes?* Nous savions bien qu'il possédoit cet avantage, puisque, dans le premier livre, l'Amour se déguise sous ses traits pour séduire Didon ; mais, en parlant de sa beauté dans l'ouverture de ce combat, nous devions nous attendre à l'y voir jouer un rôle brillant : nous avions d'autant plus ce droit, que c'est l'art favori de ce grand poëte d'avertir et d'éveiller la curiosité avant de la satisfaire.

« Ici, notre attente est trompée (continue la critique) : quand on abuse nos espérances, on diminue nos plaisirs. Pourquoi, dans cette espèce de combat, ne voit-on pas l'escadron du jeune Iule en attaquer un autre, engager une lutte obstinée ? Pourquoi ce jeune capitaine ne rompt-il pas une lance avec un autre chef, dont il seroit le vainqueur, comme dans nos anciens tournois ? Là, devant une assemblée nombreuse, auroit éclaté cette noble ardeur qu'il déploie à la chasse dans les bois de Carthage ; là, il eût annoncé qu'un jour il deviendroit digne du destin qui l'attend, et préparé d'avance la victoire qu'il remporte sur Numanus, dans le neuvième livre. Comment ne pas montrer sous des couleurs brillantes le fils du héros de l'*Énéide*, l'enfant à qui l'on répétoit chaque jour : *Et pater Æneas, et avunculus excitet Hector?* Son âge, encore tendre, auroit prêté de nouveaux charmes à son courage ; et si, dans le choc que le jeune Iule pouvoit soutenir contre un adversaire, la victoire eût seulement balancé, combien la situation d'Énée paroissoit intéressante ! Le voyez-vous suivre des yeux tous les mouvemens de son fils ? le voyez-vous tremblant et charmé de son audace, attendant l'issue de la lutte avec toute l'inquiétude paternelle ? et, si la victoire le couronne, fier de le voir triompher aux regards

des Troyens, d'Aceste et de la Sicile assemblée ? et, dans le cas du succès, quelle scène dramatique ! Énée décernant lui-même à son fils la palme et le prix du jeu ! quel tableau ! le père et le fils confondant leurs larmes d'allégresse, et tous deux présentant la nature dans la situation la plus attachante. Enfin, pourquoi ce dernier jeu est-il le seul qui n'offre ni victoire, ni récompense ?

« Au premier coup d'œil, ces objections, présentées sur-tout avec l'emphase du style et l'éclat de l'imagination, paroissent plausibles ; mais la première réflexion qui se présente est celle-ci : Virgile excelle, sans contredit, dans la peinture des sentimens du cœur ; c'est là, pour ainsi dire, que son génie est dans son élément ; et s'il évite de traiter un semblable sujet, il a sans doute de puissantes raisons qu'il faut essayer de retrouver.

« Le principal but de l'*Énéïde* étoit de flatter Auguste, en dessinant cette espèce de tournois équestre sur le modèle même de celui que cet empereur fit célébrer après sa victoire d'Actium, et en supposant par là que ce jeu, inventé par Énée, remontoit aux usages de Troye ; et l'on ne peut disconvenir qu'il y a parfaitement réussi.

« Virgile a voulu que son dernier jeu eût une ressemblance exacte avec ceux qu'on célébroit à Rome : on n'y distribuoit aucun prix, parce qu'il n'y avoit point de vainqueur ; et comment auroit-on pu établir une lutte entre trois escadrons de jeunes cavaliers, et déterminer des récompenses ? Si c'étoit une course pour décider de la vîtesse des chevaux, ce n'étoit plus l'intention du poëte, qui ne vouloit montrer aux Romains que la description exacte de ces cavalcades, qu'ils appeloient *ludum Trojæ*. C'étoit rentrer dans l'inconvénient de lutter contre Homère, qui avoit parfaitement peint la course des

chars, la rapidité des coursiers, et l'adresse de leurs conducteurs. C'étoit prolonger encore cet épisode que nos critiques trouvent déjà trop long; c'étoit encourir le reproche d'uniformité, de monotonie, en terminant le dernier jeu comme les précédens, par une distribution générale des prix; tandis qu'interrompu par un événement fâcheux, par une nouvelle imprévue, il se rattache lui-même, et, par une conséquence inévitable, il rattache l'épisode entier de ces jeux à l'action générale du poëme.

« Enfin, puisque Virgile veut peindre les mœurs de Rome dans celles de ses premiers fondateurs, pourquoi changer, dénaturer ses sentimens patriotiques? Ouvrons Suétone, et dans son histoire d'Auguste nous verrons que, dans une circonstance pareille, Tibère, encore enfant, commandoit un escadron d'enfans, et qu'en tout semblable au jeune Iule, il étoit loin de songer à rompre une lance avec un autre officier de son âge. Cet usage de nos siècles modernes ne peut point motiver un reproche contre Virgile; et ce qui seroit une critique raisonnable contre le chantre de Bayard, ou de François Ier, devient une injustice à l'égard du poëte qui chante le second des Césars, et le premier peuple du monde sous son empire.

« Je demanderai à mon tour à ces habiles réformateurs d'un génie dont la perfection est désespérante : de quel droit venez-vous tracer à Virgile une marche qui seroit la vôtre? où sont vos titres, et qui vous a donné la mission de changer la route du soleil? Vous retrouverez ailleurs les scènes de sentiment que vous demandez; vous verrez couler les larmes et du fils et du père, et même de l'aïeul qui n'est plus. Vous demandez une situation du drame le plus moderne, et le plus vulgaire parmi les modernes : le poëte va vous répondre par des pro-

diges. Comment voulez-vous qu'il couronne son fils, lorsque la reine des dieux embrase ses vaisseaux ? Et pourquoi le jeune Ascagne descendroit-il dans un combat singulier, lorsqu'il doit arriver le premier sur le rivage pour éteindre l'incendie ? n'est-ce pas sa destinée, celle de Rome et de l'univers, que portent ces navires qui deviennent la proie des flammes ? doit-il s'occuper de bagatelles, de jeux, quand l'empire du monde l'appelle, *fatisque vocantia regna ?* et que toutes ses espérances vont être consumées, *vestras spes uritis ?* n'est-il pas maintenant seul sur le premier plan du tableau, loin de ses gouverneurs, de son père, au milieu du danger des torches enflammées, *en ego vester Ascanius ?* »

(*Note de l'Éditeur.*)

(21) Traduction de M. Gaston :

Des femmes d'Ilion une foule éperdue
Pleuroit, et contemploit d'un œil épouvanté
D'un océan sans bords la vague immensité.
A la perte d'Anchise elles donnoient des larmes,
Mais leurs propres malheurs redoubloient leurs alarmes.
Elles disoient : « Pourquoi s'exiler sur les mers,
Et toujours sans asile errer dans l'univers ! »

On a remarqué avec raison que ce passage avoit une ressemblance frappante avec celui du fameux cantique, *super flumina Babylonis*, où l'on voit les tribus captives, assises au bord des fleuves de Babylone, pleurer au souvenir de Sion. C'est le même fonds de sentimens, et quelquefois les mêmes tours ; ce qui a fait croire à quelques littérateurs que Virgile avoit pu connoître les livres hébreux par la version grecque faite du temps des

Ptolémées : comme si le langage du cœur n'étoit pas le même dans tous les siècles ! (*Note de l'Éditeur.*)

(22) Traduction de M. Gaston :

« Malheureuses, dit-elle, à la douleur en proie,
Nous devions donc survivre à la chûte de Troye !
O peuple infortuné ! sais-tu le sort affreux
Que te réserve encor la colère des dieux ?
Nous comptons sept hivers depuis cette journée
Où périt Ilion aux Grecs abandonnée,
Depuis que nous errons sur des gouffres hurlans,
Sur des rochers déserts, sur des sables brûlans.
Poursuivant en espoir la fuyante Hespérie,
Nous verra-t-on plus loin chercher une patrie !
Non ; la terre d'Eryx retiendra les Troyens,
Aceste y confondra nos frères et les siens.
Pénates fugitifs ! les rives de Sicile
Après un long exil vous gardent un asile.
Dieux d'Hector ! au vainqueur avec peine ravis,
Nos mains vous creuseront un autre Simoïs.
Nom sacré d'Ilion ! ne dois-je plus t'entendre !
Ne dois-je plus revoir le Xante et le Scamandre !
Ah ! plutôt embrasons ces odieux vaisseaux.
Cette nuit même encor, Cassandre, de flambeaux
Armoit mon bras timide, en secouoit la flamme,
Et crioit : « Béroé, voici votre Pergame !
Hâtez-vous donc, venez. Voyez-vous quatre autels
Où Neptune reçoit le culte des mortels ?
Voilà les feux sacrés que ce dieu vous présente. »

En achevant ces mots, sa main impatiente
Saisit sur les autels un brandon ennemi,
Le lance, et tous les cœurs d'épouvante ont frémi.

Le discours de la fausse Béroé est aussi artificieux que

celui du perfide Sinon. Le début est un tableau touchant de tous les maux que les femmes Troyennes ont soufferts depuis sept ans que dure leur navigation. Qui pourroit lire sans attendrissement ces vers inspirés par le regret de la patrie absente :

Nullanè jam Trojæ dicentur mœnia ? Nusquam
Hectoreos amnes, Xanthum et Simoënta videbo ?

Ne sont-ce pas encore ici les lamentations touchantes des filles de Sion, dans le cantique célèbre dont nous venons de parler ? Malfilâtre en a fait une belle imitation qu'on nous permettra de citer ici, quoiqu'elle n'ait qu'indirectement rapport avec l'ouvrage que nous publions :

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoubloit nos douleurs ;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissoient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos cithares
Aux saules qui bordoient ces rivages déserts ;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandoient des concerts.

Chantez, disoient-ils, vos cantiques ;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants ?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchans ?

O cité sainte ! ô ma patrie !
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,

Si ton image échappe à mon ame attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé,

Que ma main tout à coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais!
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais!

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphans,
Les cruels fils d'Édom, insultant à nos larmes,
S'applaudissoient des maux de tes tristes enfans.

Détruisez, détruisez leur race!
Crioient-ils aux vainqueurs, de carnage fumans,
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondemens.

Ah! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers!
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourmens que nous avons soufferts!

Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur, en embrassant les restes
De leurs tendres enfans sur la pierre écrasés!

(*Note de l'Éditeur.*)

(23) Traduction de M. Gaston :

Mais l'arc brillant d'Iris remonte vers les cieux.
Étonné du prodige, un essaim furieux
Tout à coup, en hurlant, vers les autels s'élance;
Arme de feux sacrés son aveugle vengeance,
Dépouille les forêts, roule au fond des vaisseaux
Les feuilles que l'été sécha sur leurs rameaux.

Le feu petille, éclate, et la poupe enflammée
Enveloppe les mâts de cendre et de fumée.

Cet incident de l'embrasement des vaisseaux par les dames Troyennes n'est point une fiction du poëte : Plutarque et plusieurs autres en parlent, sans l'attribuer pourtant à celles qui suivirent Énée.

(*Note de l'Éditeur.*)

(24) Traduction de M. Gaston :

Rien ne peut cependant éteindre l'incendie;
Il vit sous les torrens des jaillissantes eaux,
Il serpente sans bruit dans le fond des vaisseaux;
Dans l'humide sapin l'étoupe comprimée
Exhale lentement une épaisse fumée,
L'invisible fléau le mine sourdement,
Et couve au sein des mers un vaste embrasement.

Énée élève au ciel ses mains et sa prière,
Et déchirant sa robe : « Appaise ta colère,
O puissant Jupiter! Si d'un peuple pieux
Les antiques vertus trouvent grace à tes yeux,
Si de tous les Troyens la race infortunée
A périr en un jour ne fut point condamnée,
Daigne encor d'Ilion épargner les débris
Qu'épargnèrent les dieux et le fils de Thétis!
Ou, si je t'offensai, tonne, punis mon crime,
Et qu'Énée aujourd'hui soit ta seule victime! »

A peine il achevoit, lorsque du haut des airs
La tempête descend, et le feu des éclairs,
Et le courroux des vents, et le bruit du tonnerre,
Chassent de noirs torrens qui fondent sur la terre;
Ils inondent les bancs à demi consumés,
Ils étouffent les feux dans la poupe enfermés.

Le Tasse, au treizième chant de la *Jérusalem délivrée*, nous présente Godefroy à peu près dans la même situation : il prie le ciel, et les nues et les torrens descendent à sa voix.

Chez presque tous les peuples de l'antiquité, c'étoit une preuve d'une grande douleur que de déchirer ses vêtemens : l'histoire sacrée et l'histoire profane en fournissent mille exemples. Un pareil acte aujourd'hui paroîtroît bas et ridicule. (*Note de l'Éditeur.*)

(25) « L'Amour.... alla pour persuader aussi les Nymphes, qui étoient errantes et dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble et leur dit : « Télémaque est encore en vos mains, hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. » Aussitôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles secouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes : déjà la flamme vole, elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec et enduit de résine ; des tourbillons de fumée et de flamme s'élèvent dans les nues. Télémaque et Mentor aperçoivent ce feu de dessus le rocher, et entendent les cris des Nymphes. Télémaque fut tenté de s'en réjouir. »

(*Télémaque*, liv. VII.)

(26) C'étoit la maxime ordinaire de Virgile : la patience, disoit-il, et le travail viennent à bout de tout.

(27) Virgile annonce ici fort adroitement le sixième livre. C'est l'ombre d'Anchise qui lui ordonne de descendre aux enfers, où il doit connoître d'avance ses plus illustres descendans et la gloire de sa postérité. Télémaque, dans le roman de ce nom, n'avoit pas les mêmes raisons pour visiter le séjour des morts, et Ulysse, qui vivoit encore, ne pouvoit apparoître à son fils pour lui

ordonner de faire ce voyage. M. de Fénélon, cependant qui vouloit embellir son ouvrage d'une description des enfers, a trouvé dans son génie et dans son sujet des ressources et un moyen naturel d'y faire descendre son héros. Télémaque cherchoit son père, il ne le trouvoit nulle part, et il conclut à la fin qu'il étoit dans le séjour des ombres. J'irai l'y chercher, dit-il, après l'avoir demandé inutilement à la terre : on voit par là que ce dernier voyage est une suite des autres. Il est cependant disposé à l'entreprendre par des songes où il croit voir son père, comme Énée voit en songe l'ame d'Anchise.

« Télémaque, dit M. de Fénélon, ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, et qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déjà long-temps qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui représentoient son père Ulysse. Cette image d'Ulysse revenoit toujours sur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chasser du ciel, par ses feux naissans, les inconstantes étoiles, et de dessus la terre le doux Sommeil, suivi des Songes voltigeans. Tantôt il croyoit le voir nu dans une île infortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et environné de Nymphes qui lui jetoient des habits pour se couvrir; tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or et d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaisir et l'admiroient. Souvent Ulysse lui paroissoit tout à coup dans des festins où la joie éclatoit parmi les délices, où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon et que les voix de toutes les Muses.

« Télémaque, en s'éveillant, s'attristoit de ces songes si agréables. « O mon père ! ô mon cher père Ulysse ! s'écrioit-il, les songes les plus affreux me seroient plus doux : ces images

de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des ames bienheureuses, que les dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquillité; je crois voir les champs Élysées. O dieux ennemis de mon père! vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute espérance de mon cœur. Je ne suis que trop certain que mon père n'est plus, je vais chercher son ombre jusque dans les enfers... »

(28) Traduction de M. Gaston :

Alors que de regrets! durant les nuits entières,
Dans les bras l'un de l'autre, et les fils et les mères,
De l'éternel adieu prolongent les douceurs;
Le rivage répond au cri de leurs douleurs.
Le vieillard, ranimé sous les glaces de l'âge,
Brûle encor de poursuivre un pénible voyage.
Un sexe, que l'amour sait rendre audacieux,
Ne craint plus désormais, ni les flots, ni les dieux.
Le héros en pleurant console leur misère,
Tous dans leur nouveau roi retrouveront un père.

(*Note de l'Éditeur.*)

(29) Vénus, pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusque dans son temple de Cythère, alla trouver ce dieu : elle lui parla avec douceur; ses beaux yeux étoient baignés de larmes; du moins c'est ainsi que Mentor, instruit des divinités, me l'a assuré. « Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance? Les dieux mêmes la sentent. Ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon île : ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire? que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abymes ces deux hommes que je ne puis souffrir? » (*Télémaque*, liv. VI.)

Addition de l'Éditeur. M. Delille a rendu ainsi le discours entier de Vénus dans Virgile :

« De la fière Junon l'insatiable haine,
O Neptune! vers vous de nouveau me ramène.
Le temps, qui détruit tout, les prières, l'encens,
Devant ce cœur d'airain deviennent impuissans;
La voix du Destin même en vain parlé à son ame.
C'est peu pour son courroux d'avoir détruit Pergame,
Peu de s'être acharné sur ses restes proscrits,
Elle poursuit sa cendre et ses derniers débris!
Quelle offense peut donc exciter tant de haine?
Junon seule le sait. Sur la mer africaine,
Tout récemment encore, ô comble d'attentats!
Devant vos propres yeux, dans vos propres états,
Son Éole, à mon fils osant livrer la guerre,
A ligué contre lui le ciel, l'onde et la terre;
Et voilà qu'aujourd'hui dans de timides cœurs
Par un nouveau forfait allumant ses fureurs,
A brûler leurs vaisseaux elle excite leur rage!
La flamme a dévoré ce qu'épargna l'orage,
Et force, hélas! mon fils, après tant de dangers,
D'abandonner les siens sur des bords étrangers.
Je n'ai plus qu'un desir : qu'un destin moins funeste
Des Troyens opprimés respecte au moins le reste;
Et, si l'arrêt du Sort ne dément pas mes vœux,
Conduise aux champs latins ce peuple malheureux. »

(30) Traduction de M. Delille :

Vénus calme, à ces mots, ses déplaisirs cruels.
Le char du dieu l'attend : ses coursiers immortels
Ont reconnu sa voix et ses mains souveraines.
A leur bouche écumante il a rendu les rênes;
Il vole; et d'un côté le jeune Palémon,
Et les fils de Glaucus, et l'agile Triton,

De l'autre, Panopée, et Thalie, et Mélite,
Et Nésée, et Clio, sont sa brillante suite :
De déesses, de dieux l'immortel entouré,
Rase, en volant, les eaux sur son char azuré.
Dès qu'elle entend rouler sa conque impétueuse,
Autour d'elle se taît l'onde respectueuse;
Les vents tombent, les flots s'aplanissent sous lui,
Et des cieux épurés les nuages ont fui.

La description de Neptune, faisant voler son char sur la surface des eaux, et des monstres marins qui bondissent autour de lui, est imitée du treizième livre de l'*Iliade*. Boileau a rendu ainsi cet endroit :

Il attèle son char, et, montant fièrement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.
Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines,
D'aise on entend sauter les pesantes baleines.
L'eau frémit sous le dieu qui lui donne la loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son roi.
Cependant le char vole, etc.

Il est à regretter que Boileau ait omis ou altéré plusieurs traits marquans de l'original. Voici comment M. Aignan a traduit Homère; le poëte représente Neptune volant au secours des Grecs, en l'absence de Jupiter :

Placé sur l'un des monts de l'âpre Samothrace,
Le monarque des flots d'un seul aspect embrasse
Du trop célèbre Ida les fertiles coteaux,
Les Troyens et leurs tours, les Grecs et leurs vaisseaux.
Furieux, il s'élance au secours de la Grèce;
La terre tremble au loin sous le dieu qui la presse.
Il fait trois pas, et touche à son brillant palais
Que le temps destructeur ne détruira jamais.

Il plonge dans l'abyme; à son char il attèle
Ses coursiers aux crins d'or et de race immortelle;
Leur pied d'airain s'agite, ils appellent les airs.
De son armure d'or le souverain des mers
Se couvre, et part soudain; sous son élan rapide
Les flots respectueux courbent leur dos humide;
La baleine bondit et reconnoît son roi;
L'océan, sous le dieu dont il chérit la loi,
Tressaille, se divise, et la plaine azurée
Par les coursiers divins est à peine effleurée.
Sur la face des eaux légèrement porté,
Le char vole à Pergame avec rapidité.

Fénélon, dans le triomphe d'Amphitrite, a donné le développement de cette description :

« Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or et d'azur, lesquels, en se jouant, soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissoient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés et leurs bouches fumantes. Le char de la déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure : elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char. Leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, et flottoient au gré des vents. La déesse tenoit d'une main un sceptre d'or, pour commander aux vagues; de l'autre, elle portoit sur ses genoux le petit dieu Palémon, son fils, pendant à sa mamelle. Elle avoit un visage serein et une douce majesté qui faisoit fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux, et tenoient

les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char : elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits Zéphyrs, qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Éole empressé, inquiet et ardent : son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère, tenoient en silence les fiers Aquilons et repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse. (*Télémaque*, liv. IV.)

M. Fayolle a versifié assez heureusement le morceau que nous venons de citer; le rapprochement de ces diverses imitations ne nous paroît pas sans intérêt :

Nous vîmes des dauphins, brillans d'or et d'azur,
Fendre de l'Océan le sein tranquille et pur,
Se plonger dans les flots, s'y replonger encore.
Après eux des Tritons, dont la conque sonore
Fait retentir les airs de chants harmonieux,
Escortoient Amphitrite et son char glorieux
Qu'emportent six coursiers aussi blancs que la neige.
L'onde se réjouit d'un si pompeux cortége.
Par un coup du trident autrefois enfantés,
Ces chevaux, orgueilleux de leurs flancs argentés,
Les yeux étincelans, les narines fumantes,
Font bouillonner au loin les vagues écumantes.
Le char sembloit voler sur la face des flots,
Et nous crûmes y voir la reine de Paphos.
Les Nymphes le suivoient de myrtes couronnées :
De leurs tresses d'ébène aux vents abandonnées,
Les anneaux onduleux se jouoient sur leur sein.
La déesse tenoit son sceptre d'une main,
Et de l'autre son fils pendant à sa mamelle.
La douce majesté dont son œil étincelle,

Dissipe la tempête et les noirs aquilons ;
Les coursiers frémissoient sous la main des Tritons.
Les rênes étoient d'or, et la voile flottante
Déployoit sur le char une pourpre éclatante.
Les Zéphyrs, à l'entour, jaloux de voltiger,
Enfloient ses plis mouvans de leur souffle léger.
Mais Éole, au milieu de la plaine azurée,
Promenoit une vue inquiète, égarée :
Son œil sombre, et son front ridé par les soucis,
Et sa voix menaçante, et ses épais sourcils,
Gourmandoient les autans, repoussoient les nuages,
Et dans leurs noirs cachots enchaînoient les orages ;
Tandis que la baleine et les monstres des mers
De leurs naseaux au loin lançant des flots amers,
Sortoient tous à l'envi de leurs grottes profondes,
Et venoient admirer la déesse des ondes.

Deux poëtes Français nous offrent encore des imitations de Virgile et d'Homère. Voici d'abord celle de Sarrasin, dans une de ses églogues :

Ici les corps trompeurs des baleines pesantes
Sont pris par les pêcheurs pour des îles vivantes :
Le soufflant Phisitère y jette en l'air de l'eau.
Des phoques paresseux là dort le grand troupeau.
Là, le pompile adroit suit la barque et se joue
Tantôt devers la poupe, et tantôt vers la proue.
Ici, Vénus, d'Egypte en Chypre voyageant,
Dans sa conque d'azur avec grace nageant,
Semble, de mille Amours et de Nymphes suivie,
Reprendre sur les flots une autrefois la vie.

On a retenu les vers suivans du poëme inédit de M. Le Brun, intitulé les *Veillées du Parnasse* :

Vénus, au bord des mers qui furent son berceau,
Descend, traverse l'onde en fille de Nérée ;

Zéphir voltige autour de sa conque azurée;
Le vieux Triton lui fraie un liquide chemin ;
Le jeune Palémon la suit sur un dauphin;
L'onde joue à ses pieds, et la vague idolâtre
Vient d'un baiser humide en effleurer l'albâtre.

(*Note de l'Éditeur.*)

(31) M. de Fénélon nous offre, au neuvième livre du *Télémaque*, une imitation bien marquée de ce morceau de Virgile, lorsqu'il nous représente Vénus et Neptune employant de concert une divinité trompeuse pour surprendre le pilote Athamas, qui, croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins.

Voici comment M. Delille a rendu les vers sur la mort de Pelinure :

La nuit avoit rempli la moitié de son cours,
Et chacun du sommeil imploroit le secours:
Les nautonniers lassés sous leurs oisives rames
Aux songes de la nuit abandonnoient leurs ames,
Quand le dieu du sommeil, sous les traits les plus doux,
Fend l'ombre, conduisant le plus cruel de tous.
Il cherche Palinure au milieu de la troupe,
Sous les traits de Phorbas il s'assied sur la poupe,
S'adresse au vieux nocher, et lui parle en ces mots :
« Palinure, tu vois, tout se livre au repos;
D'elle-même, et docile au souffle qui la guide,
La flotte sans effort suit sa course rapide:
Dors, dérobe un instant à ton pénible emploi;
Auprès du gouvernail je veillerai pour toi.
—Qui? moi! moi! je pourrois du généreux Énée
Confier à la mer la haute destinée!
Non, non; je connois trop les flots capricieux,
Et du traître élément le calme insidieux.

Du ciel le plus serein, de la mer la plus belle,
Écoute qui voudra la promesse infidelle;
Je ne me livre point à ces garans trompeurs. »
Il dit; et, du sommeil repoussant les vapeurs,
Tient constamment les yeux fixés sur les étoiles,
S'attache au gouvernail, et dirige les voiles.
Alors le dieu sur lui secouant ses pavots,
Que du Léthé paisible abreuvèrent les flots,
Sur sa paupière humide et déjà languissante
Il épanche en secret la sève assoupissante;
Et son œil, vers le ciel levé non sans effort,
Tombe, s'ouvre à demi, se referme et s'endort.
A peine il sommeilloit, soudain le dieu sinistre,
De la cruelle Mort le frère et le ministre,
Avec le gouvernail, *avec une moitié*
De la poupe en éclats, d'une main, sans pitié,
Pousse le malheureux : précipité dans l'onde,
Il appelle les siens sous la vague profonde;
Sa voix meurt avec lui dans le gouffre des mers,
Et le dieu mal-faisant disparoît dans les airs.

Cette fiction de la chûte de Palinure, trompé par le Sommeil, paroît imitée du troisième livre de l'*Odyssée*, où Nestor raconte à Télémaque comment Ménélas perdit, par la supercherie d'Apollon, Frontès, le pilote le plus habile qui fût jamais. (*Note de l'Éditeur.*)

L'ÉNÉIDE.

LIVRE SIXIÈME.

AVERTISSEMENT.

Il s'agit dans ce livre de la descente d'Énée aux enfers. C'est un des plus beaux de l'*Énéïde*; mais c'est aussi le plus difficile de tous à entendre. Il s'y trouve même des morceaux dont on n'a jamais bien saisi le véritable sens. Les interprètes et les commentateurs n'ont rien omis pour le rendre encore plus inintelligible à force d'explications forcées et de conjectures la plupart sans vraisemblance. M. Warburton, Anglais, a proposé les siennes, qui paroissent lever d'une manière très-satisfaisante les plus grandes difficultés de ce livre admirable. Il est entré dans des discussions qui lui font autant d'honneur qu'elles jettent de lumière sur cette partie de l'*Énéïde*. Nous sommes persuadés que le public nous saura gré de les insérer ici telles qu'on les trouve dans le *Virgile* de M. l'abbé Desfontaines. C'est un hommage que nous rendons au savant M. Warburton, et un ornement que nous empruntons pour notre ouvrage.

« J'entreprends, dit cet habile critique, de faire voir que Virgile, dans le sixième livre de son Énéïde, n'a eu d'autre dessein que de donner une description de l'initiation de son héros dans les *mystères*, et de mettre devant les yeux de ses lecteurs au moins une partie du *spectacle Eleusinien*,

où tout se faisoit par le moyen de décorations et de machines, et où la représentation de l'histoire de Cérès donnoit occasion de faire paroître sur le théâtre les Cieux, les Enfers, les champs Élysées, le Purgatoire, et tout ce qui a du rapport à l'état futur des hommes.

« L'ignorance du véritable but de l'Énéïde a fait tomber les critiques dans des erreurs, non seulement touchant le plan et la conduite de ce poëme, mais encore par rapport au caractère de ses personnages. La piété d'Énée a tellement choqué un célèbre écrivain Français, qu'il a dit que *ce héros étoit plus propre à fonder une religion qu'une monarchie.* Mais il n'a pas su que le dessein de Virgile a été de présenter un *législateur* parfait dans le caractère d'Énée. Or l'office d'un législateur est d'établir une religion, aussi bien que de fonder un état; et c'est sous cette double idée que Virgile représente Énée :

Dum conderet urbem,
Inferretque deos Latio.

« Ce critique n'est pas moins blessé de l'humanité d'Énée que de sa piété : si on l'en croit, elle ne consiste que dans une grande facilité à pleurer; mais il n'a pas saisi la beauté de cette partie de son caractère. Pour donner l'idée d'un législateur parfait, il falloit le représenter pénétré des sentimens d'humanité. Il étoit d'autant plus nécessaire de donner un pareil exemple, qu'on voit, par expérience, que les politiques du commun ne sont que trop dénués de ces sentimens.

« Ce point de vue sous lequel nous représentons ici l'Énéïde, n'est pas moins propre à justifier les autres caractères que le poëte met sur la scène. Le savant auteur des *Recherches sur la Vie et les Écrits d'Homère*, me permettra bien de n'être pas de son sentiment par rapport à l'uniformité de caractères qui règne dans l'Énéïde : je pense que c'est l'effet d'un dessein prémédité, et non de la cou-

tume et de l'habitude. « Virgile, dit-il, étoit accoutumé à la splendeur de la cour, à la magnificence d'un palais, à la pompe d'un équipage; de là vient que les descriptions qu'il fait de ce genre de vie sont plus magnifiques et plus nobles que celles d'Homère : il a plus d'égard pour la décence et pour ces manières polies qui font qu'un homme est toujours semblable à lui-même, et que tous les personnages se ressemblent dans leur conduite et dans leur manière. » Mais puisque l'*Énéïde* est un systême de politique, et que *la durée éternelle d'un état, la forme de la magistrature et le plan du gouvernement, étoient*, comme ce judicieux écrivain le remarque très-bien, *des choses familières au poëte*, rien n'étoit plus convenable à son dessein que de décrire des mœurs polies : car c'est l'office d'un législateur de rendre les hommes doux et humains; et s'il ne peut les obliger à renoncer entièrement à leurs mœurs sauvages, il doit les engager au moins à les déguiser.

« Supposant donc que l'*Énéïde* représente la conduite des anciens législateurs, on ne conçoit pas qu'un aussi grand maître que Virgile eût pu oublier un dogme qui, comme nous l'avons fait voir, étoit le fondement et le soutien de la politique; je veux dire le dogme des récompenses et des peines d'une autre vie. Aussi trouvons-nous qu'il nous en a donné un systéme complet, à l'imitation de ceux qu'il a pris pour ses modèles; savoir, Platon dans la *Vision d'Erus*, et Cicéron dans le *Songe de Scipion*. Et comme le législateur avoit soin de donner du poids à ce dogme, par une institution tout extraordinaire, qui étoit de représenter l'état des morts, la description d'un pareil spectacle ne pouvoit qu'orner beaucoup un poëme. Ainsi je prétends que la descente d'Énée aux enfers n'est autre chose qu'une représentation énigmatique de son initiation aux mystères.

« Tandis que les mystères étoient encore renfermés dans l'Égypte, où ils étoient nés, et que les législateurs Grecs alloient dans ce pays pour être initiés, il est naturel qu'on

n'ait parlé de cette cérémonie qu'en termes pompeux et allégoriques. C'est à quoi contribuoit, en partie, la nature des mœurs des Égyptiens, plus encore le caractère des voyageurs; mais, plus que tout, la politique des législateurs, qui, de retour dans leur pays, et voulant civiliser un peuple barbare, jugèrent qu'il étoit utile pour eux-mêmes, et nécessaire, par rapport au peuple, de parler de leur initiation, où l'état des morts leur avoit été représenté en spectacle comme une descente réelle aux enfers. C'est ce que firent Orphée, Bacchus et d'autres. Cette manière de parler continua d'être en usage, même après que les mystères eurent été introduits dans la Grèce, comme il paroît par les fables d'Hercule et de Thésée; mais il y avoit toujours quelque chose dans l'allégorie qui découvroit la vérité cachée sous les emblêmes. Ainsi on disoit d'Orphée, par exemple, qu'il étoit descendu aux enfers par le pouvoir de sa lyre, *Threïciâ fretus citharâ, fidibusque canoris;* ce qui montre que c'étoit en qualité de législateur: car on sait que la lyre est le symbole des lois, par lesquelles il civilisa un peuple grossier et indiscipliné.

« Virgile jugea donc à propos de faire initier son héros, et l'antiquité fabuleuse l'autorisoit à appeler cette initiation une descente aux enfers. Il a su profiter de cet avantage avec beaucoup de jugement, et cette fiction anime toute sa fable.

« Si un ancien poëme attribué à Orphée, et intitulé, *Descente aux enfers*, subsistoit encore, nous y verrions peut-être que le sujet en étoit simplement l'*initiation* d'Orphée, et que c'est là ce qui a fourni à Virgile l'idée du sixième livre de son Énéide. Quoi qu'il en soit, Servius a assez bien compris le but de ce poëte, pour remarquer qu'il contient plusieurs choses empruntées de la profonde science des théologiens d'Égypte : *Multa per altam scientiam theologicorum Egyptiorum.* Or c'étoient les Égyptiens qui avoient inventé les dogmes qu'on enseignoit dans les mys-

tères : mais quoique je dise que c'a été le principal dessein du poëte, je ne prétends pas soutenir qu'il n'ait point eu d'autre objet. Il a emprunté plusieurs de ses épisodes d'Homère, et diverses notions philosophiques de Platon, comme nous le dirons.

« L'initié avoit un conducteur nommé Ἱεροφάντης, μυσταγωγὸς, Ἱερεὺς. Ce conducteur, qui pouvoit être, ou un homme ou une femme, lui apprenoit les cérémonies préparatoires, le conduisoit au spectacle mystérieux, et lui en expliquoit les diverses parties. Ainsi Virgile a donné à Énée la Sibylle pour conductrice; il la nomme *Vates, magna Sacerdos*, et *docta Comes*. Et comme le mystagogue devoit vivre dans le célibat, la Sibylle de Cumes n'étoit point mariée.

« Le premier avis que la prophétesse donne à Énée, c'est de chercher le *rameau d'or* consacré à Proserpine :

Aureus et foliis et lento vimine ramus,
Junoni infernæ dictus sacer.

« Servius ne sait comment rendre raison de cette particularité. Il s'imagine que le poëte fait peut-être allusion à un arbre planté au milieu du bocage sacré du temple de Diane, en Grèce. Lorsqu'un fugitif s'y étoit réfugié, et qu'il pouvoit arracher une branche de cet arbre, que les prêtres gardoient soigneusement, il avoit l'honneur de se battre à coups de poing avec l'un d'eux, et s'il pouvoit le vaincre, il prenoit sa place. Quoique rien ne soit plus étranger au sujet que cette explication vague, cependant M. l'abbé Banier, le meilleur interprète des fables anciennes, a été obligé de l'admettre après Servius, faute de mieux. Pour moi, je crois que ce rameau représente la couronne de myrte dont on couronnoit les initiés lors de la célébration des mystères. Il est dit que le *rameau d'or* est consacré à la déesse Proserpine; or le myrte l'étoit aussi.

Il n'est fait mention dans toute cette fable que de Proserpine, et nullement de Cérès. De plus, l'initiation est décrite comme une descente réelle aux Enfers. Ajoutez que si, dans la célébration des cérémonies mystérieuses, on invoquoit également Cérès et Proserpine, celle-ci présidoit seulement aux spectacles : or ce sixième livre de l'Énéïde ne contient la description que des spectacles représentés dans les mystères. D'ailleurs l'expression, *lento vimine*, représente très-bien une branche de myrte qui se plie aisément. Enfin, ce sont les colombes de Vénus qui dirigent Énée vers l'arbre :

Tum maximus Heros
Maternas agnoscit aves.

Elles volent vers l'arbre, et s'y arrêtent, comme y étant accoutumées; *c'étoit un lieu où elles se plaisoient* : car le myrte, comme chacun sait, étoit consacré à Vénus :

Sedibus optatis geminâ super arbore sidunt.

Mais il y a encore plus de beauté et de justesse ici qu'on n'en aperçoit à la première vue. Car non seulement le myrte étoit consacré à Proserpine aussi bien qu'à Vénus, mais les colombes étoient aussi consacrées à la première de ces déesses.

« Énée ayant pris le rameau, ou étant couronné de myrte, entra dans la grotte de la Sibylle :

Et vatis portat sub tecta Sibyllæ.

Ceci marquoit l'initiation aux petits mystères. Car Dion Chrysostôme nous dit qu'elle se faisoit ἐν οἰκήματι μικρῷ, *dans une petite chapelle*, comme on peut supposer qu'étoit la grotte de la Sibylle. Ceux qui étoient admis à la connoissance des petits mystères, s'appeloient Μύσται, c'est-à-dire, novices dans l'initiation.

« Ensuite la Sibylle conduit Énée au lieu d'où il doit descendre aux Enfers :

His actis propere exequitur præcepta Sibyllæ.

Cela signifie l'initiation dans les grands mystères, où les initiés sont appelés Ἐπόπται, c'est-à-dire, *spectateurs*. Cette initiation dans les formes se faisoit durant la nuit. Dion dit que les grands mystères se célébroient sous un dôme d'une grandeur et d'une magnificence extraordinaires :

Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris.

« Voici comment la réception d'Énée est décrite :

Sub pedibus mugire solum et juga cœpta moveri
Silvarum; visæque canes ululare per umbram,
Adventate deâ. Procul, ô, procul este, profani,
Conclamat vates, totoque absistite luco.

« Que ceci soit une description exacte de l'ouverture de la scène dans les mystères, c'est ce qui paroît par la description que Claudien fait de la manière dont ces redoutables cérémonies commençoient. Il représente la surprise et le ravissement d'un des initiés :

Furens antro se immisit aperto.

Il s'écrie comme en extase :

Gressus removete, profani!
Jam furor humanos nostro de pectore sensus
Expulit . . . .
Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, et claram dispergere fulmina lucem,
Adventum testata dei. Jam magnus ab imis
Auditur fremitus terris, templumque remugit
Cecropium. . . . .
Ecce procul ternas Hecate variata figuras
Exoritur.

« Il paroîtra combien ces deux descriptions s'accordent avec les relations des anciens auteurs Grecs sur ce sujet, si l'on considère l'idée générale que Dion Chrysostôme nous donne de l'initiation, par ces paroles : *Il en est ainsi lorsqu'on conduit un Grec ou un Barbare pour être initié dans un certain dôme mystique d'une grandeur et d'une magnificence admirables, où il voit divers spectacles mystiques, et entend de même une multitude de voix, où les ténèbres et la lumière affectent ses sens alternativement, et où mille choses extraordinaires se présentent à ses yeux.*

« Ces expressions, *visæ canes ululare per umbram*, se trouvent clairement expliquées par Plethon dans ses Scolies sur les oracles magiques de Zoroastre. « C'est la coutume, dit-il, dans la célébration des mystères, de présenter devant plusieurs des initiés des fantômes sous la figure de chiens, et d'autres formes et visions monstrueuses. »

« Le *procul, ô, procul este, profani* de la Sibylle, est une traduction littérale du formulaire usité par le mystagogue, à l'ouverture des mystères : Ἑκὰς, ἑκὰς ἔστε βέβηλοι. La Sibylle dit à Énée de s'armer de tout son courage, comme devant bientôt voir les plus épouvantables objets :

Tuque invade viam, vaginâque eripe ferrum :
Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.

Et l'on voit ensuite le héros prêt à combattre :

Corripit hic subitâ trepidus formidine ferrum
Æneas, strictamque aciem venientibus offert.

« C'est aussi de cette manière que les anciens nous représentent l'initié, au moment que les cérémonies commencent. « Entrant présentement dans le dôme mystique, *dit Themistius*, il est rempli d'étonnement et d'horreur ; l'inquiétude et la crainte s'emparent de son ame. Il ne peut avancer d'un seul pas, et ne sait comment entrer dans le droit che-

min qui doit le conduire au lieu où il desire d'arriver. Jusqu'à ce que le prophète (*Vates*), ou le conducteur, ouvrant le vestibule du temple, etc. » De même Proclus dit : « Comme dans les très-saints mystères, avant que la scène des visions mystiques s'ouvre, l'ame de l'initié est pénétrée de frayeur ; ainsi, etc. »

« On nous apprend bientôt ce qui cause la terreur d'Énée ; car nous le trouvons engagé au milieu de tous les maux réels et imaginaires de cette vie ; de toutes les maladies de l'esprit et du corps, de toutes les *terribiles visu formæ*, des Centaures, des Scylles, des Chimères, des Gorgones et des Harpies. Voilà ce que Plethon, dans le passage cité ci-dessus, appelle ἀλλόκοτα τὰς μορφὰς φάσματα ; *des formes et visions monstrueuses* qu'on voyoit à l'entrée des mystères. Celse dit qu'on présentoit les mêmes formes ou fantômes dans les cérémonies de Bacchus. On les rencontroit, suivant Virgile, dès l'entrée, *vestibulum ante ipsum*, et Thémistius nous apprend que le vestibule du temple étoit le théâtre de toutes ces horribles visions.

« A l'ouverture de cette scène, le poëte interrompt sa narration ; et comme voulant faire solennellement sa propre apologie, il s'écrie ;

Dii, quibus imperium est animarum, umbræque silentes;
Et Chaos, et Phlegeton, loca nocte silentia latè,
Sit mihi fas audita loqui ; sit numine vestro
Pandere res altâ terrâ et caligine mersas !

Il savoit qu'il alloit s'engager dans une entreprise impie ; car c'est ainsi qu'on regardoit la révélation des mystères. Claudien, dans le poëme que nous avons déjà cité, où il déclare ouvertement qu'il va traiter des mystères éleusiniens, en un temps où l'on n'avoit plus guère de vénération pour eux, ne laisse pas cependant de se conformer

à l'ancienne coutume, et d'excusa son entreprise de cette manière :

Dii, quibus in numerum, etc.
Vos mihi sacrarum penetralia pandite rerum
Et vestri secreta poli, quâ lampade Ditem
Flexit amor, quá ducta ferox Proserpina raptu
Possedit dotale chaos; quantasque per oras
Sollicito genitrix erraverit anxia cursu;
Unde datæ populis leges, et glande relictâ
Cesserit inventis Dodonia quercus aristis.

« Si la révélation des mystères eût été aussi sévèrement punie à Rome qu'elle l'étoit dans la Grèce, Virgile n'eût jamais osé écrire cette partie de son poëme. Cependant, comme on ne laissoit pas de traiter d'impie celui qui révéloit les mystères, Virgile le fait d'une manière couverte, et se justifie en même-temps auprès de ceux qui pourroient pénétrer son dessein.

« Le héros et son guide commencent maintenant leur voyage :

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram,
Perque domos Ditis vacuas, et inania regna;
Quale per incertam lunam sub luce malignâ
Est iter in silvis; ubi cœlum condidit umbrâ
Jupiter, et rebus nox abstulit atra colorem.

« Cette description me rappelle un passage de Lucien, dans son *Dialogue du Tyran*. Une compagnie de gens de toute condition, allant ensemble dans l'autre monde; Mycille s'écrie : « Ah! qu'il fait noir ici! Où est à présent le beau Mégille? Qui peut dire laquelle est la plus belle, de Simmiche ou de Phriné? Tout se ressemble ici, tout est de la même couleur; on ne sauroit faire de comparaisons, et même mon vieux manteau, qui tout à l'heure n'offroit à vos yeux qu'un objet bien irrégulier, est à présent aussi hono-

-rable que la pourpre de sa Majesté que nous avons ici. La vérité est que l'un et l'autre se sont évanouis à nos yeux, et se sont cachés sous la même couverture. Mais, mon ami le Cynique, où es-tu? donne-moi la main, *toi qui es initié dans les mystères éleusiniens*, dis-moi : ceci ne ressemble-t-il pas bien à la marche qu'on fait là dans l'obscurité? Le Cyn. Oh! tout à fait; et regarde, voilà une des Furies qui vient, comme je le conjecture par son équipage, avec sa torche à la main et son regard terrible. »

« Énée, arrivé sur les bords du Cocyte, est surpris de voir la foule des ombres qui errent aux environs de ce fleuve, et paroissent s'impatienter de ce qu'on ne les passe pas. Son guide lui apprend que ce sont les ombres de ceux dont les corps n'ont point été inhumés; c'est pourquoi elles sont condamnées à errer çà et là le long du fleuve pendant cent ans avant que de pouvoir le passer :

Hæc omnis, quam cernis, inops inhumataque turba est :
Portitor ille, Charon; hi, quos vehit unda sepulti :
Nec ripas datur horrendas, nec rauca fluenta
Transportare priùs, quàm sedibus ossa quierunt.
Centum errant annos, volitantque hæc littora circùm.
Tunc demum admissi stagna exoptata revisunt.

« Ne pensons pas que cette ancienne notion doive son origine au vulgaire superstitieux : c'est une des plus sages inventions des anciens législateurs, d'avoir su imprimer cette idée dans l'esprit des peuples. Il n'y a aucun lieu de douter que ce ne soit à eux qu'il faut l'attribuer, puisqu'elle vient originairement des Égyptiens. Ces grands maîtres de la sagesse, voulant procurer la sûreté de leurs concitoyens, trouvèrent que rien n'y contribuoit davantage que l'enterrement public et solennel des morts; sans quoi on auroit pu aisément et impunément commettre mille meurtres secrets : c'est pourquoi ils introduisirent la coutume des funérailles publiques et pompeuses. Hérodote et Diodore

de Sicile nous apprennent que les Égyptiens étoient de tous les peuples ceux chez qui les obséques se faisoient avec le plus de cérémonies. Mais, afin d'en assurer davantage l'observation, par un motif de religion, aussi bien que par la coutume, ils enseignèrent au peuple que les morts ne pouvoient arriver en un lieu de repos dans l'autre monde, avant qu'on leur eût rendu les honneurs funèbres en celui-ci : ce qui doit nécessairement avoir porté les hommes à observer soigneusement toutes les cérémonies des funérailles. Par là le législateur parvenoit à son but, qui étoit la sûreté du peuple. Cette notion se répandit si loin, et prit de si fortes racines dans l'esprit des hommes, que ce qu'il y a d'essentiel dans cet usage s'est conservé même jusqu'à présent chez la plupart des peuples civilisés. Il y a une chose qui, si l'on y fait attention, montre bien de quelle importance les anciens croyoient que la sépulture des morts étoit. Homère, Sophocle et Euripide, sont sans contredit les trois plus grands poëtes Grecs. Or, suivant le jugement des critiques modernes, on remarque dans l'*Iliade*, dans l'*Ajax* et dans les *Phéniciens*, une vicieuse continuation de la fable, qui rompt l'unité de l'action par la célébration des funérailles de Patrocle, d'Ajax et de Polynice. Mais ces critiques ne considèrent pas que les anciens regardoient les obsèques comme une partie inséparable de l'histoire de la mort d'un homme. C'est pourquoi ces grands maîtres de l'unité et des bienséances ne pensoient pas que l'action fût finie avant qu'on eût rendu les derniers devoirs aux morts.

« Mais le législateur Égyptien trouva ensuite un autre avantage dans cette opinion du peuple sur la nécessité des funérailles pour le repos des morts : cela donna lieu d'infliger aux débiteurs insolvables une punition qui rendit un service considérable à la société. Car au lieu d'enterrer les débiteurs insolvables tout vivans, comme cela se pratique généralement parmi les barbares modernes, les

Égyptiens, peuple poli et humain, firent une loi qui ordonnoit de laisser sans sépulture les cadavres des débiteurs; et l'histoire nous apprend que la terreur que cette punition inspira, produisit l'effet qu'on en attendoit. Le savant Marsham semble s'être trompé ici lorsqu'il suppose que cette défense d'inhumer a donné naissance à l'opinion des Grecs, qui ont cru que les esprits de ceux qui n'étoient point enterrés, erroient çà et là sur la terre; au lieu qu'il est clair, par la nature même de la chose, que la loi fut fondée sur cette opinion, qui étoit originaire d'Égypte, et non pas l'opinion sur la loi.

« Après tout, si le poëte n'eût pas cru la chose d'une grande importance, il ne s'y seroit pas arrêté si long-temps, et n'y seroit pas revenu dans la suite; il n'auroit pas représenté son héros réfléchissant profondément sur le sort de ces ames:

Constitit Anchisâ satus, et vestigia pressit
Multa putans, sortemque animo miseratus iniquam.

« Servius remarque là dessus: *Iniqua enim sors est puniri propter alterius negligentiam; nec enim quis culpâ suâ caret sepulchro:* « C'est un sort injuste que d'être puni pour la négligence d'autrui; car personne n'est privé de la sépulture par sa propre faute». *Quelle injustice!* s'écrie ici M. Bayle; *étoit-ce la faute de ces ames que leurs corps n'eussent pas été enterrés?* Mais ne sachant pas l'origine de cette opinion, il n'en a pas aperçu l'usage; de là vient qu'il attribue à la superstition ce qui étoit l'effet d'une sage politique. Virgile, par *sors iniqua,* entend seulement que dans cette institution civile, comme dans plusieurs autres, *un bien général est souvent un mal pour quelques particuliers.*

« Ce qu'on apercevoit ensuite sur les bords du Cocyte, c'étoit Caron avec sa barque. Tous les savans sont persuadés que Caron est un Égyptien qui a existé réellement.

Les Égyptiens, comme tous les autres peuples, dans les descriptions qu'ils faisoient de l'autre monde, empruntoient leurs idées des choses qui leur étoient familières dans celui-ci. Dans leurs cérémonies funèbres, qui étoient chez eux d'une bien plus grande importance que chez les autres nations, ils avoient coutume de transporter les morts de l'autre côté du Nil, par le marais ou lac *Acherusia*, et on les mettoit dans des voûtes souterraines : le batelier s'appeloit Caron dans leur langue. Or dans les descriptions qu'ils faisoient de l'autre monde, dans leurs mystères, rien n'étoit plus naturel que d'emprunter les idées de ce qui se pratiquoit dans les cérémonies funèbres. Et il seroit aisé de prouver, s'il en étoit besoin, que ce sont les Égyptiens qui ont changé ces réalités en *fables*, et non pas les Grecs, comme la plupart de leurs auteurs le pensent.

« Énée ayant passé le fleuve se trouve dans la région des morts. Le premier objet qui le frappe, c'est le chien *Cerbère* :

Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Personat adverso recubans immanis in antro.

« C'est là manifestement le fantôme des mystères, qui, selon le témoignage de Plethon, cité ci-dessus, paroissoit sous la forme d'un chien, κυνώδη τινα. Et dans la fable de la descente d'Hercule aux Enfers, laquelle ne signifie que son initiation aux mystères, il est dit qu'il fut aux Enfers pour en emmener *Cerbère*.

« La région des Enfers étoit divisée en trois parties, suivant Virgile; savoir, le Purgatoire, le Tartare et les Champs Élysées. Car Deiphobe étant dans le premier de ces lieux, dit :

Discedam, explebo numerum, reddarque tenebris.

Et il dit de Thésée qui est dans le second :

Sedet, æternumque sedebit
Infelix Theseus.

« Dans les mystères, ces régions étoient divisées précisément de la même manière. Platon parle des ames qui sont enfoncées dans la boue et dans l'ordure, et qui doivent demeurer dans l'obscurité jusqu'à ce qu'une longue suite d'années les ait purgées et purifiées, comme Virgile l'enseigne ici. Et Celse remarque, dans Origène, qu'on enseignoit l'éternité des peines dans les mystères.

« Ce qu'il y a de bien remarquable ici, c'est que les vertus et les vices dont le poëte fait l'énumération, et qui sont répandus dans ces trois régions, sont ceux qui se rapportent le plus directement à la société : cela fait voir que Virgile avoit les mêmes vues que les instituteurs des mystères.

« Le Purgatoire, qui est la première division, est peuplé de *suicides*, ou gens qui se sont tués eux-mêmes; d'amoureux extravagans, de guerriers ambitieux; en un mot, de ceux qui, ayant donné un libre cours à leurs passions violentes, étoient plutôt malheureux que méchans : et il est à remarquer qu'on trouve un des initiés parmi eux :

Cererique sacrum Polybœten.

Ce qui s'accorde avec ce qu'on enseignoit publiquement dans les mystères, que l'initiation sans la vertu ne servoit de rien; au lieu que les initiés, qui s'attachoient à la pratique de la vertu, avoient de grands avantages sur tous les autres hommes dans l'autre vie.

« De tous les désordres punis dans le Purgatoire, le meurtre de soi-même est le plus pernicieux à la société. Aussi la triste condition de ces meurtriers est-elle marquée ici plus distinctement que celles des autres :

Proxima deinde tenent mœsti loca; qui sibi letum
Insontes peperêre manu, lucemque perosi
Projecêre animas : quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem, et duros perferre labores !

Ici le poëte suit exactement ce qu'on enseignoit dans les

mystères, où non seulement on défendoit le meurtre de soi-même, mais on déclaroit aussi pourquoi il étoit criminel. *Le discours qu'on nous tient tous les jours dans les cérémonies et dans les mystères*, dit Platon, *que Dieu nous a mis dans cette vie comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans sa permission*, etc.

« Jusqu'ici tout va bien; mais que dirons-nous des enfans et des hommes injustement condamnés, que le poëte place dans le Purgatoire? Car, quoique plusieurs théologiens modernes envoient les premiers, après la mort, et l'inquisition les seconds, dans un lieu de punition, l'ancien paganisme étoit d'un esprit beaucoup plus doux et plus modéré. Il n'est pas aisé d'expliquer pourquoi ces personnes sont là : les commentateurs, suivant leur coutume, gardent sur ce point difficile un profond silence. Considérons d'abord le cas des enfans, nous verrons qu'il n'est possible d'en rendre raison qu'en suivant mon système; ce qui doit être regardé comme un grand préjugé en sa faveur :

Continuò auditæ voces, vagitus et ingens,
Infantumque animæ flentes in limine primo;
Quos dulcis vitæ exsortes, et ab ubere raptos
Abstulit atra dies, et funere mersit acerbo.

« Il paroît que ce sont ici les cris et les lamentations que Proclus dit qu'on entendoit dans les mystères; il s'agit seulement de savoir quelle est l'origine d'une opinion si extraordinaire. Je crois que c'est ici une autre institution du législateur, destinée à la conservation des enfans, comme l'établissement des funérailles étoit destiné à la conservation des pères. Rien n'étoit plus propre à engager les pères de prendre soin de la vie de leurs enfans, que cette terrible doctrine. Et qu'on ne dise point que l'amour naturel des parens est assez puissant de lui-même, et n'a pas besoin d'un nouveau motif pour les porter à conserver leurs enfans. On sait que la pratique horrible et dénaturée d'exposer les

enfans étoit universellement établie parmi les anciens, et avoit presque déraciné de leur cœur les sentimens de la nature et ceux de la morale. Il falloit opposer une forte et puissante digue à ce désordre; et c'est ce qui engagea le magistrat à employer cet artifice, c'est-à-dire, à persuader aux peuples que les enfans morts en bas âge souffroient dans l'autre monde, afin de rétablir l'instinct et de ranimer les sentimens naturels qui étoient presque éteints. Rien en effet n'étoit plus digne des soins du magistrat.

« Ici M. Bayle est encore scandalisé : « La première chose, dit-il, que l'on rencontroit à l'entrée des Enfers, étoit la station des petits enfans qui ne cessoient de pleurer, et puis celle des personnes injustement condamnées à la mort. Quoi de plus choquant, de plus scandaleux, que la peine de ces petites créatures qui n'avoient encore commis nul péché, ou que la peine de ceux dont l'innocence avoit été opprimée par la calomnie. »

« Nous avons déjà éclairci ce qui regarde les enfans, et nous examinerons tout à l'heure le reste de l'objection. Il n'est pas étonnant que M. Bayle n'ait pu digérer cette doctrine touchant les petits enfans; je suis fort trompé, si le grand Platon lui-même n'en a pas été choqué : car, en rapportant la vision d'Érus de Pamphylie, touchant la distribution des peines et des récompenses d'une autre vie, lorsqu'il vient à parler de la condition des enfans, il s'exprime de cette manière : *Mais à l'égard de ceux qui meurent en bas âge, il* (*Érus*) *disoit certaines choses qui ne méritent pas qu'on en conserve la mémoire* Le récit de ce qu'Érus est supposé avoir vu dans l'autre monde, est un abrégé de ce que les Égyptiens enseignoient sur ce sujet; et *je ne doute point que ces choses, qui ne méritoient pas qu'on en conservât la mémoire*, ne fussent la doctrine des enfans dans le Purgatoire. Platon en fut choqué, parce qu'il ne fit pas attention à l'origine et à l'usage de cette doctrine, telle que nous l'expliquons ici.

« Pour ce qui regarde ceux *qui avoient été injustement condamnés*, il faut chercher une autre solution : c'est ici la plus embarrassante difficulté de toute l'*Enéide*.

Hos juxtà falso damnati crimine mortis;
Nec verò hæ sine sorte datæ, sine judice sedes.
Quæsitor Minos urnam movet : ille silentum
Conciliumque vocat, vitasque et crimina discit.

« Il semble y avoir ici une étrange confusion, aussi bien qu'une grande injustice. Ceux qui sont injustement accusés, sont non seulement dans un lieu de peine, mais, après avoir été d'abord représentés tous sous la même idée, ils sont ensuite distingués en deux classes, l'une de coupables, et l'autre d'innocens. Pour débrouiller tout ceci, il faut se souvenir d'une vieille histoire que Platon rapporte dans son *Gorgias* : « Du temps de Saturne, dit-il, il y avoit, touchant les mortels, une loi que les dieux observent toujours à présent : c'est que, lorsqu'un homme avoit vécu suivant les règles de la justice et de la piété, il étoit transporté après sa mort dans l'île des Bienheureux, où il jouissoit de toutes sortes de félicités, sans aucun mélange des maux qui affligent les hommes ; mais celui qui avoit été injuste et impie, étoit jeté dans un lieu de tourment, dans la prison de la justice divine, appelé le Tartare. Or, du temps de Saturne, et au commencement du règne de Jupiter, les juges qui avoient la commission d'exécuter cette loi, n'étoient que de simples hommes qui jugeoient les vivans, et marquoient à chacun le lieu qui lui étoit destiné, et le jour même qu'il devoit mourir. Ceci donna lieu à des jugemens injustes et mal fondés : sur quoi Pluton, et ceux à qui le soin des iles bienheureuses étoit commis, furent trouver Jupiter, et lui dirent que les hommes descendoient aux Enfers, *étant mal jugés, soit qu'ils eussent été absous ou condamnés*. Sur quoi le père des dieux leur fit cette réponse : Je remédierai à ce désordre, dit-il : les faux jugemens sont causés en partie

par le corps qui couvre ceux qui sont jugés; car on les juge tandis qu'ils sont encore en vie. Or plusieurs d'entre eux cachent un cœur corrompu sous une belle apparence; leur naissance ou leurs richesses en imposent, et lorsqu'ils viennent pour être jugés, il se trouve aisément des personnes qui rendent un bon témoignage de leur vie et de leurs mœurs: voilà ce qui renverse la justice, et aveugle les juges. Une autre cause de ce désordre, c'est que les juges eux-mêmes sont embarrassés de cette couverture corporelle; l'entendement est caché sous l'enveloppe des yeux, des oreilles, et sous l'impénétrable voile de la chair: ce sont là autant d'obstacles qui empêchent les juges de juger avec équité. En premier lieu donc, nous aurons soin que les juges ne sachent plus d'avance le jour de la mort; c'est pourquoi nous chargerons Prométhée de leur ôter cette prescience; en second lieu, nous ferons en sorte que ceux qui viendront pour être jugés soient dépouillés de tout ce qui les déguise: car désormais ils seront jugés dans l'autre monde. Et comme ils seront entièrement dépouillés, il est à propos que leurs juges le soient aussi, afin qu'à l'arrivée de chaque nouvel habitant, qui vient destitué de tout ce qui l'environnoit sur la terre, et qui laisse tous ses ornemens derrière lui, l'ame puisse envisager l'ame, et être ainsi en état de prononcer un jugement équitable. C'est pourquoi, comme j'avois prévu toutes ces choses, avant que vous-mêmes vous vous en fussiez aperçus, j'ai pris soin d'établir mes propres fils pour juges; deux d'entre eux, Minos et Rhadamanthe, sont d'Asie; Éaque, le troisième, est Européen. Lorsqu'ils mourront, ils auront leur tribunal dans les Enfers, dans cet endroit où le chemin se partage en deux routes, dont l'une conduit aux îles heureuses, et l'autre au Tartare. Rhadamanthe jugera les Asiatiques, et Éaque les Européens; mais je donne une autorité supérieure à Minos; il jugera par voie d'appel, lorsque les autres juges se trouveront embarrassés à décider quelques cas obscurs et difficiles, afin qu'on puisse

assigner à chacun avec la dernière équité le lieu qui lui est dû. »

« Le sujet commence à présent à s'éclaircir : il est évident que le poëte, en parlant de ceux qui sont *faussement condamnés*, fait allusion à cette ancienne fable. Nous voyons maintenant que, par *falso damnati crimine mortis*, Virgile n'entend pas, comme on pourroit se l'imaginer, *innocentes addicti morti ob injustam calumniam*, mais *homines indignè et perperam adjudicati*, non des gens injustement condamnés, mais des gens mal jugés, soit qu'ils aient été absous ou condamnés : car les juges prononçant plus souvent des sentences de condamnation que d'absolution, la plus grande partie est mise ici figurément pour le tout. Si l'on croit que c'est là une figure trop hardie, on pourra prendre la liberté de changer un mot dans le texte, et de lire :

Hos juxtà falsò damnati tempore *mortis* ;

C'est-à-dire, ceux qui ont été *mal jugés au temps de la mort*. Ce qui suit,

Nec verò hæ sine sorte datæ sine judice sedes,
Vitasque et crimina discit ;

s'accorde avec cette explication, qui suppose une sentence mal fondée, soit d'absolution, soit de condamnation. Il ne reste plus ici qu'une difficulté ; et, pour dire la vérité, elle vient plutôt d'une méprise de Virgile, que de ses lecteurs. Nous trouvons ces gens mal jugés, déjà placés avec d'autres criminels dans un lieu destiné pour eux, je veux dire le Purgatoire ; mais ils sont mal placés, par une inadvertance du poëte : car il paroît, par la fable, qu'ils auroient dû être mis sur les limites des trois divisions, dans l'endroit où le grand chemin se partage en deux routes, dont l'une conduit

au Tartare, et l'autre aux Champs Élysées, que Virgile décrit ensuite de cette manière :

Hic locus est, partes ubi se via findit in ambas.
Dextera, quæ Ditis magni sub mœnia tendit.
Hîc iter Elysium nobis; at læva malorum
Exercet pœnas, et ad impia Tartara mittit.

« Il ne reste plus qu'à rechercher le fondement et l'origine de la fable. Diodore de Sicile nous apprend que c'étoit la coutume des Égyptiens d'établir des juges à l'enterrement de tous les particuliers, pour examiner leur vie et leur conduite, et les absoudre ou les condamner, selon que les témoignages qu'on leur rendoit étoient favorables ou désavantageux. Ces juges étoient de l'ordre des prêtres, et il y a apparence qu'ils prétendoient que leurs sentences étoient ratifiées dans le séjour des ombres. La partialité et les présens qu'on leur faisoit ont pu, avec le temps, leur faire prononcer des sentences iniques; et le ressentiment ou la faveur ont pu l'emporter sur la justice. Ceci pouvant scandaliser le peuple, on trouva à propos d'enseigner que la sentence qui devoit décider pour jamais du sort de chacun, étoit réservée au tribunal de l'autre monde. Voilà, si je ne me trompe, ce qui donna lieu à la fable en général.

« Mais elle renferme une circonstance dont on ne peut pas si bien rendre raison par cette supposition : je veux parler des juges qui prononcent leur sentence en ce monde, et qui prédisent le jour de la mort du coupable, et l'ordre donné à Prométhée d'abolir leur juridiction, et de les priver de la prescience. Pour entendre cela, il faut supposer, ce qui en effet est très-probable, que la coutume dont parle Diodore a succédé à une autre plus ancienne, qui est que les prêtres jugeoient les criminels, durant leur vie, sur les crimes dont le tribunal civil ne pouvoit pas si bien prendre connoissance. Si cela est, il s'ensuivra que, par la prédiction de la mort du coupable, on entendoit la peine de mort à

laquelle il étoit condamné ; et Prométhée, qui les prive du don de prescience, signifiera que le magistrat civil abolit leur juridiction. Ce nom de Prométhée convient assez bien au magistrat, qui, par les arts nécessaires au bonheur de la société, forme l'esprit et les mœurs du peuple. Voilà, suivant mon sentiment, quelle fut l'origine de la fable de Platon ; et il semble qu'il ait eu cette origine dans l'esprit, puisqu'en faisant parler Socrate, qui la rapporte, il lui met ces paroles dans la bouche : « Écoutez donc un conte célèbre, que vous traiterez, je pense, de fable, mais que pour moi j'appelle une histoire véritable. »

« Je me flatte d'avoir éclairci ce sujet obscur à la satisfaction du lecteur : il paroît combien il avoit besoin d'être éclairci, par l'observation que fait là-dessus un des plus grands génies de ce siècle, dans un discours composé exprès pour expliquer la descente d'Énée aux Enfers. « On voit ici, dit ce célèbre auteur, les caractères de trois sortes de personnes qui sont placées sur les limites, et je ne saurois dire pourquoi ils sont placés si particulièrement en cet endroit, si ce n'est parce qu'aucun d'eux ne paroît avoir droit d'occuper une place parmi les morts, à cause qu'ils n'ont pas achevé le cours des années qui leur avoient été assignées sur la terre. Les premiers sont les ames des enfans qui ont été enlevés de ce monde par une mort prématurée ; les seconds, ceux qui ont été mis à mort injustement par une sentence inique ; et les troisièmes, ceux qui, las de la vie, se sont tués eux-mêmes.

« Après cela on trouve deux épisodes, l'un sur Didon, l'autre sur Déiphobe, à l'imitation d'Homère. Je ne trouve rien là qui se rapporte à mon sujet, si ce n'est l'affreuse description de Déiphobe, dont le fantôme mutilé est représenté suivant la philosophie de Platon, qui nous apprend que les morts conservent non seulement toutes les passions de l'ame, mais aussi toutes les marques et tous les défauts du corps.

« Énée, ayant passé la première division, arrive sur les confins du Tartare : là on lui explique tout ce qui a du rapport aux crimes et à la punition de ceux qui habitent ces terribles lieux. C'est son guide qui l'instruit de tout, et qui, pour lui faire comprendre quel est l'office du hiérophante, ou interprète des mystères, se sert de ces paroles :

Dux inclyte Teucrûm,
Nulli fas casto sceleratum insistere limen :
Sed me, cum lucis Hecate præfecit Avernis,
Ipsa deûm pœnas docuit, perque omnia duxit.

« Il est à remarquer qu'Énée est conduit par les régions du Purgatoire et des Champs Élysées, mais qu'on ne fait que lui montrer le Tartare dans l'éloignement :

Tum demum horrisono stridentes cardine sacræ
Panduntur portæ : Cernis, custodia qualis
Vestibulo sedeat, facies quæ limina servet?

La chose ne pouvoit pas être autrement dans les spectacles et représentations des mystères, comme il est aisé de le comprendre.

« Les criminels condamnés aux peines éternelles étoient :

« 1° Ceux qui avoient péché secrètement, afin d'éviter la punition du magistrat :

Gnossius hæc Rhadamanthus habet durissima regna :
Castigatque, auditque dolos ; subigitque fateri
Quæ quis apud superos, furto lætatus inani,
Distulit in seram commissa piacula mortem.

C'étoit principalement par rapport à de pareils crimes, que les législateurs tâchoient d'inculquer dans l'esprit des peuples le dogme des peines d'une autre vie.

« 2° Les athées qui se moquoient de dieu et de la religion :

Hic genus antiquum terræ, Titania pubes..

Ceci étoit conforme aux lois de Charondas, qui dit : *Que le mépris des dieux soit mis au nombre des crimes les plus énormes*. Le poëte insiste particulièrement sur cette espèce d'impiété, qui consiste à prétendre aux honneurs divins :

Vidi et crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis et sonitus imitatur Olympi.

Il avoit sans doute dessein de censurer indirectement l'*apothéose*, qui alors commençoit à s'introduire à Rome; et je je ne saurois m'empêcher de croire qu'Horace, dans l'ode dont Virgile est le sujet, a voulu aussi reprocher cette folie à ses concitoyens :

Cœlum ipsum petimus stultitiâ; neque
Per nostrum patimur scelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.

« 3° Ceux qui violoient les devoirs d'obligation imparfaite, qui ne sont pas du ressort des lois civiles ; comme le manque d'amitié pour ses frères, de respect pour ses père et mère, de protection pour ses cliens, et de charité pour les pauvres :

Hic quibus invisi fratres, dum vita manebat,
Pulsatusve parens, et fraus innexa clienti,
Aut qui divitiis soli incubuêre repertis,
Nec partem posuêre suis; quæ maxima turba est.

« 4° Les traîtres et les adultères, ces perturbateurs du repos public et particulier :

Quique ob adulterium cæsi, quique arma secuti
Impia, nec veriti dominorum fallere dextras.
Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit; fixit leges pretio atque refixit,
Hic thalamum invasit natæ vetitosque hymenæos.

« Il est à remarquer qu'il ne dit pas simplement *adulteri*,

les adultères, mais *ob adulterium cæsi*, ceux qui ont été mis à mort pour le crime d'adultère, afin de faire comprendre que les plus sévères punitions humaines ne sauroient expier ce crime devant le tribunal de la justice divine.

« 5° La cinquième et dernière espèce de criminels sont ceux qui se sont intrus dans les mystères, ou qui les ont violés : il sont représentés ici sous le caractère de Thésée.

Sedet æternumque sedebit,
Infelix Theseus, Phlegyasque miserrimus omnes
Admonet, et magnâ testatur voce per umbras,
Discite justitiam moniti et non temnere divos.

« Selon la fable, Thésée et son ami Pirithoüs formèrent le dessein d'enlever Proserpine des Enfers; mais ayant été pris sur le fait, Pirithoüs fut livré à Cerbère, et Thésée fut enchaîné jusqu'à ce qu'Hercule le délivrât. On a voulu sans doute marquer par là *qu'ils s'étoient clandestinement intrus dans les mystères*, crime dont ils furent punis, comme la fable le marque; ce qui me rappelle une histoire que Tite-Live raconte. « Les Athéniens, dit-il, s'engagèrent dans la guerre contre Philippe pour un sujet bien peu important dans un temps où il ne leur restoit rien de leur ancienne splendeur, que la fierté. Durant les jours de l'initiation, deux jeunes Arcaniens qui n'étoient point initiés, et qui ignoroient tout ce qui regarde ce culte secret, entrèrent avec la foule dans le temple de Cérés; ils se trahirent bientôt par leurs discours, faisant des questions qui découvroient leur ignorance. Ils furent conduits devant le président des mystères, et quoiqu'il fût évident qu'ils étoient entrés dans le temple innocemment et par erreur, on ne laissa pas de les faire mourir comme coupables d'un crime énorme. »

« Les *Phlegyæ* ou *Plygiæ* dont parle Virgile sont, si je ne me trompe, ces gens de la Béotie dont Pausanias fait mention, qui, ayant voulu piller le temple d'Apollon à

Delphes, périrent presque tous par la foudre, par des tremblemens de terre et par la peste. De là vient que *Phlegyæ* a signifié, en général, des impies et des sacriléges ; et c'est en ce sens qu'il faut prendre ce mot dans ce passage de Virgile que nous venons de rapporter.

« La charge que l'on donne ici à Thésée, d'exhorter ses auditeurs à la piété, ne convenoit sans doute à personne si bien qu'à lui dans le spectacle des mystères, puisqu'il y représentoit le personnage d'un homme qui les avoit profanés ; et il faut bien observer que cette idée que nous donnons de la descente d'Énée aux Enfers lève une difficulté dont les critiques n'ont jamais pu se tirer. N'étoit-ce pas un emploi bien impertinent et bien inutile que de crier sans cesse aux oreilles des damnés, qu'ils apprissent à être justes et à ne point mépriser les dieux ?

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

Car, quoique cette sentence renferme une vérité de la dernière importance, il étoit bien inutile de la prêcher à des gens qui n'avoient plus de pardon à espérer. Le célèbre Scarron, qui a employé son méprisable talent à tourner en ridicule le poëme le plus utile qui ait jamais été composé, n'a pas manqué de faire plaisamment cette objection, lorsqu'il dit :

Cette sentence est bonne et belle ;
Mais en Enfer de quoi sert-elle ?

Et il faut avouer que, suivant l'idée qu'on se forme communément de la descente d'Énée aux Enfers, Virgile fait jouer à Thésée un rôle peu convenable ; mais rien n'est plus raisonnable ni plus utile que cet avertissement continuel, si l'on suppose que Virgile donne ici (comme il le fait réellement) une représentation de ce qui se disoit et se faisoit durant la célébration des spectacles des mystères : car, en ce cas, l'avertissement étoit adressé à une grande

multitude de spectateurs vivans. Il ne faut pas s'imaginer que ce que je soutiens ici, savoir, que cette exhortation faisoit partie des spectacles, ne soit qu'une simple supposition probable. Aristide dit expressément qu'on ne chantoit nulle part des paroles plus propres à frapper d'étonnement que dans ces mystères ; et la raison qu'il en donne, c'est que les sons et les spectacles réunis devoient faire une impression plus profonde sur l'esprit des initiés. Mais je conclus d'un passage de Pindare, que dans les spectacles des mystères (d'où les hommes ont emprunté toutes leurs idées des régions infernales) c'étoit la coutume que chaque coupable, qui étoit représenté comme souffrant actuellement quelque punition, fît une exhortation aux assistans contre le crime particulier qu'il avoit commis. « On rapporte, dit Pindare, qu'Ixion, en tournant continuellement sur sa roue rapide, crie aux mortels qu'ils soient toujours disposés à témoigner leur reconnoisance à leurs bienfaiteurs, pour les graces qu'ils en ont reçues. » Le mot βρότοι, les mortels, fait voir clairement que ce discours s'adressoit à des hommes de ce monde.

« Le poëte finit le catalogue des damnés par ces paroles :

Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.

C'étoit une opinion assez généralement reçue parmi les anciens, que le succès sanctifioit les actions, comme étant une marque de l'assistance et de l'approbation des dieux. Cette opinion étant très-pernicieuse, il étoit nécessaire de la réfuter, en montrant que le traître couronné qui a rendu sa patrie esclave, et le conspirateur confondu qui expire sur la roue, sont également les objets de la justice divine.

« Énée ayant passé le Tartare, arrive sur les frontières des Champs Élysées, où il se purifie :

Occupat Æneas aditum, corpusque recenti
Spargit aquâ, ramumque adverso in limine figit.

Ensuite il entre dans le séjour des bienheureux :

Devenere locos lætos, et amœna vireta,
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.
Largior hic campos æther, et lumine vestit
Purpureo : solemque suum, sua sidera norunt.

« C'est précisément de cette manière que Thémistius décrit l'initié au moment que cette scène s'ouvre. « Étant maintenant purifié, il découvre à l'initié une région toute illuminée, resplendissante d'une clarté divine. Les nuages et les épaisses ténèbres sont maintenant dissipées ; l'ame se sent, pour ainsi dire, transportée de la plus affreuse obscurité, dans le jour le plus clair et le plus serein. » Ce passage du Tartare aux Champs Élysées fait dire à Aristide que ces cérémonies causent en même temps de l'horreur et un plaisir ravissant.

« Ici Virgile, en abandonnant Homère, et en suivant la charmante description qu'on faisoit des Champs Élysées dans la représentation des mystères, a évité un défaut considérable dans lequel est tombé son maître, qui fait une peinture si peu agréable des *fortunata nemora*, ou bois fortunés, qu'elle n'excite aucun desir d'y vivre ; de sorte qu'il ruine par là le dessein que les législateurs avoient, en persuadant les peuples de l'existence de cet heureux séjour. Il introduit même son héros jouissant de ce séjour, et disant à Ulysse qu'il aimeroit mieux être un simple manœuvre sur la terre, que de commander dans la région des morts ; et en général, tous ses héros sont représentés comme étant dans un état malheureux : bien plus, afin d'ôter aux hommes tout ce qui les engage à faire de grandes et de belles actions, il représente la gloire comme quelque chose de frivole et de ridicule. Virgile, au contraire, qui n'avoit d'autre but dans ce poëme que de procurer le bien de la société, représente l'amour de la gloire comme une passion si puissante,

même dans l'autre monde, que la simple promesse que la Sibylle fait à Palinure, que son nom ne mourra jamais, réjouit son ombre :

Æternumque locus Palinuri nomen habebit :
His dictis curæ emotæ, pulsusque parumper
Corde dolor tristi : gaudet cognomine terra.

Ce furent ces désagréables descriptions de l'autre monde et les histoires licentieuses des dieux, les unes et les autres si pernicieuses à la société, qui engagèrent Platon à bannir Homère de sa république.

« Virgile assigne la première place dans ces heureuses régions aux législateurs, et à ceux qui ont tiré les hommes de l'état de simple nature, pour les faire vivre en société :

Magnanimi Heroes, nati melioribus annis.

« On voit à leur tête Orphée, le plus célèbre des législateurs de l'Europe, mais mieux connu en qualité de poëte : car les premières lois ayant été écrites en vers, afin que les hommes pussent agréablement et aisément les apprendre par cœur, la fable a supposé qu'Orphée adoucit les mœurs des hommes sauvages de la Thrace, par la force de l'harmonie :

Threicius longâ cum veste sacerdos
Obloquitur numeris septem discrimina vocum.

« On lui donne la première place, non seulement parce qu'il a été un législateur, mais aussi parce que c'est lui qui introduisit les mystères dans cette partie de l'Europe.

« Dans le second rang sont les bons citoyens et ceux qui se sont sacrifiés pour la patrie :

Hic manus, ob patriam pugnando vulnera passi.

« Dans le troisième, on trouve les prêtres qui ont eu de la vertu et de la piété :

Quique Sacerdotes casti, dum vita manebat;
Quique pii vates, et Phœbo digna locuti.

« Car il étoit nécessaire, pour le bien de la société, que ceux qui présidoient à la religion vécussent saintement, et n'enseignassent rien touchant les dieux, qui ne fût convenable à l'excellence de leur nature.

« La dernière place est assignée aux inventeurs des arts libéraux et mécaniques :

Inventas aut qui vitam excoluêre per artes;
Quique suî memores alios fecêre merendo.

En tout ceci, Virgile a suivi pas à pas ceux qui enseignoient durant la célébration des mystères; ils déclaroient continuellement que la vertu seule pouvoit donner aux hommes le droit d'être heureux, et que les cérémonies, les lustrations, les sacrifices, ne servoient de rien sans la vertu.

« Un grand nombre de personnes passent en revue devant Énée, des deux côtés du Styx :

Matres atque viri, defunctaque corpora vitâ
Magnanimûm Heroum, pueri, innuptæque puellæ;
Hunc circùm innumeræ gentes populique volabant.

Et Aristide nous apprend que, dans les spectacles des mystères, des générations innombrables d'hommes et de femmes paroissoient aux yeux des initiés.

« Malgré cette parfaite conformité qu'il y a entre le spectacle que Virgile nous donne, et celui qu'on représentoit dans la célébration des mystères, il manque encore une chose pour convaincre entièrement le lecteur de la vérité de notre interprétation. C'est le fameux secret des mys-

tères qui étoit le dogme de l'*unité de Dieu*. Si Virgile avoit omis cette particularité, nous serions obligé de convenir que, quoique son but ait été de représenter l'initiation aux mystères, il ne l'auroit pourtant représentée qu'imparfaitement; mais il étoit trop bon peintre pour laisser rien d'équivoque dans son tableau : c'est pourquoi il a conclu l'initiation de son héros, en lui confiant, comme c'étoit la coutume, les *ἀπόρρητα*, les *secrets*, ou le dogme de l'*unité de Dieu*. Jusqu'à ce que cela fût fait, l'initié n'étoit point arrivé au haut degré de la perfection, et on ne pouvoit point le nommer *ἐπόπτης*, dans toute l'étendue de la signification de ce mot.

« C'est pourquoi le poëte introduit Musée, qui avoit été hiérophante à Athènes, et qui conduit Énée vers le lieu où l'ombre de son père lui apparoît, et lui découvre la doctrine cachée de la perfection, en se servant de ces expressions sublimes :

Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantûm,
Et quæ marmorea fert monstra sub æquore pontus.

« Anchise poursuit, en expliquant la nature et l'usage du Purgatoire, ce qui n'avoit pas été fait durant le passage du héros par cette région. Ensuite il vient à la doctrine de la *métempsycose;* doctrine qu'on enseignoit avec soin dans les mystères, afin de justifier les attributs moraux de la divinité. Ceci fournit au poëte le plus bel épisode qu'on puisse concevoir, et qui consiste à faire passer la postérité du héros en revue devant lui, et c'est par là que le spectacle finit.

« En suivant Énée dans son voyage aux trois régions

des morts, nous avons fait voir, par l'autorité de plus d'un ancien auteur, la conformité qu'il y a entre ce qui lui arrive et ce qui arrivoit à ceux qu'on initioit aux mystères. Réunissons maintenant dans un seul point de vue ce qui est dispersé çà et là dans nos remarques; ce sera le moyen de répandre tant de lumière sur notre explication, qu'on n'en pourra plus révoquer en doute la vérité. Pour cet effet, qu'il me soit permis de rapporter un passage d'un ancien auteur, passage que Stobée nous a conservé. Il contient une description des spectacles des mystères, mais qui ne convient pas moins à la descente d'Énée aux enfers. « L'ame éprouve dans la mort les mêmes passions qu'elle ressent dans l'initiation aux mystères : aussi est-il à remarquer que les mots répondent aux mots, et les choses aux choses : car τελευτᾶν signifie *mourir*, et τελεῖσθαι, *être initié*. Dans la première scène, ce n'est qu'erreurs et qu'incertitudes, que courses laborieuses, et une marche pénible et effrayante durant les épaisses ténèbres de la nuit. Arrivés sur les confins de la *mort* et de l'*initiation*, tout paroît sous un aspect terrible; tout n'est qu'horreur, tremblement, crainte et frayeur. Mais dès que ces objets effrayans sont passés, une lumière miraculeuse et divine frappe leurs yeux; des plaines éclatantes, des prés émaillés de fleurs s'ouvrent de tous côtés devant eux. Des hymnes et des chœurs de musique enchantent leurs oreilles; ils entendent les doctrines sublimes de la science sacrée; ils ont des visions respectables et saintes. Rendus maintenant parfaits initiés et libres, ils ne sont plus contraints en rien; mais, couronnés et triomphans, ils se promènent par les régions des bienheureux; ils conversent avec des hommes saints et vertueux, et célèbrent désormais les sacrés mystères au gré de leurs desirs.»

« La marche étant finie, Énée et sa conductrice retournent dans les régions supérieures par la porte d'ivoire; car on nous apprend qu'il y a deux portes; l'une de corne, par

laquelle sortent les visions véritables ; et l'autre d'ivoire, par laquelle sortent les visions fausses :

Sunt geminæ somni portæ : quarum altera fertur
Cornea, quâ veris facilis datur exitus umbris :
Altera candenti perfecta nitens elephanto ;
Sed falsa ad cælum mittunt insomnia manes.
His ubi tum natum Anchises, unàque Sibyllam
Prosequitur dictis, portâque emittit eburnâ.

« Sur quoi Servius, simple grammairien, remarque froidement que le poëte veut seulement donner à entendre par là que tout ce qu'il vient de dire est faux et sans fondement : *Vult autem intelligi falsa esse omnia quæ dixit* ; et c'est là l'explication de tous les critiques. Le P. de la Rue, qui est un des plus habiles, s'exprime à peu près de la même manière : *Cum igitur Virgilius Æneam eburneâ portâ emittit, indicat profectò, quicquid à se de illo inferorum aditu dictum est, in fabulis esse numerandum.* Pour justifier cette opinion, on remarque que Virgile étoit épicurien, et que, dans ses *Géorgiques*, il traite de fable tout ce qui se dit des Enfers :

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes, et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari !

« Mais que le divin Virgile a conclu le chef-d'œuvre de ses ouvrages d'une pitoyable manière, si on s'en rapporte à ces gens-là ! Il écrivit, non pour amuser les vieilles femmes et les enfans durant les longues soirées de l'hiver, par des contes semblables aux fables Milésiennes, mais pour instruire des hommes et des citoyens, pour leur enseigner les devoirs de l'humanité et de la société. Le dessein de ce sixième livre doit donc avoir été, 1° de rendre le dogme

d'une vie future utile par rapport à ce monde : or c'est ce que le poëte a fait, en représentant suivant quelle règle les récompenses et les peines sont distribuées ; 2° d'engager le héros dans une entreprise digne de lui. Or, si nous en croyons ces critiques, Virgile, après avoir employé toutes les forces de son esprit dans tout le cours de ce livre, pour exécuter ce dessein, et étant arrivé à la conclusion, d'un seul trait de plume il renverse tout de gaieté de cœur ; comme s'il eût dit : « Écoutez, mes concitoyens, j'ai tâché de vous porter à la vertu et de vous détourner du vice, afin de rendre la société entière heureuse et florissante, et de procurer le bonheur de chaque particulier. Pour imprimer dans vos esprits les vérités que je voulois vous enseigner, je vous ai proposé un grand exemple ; je vous ai décrit les aventures de votre célèbre aïeul, le fondateur de votre état ; et pour vous faire plus d'honneur, je l'ai représenté comme un héros parfait, je lui ai fait exécuter le dessein le plus hardi, mais en même temps le plus divin ; c'est l'établissement de la police civile ; et pour rendre son caractère sacré, et donner plus d'autorité à ses lois, je lui ai fait entreprendre le voyage dont vous voyez ici l'histoire. Mais, de peur que vous n'en retiriez quelque utilité, ou mon héros quelque gloire, je vous avertis que ce long discours sur une vie future n'est qu'une imagination ridicule et puérile, et que le rôle que notre héros joue ici n'est qu'un vain songe ; en un mot, tout ce que vous venez d'entendre, ne doit passer que pour une rêverie qui ne signifie rien, et dont vous ne devez tirer aucune conséquence, si ce n'est que le poëte étoit en humeur de se moquer de vos superstitions. » Voilà, dis-je, comme on fait parler Virgile, si on suit l'interprétation des commentateurs anciens et modernes.

« La vérité est qu'on ne sauroit lever cette difficulté, qu'en suivant notre système, suivant lequel Virgile n'entend autre chose, par cette histoire de la descente aux Enfers, que

l'initiation aux mystères. Cela explique l'énigme et réhabilite le poëte : car s'il a eu dessein de décrire cette initiation, comme il y a lieu de le croire, il aura sans doute découvert son intention secrète par quelque marque particulière ; et où pouvoit-il mieux la placer que dans la conclusion de son livre ? Il a donc, par une beauté d'invention qui lui est propre, renchéri sur ce qu'Homère raconte des deux portes ; celle de corne destinée aux visions véritables, et celle d'ivoire, destinée aux visions fausses. Par la première, Virgile donne à entendre la réalité d'une vie future ; et par la seconde, les représentations énigmatiques qu'on en faisoit dans les spectacles des mystères ; de sorte que les visions qu'eut Énée étoient fausses, non que le dogme d'une vie future fût faux, mais parce que ce qu'il vit ne se passa pas réellement dans les Enfers, mais dans le temple de Cérès. Cette représentation étoit appelée Μῦϑος, ou la *fable* par excellence. Voilà, selon moi, quel est le vrai sens de ces paroles :

Altera candenti perfecta nitens elephanto,
Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia manes.

« Mais quoique les songes qui sortoient par cette porte n'eussent rien de réel, je ne doute pas que la porte d'ivoire n'ait existé en effet. C'étoit la magnifique porte du temple par laquelle les initiés sortoient, lorsque la cérémonie étoit achevée. Ce temple étoit d'une grandeur immense ; comme il paroît par ces paroles d'Apulée : *Senex comissimus duxit me protinus ad ipsas fores Ædis amplissimæ.* La description que Vitruve en fait est très-curieuse : *Eleusinæ Cereris et Proserpinæ cellam immani magnitudine Ictinus, Dorico more, sine exterioribus columnis, ad laxamentum usûs sacrificiorum, pertexit. Eam autem posteà, cùm Demetrius Phalereus Athenis rerum potiretur, Philon ante templum in fronte columnis constitutis Prostylon fecit. Ita aucto*

vestibulo, laxamentum initiantibus, operisque summam adjecit auctoritatem.

« Il y avoit donc ici, comme l'on voit, assez de place ménagée à dessein pour tous ces spectacles. La célébration des mystères consistoit principalement dans une espèce de représentation dramatique de l'histoire de Cérès, qui donnoit occasion de mettre devant les yeux des spectateurs ces trois choses que l'on enseignoit sur-tout dans les mystères : 1° l'origine et l'établissement de la société civile ; 2° le dogme des peines et des récompenses d'une autre vie ; 3° la fausseté du polythéisme, et le dogme de l'unité de Dieu. Comme la déesse Cérès avoit établi des lois dans la Sicile et dans l'Attique, et, suivant la tradition, civilisé les habitans de ces deux pays, et adouci leurs mœurs sauvages, cela donna lieu à la représentation du premier article (*) qu'on vient d'indiquer. Le soin qu'elle prit d'aller chercher sa fille Proserpine dans les Enfers, donna lieu au second article ; et son ressentiment contre les dieux, à cause de l'enlèvement de sa fille, fournit la matière du troisième point.

« Voilà ce que j'avois à remarquer pour l'explication de ce fameux voyage d'Énée ; et, si je ne me trompe, l'idée que j'en donne, non seulement éclaircit et lève un grand

---

(*) Je conclus de diverses particularités, que dans la célébration des mystères, on représentoit l'établissement de la société, et l'on donnoit une idée des mœurs premièrement sauvages, et puis polies. Diodore de Sicile dit, que durant la fête de Cérès, que l'on célébroit en Sicile, et qui duroit dix jours, on représentoit l'ancienne manière de vivre, avant que les hommes eussent appris à cultiver le blé et à s'en servir ; et nous savons d'ailleurs, qu'il y avoit une espèce de corps de lois civiles écrites sur deux tables de pierre, et que l'on publioit durant la célébration des mystères.

nombre de difficultés qu'on ne sauroit résoudre dans quelque autre systême que ce soit, mais répand aussi beaucoup de grace sur tout le poëme : car ce fameux épisode convient maintenant parfaitement bien au sujet général de l'*Énéide*, qui est l'établissement d'un état et d'une religion, puisque, suivant la coutume des anciens, quiconque formoit un dessein si difficile, étoit indispensablement obligé de s'y préparer par l'initiation aux mystères.

EXPOSITION

DU SYSTÈME DE PYTHAGORE, DE PLATON, etc.

sur la nature des ames et sur leur état après la dissolution du corps,

POUR LE SIXIÈME LIVRE DE L'ÉNÉÏDE.

Pythagore, né, comme on le croit communément, à Samos, du temps de Servius Tullius, roi des Romains, fut le premier qui enseigna dans la Grèce et en Italie la métempsycose, ou la transmigration des ames d'un corps dans un autre; doctrine qu'il avoit prise des Égyptiens dans le cours de ses voyages. Il disoit que Dieu étoit un pur esprit, une substance simple, impassible, qui ne pouvoit tomber sous les sens ni être aperçue par les yeux du corps; que ce Dieu avoit produit par son action tout ce qui existe dans cet univers visible. Cet esprit éternel est, selon lui, l'ame du monde, dont la matière est le corps. Dans cette ame universelle sont puisées toutes celles des hommes et des animaux; mais après la mort, ces ames vont aussitôt habiter d'autres corps. Il se souvenoit d'avoir été d'abord Athalide, fils de Mercure; en second lieu, Euphorbe, fils de Panthus; ensuite Hermosine, puis Pyrrhus, pêcheur de l'île de Délos, et enfin Pythagore. O merveilleuse mémoire! s'écrie Lactance; sans doute que Mercure avoit donné à Pythagore le singulier privilége de savoir et de retenir tout ce qui se passoit de son vivant et lorsqu'il étoit mort. Il est

donc sûr, à l'en croire, que les ames, au sortir d'un corps, alloient tout de suite dans un autre?

Semperque priore relictâ
Sede, novis habitant domibus vivuntque receptæ.

Elles n'entroient donc point dans les Enfers. Cependant on prétend que, par une étrange contradiction, ce même philosophe se souvenoit, non seulement de ses transmigrations, mais encore de ce qu'il avoit souffert lui-même et vu souffrir aux autres dans l'Enfer. On penseroit peut-être, pour concilier Pythagore avec lui-même, qu'il admettoit la métempsicose en supposant cependant que l'ame, en sortant d'un corps, n'alloit point en habiter un autre avant d'être descendue dans les lieux d'expiation; mais on se tromperoit : ce philosophe n'admettoit point de milieu ni d'intervalle entre la sortie d'une ame et son entrée d'un corps dans un nouveau corps; il ne connoissoit ni l'Achéron ni le Styx :

O genus attonitum gelidæ formidine mortis!
Quid Styga, quid tenebras et nomina vana timetis,
Materiem vatum falsique pericula mundi?

dit-il chez Ovide. Il ne faut pas croire que ce sage se soit contredit si grossièrement, ni ajouter foi à une autre fable que l'on débite sur son compte. On prétend qu'il s'enferma secrètement dans un souterrain; que pendant qu'il y demeura, sa mère l'instruisoit de tout ce qui se passoit dans son absence; qu'il en sortit enfin avec un visage pâle et livide, et raconta qu'il venoit des Enfers. Tout le peuple en fut persuadé quand on lui entendit faire le récit de ce qu'il pa-

roissoit devoir ignorer. Il n'est pas possible qu'il ait semé dans le public une fable qui renversoit toute sa doctrine.

Socrate et Platon vinrent en suite et adoptèrent son système; mais Platon y fit de grands changemens.

Suivant lui, Dieu sépara le chaos en quatre élémens, l'eau, la terre, l'air et le feu, et de ces élémens, il composa le corps du monde. Ce corps a différens membres ou différentes parties : les plus basses sont la terre et l'eau, la plus élevée est le ciel; les moyennes sont le soleil, les astres et la lune. C'est la lune qui sépare ces astres et le ciel, de l'eau et de la terre.

Les quatre élémens se trouvent dans les sphères inférieures à la lune, mais tous dans leurs sphères propres, dans leurs formes particulières et grossières; au lieu que s'ils sont dans les sphères supérieures, c'est d'une manière incomparablement plus excellente. Là ils sont sensibles seulement par leurs qualités et leurs effets. Les corps célestes, en effet, retiennent de la nature du feu, la lumière et le mouvement; de la nature de l'air, la clarté, la transparence; de la nature de l'eau, je ne sais quelle teneur douce, molle et comme fluide; enfin de celle de la terre, la solidité ; mais ces élémens ont dépouillé leur forme pour s'unir ensemble sous celle du feu, qui est la plus pure, et composent le plus parfait des mixtes.

A ce corps se joint une ame, qui s'appelle l'*ame du monde*, et elle est spirituelle. Ici Platon diffère de Pythagore en ce qu'il regarde cette ame comme l'ouvrage de Dieu, au lieu que Pythagore la regardoit comme Dieu même. C'est probablement le système de Pythagore qui a donné à Spinosa l'idée du sien. Selon cet athée,

il n'y a dans la nature qu'une seule substance étendue et pensante. Cette substance unique est Dieu; tous les êtres visibles, tous les corps, sont des modifications de Dieu, ou de cette substance en tant qu'étendue; et nos ames sont aussi des portions et des modifications de cette même substance en tant que pensante. Spinosa s'accorde avec Pythagore, en ce qu'il veut que Dieu soit l'ame du monde, et que nos ames soient des portions de la divinité. Il en diffère en ce qu'il prétend que Dieu ou l'ame du monde est aussi le corps. Ce que nous venons de dire suffit pour faire voir que Spinosa avoit des idées bien moins saines et bien moins nobles de Dieu et de nos ames que Pythagore et Platon. Ceux des anciens qui distinguoient de Dieu cette ame universelle, comme ceux qui la confondoient avec lui, s'accordent à lui donner l'intelligence. Les ames particulières des hommes et des animaux en étoient des parties détachées. Elle avoit donc, quoique spirituelle, la vertu productive ou séminale. Elle pouvoit donc former et tirer de son sein d'autres ames sans rien perdre, à peu près comme la lumière d'un flambeau en allume d'autres, et se répand, sans altération, sans diminution. Et de même que ces différentes parties de lumière, une fois séparées, peuvent se rejoindre si on les rapproche, et ne former plus qu'un corps lumineux; de même aussi toutes ces ames particulières avoient la faculté de se réunir toutes ensemble pour ne composer plus qu'une seule ame, qui étoit celle du monde. Ainsi, du sein de la mer sort, par des conduits souterrains, une partie des eaux qui doivent former des rivières et des fleuves; et ces eaux, après bien des détours, viennent se jeter dans la mer, pour ne composer plus qu'un tout avec elle.

Voici comment Platon expose en particulier cette partie du système.

L'Être éternel, père des dieux inférieurs, tels que Saturne, Jupiter, le Ciel, la Terre, Rhée, etc., forma d'abord l'ame du monde, on ne sait de quoi. C'étoit d'un certain mélange, *temperatura*, dont on ignore la nature; ce qui pourroit faire penser que, suivant l'opinion de ce philosophe, l'ame du monde et les ames humaines n'étoient point purement spirituèlles, puisqu'elles étoient plutôt une espèce de composition. Quoi qu'il en soit, nous ne nous arrèterons pas à éclaircir ce point. On a prétendu que les anciens n'attachoient point au mot *esprit* la même idée que nous y attachons, et que, bien loin de le regarder comme une substance simple et absolument distincte de la matière, ils croyoient que ce n'étoit que les parties de la matière les plus fines et les plus déliées. En ce cas-là, quelle idée avoient-ils de la nature de Dieu?

Lorsque l'ame du monde fut formée, Dieu composa des restes de cette ame, des ames particulières, et les jeta comme de la semence sur le soleil et les astres : ce qui a fait croire à quelques Platoniciens que l'ame universelle et les ames particulières étoient composées de cette espèce de cinquième élément, de cette quintessence des élémens dont nous avons parlé, en un mot, de ce mixte parfait qui, sous la seule forme du feu, est répandu sur les corps célestes, au-dessus de la lune.

Ces ames particulières semées sur les astres étoient portées comme sur un char et contemploient de là tout l'univers. Le grand dieu permit aux dieux inférieurs de former des corps vivans : ils les formèrent de l'assemblage des élémens divers, et leur donnèrent deux ames;

l'une immortelle et incorruptible, l'autre sensitive et mortelle. La première étoit une émanation de cette divine semence déjà jetée sur les astres, précieuse influence qui eut sa place dans la tête, dont la forme ronde est une espèce de petit monde abrégé. On conçoit à présent pourquoi Virgile appelle les ames *semina*, pourquoi il dit qu'elles ont une origine céleste, et qu'elles tiennent de la nature du feu :

Igneus est ollis vigor et cœlestis origo
Seminibus.

L'autre ame étoit l'ouvrage des jeunes dieux, des dieux subalternes. Sa partie concupiscible fut placée autour du foie; sa partie irascible, auprès du cœur.

Tous les animaux, ainsi que l'homme, reçurent cette double ame : celle qui étoit susceptible de raison et d'intelligence leur étoit commune avec nous. La différence des organes, plus ou moins grossiers, fait toute la différence qui se trouve, en apparence, entre eux et nous. On voit que le corps qui renferme cette ame immortelle, comme une prison, l'empêche de se développer, tant qu'elle est unie avec lui, et lui ôte la plus grande partie de son ressort et de ses brillantes propriétés. Elle se ressent du voisinage de cette masse; elle se trouble, elle craint, elle souffre, elle espère ou sent de la joie, suivant que le corps est diversement affecté. De là les passions les plus contraires auxquelles elle est sujette : elle oublie même alors sa noble origine, et ne regarde plus le ciel, d'où elle est descendue.

Tout ce que nous avons dit est compris dans ces vers de Virgile qu'on regarde comme le Platon des poëtes,

de même que Platon passe communément pour le Virgile des philosophes :

Principio cælum ac terras camposque liquentes
Lucentemque globum Lunæ Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Indè hominum pecudumque genus, vitæque volantûm,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.
Igneus est ollis vigor et cælestis origo
Seminibus, quantùm non noxia corpora tardant,
Terrenique hebetant artus, moribundaque membra :
Hinc metuunt cupiuntque, dolent gaudentque, neque auras
Respiciunt clausæ tenebris et carcere cæco.

Pendant la vie, chaque homme avoit un génie commis à la garde de son ame. Socrate, le maître de Platon, se vantoit d'en avoir un qui ne l'abandonnoit jamais. Ces génies étoient les défenseurs, les protecteurs, les amis de chacun des hommes, mais en même temps aussi les témoins de leur conduite, bonne ou mauvaise. C'est aussi l'office des anges dans la religion chrétienne.

Au sortir du corps, l'ame étoit conduite aux Enfers, soit par le génie qui lui avoit servi de guide pendant son union avec ce même corps, soit par Mercure qu'on sait avoir eu la commission de mener les ames au nocher infernal.

Comme l'approche du corps l'avoit souillée, elle entroit aux Enfers dans quelqu'un des lieux destinés à son expiation. Ces lieux étoient séparés les uns des autres, et les punitions différentes suivant les crimes. Les meurtriers, les traîtres à leur patrie, etc.,

avoient chacun leur séjour particulier, pour y subir une expiation proportionnée aux taches qu'ils avoient contractées pendant leur vie. Des furies cruelles les tourmentoient pour les purifier dans ces Purgatoires. C'est ce qu'on entend par *manes* dans cet hémistiche :

Quisque suos patimur manes.

On peut encore penser que ces bourreaux étoient les génies ou démons dont nous venons de parler. Peut-être que jamais ils ne quittoient une ame qui leur étoit confiée : peut-être que, mêlés parmi les anges qui présidoient aux corps célestes, ils lui étoient attachés dès le temps qu'elle étoit portée sur les astres. De là apparemment ils descendoient comme elle et avec elle sur la terre; ils la suivoient et la tourmentoient aux Enfers, et remontoient au ciel lorsque l'ame dont ils avoient la conduite y retournoit, supposé qu'elle dût y retourner; car toutes n'étoient pas dignes de reprendre leur vol vers les astres, comme nous le dirons ci-dessous.

Quels que fussent les génies qui les menoient aux Enfers et qui les punissoient, dans le système de Platon, il est toujours sûr que, suivant ce même philosophe, elles étoient purifiées de diverses manières; les unes étoient exposées à l'air et au vent, les autres souffroient le feu ou l'eau. C'est que les Platoniciens, comme le remarque S. Augustin (*lib.* 21, *de Civit. Dei*), croyoient que la terre étant inférieure aux autres élémens, tout ce qu'une ame avoit contracté de souillure par le voisinage d'un corps terrestre, devoit être purgé par l'eau, l'air ou le feu. *Quoniam terris superiora sunt elementa, aqua, aer, ignis; ex aliquo istorum mendetur* necesse est, *quod terrenâ contagione contractum est.* Dans les

mystères de Cérès, les initiés subissoient ces trois épreuves lorsqu'on les consacroit. En général, dans les sacrifices des anciens, tout ce qui étoit impur devoit être purgé par le feu ou le soufre, ou lavé dans l'eau, ou purifié par l'air et le souffle du vent :

Quin et supremo cum lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miseris nec funditus omnes
Corporeæ excedunt prestes; penitùsque necesse
Multa diù concreta modis inolescere miris.
Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos : aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.
Quisque suos patimur manes.

Quelques-unes des ames étoient si coupables, que jamais elles ne pouvoient être purifiées : aussi n'étoient-elles pas envoyées dans les Purgatoires, mais dans le Tartare, séjour des grands criminels, d'où jamais elles ne devoient sortir.

De celles qui souffroient dans les Purgatoires, les unes, après quelque temps d'expiation, étoient tout de suite envoyées sur la terre pour habiter des corps d'oiseaux, de bêtes terrestres ou de poissons, sans entrer dans l'Élysée; les autres, et c'étoit le plus petit nombre (*pauci læta arva tenemus*), après leur temps d'épreuve, étoient admises dans les champs bienheureux, où, dégagées de toute souillure, elles jouissoient des plaisirs les plus purs pendant mille ans. Lorsque ce nombre d'années étoit révolu, un dieu les conduisoit au bord du Léthé, où elles buvoient l'oubli du passé. Alors elles ne regrettoient plus les douceurs de l'Élysée; elles ne

craignoient plus de recommencer une pénible carrière sur la terre : tout étoit effacé de leur mémoire, et il ne leur restoit plus qu'un certain desir naturel de s'unir aux corps : . . . .

Exinde per amplum
Mittimur Elysium et pauci læta arva tenemus :
Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exercit labem, purumque reliquit
Æthereum sensum atque auraï simplicis ignem.
Has omnes, ubi mille rotam volvêre per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno :
Scilicet immemores supera ut convexa revisant
Rursus, et incipiant in corpora velle reverti.

Mais quelques ames privilégiées n'entroient ni dans le Purgatoire, ni dans les Champs-Élysées, parce que leur pureté première n'avoit rien souffert de son séjour dans un corps mortel et terrestre. Elles s'envoloient au ciel, et retournoient aux astres qu'elles avoient quittés. Alors c'étoient peut-être autant de dieux. Peut-être lorsqu'une comète parut au ciel, après la mort de Jules-César, et qu'on la prit pour l'ame de cet empereur, ne suivoit-on en cela que l'opinion des Platoniciens. Cette ame, pure de toute tache, retournoit se joindre au corps céleste avec lequel elle avoit autrefois été unie, et devenoit une des divinités subalternes. Ce système pouvoit seconder la superstition du peuple, et l'envie que quelques particuliers avoient de flatter Auguste en divinisant son grand oncle.

L'ame d'Anchise n'étoit point dans l'Élysée, mais elle étoit déjà retournée aux astres; elle devenoit une nouvelle divinité. Aussi Énée fait-il à son père un sacrifice, au livre V, et le regarde-t-il comme un dieu : *Manes*

Acheronte remissos..... Visa dehinc cælo facies delapsa parentis Anchisæ, dit-il encore dans le même livre. C'est Virgile lui-même qui nous apprend, d'après Platon, que les ames reprenoient leur essor vers les astres d'où elles étoient autrefois descendues. C'est ce qu'on lit au quatrième livre des *Georgiques*, dans ces beaux vers, au sujet des abeilles :

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Ætherios dixêre : deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris, cælumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas,
Scilicet huc reddi deindè, ac resoluta referri
Omnia, nec morti esse locum; sed viva volare
Syderis in numerum, atque alto succedere cælo.

Comment donc Anchise pouvoit-il entretenir Énée dans les Enfers ? Il faut distinguer quatre choses dans l'homme, suivant quatre vers attribués à Ovide : les manes, le corps, l'ame et l'ombre. Après la mort, ces quatre choses occupent quatre lieux différens. Le corps est rendu à la terre, l'ombre vole autour du tombeau, les manes sont dans les Enfers, et l'ame s'envole au ciel :

Bis duo sunt homini : manes, caro, spiritus, umbra,
Quatuor ista loci bis duo suscipiunt.
Terra tegit carnem, tumulum circumvolat umbra,
Orcus habet manes, spiritus astra petit.

Voici cependant comme on explique ordinairement cette dernière partie du système. Le corps retourne à la terre, l'ame habite les Enfers, ou s'élève aux astres; et, dans

ce dernier cas, l'idole ou le fantôme prend sa place aux Enfers; l'ombre enfin est errante auprès du tombeau. C'étoit donc le fantôme ou l'idole d'Anchise qui conversoit avec Énée dans les champs fortunés. Tel est à peu près le système que soutenoit Platon, et que l'on peut recueillir de ses ouvrages et de ceux des Platoniciens.

Voilà la doctrine que Virgile a développée, en vers admirables, dans son sixième livre, et avec beaucoup de clarté et de précision.

Servius expose en peu de mots tout ce qui regarde la nature du corps et de l'ame. L'homme, dit-il, est composé de la terre, de l'air, de l'eau et du feu.

L'ame est une partie de celle du monde; et l'ame du monde est, ou la divinité, ou une partie de la divinité. Il paroît que Virgile, dans le sixième livre de l'*Énéïde*, a suivi le système de Platon en particulier; mais on seroit fondé à croire qu'il a suivi celui de Pythagore dans le morceau du quatrième livre des *Géorgiques*, que nous avons cité. On y lit ces mots:

Deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris, cœlumque profundum.

Au reste, il ne faut pas assurer qu'il embrasse un système parce qu'il l'expose. On dit qu'il soutenoit d'abord celui d'Épicure, et qu'il s'attacha depuis à Pythagore et à Platon, et cela parce que dans une de ses églogues il fait chanter par le bon Silène la formation de l'univers, suivant les idées d'Épicure et de Lucrèce, et que, dans le sixième livre de l'*Énéïde*, il introduit Anchise enseignant à Énée tout ce que débitoient les Pythagoriciens et les Platoniciens sur la nature des ames, et

sur leur état après la dissolution des corps. Pour moi, il me semble qu'il suffisoit qu'il trouvât la doctrine des uns et des autres propre à être mise en beaux vers, et capable de rendre sa poésie plus brillante. C'est l'avantage qu'ont sur les autres les poëtes instruits; ils ne se contentent pas de mettre des mots, *nugæ canoræ*, ils remplissent leurs vers de choses. Si M. de Voltaire n'étoit pas aussi savant qu'il l'est, il seroit moins distingué du commun des poëtes.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE SIXIÈME.

ARGUMENT.

Énée aborde à Cumes, en Italie. Il va, suivant le conseil d'Hélénus, visiter dans son antre la Sibylle Déiphobe, fille de Glaucus. Tandis qu'il considère tous les traits d'histoire gravés ou sculptés dans le temple d'Apollon, dont l'antre de la Sibylle faisoit partie, il la voit arriver avec Achate. Elle lui ordonne de faire un sacrifice au dieu qu'il veut consulter, et lui rend ensuite un oracle de vive voix, et non sur des feuilles légères et fugitives. Elle lui apprend les guerres qu'il aura à soutenir dans le Latium, et répand dans ses réponses beaucoup d'obscurité. Énée la prie ensuite de lui ouvrir les portes des Enfers, et de le conduire vers son père Anchise. La Sibylle lui répond que, pour pénétrer dans la demeure de Pluton, il faut avoir en main un rameau d'or très-difficile à trouver. Elle l'avertit enfin d'inhumer le corps de Misène, le trompette de la flotte, qui étoit mort depuis peu de temps, et de faire des sacrifices aux dieux infernaux, pour se les rendre propices. Le héros obéit, et tandis qu'il fait couper dans la forêt le bois du bûcher, deux colombes passent devant lui, et vont s'abattre sur deux arbres, à l'endroit où étoit le rameau d'or. Énée l'arrache et le porte à la Sibylle. Après les funérailles de Misène, il fait les sacrifices prescrits, s'arme ensuite de son épée, et descend aux Enfers, à la suite de la Sibylle, par l'antre de l'Averne. Il voit à l'entrée de ce noir empire des monstres

et des spectres; il voit sur le bord extérieur des fleuves infernaux, les ombres de ceux qui n'ont pas été inhumés, auxquelles Caron refuse l'entrée de sa barque. De ce nombre sont Amycus, Oronte et Palinure. Pour Enée, il est reçu par le vieux nautonnier, et porté sur l'autre rivage, parce qu'il lui présente le rameau d'or. Quand il a passé le fleuve, il trouve Cerbère, le gardien des Enfers, et lui jette un gâteau préparé pour l'endormir. Sur son passage, il rencontre différentes demeures ou Purgatoires : dans le premier, sont les enfans; dans le second, ceux qui ont été injustement condamnés à mort; dans le troisième, les suicides; dans le quatrième, les amans, et entre autres Didon; dans le dernier enfin, les guerriers, parmi lesquels il découvre Déiphobus et quelques autres héros Grecs et Troyens. Là, le chemin se partage en deux : à la gauche est le Tartare. Énée ne peut y entrer; mais la Sibylle qui l'accompagne lui apprend les supplices des impies enfermés dans cette horrible prison, et ceux en particulier des géans, de Salmonée, des Lapithes, d'Ixion, de Thésée, etc. A droite, le chemin conduit le prince Troyen aux Champs-Élysées, où il aperçoit un grand nombre de héros. Musée lui apprend la destination de ceux qui habitent ces demeures fortunées, et en quel lieu il trouvera Anchise. Ce vieillard se présente enfin à ses yeux, lui explique l'état des ames, suivant la doctrine de Pythagore et de Platon, et lui fait voir dans ces beaux lieux ses plus illustres descendans, depuis Ascagne jusqu'à Auguste César. Énée sort des Enfers par la porte d'ivoire, une de celles qu'on appelle *portes du Sommeil.* Il rejoint sa flotte, et s'avance jusqu'au port de Caïete, où il fait jeter l'ancre.

Il parloit ainsi les larmes aux yeux. Enfin, il aborde au rivage de Cumes, ville fondée par une colonie d'Eubéens. A peine l'ancre fut-elle jetée

que toute la troupe descend avec joie sur cette côte de l'Hespérie. Les uns tirent du sein des cailloux les semences de feu qu'ils renferment, les autres abattent les arbres dans les forêts, et détruisent les retraites antiques des bêtes fauves. Une partie s'empresse de montrer à leurs compagnons les sources et les ruisseaux qu'ils ont découverts.

Énée se hâte de visiter le temple d'Apollon et la ténébreuse caverne qu'habite la Sibylle, cette vénérable prophétesse que le dieu de Délos inspire et remplit de son esprit. Il parvient dans le bois sacré d'Hécate avec sa suite, et s'approche de la demeure magnifique du fils de Latone.

On dit que Dédale, pour s'enfuir de sa prison, osa s'élever dans les airs sur des ailes rapides, et s'avancer par des routes nouvelles vers les régions hyperborées. Il s'arrêta sur les rochers de Cumes, et te consacra ses ailes, ô grand Apollon! dans un superbe temple qu'il te fit élever.

Sur la porte, il grava la mort d'Androgée: on y voyoit aussi les sept jeunes garçons que les Athéniens étoient obligés d'envoyer tous les ans au monstre de Crète, pour expier ce forfait; on voyoit l'urne fatale d'où étoient sortis les noms de ces tristes victimes: vis-à-vis, paroissoit l'île de Crète, théâtre des amours infames de Pasiphaé. Cette reine étoit furtivement livrée aux ardeurs du taureau: de leur commerce naissoit le minotaure, fruit monstrueux de ces flammes brutales.

Plus loin, étoit le labyrinthe et ses innombrables détours. Dédale, touché de l'amour d'Ariane pour Thésée, conduisit, à l'aide d'un fil, les pas du héros, à travers les routes tortueuses de ce vaste édifice. Tu occuperois la première place dans les ouvrages de Dédale, ô malheureux Icare! si sa douleur lui eût permis de représenter ton histoire. Deux fois il essaya d'exprimer sur l'or ta funeste chûte, deux fois il sentit le burin tomber de ses mains paternelles.

Les Troyens continuoient de parcourir des yeux le reste de ces tableaux, lorsqu'ils furent interrompus par Achate et par la Sibylle Déiphobe, fille de Glaucus, prêtresse d'Apollon et de Diane. « Ce temps, dit-elle à Énée, demande d'autres soins; immolez d'abord sept taureaux sans tache et sept brebis choisies. » On lui obéit, et ensuite elle conduit les Troyens au temple. Dans ce temple est l'antre de la Sibylle, antre profond et spacieux où conduisent cent chemins, où l'on entre par cent portes, et d'où sortent autant de voix qui portent au-dehors les réponses de la prêtresse. A peine eut-elle touché avec les Troyens le seuil de sa caverne, qu'elle s'écria : « Il est temps, il est temps de m'interroger; je vois, je sens le dieu; le voilà! » En prononçant ces paroles, ses cheveux se hérissent sur sa tête, son visage change, elle ne respire qu'à peine; une fureur divine agite et fait frémir tous ses sens; sa voix est plus qu'humaine; sa taille devient tout à coup plus haute

et plus majestueuse, à mesure que le souffle du dieu la pénètre et que sa présence l'inspire. « Quoi! Énée, tu tardes à faire des vœux? tu tardes? et cependant ce sont tes vœux seuls qui peuvent ouvrir les portes de cette profonde demeure. » Elle se tut à ces mots : une frayeur religieuse s'empara des Troyens, et leur chef fit cette prière : « O Apollon, qui favorisâtes toujours la malheureuse Troye, vous qui dirigeâtes la main et la flèche de Pâris contre Achille, c'est sous vos auspices que j'ai parcouru tant de mers et visité tant de rivages, que j'ai pénétré jusque chez les Massyliens, malgré les sirtes qui défendent l'accès de leurs sauvages contrées. Enfin nous arrivons sur les côtes de cette Italie qui fuyoit devant nous : ah ! du moins que le malheur attaché à notre nation cesse ici de nous suivre ! Et vous, il est temps enfin de nous pardonner, dieux et déesses, qui souffriez avec peine Ilion et sa gloire. Vous aussi, auguste prophétesse, permettez à ce peuple errant de s'établir dans le Latium et d'y fixer ses dieux ; vous le savez, je ne demande que ce qui m'est promis par les Destins. Apollon sera honoré dans mon empire par des jeux établis en son honneur : ce dieu et Diane, sa sœur, recevront nos hommages dans des temples de marbre (1). Vous aurez un sanctuaire, vénérable prêtresse ; j'y déposerai vos livres et les oracles rendus par vous en faveur de notre nation, et des prêtres en seront les sacrés dépositaires : daignez seulement ne pas confier ces

oracles à vos feuilles légères qui deviennent le jouet des vents; que votre bouche les prononce. »

Il dit, et la Sibylle (2)
De son antre profond, terrible, l'œil en feu,
Impatiente encor, lutte contre le dieu.
Plus elle se débat, et plus il la tourmente,
S'imprime dans son cœur, sur sa bouche écumante,
Façonne son maintien, ses paroles, ses traits,
Et lui souffle des sons dignes de ses décrets.
D'elles-mêmes alors les cent portes s'ouvrirent,
Et ces accens sacrés dans les airs retentirent :
« Fais taire tes frayeurs, chef d'illustres bannis :
Oui, sur les flots enfin tes malheurs sont finis.
Mais que la terre encor te garde de tempêtes!
Oui, je les garantis tes illustres conquêtes :
Les Troyens obtiendront les champs de Latinus;
Mais à quel prix sanglant ils seront obtenus!
Je vois, je vois la guerre, et le meurtre, et la rage,
Et le Tibre effrayé regorgeant de carnage.
Là, de Bellone encor tu verras le drapeau,
Un nouveau Simoïs, un Achille nouveau,
Né, comme le premier, du sang d'une déesse.
Là, de Junon encor la haine vengeresse
Des Phrygiens proscrits suivra par-tout les pas.
Contre elle quels secours n'imploreras-tu pas!
Vain espoir! ton destin suit en tous lieux sa proie :
Une autre Hélène encore embrase une autre Troie;
Ton malheur vient encor d'un hymen étranger.
Toi, conserve un cœur ferme au milieu du danger :
Des secours imprévus attendent ta détresse;
Tes premiers défenseurs te viendront de la Grèce. »

Ainsi de l'antre saint la prophétique horreur
Trouble sur son trépied la prêtresse en fureur ;
Ainsi le dieu terrible aiguillonnant son ame,
La perce de ses traits, l'embrase de sa flamme,
Répand sur ses discours sa sainte obscurité,
Et même en l'annonçant voile la vérité.
Enfin sa rage tombe, et son délire cesse. (*)

« O prêtresse, répondit Énée, j'ai prévu dès long-temps ce que votre voix m'annonce, et mon cœur est préparé à tout ; je n'ai plus qu'une grace à vous demander. Dans ces lieux est la porte des Enfers, et l'Achéron, en se débordant, y forme un marais. Daignez m'ouvrir cette porte sacrée, daignez me conduire vous-même vers mon père. Hélas ! ce père si cher, je l'ai porté sur mes épaules, pour le dérober aux traits et aux flammes des Grecs : malgré la foiblesse de son âge avancé, il m'a suivi dans mes pénibles voyages, il a partagé avec moi les peines et les fatigues de ma longue navigation ; c'est lui qui m'a inspiré le dessein de venir vous implorer et de vous intéresser à mon sort. Soyez-nous favorable, secondez les vœux du fils et du père ; car vous le pouvez, et ce n'est pas en vain qu'Hécate vous a remis la garde des bois de l'Averne.

« Orphée a pu jadis, par ses touchans accords, (3)
Ravir son Eurydice à l'empire des morts.

(*) Delille.

Des deux fils de Léda la mort alternative
Leur rend vingt fois le ciel et l'infernale rive.
Pourquoi nommer Alcide et tant de demi-dieux ?
J'aurai les mêmes droits; mon père est dans les cieux. » (*)

Énée se tut, et reçut cette réponse : « Fils d'Anchise, le royaume du noir Pluton est ouvert nuit et jour; il est aisé d'y descendre, mais il est difficile de revenir sur la terre. Quelques enfans des dieux, quelques héros aimés de Jupiter, ont eu seuls le privilége de sortir de ces lieux profonds, et de revoir l'astre qui nous éclaire. Ce séjour ténébreux est rempli de forêts immenses, et le noir Cocyte en embrasse toute l'enceinte par ses longs détours. Mais si vous desirez si ardemment de tenter cette entreprise hardie, et de traverser deux fois le Tartare et les fleuves qui l'environnent, écoutez attentivement ce que je vais dire.

« Dans le fond d'une vallée obscure et profonde, au milieu d'une forêt ténébreuse, fleurit entre les branches épaisses d'un grand arbre un rameau d'or, couronné de feuilles de même métal. Il est consacré à Hécate ; il doit lui être présenté par ceux qui veulent pénétrer dans son empire. Dès qu'il est arraché, il en renaît aussitôt un pareil. C'est à vous de le chercher ; quand vous l'aurez aperçu, portez-y la main, il se détachera de lui-même, si la déesse des Enfers veut vous permettre

(*) Fayolle (inédit).

l'entrée de son royaume ; autrement tous vos efforts seront inutiles, et le tranchant du fer ne pourra le séparer de l'arbre qui le produit. Mais tandis que vous êtes éloigné de vos vaisseaux, la mort d'un de vos amis jette la consternation parmi vos compagnons, et son corps étendu sur le rivage infecte toute la flotte. Hâtez-vous de l'enfermer dans un tombeau ; immolez aussi des victimes noires, et après ce sacrifice d'expiation, vous pourrez descendre sur les bords du Styx. »

Énée, de retour au port, aperçut au milieu de ses compagnons en pleurs le corps inanimé de Misène, son ami ; (4)

Misène, qui savoit sur un luth d'Éolie
Exciter aux combats les peuples de Phrygie.
Sa lance fut célèbre autant que son clairon ;
Jadis du grand Hector il fut le compagnon.
Lorsqu'Achille vainqueur trancha sa destinée,
Misène accompagna la fortune d'Énée,
Et dans cet autre Hector crut revoir le premier.
Mais, trop fier de son art, il osa défier
De quelques dieux marins la conque harmonieuse ;
Et l'on dit qu'étouffant sa voix audacieuse,
Un Triton, emporté par ses jaloux transports,
L'écrasa sur les rocs qui hérissent ces bords. (*)

Le chef des Troyens se prépare en gémissant à rendre à Misène les derniers devoirs, et chacun

(*) H. Gaston.

songe à lui dresser un bûcher (5). On entre dans une antique forêt, demeure inaccessible des bêtes féroces. La coignée frappe les sapins, les frênes, les chênes superbes, et fait retentir ces profondes retraites par ses coups redoublés. On voit rouler les grands ormes du haut des montagnes, et les coins font voler en éclats les arbres abattus. Énée anime ses compagnons par ses paroles et par son exemple. En promenant ses regards sur l'étendue de la forêt : « Si je pouvois, disoit-il, découvrir ce rameau précieux! La Sibylle ne m'a point trompé, et ses oracles ne se confirment que trop, ô Misène! par ta mort qu'elle m'a prédite. »

Tandis qu'il parloit, deux colombes vinrent en volant s'abattre devant lui sur le gazon. Il reconnut les oiseaux de sa mère, et prononça cette prière : « Soyez mes guides, s'il se peut, prenez votre vol jusqu'à l'endroit du bois où ce rameau sacré répand son ombre dorée sur les arbres voisins. Et vous, ô ma mère! ne m'abandonnez pas dans ce moment d'inquiétude. » Il s'arrête alors pour observer les signes que donneront les oiseaux de Vénus : il les voit voltiger tour à tour, et descendre sur la terre pour paître le gazon. Ils s'éloignent ensuite, portés sur leurs ailes, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre; mais lorsqu'ils approchèrent de l'antre empesté de l'Averne, ils s'élevèrent rapidement, et glissant dans l'air avec légèreté, ils se reposèrent sur deux arbres qui sembloient être le terme de leur course. Énée,

qui les suivoit, voit briller l'or à travers la verdure de ces arbres touffus. Ainsi verdit dans l'hiver la feuille nouvelle du gui sur une tige étrangère; ainsi son fruit doré s'entrelace autour des branches du chêne qui le porte. Tel fleurissoit ce riche rameau parmi les branches d'un chêne touffu; tel frémissoit son éclatant feuillage, légèrement agité par l'haleine des zéphyrs. Énée le saisit, l'arrache sans peine, et le porte avec joie à la Sibylle.

Les Troyens cependant rassemblés sur l'arène (6)
Donnoient de vains regrets à l'ombre de Misène.
Sur un vaste bûcher s'élèvent vers les cieux
Les chênes nourriciers, les sapins onctueux,
Le cyprès, du tombeau couronne funéraire.
Les armes du héros, sa dépouille guerrière,
Et son clairon muet ornent le monument.
L'eau bouillonne et frémit dans un airain fumant,
Le cadavre épuré, dans l'onde parfumée,
Reçoit de longs adieux sur sa couche embaumée.
La pourpre le décore, et ces voiles connus
Rappellent aux Troyens un ami qui n'est plus.
On le porte au bûcher, triste et dernier hommage!
En détournant les yeux, suivant l'antique usage,
On abaisse la torche, et les feux pâlissans
Consument la victime, et l'olive et l'encens.
On arrose de vin la cendre calcinée,
Dans un airain pieux, le prêtre Chorinée
La recueille en pleurant, et sur l'essaim guerrier
Étendant par trois fois un rameau d'olivier,
Fait jaillir les flots purs de son onde lustrale.

Dès qu'il eut prononcé la prière fatale,
Le prince des Troyens, sur un mont sourcilleux
Éleva le tombeau d'un ami malheureux;
Sur le saint monument qu'il baigna de ses larmes,
Fit graver un clairon, une rame, des armes;
Et le cap de Misène, aux siècles à venir,
Portera de son nom l'immortel souvenir. (*)

Il exécute ensuite les ordres de la Sibylle. Non loin de là étoit une profonde caverne, défendue par un noir marais, et rendue plus ténébreuse par des arbres dont elle est ombragée. Les oiseaux ne pouvoient voler impunément au-dessus de ce séjour empesté, tant la vapeur qui en sortoit, infectoit l'air et les champs d'alentour; c'est de là qu'elle a tiré chez les Grecs le nom d'Averne. (7)

C'est là qu'Énée fait conduire quatre taureaux noirs. Pour première libation, on verse du vin sur leur front, on jette dans le feu sacré du poil coupé entre leurs cornes, et on appelle à grands cris Hécate, déesse du Ciel et des Enfers. Les victimes sont égorgées, et leur sang est reçu dans de grands vases. Énée immole avec son épée une brebis noire à la Nuit, mère des Euménides, et à la Terre, sœur de la Nuit; il immole aussi à Proserpine une génisse stérile. Il fait un sacrifice nocturne au dieu du Styx, lui élève des autels,

(*) H. Gaston.

place sur le bûcher les taureaux entiers, et verse des flots d'huile sur les brasiers ardens.

Voilà que le héros, aux premiers feux du jour, (8)
S'enfonce dans les bois voisins du noir séjour.
Mille monstres hideux, hurlant dans les ténèbres,
Frappent l'écho lointain de cris lents et funèbres;
Le sol tremblant mugit, et les arbres mouvans
Mêlent un bruit confus au murmure des vents. (*)

« Loin d'ici, profanes, s'écria la Sibylle, gardez-vous de souiller plus long-temps ce bois sacré; et vous, prenez en main votre épée : c'est ici, grand Énée, qu'il faut vous armer de courage et de fermeté. » En achevant ces mots, elle se précipite dans l'affreuse caverne, et le héros marche sans trembler sur ses pas.

O noires déités! puissances de la Nuit! (9)
Chaos et Phlégéton, empire sombre, immense,
Déserts profonds qu'habite un éternel silence;
Pardonnez si ma main révèle à l'univers
Les secrets qu'engloutit l'abyme des Enfers.
Tous deux marchoient dans l'ombre à travers ces
royaumes,
Noirs palais de Pluton peuplés de vains fantômes.
Tel avance avec peine un voyageur errant
Dans les bois où Phébé jette un regard mourant,
Quand la nuit de son voile enveloppant l'espace,
La couleur des objets s'obscurcit et s'efface. (**)

(*) Fayolle.
(**) Fayolle (inédit).

A l'entrée des Enfers habitent les Chagrins, les Remords vengeurs, les pâles Maladies, la triste Vieillesse, la Peur, la Faim, mère des mauvais Conseils, et la honteuse Indigence (spectres effrayans), la Mort, le Sommeil, son frère, le Travail et les fausses Joies. Près de cette porte terrible sont l'impitoyable Guerre, les Euménides, sur des lits de fer, la Discorde insensée, dont la chevelure hérissée de serpens est attachée avec des bandelettes ensanglantées. (10)

Là s'élève un grand orme qui étend de toutes parts son feuillage épais et ses bras antiques : c'est la demeure des Songes (11), qui voltigent à l'entour et se cachent sous toutes ses feuilles. On voit encore dans ce lieu mille autres monstres, les Centaures, les deux Scylla, Briarée, géant à cent mains, l'hydre de Lerne, qui fait entendre ses horribles sifflemens; la Chimère, qui vomit des flammes, les Gorgones, les Harpies, et le triple corps de Géryon. Énée, saisi d'horreur à la vue de ces objets hideux, leur présente la pointe de sa brillante épée, et se préparoit à les combattre, si la Sibylle ne l'eût averti que ce n'étoient que des fantômes et des ombres légères.

Là commence le chemin qui mène à l'Achéron. Les eaux bourbeuses de ce torrent rapide et bouillonnant vont former, par leur débordement, le noir marais du Cocyte. Sur les fleuves infernaux règne l'impitoyable Caron : c'est le nocher de l'empire des morts; son aspect hideux inspire

l'horreur; son menton est hérissé d'une barbe épaisse et blanche; un feu vif brûle dans ses yeux. Il est couvert d'un sale vêtement pendant et attaché sur ses épaules; il passe les morts dans une barque noire, qu'il conduit avec une perche et des voiles : il est vieux, mais fort et vigoureux dans sa verte vieillesse.

A toute heure pressés sur ce morne rivage (12)
Accourent confondus le rang, le sexe et l'âge.
Tristes et dégagés des terrestres liens,
Là sont de leur pays les premiers citoyens,
Les vieillards, les enfans, les vierges et les mères,
Les fils mis au bûcher sous les yeux de leurs pères.
Moins nombreux cent fois, au retour des hivers,
Les feuilles des forêts voltigent dans les airs;
Moins nombreux les oiseaux, sortis du sein des ondes,
S'élancent vers la terre en troupes vagabondes,
Lorsqu'au-delà des mers, chassés par les frimas,
Ils dirigent leur vol en de plus doux climats.

La foule vers Caron pousse une voix plaintive;
Leurs suppliantes mains implorent l'autre rive :
Mais, sourd à leurs clameurs, l'inflexible vieillard
Sans pitié les repousse ou les passe au hasard. (*)

« Pourquoi, dit Énée à sa conductrice, parmi ces ames qui se présentent en foule à ce nocher, rejette-t-il les unes, tandis qu'il reçoit les autres dans sa barque ? que veulent-elles ? »

(*) Fayolle (inédit).

Elle lui répondit : « Vous voyez le Cocyte et le Styx, ce fleuve redoutable par lequel les dieux craignent de jurer en vain. Toute cette troupe sont les ames de ceux qui n'ont pu être inhumés. Ce nautonnier est le redoutable Caron, et ceux qu'il admet dans sa barque ont reçu les honneurs de la sépulture : il ne peut y faire entrer aucun mortel, si ses cendres n'ont auparavant été renfermées dans leur dernière demeure. Quand les corps sont privés de funérailles, les ombres plaintives sont errantes pendant cent ans sur ces tristes bords, et ce n'est qu'après cette longue révolution qu'elles sont enfin transportées sur l'autre rive. »

Énée songeoit au sort de ces malheureux, et son cœur en étoit touché ; soudain il aperçut dans la foule de ces morts infortunés Leucapsis, Oronte et ceux de ses compagnons qui avoient péri devant ses yeux entre la Sicile et l'Afrique. Il vit aussi Palinure, son pilote, qui, en observant les astres, étoit tombé tout récemment dans la mer qui sépare la Sicile et l'Italie. Dès qu'il l'eut reconnu à travers les ténèbres : « Quel dieu, lui dit-il, ô Palinure ! t'a precipité dans les flots ? Apollon m'avoit promis que tu arriverois au rivage d'Ausonie, et que tu éviterois les dangers de la mer : c'est en cela seulement que les oracles de ce dieu m'ont trompé. » « Il ne vous a point abusé, répondit Palinure, et aucun dieu ne m'a poussé dans les ondes ; mais en m'attachant fortement au gouvernail, je l'ai entraîné avec moi.

J'en jure par les mers, je craignis alors moins pour moi que pour vous; je tremblois que votre vaisseau, sans pilote et sans gouvernail, ne pût résister aux vagues dans le reste de sa course. Pour moi, je luttai pendant trois jours et trois nuits entières contre les flots, au milieu d'une mer immense. Au commencement du quatrième jour, j'aperçus de loin l'Italie, je voulus la gagner à la nage; et déjà je touchois la terre, déjà je faisois des efforts pour monter sur une roche escarpée : un peuple sauvage, et croyant s'enrichir de mes dépouilles, me massacra sans pitié. Maintenant mon corps est le jouet des vents et des flots, sur le rivage de Vélie; daignez, je vous en conjure par la lumière du jour que j'ai perdue, par votre père, par le jeune Iule, votre superbe espérance, je vous en conjure, grand Énée, daignez me délivrer de cet horrible état. Jetez de la terre sur mon corps, ou plutôt, si Vénus votre mère le permet (car ce n'est pas sans la permission des dieux que vous êtes prêt à traverser ces redoutables fleuves), tendez-moi la main, et souffrez que j'entre avec vous dans cette barque fatale; faites-moi trouver du moins après ma mort un sort tranquille dans les demeures fortunées. »

« Non, dit la Sybille, les Destins ne permettent pas qu'on traverse, sans être inhumé, le fleuve des Euménides; mais les peuples qui t'ont donné la mort, frappés par des prodiges, expieront leur crime en t'érigeant sur le rivage un tombeau ma-

gnifique, et ce lieu conservera éternellement le nom de Palinure. » (13) Ces promesses soulagèrent sa douleur, et parurent consoler son ombre.

Énée et sa divine compagne continuoient de marcher vers le fleuve.

Le nocher qui du Styx fendoit alors les flots, (14)
De loin le voit marcher vers la rive odieuse,
Et traverser du bois l'ombre silencieuse.
A l'aspect du guerrier, de son casque brillant,
Le terrible nocher, de colère bouillant,
Gourmande le héros, et de loin le menace :
« Qui que tu sois, dit-il, que veux-tu ? quelle audace
Te présente à mes yeux contre l'ordre du Sort ?
Arrête : c'est ici l'empire de la Mort ;
Nul n'y paroît vivant ; et de mon indulgence
Je me rappelle trop la triste expérience ;
Je me rappelle trop ce couple suborneur
Qui du lit de mon roi voulut souiller l'honneur.
D'Alcide ai-je oublié l'audace téméraire,
Qui sous l'œil de Pluton s'empara de Cerbère,
L'arracha tout tremblant du palais des Enfers,
Dompta sa triple tête, et le chargea de fers ? »
La prêtresse répond : « Bannissez vos alarmes,
Et ne redoutez pas ce guerrier et ses armes :
Sans en être effrayé, que le gardien des morts
D'aboîmens éternels épouvante ces bords ;
Que, sans craindre un rival, le roi de ces lieux sombres
Règne sur Proserpine ainsi que sur les ombres.
Fameux par ses vertus, fameux par sex exploits,
Énée est devant vous ; et, respectant vos droits,

A son père, habitant des fortunés bocages,
De l'amour filial il porte les hommages.
Si tant de piété ne peut vous émouvoir,
Voyez ce rameau d'or, et sachez son pouvoir.»
Il voit, il reconnoît ce précieux feuillage
Que depuis si long-temps n'a vu le noir rivage.
Il s'appaise, en grondant s'avance au bord des flots,
En écarte la foule, et reçoit le héros.
Trop foible pour le poids, la nacelle fatale
Gémit, éclate, et s'ouvre à la vague infernale. (*)

Enfin il fait descendre le héros et la Sibylle sur un rivage couvert de limon et de roseaux.

Il est gardé par l'énorme Cerbère, qui, étendu dans son antre, fait retentir de ses hurlemens le fond de ces immenses demeures. Il commençoit à dresser sa tête hérissée de serpens; mais la Sibylle lui jette une pâte composée de miel et de pavot. Il ouvre aussitôt ses trois gueules affamées, reçoit le gâteau soporifique, et l'engloutit: bientôt il retombe, étend ses vastes membres dans toute sa caverne, et succombe à la force du sommeil.

En entrant dans le séjour éternel de la Mort, Énée entend d'abord les cris des tendres enfans enlevés par Proserpine dès leur berceau, et arrachés du sein de leur mère. Près d'eux sont ces tristes victimes qui, condamnées par un faux

(*) Delille.

jugement, ont subi une mort injuste. Ces places différentes, quoique tirées au sort, sont assignées par des juges équitables. Minos, comme questeur (15), tient l'urne, et en fait sortir les noms; il assemble les ombres, et recherche leurs crimes et toutes leurs actions.

Non loin sont ces mortels qui, purs de tous les crimes, (16)
De leurs propres fureurs ont été les victimes,
Et, détournant les yeux du céleste flambeau,
D'une vie importune ont jeté le fardeau.
Qu'ils voudroient bien revivre et revoir la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière!
Vains regrets! par le Styx neuf fois environnés,
L'onde affreuse à jamais les tient emprisonnés.

Ailleurs, *dans sa profonde et lugubre étendue,*
Le triste champ des pleurs se présente à leur vue.
Là, ceux qui, sans goûter des plaisirs mutuels,
N'ont connu de l'amour que les poisons cruels,
Dans des forêts de myrte, aux plus sombres retraites,
Vont nourrir de leur cœur les blessures secrètes;
Là, le trépas n'a pu triompher de l'amour;
Là, se voit rassemblé dans le même séjour
Tout ce qu'il eut de noble, et ce qu'il eut d'infame;
C'est Évadné qui suit son époux dans la flamme;
Phèdre, brûlant encor d'illégitimes feux;
Procris, mourant des mains d'un époux malheureux;
Et toi, qui te perdis par ton amour extrême,
Tendre Laodamie! et Pasiphaé même.
Ériphyle à son tour montre aux yeux attendris
Les coups, les coups affreux que lui porta son fils;

Cénis enfin, Cénis, tour à tour homme et femme,
Et tour à tour changeant et de sexe et de flamme.
Triste et sanglante encor des traces du poignard,
Didon, au fond d'un bois, erroit seule à l'écart.
Comme on voit ou croit voir, sous des nuages sombres,
L'astre naissant des nuits poindre parmi les ombres,
Son fantôme léger apparoît au héros.
Il vient, il s'attendrit, pleure, et lui dit ces mots:
« Est-ce vous que je vois, ô reine malheureuse?
Elle est donc vraie, hélas! cette nouvelle affreuse
Qui m'a dit votre mort et votre désespoir!
Hélas! et j'en suis cause, et n'ai pu le prévoir!
Non, je n'ai pu prévoir qu'un destin si sévère
Suivroit de votre amant la fuite involontaire.
Qu'il m'en coûta de fuir des rivages si chers!
Oui, j'atteste les dieux, les astres, les Enfers,
Que de ces mêmes dieux, dont la loi souveraine
Entraîne ici mes pas dans la nuit souterraine,
L'ordre sacré, lui seul, put m'arracher à vous!
Arrêtez: pourquoi rompre un entretien si doux?
Laissez-moi prolonger cette douce entrevue.
Pour vous pleurer encor mes yeux vous ont revue,
Et je vous entretiens pour la dernière fois! »
Ainsi, mêlant de pleurs sa douloureuse voix,
Il parloit. Didon garde un farouche silence,
Se détourne en fureur de l'objet qui l'offense;
Et ses yeux, d'où partoient des regards courroucés,
Demeurent vers la terre obstinément baissés:
Le marbre de Paros n'est pas plus inflexible.
Enfin elle s'échappe, et son ame sensible
Retourne au fond des bois, à ses douleurs si doux,
Jouir des tendres soins de son premier époux.

Le héros plaint tout bas sa triste destinée,
Et suit long-temps des yeux cette ombre infortunée. (*)

Enée arrive ensuite au séjour des guerriers; il voit quelques-uns des plus fameux qui ont péri au siége de Thèbes, ou sous les murs de Troye; mais dès que les héros Grecs et les troupes d'Agamemnon l'aperçurent couvert de ses armes brillantes au milieu des ombres, ils furent saisis de frayeur ou prirent la fuite, comme autrefois lorsqu'ils cherchoient un asile dans leurs vaisseaux : les uns poussent un foible cri, les autres sentent leur voix expirer dans leur bouche.

Déiphobe, fils de Priam, parut aussi à ses yeux; son corps étoit cruellement déchiré, son visage ensanglanté, ses mains, son nez, ses oreilles, mutilés. Ce prince, ignominieusement défiguré, s'efforçoit de se dérober aux regards du héros, et de cacher sa honte. « Quoi ! dit Énée, est-ce vous, cher Déiphobe ? On publioit que vous aviez péri les armes à la main, et tombé tout sanglant et percé de coups sur un tas d'ennemis immolés par vos mains : c'est sur la foi de ce bruit que je vous ai dressé un tombeau vide, et appelé trois fois vos manes. Mais d'où vient cet horrible traitement dont vous portez les marques ? » « Vous avez fait, répondit le fils de

(*) Delille.

Priam, tout ce qu'on pouvoit attendre de votre amitié. Vous vous souvenez de cette nuit fatale, qui fut la dernière pour notre nation. Le peuple aveugle se livroit à la joie; Hélène, mon épouse, se met à la tête des dames Troyennes, et, célébrant une espèce d'orgie, elle monte au haut de la citadelle; elle lève son flambeau allumé, et, par ce signal, elle appelle l'armée des Grecs. J'étois alors enseveli dans un profond sommeil; ma fidelle épouse avoit enlevé toutes mes armes, et jusqu'à mon épée que je plaçois sous mon chevet. Ce fut elle-même qui introduisit dans ma maison le fourbe Ulysse, et Ménélas, dont elle vouloit par ce forfait regagner l'amitié. Ainsi ce monstre me livra à leur fureur et à leurs outrages. O dieux! rendez aux Grecs ce qu'ils m'ont fait souffrir! Mais vous, Énée, qui vous a conduit dans ces sombres demeures, inaccessibles à la lumière du soleil? »

Pendant ces entretiens, la Sibylle avertit Énée que le jour étoit au milieu de sa course, et qu'il consumoit inutilement le temps qui lui étoit accordé. « Allez, illustre héros, ajouta Déiphobe, suivez vos grands destins, et puissiez-vous être plus heureux que moi! » Il dit, et s'en retourna dans la foule des ombres.

Ils étoient arrivés à cet endroit où le chemin se partage en deux : « Celui qui se présente à droite, dit la Prophétesse, et que nous prendrons pour aller dans les Champs-Élysées, conduit au

palais de Pluton ; l'autre est la route du Tartare, séjour des impies. »

Énée alors regarde, et de ce sombre empire (17)
A gauche il aperçoit le séjour enflammé,
Que d'un triple rempart les dieux ont enfermé.
Autour, le Phlégéton aux ondes turbulentes
Roule d'affreux rochers dans ses vagues brûlantes.
La porte inébranlable est digne de ces murs :
Vulcain la composa des métaux les plus durs.
Le diamant massif en colonnes s'élance ;
Une tour jusqu'aux cieux lève son front immense :
Les mortels conjurés, les dieux et Jupiter,
Attaqueroient en vain ses murailles de fer.
Devant le seuil fatal, terrible, menaçante,
Et retroussant les plis de sa robe sanglante,
Tisiphone bannit le sommeil de ses yeux :
Jour et nuit elle veille aux vengeances des dieux.
De là partent des cris, des accens lamentables,
Le bruit affreux des fers traînés par les coupables,
Le sifflement des fouets dont l'air au loin gémit.
Le fils des dieux s'arrête, il écoute, il frémit :
« O prêtresse, dit-il, quelles sont ces victimes ?
Qui prononça leur peine ? et quels furent leurs crimes ?
Parlez, instruisez-moi. » « Prince religieux,
Répond-elle, gardez d'approcher de ces lieux ;
La vertu doit de loin voir le séjour des vices :
Mais je puis des méchans vous tracer les supplices. (*)

« Rhadamanthe est le juge de ces lieux terribles : sa justice inflexible y punit sévèrement les

(*) Delille.

forfaits ; il force les coupables d'avouer les crimes secrets qu'ils ont vainement cachés pendant leur vie, dont ils ont goûté les fruits en silence, et dont ils ont différé l'expiation jusqu'au jour de leur mort.

« Tisiphone aussitôt, vengeresse des crimes,
Prend ses fouets, ses serpents, et poursuit ses victimes,
Tonne, frappe, redouble, et, lassant ses fureurs,
Appelle à son secours ses effroyables sœurs. »
Elle parloit : soudain, avec un bruit terrible,
Sur ses gonds mugissans tourne la porte horrible ;
Elle s'ouvre : « Tu vois dans ce séjour de deuil, (18)
Quel monstre épouvantable en assiège le seuil.
Plus loin, s'enflant, dressant ses têtes menaçantes,
L'hydre ouvre en mugissant ses cent gueules béantes.
L'œil n'ose envisager ces antres écumans.
Enfin, l'affreux Tartare et ses noirs fondemens
Plongent plus bas encore que de leur nuit profonde
Il ne s'étend d'espace à la voûte du monde.
Là, de leur chûte horrible encore épouvantés,
Roulent ces fiers géans par la terre enfantés.
Là, des fils d'Aloüs giseut les corps énormes ;
Ceux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes,
Osèrent attenter aux demeures des dieux,
Et du trône éternel chasser le roi des cieux.
Là, j'ai vu de ces dieux le rival sacrilége,
Qui, du foudre usurpant le divin privilége,
Pour arracher au peuple un criminel encens,
De quatre fiers coursiers aux pieds retentissans
Attelant un vain char dans l'Élide tremblante,
Une torche à la main, y semoit l'épouvante :

Insensé qui, du ciel prétendu souverain,
Par le bruit de son char et de son pont d'airain,
Du tonnerre imitoit le bruit inimitable!
Mais Jupiter lança le foudre véritable,
Et renversa, couverts d'un tourbillon de feu,
Le char et les coursiers, et la foudre et le dieu.
Son triomphe fut court; sa peine est éternelle.
Là, plus coupable encore, est ce géant rebelle,
Ce fameux Tityus, autre rival des dieux,
De la terre étonnée enfant prodigieux:
Par un coup de tonnerre aux Enfers descendue,
Sur neuf vastes arpens sa masse est étendue.
Un vautour sur son cœur s'acharne incessamment,
De sa faim éternelle éternel aliment:
Contre l'oiseau rongeur en vain sa rage gronde;
Il habite à jamais sa poitrine profonde:
Il périt pour renaître, il renaît pour souffrir;
Il joint l'horreur de vivre à l'horreur de mourir;
Et son cœur immortel et fécond en tortures,
Pour les rouvrir encor, referme ses blessures. » (*)

« Vous parlerai-je des Lapithes, d'Ixion et de Pirithoüs, qui voient sans cesse sur leur tête une roche suspendue, prête à les écraser de sa chûte? D'autres sont couchés sur des lits superbes et dorés, et voient devant eux, sur des tables somptueuses, les mêts les plus délicats. Mais la plus épouvantable des Furies, assise auprès d'eux, se lève, secoue à leurs yeux un flambeau menaçant,

(*) Delille.

et sa voix tonnante les empêche de toucher ce qui leur est offert. Le Tartare renferme ceux qui ont haï leurs frères, maltraité leur père, trahi leurs cliens; ceux qui, couchés parmi des monceaux d'or, ont laissé leurs proches dans l'indigence (et c'est le plus grand nombre), les adultères que le poignard a punis, ceux qui ont porté les armes dans des guerres injustes, ou qui ont violé la foi donnée et due à leurs maîtres. Tous attendent en tremblant l'arrêt qui doit les condamner. Ne demandez point quels sont leurs supplices. Les uns roulent sans cesse une roche énorme au haut d'une montagne; d'autres, attachés aux rayons d'une roue, tournent continuellement avec elle. Thésée est éternellement assis, et avertit tous les Phlégies : *Souvenez-vous de la justice et du respect qu'on doit aux dieux.*

« Celui-ci a vendu sa patrie, et lui a donné des tyrans, ou a rendu les lois vénales; celui-là a osé souiller le lit de sa fille. Tous ont commis de grands crimes, et tous en ont reçu le prix. (19) Quand j'aurois cent bouches, cent langues et une voix de fer, je ne pourrois vous faire connoître tous les genres de supplices que souffrent dans le Tartare les victimes de la vengeance céleste.

« Mais avançons. Je vois les murs du palais de Pluton, ces murs de fer forgés par les Cyclopes. Je découvre devant nous la porte et la voûte où nous devons suspendre notre présent. »

Énée avance seul à travers l'ombre épaisse;
Au sein d'une onde pure il se plonge, et soudain
S'acquitte du tribut prescrit par le Destin.

Il arrive bientôt à ces forêts ombreuses,
Au séjour habité par les ames heureuses.
Leur soleil luit toujours, et le ciel le plus pur
Enveloppe ces lieux d'un vêtement d'azur.
Les uns sur le gazon formant des chœurs de danse,
Du pied frappent la terre et tombent en cadence;
Les autres, sur l'arêne, athlètes vigoureux,
De la palestre encor renouvellent les jeux.
En long habit de lin, le chantre de la Thrace
A des airs inspirés préludant avec grace,
Se plaît à parcourir en ses divins accens,
De la lyre aux sept voix les sept tons décroissans.
Ce qu'exprime l'archet, son doigt aussi l'exprime.

Là, marchent réunis, troupe antique et sublime,
De l'illustre Teucer les enfans valeureux,
Ces héros qu'on vit naître en des temps plus heureux, (*)

Ilus, Assaracus, et Dardanus, fondateur de Troye. On voit autour d'eux leurs armes, leurs chars vides, leurs piques plantées en terre et leurs chevaux paissant librement dans ces belles campagnes. Ils conservent encore dans l'Élysée le goût qu'ils avoient autrefois, et ils se plaisent à nourrir et à exercer leurs chevaux.

Sur des tapis de fleurs, d'autres, dans les festins, (20)
Des hymnes de Bacchus entonnent les refrains.

(*) Fayolle.

L'Éridan, orgueilleux de baigner ce rivage,
D'un bosquet de lauriers éternisa l'ombrage. (*)

Les champs fortunés sont remplis d'un nombre prodigieux de héros qui ont versé leur sang pour la patrie; de prêtres chastes, de poëtes sages qui n'ont composé que des vers avoués par Apollon: on y trouve ceux qui se sont illustrés par l'invention des arts, ou qui, à force de bienfaits, ont rendu leur nom respectable, et vivent dans la mémoire des hommes. Tous marchent, le front ceint de bandelettes d'une blancheur plus éblouissante que celle de la neige. Tous accoururent auprès d'Énée et l'environnèrent. La Sibylle s'adressant à eux, et sur-tout à Musée qui s'élevoit au-dessus d'eux et les passoit de toute la tête, leur dit: « Apprenez-moi, ames bienheureuses, et vous, poëte sublime, en quels lieux nous trouverons Anchise: c'est pour lui que nous sommes venus; c'est pour lui que nous avons traversé les fleuves qui servent de barrière à ce grand empire. » Musée répondit: « Nous n'avons point ici-bas de séjour fixe; les dieux abandonnent à notre choix l'ombre de ces forêts, le gazon de ces rives et ces prairies arrosées de mille ruisseaux: mais si vous le desirez, suivez-moi sur ce coteau, je vous indiquerai un chemin facile. » Il dit; et, marchant devant

(*) H. Gaston.

eux, il leur montre, du haut de l'éminence, une plaine riante; ils y descendent.

Anchise alors jetoit les yeux sur un vallon orné de verdure, où étoient rassemblées les ames qui devoient retourner sur la terre. Il considéroit surtout avec plaisir sa postérité, il comptoit ses illustres descendans, et s'attachoit à reconnoître leurs destins, leur vie, leurs mœurs et leurs actions.

Aussitôt qu'il aperçut de loin Énée qui s'avançoit vers lui, il tressaillit d'alégresse; il lui tendit les bras; il versa des pleurs de joie, et resta un moment sans pouvoir parler; il lui dit enfin: « Je vous revois donc, ô mon cher fils, après vous avoir long-temps attendu! et votre tendresse pour un père vous a fait surmonter tous les obstacles d'un voyage si pénible! Je puis donc en effet vous voir, vous entendre et vous parler! Je supputois avec inquiétude le temps de votre arrivée, et je prévoyois qu'elle devoit être prochaine; je ne me trompois pas. Quelles traverses, mon fils, vous avez essuyées sur la terre et sur les mers! quels dangers vous avez courus! J'ai tout appris, et j'ai long-temps craint pour vous votre séjour à Carthage. »

« C'est vous, mon père, c'est votre ombre qui m'a ordonné de descendre en ces lieux souterrains, répondit Énée. Ma flotte est à l'ancre dans un port de la mer Tyrrhénienne. Laissez-moi toucher votre main, ô mon tendre père, et ne

vous dérobez pas à mon empressement. » En prononçant ces mots, Énée inondoit de pleurs son visage. Trois fois il étendit les bras et vola au cou d'Anchise; trois fois le fantôme fugitif s'évanouit entre ses mains, pareil aux vents légers ou aux songes voltigeans.

Cependant du héros l'œil avide se plonge
Au fond d'un bois profond, plein de verds arbrisseaux
Dont le doux bruit s'accorde au doux bruit des ruisseaux.
Le Léthé baigne en paix ces rives bocagères.
Là, des peuples futurs sont les ombres légères:
Tel aux premiers beaux jours un innombrable essaim (21)
Sort, vole autour des fleurs, se pose sur leur sein;
Dans les airs, sur les eaux, le peuple ailé bourdonne,
Et de leur vol bruyant la plaine au loin résonne (*)

Énée, surpris de ce concours, en demanda la cause à son père. Anchise reprit :

« Les ombres que le sort à la clarté rappelle
Sous des corps revêtus d'une forme nouvelle,
Vont au Léthé paisible, et dans ses flots glacés,
Boivent le long oubli de leurs chagrins passés. (**)

« Depuis long-temps, mon fils, je desire de vous faire connoître parmi (22) ces ames celles qui

---

(*) Delille.
(**) Fayolle.

doivent un jour animer les corps de nos descendans ; je veux augmenter par là le plaisir que vous ressentez de votre arrivée en Italie. » —« Quoi! mon père, se peut-il que quelqu'une de ces ames sorte de ces lieux pour revoir la terre, et pour passer dans des corps pesans et mortels? Eh! comment peuvent-elles souhaiter encore de recommencer une carrière semée de tant de malheurs? »—« Écoutez-moi, mon cher fils, je veux vous révéler ces mystères que vous ignorez. » Alors il lui donna ces sublimes instructions:

« D'abord le ciel, la terre et les flambeaux du monde, (23)
Recèlent de la vie une sève féconde
Qui, de la masse entière agitant les ressorts,
Ame de l'univers, se mêle à ce grand corps.
Les habitans de l'air, ceux de l'humide empire,
L'homme et les animaux, par elle tout respire.
Mais, sujets au trépas, et tombant en langueur,
Nos organes grossiers altèrent sa vigueur.
De là les passions où nous sommes en proie,
Les craintes, les desirs, la tristesse et la joie:
L'esprit est dégradé, tant qu'un épais limon
L'enveloppe ici-bas et lui sert de prison.
Que dis-je? de ces nœuds quand l'ame est détachée,
Des souillures du corps elle reste tachée;
Mais après un long temps et des efforts nombreux,
Ses germes désunis se rapprochent entre eux.
Pour expier les maux dont ils furent complices,
Les Manes en ces lieux souffrent divers supplices:

Les uns sont dans les airs agités par les vents,
Les autres sont plongés dans des gouffres mouvans,
Et les autres du feu sont les lentes victimes.
Nous portons tous ici la peine de nos crimes.
Peu d'entre nous, hélas! dans l'Élysée admis,
Subissant le long terme où nous sommes soumis,
Attendent qu'il expire, et que l'ame épurée
Ait repris tout à fait sa substance éthérée.
Après mille ans entiers, un dieu rassemble enfin
Sur les bords du Léthé cet innombrable essaim;
Et tous avec l'oubli de leur forme première,
Y boivent le desir de revoir la lumière. » (*)

Ayant ainsi parlé, Anchise conduit son fils et la Sibylle au milieu de cette troupe innombrable et bruyante, et monte sur une éminence, pour mieux distinguer et faire remarquer plus aisément ceux qui se présenteront. « Je veux maintenant, dit-il à Énée, te montrer ceux de notre race qui rendront notre nom à jamais célèbre en Italie. (24)

« Celui que tu vois appuyé sur sa lance, sortira le premier de ce séjour et naîtra de ton sang, mêlé avec le sang des Latins. C'est Sylvius que te donnera Lavinie, et dont la naissance suivra ta mort. Du fond des bois où il sera élevé par sa mère, il passera à la cour de son père, et de lui doit descendre la suite des rois d'Albe. Regarde auprès de lui Procas, l'honneur de la nation Troyenne,

(*) Fayolle.

et Capys, et Numitor, et cet autre Sylvius qui portera comme toi le nom d'Énée ; comme toi il se rendra fameux par sa valeur et sa piété, s'il monte enfin sur le trône d'Albe. Quelle force tous ces héros font paroître ! Considère d'un autre côté ceux qui sont ornés d'une couronne civique : ils bâtiront dans le Latium différentes villes, dans des lieux qui n'ont aujourd'hui aucune célébrité. Le fils de Mars, le grand Romulus, digne rejeton du sang d'Assaracus que lui transmettra Ilia, sa mère, vengera son aïeul Numitor. Vois comme son casque est surmonté de deux aigrettes flottantes, et comme le père des dieux semble le couronner d'avance des rayons de l'immortalité :

« C'est Romulus : c'est lui par qui Rome immortelle,
Du haut de ses sept monts rassemblés autour d'elle,
Portera notre gloire à nos derniers neveux,
Son sceptre au bout du monde, et son nom jusqu'aux cieux ;
Rome, reine des rois, Rome en héros féconde,
La terreur, la maîtresse et l'exemple du monde :
Telle, aux jours glorieux de ses solennités,
Fière et s'environnant de cent divinités,
Sur son char triomphant, la féconde Cybèle
Contemple avec orgueil une race aussi belle,
Et dans ses petits-fils embrasse autant de dieux,
Tous buvant le nectar, tous habitans des cieux. » (*)

(*) Delille.

«Porte plus loin tes regards:

« Voilà César, voilà ces héros triomphans;
Du noble sang d'Iule innombrables enfans.
Mais celui que le ciel promit par cent oracles,
Pour qui seront les dieux prodigues de miracles,
Le second des Césars, le premier des humains,
C'est Auguste : c'est lui dont les puissantes mains
Rendront au Latium, heureux par son génie,
Ce brillant âge d'or de l'antique Ausonie;
Et le noir Garamante, et l'Africain brûlant,
Et l'Atlas qui soutient le ciel étincelant,
Les lieux où le jour meurt, où l'aurore commence,
Ajoutent leur empire à son empire immense;
Et son char, loin du cercle où Phébus fait son tour,
Atteindra des climats que n'atteint pas le jour.
Déjà, de l'avenir perçant la nuit profonde,
Les oracles sacrés le promettent au monde;
Déjà les froides mers des peuples Caspiens,
Et les vastes marais des champs méotiens,
Et le Nil aux sept bras dont l'Égypte se vante,
Au bruit de ce grand nom frémissent d'épouvante.
Non, Hercule, vainqueur de ses fameux rivaux,
Dont la terre vengée admira les travaux,
Hercule triomphant du monstre d'Erymanthe,
Qui de Lerne à ses pieds foula l'hydre écumante,
Dont la flèche atteignit la biche aux pieds d'airain;
Non, le dieu de Nysa, qui sut plier au frein
Des tigres asservis à ses mains souveraines,
Qui, de festons de pampre entrelaçant leurs rênes,
Jusqu'aux portes du jour a fait voler son char,
N'ont point vu tant de lieux qu'en a conquis César.

Le monde nous attend, et ton grand cœur balance !
Et l'Ausonie encor n'est pas sous ta puissance ! (*)

« Quel est cet autre qui s'avance couronné d'olivier, et portant dans ses mains les vases et tous les instrumens sacrés ? A ses cheveux, à sa barbe blanche, je reconnois ce roi des Romains, qui, de sa petite ville de Cures, appelé par le peuple à un grand empire, quittera son champ pour être le premier législateur de notre superbe ville. Tullus qui lui succèdera, troublera la paix de sa patrie, rallumera dans le cœur de ses sujets l'ardeur des combats et le desir de la gloire. Après lui règnera Ancus, dévoré d'ambition, et qui, dès à présent, cherche trop à se concilier la faveur du peuple.

« Vois ces Tarquins si fiers, ces tyrans des Romains,
Et Brutus arrachant les faisceaux de leurs mains,
Brutus, des saintes lois vengeur inexorable.
Le premier tient en main la hache redoutable ;
Des Romains le premier il affermit les droits,
Et gouverne en consul où commandoient des rois :
Mais contre son pays sa famille conspire ;
Ses deux fils au tyran veulent rendre l'empire :
Tous deux sont immolés. O père malheureux !
Quoi que doivent un jour en penser nos neveux,
La nature gémit, mais la gloire est plus forte ;
Le père en lui se tait, et le Romain l'emporte. » (**)

(*) Delille.
(**) Delille.

« J'aperçois au loin dans la foule les Décius, les Drusus, le sévère Torquatus armé de sa hache, et le brave Camille rapportant nos drapeaux repris sur les Gaulois.

« Ces deux guerriers amis, couverts d'armes égales, (25)
Dieux ! que de maux naîtront de leurs haines rivales !
Du couchant à l'aurore ils se joindront tous deux ;
L'univers divisé va combattre pour eux.
Calmez, Romains, calmez cette ardeur sanguinaire ;
Enfans de la patrie, épargnez votre mère !
Et toi, cesse, mon fils, un combat criminel ;
Cesse d'ensanglanter le glaive fraternel. (*)

« Celui-là (26) vainqueur de Corinthe et triomphateur des Achéens, conduira son char au Capitole. Celui-ci (27) soumettra toute l'Argolide, patrie du fier Agamemnon, et vaincra enfin le descendant d'Achille et des Æacides ; il vengera les Troyens, ses ancêtres, et la majesté du temple de Minerve profané par les Grecs. Qui pourroit oublier de te nommer, illustre Caton, (28) ou toi, brave Cossus ? Qui pourroit passer sous silence les Gracques, les deux Scipions, ces foudres de guerre si redoutables à l'Afrique, le généreux Fabricius toujours content de peu, ou Serranus, labourant son champ de ses mains triomphantes ? Quelles louanges vous donnera enfin ma foible voix, auguste famille des Fabius, et vous, leur

(*) Fayolle.

digne fils, dont la lenteur et la prudence arrêteront le cours de nos malheurs et répareront nos pertes! (29)

« D'autres avec plus d'art (cédons-leur cette gloire)
Coloreront la toile, ou d'une habile main
Feront vivre le marbre et respirer l'airain;
De discours plus flatteurs charmeront les oreilles,
Décriront mieux du ciel les pompeuses merveilles:
Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers;
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers;
Fais chérir de tes lois la sagesse profonde :
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde. (*)

Ainsi parloit Anchise, et son fils enchanté l'écoutoit en silence. Il ajouta ensuite : « Regarde Marcellus (30) qui s'avance lentement, chargé de riches dépouilles, et dont l'éclat efface tous les autres héros qui l'environnent. Ce guerrier, à la tête de ses cavaliers, fixera la victoire dans le camp des Romains; il triomphera des Carthaginois et des Gaulois indomptés, et sera le troisième qui consacrera des dépouilles *opimes* à Jupiter Férétrien. »

« Mon père, demanda Énée, quel est ce jeune homme aimable qui l'accompagne, et qui, couvert d'armes brillantes, marche d'un pas languissant et les yeux baissés? Son visage est triste, et son front couvert de nuages. Que ses traits res-

---

(*) Delille.

semblent à ceux du héros qui est près de lui! est-ce son fils, ou quelqu'un de sa race? »

« O mon fils! vois mes pleurs, ne m'interroge pas. (31)
Quels regrets pour les tiens! quelle douleur profonde!
Les Destins ne feront que le montrer au monde.
Dieux! si Rome eût joui de ce don de vos mains,
Vous auriez envié le bonheur des Romains.
Quel deuil au champ de Mars! quelle pompe funèbre!
Tu verras attrister ton rivage célèbre,
O Tibre! quand, mêlant tes pleurs à nos sanglots,
Près d'un tombeau récent tu rouleras tes flots!
Jamais à sa famille un rejeton de Troye
N'a donné tant d'espoir, n'a promis tant de joie;
Jamais Rome, féconde en héros triomphans,
N'aura vu son égal entre tous ses enfans.
O candeur! ô vertus dignes de l'âge antique!
O sainteté des mœurs! ô valeur héroïque!
Jamais impunément un superbe ennemi
Ne se fût au combat présenté devant lui,
Soit qu'il marchât à pied d'un pas ferme et rapide,
Soit qu'il pressât l'ardeur d'un coursier intrépide.
Jeune héros, ô toi que j'admire et je plains,
Si tu peux vaincre un jour la rigueur des Destins,
Tu seras Marcellus. Donnez, que je répande
Et la rose et le lis que sa tombe demande:
Donnez; que prodiguant les fleurs à pleines mains,
Je lui rende du moins ces hommages trop vains. » (*)

C'est ainsi qu'ils parcouroient les champs de l'Ély-

(*) De Saint-Ange.

sée, et qu'Anchise faisoit connoître à son fils les héros de sa race. Après avoir ranimé ses espérances et fortifié en lui l'amour de la gloire et le desir de se rendre digne de ses hautes destinées, il lui prédit les guerres qui l'attendoient dans le Latium et dans les champs Laurentins, et lui enseigne les moyens de les terminer heureusement.

Il est dans les Enfers deux portes du Sommeil : l'une de corne, par où sortent les songes vrais; l'autre d'ivoire brillant, mais c'est le passage des songes faux et des illusions que nous envoient les dieux infernaux. C'est par celle-ci qu'Anchise fait sortir son fils et la Sibylle. Énée retourne à sa flotte, rejoint ses compagnons, et fait voile au port de Caïète, où il jette l'ancre. (32)

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU SIXIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(1) On prétend que Virgile a voulu faire ici allusion au temple d'Apollon bâti par Auguste sur le mont Palatin, après la victoire d'Actium, et aux jeux Apollinaires institués à Rome dans le temps de la première guerre punique, suivant les réponses de la Sibylle qui fut alors consultée. (*Note de l'Éditeur.*)

(2) Traduction de M. Gaston :

En efforts impuissans,
Pour échapper au dieu qui fatigue ses sens,
La Sibylle s'épuise, et la bouche écumante
Dans son antre à grands pas elle erre impatiente.
Enfin le dieu triomphe, et, s'ouvrant à la fois,
Les cent portes au loin font retentir sa voix :

« Toi qui sur tant de mers signalas ton audace,
De dangers bien plus grands la terre te menace.
Les Troyens atteindront le rivage Latin,
Mais que tu maudiras ce bienfait du Destin!
La guerre sous tes yeux étale ses ravages,
Et le Tibre sanglant a franchi ses rivages;
Je vois un autre Xanthe, un autre Simoïs,
Je vois encor les Grecs contre toi réunis.
Un Achille nouveau, fils d'une autre immortelle,
Et l'altière Junon, à sa haine fidelle,
Te poursuivent par-tout, luttent contre tes dieux.
Errant dans l'Italie, et proscrit en tous lieux,

Ta suppliante voix ira de ville en ville
Chez un peuple ennemi mendier un asile.
Une épouse nouvelle, un hymen étranger,
Dans ces nouveaux périls doit encor te plonger.
Montre dans tes revers une ame peu commune;
Oppose ta constance aux coups de la fortune.
Des Grecs, par un secours que tu n'osois prévoir,
Rendront à tes soldats et la force et l'espoir. »

D'obscures vérités organe peu docile,
Ainsi sur le trépied mugissoit la Sibylle,
Quand le dieu de ses traits aiguillonnoit son cœur.
Le calme enfin succède à sa sainte fureur.

Traduction inédite de M. Fayolle:

Il dit, et soudain de ses cavités sombres
La prêtresse inspirée a fait mugir les ombres.
Pour repousser le dieu qui fatigue ses sens,
Son esprit se consume en efforts impuissans.
Le dieu victorieux l'obsède, la tourmente,
Et la vérité sort de sa bouche écumante.
Les cent portes du temple ouvertes à la fois
De la Sibylle au loin font retentir la voix:

« Oui, les flots ont cessé de te faire la guerre;
Mais de plus grands périls t'attendent sur la terre.
Ces champs, ces champs heureux d'Amate et de Turnus,
Combien tu gémiras de les avoir connus!
Je vois la guerre hélas! la guerre détestée,
Et du Tibre en courroux l'écume ensanglantée;
Je vois encore un Xanthe, un Scamandre en ces lieux:
J'y vois un autre Achille issu du sang des dieux,
Et Junon aux Troyens toujours inexorable.
De quels peuples toi-même, en ton sort déplorable,
Ne te verra-t-on point mendier les secours?
Un hymen étranger, de nouvelles amours,

De ces combats sanglans sont la source fatale.
Déploie une constance à tes malheurs égale.
Ce sont des Grecs enfin qui, te rendant l'espoir,
T'offriront un secours que tu ne peux prévoir. »

Ainsi retentissoient les terribles oracles
Qui, livrant le héros à de nouveaux obstacles,
Semblent par le mystère accroître ses malheurs.
Phébus de la Sybille exalte les fureurs,
Et darde tous ses feux jusqu'au fond de son ame.....
Bientôt meurt par degrés le courroux qui l'enflamme.

C'est dans cette description des fureurs de la prêtresse d'Apollon que J.-B. Rousseau a puisé l'idée de sa belle strophe :

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissans.

On peut rapprocher de ce morceau le passage suivant du *Télémaque :*

« Idoménée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux, pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtés; on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or et d'argent. Le vieillard Théophane, ami des dieux et prêtre du temple, tenoit, pendant le sacrifice, sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre; ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore ; puis, s'étant mis sur le trépied sacré : « O dieux ! s'écria-t-il, quels sont donc ces deux étrangers que le ciel envoie en ces lieux ? Sans eux, la guerre entreprise nous seroit funeste, et Salente tomberoit en ruines avant que d'être élevée sur ses fondemens.

Je vois un jeune héros que la Sagesse mène par la main. Il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage. » En disant ces paroles, son regard étoit farouche et ses yeux étincelans; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui; son visage étoit enflammé; il étoit troublé et hors de lui-même; ses cheveux étoient hérissés, sa bouche écumante, ses bras levés et immobiles; sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine; il étoit hors d'haleine, et ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit. » (*Note de l'Éditeur.*)

(3) Traduction de M. Gaston :

« Si l'amant d'Eurydice aux doux sons de la lyre
Vit s'ouvrir des Enfers la sombre profondeur,
Et si sa voix plaintive en a charmé l'horreur;
Si Pollux, se vouant à la Parque ennemie,
Partage avec son frère et sa mort et sa vie;
Si le Sort pour Alcide interrompit ses lois;
Si Thésée a reçu ce prix de ses exploits;
Moi, je descends comme eux d'une race divine;
Comme eux, de Jupiter je tiens mon origine. »

M. Delille n'a pas rendu ce passage avec son élégance ordinaire :

« Orphée a pu jadis, grace à ses doux accords,
Descendre encor vivant dans l'empire des morts;
Tour à tour revoyant et perdant la lumière,
Pollux au bord du Styx va remplacer son frère:
Conterai-je Thésée, Alcide, et tous les noms
Des demi-dieux admis dans ces gouffres profonds?
Comme eux de Jupiter j'ai reçu la naissance :
Ayant les mêmes droits j'ai la même espérance. »

Télémaque parle ainsi dans le roman qui porte son nom;

« Je ne suis que trop certain que mon père n'est plus; je vais

chercher son ombre jusque dans les Enfers. Thésée y est bien descendu; Thésée, cet impie qui vouloit outrager les divinités infernales; et moi, j'y vais conduit par la piété. Hercule y descendit : je ne suis pas Hercule; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché, par le récit de ses malheurs, le cœur de ce dieu qu'on dit être inexorable; il obtint de lui qu'Eurydice retourneroit parmi les vivans : je suis plus digne de compassion qu'Orphée; car ma perte est plus grande. »

(*Note de l'Éditeur.*)

(4) Virgile, comme nous l'avons dit dans sa Vie, n'eut pas le temps de mettre la dernière main à son *Énéide;* c'est pourquoi on trouve de temps en temps des vers imparfaits. On prétend qu'étant près de mourir, il se fit relire cet ouvrage, et que lorsqu'on fut arrivé à *Misenum Æoliden,* qui commençoit un de ces vers tronqués, il fit ajouter sur le champ : *quo non præstantior alter, ære ciere viros Martemque accendere cantu.*

Addition de l'Éditeur. M. Delille traduit ainsi :

Misène dont l'airain, cher au dieu de la Thrace,
Echauffoit la valeur et rallumoit l'audace.
Jadis, du grand Hector illustre compagnon,
Il portoit près de lui la lance et le clairon;
Mais quand Hector perdit la vie et la victoire,
Sous un autre héros gardant la même gloire,
Du vaillant fils d'Anchise il suivit le destin.
Un jour qu'il embouchoit l'harmonieux airain,
Provoqué par les sons de sa conque sonore,
Un des Tritons jaloux, qu'un noir dépit dévore,
Si le dépit est fait pour les ames des dieux,
Saisit dans sa fureur ce rival odieux,
Le plonge entre les rocs, sous la vague écumeuse.

Et M. Fayolle (inédit) :

Misène, fils d'Éole, et dont la trompe altière
Enflammoit tous les cœurs de l'audace guerrière.
Digne élève d'Hector, accompagnant ses pas,
La lance et le clairon l'illustroient aux combats.
Quand Hector fut vaincu par le fils de Pélée,
On vit au même rang sa valeur appelée
Suivre le fils d'Anchise. Un jour, fier des accens
Dont il frappoit au loin les flots retentissans,
Aux dieux même il voulut disputer la victoire.
Triton, qu'il défia, Triton, s'il faut le croire,
Engloutit son rival dans les flots écumans.

(5) « Ensuite Télémaque fit laver le corps (*d'Hippias*) dans des liqueurs odoriférantes; puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins, gémissant sous les coups de hache, tombent en roulant du haut des montagnes; les chênes, ces vieux enfans de la terre, qui sembloient menacer le ciel; les hauts peupliers; les ormeaux, dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage; les hêtres, qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galèse. »

(*Télémaque,* liv. XVII.)

(6) Imitation de M. de Fénélon :

« Là, s'élève avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier; la flamme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées et leurs yeux baissés : la douleur amère est peinte sur ces visages farouches, et les larmes coulent abondamment.... Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent : la mort, qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pu effacer toute sa beauté, et les graces étoient encore sur son visage pâle. On voyoit flotter

autour de son cou, plus blanc que la neige; mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys et de Ganymède, qui alloient être réduits en cendres. On remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, et qui l'avoit fait descendre dans le royaume sombre de Pluton. Télémaque, triste et abattu, suivoit de près le corps, et lui jetoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. « Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami; appaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire! Si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur : tu es délivré des misères où nous sommes encore, et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je serois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre! que les Champs-Élysées lui soient ouverts! que la Renommée conserve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres reposent en paix! » A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri. On s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions....

« Le corps étoit déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées ses cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or, qu'il couronna de fleurs.... » (*Télémaque*, liv. XVII.)

Addition de l'Éditeur. Voici la traduction de ce morceau par M. Delille :

Cependant les Troyens, accablés de tristesse,
Debout près de Misène, objet de leurs douleurs,
L'entouroient en silence, et répandoient des pleurs.
D'abord, de troncs fendus, de rameaux sans verdure,
Ils dressent du bûcher l'immense architecture;
Et, du triste édifice entourant les apprêts,
En cercles sont penchés de lugubres cyprès,

Au-dessus, du héros on a placé les armes.
Pour en baigner ce corps, digne objet de leurs larmes,
Ils répandent les flots bouillonnans dans l'airain,
Et de riches parfums s'épanchent de leur main.
On gémit, on le met sur le lit funéraire,
De ses restes muets triste dépositaire;
On étend au-dessus ses habits précieux,
Dépouille si connue et si chère à leurs yeux!
D'autres, le regard morne et l'ame désolée,
Triste et lugubre emploi, portent le mausolée,
Suivant l'antique usage; et, tremblant d'approcher,
En détournant les yeux allument le bûcher.
L'encens, l'huile, les mets, les offrandes pieuses
Que jettent dans le feu leurs mains religieuses,
Brûlent avec le corps : des parfums onctueux
Arrosent les débris qu'épargnèrent les feux;
La douleur les confie à l'urne sépulcrale;
Le rameau de la paix répand l'onde lustrale.
On pleure encor Misène, on l'appelle trois fois,
Et les derniers adieux attendrissent leurs voix.
Énée à cet honneur en joint un plus durable :
Sur un mont il élève un trophée honorable,
Y place de sa main la lance et le clairon;
Et ces bords, ô Misène! ont conservé ton nom.

Traduction inédite de M. Fayolle :

Cependant les Troyens sur ces rives funestes
Pleuroient, et de Misène environnant les restes,
Lui dressoient un bûcher formé de troncs fendus,
Et de pins résineux l'un sur l'autre étendus.
Les cyprès à l'entour inclinent leur verdure.
Du guerrier sur le faîte on a placé l'armure.
Les uns lavent le corps : à flots bouillans versés,
S'épanchent les parfums sur ses membres glacés.

La pourpre pare encor la couche funéraire.
On porte le cercueil, triste et saint ministère!
La torche renversée, et détournant les yeux,
D'autres, près du bûcher, en allument les feux.
Le prêtre avec l'encens y verse l'huile sainte;
Des membres consumés bientôt la cendre éteinte
S'affaisse, et d'un vin pur boit les flots écumans.
L'urne s'ouvre et reçoit les sacrés ossemens.
Sur la foule trois fois répandant l'eau lustrale,
Le prêtre a parcouru l'enceinte sépulcrale;
En faveur de Misène il invoque les dieux,
Et la pompe finit par les derniers adieux.

Déjà sur un tombeau de superbe structure
Le héros, de Misène a fait graver l'armure;
En trophée on y voit sa lance et son clairon;
Et ces bords à jamais ont conservé son nom.

On reconnoît ici une imitation de la description des funérailles de Patrocle, au dix-huitième livre de l'*Iliade*. Nous ne citerons que quelques vers les plus remarquables du poète Grec, d'après l'élégante traduction de M. Aignan :

Et cependant les ondes
Vont laver du héros les blessures profondes.
Pour ce devoir pieux par Achille ordonné,
Dans le bronze fumant l'eau pure a bouillonné.
L'huile à flots onctueux sur Patrocle est versée;
Et bientôt par les soins d'une foule empressée,
Dans ses flancs déchirés le baume est répandu.
Sur un funèbre lit il repose étendu,
Pâle, couvert d'un lis de blancheur éclatante, etc.

(7) Imitations de l'auteur du *Télémaque* :

« Dans cette peine, Télémaque entreprit de descendre aux

Enfers par un lieu célèbre qui n'étoit pas éloigné du camp : on l'appeloit *Acherontia*, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse, par où l'on descendoit sur les rives de l'Achéron, par lequel les dieux mêmes craignent de jurer. La villé étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'osoient approcher : les bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux; la vapeur soufrée du marais stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs; on n'y sentoit jamais les doux zéphyrs, ni les graces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne; la terre aride y languissoit; on y voyoit seulement quelques arbustes dépouillés et quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusoit aux laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits, les grappes de raisin se desséchoient au lieu de mûrir. Les Naïades tristes ne faisoient point couler une onde pure, leurs flots étoient toujours amers et troubles. Nul oiseau ne chantoit dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et ne trouvoient point de bocages pour se retirer; ils alloient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux et la voix lugubre des hiboux; l'herbe même y y étoit amère, et les troupeaux qui la paissoient ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir : le taureau fuyoit la génisse, et le berger tout abattu oublioit sa musette et sa flûte.

« De cette caverne sortoit de temps en temps une fumée noire et épaisse, qui faisoit une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les divinités infernales; mais souvent les hommes, à la fleur de leur âge, et dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

« C'est là que Télémaque résolut de chercher le chemin de

la noire demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit sans cesse sur lui, et qui le couvroit de son égide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux Enfers pour livrer à Caron un certain nombre de mortels, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

« Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la lune, et il invoque cette puissante divinité qui étant dans le ciel le brillant astre de la nuit, et sur la terre la chaste Diane, est aux Enfers la redoutable Hécate. Cette divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur, et qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son père. A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire souterrain mugir : la terre trembloit sous ses pas; le ciel s'arma d'éclairs et de feux qui sembloient tomber sur la terre. (*Télémaque*, liv. XVIII.)

Addition de l'Éditeur. Les anciens donnoient le nom d'Averne à des grottes et autres endroits d'où sortoient des vapeurs infectes. Le plus fameux étoit un lac proche de Bayes, dans la Campanie, que les Italiens modernes ont appelé *Pago di Tripergola.* Ce lieu empoisonné et ténébreux passoit pour un écoulement du Styx, comme tous les endroits pareils. Écoutons le poëte philosophe :

« Expliquons la nature de ces lieux funestes, de ces lacs nommés *Avernes.* D'abord, ce nom leur a été donné à cause de l'effet qu'ils produisent, parce qu'ils sont mortels pour les oiseaux. En effet, quand les habitans de l'air sont arrivés directement au-dessus de ces lieux, ils semblent avoir oublié l'art de voler : leurs ailes n'ont plus de ressort; ils tombent sans force, la tête penchée ou sur la terre ou dans les eaux, selon la nature de l'Averne qui leur donne la mort. On trouve à Cumes et au mont Vésuve un endroit de cette nature : ce sont des fontaines chaudes, d'où s'exhale une épaisse fumée.

On en trouve encore un semblable dans les murs d'Athènes ; au sommet de la citadelle, proche le temple de Minerve. Les rauques corneilles n'osent jamais y aborder, lors même que la fumée des sacrifices semble les y inviter, tant elles fuient avec effroi, non pas la colère de Pallas, que leur attira leur vigilance, selon le récit des poëtes Grecs, mais les exhalaisons même de ce lieu, qui suffisent pour les en détourner. On parle encore d'un autre Averne de cette espèce, situé dans la Syrie, où les quadrupèdes eux-mêmes ne peuvent porter leurs pas sans que la vapeur les fasse tomber sans vie, comme des victimes immolées tout à coup aux dieux manes. Tous ces effets sont naturels, et l'on peut en trouver les causes sans s'imaginer que ces lieux soient autant de portes du Tartare, par où les divinités du sombre empire attirent les ames sur les bords de l'Achéron. »

Ce sont en effet ces vapeurs ou exhalaisons pestiférées qui se font sentir dans les lieux profonds de la terre, dans les grottes, dans les souterrains de la plupart des mines, et même à leur surface, qui ont donné lieu à toutes ces fables. Je dis même à leur surface ; car la chaleur du soleil s'unit quelquefois pour attirer ces exhalaisons, à celle de la terre. Voilà pourquoi des expériences réitérées nous apprennent qu'il est dangereux de s'endormir sur l'herbe, sur-tout au printemps, lorsque les premières impressions du soleil se font sentir à la terre ; mais ces exhalaisons de sa surface, quelles qu'elles soient, ne sont jamais aussi actives que celles de l'intérieur. Tout le monde connoît, dans le royaume de Naples, la grotte du Chien, qui suffoque tous les animaux qui y sont exposés.

Les personnes qui voudront prendre la peine de lire avec quelque attention, dans Strabon, le récit mystérieux de l'oracle de Cumes, des eaux de l'Averne émané

du Styx, de l'antre de la Sibylle, et mieux encore celles qui ont voyagé dans les lieux décrits par ce savant géographe, verront que le chantre d'Énée n'a fait qu'embellir par des fictions mythologiques des monumens superbes qui existoient de son temps, qui subsistent encore, et qui commandent l'admiration.

(8) Traduction de M. Delille :

Voilà qu'au jour naissant mugissent les campagnes;
La cime des forêts tremble au front des montagnes;
La terre éprouve au loin d'affreux ébranlemens,
Et les chiens frappent l'air de leurs longs hurlemens.

(*Note de l'Éditeur.*)

(9) Traduction de M. Delille :

Tristes divinités du gouffre de Pluton!
Toi, lugubre Chaos! et toi, noir Phlégéton!
Permettez qu'un mortel de vos rives funèbres
Trouble le long silence et les vastes ténèbres,
Et sonde, dans ses vers noblement indiscrets,
L'abyme impénétrable où dorment vos secrets.
Tous les deux, s'avançant dans ces tristes royaumes
Habités par le vide et peuplés de fantômes,
Marchoient à la lueur du crépuscule obscur :
Tel, lorsqu'un voile épais des cieux cache l'azur,
Au jour pâle et douteux de leur lumière avare,
Dans le fond des forêts le voyageur s'égare.

M. Gaston a rendu ce passage d'une manière assez peu poétique :

Dieux puissans qui régnez sur les demeures sombres,
Chaos, noir Phlégéton, silencieuses ombres!

Pardonnez si ma main *soulève le rideau*
Qui dérobe aux vivans les secrets du tombeau!
Seuls, à travers la nuit de ces royaumes vides
Que la mort a peuplés de fantômes livides,
Ils marchoient, comme on voit errer le voyageur
Qui franchit les guérets et les bois *sans couleur,*
Lorsque l'astre des nuits laisse percer à peine
De ses rayons voilés la lueur incertaine.

C'étoit une impiété, en Grèce, que de révéler les mystères Éleusiniens : le poète, par cette adroite invocation, fait solennellement son apologie, et nous prépare à l'horrible spectacle qu'il va dévoiler aux yeux des mortels. Une partie de ce tableau est copiée du troisième livre des *Argonautes.* (*Note de l'Éditeur.*)

(10) M. Delille a traduit ainsi les descriptions de l'entrée du Tartare et de la demeure des Songes :

Devant le vestibule, aux portes des Enfers,
Habitent les Soucis et les Regrets amers,
Et des Remords rongeurs l'escorte vengeresse;
La pâle Maladie, et la triste Vieillesse;
L'Indigence en lambeaux, l'inflexible Trépas,
Et le Sommeil son frère, et le dieu des combats;
Le Travail qui gémit, la Terreur qui frissonne,
Et la Faim qui frémit des conseils qu'elle donne;
Et l'Ivresse du crime, et les Filles d'Enfer
Reposant leur fureur sur des couches de fer;
Et la Discorde enfin, qui, soufflant la tempête,
Tresse en festons sanglans les serpens de sa tête.

Au centre est un vieil orme où les fils du Sommeil,
Amoureux de la Nuit, ennemis du Réveil,

Sans cesse variant leurs formes passagères,
Sont les hôtes légers de ses feuilles légères.
Là sont tous ces fléaux, tous ces monstres divers
Qui vont épouvanter l'air, la terre et les mers;
Géryon, de trois corps formant un corps énorme;
Le quadrupède humain, fier de sa double forme;
L'Hydre qui fait siffler cent aiguillons affreux;
La Chimère, lançant des tourbillons de feux;
Briarée aux cent bras, levant sa tête impie;
Et l'horrible Gorgone, et l'avide Harpie.

Traduction de M. Gaston:

Aux portes des Enfers sont les Remords vengeurs,
Le Travail, et la Crainte, et les pâles Douleurs;
La Vieillesse, la Faim qui conseille le crime,
Et du coupable heureux la joie illégitime;
La Pauvreté, qui fuit honteuse de son sort,
La Mort, et le Sommeil, ce frére de la Mort.
Spectres hideux..! Plus loin, la Guerre impitoyable,
Balance dans les airs un glaive infatigable.
Là, sur des lits de fer les filles de la Nuit
Veillent incessamment; la Discorde à grand bruit
Brandissant de son fouet les sanglantes lanières,
Sur son front hérissé fait siffler ses vipères.

Au centre, est un vieil orme: à ses rameaux nombreux
S'attachent les vapeurs des Songes désastreux.
La Chimère y vomit des flammes ondoyantes,
L'Hydre agite les dards de ses gueules béantes;
Le triple Géryon, Briarée aux cent mains;
Le Centaure sauvage avec des traits humains:
Méduse, dont le front fait pâlir les impies,
La Scylle à double forme, et les tristes Harpies,
Tous ces monstres, fléaux de l'antique univers,
Sont rentrés dans l'abyme et gardent les Enfers.

Traduction inédite de M. Fayolle :

Aux portes de l'Érèbe habitent les Douleurs,
Et le Trouble de l'ame, et la Crainte et les Pleurs.
La Fièvre dévorante, aux yeux creux et livides,
Spectre hideux, enfant des Voluptés perfides;
Et la triste Vieillesse et le sombre Remord;
La Mort, et le Sommeil, ce frère de la Mort,
La Pauvreté rampant sous l'Orgueil qui l'opprime;
Le Travail, et la Faim conseillère du crime.

En face gît la Guerre aux bras ensanglantés,
La Discorde en fureur hurlant à ses côtés;
Et, sur des lits de fer, les pâles Euménides
Le front tout hérissé de couleuvres avides.
Au centre, on voit un orme antique, ténébreux,
Étendre au loin ses bras et son feuillage ombreux.
Là des Songes menteurs la foule se recueille
Et par groupes légers, se fixe à chaque feuille.

Au seuil réside encor l'assemblage divers,
De ces monstres hideux, terreur de l'Univers:
Centaures et Scylla, les Gorgones difformes,
Et Géryon dressé sur ses trois corps énormes;
L'Hydre à leurs cris mêlant ses sifflemens affreux,
Et la Chimère enfin s'armant de tous ses feux.

Traduction de M. de la Tresne :

Sur le seuil ténébreux de l'infernal abyme,
Sont couchés tristement la Faim, mère du crime,
La pâle Maladie et les Chagrins rongeurs,
La honteuse Indigence et les Remords vengeurs,
Fantômes effrayans! Et la Vieillesse austère,
Et la Crainte, et la Mort et le Sommeil son frère,
La Guerre dont le bras moissonne les mortels,
Le Travail, et du cœur les Plaisirs criminels.

Là, sur des lits de fer veillent les Euménides,
Et la folle Discorde aux couleuvres livides,
Qui tresse ses cheveux de leurs sanglans replis.
Au milieu croît un orme aux bras longs et vieillis.
Là, des Songes, dit-on, l'essaim léger voltige,
S'attache à chaque feuille et court sur chaque tige.
Ici, s'offrent encor des monstres inhumains:
Les Centaures affreux, Briarée aux cent mains,
Les Scylles aux deux fronts, les Gorgones impies,
Géryon aux trois corps, les immondes Harpies,
L'Hydre qui pousse au loin d'horribles sifflemens,
Et la Chimère au sein armé d'embrasemens.

Nous pourrions citer encore plusieurs traductions de ce passage; mais nous nous bornerons à en rapporter quelques vers, pour faire apprécier la manière de leurs auteurs. M. de Chabanon n'est ni poète, ni même versificateur :

Sur le seuil de l'Enfer habite la Douleur,
Le Deuil, la Maladie et le Remords vengeur,
Monstres hideux! suivis de leurs propres victimes;
Et la Peur, et la Faim qui conseille les crimes;
La *Mort*, et le Sommeil, image du *Trépas*, etc.
. . . .
Là, de ses bras noueux, par les siècles noircis,
Un orme étend au loin le ténébreux ombrage;
Les Songes sont cachés sous son *léger* feuillage, etc.

M. Dauteroche est tout à fait prosaïque :

Sur les premiers degrés du manoir infernal
Sont couchés les Soucis, etc.
En avant de la porte, on trouve sur le seuil
La Guerre au front d'airain, etc.
D'autres monstres encor *sont de garde* à la porte.

M. Le Franc de Pompignan, qui a traduit en entier le sixième livre, s'y montre, en général, au-dessous de son talent. Il y a cependant de temps à autre d'assez beaux vers. En voici quelques-uns :

Ils arrivent aux pieds de la première enceinte,
Lieux où siègent les Pleurs, les Remords et la Crainte;
La Vieillesse, les Maux qui domptent notre effort,
La Mort, et le Sommeil, si semblable à la Mort;
La Pauvreté honteuse, et que tout abandonne,
Et la Faim, qui rougit des conseils qu'elle donne;
Les Plaisirs criminels et leur retour amer :
Vers les murs opposés, et sur des lits de fer,
La Discorde et la Guerre, au sein des Euménides,
Puisent la soif du sang et l'art des homicides, etc.

Voltaire, dans le septième chant de la *Henriade*, nous offre un grand nombre d'imitations du sixième livre de l'*Énéïde*, que nous aurons occasion de citer :

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans;
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît et s'admire;
La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur;
Le ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœur;
Le Faux-Zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

« Nous n'hésitons pas, dit M. Palissot, à préférer

aux vers du poëte latin ceux de M. de Voltaire. Virgile place à l'entrée des Enfers le Chagrin, les Maladies, la Vieillesse, la Peur, la Faim, l'Indigence, etc. Les vices, qui de tout temps ont précipité la race humaine dans ces lieux de tourmens, nous y paroissent placés avec plus de convenance. »

M. Clément est loin de penser comme M. Palissot. « Ne doit-on voir, dit-il, à l'entrée de l'Enfer, que l'Envie, l'Orgueil, la Foiblesse, l'Ambition, l'Hypocrisie, le Faux-Zèle et l'Intérêt? Pourquoi n'y pas mettre l'Impiété, l'Avarice, la Fraude, le Mensonge, la Calomnie, les noires Perfidies, qui y mériteroient tout aussi bien une place que les autres?

« Voyez Virgile, avec quelle espèce de trouble il peint tous ces monstres qui assiègent l'entrée de l'Érèbe. Il ne cherche point à faire des phrases; et le poëte le plus élégant qui fut jamais préfère, en cette occasion, un certain désordre d'images qu'il entasse presque sans choix, pour mieux imiter le désordre qui règne dans le vestibule des Enfers. Virgile n'y met point, comme Voltaire, les passions qui seroient tout aussi bien au milieu des demeures infernales, mais les maux divers qui font arriver les malheureux mortels aux portes de la mort. Cette allégorie est plus juste et plus poétique en même temps. »

Fénélon a pris aussi dans Virgile l'idée de la peinture suivante, que l'on peut comparer aux tableaux de la *Henriade* et de l'*Énéide* :

« Pluton étoit sur son trône d'ébène; son visage étoit pâle et sévère, ses yeux creux et étincelans, son front ridé et menaçant..... Aux pieds du trône étoit la Mort dévorante avec sa tranchante faux qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances

toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies, les Haines injustes, l'Avarice qui se ronge elle-même, le Désespoir qui se déchire de ses propres mains; l'Ambition forcenée qui renverse tout; la Trahison qui veut se repaître de sang, et ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'Envie qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété qui se creuse elle-même un abyme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les Spectres hideux, les Fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans; les Songes affreux; les Insomnies aussi cruelles que les tristes Songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, et remplissoient le palais où il habite. » *Télém.*, liv. XVIII. (*Note de l'Éditeur.*)

(11) Rien de plus ingénieux que cette courte description de la retraite des Songes. Elle me rappelle un morceau d'Ovide, que le lecteur sera bien aise de trouver ici.

Est propè Cimmerios longa spelunca recessu
Mons cavus, ignavi domus et penetralia Somni
Quò nunquam radiis oriens, mediusve cadensve
Phœbus adire potest. Nebulæ caligine mixtæ
Exhalantur humo dubiæque crepuscula lucis.
Non vigil ales ibi cristati cantibus oris
Evocat Auroram, nec voce silentia rumpunt
Sollicitive canes, canibusve sagacior anser.
Non fera, non pecudes, non moti flamine rami
Humanæve sonum reddunt convicia linguæ.
Muta quies habitat. Saxo tamen exit abimo
Rivus aquæ Lethes, per quem cum murmure labens
Invitat Somnos crepitantibus unda lapillis.
Ante fores antri fæcunda papavera florent,
Innumeræque herbæ, quarum de lacte soporem
Nox legit, et spargit per opacas humida terras.
Janua, ne verso stridorem cardine reddat,
Nulla domo totâ est, custos in limine nullus.

At medio torus est, ebeno sublimis in antro,
Plumeus, unicolor, pullo velamine tectus,
Quo cubat ipse Deus, membris languore solutis.
Hunc circà passim varias imitantia formas
Somnia vana jacent, totidem quot messis aristas
Silva gerit frondes, ejectas littus arenas.

(Metam., lib. XI.)

Le triste palais du Sommeil, toujours enveloppé de nuages que les rayons du soleil ne peuvent jamais percer; cet antre obscur, au milieu duquel coule un ruisseau qui prend sa source dans le Léthé, ressemble bien à ces sombres lieux que le Cocyte arrose, et qui sont si bien décrits dans la *Théogonie*, ouvrage curieux dont M. Le Franc a traduit ce passage :

Loin du séjour par les dieux habité
Est un séjour lugubre et redouté,
Où du soleil jamais l'éclat ne brille :
De l'Océan la vieille et sombre fille
Coule en ce lieu sa triste éternité.
De noirs rochers lui forment un asile
Près du Tartare et de ses noirs marais,
Et d'argent brut un vaste péristile
Régne alentour et couvre son palais.
Là, du sommet d'un roc inaccessible
Tombe une eau froide, aux dieux même terrible,
Qui va se perdre au sein de l'Achéron.
De la déesse elle porte le nom,
C'est l'eau du Styx, etc.

(12) Traduction de M. Delille :

D'innombrables essaims bordoient les rives sombres,
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendoit aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,

Plus pressés, plus nombreux que ces pâles feuillages
Sur qui l'hiver naissant prélude à ses ravages,
Ou que ce peuple ailé qu'en de plus doux climats
Exile par milliers le retour des frimas,
Ou qui, vers le printemps, aux rives paternelles
Revole, et bat les airs de ses bruyantes ailes:
Tels, vers l'affreux nocher ils étendent les mains,
Implorent l'autre bord. Lui, dans ses fiers dédains,
Les admet à son gré dans la fatale barque,
Reçoit le pâtre obscur, repousse le monarque.

Traduction de M. Gaston :

Vers le fleuve accouroient, confondus et sans choix,
Les prêtres, les héros, les bergers et les rois,
Le fils sur le bûcher mis sous les yeux d'un père,
La vierge qui bientôt dut être épouse et mère.
Dans les froids de l'automne, au milieu des forêts,
Ainsi la feuille tombe; ainsi dans nos guérets,
S'assemblent des oiseaux les tribus passagères
Que le soleil rappelle aux rives étrangères.
Tous prioient, tous brûloient de traverser les flots;
Tous, les bras étendus, aspiroient au repos;
Mais Caron fait un choix, et par lui repoussées,
Les ombres, loin du bord voltigent dispersées.

J.-B. Rousseau, dans son allégorie de la *Volière*, nous offre une comparaison gracieuse, dont celle de Virgile pourroit bien lui avoir fourni l'idée :

Comme l'on voit, en l'automne première,
Feuilles à tas dans l'Ardenne pleuvoir,
Ou bien oiseaux voler par fourmilière
Sur un grand pin qui leur sert de dortoir,
Aussi voit-on, du matin jusqu'au soir,
Petits Amours, oiseaux de sa volière,
Pleuvoir en foule en ce gentil manoir. (*Note de l'Édit.*)

(13) Le cap *Palinure*, dans la principauté citérieure du royaume de Naples, ainsi que le cap *Misène*, dans la Campanie, conservent encore aujourd'hui les mêmes noms qu'ils portoient du temps de notre poëte. Ses beaux vers les ont consacrés au souvenir éternel de la postérité. Les habitans de Vélie, ville fondée depuis dans la Lucanie, par une colonie de Phocéens, voulant, dans la suite, appaiser les manes de Palinure, qui avoit été massacré sur cette côte, lui érigèrent un tombeau sur le cap voisin, et, par ce monument expiatoire, se délivrèrent de la peste dont ils étoient affligés. Vélie est aujourd'hui *Castel à mare della Brucca*.

L'un des traducteurs de Virgile, M. Dauteroche, prétendant rendre plus vraisemblable l'existence de Palinure pendant trois jours au milieu des flots, s'est avisé d'ajouter au texte ce vers ridicule qu'il met dans la bouche du pilote :

Le timon embrassé me servoit de radeau.

La rencontre d'Énée et de Palinure est imitée de celle d'Ulysse et d'Elpénor, au onzième livre de l'*Odyssée*. Mais le poëte Romain est ici bien supérieur au poëte Grec. Dans l'*Énéide*, Palinure est malheureux, quoique innocent; au lieu que dans l'*Odyssée*, Elpénor est coupable, et justement puni. (*Note de l'Éditeur.*)

(14) Traduction de M. Fayolle :

De loin Caron les voit dans cet obscur chemin :
« O toi, qui viens ici les armes à la main,
Dit-il, n'avance pas vers ces rivages sombres,
Noir séjour de la Nuit, du Sommeil et des Ombres.
Les vivans n'entrent point dans la barque des Morts.
Il m'en a trop coûté d'accueillir sur ces bords

De héros demi-dieux cette race intrépide,
Pyrithoüs, Thésée, et le vaillant Alcide.
L'un, vainqueur de Cerbère et le chargeant de fers,
L'arracha tout tremblant du palais des Enfers.
Les autres ont fait plus; et ce couple farouche
Voulut du dieu des Morts déshonorer la couche.
Nul vivant n'a depuis traversé l'Achéron. »

La Sybille en ces mots veut rassurer Caron :
« Loin de nous, loin de nous toute embûche secrète!
Loin tout coupable effort d'une audace indiscrète!
Que Cerbère toujours, par les ordres divins,
Épouvante des Morts les simulacres vains!
Qu'enivrant son époux d'une flamme immortelle,
Proserpine à Pluton reste à jamais fidelle!
Grand par sa piété, fameux par sa valeur,
Des fantômes du Styx affrontant la pâleur,
Énée est descendu vers l'ombre de son père.
Si pourtant je ne puis désarmer ta colère,
Que ce rameau du moins »... Sa main du rameau d'or
Fait briller tout à coup le mystique trésor,
Que dévore Caron de son regard sauvage.
Il s'appaise. Sa poupe a touché le rivage.
Sa rame écarte au loin la foule qui l'attend;
Il descend dans sa barque, et tous deux l'imitant
Descendent : aussitôt la fragile nacelle
S'ouvrant de toutes parts, et gémit et chancelle.

M. Gaston ne nous offre dans ce morceau que quatre vers à citer; dans tout le reste, il est demeuré au-dessous de son talent :

Que Cerbère à jamais, dans ces royaumes sombres,
D'un triple hurlement épouvante les ombres!
Que Proserpine en paix dans les bras de son roi,
Garde à son chaste amour une éternelle foi!...

M. Dauteroche conserve par-tout la même élégance et la même fidélité; on en jugera suffisamment par cette citation :

Ne vous emportez point, répliqua la Sibylle;
Vous n'avez point à craindre une action si vile :
Dans le palais du dieu, son oncle et son époux,
Proserpine sera *non moins sûre que vous*.

(*Note de l'Éditeur.*)

(15) Le questeur, chez les Romains, informoit et jugeoit seulement, quant au fait, dans les causes criminelles; et c'étoit le préteur de la ville qui prononçoit, *jus dicebat*. *Voy*. la note du P. de la Rue. Minos fait ici le rôle de questeur; il recherche les crimes; mais c'est Rhadamante qui condamne à différentes peines les criminels dans le Tartare : Rhadamante est donc une espèce de préteur.

(16) Traductions par M. Gaston :

Plus loin sont les mortels dont le cœur abattu
D'un glaive destructeur arma leur bras impie :
Insensés! qui loin d'eux ont rejeté la vie!
Ah! s'ils pouvoient encor reprendre ses travaux,
Combien ils béniroient la chaîne de leurs maux!
Vain espoir! à l'entour de leurs prisons profondes
Le Styx en noirs replis roule neuf fois ses ondes.

Là sont de vastes champs, nommés champs des Douleurs.
Tous ceux qui de l'amour n'ont connu que les pleurs,
Sous des myrtes, qu'à peine un demi-jour éclaire,
Égarent leurs ennuis et leur deuil solitaire;
Leur flamme vit encor, même après leur trépas.
Phèdre, amante adultère, ici porte ses pas;
Là se cache Procris; Eriphyle infidelle
Accuse un fils armé par la main paternelle.

Plus loin, c'est Evadné, victime de l'amour,
Et Cénis, qui fut homme et femme tour à tour;
Fuyant Pasiphaé, que la nature abhorre,
Laodamie appelle un époux qu'elle adore.
Mais quelle ombre sanglante erre dans ces forêts?
C'est Didon... Le héros a reconnu ses traits,
Comme on voit, ou croit voir dans la nuit orageuse
De la pâle Phœbé la forme encor douteuse,
Alors que son croissant, fidèle à ses retours,
Du mois renouvelé marque les premiers jours.
Il lui dit, d'une voix qu'attendrissent ses larmes:
« On m'avoit inspiré de trop justes alarmes,
Élise, et vainement effrayé de ton sort,
Je m'obstinois encor à douter de ta mort.
J'en fus la cause, hélas! mais, mon amour atteste
Les astres et les dieux, et ce séjour funeste,
J'obéis à regret à la voix du Destin
Qui m'ordonna de fuir le rivage africain.
C'est lui qui, sous mes pas ouvrant ces voûtes sombres
Me guide encor vivant dans le séjour des ombres.
J'étois loin de prévoir que ton bras égaré
Dût plonger le poignard dans ce cœur adoré.
Mais pourquoi d'un amant redouter la présence?
Te voir et te parler est ma seule espérance;
Suspends tes pas, chère ombre, arrête.... et de ma voix
Écoute les accens pour la dernière fois. »

Mais il lui parle en vain; un farouche silence
Repousse des discours dont sa fierté s'offense;
C'est un marbre insensible à la terre fixé.
Tout à coup, lui lançant un regard courroucé,
Didon fuit vers ces bois, où son époux fidèle
Lui prodigue les soins d'une ardeur immortelle.
Le héros prend pitié de son sort malheureux,
Suit sa trace effacée, et la cherche des yeux.

Par M. Le Franc de Pompignan :

On voit près de ce lieu, tristes et gémissans,
D'autres infortunés, qui de tout crime exempts,
Mais trop las d'une vie à tant de maux livrée,
Ont de leurs propres mains abrégé sa durée.
Oh ! qu'ils voudroient encor de leurs pénibles jours,
Sous les yeux du Soleil recommencer le cours,
Languir dans le travail, ramper dans l'indigence !
Il n'est plus temps ; la Mort les tient sous sa puissance.
Le Styx les environne, et son profond marais,
Neuf fois dans ses contours les enchaîne à jamais.

Plus loin, dans sa profonde et lugubre étendue,
La campagne des Pleurs se découvre à la vue,
Et sous des bois de myrte enferme les amans
Dont les feux ont causé la perte et les tourmens :
Phèdre, Evadné, Procris, et toi, Laodamie ;
Pasiphaé que suit son horrible infamie ;
Eriphile qui montre aux regards attendris
Les coups qu'elle a reçus de son barbare fils ;
Cénis, autrefois homme, et qu'au Styx descendue,
A son sexe premier les dieux avoient rendue.

Didon toute sanglante erroit dans ces forêts.
Notre guerrier s'approche et reconnoît ses traits,
Comme on voit ou croit voir sous des nuages sombres
L'astre naissant des nuits qui lutte avec les ombres.
Son cœur est pénétré des plus vives douleurs :
« C'est vous, s'écria-t-il, les yeux baignés de pleurs,
C'est vous, chère Didon, princesse infortunée !
On ne m'a point trompé sur votre destinée ;
Hélas ! je suis l'auteur de vos cruels revers,
Mais j'atteste les dieux, les astres, les enfers,
Que de ces mêmes dieux, dont la loi souveraine
Conduit mes pas tremblans dans la nuit souterraine,

Les ordres ont pu seuls m'arracher à vos vœux ;
Je n'en prévoyois pas les effets malheureux.
Arrêtez ; pourquoi fuir un entretien si tendre ?
C'est la dernière fois que vous pouvez m'entendre. »

Ces regrets si touchans ne sont point écoutés :
Elle jette sur lui des regards irrités,
Les détourne aussitôt d'un objet qui l'offense,
Les baisse vers la terre et garde le silence ;
Inébranlable et froide aux discours du héros,
Autant que le seroit un rocher de Paros.
Elle s'échappe enfin, et dans ses maux plongée,
Au fond d'un bois obscur se rejoint à Sichée.
Ce généreux époux, touché de ses malheurs,
Comme elle infortuné, partage ses douleurs.
Énée en est témoin : cet ingrat qu'elle abhorre,
La suit long-temps des yeux, la plaint, et l'aime encore.

Et par M. Fayolle :

Là, sont ces malheureux qui, d'un bras insensé,
Loin d'eux ont rejeté le fardeau de la vie :
Par eux-même à leurs yeux la clarté fut ravie.
Oh! comme avec plaisir, en remontant au jour,
Ils subiroient les maux du terrestre séjour !
Vains desirs! le Destin repousse leur prière.
Des noires eaux du Styx l'invincible barrière
Les sépare du jour, et son marais hideux
Les enchaînant neuf fois, se replie autour d'eux.

Plus loin, du champ des Pleurs la lugubre étendue
Dans son immensité se découvre à la vue.
Sous des myrtes couchés gémissent les amans
Dont une ardeur fatale a causé les tourmens,
Et dont l'ame est encor de soucis dévorée :
Phèdre et Laodamie, Ériphile éplorée

Montrant les coups portés par la main de son fils;
Près d'elles Évadné, Pasiphaé, Procris;
Cénis, qui par Neptune en homme transformée,
Reprit dans les Enfers sa forme accoutumée.

Au sein d'une forêt égarant ses douleurs,
Sur son trépas récent Didon versoit des pleurs.
Le héros à l'instant reconnoît son image,
Comme on découvre à peine, à travers un nuage,
L'astre pâle des nuits renouvelant son cours.
Il se trouble, soupire, et lui tient ce discours:
« Je ne pouvois le croire, ô reine infortunée!
Le fer a de vos jours tranché la destinée!
Je suis l'auteur des maux que vous avez soufferts;
Mais j'en prends à témoin les cieux et les Enfers,
J'en atteste du Styx la puissance suprême,
Je n'ai fui vos états qu'en dépit de moi-même.
Le Sort, qui sur les mers alors guidoit mes pas,
Me conduit maintenant au séjour du Trépas.
Qui m'eût dit, que contraint d'abandonner vos charmes,
Mon absence à vos yeux dût coûter tant de larmes!
Mais quoi! vous me fuyez, vous méprisez ma voix,
Et je vous parle, hélas! pour la dernière fois! »

De ce prince éploré la voix attendrissante
S'efforce par ces mots de fléchir une amante.
Mais, comme transformée en marbre de Paros,
La reine, inébranlable au discours du héros,
Tient un morne regard attaché sur la terre.
Enfin, elle s'enfuit vers le bois solitaire
Où son premier époux, égalant son amour,
Par elle consolé, la console à son tour.
Le héros plaint le sort où l'amour l'a réduite,
Et d'un triste regard accompagne sa fuite.

Ce silence sublime motive la haine future de Carthage

et de Rome : Didon n'a pas même pardonné après sa mort, et son ombre attend Annibal. Cet épisode a de plus l'avantage d'excuser la fuite et l'abandon d'Énée, et de rendre à son caractère une partie de l'intérêt qui ne s'étoit d'abord attaché qu'à Didon. Le Dante, ce génie bizarre, a imité à sa manière ces belles fictions de Virgile, dans son *Enfer*, l'une des productions poétiques les plus originales que l'on doive à l'Italie moderne.

M. de la Tresne a traduit ainsi les premiers vers de ce morceau :

Non loin, du désespoir sont ces tristes victimes
Qui, d'un bras que jamais n'avoient souillé les crimes,
Ont attenté sur eux, et qui du jour lassés,
D'un poids trop importun se sont débarrassés.
Qu'ils voudroient maintenant, au séjour de la vie,
Souffrir la pauvreté de longs travaux suivie!
Le Destin les repousse, et le Styx mugissant
Les entoure neuf fois d'un limon croupissant,
Qui de ses longs replis à jamais les enchaîne.

Tout le monde connoît l'imitation de Voltaire, dans ses Réflexions sur le Suicide. Il seroit à souhaiter qu'il eût pu mettre en vers toute l'*Énéide* :

Là, sont ces insensés qui, d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire;
Qui n'ont pu supporter, foibles et furieux,
Le fardeau de la vie, imposé par les dieux.
Hélas! ils voudroient tous se rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière!
Ils regrettent la vie, ils pleurent; et le Sort,
Le Sort, pour les punir, les retient dans la mort.
L'abyme du Cocyte et l'Achéron terrible
Met entre eux et la vie un obstacle invincible.

Le lecteur a dû remarquer que, dans la traduction de M. Delille, nous avons souligné deux vers, dont l'un appartient à M. de Voltaire, et l'autre à M. Le Franc de Pompignan. (*Note de l'Éditeur.*)

(17) Traduction par M. Fayolle :

Au pied d'un mont obscur
Est un vaste palais qu'enferme un triple mur.
Le Phlégéton rapide, aux ondes tournoyantes,
Roule en vagues de feu sur des roches bruyantes.
Là, le dur diamant en colonnes taillé
Par tout l'effort des dieux ne peut être ébranlé.
De lambeaux teints de sang Tisiphone vêtue,
Veille à la tour de fer, sentinelle assidue.
Plus loin, des malheureux sous le fouet gémissans,
Traînent avec des cris leurs fers retentissans.

Autre, par M. Gaston :

Sous un rocher lointain,
Le prince voit des murs qu'entoure un triple airain.
Le Plhégéton, roulant des roches tournoyantes,
Bat de ses flots de feu ces voûtes flamboyantes.
En colonne arrondi, le plus dur diamant
Porte une haute tour, éternel monument
Que l'univers armé ne sauroit mettre en poudre;
De Jupiter lui-même il peut braver la foudre.
Tisiphone sanglante y veille nuit et jour;
On entend retentir dans cet affreux séjour
Les fouets sifflans, le fer de la pesante chaîne
Qui s'alonge en criant, et lentement se traîne.

(*Note de l'Éditeur.*)

(18) Traduction de M. Fayolle ;

Au seuil de ce palais étendu nuit et jour,
Veille un monstre ; il défend cet odieux séjour.

Au fond de l'antre, une hydre à cent têtes difformes,
Ouvre la profondeur de cent gueules énormes.
Autant l'Olympe altier s'élève dans les airs,
Autant le Phlégéton plonge dans les Enfers.
Jadis précipités par les coups du tonnerre,
On y voit les Titans, vieux enfans de la terre,
Et les fils d'Aloüs, dont les bras criminels
Ne purent détrôner le roi des immortels.
Salmonée, auprès d'eux, dans les flammes expie
L'audacieux forfait de son triomphe impie.
L'insensé! dans l'Élide avec pompe traîné,
De ses feux épouvante un peuple prosterné;
Et sur un pont d'airain roulant son char coupable,
Croit imiter des cieux la foudre inimitable.
Mais Jupiter, assis sur le trône des airs,
Lance un trait, et soudain environné d'éclairs,
L'orgueilleux tout vivant roule au fond de l'abîme.
Là, les flancs de Titye, effroyable victime,
Embrassent neuf arpens de leur vaste contour.
Au cœur du malheureux un énorme vautour
Habite incessamment: sous ses larges morsures
Il se plaît à r'ouvrir de fécondes blessures.
Du monstre au bec retors l'insatiable faim
De membres palpitans s'alimente sans fin;
Et son avidité sans relâche croissante
Ronge éternellement leur fibre renaissante.

Traduction de M. Gaston :

« Vois-tu cette garde effroyable ?
Les vois-tu sur le seuil tous ces monstres hurlans!
Que ne puis-je t'ouvrir les souterrains brûlans
Où l'hydre hérissant ses têtes verdoyantes
Lance son noir venin par cent gueules béantes!
Le Tartare est deux fois aussi loin de nos yeux
Que le séjour de l'homme est éloigné des cieux.

Par la foudre abattus, les enfans de Cybèle
Dans ce gouffre sans fond cachent leur front rebelle.
Là, je vis d'Aloüs les fils audacieux
Qui, des monts entassés pour assaillir les dieux,
Furent précipités sous ces roches énormes
Qui pèsent à jamais sur leurs têtes difformes.
Là, j'ai vu Salmonée; au roi des immortels
L'insensé prétendit dérober ses autels;
Et, sur un pont d'airain, dans l'Élide tremblante,
Roula d'un char tonnant la roue étincelante;
De flambeaux et de feux incessamment armé,
Par le bruit des coursiers, de l'Olympe enflammé
Il pensoit imiter le bruit inimitable;
Il voulut être dieu; mais un dieu véritable
L'atteignit d'un seul trait lancé du haut des airs,
Et son char embrasé roula dans les Enfers.
Le front cicatrisé par les coups du tonnerre,
Titius est couché sur neuf arpens de terre;
Là, son cœur, d'un vautour aliment immortel,
Renaît sans s'épuiser, d'un supplice éternel.
Une fibre succède à la fibre rongée,
Et, féconde en douleurs, sa vie est prolongée:
Le monstre tout entier habite dans son sein,
Et ce festin, pour lui, recommence sans fin. »

(*Note de l'Éditeur.*)

(19) Fragmens extraits de la traduction de M. Delille;

Là sont ceux dont le cœur a pu haïr un frère;
Ceux dont la main impie osa frapper un père;
Ceux qui de leurs cliens ont abusé la foi;
Celui qui, possédant, accumulant pour soi,
Aux besoins d'un parent ferma son cœur barbare,
Et seul couva des yeux son opulence avare......
Ils ont leur place ici ces lâches mercenaires
Qui vendent leur patrie à des lois étrangères.

La peine suit de près ce père incestueux
Qui jeta sur sa fille un œil voluptueux,
Et, jusque dans son lit portant sa flamme impure,
D'un horrible hyménée outragea la nature.
Ils sont jugés ici tous ces juges sans foi
Qui de l'intérêt seul reconnoissoient la loi;
Qui, mettant la justice à d'infames enchères,
Dictoient et rétractoient leurs arrêts mercenaires,
Et de qui la balance inclinée à leur choix
Corrompit la justice et fit mentir les lois;
Tous ces profanateurs des liens légitimes,
Tout ce qui fut coupable, et jouit de ses crimes.

De celle de M. Gaston :

Dans ces lieux est le frère ennemi de son frère,
L'ingrat, qui sans remords osa frapper un père,
L'orateur qui vendit le droit de ses cliens,
L'avare, dont le cœur repoussa ses parens
Et seul accumula leur richesse commune.
Quels forfaits enfanta la soif de la fortune!
Celui-ci, du serment a violé la foi;
L'un a trahi l'état, l'autre a frappé son roi;
L'un remplit de poisons la coupe hospitalière;
L'autre a péri, frappé dans la couche adultère.....

Vous êtes dans l'abyme, ô vous, dont l'avarice
A l'or de l'étranger vendit votre pays!
Vous, qui mîtes les lois et les têtes à prix;
Et toi qui, sans pudeur, de ta flamme effrénée
Osas souiller ta fille et son chaste hyménée!

Et de celle de M. Fayolle :

Celui de qui la main osa frapper son père,
Qui trompa son client, qui détesta son frère;

Celui qui pour lui seul accumulant son or,
Sous une avare clef renferma son trésor;
Et le guerrier injuste et le sujet rebelle,
Et le lâche adultère et l'esclave infidèle,
Dans ces cachots obscurs attendent leurs tourmens.
Eh! qui pourroit compter leurs nombreux châtimens!....

Prostituant à l'or sa coupable industrie,
L'un aux fers des tyrans a vendu sa patrie;
L'autre, arbitre des lois, pour enfler son trésor,
Les fit, les détruisit et les refit encor;
Cet autre, par l'inceste outrageant l'hyménée,
De sa fille envahit la couche profanée:
Tous ces monstres enfin, au crime accoutumés,
Ont osé les forfaits, et les ont consommés.

M. de Voltaire, dans le septième chant de la *Henriade*, nous offre encore quelques vers imités de cet endroit de Virgile:

Henri voit près des rois leurs insolens ministres.
Il remarque sur-tout ces conseillers sinistres,
Qui, des mœurs et des lois avares corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.

(*Note de l'Éditeur.*)

(20) Les jardins d'Armide, dans la *Jérusalem délivrée*, et la description d'Éden, dans le *Paradis perdu*, pourroient nous offrir ici quelques objets de comparaison; nous nous contenterons de les indiquer, le Tasse et Milton se trouvant dans toutes les bibliothèques, ainsi que dans la mémoire des lecteurs instruits.

(*Note de l'Éditeur.*)

(21) Cette comparaison est tirée d'Homère, et M. Aignan l'a ainsi rendue :

Ainsi lorsqu'un rocher fait sortir de son sein
Des abeilles d'Hybla le pétulant essaim,
Tout un peuple échappé du lieu qui le recèle,
Se succède, se heurte, en groupes s'amoncèle,
Sur les naissantes fleurs vole confusément,
Et dans les airs prolonge un sourd bourdonnement.

(*Note de l'Éditeur.*)

(22) Le roi de Prusse, qui vouloit faire une magnifique édition de la *Henriade*, devoit mettre à la tête une préface apologétique. On y lit ces mots :

« La seule idée de rapporter au rêve de Henri IV, ce qu'il voit dans le Ciel, dans les Enfers, et ce qui lui est pronostiqué au temple du Destin, vaut seule toute l'*Iliade* : car le rêve de Henri IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraisemblance ; au lieu que le voyage d'Ulysse aux Enfers est dépourvu de tous les agrémens qui auroient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'Homère. »

Il est sûr que cette idée est très-heureuse, et très-heureusement exécutée. Voici une description du temple du Destin, dans laquelle on peut voir avec quelle adresse et quel goût l'auteur a profité de cet endroit de Virgile :

Comme il disoit ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des Destins devant lui se présente ;
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le Temps, d'une aile prompte et d'un vol insensible,
Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible,

Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable;
La main de l'Éternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, et nos foibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux Destins pense donner des lois.

« Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace;
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître;
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
Que tu dois éprouver de foiblesses honteuses,
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu! des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi! »

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse!
Elle entre à tout moment, et s'écoule sans cesse.
« Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour:
Des siècles à venir ces vivantes images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges:
Tous les jours des humains, comptés avant le temps,
Aux yeux de l'Éternel à jamais sont présens;

Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune et leur mort.
Approchons-nous, le ciel te permet de connoître
Les rois et les héros qui de toi doivent naître :
Le premier qui paroît c'est ton auguste fils.

(23) Traduction de M. Delille :

D'abord une source de feux,
Comme un fleuve éternel répandue en tous lieux,
De sa flamme invisible échauffant la matière,
Jadis versa la vie à la nature entière,
Alluma le soleil et les astres divers,
Descendit sous les eaux, et nagea dans les airs :
Chacun de cette flamme obtient une étincelle.
C'est cet esprit divin, cette ame universelle
Qui, d'un souffle de vie animant tous les corps,
De ce vaste univers fait mouvoir les ressorts ;
Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde
Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre et sous l'onde.
De la divinité ce rayon précieux,
En sortant de sa source, est pur comme les cieux :
Mais s'il vient habiter dans des corps périssables,
Alors dénaturant ses traits méconnaissables,
Le terrestre séjour le tient emprisonné ;
Alors des passions le souffle empoisonné
Corrompt sa pure essence ; alors l'ame flétrie
Atteste son exil et dément sa patrie :
Même quand cet esprit, captif, dégénéré,
A quitté sa prison, du vice invétéré
Un reste impur le suit sur son nouveau théâtre ;
Long-temps il en retient l'empreinte opiniâtre ;
Et, de son corps souffrant éprouvant la langueur,
Est lent à recouvrer sa céleste vigueur.

De ces ames alors commencent les tortures :
Les unes dans les eaux vont laver leurs souillures,
Les autres s'épurer dans des brasiers ardens,
Et d'autres dans les airs sont le jouet des vents;
Enfin chacun revient, sans remords et sans vices,
De ses bois innocens savourer les délices.
Mais cet heureux séjour a peu de citoyens :
Il faut, pour être admis aux champs Élysiens,
Qu'achevant mille fois sa brillante carrière
Le soleil à leurs yeux ouvre enfin la barrière.
Ce grand cercle achevé, l'épreuve cesse alors :
L'âge ayant effacé tous les vices du corps,
Et du rayon divin purifié les flammes,
Un dieu vers le Léthé conduit toutes ces ames;
Elles boivent son onde, et l'oubli de leurs maux
Les engage à rentrer dans des liens nouveaux.

De M. Gaston :

Un esprit créateur nourrit d'un feu divin
Et la terre et le ciel, et la plaine liquide,
Et les globes brillans suspendus dans le vide.
Cette ame universelle échauffe ces grands corps,
Leur imprime la vie, agite leurs ressorts;
D'hommes et d'animaux elle peuple le monde,
Soutient l'oiseau dans l'air et le monstre sur l'onde.
Ces rayons immortels sont émanés des cieux;
Mais ils perdent l'éclat qu'ils ont reçu des dieux,
Lorsqu'ils sont enfermés dans la prison grossière
D'un corps foible et rampant promis à la poussière:
En proie aux passions qui troublent son séjour,
L'ame jouit, espère, et tremble tour à tour,
Et bientôt, dans l'exil, par le vice flétrie,
N'ose plus contempler sa céleste patrie.
Même lorsque la mort brise ses premiers nœuds,
Par des tourmens divers, l'ame expie en ces lieux

Tous les crimes du corps dont elle fut complice;
Et ses plaisirs d'un jour, punis d'un long supplice.
Les maux contagieux, sur la terre amassés,
Par des feux dévorans doivent être effacés.
Les unes dans les airs voltigent suspendues,
Les autres sous les eaux gémissent confondues.
Chacun subit sa peine, et bien peu sont admis
Dans les champs fortunés à la vertu promis.
Enfin, lorsque le temps sur les ames impures,
A du limon terrestre effacé les souillures;
Lorsque, plus libre enfin, ce rayon éthéré
A repris son éclat, par le vice altéré,
Après mille ans entiers, un dieu vient sur ces rives
Rassembler les tribus de ces ames plaintives,
Leur fait boire à longs traits l'oubli de leurs malheurs,
Et par la vie encor les rattache aux douleurs.

M. de Fontanes, dans les notes de sa traduction de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, a inséré les vers suivans, qui sont une imitation des premiers vers de ce morceau de Virgile :

Dans les veines du monde une ame répandue,
Par-tout de ce grand corps agitant l'étendue,
Remplit les cieux, la terre, et descend dans les eaux;
Alimente l'éclat des célestes flambeaux :
De son feu créateur à la fois elle anime
Les monstres bondissans sur les flots de l'abîme;
Et les peuples ailés, et les troupeaux nombreux,
Et l'homme enfin qui pense et qui règne sur eux.

Cet illustre écrivain ajoute qu'on trouve à peu près les mêmes idées dans un hymne attribué à l'ancien Orphée, et qui est adressé au dieu Pan, symbole de la nature.

Voici la traduction littérale qu'il nous donne des premiers vers de cet hymne :

O Pan, la terre et l'air, l'eau, la flamme féconde
Dont l'éternel combat maintient l'ordre du monde,
Forment, en s'unissant, les membres de ton corps!
De sept tuyaux enflés mariant les accords,
Ta flûte harmonieuse, en la voûte azurée,
Conduit des tourbillons la marche mesurée.
Pan, ta vaste présence emplit l'immensité! etc.

Cicéron (*in consulatu suo*) offre un passage qui a beaucoup d'affinité avec celui de Virgile :

Principio ætherio flammatus Jupiter igni
Vertitur, et totum conlustrat lumine mundum,
Menteque divinâ cælum terrasque petescit,
Quæ penitùs sensus hominum vitasque retentant
Ætheris æterni septa atque inclusa cavernis.

Pope, dans le premier chant de son poëme de l'*Essai sur l'Homme*, a encore renchéri sur ces idées philosophiques; et M. de Fontanes a reproduit ainsi les vers du poëte anglais :

Un esprit tout-puissant, qui seul fait tout mouvoir,
Au corps de l'univers en secret se marie,
Et toujours uniforme en chaque être varie;
Prodigue de bienfaits, rafraîchit dans les vents;
Dans le soleil échauffe, et fleurit dans les champs :
Sans affoiblir sa force, en tous lieux la divise,
Produit incessamment, et jamais ne s'épuise;
Des insectes, des cieux anime les ressorts;
Dans nos ames respire, et s'agite en nos corps.
Tout s'égale à ses yeux; sa puissance est la même
Dans le foible mortel qui rampe et le blasphême,

Et dans le séraphin de rayons couronné,
Qui l'adore en extase à ses pieds prosterné.
L'infini qu'il embrasse, est son temps, sa mesure;
Il enchaîne, il limite et remplit la nature.

(*Note de l'Éditeur.*)

(24) Presque tous les poëtes épiques ont imité ce sublime épisode. Le Tasse fait prédire au jeune Renaud les destinées de la maison d'Est; Le Camoëns annonce la gloire du Portugal, et les exploits futurs de ses compatriotes; Milton déroule les destinées du monde entier: mais aucun d'eux n'excite en nous le vif intérêt que fait naître ici Virgile. De tous les imitateurs du poëte latin, Voltaire a été sans doute le plus heureux; il a eu, comme son modèle, l'avantage de peindre une des époques les plus mémorables de l'esprit humain; et son style, ainsi que celui de Virgile, a tout l'éclat, toute la pompe que comportoit un aussi noble sujet. Nous aurons plus loin occasion d'en citer quelques fragmens.

(*Note de l'Éditeur.*)

(25) Traduction de M. Delille :

Vois-tu ces deux guerriers couverts des mêmes armes?
Tous d'eux s'aiment encor dans cet heureux séjour;
Mais que d'affreux combats ils livreront un jour!
Du roc sacré d'Alcide et de la Ligurie
Le beau-père descend enflammé de furie;
Le gendre joint l'Asie à ses nobles Romains:
Malheureux! désarmez vos parricides mains;
C'est notre sang, hélas! que vous allez répandre.
Et toi, mon fils, tu dois cet exemple à ton gendre;
Il est beau de le suivre, et grand de le donner:
Fils des dieux, c'est à toi, César, de pardonner!

Il s'agit ici de la guerre allumée entre Pompée et César.

Anchise fait honneur à ce dernier de ses dispositions pacifiques, parce qu'en effet avant et après la déclaration de guerre, il ne cessa de proposer un accommodement; il protégea ceux qui embrassèrent la neutralité, tandis que Pompée les déclaroit ennemis de la république; enfin, après sa victoire, il fut clément et généreux envers tous ceux qui mirent bas les armes.

Lorsque M. de Voltaire composoit la *Henriade*, la branche de France, dit-il, et la branche d'Espagne sembloient désunies; c'est pourquoi il met ces vers dans la bouche de Saint Louis:

Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître:
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis!
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques?

(*Note de l'Éditeur.*)

(26) L. Mummius, consul, détruisit la ligue des Achéens, et réduisit la Grèce en province romaine, l'an de Rome 609.

(27) Plusieurs grands hommes avoient commencé ce qui fut achevé par Mummius. De ce nombre fut Q. Cæcilius Métellus, et c'est de lui qu'il s'agit sans doute ici. Il vainquit *Andriscus*, dernier roi de Macédoine, qui se vantoit de descendre d'Achille et des Æacides, et triompha l'an de Rome 608.

(28) On entend en cet endroit Caton le *Censeur*, ou le grand Caton. A. Cornélius Cossus vivoit au quatrième siècle de Rome; il fut consul et dictateur; il triompha des Véïens et des Volsques.

(29) Tibérius Gracchus fut tout à la fois grand orateur et grand guerrier ; ses deux fils, Tibérius et Caïus, excitèrent de grands troubles dans la république par leur zèle ou leur ambition, et ils en furent tous deux victimes. — On sait les belles actions des deux Scipions ; l'un et l'autre obtint à juste titre le surnom d'Africain. — Fabricius fut deux fois consul, et triompha des ennemis de la république. Malgré sa pauvreté, il refusa l'or qui lui fut offert par les Samnites et par Pyrrhus. Il vécut au cinquième siècle de Rome. — Serranus est le même que Cincinnatus ; il vivoit à la fin du troisième et au commencement du quatrième siècle de Rome. — Trois cents Fabius périrent par les embûches que leur dressèrent les Véïens : il n'en resta qu'un de cette illustre famille. C'est d'eux que descendoit Q. Fabius, surnommé *Maximus* ; par sa sage conduite, il rétablit les affaires des Romains accablés par Annibal.

(30) Ce fameux Marcellus, surnommé l'*Épée du Peuple Romain*, fut cinq fois consul. Il tua de sa main le roi des Gaulois, nommé *Viridomare*, et offrit à Jupiter Férétrien les dépouilles de ce barbare. On appeloit dépouilles *opimes* celles qu'on enlevoit à un général ennemi, après l'avoir vaincu. Le premier qui en consacra à Jupiter Férétrien fut *Romulus* ; le second fut ce *Cossus*, dont on a parlé précédemment ; et le troisième, *Marcellus*. Ce dernier prit Syracuse, et voulut, mais inutilement, sauver la vie au célèbre Archimède, qui avoit prolongé le siége pendant trois ans. Il mit en fuite Annibal, mais enfin il périt dans une embuscade dressée par les Carthaginois. Le jeune Marcellus, dont il est aussi parlé en cet endroit, fut un de ses descendans ; il étoit fils d'Octavie, sœur d'Auguste, et il avoit épousé Julie, fille de l'empereur.

(31) Traduction de M. Delille :

« Ah ! que demandes-tu ? dit Anchise en pleurant :
Cette fleur d'une tige en héros si féconde,
Les Destins ne feront que la montrer au monde.
Dieux, vous auriez été trop jaloux des Romains,
Si ce don précieux fût resté dans leurs mains !
Pleure, cité de Mars ; pleure, dieu des batailles.
Oh ! combien de sanglots suivront ses funérailles !
Et toi, Tibre, *combien tu vas rouler de pleurs*,
Quand son bûcher récent t'apprendra nos malheurs !
Quel enfant mieux que lui promettoit un grand homme ?
Il est l'orgueil de Troye, il l'eût été de Rome.
Quelle antique vertu ! quel respect pour les dieux !
Nul n'eût osé braver son bras victorieux,
Soit qu'une légion eût marché sur sa trace,
Soit que d'un fier coursier il eût guidé l'audace.
Ah ! jeune infortuné, digne d'un sort plus doux,
Si tu peux du Destin vaincre un jour le courroux,
Tu seras Marcellus... Ah ! souffre que j'arrose
Son tombeau de mes pleurs. Que le lis, que la rose,
Trop stérile tribut d'un inutile deuil,
Pleuvent à pleines mains sur son triste cercueil ;
Et qu'il reçoive au moins ces offrandes légères,
Brillantes comme lui, comme lui passagères. »

Virgile est ici un peu paraphrasé, et l'on regrette que l'interprète n'ait pas conservé à ce discours la teinte mélancolique et sentimentale qui le distingue éminemment. M. de Voltaire, dans le septième chant de la *Henriade*, a mis à profit ce beau morceau, pour l'appliquer au duc de Bourgogne, dont la mort ne toucha pas moins Louis XIV et la France, que celle de Marcellus avoit touché Octave et l'empire romain. Quoique la transition ne soit pas aussi heureuse que celle de Virgile,

le tableau plaît infiniment par le goût et la richesse de l'expression :

Quel est ce jeune prince en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
« O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse !
La France, sous son règne eût été trop heureuse :
Il eût enfin rendu l'abondance et la paix ;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits ;
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
Oh ! combien les Français vont répandre de larmes
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils ! »

(*Note de l'Éditeur.*)

(32) « Il dit, et aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser ; et, sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'auprès de la caverne, et qui n'espéroient plus de le revoir. »

C'est ainsi que finit le huitième livre du *Télémaque*, assez semblable, comme on le voit, au sixième de l'*Énéide*. M. de Fénélon a imité Virgile, autant qu'il l'a pu ; mais devoit-il l'imiter en tout ? Je ne crois pas que la descente

de Télémaque aux Enfers puisse être regardée comme une initiation de ce héros aux mystères, ainsi qu'on le prétend de la descente d'Énée. Que signifie donc ici cette porte d'ivoire? Homère en a parlé le premier, et après lui Virgile, et tous deux apparemment pour les raisons qu'apporte M. Warburton. Dans le *Télémaque*, au contraire, la porte d'ivoire ne peut être citée que pour faire entendre qu'il n'est rien de tout ce qu'on a lu, et que Télémaque a rêvé. S'il m'est permis de dire mon sentiment, je trouve que ce n'étoit pas la peine de faire un livre entier, pour le terminer de la sorte. D'ailleurs, pourquoi désabuser le lecteur? ne valoit-il pas mieux le laisser dans l'illusion? Il en auroit conçu une plus grande idée d'un héros, qui est supposé avoir le courage de pénétrer dans le séjour de la mort. Ces sortes de fictions n'étoient-elles pas permises, et reçues dans l'antiquité? Comment dire à ses lecteurs, *vous avez fait avec mon héros un beau songe?* Quand on lit ces merveilles, on s'y prête, on s'accoutume à ces idées fabuleuses, et rien ne fait plus de peine que de se voir détrompé. Nous ressemblons à ce fou d'Horace, qui savoit mauvais gré à ses amis de lui avoir ôté, à force de remèdes, une erreur qui lui étoit agréable: *Pol! me occidistis, amici.* Ne me retirez point de mon enchantement, je sais que je voyage les yeux fermés dans le pays des chimères; mais j'ai résolu d'y voyager, ne venez pas me réveiller: l'illusion est la mère du plaisir, et son bandeau tombe assez tôt.

A l'égard du songe de Henri IV, on sait assez que c'en est un; mais il n'est point dans la classe des songes ordinaires. Il renferme de grandes vérités; c'est un songe mystérieux et, pour ainsi dire, prophétique.

Henri IV, à l'aspect des objets que Saint-Louis présente à ses yeux, n'en est que plus disposé à se convertir un jour, et plus animé à poursuivre sa glorieuse entreprise. On ne peut donc pas dire que ce songe soit inutile :

« Ces héros, dit Louis, que tu vois dans ces lieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur étoit chère;
Mais, enfans de l'Église, ils ont aimé leur mère;
Leur cœur simple et docile aimoit la vérité;
Leur culte étoit le mien : pourquoi l'as-tu quitté ?
. . . .
C'est de là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace;
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur. »

Saint Louis fait connoître aussi à Henri toute sa postérité, ce qui forme une suite de portraits et de tableaux magnifiques.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Énée, arrivé à un port du pays des Aurunces, y perd Caïete, sa nourrice, et lui rend les honneurs funèbres. C'est de là que ce port conserve encore aujourd'hui le nom de *Caïete* ou *Gaëte*. Il rase le rivage de Circé, et débarque enfin à l'embouchure du Tibre. Latinus, fils du dieu Faune, régnoit alors sur les peuples de cette contrée, qui s'appeloient par excellence Aborigènes, et qui se prétendoient immédiatement issus des dieux. Latinus n'avoit d'enfans qu'une fille, appelée Lavinie. Elle étoit destinée, par l'oracle de Faune, à un mari étranger ; mais Amate, sa mère, l'avoit promise, contre la volonté des dieux, à Turnus, son parent, roi des Rutules. Énée envoie des ambassadeurs à Laurente, ville capitale du royaume de Latinus. Ce roi reçoit Énée avec de grands honneurs, le regarde comme l'étranger qui doit être son gendre, et lui promet sa fille. Junon, jalouse du bonheur des Troyens, fait sortir des Enfers la furie Alecto, et lui ordonne de répandre le trouble et la division entre les deux nations. Alecto rend d'abord Amate si furieuse, qu'elle sort du palais avec sa fille, sous prétexte de la consacrer à Bacchus, et la cache dans les montagnes. La furie souffle aussi ses fureurs au sein de Turnus, et l'excite à la guerre. Elle en fournit elle-même le prétexte : Iule blesse à la chasse un cerf chéri du fils d'un homme considéré dans ce pays ; cette faute involontaire est regardée comme une insulte, et on veut la

laver dans le sang des Troyens. Tous les Latins, secondés par Turnus, demandent la guerre. Latinus, fidèle à ses engagemens avec Enée, refuse d'ouvrir le temple de Janus: Junon l'ouvre elle-même; et le roi, obligé de céder aux Destins, laisse faire la guerre, sans la faire lui-même. Il abandonne les rênes de l'empire, et Turnus avec Amate règlent tout dans le conseil, et se chargent de tous les événemens. Tous les peuples de l'Italie viennent offrir leur secours à Turnus. Dénombrement de ces peuples.

Vous aussi, ô Caïete, nourrice d'Énée, vous avez illustré nos rivages par votre mort. Le lieu où sont déposés vos cendres est à jamais consacré par votre tombeau; et, si cette gloire est quelque chose, votre nom, gravé sur cet antique monument, désigne encore votre sépulture à la grande Hespérie. Après qu'Énée eut rendu à celle qui l'avoit nourri les derniers honneurs, il s'éloigna du port, dans un temps calme. Bientôt le vent s'éleva à l'arrivée de la nuit,

Et pour guider son cours, la lune complaisante
Éclaire au loin les eaux de sa clarté tremblante.
Il vole, il voit déjà le trop fameux séjour
Où la belle Circé, fille du dieu du jour, (1)
Modulant avec art sa voix mélodieuse,
Charme de ses doux chants son île insidieuse;
Tantôt dans son palais, où des bois précieux
Prodiguent dans la nuit leurs parfums et leurs feux,
D'un tissu varié, doux charme de ses veilles,
Ourdit d'un doigt léger les brillantes merveilles.
Là, grondent renfermés et de rage écumans
Tous ces monstres créés par ses enchantemens,

Qui, d'hommes qu'ils étoient, changés en ours informes,
En lions menaçans, en sangliers énormes,
S'irritent dans la nuit, et, secouant leurs fers,
De leurs longs hurlememens épouvantent les airs. (*)

Pour épargner aux Troyens les dangers de cette île, Neptune enfle leurs voiles et commande aux vents de les pousser promptement au-dessus de cette côte. Déjà les chevaux de l'Aurore répandoient une lumière vermeille, et ses rayons tremblans se jouoient sur l'onde colorée ; les vents tombèrent tout à coup, et les rames seules firent avancer les vaisseaux. (2)

Une vaste forêt s'étend jusqu'au rivage ; (3)
Le Tibre, vers les mers, roule sous son ombrage,
Ses flots tumultueux et ses sables brillans.
Mille oiseaux font au loin retentir de leurs chants
Du fleuve hospitalier les rives paternelles,
Et trempent dans ses eaux la pointe de leurs ailes. (**)

Énée ordonne aux matelots de tourner leurs proues vers la terre, et la flotte s'arrête à l'embouchure du fleuve.

Muse, apprends-moi maintenant quels étoient les rois du Latium et l'état de cette grande contrée lorsque cette flotte étrangère y aborda. Je vais révéler la cause et le commencement d'une guerre

---

(*) Delille.
(**) H. Gaston.

Entend des bruits confus, interroge les dieux ;
Plonge dans les Enfers ou monte dans les cieux. (*)

Latinus voulut lui-même interroger le ciel. Il immola cent brebis, et, se couchant sur leurs peaux, il attendit la réponse des dieux. Soudain, du fond du sanctuaire une voix arrive jusqu'à lui:

« Mon fils, chez les Latins ne choisis point un gendre;
Un étranger viendra (ton sort est de l'attendre),
Qui, par ses nobles faits, son bras victorieux,
Portera jusqu'au ciel notre nom glorieux,
Dont les fiers descendans vaincront plus de contrées
Que l'astre étincelant des voûtes azurées
N'en découvre sous lui, quand du trône des airs
Il embrasse les cieux, les pôles et les mers. » (**)

Ces prédictions célestes ne demeurèrent pas renfermées dans le palais de Latinus : tout le peuple en étoit instruit lorsque la flotte troyenne toucha le rivage de l'Italie. Énée, Ascagne et les principaux chefs de l'armée, assis sous un grand arbre, se livroient, après tant de fatigues, à la joie d'un festin champêtre. Sur la fin du repas, on leur servit des fruits sur des gâteaux plats (Jupiter l'avoit ainsi permis). Leur faim, qui n'étoit point encore rassasiée, les obligea de porter une dent avide sur ces gâteaux même qui leur avoient servi de tables. Alors Ascagne s'écria

(*) H. Gaston.
(**) Delille.

en riant : *Ah! nous mangeons nos tables aussi.* Énée, frappé de ce qu'il entendoit, recueillit ce peu de mots, et, se rappelant les anciens oracles et ce que son père lui avoit souvent répété, sentit qu'il étoit à la fin de ses longs voyages.

« Salut, s'écria-t-il, terre long-temps promise!
Salut, dieux de Troyens! . . . .
Oui, je les trouve enfin, ces lieux hospitaliers :
Voilà notre patrie, et voilà nos foyers! » (*)

« Demain, ajouta-t-il, nous entrerons dans les terres, nous nous répandrons de tous côtés, pour connoître ce pays, les hommes qui l'habitent, les mœurs de ces peuples, et découvrir leurs villes et leurs habitations. Faisons aujourd'hui des libations à Jupiter, et adressons à mon père Anchise nos ardentes prières. » Aussitôt il couronne sa tête de feuillages verds, il invoque le Génie du lieu, la Terre, la plus ancienne des divinités, la Nuit et les Astres nocturnes, les Nymphes et les dieux de ces contrées qui leur sont encore inconnus, Jupiter Idéen, Cybèle adorée en Phrygie, enfin les auteurs de ses jours, habitans de l'Olympe et de l'Élysée.

Comme il parloit encor, d'un coup de son tonnerre
Le roi des dieux s'annonce, et lui-même à la terre
Il montre et fait briller dans l'éclat d'un ciel pur
Un nuage éclatant d'or, de pourpre et d'azur. (**)

(*) Delille. (**) Delille.

A ces signes, les Troyens reconnoissent et publient que les temps sont arrivés, ces temps marqués par les Destins pour la fondation de leur ville : ils célèbrent ce jour heureux par des festins et des sacrifices. Dès que l'aurore du lendemain vint ouvrir leurs yeux, ils entrèrent dans ces terres inconnues, ils découvrirent la source du Numique, ils apprirent le nom du Tibre qui baigne ces campagnes habitées par les Latins. Bientôt Énée envoie au palais du roi cent ambassadeurs choisis, ceints de branches d'olivier, pour demander la paix, l'alliance et l'amitié des Latins. Cependant il trace l'enceinte d'une ville, ou plutôt d'un camp fortifié et environné d'un large fossé.

Les ambassadeurs approchent de la ville royale, et voient déjà les tours du palais qui s'alongent dans les nues. Toute la jeunesse, sortie des murs et répandue dans la campagne, s'occupoit à des jeux et à des exercices différens. Ils aperçurent de loin les Troyens, et le roi fut informé que des inconnus, d'une taille haute, couverts d'habits étrangers, prenoient le chemin de la ville. Il donne ordre qu'on les introduise dans son palais : il y rentre lui-même, et se place sur le trône de ses aïeux.

Ils approchent. Au fond d'un bois religieux, (5)
Vaste palais des rois, temple auguste des dieux,
Autour d'un trône d'or s'élèvent cent portiques
Où Picus règne encor dans ses fêtes antiques.
Aux pères du sénat, rangés près de l'autel,
Il offrit d'un bélier le festin solennel,

Et voulut qu'à jamais l'héritier de son trône
En présence du peuple y reçût la couronne.
On aime à retrouver autour de ce palais
Les rois dont l'Ausonie honore les bienfaits;
Le burin dans le cèdre a creusé leurs images.
Janus au double front, Saturne, dieu des âges,
Sabinus, de la vigne heureux cultivateur,
Tenant l'acier courbé dont il fut l'inventeur,
Italus, dont le nom est cher à l'Italie,
Vingt monarques, blessés ou morts pour la patrie,
Dans ce temple rangés semblent autant de dieux.
Ils brillent entourés de débris glorieux;
Des dards, des boucliers que dévore la rouille,
De cent portes d'airain la superbe dépouille,
Des drapeaux déchirés, des pavillons vaincus,
Sur leur auguste front reposent suspendus.
On reconnoît Picus au bouclier antique,
Au bâton augural, à sa courte tunique,
Picus, savant dans l'art de dompter un coursier;
Mais Circé dans son île enchaîna ce guerrier,
Et, d'un époux trahi défigurant l'image,
De diverses couleurs nuança son plumage. (*)

Tel étoit le palais sacré dans lequel Latinus attendoit les Troyens. Dès qu'ils parurent, il leur dit avec une douce majesté:

« Troyens, descendans de Dardanus, votre nom et votre nation célèbre nous étoient connus avant votre arrivée en ces lieux. Quel que soit le sujet qui vous a fait relâcher à l'embouchure du Tibre,

(*) H. Gaston.

comptez sur mes secours et sur l'hospitalité. La nation de Saturne n'a pas besoin de lois pour faire le bien, la nature a rendu les Latins bienfaisans. Je me souviens, et cette tradition est fort ancienne, que Dardanus quitta autrefois la Tyrrhénie et la ville de Coryte, sa patrie; qu'il passa avec une colonie de sa nation dans la Samothrace, et s'établit ensuite en Phrygie, auprès du mont Ida. Ce héros habite maintenant les lambris éclatans des dieux, et reçoit l'encens des mortels. »

Ilionée répondit : « Grand roi, c'est par l'ordre exprès des dieux que nous sommes venus dans ces climats, après la ruine des murs les plus fameux que le soleil naissant ait jamais éclairés de ses regards. Nous sommes de la race de Dardanus, issu de Jupiter; Jupiter compte aussi parmi ses enfans le héros qu'il nous envoie.

« Eh, qui n'a point appris quel horrible incendie
A dévoré dix ans et l'Europe et l'Asie!
Et de quel sang Mycène inonda tous nos bords,
Quand le Xante, oppressé sous le nombre des morts,
Tout à coup s'arrêta suspendu dans sa course!
Vous savez nos malheurs, peuples voisins de l'Ourse,
Et vous, fils du désert, errantes nations,
Qu'un soleil plus ardent brûle de ses rayons! (*)

« Déplorables restes d'Ilion, jouets des ondes et des vents, nous cherchons une nouvelle patrie et

(*) H. Gaston.

un asile pour nos dieux pénates; nous ne demandons qu'un peu de terre dans vos états, le long du rivage; nous demandons enfin à jouir en paix et librement de l'air et de l'eau, présens communs que la nature a faits à tous les hommes. Votre bienfait ne vous déshonorera point; vous aurez la gloire d'avoir obligé des étrangers dont je vous promets la reconnoissance. L'Ausonie ne se repentira point d'avoir reçu Troye dans son sein: j'en jure par Énée, par sa main, fidèle dans ses traités, terrible dans la guerre. Si nous vous portons des paroles de paix, si ces bandelettes suppliantes flottent sur nos mains, n'en prenez pas occasion de nous dédaigner : plus d'un peuple, plus d'une nation puissante a recherché notre alliance, et a voulu s'attacher les Troyens fugitifs; mais les Destins nous appeloient dans vos climats. Dardanus revient dans le pays qu'il a quitté, et Apollon nous envoie sur les bords du Tibre. Daignez, grand roi, recevoir ces présens d'Énée, qu'il a dérobés aux flammes qui dévorèrent sa patrie. Voici la coupe d'or d'Anchise; il s'en servoit pour faire des libations aux immortels : Priam a porté ce sceptre et cette thiare, lorsqu'il dictoit ses lois aux Troyens assemblés ; ces riches étoffes furent tissues des mains des dames Troyennes. »

Ces présens frappèrent moins Latinus que l'oracle du dieu Faune; il se le rappelle, il se souvient que c'est à de pareilles marques qu'il doit reconnoître ces étrangers tant prédits, et les fon-

dateurs d'une nation qui tiendra dans ses mains le sort du monde entier.

« O Troyens, ajouta ce prince, après un profond silence, tout ce que vous demandez est à vous; j'attends votre illustre chef : qu'il vienne, qu'il touche la main d'un ami qui brûle de recevoir un hôte si illustre! Les prodiges, les oracles de mon père, me défendent d'accorder ma fille à un prince d'Italie; le ciel la destine à un étranger qui doit porter jusqu'aux astres la gloire du Latium. Cet étranger est Énée, sans doute; je le crois, je le prévois et je le souhaite. Reportez-lui ce que vous avez entendu. »

Latinus alla ensuite choisir lui-même dans ses superbes écuries des chevaux qu'il destinoit aux ambassadeurs :

A chacun des Troyens on amène sur l'heure
Un coursier dont les vents n'égaloient pas l'essor:
Sur leur large poitrail descend un collier d'or;
L'or couvre leurs harnois, et leur fierté farouche
Obéit au frein d'or qui gourmande leur bouche.
Pour leur monarque absent part un couple pareil
De coursiers, nobles fils des coursiers du Soleil.
Ils traîneront son char dans les champs de la guerre;
La fille du Soleil les créa pour la terre:
Elle-même soumit, par un heureux larcin,
Une mère mortelle à l'étalon divin;
Et les chevaux issus de ce noble adultère
Soufflent encor le feu des chevaux de son père. (*)

(*) Delille.

Avec ces présens et cette réponse de Latinus, les Troyens, superbement montés, reprennent le chemin du camp, et portent à leurs compagnons des promesses de paix.

Cependant l'inflexible épouse de Jupiter revenoit d'Argos, et traversoit les airs sur son char. Elle s'arrête sur le promontoire Pachyn : de là elle regarde l'Italie, et voit les vaisseaux d'Énée rangés sur les bords du Tibre : elle voit ce prince déjà possesseur du rivage, et donnant avec joie ses ordres pour la construction d'une ville.

Troublée à cet aspect, la déesse s'arrête,
Les yeux étincelans, et secouant la tête :

« O race que je hais, infames Phrygiens,
Leurs destins osent donc lutter contre les miens!
Je les ai faits captifs, et ce vil peuple est libre!
J'armai contre eux les mers, les voilà dans le Tibre!
Quoi! ni leurs murs croulans n'ont pu les écraser,
Ni leurs remparts en feu n'ont pu les embraser!
Ma haine apparemment a manqué de constance :
Lasse enfin, j'ai laissé reposer ma vengeance.
Que dis-je? j'ai traîné leurs débris sur les mers,
Contre eux j'ai fatigué l'eau, la terre et les airs :
Que m'ont servi la terre, et les cieux et les ondes,
Et l'horrible Carybde et ses roches profondes?
Les voilà dans le port, sans péril, sans effroi,
Fondant leurs murs nouveaux, bravant la mer et moi!
Où donc est mon pouvoir? Quoi! le dieu de la Thrace
Aura pu du Lapithe exterminer la race;

Diane à ses fureurs immoler Calydon!
Eh! quel crime à ces dieux défendoit le pardon?
Jupiter permit tout; et moi, moi son épouse,
Moi la reine des dieux, dont la fureur jalouse
A pris, imaginé, lassé tous les moyens,
Malheureuse, il m'immole à ce roi des Troyens!
Hé bien, si j'ai perdu ma suprême puissance,
Il n'est rien qu'aujourd'hui n'invoque ma vengeance;
Cherchons-nous des appuis dans un autre univers:
J'ai contre moi les cieux, j'armerai les Enfers. (*)

« Que le Destin donne malgré moi à Énée le sceptre de l'Italie, qu'il lui réserve Lavinie pour épouse; mais du moins il ne m'empêchera pas de retarder ces grands événemens. Je puis exterminer l'un par l'autre les deux peuples; qu'à ce prix le beau-père et le gendre s'allient! Oui, Lavinie, c'est Bellone qui fera les apprêts de ta noce, et ta dot sera le sang des Troyens et des Rutules. La fille de Cissée ne sera pas la seule qui aura porté un flambeau dans son sein. Le fils de Vénus, nouveau Pâris, embrasera bientôt une nouvelle Troye! »

Elle dit, s'élance avec fureur et descend sur la terre. Elle évoque aussitôt Alecton; elle appelle cette épouvantable Furie, et lui fait quitter les ténèbres infernales. Le cœur de l'Euménide ne respire que les guerres, la fureur, l'artifice, les crimes et tout

(*) Delille.

ce qui peut nuire. Ce monstre, haï de ses sœurs, est abhorré de Pluton lui-même, tant il prend de formes différentes, tant il est fertile en déguisemens, tant il voit de serpens naître dans son sein. « Fille de la Nuit, lui dit la reine des dieux, Junon a recours à toi, Junon elle-même t'implore, conserve ma gloire et sauve ma réputation; empêche Énée de s'allier avec Latinus, de gouverner son esprit et de se rendre maître de l'Italie entière en épousant Lavinie.

« La haine à ton aspect s'empare des familles, (6)
Devant toi plus d'époux, ni de sœurs, ni de filles :
Tu tiens les fouets vengeurs, les funèbres flambeaux;
Tu détruis les palais, tu creuses les tombeaux :
Va, cours, romps cet hymen où leur espoir se fonde;
Fouille dans les trésors de ta rage féconde;
Épuise tout ton art, déchaîne tout l'Enfer;
Toi-même forge, aiguise, ensanglante le fer;
Arme tout, confonds tout : c'est Junon qui l'ordonne. »

Empreinte des poisons de l'horrible Gorgone,
Alecton prend l'essor, vole au palais des rois,
Pénètre jusqu'aux lieux où pleurant à la fois
Et l'affront de Turnus et le triste hyménée
Qui remettra bientôt sa fille au bras d'Énée,
Nourrissant en secret dans son cœur déchiré
Les cuisantes douleurs de l'orgueil ulcéré,
Dans ses dépits amers Amate solitaire
Et s'indignoit en reine et gémissoit en mère.
Alecton d'un serpent arme aussitôt sa main,
Le lance sur Amate, et le plonge en son sein :

Entre elle et ses habits, d'une course légère,
Ce monstre, va, revient, la parcourt toute entière;
Tantôt de ses nœuds d'or lui compose un collier;
Tantôt dans ses cheveux, habile à se plier,
En longue bandelette autour d'eux se renoue,
Et sur elle en glissant se promène et se joue.
Tant que le noir poison, dans ses accès naissans,
Sans violence encor pénètre tous ses sens,
Et que le feu caché qui déjà la dévore
Dans toute sa fureur n'éclate pas encore,
Mère tendre et sensible, avec un ton plus doux
Sa gémissante voix implore son époux:
« Hélas! est-il donc vrai? vous donnez Lavinie
Au misérable chef d'une race bannie?
De grace, ayez pitié de vous, de mes douleurs,
D'une fille chérie, et d'une mère en pleurs,
Qu'un ravisseur barbare et prompt à disparoître
Au premier aquilon, va délaisser peut-être.
Eh! n'est-ce pas ainsi qu'un berger phrygien
Par un rapt odieux flétrit le nom troyen? (*)

« Qu'est devenue votre bonne foi, votre amour pour votre sang, et la parole que vous avez donnée à Turnus, votre parent? Si le dieu votre père vous ordonne de donner Lavinie à un étranger, tous ceux qui ne sont pas nés vos sujets ne sont-ils pas des étrangers pour vous? Voilà ce que veulent dire les dieux. Et Turnus lui-même ne l'est-il pas en ce sens? Si vous recherchez l'origine de sa

(*) Delille.

maison, Inachus et Acrisius sont ses ancêtres; Mycènes est sa patrie. »

Ainsi parloit Amate pour fléchir Latinus; mais lorsqu'elle le vit ferme et inébranlable dans sa résolution, et que le poison du serpent infernal eut pénétré jusqu'à son cœur, circulé dans toutes ses veines, gagné ses entrailles et la moelle de ses os, alors elle sort de son palais, court d'un air égaré de ville en ville, inspire à tous les peuples son ivresse et ses fureurs, parcourt comme une Bacchante insensée les bois et les montagnes, et veut y cacher sa fille (7). Elle appelle Bacchus à grands cris, lui seul, s'écrie-t-elle, est digne de Lavinie. Lavinie elle-même, si l'on en croit la renommée, un thyrse en main, forme des danses autour de ta statue, divin Bacchus, et te consacre sa belle chevelure. On voit les dames Latines, agitées du même esprit, sortir impétueusement de leurs maisons, chercher de nouvelles demeures, le cou nu, les cheveux flottans et les yeux en feu: plusieurs fredonnent, en l'honneur de Bacchus, des chants discordans et barbares, remplissent l'air de longs hurlemens, et, revêtues de peaux de tigres, secouent dans leurs mains des thyrses entrelacés de lierre. Au milieu d'elles, Amate, les yeux rouges de sang, et tenant une torche allumée, chante l'hyménée de Turnus et de Lavinie; mais tout à coup elle s'arrête, et jetant de tous côtés des regards farouches: « Écoutez, femmes Latines, si vous aimez votre reine, si la malheu-

reuse Amate est chère à votre cœur, détachez vos bandelettes, abandonnez aux vents vos cheveux épars, et célébrez avec moi les orgies de Bacchus! » C'est ainsi que la Furie agite l'infortunée princesse, et précipite ses pas incertains dans les bois et dans les antres des ours.

Bientôt, déployant ses noires ailes, elle s'élève dans les airs, et va s'abattre dans la capitale de l'empire des Rutules, fondée autrefois par Danaé, qui, poussée par les vents, aborda en Italie avec une colonie d'Acrisiens. La ville, appelée d'abord *Ardua*, reçut ensuite le nom d'*Ardée* : elle n'a aujourd'hui rien d'illustre que son nom. Turnus, au fond de son palais, goûtoit pendant la nuit un profond sommeil. Alecton change son horrible figure en celle de Calybé, vieille prêtresse de Junon; elle attache d'une bandelette sacrée ses cheveux blancs, et fait serpenter une branche d'olivier autour de son front sillonné de rides. (8)

« Turnus, dit-elle, souffriras-tu que les Troyens recueillent le fruit de tes travaux? Un étranger devient l'héritier de Latinus, et ce roi t'enlève un trône acheté au prix de ton sang. Va maintenant t'offrir aux dangers pour cet ingrat; assure le repos et la tranquillité des Latins dont tu es la fable et le jouet; prête-leur ton bras contre les Tyrrhéniens! Jeune homme, écoute-moi; c'est Junon elle-même qui m'envoie, et qui te parle par ma bouche. Lève-toi, Turnus! arme tes sujets contre les Troyens, brûle leurs vaisseaux, les

dieux l'ordonnent; et si Latinus s'obstine à te refuser sa fille, que Latinus éprouve aussi ce que peut Turnus, les armes à la main! »

Le héros, sans être ému de ces paroles, répondit d'un ton dédaigneux: « J'ai appris aussi bien que vous l'arrivée des Phrygiens; cessez de les craindre, Junon ne m'abandonnera pas; mais votre âge, ô ma mère! vous rend timide, et le moindre péril alarme votre vieillesse tremblante. Tout inquiète un esprit affoibli par les ans, et qui succombe sous leurs poids. Allez, ornez les temples des dieux, sans vous embarrasser des combats des rois; laissez la guerre aux héros; ce soin les regarde, et n'est pas fait pour vous. »

Alecton, à ces mots redoublant de fureur,
D'un seul de ses regards le glace de terreur,
Arme du fouet vengeur sa main impitoyable;
Ses serpens, redressés sur sa tête effroyable,
Poussent tous à la fois d'horribles sifflemens;
Ses lèvres sont sans voix, ses yeux sans mouvemens.
Il veut la conjurer; la déesse l'arrête,
Le repousse en fureur, arrache de sa tête
Deux des plus noirs serpens qu'ait engendrés l'enfer,
Les fait siffler sur lui; puis d'un sourire amer:
« Hé bien, reconnois-tu la prêtresse crédule
Que son âge remplit d'un effroi ridicule?
Regarde, et vois en moi la terrible Alecton,
La plus horrible sœur des filles de Pluton:
Je porte dans mes mains la mort et l'épouvante. »
Elle dit, et lui lance une torche fumante;
La torche vole, siffle, et s'attache à son sein.

Le prince épouvanté se réveille, et soudain
Se roule dans les flots d'une sueur glacée;
Il s'agite, il respire une rage insensée:
« Mes armes, mes amis; mes dards, mes javelots! »
Telle, quand sous l'airain où frissonnent les flots,
Un aride sarment en petillant s'embrase,
L'onde frémit, s'agite et bondit dans son vase,
Et dans l'air exhalant des tourbillons fumeux,
S'enfle, monte, et répand ses bouillons écumeux:
Telle, quand Latinus détruit son espérance,
Du superbe Turnus s'irrite la vaillance. (9) (*)

Turnus assemble en diligence ses guerriers, leur déclare que son alliance avec Latinus est rompue, qu'il veut chasser les Troyens de l'Italie, qu'il peut lui seul combattre les Troyens et les Latins ligués; et leur ordonne de prendre les armes. On fait des sacrifices, et tous les chefs se préparent à la guerre; sa beauté, sa haute naissance, ses exploits éclatans, lui ont gagné tous les cœurs.

De la cour de Turnus, la fille de la Nuit s'envole au milieu des Troyens; elle entre dans les champs où le jeune Iule poursuivoit les hôtes des forêts, et met les chiens sur la voie d'un cerf, qui fut la première cause de cette funeste guerre.

Les enfans de Tyrrhée, honneur de ces hameaux, (10)
A qui le roi commit le soin de ses troupeaux,
Avoient, tout jeune encor, dérobé sous sa mère
Cet hôte des forêts élevé chez leur père.

(*) Delille.

Leurs yeux avec plaisir avoient vu sous leurs toits
Croître sa jeune tête et l'orgueil de son bois ;
Sur-tout leur jeune sœur, la charmante Sylvie,
En faisoit le plaisir, le bonheur de sa vie :
Elle enlaçoit des fleurs à son front jeune et fier,
Choisissoit pour son bain le ruisseau le plus clair,
Le lavoit dans ses flots, le séchoit au rivage,
Tous les jours de sa main peignoit son poil sauvage ;
Il vivoit à sa table, accouroit à sa voix ;
Libre dans la journée, il erroit dans les bois ;
Et vers la fin du jour, bondissant d'alégresse,
Lui-même revenoit retrouver sa maîtresse. (*)

Les chiens d'Iule le relancèrent, lorsqu'au sortir des eaux du Tibre, il se reposoit sur sa rive fleurie, et cherchoit dans la fraîcheur du gazon un asile contre la chaleur du jour. Ascagne, brûlant de se signaler dans ce noble exercice, lance une flèche que la Furie conduisit elle-même dans l'air, et qui vint avec bruit s'enfoncer dans le flanc de l'animal.

Lui, tout ensanglanté de la fatale atteinte,
Accourt à son asile, et par sa triste plainte,
Gémissant, l'œil en pleurs, la flèche dans le sein,
De ses maîtres chéris semble implorer la main. (**)

Sylvie, la première, se frappant la poitrine, appelle à grands cris les paysans d'alentour. Ils

(*) Delille. (**) Delille.

accourent en foule, et saisissent des bâtons noueux ou durcis au feu, et font des armes de tout ce qui se présente à leur rencontre. Tyrrhée lui-même survient à la tête des bûcherons qui abattoient, sous ses ordres, des arbres dans une forêt, et s'avance armé d'une large coignée.

Mais la déesse, habile à saisir les instans,
Vole sur une étable, et des sons éclatans,
Que chasse dans les airs son haleine infernale,
Au loin fait retentir la trompe pastorale. (*)
La forêt s'épouvante à ces sons mugissans :
Ils ébranlent au loin les bois retentissans ;
Le Vélino frémit dans ses sources profondes ;
Le Nar, au lit de soufre, a suspendu ses ondes;
Tout est dans l'épouvante, et de leurs bras tremblans,
Les mères sur leur sein ont passé leurs enfans. (**)

A ce bruit, s'assemblent de toutes parts les habitans des campagnes ; d'un autre côté les Troyens volent au secours d'Iule. On laisse les bâtons pointus et les armes fragiles qu'on avoit prises à la hâte ; c'est avec le fer que l'on combat.

Par-tout les javelots, les lances et les traits,
D'une horrible moisson hérissent les guérets ;
Et l'airain, du soleil défiant la lumière,
Renvoie au loin l'éclat de sa pompe guerrière :
Tel, lorsqu'un premier vent ride et blanchit les flots,
L'Océan par degrés enfle en grondant ses eaux ;

(*) H. Gaston. (**) Delille.

Il s'agite, il bondit dans ses prisons profondes,
Et jusqu'au ciel enfin lance ses vastes ondes. (*)

La première victime de cette guerre fut Almon, l'aîné des enfans de Thyrrée ; une foule innombrable de combattans tombe sous le fer homicide. Le vieux Galésus lui-même périt dans le combat, lorsqu'il s'efforçoit de rétablir la paix entre les deux partis; Galésus, le plus juste et le plus riche de la contrée : il voyoit paître dans ses champs cinq troupeaux de brebis, cinq de bœufs, et cent charrues labouroient ses vastes plaines.

Aussitôt qu'Alecton eut engagé le premier combat, et envenimé les esprits de ses poisons, elle quitte l'Hespérie, et, s'élevant dans les airs, adresse à Junon ce superbe discours : « Déesse, dit-elle, j'ai rempli vos espérances; la guerre est allumée entre les deux nations, et j'ose vous défier vous-même de les réconcilier. Parlez, et j'appelle au secours des Latins tous les peuples de l'Italie; j'inonderai les campagnes d'armes et de combattans. »

« C'est assez, reprit Junon; le hasard a fait naître une guerre qui s'éteindra difficilement. Que le beau sang de Vénus et le roi des Latins célèbrent l'hymen projeté sous de pareils auspices! Pour toi, Jupiter, le roi de l'Olympe, te défend d'errer plus long-temps dans l'espace des airs. »

(*) Delille.

Ainsi parle Junon. La terrible Immortelle,
Secouant les serpens qui sifflent sous son aile,
Pour gagner le Cocyte abandonne les cieux.
Au sein de l'Italie et sous des monts affreux
S'étend un noir vallon, où des feuillages sombres
Entretiennent l'horreur de leurs épaisses ombres;
Par-tout l'œil y rencontre un deuil majestueux;
Sous leur voûte funèbre un torrent tortueux
Roule, et, battant les rocs de ses eaux vagabondes,
Fatigue les échos du fracas de ses ondes.
Là, des vapeurs du Styx empoisonnant les airs,
S'ouvre un antre profond, soupirail des enfers,
Du séjour ténébreux épouvantable entrée.
Là, dirigeant son vol, la déesse abhorrée
Plonge, et dérobe au jour son visage odieux,
Et soulage en partant et la terre et les cieux. (*)

Junon met cependant tous ses soins à entretenir la guerre commencée. Une troupe de pasteurs, revenant du combat, emportent à la ville et sous les yeux de Latinus le corps du jeune Almon et celui du vieillard Galésus, sanglant et défiguré. Turnus se joint à eux pour augmenter le trouble et la terreur; il se plaint amèrement des hostilités des Troyens, et de Latinus lui-même qui le chasse, et reçoit cet étranger.

En même temps les fils de toutes ces femmes, qui, entraînées par l'exemple de leur reine, parcouroient comme des Ménades les montagnes et

(*) Delille.

les bois, s'assemblent et demandent la guerre; ils la demandent contre la volonté des dieux, et sous de funestes auspices. Cette foule insensée assiège et inonde le palais de Latinus.

Le roi seul reste calme au milieu de l'orage.
Tel un écueil couvert des débris du naufrage
Voit en paix l'aquilon lancer contre ses flancs
Les flots amoncelés et les rochers roulans;
Sur sa base immobile il repose, et des ondes
Repousse le vain bruit dans leurs prisons profondes. (*)

Mais lorsqu'il vit qu'il voudroit en vain s'opposer à la fureur aveugle des Latins, et que Junon l'emportoit, il prend à témoins l'air et les dieux: « Le Destin, dit-il, est le plus fort, je cède à la tempête; mais vous, peuple malheureux et sacrilége, vous paierez de votre sang votre invincible opiniâtreté; et toi, Turnus, le crime et le châtiment, voilà ton partage: tu imploreras, mais trop tard, les dieux que tu braves.

« Pour moi, qui grace au ciel touche déjà le port,
Je vais trouver la paix dans le sein de la mort;
J'espérois seulement une mort plus tranquille. »

A ces mots, il se renferme dans son palais, et ses mains abandonnent les rênes de l'empire.

C'étoit dans le Latium un usage antique et sacré, que les rois d'Albe ont toujours suivi depuis, et

(*) H. Gaston.

que Rome, la maîtresse du monde, conserve encore religieusement, lorsque la guerre est résolue; soit qu'on se prépare à attaquer les Gètes, les Arabes ou les Arcaniens, soit qu'on veuille s'avancer vers l'Inde, marcher contre les peuples de l'Aurore, et redemander aux Parthes les aigles romaines. Le temple de Janus a deux portes, consacrées par le respect religieux des peuples et par la crainte du dieu Mars; on les appelle les Portes de la Guerre: elles sont fermées par cent verroux de fer et garnies de cent barres d'airain, et Janus lui-même en est l'éternel gardien. Quand le sénat veut la guerre, le consul lui-même, revêtu de la trabée et ceint comme les Gabiens, ouvre ce temple redoutable; il appelle la guerre, et le peuple l'imite par ses cris redoublés: la trompette aussitôt fait entendre de toutes parts sa voix éclatante. Le peuple du Latium, conjuré contre Énée, vouloit que Latinus suivît cet usage, et déclarât ainsi la guerre à ses nouveaux hôtes; mais il refusa de toucher les portes de Janus, et se tint caché dans son palais.

Junon du haut des cieux descend, et de sa main
Rompt les verroux de fer, brise le triple airain,
Et r'ouvre de Janus les deux portes trop lentes,
Qui font crier leurs gonds sous leurs masses roulantes. (*)

Toute l'Ausonie, tranquille auparavant, respire

(*) H. Gaston.

la guerre et vole aux combats : les uns vont à pied chercher l'ennemi ; les autres, sur des chevaux belliqueux, remplissent l'air de nuages de poussière. Tout s'anime, tout prend les armes ; on essuie la rouille antique des boucliers et des javelots ; on aiguise le fer meurtrier ; on déploie les drapeaux, et le son des trompettes répand dans tous les cœurs une barbare alégresse.

Cinq villes fameuses s'occupent à forger des armes, la puissante Atine, la superbe Tibur, Ardée, Crustumère et Antemne, ville défendue par ses fortifications. On fabrique des casques, des boucliers, des cuirasses d'airain, des cuissars d'argent ; on cesse de travailler les socs de charrue et les faux de Cérès : chacun remet sur l'enclume les armes de ses pères. Les ordres sont donnés pour la marche, l'airain appelle les combattans ; l'un couvre sa tête d'un casque, l'autre attèle à son char des chevaux fougueux ; celui-là prend son bouclier et sa cuirasse à trois fils d'or ; celui-ci suspend à son côté sa fidelle épée.

Muses, ouvrez-moi toutes les sources d'Hélicon, et fortifiez ma voix ; apprenez-moi quels rois s'unirent contre les Troyens, quelles troupes conduisoit chacun des chefs, quels étoient alors les héros de l'Italie et les peuples différens qui portèrent les armes. Vous seules, ô déesses, connoissez et pouvez nous apprendre ces fameux événemens, dont il nous reste à peine un foible souvenir.

Le premier qui paroît à la tête de ses troupes

est le roi des Tyrrhéniens (11), le cruel Mézence, l'ennemi des dieux. Lausus, son fils, marche à sa suite, le plus beau des princes d'Ausonie après Turnus ; Lausus, habile dans l'art de dompter les chevaux et de faire la guerre aux monstres des bois, fils digne d'un autre père que Mézence : il menoit en vain à sa suite mille soldats choisis de la ville d'Agylle.

Après eux s'avançoit le fils du grand Alcide,
Le bel Aventinus, qui, de son char rapide
Guidant les beaux coursiers cent fois victorieux,
Leur promet des lauriers encor plus glorieux.
Quand le dieu de Tirynthe, illustrant son courage,
Du triple Géryon eut terrassé la rage,
Et vint baigner, pour prix de ses faits triomphans,
Ses taureaux d'Ibérie au fleuve des Toscans ;
Unie avec ce dieu, Rhéa, simple mortelle,
Conçut sur l'Aventin cet enfant beau comme elle.
Cent serpens, sur son casque enlaçant leurs replis,
Du fier vainqueur de l'hydre ont annoncé le fils.
Un bois creusé lançant le poignard qu'il recèle,
Un javelot sabin, leur armure fidèle,
Distinguent ses soldats. Au premier rang placé,
Des poils d'un fier lion son front est hérissé,
Et du monstre en deux rangs la gueule menaçante
Étale de ses dents la blancheur effrayante.
Dans cette pompe horrible il arrive au palais,
Et sous l'habit d'Hercule il en offre les traits. (*)

(*) Delille.

On vit après eux Catille et Coras, deux frères illustres, qui abandonnèrent Argos, leur patrie, pour fonder en Italie la ville de Tibur, ainsi appelée du nom de Tibur, leur père:

Tels, d'Homole ou d'Othrys quittant les rocs sauvages,
Deux centaures altiers, fiers enfans des nuages,
De leur sommet neigeux descendent à grands pas;
La forêt leur fait place et s'ouvre avec fracas. (*)

Cœculus les suit. Ce prince, fils de Vulcain, fut trouvé dans un foyer, si l'on en croit la tradition, et nourri parmi les bergers.

Au milieu de ces héros brille Messape, fils de Neptune, habile à manier un cheval invulnérable au fer et au feu : il appelle sur ses pas des troupes sans nombre, et réveille la valeur endormie de ses peuples. On voit sous ses drapeaux les Fescennins, les Falisques, les habitans du mont Soracte, des champs de Flavinie, du bord du lac Cimin et des bois de Capène : tous marchoient conduits par le même chef, dont ils chantoient les louanges :

Tels, des sons prolongés de leur douce harmonie (12)
Les cygnes font au loin retentir l'Ionie,
Lorsqu'aux bords du Caïstre essayant leurs concerts,
Ils planent par essaims suspendus dans les airs.
Cette armée est pareille au mobile nuage
Des oiseaux voyageurs qui, touchant au rivage,

(*) Delille.

Joyeux d'avoir franchi les rochers et les flots,
D'un cri rauque et bruyant fatiguent les échos. (*)

On distingue un autre guerrier qui vaut lui seul un nombreux bataillon : c'est Clausus, né du sang sabin, auteur de la famille et père de la tribu Claudienne, si célèbre à Rome depuis que les Sabins et les Romains ne sont plus qu'un seul peuple. La multitude de ses soldats est incroyable:

On compteroit plutôt les flots que sur les mers
Entasse l'aquilon, précurseur des hivers,
Ou les épis dorés des campagnes fécondes
Que l'Hermus enrichit du tribut de ses ondes.
Au bruit des boucliers l'un par l'autre froissés,
La terre tremble au loin sous leurs pas cadencés. (**)

Halésus, fils d'Agamemnon, et l'ennemi implacable du nom troyen, amène à Turnus des troupes formidables, l'élite de mille peuples fiers et indomptés. Je n'oublierai point de consacrer ton nom dans mes vers, illustre Œbale, fils du vieux Télon, roi de l'île Caprée et de la nymphe Sébéthise, toi qui, peu content du royaume de ton père, avois subjugué et soumis à ton empire ceux du pays d'Avelle, si fertile en noisetiers, et tant d'autres peuples le long des bords du Sarno.

Tu vins aussi à cette guerre, brave Ufens, déjà célèbre par tant d'exploits ; tu vins du fond des montagnes de Nurse, accompagné de tes Équi-

(*) H. Gaston. (**) H. Gaston.

coles, hommes durs et féroces, accoutumés à la chasse, toujours épars dans les bois, et qui, sans quitter les armes, vont labourer leur terre ingrate et stérile, s'enrichissent de butin et vivent de pillage.

De la ville de Marrubium, le roi des Marses envoya le grand prêtre Umbro, portant au-dessus de son casque une couronne d'olivier.

Archippe était son roi. Par des accens magiques
Umbro sait assoupir les douleurs frénétiques
Qui troublent des humains les sens et la raison :
Par des sucs bienfaiteurs triomphant du poison,
Son art de la vipère adoucit la morsure;
Mais il fut sans pouvoir pour guérir la blessure
Dont le glaive troyen lui déchira le flanc.
Infortuné! Marrube a vu couler ton sang,
Et le lac de Fucin, et les bois d'Anguitie,
Ont reproché ta mort à la Parque ennemie. (*)

Turnus vit aussi le fils d'Hippolyte, le beau Virbius, lui amener du secours. Ce jeune héros, élevé dans les bois et sur les bords de la fontaine d'Égerie, près d'un autel consacré à Diane, partit pour cette guerre par l'ordre de sa mère Aricie.

Lorsque Phèdre en courroux
Contre son propre sang eut armé son époux,
Se dévouant lui-même aux vengeances d'un père,
Il fut par ses coursiers traîné sur la poussière.

(*) H. Gaston.

Mais Diane implora le secours de Péon,
Et ravit Hippolyte à l'avide Achéron.
Jupiter, irrité contre cet art coupable
Qui révoquoit du sort la peine irrévocable,
Foudroya d'Apollon le fils audacieux.
Diane cependant, loin des profanes yeux,
A ce discret asile, à la Nymphe Égérie
De son cher Hippolyte a confié la vie.
Le nom de Virbius, et son obscurité,
Rassure à peine un cœur par l'amour agité;
La déesse des bois interdit leur enceinte
Aux coursiers dont l'aspect renouvelle sa crainte,
En songeant que le dieu de l'humide élément
Autrefois sous leurs pieds fit périr son amant.
Mais le fils ne craint point le destin de son père,
Et sur un char poudreux il franchit la carrière. (*)

Au-dessus de tous ces guerriers s'élevoit le brillant Turnus, distingué par sa beauté, par la noblesse de sa taille, haute et majestueuse. Dans la foule des héros qui l'environnent, on aperçoit de loin sur son casque, orné de trois aigrettes flottantes, l'image de la Chimère vomissant, comme le mont Etna, des tourbillons de flammes. Plus le combat et le carnage s'échauffoient, plus ce monstre furieux lançoit de feux et de flots de fumée.

Sur son bouclier paroissoit, en or, Io, élevant ses cornes; Io, déjà couverte de poils, déjà génisse. Toute son histoire y étoit représentée. Argus

---

(*) H. Gaston.

gardoit la Nymphe métamorphosée ; un fleuve couloit de l'urne ciselée de son père Inachus. Une nuée de soldats à pied suit Turnus ; et toutes les nations de l'Italie semblent être rassemblées autour de ce premier chef.

La reine des Volsques survient, la célèbre Camille, conduisant une superbe troupe de cavaliers :

Amazone intrépide, elle a, dès son enfance, (13)
Rejeté le fuseau pour manier la lance.
Elle eût pu, sans courber les épis verdoyans,
Raser d'un pied léger leurs sommets ondoyans,
Ou, franchissant des mers la mobile surface,
En effleurer l'azur sans y marquer sa trace.
De femmes, de pasteurs, un essaim curieux
A ses pas attaché, n'ose en croire ses yeux.
A l'or de ses cheveux entrelaçant ses ondes,
L'or noua mollement leurs tresses vagabondes;
Ses charmes sont cachés sous la pourpre des rois,
Les peuples de Lycie ont forgé son carquois,
Et Vénus, à regret, pour sa main virginale
Vit hérisser de fer la lance pastorale. (*)

(*) H. Gaston.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU SEPTIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(1) Traduction de M. Gaston :

Circé fait retentir de chants insidieux
Son palais revêtu de lambris magnifiques,
Dont le cèdre odorant éclaire les portiques.
Son doigt léger parcourt de longs tissus de lin;
Une aiguille magique en traça le dessin.
Là, gémissent, honteux de leur forme nouvelle,
Les amans qu'a frappés sa baguette infidelle;
Là, rugit le lion luttant contre ses fers;
L'ours pesamment s'agite et rêve ses deserts;
Le loup ouvre en hurlant une gueule vorace,
Et, le crin hérissé, le sanglier menace.

(*Note de l'Éditeur.*)

(2) Le texte porte : *Et in lento luctantur marmore tonsæ.* On croit reconnoître ici une imitation du passage suivant du septième livre de l'*Iliade*, traduit ainsi par M. Aignan :

Tel un zéphyr heureux que Jupiter envoie,
Vient ranimer les bras des tristes matelots,
Dont la rame inutile a fatigué les flots.

. . .

Cette comparaison a sans doute aussi fourni à Racine l'idée de ces beaux vers, dans *Iphigénie* :

Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.

On peut encore citer cette imitation de Sarrazin :

Alors les avirons de nos mains vigoureuses
Luttant contre la paix des ondes paresseuses.

(*Note de l'Éditeur.*)

(3) Traduction de M. Delille :

Énée alors découvre un bois vaste et riant ;
Le Tibre le partage, et son onde en fuyant
Dans la profonde mer rapidement entraîne
Le cristal de ses eaux et l'or de son arène ;
Mille oiseaux différens de plumage et de voix,
Amoureux de ce fleuve, élèves de ces bois,
De rameaux en rameaux courant, volant sans cesse,
Charmoient de leurs doux sons la rive enchanteresse.

(*Note de l'Éditeur.*)

(4) Le P. Lemoine, dans son poëme de *Saint-Louis*, nous offre une petite fiction pleine de mollesse et de grace, imitée visiblement de cet endroit de Virgile. Le poëte vante le courage et la prudence de Barberin, digne chef des Toscans :

On dit qu'encore enfant, dormant sur la prairie
Qui fait au cours de l'Arne une lice fleurie,
D'un laurier qui sur lui ses rameaux étendoit,
Et des traits du soleil sa tête défendoit,
Un essaim, attiré des fleurs de son visage,
Bien loin de le blesser et de lui faire outrage,
Sur ses mains, sur son front, sur ses lèvres passa,
Et des filets de miel en passant y laissa :
Prodige merveilleux qui lui fut un augure
De la gloire promise à sa race future!
Les abeilles depuis furent de sa maison
Le symbole héroïque et l'illustre blason.

(*Note de l'Éditeur.*)

(5) Traduction de M. Delille :

Digne de ce grand peuple, et digne de ses maîtres,
Dans les airs s'élevoit son palais somptueux,
De Picus son aïeul séjour majestueux.
Cent colonnes de marbre en pompe l'environnent;
D'un bois religieux les arbres le couronnent,
Qui depuis trois cents ans, pleins d'une sainte horreur,
Ainsi que le respect inspirent la terreur :
Les rois y sont des dieux, ce palais est un temple.
Là, le front prosterné, la nation contemple
Ses princes recevant pour la première fois
Les faisceaux souverains et le sceptre des rois.
Là, lorsqu'un saint usage en pompe renouvelle
D'un bélier immolé l'offrande solennelle,
Les premiers de l'état sur leur siége exhaussés,
Près d'une table immense en ordre sont placés.
Là, d'un peuple fidèle éternisant l'hommage,
Le cèdre de leurs rois a conservé l'image;
Italus, Sabinus qui, la serpette en main,
Annonce que la vigne est son bienfait divin;
Saturne, dieu du temps; Janus aux deux visages;
Cent autres souverains dont les mâles courages
Ont affronté la mort pour sauver leur pays,
D'un vestibule immense occupent les lambris.
A l'entrée on voyoit des nations soumises
Les drapeaux déchirés et les portes conquises :
Là, des chars fracassés, du fer courbé des faux,
Des panaches flottans, de l'airain des vaisseaux,
Et des arcs détendus, et des lances oisives,
Pendoient pompeusement les dépouilles captives.
Lui-même, s'appuyant sur son sceptre augural,
Dans sa courte tunique, ornement martial,
Un bouclier au bras, de la porte sacrée
Picus son noble aïeul ornoit l'auguste entrée;
Picus, qui des coursiers savoit dompter l'essor.

Circé l'aimoit; Circé de sa baguette d'or
Le toucha, le vêtit de ses plumes nouvelles,
Et de riches couleurs elle émailla ses ailes.

La description rapide du palais de ce bon roi forme un tableau plein de poésie et de sentiment. Cette situation des Troyens et des Latins a beaucoup de rapport avec celle du premier livre, où nous avons vu Ilionée implorer les secours de Didon. C'est encore ici le même orateur; mais son discours est tout différent : l'un et l'autre ont des beautés qui leur sont propres, et qui nous prouvent jusqu'à quel point Virgile réunissoit les différens genres d'éloquence.

Stace, dans le septième livre de la *Thébaïde*, a inséré une fort belle description du temple de Mars, à laquelle il est aisé de voir que celle du palais du roi Latinus a servi de modèle :

Terrarum exuviæ circùm; et fastigia templi
Captæ insignibant gentes, cœlatàque ferro
Fragmina portarum, bellatricesque carinæ,
Et vacui currus, protritaque curribus ora.

(Note de l'Éditeur.)

(6) M. Gaston a rendu ainsi le discours de Junon :

« O fille de la Nuit! c'est la reine des dieux,
C'est Junon qui t'appelle à la clarté des cieux.
Je veux t'associer à ma juste vengeance,
Rompre un hymen fatal dont ma gloire s'offense,
Et bannir l'étranger du royaume latin.
Tu sais dans tous les cœurs épancher ton venin,
Contre un fils innocent armer la main d'un père,
Frapper le jeune époux d'un poignard adultère,
Et plonger, en semant la discorde et le deuil,
Deux frères, qui s'aimoient, dans le même cercueil.

L'Enfer te confia le pouvoir de détruire,
Ton génie est fécond ; viens, il s'agit de nuire,
Il faut le déployer ; viens, parle, et que ta voix
Précipite aux combats deux peuples et deux rois. »

Ce discours annonce toutes les scènes sanglantes qui vont avoir lieu. Le morceau d'Alecton est admirable dans tous ses détails. Ovide, au quatrième livre des *Métamorphoses*, fait descendre Junon aux Enfers : la déesse excite, non Alecton, mais Tysiphone, à inspirer ses fureurs à Athamas et à son épouse Ino. Tysiphone sort des Enfers, obéit à Junon, et rend ces deux époux si furieux, qu'Athamas prend sa femme pour une lionne, et ses deux enfans, Léarque et Mélicerte, pour des lionceaux. Il veut les tuer ; mais il ne peut saisir que Léarque, qu'il écrase contre un mur. Ino, aussi aveugle et non moins insensée qu'Athamas, prend par la main son autre fils, monte sur une roche, et se précipite avec lui dans la mer. Que le lecteur compare ce tableau avec celui que Virgile nous offre ici, il verra que si Ovide a emprunté beaucoup de traits de ce poëte dans cette peinture, il a du moins le mérite d'avoir lutté contre lui avec succès.

On peut comparer encore à ce morceau la fiction employée par Voltaire dans le cinquième chant de la *Henriade*, où la Discorde, frémissant de rage à l'aspect des succès des ennemis de la ligue, invoque le Fanatisme, divinité infernale qui prend la figure du duc de Guise. Ce dernier trait cependant ressemble moins à Virgile qu'au deuxième livre de la *Thébaïde*, de Stace, où l'ombre de Laïus apparoît à Tydée, pendant son sommeil, sous les traits de Tyrésias ; mais la ressemblance est parfaite pour tou le reste, quoique la fiction de

Virgile soit beaucoup plus riche de détails que celle du chantre de Henri.

On trouve encore dans Milton un exemple de haine et de noirceur qui se rapproche de celui de Junon : Satan tient à ses compagnons vaincus et découragés un langage qui rappelle la rage et le désespoir de la reine des dieux. (*Note de l'Éditeur.*)

(7) Il y a dans le texte une comparaison que Malfilâtre n'a pas rendue, et que nous croyons devoir insérer ici d'après l'élégante traduction de M. Delille :

Tel, sous le fouet pliant qui siffle et le poursuit,
Roule ce buis tournant dont s'amuse l'enfance;
Il court, il va, revient sous un portique immense;
La jeune troupe observe avec étonnement
Des cercles qu'il décrit l'agile mouvement,
L'exerce sans relâche, et, l'animant sans cesse,
Par des coups redoublés redouble sa vîtesse:
Ainsi vole la reine, ainsi de tous côtés
Elle porte au hasard ses pas précipités.

Cette comparaison a été l'objet de plus d'une critique, quoiqu'elle soit prise du quatorzième livre de l'*Iliade* d'Homère, qui a donné quelquefois, il est vrai, des formes un peu vulgaires à la muse épique. Notre délicatesse peut s'en offenser, sans doute; mais nous ne devons pas oublier que les anciens sacrifioient toujours l'élégance à la clarté; et que, pour rompre l'uniformité, ils s'abaissoient quelquefois dans les comparaisons, pourvu qu'elles réunissent le double mérite de la justesse et de l'harmonie imitative.

Le tableau qui suit, et dans lequel on voit la reine, travestie en Bacchante, courir de ville en ville, et récla-

mer avec les dames Latines le droit des mères, est imité du *Panthée* d'Euripide; mais le coloris du poëte latin est plus vif, plus brillant, et ses personnages sont bien autrement passionnés que ceux du poëte grec.

(*Note de l'Éditeur.*)

(8) Boileau, dans son poëme du *Lutrin*, a imité cet endroit de Virgile. On y voit la Discorde qui, après avoir emprunté la taille et la forme d'un vieux chantre, vient gourmander ainsi le Trésorier qui sommeille :

Tu dors, prélat, tu dors, et là-haut à ta place
Le chantre aux yeux du chœur étale son audace,
Chante les *oremus*, fait des processions,
Et répand à grands flots les bénédictions!
Tu dors! attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
Il te ravisse encor le rochet et la mitre?
Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'évêché.

(*Note de l'Éditeur.*)

(9) La comparaison de la chaudière bouillante a été, comme celle du sabot dont nous venons de parler, l'objet de plus d'une critique, et l'on peut y faire la même réponse. M. Gaston l'a rendue de cette manière :

Ainsi dans un airain brûlant
Qu'échauffe par degrés le sapin petillant,
L'onde murmure, écume, et bondit enfermée;
Soudain dans sa prison la vapeur comprimée
Fermente, ouvre un passage à ses noirs tourbillons,
Et le flot frémissant jaillit à gros bouillons.

(*Note de l'Éditeur.*)

(10) Ovide, au dixième livre de ses *Métamorphoses*,

a imité cette peinture agréable du cerf. Tous deux sont apprivoisés; des enfans ont soin de les orner tous deux, de les abreuver, etc.; l'un et l'autre sont blessés d'un coup de flèche, et excitent de vifs regrets. Le cerf de Virgile nous intéresse cependant beaucoup plus que celui d'Ovide; Virgile met par-tout du sentiment, et Ovide de l'esprit: il offre des détails agréables, mais quelquefois des images ridicules; comme, par exemple, lorsqu'il donne au cerf des pendans d'oreilles:

Bulla super frontem parvis argentea loris
Vincla movebatur, parilique ex arte nitebant
Auribus è geminis circùm cava tempora baccæ.

(Note de l'Éditeur.)

(11) Virgile fait ici le dénombrement des troupes qui vinrent au secours de Turnus. Ce détail pouvoit être flatteur pour les Romains et pour les peuples de l'Italie, du temps de ce poëte; mais il n'a pour nous rien de piquant. C'est un des endroits du poëme qui perdent le plus à être traduits, parce qu'il ne peut intéresser les lecteurs d'un autre siècle ou d'une autre nation. Cet exemple me confirme dans l'opinion où je suis que tout poëte doit travailler, autant qu'il est possible, pour tous les âges et pour tous les pays. C'est ce que j'ai déjà dit dans mes *Réflexions sur le poëme épique*, contre le sentiment du P. Le Bossu et de M. l'abbé Dubos.

Je ne suivrai donc point ici Virgile dans cette énumération trop longue pour nous, quoique très-curieuse pour les antiquaires et les géographes; il me suffira de nommer les différens chefs de cette ligue, sans parler des armes propres à chacun des peuples alliés.

C'est le poëte qui fait ce récit dans l'*Énéide*. Homère,

avant lui, avoit passé en revue toute l'armée des Grecs, assemblés pour le siége de Troye; mais il est en cela plus heureux, ce me semble, que son imitateur : ce que Virgile met en récit, Homère le met en action. Le vieux Priam, intéressé plus particulièrement que personne à la guerre qui menaçoit son royaume d'une ruine prochaine, monte sur une tour de son palais avec Hélène. Cette princesse aide les yeux du vieux roi, et lui fait reconnoître toutes les troupes qui composent l'armée des Grecs, et tous les héros qui les conduisent. Rien de plus naturel que cette exposition, qui ne paroît point faite pour le lecteur, mais nécessaire pour les personnages intéressés.

Euripide a fait aussi usage de cet heureux artifice dont Homère lui avoit donné l'exemple; c'est dans sa tragédie d'*Iphigénie en Aulide*. Les femmes qui composent le chœur sont celles de Chalcis, ville de l'île d'Eubée, séparée de celle d'Aulide par l'Euripe : elles ont traversé ce détroit pour jeter les yeux sur la flotte des Grecs, rangée dans le port d'Aulide. Ce chœur, dans un intermède, rapporte ce qu'il est venu voir et admirer; ce qui est en effet très-naturel et jette beaucoup d'intérêt dans cette pièce, puisque, sans la mort d'Iphigénie, cette armée florissante seroit obligée de se séparer après s'être assemblée inutilement. Je ne trouve cependant pas qu'Euripide l'emporte en ce point sur Homère, comme le prétend le P. Brumoy. Voici les paroles de cet illustre jésuite :

« Le sujet de l'intermède qui sépare chaque acte naît du fonds de la tragédie même, et chacun en particulier de l'acte qui le précède; ils augmentent l'impression, et tiennent le spectateur en haleine. Celui-ci, qui fait voir

comme en perspective vingt rois à la tête d'une armée formidable, et mille vaisseaux rangés dans le port d'Aulide, à l'imitation d'Homère, produit un plus bel effet que dans l'*Iliade*; car il prévient le spectateur par le grand intérêt du sacrifice d'Iphigénie, de qui seul dépend le sort de la Grèce assemblée. »

Mais, répondrai-je au P. Brumoy, Priam étoit tout autrement intéressé à connoître le nombre et les forces de ses ennemis que ne l'étoient les femmes de Chalcis à la mort d'Iphigénie et au départ de la flotte des Grecs Quand cette belle armée se seroit séparée, quel malheur en résultoit-il, après tout, pour les dames qui composent le chœur? c'étoit un intérêt de curiosité qui les conduisoit dans le port, plutôt encore que celui de la patrie. Mais Priam devoit s'assurer de l'état des assiégeans; son peuple, son palais, son royaume, sa vie, tout en dépendoit. Si ce n'est pas là-dessus que tombe la comparaison que fait le P. Brumoy, sur quoi donc tombe-t-elle?

Au reste, ce que disent les femmes de Chalcis a bien plus de grace dans leur bouche, et devient beaucoup plus vif et plus animé que n'est le récit de Virgile; c'est pour cela que je passe presque entièrement ce morceau du septième livre de l'*Énéide*, auquel je préfère de beaucoup l'intermède de la tragédie d'Euripide, qui est de la plus grande beauté, comme la plupart des chœurs grecs.

A l'égard des peuples dont parle Virgile, voici en général comment ils étoient armés: les uns portoient des bâtons ou des espèces de pieux qui renfermoient de longues pointes de fer, à la manière des Sabins; les autres tenoient, comme les Teutons, un lourd javelot,

qu'ils lançoient avec force. Leurs épées et leurs boucliers étoient d'airain, et leurs casques d'écorce de liége; mais ils jetoient du plomb avec des frondes, ou ils chargeoient une de leurs mains de deux javelots, et couvroient leur tête d'une peau de loup. Tous avoient la jambe gauche nue, et l'autre revêtue d'une espèce de brodequin de cuir. Quelques-uns de ces peuples étoient armés de courtes massues garnies de pointes de fer, et suspendues à leur bras droit par une courroie; ils avoient à la main gauche un petit bouclier, et combattoient de près avec un sabre recourbé.

On trouve dans l'*Histoire des Voyages* des détails pareils au sujet des armes offensives des sauvages de l'Afrique et de l'Amérique.

Le lecteur peut voir encore, dans le dixième livre du *Télémaque*, le discours d'Idoménée rapportant à Mentor les usages qu'observent dans la guerre les divers peuples qui viennent assiéger Salente, et que les Manduriens ont appelés à leur secours. Toutes ces nations habitoient l'Italie lorsqu'Idoménée, Nestor, Énée lui-même, y fondèrent des colonies, c'est-à-dire peu de temps après la guerre de Troye.

(12) Imitation inédite par M. Mazoyer :

Tel d'un murmure sourd l'Asius retentit,
Quand de cygnes bruyans les bataillons sauvages
Du Caïstre à grand bruit assiègent les rivages.

M. Delille a paraphrasé un peu les deux comparaisons de Virgile; mais ses vers sont si beaux, que nous ne pouvons résister au plaisir de les citer :

A leurs chants on croiroit entendre dans les cieux
De cygnes argentés un chœur mélodieux,

Qui, revenus le soir de leurs verds pâturages,
Et glissant doucement à travers les nuages,
Ont quitté le Caïstre ou les roseaux fangeux
Qui bordent d'Asia les flots marécageux,
Et du son de leur voix et du bruit de leurs ailes
De loin font retentir les rives paternelles.
A leur nombre on croit voir, non des rangs de soldats
Sous leurs armes d'airain s'avançant à grands pas,
Mais ces essaims ailés, enfans des eaux profondes,
Qui, de la haute mer abandonnant les ondes,
S'élancent dans les airs en bruyans tourbillons,
Obscurcissent les cieux de leurs noirs bataillons,
Et, poussant vers la terre un cri rauque et sauvage,
Comme un nuage épais vont s'abattre au rivage.

(*Note de l'Éditeur.*)

(13) Les vers de Virgile qui peignent la légéreté de Camille, sont dans la mémoire de tous les gens de goût; M. Delille les a rendus ainsi:

Moins prompts sont les éclairs et les vents moins agiles:
Elle eût, des jeunes blés rasant les verds tapis,
Sans plier leur sommet couru sur les épis;
Ou, d'un pas suspendu sur les vagues profondes,
De la mer en glissant eût effleuré les ondes,
Et, d'un pied plus léger que l'aile des oiseaux,
Sans mouiller sa chaussure eût volé sur les eaux.

Ovide nous en offre une imitation dans les vers suivans du dixième livre des *Métamorphoses*:

Signa tubæ dederant, cùm carcere pronus uterque
Emicat, et summam celeri pede libat arenam.
Posse putes illos sicco freta radere passu,
Et segetis canæ stantes percurrere aristas.

Pope en rappelle et fait sentir la beauté dans ces vers de son poëme de la *Critique*, traduit par du Resnel :

Voyez-vous, des épis effleurant la surface,
Camille dans un champ, qui court, vole et fend l'air ?
La Muse suit Camille, et part comme un éclair.

M. Delille, qui a rendu aussi en vers ce passage où le poëte anglais trace, en les exécutant, les lois de l'harmonie imitative, s'exprime en ces termes :

Mais vois d'un pied léger Camille effleurer l'eau ;
Le vers vole et la suit aussi prompt que l'oiseau.

(*Note de l'Éditeur.*)

L'ÉNÉIDE.

LIVRE HUITIÈME.

ARGUMENT.

Turnus envoie Vénulus à Diomède, pour l'engager à entrer dans la ligue des peuples Latins contre les Troyens. Énée, averti en songe par le dieu du Tibre, va de son côté demander du secours à Evandre, qui avoit quitté l'Arcadie et s'étoit établi sur le mont Palatin. A l'arrivée d'Enée, le roi des Arcadiens faisoit des sacrifices à Hercule. Énée y est admis, et on lui raconte l'origine du culte dont le grand Alcide étoit honoré dans ce canton ; c'est-à-dire la victoire du héros sur le brigand Cacus, fils de Vulcain. Évandre fournit aux Troyens un secours de quatre cents cavaliers, conduits par son fils Pallas. Il persuade Énée d'aller se mettre à la tête des Tyrrhéniens, qui, ayant chassé leur tyran Mézence, le poursuivoient à main armée, et sembloient n'attendre qu'un général. Le lendemain, le héros Troyen embarque sur le Tibre une partie des troupes qui l'accompagnoient, et part avec l'autre pour aller se présenter aux Tyrrhéniens. Fatigué de sa marche, il s'arrête dans un bois, sur le bord d'un fleuve, et près d'une colline d'où il pouvoit déjà voir dans la plaine l'armée des Tyrrhéniens, sous la conduite de Tarchon. Là, Vénus lui apparoît, et lui présente une armure brillante, que Vulcain avoit fabriquée à sa prière. Ce dieu avoit gravé sur le bouclier l'histoire des Albains, depuis Ascagne jusqu'à Romulus, et celle de Rome depuis Romulus jusqu'à César Auguste. Le poëte ne parle que de l'histoire romaine, et sur-tout il s'étend

sur cette partie qui comprend les événemens mémorables qui devoient précéder et accompagner le règne d'Auguste. Il décrit en détail les victoires remportées par ce prince, et particulièrement la bataille d'Actium. Tous ces traits gravés sur le bouclier sont admirés par Énée, qui se revêt de ces armes divines.

Ce livre est un de ceux qui devoient intéresser principalement les Romains : ils y retrouvoient l'origine de leur nation, ennoblie par l'art inimitable du plus grand de leurs poëtes. Rien n'étoit plus propre à les flatter que tout ce que Virgile fait dire à Évandre sur les lieux divers qu'il parcourt avec Énée, et qui étoient précisément ceux où Rome fut bâtie dans la suite.

Aussitôt que Turnus, du haut de la citadelle de Laurente, eut déployé l'étendart de la guerre, et que ses trompettes eurent fait entendre leur son belliqueux; aussitôt que ses chevaux parurent dans la campagne, et que de sa lance il eut frappé son bouclier, soudain le Latium se soulève, la jeunesse s'émeut, et ne respire plus que les combats. Messape, Ufens et l'impie Mézence, rassemblent des troupes, et dépeuplent les campagnes de laboureurs.

Ils envoient Vénulus à Arpi, ville du grand Diomède, pour lui demander du secours contre le Troyen, contre cet ennemi commun, dont il étoit aisé de pénétrer les vues secrètes.

Énée, témoin de ces mouvemens, est en proie à de cruelles inquiétudes. Son esprit flottant forme tour à tour et rejette mille résolutions; il embrasse mille partis qu'il abandonne aussitôt, et

se tourne successivement de tous côtés, sans se fixer et sans sortir de son incertitude. Ainsi les rayons du soleil ou de la lune, réfléchis de la superficie d'une eau agitée dans un vase d'airain, parcourent et frappent sans s'arrêter les corps qui les environnent ; ils peignent d'une lumière incertaine et vagabonde, tantôt les murs, tantôt le plafond du lieu qui les renferme. (1)

La nuit régnoit sur la terre, et un profond sommeil tenoit enchaînés tous les animaux dans les airs et dans les champs. Énée, fatigué des soins que lui donnoit l'approche d'une guerre formidable, se coucha sur la rive, et s'endormit enfin au bord des eaux.

Tout à coup, à travers les peupliers voisins,
Le Tibre s'offre à lui durant la nuit obscure :
Des tresses de roseaux ceignent sa chevelure,
Et du lin le plus fin le léger vêtement
De ses plis azurés l'entoure mollement. (*)

« Fils des dieux, lui dit-il, toi dont la main fidelle
Fait renaître Ilion de sa cendre immortelle !
Toi qu'attendoit Laurente ! il s'accomplit enfin
L'oracle qui t'appelle au royaume latin :
Les dieux sont appaisés, et leur bonté facile
A tes Lares errans a promis cet asile. (**)

« Mais, pour te convaincre que ce ne sont point ici les vaines illusions d'un songe, tu trouveras

---

(*) Delille. (**) H. Gaston.

sous un des arbres qui bordent ces rives une laie blanche, couchée au milieu de trente marcassins empressés autour de ses mamelles. Ce présage t'annoncera la fin de tes travaux; c'est dans ce lieu que ton fils Ascagne, après une révolution de trente années, bâtira la ville d'Albe. Écoute mes avis, et apprends les moyens de te conduire dans la guerre qui te menace. Évandre, sorti de l'Arcadie, et petit-fils de Pallas, est venu, à la tête d'une colonie arcadienne, s'établir sur une montagne voisine de ces lieux : là, il a fondé une ville qu'il a nommée *Pallantée*, du nom de son aïeul Pallas. Ces étrangers sont toujours en guerre avec les Latins; fais alliance avec eux, et va leur demander du secours. Remonte vers ma source, je te conduirai moi-même, et j'aiderai tes rameurs à vaincre la résistance de mes eaux. Lève-toi, fils de Vénus, et dès que les astres de la nuit disparoîtront, tâche de triompher, à force de prières et de sacrifices, de la haine constante de Junon : tu m'adresseras des vœux, quand tu seras vainqueur.

« Je suis ce fleuve aimé de la terre et du ciel,
Le Tibre, qui d'abord, foible dans sa naissance,
Sur ses flots azurés promène l'abondance.
Mon palais est ici; de villes entouré,
Mon berceau des humains est encor ignoré. » (*)

(*) H. Gaston.

Il dit, et se plonge au fond de ses flots. Énée s'éveille, se lève avec le soleil, puise dans ses mains de l'eau du fleuve, l'élève, salue les Nymphes de ces bords, et fait des prières au roi des fleuves de l'Hespérie. Il choisit ensuite dans sa flotte deux galères, qu'il remplit de rameurs et de soldats. Alors il aperçut sur le gazon une laie avec ses trente petits, et il en fit un sacrifice à la reine des Immortels. Le dieu du Tibre, dont les eaux avoient été agitées pendant la nuit entière, les appaise et les aplanit, afin qu'elles cèdent plus aisément au tranchant de la rame qui les divise.

La forêt, de la poupe admire les couleurs
Et ces mâts couronnés de guirlandes de fleurs;
Le flot même, étonné d'une pompe étrangère,
Des boucliers au loin réfléchit la lumière.
On fatigue la rame, et le jour et la nuit
On suit les longs détours du fleuve qui s'enfuit,
Semble se dérober à l'ombre des bocages,
Et revient dans la plaine agrandir ses rivages.

Le soleil atteignoit le milieu de son cours,
Lorsque de Pallantée on découvrit les tours,
Et le chaume indigent de la ville d'Évandre.
Les Troyens dans le port se hâtent de descendre,
Et rangent leurs vaisseaux près des rustiques toits
Où Rome voit briller les dépouilles des rois. (*)

On tourne les proues vers le port, et l'on aborde.

(*) H. Gaston.

Ce jour-là le roi des Arcadiens et Pallas, son fils, faisoient un sacrifice à Hercule dans un bois et devant la ville. Auprès d'Évandre, un sénateur respectable, mais simple et sans pompe, brûloit l'encens, et versoit sur les autels le sang des victimes égorgées.

Dès qu'ils aperçurent les galères armées s'avancer sans bruit au milieu des arbres, et des matelots qui, courbés sur leurs rames, fendoient les ondes tranquilles, la frayeur les saisit, et tous abandonnent les tables sacrées. Pallas seul leur défend avec autorité d'interrompre cette partie du sacrifice; il saisit un javelot, monte sur une légère éminence, et se présentant hardiment aux Troyens: « Étrangers, leur cria-t-il, qui vous appelle sur nos bords? quel est votre dessein? votre nation? votre pays? apportez-vous la guerre ou la paix? »

Énée, du haut de la poupe de son vaisseau, lui montre une branche d'olivier, et répond ainsi: « Vous voyez les Troyens, et les ennemis des Latins; ces peuples veulent nous chasser de l'Italie; nous venons trouver Évandre. Allez, et rapportez-lui que les députés des Troyens demandent à former avec lui une ligue contre ces tyrans de l'Hespérie. »

Pallas fut frappé d'étonnement en entendant le nom de cette nation fameuse: « Descendez, qui que vous soyez, dit-il à Énée; venez, je vous présenterai à mon père, venez comme ami dans nos murs. » En même temps il lui tend la main

en signe d'hospitalité, le reçut sur la rive, et l'embrassa. On entre dans le bois, et le roi des Troyens adressa ce discours à Évandre :

« O le plus juste des Grecs, vous à qui la fortune veut que je m'adresse, un rameau d'olivier à la main, et avec des bandelettes suppliantes, je ne crains pas de me présenter à vous et de vous implorer, quoique vous soyez Grec, Arcadien, et uni par le sang à la famille des Atrides. Ma droiture, les oracles des dieux, une même origine, et ce que la Renommée publie à votre gloire dans tout l'univers, tous ces motifs m'amènent avec confiance. Dardanus, si l'on en croit ce que racontent les Grecs, Dardanus, le premier fondateur de Troye, étoit fils d'Électre, et elle avoit pour père Atlas. Mercure, dont vous descendez, et que la belle Maïa mit au monde sur le mont Cyllène, étoit, par sa mère, le petit-fils de ce même Atlas, qui voit le ciel et les astres éclatans se reposer sur sa tête : ainsi un même sang est la source de nos deux peuples. Je n'ai point voulu vous prévenir par des ambassadeurs ; je suis venu moi-même, sans crainte, implorer votre appui. Le même ennemi nous poursuit l'un et l'autre ; s'il triomphe de nous, il croit pouvoir subjuguer toute l'Italie, et asservir à son empire les deux mers qui l'environnent. Donnez-moi votre foi, recevez la mienne ; nous commandons à des sujets belliqueux, à des cœurs éprouvés. »

Pendant qu'Énée parloit, Évandre l'observoit

en silence, et le parcouroit des yeux avec admiration. Enfin il répondit en ces termes :

« Noble fils de nos dieux !
Quel plaisir de vous voir et de vous reconnoître !
Qu'Anchise en un tel fils est heureux de renaître !
Je crois revoir ses traits, je crois ouïr sa voix.
Je m'en souviens encor, quand Priam autrefois,
Visitant Hésione, aborda Salamine,
(De ses fameux remparts l'Arcadie est voisine)
Souverain de l'Asie, il ne dédaigna pas
De voir nos monts glacés et mes humbles états.
Je le vis arriver : alors la fleur de l'âge
De son premier duvet ombrageoit mon visage :
J'admirois les Troyens, j'admirois ce grand roi ;
Mais Anchise parut, tout s'éclipsa pour moi.
Amoureux de l'honneur, plein de la noble flamme
Qu'à l'aspect d'un grand homme éprouve une jeune ame,
Je brûlois d'approcher, d'embrasser ce guerrier ;
Heureux s'il visitoit mon toit hospitalier !
Sa noble complaisance honora mon jeune âge.
En partant, ce héros, pour prix de mon hommage,
Me combla de présens. C'est à lui que je dois
Ces flèches de Lycie et ce brillant carquois,
Des tissus d'or, deux freins d'une égale richesse
Qu'à mon jeune Pallas a cédés ma vieillesse.
Le fils de ce héros est déjà mon ami,
Et qui l'ose attaquer devient mon ennemi. » (*)

« Ainsi cette alliance que vous venez chercher étoit dès long-temps formée entre nous. Demain,

(*) Delille.

dès l'aurore, je vous donnerai les troupes auxiliaires que vous me demandez. Cependant, célébrez avec nous ce sacrifice annuel qui est déjà commencé, et qu'il n'est pas permis de différer; accoutumez-vous dès aujourd'hui à la table de vos alliés. »

Les Troyens invités s'assirent sur des lits de gazon; Énée, à la tête de tous les convives, fut placé sur un lit plus élevé, de bois d'érable, et couvert de la peau d'un lion. Le prêtre et les jeunes ministres des dieux rapportent les viandes qu'on avoit déjà desservies; ils présentent les entrailles rôties et offertes aux Immortels, les dons de Cérès, dans des corbeilles et des flaçons de vin pur.

Le repas fini, Évandre prit ainsi la parole: « Roi des Troyens, ce sacrifice annuel n'est pas un effet de la superstition, ni une vaine cérémonie; c'est un juste tribut que notre reconnoissance offre au dieu qui nous a prêté son secours.

« Voyez-vous dans les airs ces rochers suspendus,
Ces éclats, ces débris au hasard répandus,
De ce mont entr'ouvert l'horreur désordonnée,
Et de son antre affreux la voûte abandonnée ? (*)

« Cet antre inaccessible à la clarté du jour, (2)
Étoit du noir Cacus l'effroyable séjour,
Vaste et sombre retraite où se cachoient ses crimes;
Le sol fumoit toujours du sang de ses victimes.

(*) Delille.

Là, des meurtres nouveaux marquoient tous les instans;
Le seuil étoit paré de restes dégoûtans,
De membres mutilés et de têtes livides,
Dont le sang ruissela sur les herbes humides.
Fils du dieu de Lemnos, et fier de sa vigueur,
Cacus semoit par-tout l'épouvante et l'horreur.
Des feux épais et noirs s'élançoient de sa bouche,
Sa taille étoit immense et son regard farouche;
Mais le ciel, que nos vœux imploroient tous les jours,
Permit qu'un dieu vengeur nous prêtât son secours:
Du triple Géryon le vainqueur intrépide,
Fier de ce grand exploit, le généreux Alcide,
Avec le jour naissant arrivé sur ces bords,
Y conduisoit le prix de ses nobles efforts;
Ses bœufs couvroient au loin la rive et les prairies.
A cet aspect, Cacus, poussé par les Furies,
Jaloux de ne laisser aucun lâche dessein,
Aucun forfait honteux que n'eût tenté sa main,
Ravit quatre taureaux, avec quatre génisses,
Qu'Alcide destinoit aux jours des sacrifices.
Mais de peur que leurs pas, sur le sable imprimés,
Indiquant en quels lieux il les tient enfermés,
Ne conduisent le dieu vers son affreux repaire,
Le monstre, avec effort les traînant en arrière,
Retourne ainsi la trace en un sens opposé,
Et croit que par ce soin Alcide est abusé.

« Le héros cependant quittoit nos pâturages;
Ses troupeaux rassemblés parcouroient ces rivages,
Quand les bœufs, que sa main conduisoit lentement,
Remplirent nos forêts d'un long mugissement;
Et bientôt de Cacus trahissant l'artifice,
Au fond de l'antre creux une seule génisse

Entend les bœufs mugir et mugit à son tour.
Sa voix fait retentir les échos d'alentour.
Alcide entend, écoute, et son courroux s'enflamme;
Un fiel noir et brûlant s'allume dans son ame;
Il s'arme, et, pour venger un si cruel affront,
Aussi prompt que l'éclair, vole au sommet du mont.
Pour la première fois, Cacus tremble et frissonne;
Le trouble est dans ses yeux, sa force l'abandonne;
Il fuit glacé d'effroi..... L'effroi le fait voler;
Il arrive à son antre, et, pour s'y mieux céler,
Brisant les gonds d'airain et la forte barrière
Que fixa sur le seuil l'adresse de son père,
Il détache le roc, qui, jadis suspendu,
Tombe, et vient enfermer le brigand éperdu.

« Alcide cependant accourt, bouillant de rage;
Il cherche, mais en vain, à se faire un passage;
Roulant de toutes parts des yeux pleins de fureur,
Il pâlit de colère, et frémit de douleur.
Trois fois il fait le tour du coteau qui le porte,
Trois fois de la caverne il ébranle la porte,
Et, lassé par trois fois, s'éloigne de ces lieux.
Un rocher menaçant soudain frappe ses yeux;
Des aigles, des vautours, effrayante retraite,
De l'antre ténébreux il domine le faîte;
Vers la gauche, son front, incliné sur les flots,
Semble les menacer. L'invincible héros,
Sur la droite appuyé, le pousse en sens contraire,
Frappe, presse, redouble; et, du sein de la terre,
Le déracine enfin. Le roc précipité
Roule, et de ce fracas le ciel est agité,
La rive s'en ébranle; et, suspendant sa course,
Le fleuve avec effroi remonte vers sa source.

« Alors, de l'antre affreux l'abîme est éclairé,
Cacus n'y trouve plus un asile assuré;
Alcide a découvert ses détours les plus sombres,
Et les rayons du jour en ont chassé les ombres.
Tels, du monde ébranlé, si les flancs entr'ouverts
Dévoiloient aux mortels le chemin des Enfers,
Cet empire du deuil et ces pâles royaumes
Détestés par les dieux, et peuplés de fantômes,
Notre œil avec effroi parcourroit ce séjour,
Et les Manes tremblans fuiroient l'éclat du jour.

« Le monstre cependant, surpris par la lumière,
Cherche au fond de son antre une vaine barrière;
Et, poursuivi par-tout, pousse d'horribles cris.
Alcide, des rochers lui lance les débris,
Et des troncs renversés roulant l'énorme masse,
L'accable sous le poids des chênes qu'il entasse.
Mais Cacus se flattant encor de repousser
Le redoutable assaut dont il se voit presser,
Vomit des tourbillons de flamme et de fumée,
Verse autour de son antre une nuit enflammée,
Et, pour se dérober au bras qui le poursuit,
Mèle l'éclat des feux aux horreurs de la nuit.

« Alcide, à ce moment, ne contient plus sa rage:
Il frémit, il s'élance au plus fort du nuage,
Plonge au milieu des feux, en affronte l'horreur,
Et de l'antre embrasé parcourt la profondeur.
Cacus vomit en vain un nouvel incendie;
Le héros le saisit, l'étreint avec furie,
Et, pressant son gosier de ses doigts tout sanglans,
Fait jaillir de son front ses yeux étincelans.
De la caverne alors la porte tombe et s'ouvre;
Du brigand terrassé le crime se découvre,

Les taureaux enlevés, et les nombreux larcins
Qu'entassoient chaque jour ses criminelles mains.
On traîne avec effort ce cadavre terrible;
Son visage défait offre un aspect horrible :
La joie avec l'effroi dans les cœurs se confond ;
On contemple ses traits, la pâleur de son front,
Son sein large et velu, sa tête dégoûtante,
Et de feux mal éteints sa bouche encor fumante. (*)

«Depuis ce jour, on rend à Hercule les honneurs que mérite ce service important : jusqu'à présent, on en a célébré la mémoire. Potitius fut le premier inventeur de ces augustes cérémonies, et la famille Pinaria est chargée du soin de ce culte religieux. C'est elle qui a élevé l'autel que vous voyez dans ce bois, et qui est appelé et sera toujours pour nous le plus grand des autels.

« Unissez-vous donc à nous, hôtes illustres, couronnez-vous de feuillage; que chacun prenne à son tour les coupes; que le vin coule en l'honneur d'un dieu qui sera celui des deux nations. » Il dit, et ceignit son front de peuplier, arbre dédié à Hercule. La coupe du sacrifice brilla dans sa main, et tous épanchèrent la liqueur sacrée sur la table.

Cependant l'astre du soir paroît sur l'horizon. Potitius, suivi des sacrificateurs, marchoit portant comme eux un flambeau, et comme eux

(*) F. Guizot (inédit.)

revêtu de peaux. On apporte les derniers mets, et les plats sont présentés sur l'autel. Autour des autels que l'encens parfume, on voit les Saliens danser au son de la flûte. On se partage en deux chœurs, l'un de jeunes hommes, l'autre de vieillards, pour chanter les louanges du grand Hercule. On célèbre sa victoire sur les serpens envoyés contre lui par Junon, et qu'il étouffa entre ses mains, dès le berceau; les villes qu'il renversa, Troye, Œchalie, autrefois si fameuses; les innombrables travaux que lui fit entreprendre Eurysthée, par l'ordre de l'injuste Junon:

« Terrible dieu! c'est toi qui domptas le Centaure;
C'est par toi que périt l'infame Minotaure:
Que servit au lion son fier rugissement,
Ses longs crins hérissés, son gosier écumant?
En vain l'hydre vers toi redressa ses cent têtes:
L'Enfer même, l'Enfer frémit de tes conquêtes;
Et Cerbère, couché dans son antre sanglant,
Par ta puissante main fut traîné tout tremblant.
Tu bravas, tu domptas le monstrueux Typhée,
Et son armure immense honora ton trophée.
Salut, honneur du ciel, enfant du roi des dieux!
Salut! reçois nos dons, notre culte et nos vœux. » (*)

Parmi tous ses exploits, on vante sur-tout la défaite de Cacus, dont Alcide purgea la contrée.

Après le sacrifice, tous s'en retournent à la

(*) Delille.

ville. Le roi, affoibli par les ans, marchoit lentement entre Énée et Pallas, et abrégeoit le chemin par ses discours. Énée jette de tous côtés ses regards; il s'informe des traditions et des antiquités de ces lieux. Évandre, que nous pouvons regarder comme le premier fondateur de Rome, lui disoit:

«Des Nymphes, autrefois,
Des Faunes, habitoient dans le fond de ces bois;
Et ce fleuve et ces monts étoient sous leur puissance.
Là, vivoient des mortels sans art, sans prévoyance,
Aussi durs que les troncs des chênes, leurs aïeux,
Ayant pour mets leur chasse ou quelques fruits pierreux.
Chassé par Jupiter des demeures divines,
Saturne le premier cultiva ces collines,
Civilisa ce peuple, éleva des remparts,
Y rassembla des monts les habitans épars;
Et, d'un mot qui marquoit sa retraite ignorée,
Du nom de Latium, nomma cette contrée.
Tel étoit l'âge d'or. Bientôt, dégénéré,
Vint d'un métal moins pur l'âge décoloré,
La soif de la richesse et l'amour de la guerre.
Ce n'étoit plus les fils de cette heureuse terre:
Avec tous leurs voisins on vit se mélanger
Leur sang abâtardi par un sang étranger. (*)

«Les Ausoniens vinrent ensuite, et après eux les Sicaniens; et la terre de Saturne a souvent changé de nom. Tybris, guerrier d'une taille énorme, fut depuis un de ses rois; c'est de son nom que

(*) Delille.

les Italiens ont donné celui de Tibre au fleuve qu'ils appeloient auparavant *Albula*. Banni de mon pays, errant de mers en mers, je fus jeté sur ces côtes par la Fortune toute-puissante et par l'inévitable Destin; je m'y suis fixé, par l'ordre d'Apollon et sur les avis respectables de la Nymphe Carmente, ma mère.»

En parlant de la sorte, il montroit à Énée tantôt l'autel érigé à Carmente, et l'endroit où les Romains ont placé depuis la porte Carmentale, pour consacrer la mémoire de cette Nymphe fatidique qui, la première, annonça les destins des descendans d'Énée et la gloire du mont Palatin (3); tantôt le bois où Romulus établit dans la suite un asile, et la roche au pied de laquelle est le Lupercal consacré à Pan par les Arcadiens, et semblable à celui où ce dieu est honoré sur le mont Lycée. Évandre fait remarquer à Énée le bois d'Argilète, et atteste ce lieu sacré qu'il n'est point coupable de la mort du malheureux Argus.

Enfin s'offre à leurs yeux la roche Tarpéïenne,
Ce futur Capitole où la grandeur romaine
Étalera son marbre et ses colonnes d'or:
Des ronces, des buissons, le hérissent encor.
Déjà le peuple, ému d'une pieuse crainte,
Pressentoit ses destins et sa majesté sainte;
Déjà ce mont, ce roc, le frappoient de terreur.
«Voyez là-haut ces bois dont la muette horreur
Aujourd'hui même encore inspire l'épouvante:
Quel dieu réside au fond de leur nuit imposante?

On ne sait; mais un dieu réside dans ces bois:
Même, je m'en souviens, nos bergers ont cent fois
Cru voir, dans tout l'éclat de sa grandeur suprême,
Sur ce terrible mont tonner Jupiter même. (*)

« Considérez, ajouta-t-il, sur ces deux monts opposés, deux anciennes forteresses dont il ne reste plus que les débris : l'une, bâtie par Janus, étoit appelée *Janicule;* l'autre portoit le nom de *Saturnie,* qu'elle tenoit de Saturne, son fondateur. »

Pendant ces entretiens, ils arrivèrent à l'humble demeure du roi Évandre; ils avoient devant les yeux une vaste prairie couverte de bœufs mugissans : c'est dans cette enceinte que sont aujourd'hui la grande place de Rome et le superbe quartier des *Carènes.*

« Ce n'est pas dans ma cour que le faste réside,
Dit Évandre : ce toit reçut le grand Alcide,
Des monstres, des brigands noble exterminateur.
Là, siégea près de moi ce dieu triomphateur:
Depuis qu'il l'a reçu ce palais est un temple.
Comme lui, fils des dieux, suivez ce grand exemple,
Osez d'un luxe vain fouler aux pieds l'orgueil:
De mon humble séjour ne fuyez point le seuil;
Venez, et regardez des yeux de l'indulgence
Du chaume hospitalier l'honorable indigence. »
Il dit, et fait placer pour le roi d'Ilion
Sur un lit de feuillage une peau de lion:

(*) Delille.

Là, méditant du lieu la noble destinée,
Dans cet humble palais s'assied le grand Énée. (*)

La nuit survient et embrasse l'univers de ses ailes immenses. Vénus, effrayée des menaces de tant de peuples alliés contre Énée, adresse ce discours à Vulcain, couché auprès d'elle dans un lit d'or, et s'efforce de réveiller sa tendresse par des paroles flatteuses :

« Tandis que les Grecs assiégeoient Ilion, et se préparoient à embraser la ville de Priam (4), je n'ai point eu recours à votre art, cher époux, malgré tout ce que je devois aux enfans de ce prince infortuné, malgré les larmes que je donnois souvent à Énée, toujours exposé à de nouveaux périls. Maintenant que ce même Énée est arrivé dans le Latium, pour obéir à Jupiter, je viens à vous, à vous que je révère et qui fûtes toujours pour moi un dieu protecteur, je viens vous demander des armes pour Énée ; vous voyez une mère qui vous implore pour son fils. Vous vous êtes laissé fléchir par la fille de Nérée ; vous avez écouté la prière de la mère de Memnon : jetez les yeux sur tous ces peuples qui se rassemblent, sur tant de villes qui aiguisent le fer contre moi et pour la perte des miens. »

A ces mots Vénus serre tendrement entre ses bras d'ivoire son vieil époux lent et tardif, et le

(*) Delille.

réchauffe par ses embrassemens. Vulcain sentit renaître ses premières ardeurs, et son sein fut pénétré d'une flamme vive et subtile qui se répandit dans toutes ses veines. Ainsi, l'éclair brillant sort avec rapidité de la nue et répand dans les airs qu'il parcourt en un moment, une lumière dorée.

Vénus, sûre du pouvoir de sa beauté, vit avec joie l'heureux effet de son artifice. « Pourquoi, répond son époux, toujours constant à l'adorer, pourquoi, déesse, recourez-vous à des motifs si éloignés? Qu'est devenue cette ancienne confiance que vous aviez en moi? J'aurois pu, si vous l'eussiez exigé, fournir des armes à vos Troyens. Jupiter et les Destins pouvoient laisser Troye subsister encore dix années. Maintenant que la guerre vous menace, je vous offre tous les secours de mon art : cessez de me prier et de douter de votre empire sur moi. » En même-temps il se perdit dans les bras de son épouse, et, après lui avoir prodigué les plus tendres caresses, il s'endormit sur son sein. (5)

A peine un court sommeil a fermé sa paupière, (6)
Le diligent Vulcain devance la lumière :
Et telle que, rendue à ses soins journaliers,
La sage ménagère à ses humbles foyers
Ranime en haletant la flamme qui sommeille,
Prescrit leur longue tâche aux femmes qu'elle éveille;
Elle-même, ajoutant la nuit à ses travaux,
Aux lueurs d'une lampe exerce ses fuseaux;

Quelquefois reprenant l'industrieuse aiguille,
Soutient d'un gain permis sa naissante famille,
La pudeur de sa fille, et l'honneur de son lit :
Tel le dieu matinal à Vénus obéit. (*)

Vulcain se lève avec la même diligence pour commencer son ouvrage. Entre la Sicile et l'île de Lipare, une des Éoliennes, s'élève une autre île qui porte dans les nues des rochers noirs et calcinés : elle renferme dans ses entrailles une vaste caverne minée par les ardentes fournaises des Cyclopes. C'est dans cet antre tonnant que leurs enclumes résonnent sans cesse, et que le fer, rougi par le vent impétueux de leurs bruyans soufflets, vole en étincelles sous le marteau. Cette île est la demeure de Vulcain, qui lui a donné son nom : ce dieu y descend : les Cyclopes Brontès, Stérope, Pyracmon, les bras nus, travailloient dans leur profonde demeure ; entre leurs mains étoit un des foudres que Jupiter lance sur la terre. Une partie de ces armes, du plus redoutable des dieux, étoit achevée, l'autre n'étoit qu'ébauchée encore : déjà ils y avoient mis trois rayons de grêle, trois de pluie, trois de feu, trois de vent : ils s'occupoient alors à y ajouter les terribles éclairs, le bruit éclatant, l'épouvante, la colère du maître des cieux, et les longues traces de flamme qu'elle envoie.

(*) Delille.

Ici, s'élève un char pour le dieu de la guerre;
De sa roue enflammée il dévore la terre,
Et promène en tous lieux la haine et le trépas.
Là, brille en lames d'or l'égide de Pallas,
Où le travail polit sous la lime bruyante
De serpens enlacés l'écaille verdoyante :
Sur le front de Méduse ils font siffler leurs dards,
Mais ils sont moins affreux qu'un seul de ses regards. (*)

« Laissez tous ces ouvrages; écoutez-moi, dit le dieu du feu aux Cyclopes : il faut fabriquer des armes pour un héros fameux; hâtez-vous, employez tout votre art et tous vos efforts. » Il dit, et tous se pressent d'obéir. On distribue l'ouvrage également. Aussitôt on voit des ruisseaux d'or et d'airain; l'homicide acier se dissout et coule à grands flots au milieu des fournaises embrasées. Les Cyclopes forgent un immense bouclier, contre lequel doivent s'émousser tous les traits des Latins. De sept feuilles appliquées les unes sur les autres ils composent une masse solide, impénétrable : tour à tour on reçoit l'air dans de grands soufflets et on l'en fait sortir; on trempe dans les eaux l'acier frémissant : l'antre retentit des coups redoublés des forgerons; leurs bras vigoureux soulèvent en cadence les lourds marteaux, et tournent le fer avec de fortes tenailles. (7)

(*) H. Gaston.

Tandis que le dieu de Lemnos presse dans son île Éolienne les travaux des Cyclopes,

Évandre dort encor sur son lit de feuillage;
Les oiseaux, de son toit hôtes harmonieux,
Et les premiers rayons qui redorent les cieux,
Ont hâté son réveil. Sur ses pieds qu'il embrasse,
Un brodequin toscan se renoue avec grace;
De l'épaule au côté son glaive est suspendu;
Un long poil tacheté sur son dos étendu,
Jadis d'un léopard la superbe parure,
Ramène sur son sein son épaisse fourrure;
Et deux chiens affidés, qui ne le quittent pas,
Bondissent sur sa trace ou devancent ses pas. (*)

Accompagné de son fils Pallas, il va trouver Énée, qui étoit déjà levé, aussi bien que le fidèle Achate. Évandre arrive, tend la main à son nouvel allié, et lui parle ainsi :

« Illustre chef des Troyens, qui ne doivent jamais croire leur nom éteint tant que vous vivrez, nous n'avons que peu de forces pour résister à tant d'ennemis qui nous menacent. Nous sommes resserrés d'un côté par le Tibre, et pressés de l'autre par l'armée des Rutules, dont les armes retentissent déjà jusque dans nos murs. Mais je veux vous engager à faire alliance avec un peuple nombreux et guerrier dont le Destin semble vous avoir ménagé le secours.

« Non loin de ces lieux, sur une montagne éle-

(*) Delille.

vée, est située l'ancienne ville d'Agylline, bâtie par une colonie de Lydiens, peuple belliqueux, qui vinrent se fixer dans l'Étrurie.

« Dépouillée aujourd'hui de sa splendeur antique,
Mézence l'asservit à son joug tyrannique.
Comment peindre l'horreur de son règne odieux?
Puisse tomber sur lui la vengeance des dieux!
Ce monstre, joignant l'art avec la barbarie,
D'un tourment tout nouveau repaissait sa furie:
Des vivans joints aux morts sur des lits inhumains,
La bouche sur la bouche, et les mains sur les mains,
Tout dégouttans d'un sang qui faisoit ses délices,
Mouroient d'un long trépas dans ces affreux supplices;
Et le monstre auprès d'eux goûtoit tranquillement
De ces corps déchirés l'horrible accouplement.
Son peuple enfin, lassé du poids de tant de crimes,
S'arme contre un tyran, et, vengeant ses victimes,
Égorge ses amis, assiège son palais,
Et livre au feu vengeur ce séjour de forfaits. (*)

Mézence se sauva au travers des traits et des flammes, et se réfugia auprès de Turnus, qui lui offrit son secours.

« Aussitôt toute l'Étrurie se souleva contre Turnus, et vint à main armée lui redemander le tyran, pour le livrer au supplice qu'il méritoit. Allez vous mettre à leur tête, tandis que leurs vaisseaux rassemblés le long du fleuve n'attendent que le signal. Un vieux aruspice les y retient, et

(*) Delille.

enchaîne leur valeur. « Peuples, leur dit-il, qu'une juste indignation arme contre le barbare Mézence, aucun Italien ne peut vous conduire dans cette guerre ; déférez le commandement à un chef étranger. » Voilà ce qui arrête leur flotte sur ces bords. Tarchon, leur général, m'a envoyé le sceptre, la couronne et toutes les marques de la royauté, et m'a fait prier de commander cette armée ; mais mon sang, presque glacé dans mes veines, ne me permet pas d'accepter ses offres. Mon fils auroit pu prendre les armes à ma place ; mais, du côté de sa mère, qui étoit Sabine, il ne peut passer pour étranger dans ce pays. C'est donc vous que ce soin et cet honneur regardent, vous qui pouvez y prétendre par votre âge et par votre origine. Je vous donnerai mon fils, l'espérance et la seule consolation de mes vieux jours :

« Instruisez au combat son précoce courage ;
Qu'il en fasse sous vous le noble apprentissage ;
De vos hautes leçons qu'il connoisse le prix :
Savoir vous admirer, c'est avoir tout appris. (*)

« Je vous donnerai deux cents soldats, l'élite de mes troupes, et il vous en fournira autant à son nom. »

A ce discours, Énée et Achate gardoient tristement le silence, effrayés et rebutés par les diffi-

(*) Delille.

cultés et les longueurs qu'ils prévoyoient dans cette entreprise, dont le succès étoit douteux,

Quand Vénus, s'annonçant par un coup de tonnerre,
Fit retentir l'olympe, et fit trembler la terre.
D'un nuage enflammé jaillissent des éclairs,
Et le clairon toscan résonne dans les airs.
Trois fois la foudre gronde, et trois fois plein d'alarmes,
Le roi dans un ciel pur voit resplendir des armes.
O prodige! on entend s'entre-choquer l'airain
Que frappe, à coups pressés, une invisible main.
On frémit; le héros a reconnu sa mère.
« Rassurez-vous, dit-il, c'est un don tutélaire
Que Vénus pour son fils fait descendre des cieux;
Elle me l'a promis, cet airain précieux
Que Vulcain a trempé dans ses forges divines,
Et qui doit renverser les phalanges latines.
O peuple infortuné! que de maux imprévus
Fera tomber sur toi l'audace de Turnus!
Tibre! des flots de sang iront enfler tes ondes,
Et tu verras rouler dans tes grottes profondes
Les casques, à grand bruit heurtant les boucliers,
Et les restes meurtris des plus braves guerriers!
Qu'ils se montrent! mon bras, armé par Cythérée,
Va des traités rompus venger la foi sacrée. » (*)

Il sort ensuite avec Évandre, va à l'autel d'Hercule réveiller le feu de la veille, et y faire de nouveaux sacrifices, et de là il retourne à ses vaisseaux. Une partie de ses troupes reçut ordre de

(*) H. Gaston.

se rembarquer pour retourner au camp, et rapporter à Iule des nouvelles de son père et de sa négociation. Les plus braves soldats restèrent auprès du général Troyen, et furent choisis pour l'accompagner.

On donne des chevaux à ceux des Troyens qui doivent marcher vers l'armée tyrrhénienne, et à Énée un coursier d'élite, couvert de la dépouille d'un lion garnie de griffes dorées.

Le bruit de leur marche s'étant répandu dans toute la ville, l'alarme devint universelle; les mères effrayées redoublèrent leurs vœux à l'approche de la guerre et à la vue des horreurs qu'elle entraîne.

Évandre, prêt à faire à ses hôtes les derniers adieux, prend la main de son fils, et, l'arrosant de ses larmes, il lui tient ce triste discours entrecoupé de sanglots :

« Oh! si de ma jeunesse (8)
Le ciel daignoit encor me rendre la vigueur,
Tel qu'on m'a vu jadis, dans Préneste vainqueur,
D'armes et de drapeaux faire un vaste incendie,
Et percer ce géant qu'enfanta Féronie!
Pour le seul Hérilus trois corps furent formés,
De trois glaives tranchans ses bras étoient armés;
Il falloit que la mort, d'une triple blessure,
L'atteignît tour à tour sous une triple armure;
Il tomba sous mes coups. Non, mon fils, non jamais,
Si cette main encore eût pu lancer des traits,
Mézence impunément n'eût menacé ton père;
Tu serois près de moi jusqu'à l'heure dernière!

Ô toi, maître suprême et des rois et des dieux,
D'un monarque, d'un père exauce au moins les vœux !
Si tu dois conserver ce fils à ma tendresse,
Pour lui je puis souffrir les maux de la vieillesse ;
Mais, grand Dieu ! si mon fils est proscrit par le sort,
Frappe aujourd'hui son père, accorde-moi la mort ;
Tandis que le secret d'un destin que j'ignore
Me permet de douter et d'espérer encore ;
Tandis que dans mes bras je te presse, ô mon fils !
Toi, par qui chaque jour mes yeux sont réjouis,
Toi, qui de mes vieux ans consoles la misère !
Avant que ce récit à l'oreille d'un père
Ait retenti !.... » (*)

En achevant avec peine ces dernières paroles, il tombe en défaillance, et ses esclaves l'emportent presque mourant dans son palais.

Déjà les Troyens à cheval, à la suite d'Énée et d'Achate, étoient sortis des portes de la ville ; Pallas après eux marchoit superbement, et attiroit tous les regards par la magnificence de son habit de guerre et par l'éclat de ses armes.

Moins rayonnant se montre aux célestes lambris (9)
Des astres du matin le plus cher à Cypris,
Lorsque, pur et brillant, il sort du sein de l'onde,
Remonte vers les cieux, et rend le jour au monde.
Les femmes cependant de leurs yeux attendris
Suivent du haut des murs leurs époux et leurs fils,
Et leurs casques brillans, et leur marche poudreuse.
A travers les buissons leur troupe valeureuse

(*) H. Gaston.

Marche, abrégeant la route : ils arrivent. Enfin
La route s'élargit, un cri part ; et soudain
Tous les pieds des chevaux qu'un même ordre rassemble
Vont montant, retombant, et remontant ensemble,
Et de leurs pas bruyans battant les champs poudreux,
D'un tourbillon de sable obscurcissent les cieux. (*)

Sur les bords du fleuve qui coule près de la ville de Céré, est un grand bois, au milieu d'une chaîne de collines couvertes de noirs sapins. Ce bois fut autrefois consacré au dieu Pan par les anciens Pélasges, les premiers des Grecs qui vinrent s'établir dans l'Ausonie et sur les frontières du Latium. Là, ils instituèrent un jour de fête à l'honneur du dieu des troupeaux et des campagnes. Non loin de ce bois étoit le camp de Tarchon et de ses Tyrrhéniens, et du haut d'une colline on pouvoit voir leur armée étendue dans la plaine. C'est sur cette colline que s'arrêta Énée avec toute sa suite, pour faire repaître les hommes et les chevaux fatigués de la marche.

De Paphos cependant la brillante déesse
Venoit du haut des cieux acquitter sa promesse.
Énée, en ce moment, couvert d'épais rameaux,
Respiroit la fraîcheur et de l'ombre et des eaux ;
Il regarde, et soudain dans son éclat céleste
A ses yeux enchantés Vénus se manifeste. (**)

« Voilà le présent que je vous avois promis, et l'ouvrage de Vulcain, mon époux. Vous pouvez

(*) Delille.

(**) Delille.

maintenant affronter les périls de la guerre, sans craindre le nombre de vos ennemis. » A ces mots, elle embrassa son fils, et suspendit ses armes brillantes à un chêne voisin.

Énée surpris les admire long-temps, les parcourt des yeux, et les prend entre ses mains pour les considérer à loisir. Il examine

Et le glaive, et le casque et l'aigrette flottante;
Il prend, laisse, reprend la lance étincelante,
Et la cuirasse énorme où l'art imitateur
A du sang sur le bronze imprimé la couleur:
Tel, d'un pourpre enflammé, précurseur de l'orage,
Sous un soleil ardent resplendit le nuage. (*)

Il admire les cuissards d'un métal de fonte, composé d'or et d'argent, sa redoutable lance, et sur-tout le bouclier, ouvrage merveilleux de Vulcain. Le dieu du feu, instruit des secrets de l'avenir, y avoit représenté l'histoire de Rome, les combats et les triomphes des descendans d'Ascagne.

La louve, nourrice de Romulus, étoit couchée dans un antre verd, consacré au dieu Mars. Deux enfans jumeaux suçoient ses mamelles, et se jouoient sans crainte à ses côtés. On la voyoit tourner sa tête pour les caresser tour à tour avec sa langue.

On voyoit des Sabines enlevées par les Romains

(*) H. Gaston.

au milieu des jeux du Cirque, la guerre qui suivit cet enlèvement, et l'alliance heureuse qui termina cette guerre fatale. Plus loin, le perfide Métius étoit écartelé par des chevaux de Tullus, et son sang arrosoit les ronces et les buissons. Porsenna faisoit la guerre aux Romains, pour rétablir Tarquin sur le trône. Coclès arrêtoit les trpupes ennemies, et faisoit rompre un pont derrière lui. Porsenna s'indignoit de la résistance de ce brave Romain, et de l'audace de Clélie, qui, ayant brisé ses fers, traversoit le Tibre à la nage.

Au haut du bouclier s'élevoit sur le mont Tarpéius le temple de Jupiter; et tout auprès paroissoit la maison du premier roi des Romains, couverte de chaume. Manlius veilloit à la garde du Capitole; une oie voltigeoit, faisoit entendre sous les portiques dorés le bruit de ses ailes argentées, et par ses cris avertissoit les Romains de l'approche des Gaulois. Les Gaulois, dans l'ombre de la nuit, se glissoient à travers les buissons, et s'étoient bientôt rendus maîtres de la citadelle. On les reconnoissoit à la couleur de leurs cheveux blonds, par leurs saies rayées où l'or éclatoit, par les colliers du même métal brillant sur leur cou aussi blanc que la neige. Ils portoient d'une main deux longs javelots, et se couvroient tout le corps de leurs immenses boucliers.

Auprès des Saliens dansans, étoient les Luperques tout nus, les prêtres avec leurs houpes de laine. Les petits boucliers envoyés du ciel étoient

aussi gravés ; les dames Romaines, respectables par leur chasteté, étoient mollement traînées dans des chars, et portoient par la ville tout ce qui appartient au culte des dieux.

La main de Vulcain avoit représenté le Tartare et la profonde demeure de Pluton. Les criminels éprouvoient différens supplices ; et Catilina, suspendu à la pointe d'un rocher prêt à l'écraser par sa chûte, frémissoit d'horreur à la vue des Furies.

Les justes, séparés des coupables, voyoient Caton à leur tête, qui leur donnoit des lois. (10)

Sur un disque d'azur, en lames décroissantes
Retombent de la mer les vagues blanchissantes,
Et de nombreux dauphins, sous leurs flancs argentés
Font bouillonner les flots par les vents agités.
Au centre est Actium, dont les ondes fatales
Réfléchissent l'airain des deux flottes rivales.
Leucate sur ses bords voit cent peuples divers
Accourir pour donner un maître à l'univers.
Auguste dans sa cause entraîne l'Italie,
Le peuple, le sénat, les dieux de la patrie.
Il s'avance, et déjà sur son front radieux
Brille du grand César l'astre victorieux.

Agrippa, couronné de la palme rostrale,
Insulte fièrement à la pompe royale
Qu'Antoine avec orgueil étale sur les eaux.
Tout l'Orient vaincu marche sous ses drapeaux ;
Et son Égyptienne (ô crime d'un grand homme !)
Le suit, et se promet la dépouille de Rome.

On donne le signal, on s'élance, et les flots
Frémissent sillonnés par l'airain des vaisseaux.
L'air retentit du choc de ces masses pesantes;
On croit voir se heurter les Cyclades flottantes,
Ou, dans leurs fondemens, de vieux monts ébranlés
S'écrouler à grand bruit sur des monts écroulés.
Le lin vole embrasé sur la plaine liquide;
Une grêle de fer sous sa chûte homicide,
De Neptune étonné rougit le vaste sein.
Cléopâtre applaudit, et, le sistre à la main,
Anime ses guerriers.... Tremble, reine volage!
Vois le serpent fatal qui t'attend au rivage!

Isis, au double front, l'aboyant Anubis,
Et les monstres divers qu'on adore à Memphis,
Luttent contre Vénus, et Minerve, et Neptune;
Ils osent défier César et sa fortune.
Mars, revêtu de fer, combat pour ses enfans;
Tysiphone dans l'air fait siffler ses serpens;
La Discorde triomphe, et de sang altérée
Traîne dans tous les rangs sa robe déchirée;
Bellone est auprès d'elle, et d'un bras redouté
Agite incessamment son fouet ensanglanté.

Du sommet d'un écueil qui domine la plage,
Apollon tend son arc.... Soudain vers le rivage
L'habitant de Saba recule épouvanté,
Entraînant l'Indien et l'Arabe indompté.
La reine au milieu d'eux s'agite impatiente,
Implore le Zéphir pour sa fuite trop lente,
Et d'un œil inquiet fixe le lin flottant,
Le front pâle déjà de la mort qui l'attend.
Le Nil, versant des pleurs sur son urne sacrée,

Ouvre les vastes pans de sa robe azurée,
Et cache les vaincus dans son sein paternel.

Auguste cependant du laurier solennel
A ceint trois fois son front : de sa triple victoire
Trois cents autels dans Rome éternisent la gloire.
A l'entour de son char résonnent en tous lieux,
Et les chants de triomphe et les hymnes des dieux.
Au temple d'Apollon, fumant de sacrifices,
César de cent taureaux consacre les prémices,
Et sa main triomphante à ces riches lambris,
Enchaîne les tributs de l'univers conquis.

Là, des peuples captifs Vulcain traça l'image,
Et sut peindre leurs mœurs ainsi que leur visage.
Ce long manteau flottant distingue l'Africain ;
Le Gélon belliqueux tient un arc dans sa main ;
Le Morin, qui se cache aux limites du monde,
Fuit du Nomade errant la tente vagabonde ;
Le Rhin, au double front, abaisse sa fierté ;
L'Euphrate en vain murmure, et l'Oxus est dompté ;
L'Araxe, frémissant devant l'aigle romaine,
Se soulève indigné contre un pont qui l'enchaîne. (11) (*)

Énée, après avoir admiré ces magnifiques objets représentés sur son bouclier par la main de Vulcain, se revêt de cette armure, et s'enorgueillit de porter sur ses épaules les destins et la gloire de ses descendans.

(*) H. Gaston.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU HUITIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(1) M. de Voltaire, dans sa *Henriade* (ch. X), s'est servi de la même comparaison, appliquée différemment. Il parle plus en physicien que Virgile, et ses vers sont aussi heureux que brillans. D'Aumale et Turenne, dans un combat singulier, se portent mille coups, et les parent avec promptitude :

Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné :
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et, se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.

Addition de l'Éditeur. Traduction inédite de cette comparaison, par M. Fayolle :

Ainsi, quand le soleil ou la lune inconstante
Dans l'onde réfléchit son image flottante,
L'indécise lueur des mobiles reflets
Voltige, monte et frappe aux lambris d'un palais.

M. Delille l'a rendue aussi en très-beaux vers :

Tel, dans l'airain brillant où flotte une eau tremblante,
Le soleil, variant sa lumière inconstante,
Croise son jeu mobile et son rapide essor,
Va, vient, monte, descend, et se relève encor,
Et des murs aux lambris rapidement promène
Des reflets vagabonds la lueur incertaine.

On en retrouve encore une imitation dans ces vers de M. Lemercier :

Telle que l'eau tremblante en un vase d'argile
Réfléchit le soleil ou la lumière agile
De Phébé qui rayonne, et dans l'air voltigeant,
Frappe les hauts lambris de son disque d'argent;
Tel, etc.

(2) Ovide, dans le premier livre de ses *Fastes*, a raconté la mort de Cacus : les principaux détails en sont empruntés du magnifique épisode de Virgile, qui lui-même en avoit pris l'idée dans les récits de la plupart des historiens romains, entre autres Denys d'Halycarnasse et Tite-Live. Ovide, en général, est élégant et facile; mais ses tableaux n'ont pas la noblesse de ceux de Virgile; son coloris est sans force et sans vigueur, et il est en tout bien loin de son modèle. Racine, dans le récit de Théramène, a traduit littéralement cet hémistiche de Virgile, *Refluitque exterritus amnis* : il empruntoit ainsi du poëte latin, comme Virgile, vers la fin de ce morceau, et Ovide, dans celui qu'il a fait à son imitation, ont emprunté d'Homère ce trait du vingtième livre de l'*Iliade*, où le poëte grec peint l'effroi de Pluton à la suite d'une secousse qu'a donnée à la terre un coup du trident de Neptune. On retrouve cette même idée dans La Fontaine, *paraph. du ps.* 17, et dans Le Franc de Pompignan, *cantiq.* 7, liv. II.

Continuons la traduction de l'épisode de Cacus, par M. Delille :

« Là, dans les flancs du mont, bien loin de l'œil du jour,
De l'infame Cacus fut l'infame séjour.
Des têtes au front pâle et de sang dégouttantes

A sa porte homicide étoient toujours pendantes;
Et son antre, du meurtre odieux monument,
D'un carnage nouveau sans cesse étoit fumant.
Ce monstre horrible à voir, fier de sa taille immense,
Devoit au dieu du feu sa funeste naissance;
Et, tel qu'un noir volcan, de son gosier affreux
Des brasiers paternels il vomissoit les feux.
Un dieu vengeur, un dieu sauva notre patrie.
Revenu des beaux champs de l'antique Ibérie,
Dans ces riches vallons, sur les bords de ces eaux,
Le fils d'Alcmène avoit amené ses troupeaux:
Du triple Géryon triomphateur superbe,
Le prix de sa conquête erroit en paix sur l'herbe.
Cacus, que ne retient ni crime ni danger,
Dérobe des troupeaux de l'illustre étranger
Quatre jeunes taureaux, quatre belles génisses,
Qui des herbages frais savouroient les délices,
Les cache en sa caverne; et cependant sa main,
Pour déguiser aux yeux les traces du larcin,
Saisit par leurs longs crins, fait marcher en arrière
Les taureaux, dont les pas marqués en sens contraire
De son infame vol écartoient le soupçon.
Enfin, las du repos, le fils d'Amphitryon
Se prépare à mener sur de lointains rivages
Ses troupeaux engraissés dans ces beaux pâturages,
Et des taureaux par-tout les gémissantes voix
De leur adieu plaintif ont fait mugir ces bois.
De Cacus aussitôt trahissant l'artifice,
Du fond de l'antre creux répond une génisse:
Alcide entend ses cris. Aussitôt dans son cœur
Un fiel noir et brûlant allume sa fureur;
Il s'élance, il saisit sa pesante massue,
Cherche du noir séjour la porte inaperçue.
Alors, les yeux troublés, sans courage, sans voix,
L'affreux Cacus trembla pour la première fois:

Plus prompt que les éclairs, vers ces roches fidèles
Il court, vole; à ses pieds la peur donne des ailes:
Il fait tomber ce roc que d'une adroite main
A des chaînes de fer a suspendu Vulcain;
S'enferme, oppose au dieu cette vaine défense.
Hercule est accouru respirant la vengeance:
Pour chercher un accès il court de tous côtés;
Trois fois autour du mont à pas précipités
Il tourne, va, revient, et, frémissant de rage,
Trois fois attaque en vain, pour s'ouvrir un passage,
Le roc qu'à sa fureur le lâche ose opposer;
Trois fois dans le vallon revient se reposer.
Sur le dos hérissé de cet antre sauvage,
Un roc, séjour chéri des oiseaux de carnage,
En pyramide aiguë alongé vers les cieux,
Cachoit dans le nuage un front audacieux:
Ce rocher, à sa gauche incliné vers la plage,
De son sommet pendant menaçoit le rivage.
Hercule, sur la droite appuyant tout son corps,
Du roc qu'il déracine avec de longs efforts
Pousse l'énorme poids. Il tombe, il roule, il tonne:
La caverne en mugit, l'air au loin en résonne;
Le sol croule; des eaux le bord est emporté,
Et le fleuve écumant recule épouvanté.
Alors, ce fut alors que l'antre impitoyable
Jusqu'au fond laissa voir sous sa voûte effroyable,
Ce palais de la mort, ce séjour de terreur,
Et de ses noirs cachots la ténébreuse horreur.
Tel, si d'un choc soudain l'horrible violence
Du globe tout à coup rompoit la voûte immense,
Et dans ses profondeurs découvroit à nos yeux
Le Styx craint des mortels, abhorré par les dieux,
De ce royaume affreux, désolé, lamentable,
L'œil verroit jusqu'au fond l'abyme redoutable:
Et, dans l'ombre éternelle envoyant ses clartés,

Le jour éblouiroit les morts épouvantés:
Tel, effrayé du jour qui malgré lui l'éclaire,
Le monstre en vain s'agite, et rugit de colère.
De la cime du mont Alcide le combat;
Tantôt d'un roc brisé lui lance un large éclat,
Et tantôt à deux mains d'un arbre entier l'accable.
Alors le monstre, en proie à son bras implacable,
Se ressouvient du dieu qui lui donna le jour:
De son gosier brûlant, dans son hideux séjour,
Il vomit des torrens de feux et de fumée,
S'entoure tout entier d'une nue enflammée,
Et dans ses noirs cachots, image des Enfers,
A cette affreuse nuit mêle d'affreux éclairs.
Alcide furieux ne contient plus sa rage;
Il s'élance, il se jette au plus fort du nuage,
Aux lieux où la vapeur sortant à gros bouillons
Roule à flots plus épais ses plus noirs tourbillons.
En vain l'affreux Cacus lance ses feux dans l'ombre;
A travers l'incendie, à travers la nuit sombre,
Il le prend, il l'étreint entre ses bras nerveux;
Et, de leur creux profond faisant jaillir ses yeux,
Du monstre à qui la voix, la lumière est ravie,
Arrête dans sa gorge et le sang et la vie.
Soudain du seuil fatal le roc tombe arraché;
On entre, et du repaire où le monstre est caché
On contemple, on parcourt la voûte ténébreuse:
L'œil plonge avec effroi dans la caverne affreuse;
Et le jour indigné, pénétrant dans son sein,
Du parjure Cacus révèle le larcin.
On saisit par les pieds le cadavre difforme;
On le traîne, on veut voir ses traits, sa taille énorme,
Son sein velu, ses yeux farouches et mourans,
Son front pâle, et ces feux dans sa gorge expirans. »

M. H. Gaston a rendu assez bien les couleurs de l'ori-

ginal dans les vers suivans, qui sont un des meilleurs morceaux de sa traduction :

« Voyez sur ces rochers des rochers suspendus,
Et sur ce mont désert leurs débris confondus :
Là, fuyant le soleil, dans un affreux repaire
S'enfermoit ce Cacus dont Vulcain fut le père.
Géant fourbe et cruel, sa bouche en noirs torrens
Vomissoit la fumée et les feux dévorans.
Monstre ennemi de l'homme, il en eut le visage;
Mais l'homme pâlissoit à son aspect sauvage.
Sans cesse il étaloit, à ses portes rangés,
Des cadavres récens, des squelettes rongés;
La terre, autour de lui de sang toujours humide,
Exaloit sur nos bords une vapeur fétide.

« Vainqueur de Géryon, Alcide, en ces climats
Envoyé par les dieux, punit ses attentats.
D'innombrables troupeaux, conquis par son courage,
Inondoient les vallons et couvroient le rivage.
Cacus, qu'entraîne au crime un aveugle destin,
Des richesses du dieu médite le larcin.
Déjà quatre taureaux et leurs belles compagnes
Détournés de la plaine ont franchi les montagnes;
Le monstre, à reculons, vers son antre secret
Les traîne, redoutant qu'un sentier indiscret
De leurs pas au héros ne révèle la trace :
Il invoque la ruse au défaut de l'audace;
Un immense rocher ferme le souterrain.

« Hercule, déjà prêt à quitter l'Aventin,
Rassemble ses taureaux, ils mugissent; nos rives
Répondent aux douleurs des génisses captives,
Et, de l'antre fatal, leurs longs gémissemens
Appellent plusieurs fois leurs sauvages amans.
Alcide les entend, il saisit sa massue;
Sur la cime du mont qui se perd dans la nue

Il a volé. Cacus redoute un dieu vengeur,
Pour la première fois il connoît la terreur :
Plus léger que les vents, il fuit vers sa retraite
Le ciel sur son front pâle a gravé sa défaite.

« A des chaînes de fer, dont le dieu de Lemnos
Pour son indigne fils forgea les durs anneaux,
Une roche dans l'air s'élevoit suspendue.
Cacus rompt ces liens, le roc tombe, et l'issue
Sous les yeux du héros se referme à grand bruit.
Son courroux s'en irrite, il appelle, il poursuit
Sa victime cachée à l'ombre de ces roches.
De l'antre, en frémissant, il tente les approches :
Trois fois, pour se frayer un périlleux chemin,
A pas précipités il parcourt l'Aventin;
Trois fois, d'un vain effort fatigué, hors d'haleine,
Le dieu péniblement repose dans la plaine.

« Sur la gauche, un rocher vers le Tibre incliné,
Lève un front sourcilleux que le temps a miné,
Des oiseaux de la nuit refuge inaccessible.
Sur sa droite appuyé, le héros invincible
L'ébranle d'un effort; le roc déraciné,
Avec le sol croulant tout à coup entraîné,
Roule de bonds en bonds dans la plaine voisine.
L'olympe retentit du bruit de sa ruine;
Le Tibre dans son cours recule épouvanté.
Pour la première fois de l'antre ensanglanté
L'œil du jour pénétra la voûte spacieuse,
Et de ses noirs détours l'horreur silencieuse.
C'est ainsi qu'à nos yeux, par de longs tremblemens,
Si la terre s'ouvroit jusqu'en ses fondemens,
Nous verrions les Enfers et les fantômes pâles,
Éternels habitans de ces rives fatales,
Se pressant vers le Styx, que redoutent les dieux,
Trembler de reparoître à la clarté des cieux.

« Cacus voudroit du jour éviter la lumière;
Il se roule en hurlant au fond de son repaire;
Hercule y fait pleuvoir les chênes arrachés,
Et les débris des monts, en masse détachés.
Le monstre ne peut fuir, mais sa gueule enflammée
Exhale en tourbillons une épaisse fumée;
Et dans le creux du roc, pour échapper au dieu,
S'entoure vainement d'un long rempart de feu.
Alcide enfin, lassé de tant de résistance,
Dans ce vaste incendie impatient s'élance,
Plonge à travers la nuit, saisit ce noir Titan
Haletant sous le poids de son affreux volcan;
Il l'étreint dans ses bras, et dans sa gorge impie
Il arrête son sang, il étouffe la vie.

« De l'antre tout à coup il renverse le seuil;
Le soleil à regret en éclaire le deuil.
Le peuple furieux disperse ses ruines,
Du monstre, avec effroi, contemple les rapines,
Ses yeux rouges de sang, son front noirci de feux,
Et les poils hérissés sur ses membres hideux;
On traîne, on foule aux pieds sa dépouille effrayante;
Mais on n'ose approcher de sa gueule béante,
Qui vomissoit au loin les tourbillons brûlans
Qu'un dieu libérateur éteignit dans ses flancs. »

Nous connoissons encore une traduction de cet épisode par M. Gimel, imprimée dans le *Mercure de France*, an 10, nº 51; mais elle ne nous a rien offert qui mérite d'être cité. Nous en dirons autant de celle de M. d'Hauteroche. (*Note de l'Éditeur.*)

(3) La maison d'Auguste fut appelée *palais*, parce qu'elle étoit sur le mont *Palatin* : depuis, toutes les maisons magnifiques des princes ont pris le même nom...,

L'*Asile* étoit un lieu dans les bois, où tous ceux des villes voisines étoient en sûreté lorsqu'ils s'y réfugioient. C'est par ce moyen que Romulus parvint à peupler sa ville.... Le *Lupercal* étoit un lieu où l'on célébroit les fêtes du dieu Pan, appelées *Lupercales*. Pendant qu'elles duroient, des jeunes gens nus couroient de tous côtés, et frappoient le ventre des femmes avec des peaux de bouc, et elles s'imaginoient que cette singulière cérémonie les rendoit fécondes.... L'*Argilète* étoit un tombeau élevé à un certain Argus, hôte d'Évandre. Cet homme conspira contre le roi, et fut tué à son insu : c'est pourquoi Évandre jure ici qu'il n'a point violé en sa personne les droits de l'hospitalité.... Le *Capitole* étoit sur le mont Tarpéien.... Le *Forum* étoit la grande place de Rome : on y plaidoit les causes.... Les *Carènes* enfin étoient un des plus beaux quartiers de la ville, orné de magnifiques édifices. C'étoit dans ce quartier que demeuroient Pompée et Cicéron.

(4) Racine, dans sa tragédie de *Phèdre*, a imité ce passage du discours de Vénus :

> Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
> Je n'ai point imploré ta puissance immortelle :
> Avare du secours que j'attends de tes soins,
> Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
> Je t'implore aujourd'hui, etc.

(5) Montaigne prétend que cette jouissance maritale est trop vivement décrite, et que Virgile n'a point conservé le costume.

Quelques commentateurs avoient déjà trouvé de l'inconvenance dans ce passage, que les anciens admiroient pourtant comme un modèle de décence et d'adroite rete-

nue. « Virgile, dit à ce sujet Aulu-Gelle, ayant à peindre Vénus et son époux dans le lit conjugal, a eu soin de respecter le voile d'honnêteté que la nature étend sur ses mystères, et de n'employer que des expressions que la pudeur peut avouer sans rougir. Ses couleurs sont pures et chastes; il indique les secrets de la couche des époux, sans blesser le respect et l'honnêteté qui y président. »

(*Note de l'Éditeur.*)

(6) M. Fayolle a traduit ainsi cette comparaison; ses vers sont inédits :

Comme la ménagère avant l'aube s'éveille,
Et rallume au foyer les flammes de la veille;
A la pâle lueur d'un nocturne flambeau,
Ses esclaves en cercle ont repris le fuseau;
Sans relâche occupée, elle doit à l'aiguille
Le salaire indigent qui soutient sa famille
Et protège l'honneur de son lit conjugal;
Tel, des bras de Vénus sort le dieu matinal.

(*Note de l'Éditeur.*)

(7) La seule cadence des vers de Virgile peint l'action des Cyclopes; elle exprime le bruit cadencé qu'ils font en battant le fer, et la peine qu'ils ont à le tourner sur l'enclume. Cet art de peindre par les mots seuls, en tant que sons mesurés, semble être propre à Virgile, et nous en donnerions une infinité d'autres exemples si nous ne craignions pas de surcharger notre ouvrage de notes. Tout ce que nous pouvons faire dans notre langue, c'est de rendre avec clarté, avec élégance, le sens de ces vers admirables; mais n'espérons jamais de faire passer dans nos foibles traductions l'harmonie imitative, qu'on peut regarder comme *intraduisible*. On peut cependant quel-

quefois y parvenir, ou par un heureux hasard, ou à force de travail; mais il est impossible que la langue française se prête toujours à nos efforts. Boileau a fait beaucoup de vers qui ont cette espèce de beauté.

Ceux de Virgile dont il est ici question ne seront jamais bien rendus en français. Du moins on peut les revêtir, dans la traduction, des graces qui nous sont propres, et se dédommager de ce qu'on perd du côté de l'harmonie, par l'élégance de la diction. C'est ce qu'a fait M. l'abbé Delille, en les traduisant, dans le quatrième livre des *Géorgiques*, d'où Virgile les a transportés dans l'*Énéïde*. Les *tenailles*, terme peu en usage dans notre poésie, sont heureusement décrites, et le dernier vers latin parfaitement rendu dans ceux-ci :

Et de l'acier mordant les branches rapprochées
Roulent sous le marteau les foudres ébauchées.

Addition de l'Éditeur. Les deux vers de M. Delille, cités par Malfilâtre et tirés des *Géorgiques*, faisoient partie de sa première manière, que nous avons rapportée et rapprochée de celle qu'il a depuis adoptée. Voici maintenant comment il a rendu ces mêmes vers que Virgile a transportés au huitième livre :

Chacun a ses emplois, et pour hâter l'ouvrage
Entre leurs bras actifs le travail se partage :
Les uns placent l'enclume, et leur antre en gémit;
D'autres trempent l'acier dans le flot qui frémit;
D'autres, tenant en main la tenaille mordante,
A leurs coups répétés offrent la masse ardente;
L'autre nourrit les feux dans leur brûlant séjour;
L'autre enfermant les vents, les chassant tour à tour,
Irrite des brasiers les flammes paresseuses.
Tout agit, tout s'empresse, et leurs mains vigoureuses,

Tantôt levant, tantôt baissant leurs lourds marteaux,
Retombent en cadence, et domptent les métaux.

La traduction de M. H. Gaston est aussi très-élégante :

D'un or pur dans des urnes profondes
Les enfans de Lemnos font bouillonner les ondes :
Les uns, dans le contour de sept orbes d'acier,
Enferment à grand bruit le vaste bouclier
Qui seul repoussera tous les traits d'une armée ;
D'autres, à la lueur d'une forge enflammée,
Pâles et suspendus à des câbles mouvans,
Pompent avec effort et refoulent les vents ;
Au sein des eaux plongé l'airain frémit et fume,
L'antre ébranlé mugit et tremble sous l'enclume,
Cent bras tombent, cent bras se relèvent dans l'air,
Retombent, et le fer s'amollit sous le fer.

Que dira-t-on de M. d'Hauteroche, qui croit avoir reproduit dans les vers suivans l'harmonie imitative de Virgile, et *lutté à force égale au moins*, avec lui ; et qui, *pour l'honneur de notre langue trop dépréciée, et déclarée à tort si inférieure à la langue latine*, a la modestie de se citer lui-même en exemple :

Les Cyclopes rangés, levant leurs lourds marteaux,
En cadence les font tomber sur les métaux ;
Et la longue tenaille, à la serre tenace,
Tourne dans tous les sens, et retourne la masse ?

M. L. Lemercier, dans son poëme des *Métamorphoses*, nous offre une belle imitation de cet endroit de Virgile :

Mais Vulcain, tout noirci de cendre et de fumée,
Rentre, à pas inégaux, dans sa forge allumée ;
Lieu profond, habité de Cyclopes affreux.
Là, Bronte et Pyracmon, Stérope aux bras nerveux,

Arment le triple foudre aux Titans redoutable.
Au souffle mugissant d'Éole infatigable,
Le feu d'ardens brasiers croît ou se ralentit,
Sur les métaux domptés le marteau retentit:
L'antre enflammé vomit le fer de ses entrailles.
Le dieu tient d'une main ses mordantes tenailles,
De l'autre il bat l'enclume à grand bruit résonnant,
Façonne l'or liquide et l'airain bouillonnant;
Soit qu'à des nymphes d'or, qu'il anime à sa flamme,
Son art donne la voix, le mouvement et l'ame;
Qu'il forge les trépieds, ouvrage étincelant,
Sur leur docile roue eux-mêmes se roulant;
Ou soit que, polissant l'égide de Bellone,
Il y grave la Peur, la Fuite et la Gorgone.

On peut consulter encore la note 5 du quatrième livre des *Géorgiques*, où nous avons rapporté différentes imitations ou traductions des mêmes vers.

(8) M. Delille a rendu d'une manière très-élégante les adieux d'Évandre; mais ses vers sont moins une traduction qu'une belle imitation de ceux de Virgile:

« Ah! si les dieux, dit-il, me rendoient mon printemps,
Si j'étois ce guerrier qui, dans de meilleurs temps,
Moissonna, sous les murs de Préneste tremblante,
Des rangs entiers tombés sous sa main triomphante,
Et, de leurs boucliers embrasant des monceaux,
Voloit de la victoire à des combats nouveaux!
Si j'étois ce vainqueur qui dans le noir Tartare
Plongea cet Hérilus, ce colosse barbare,
Ce roi, de Féronie enfant prodigieux!
Trois ames vainement mouvoient ces corps affreux:
En vain sa triple vie, en vain sa triple armure
Demandoit à mon bras une triple blessure;

Trois fois je l'abattis, le désarmai trois fois,
Et d'un triple trophée illustrai mes exploits.
Hélas! ce temps n'est plus. Oh! s'il étoit encore,
O Pallas! ô mon fils! cher objet que j'adore,
Je ne te verrois point arracher de mes bras;
C'est moi que tu suivrois au milieu des combats;
Et ce Mézence affreux, fléau de l'Ausonie,
N'eût pas vu si long-temps son audace impunie;
Il n'insulteroit pas à ce bras impuissant.
Et vous, ayez pitié de ce cœur gémissant,
O dieux! ô justes dieux! écoutez la prière
D'un malheureux vieillard et d'un malheureux père!
Si vous aimez Pallas, si vous devez un jour
Le rendre à mes regrets, le rendre à mon amour;
Si ce n'est pas en vain que ce cœur vous implore,
Si je vis pour le voir, pour l'embrasser encore,
Ah! prolongez mes jours; il n'est point de tourment
Qui ne cède aux douceurs de cet embrassement.
Mais, si du coup fatal vous menacez sa vie,
O dieux! qu'avant ce temps la mienne soit ravie,
Avant qu'un deuil affreux vienne en troubler la fin,
Tandis que.... ô mon cher fils! seul bienfait du Destin,
Dernières voluptés des derniers jours d'Évandre,
Je puis encor te voir, je puis encor t'entendre,
Te serrer dans mes bras, te presser sur mon sein!
Quand l'obscur avenir est encore incertain,
Attendrai-je en tremblant qu'un avis funéraire
Vienne du coup fatal assassiner ton père?
Ah! qu'Evandre plutôt, sans connoître ton sort,
Meure d'un coup de foudre, et non pas de ta mort! »

Ce discours est d'une éloquence noble et pathétique; il prépare heureusement la chûte du tyran Mézence et la défaite de l'orgueilleux Turnus.

M. Clément (de Genève), dans sa tragédie de *Mérope*,

en a fait une heureuse imitation, qu'on sera peut-être bien aise de retrouver ici :

O mon fils! cher Cresfonte! ô souverain des dieux,
Source de tout mon sang, père de ses aïeux!
Reçois mes vœux, reçois ma tremblante prière.
C'est toi qui l'as sauvé des fureurs de sa mère.
Si tu veux qu'il échappe à ce nouveau danger,
Si je dois le revoir, si je peux le venger,
Prolonge encor pour lui ma pénible carrière;
Mais du ciel menaçant si l'affreuse lumière
Doit éclairer.... Ah! Dieu, prends pitié de mon cœur;
De ce coup trop cruel épargne-moi l'horreur!
Que j'expire à l'instant, tandis que je t'implore,
Tandis que je le vois, que je l'embrasse encore;
Tandis qu'un foible espoir balance mes terreurs, etc.

(*Note de l'Éditeur.*)

(9) Traduction de ce morceau par M. H. Gaston :

Ainsi brille au matin, dans un ciel sans nuage,
L'astre aimé de Vénus, lorsque du sein des mers
Son front, humide encor, levé sur l'univers
Annonce le soleil, fait pâlir les étoiles,
Et commande à la nuit de replier ses voiles.
Les mères, en tremblant, du sommet des remparts,
Aux panaches flottans attachent leurs regards,
Les cherchent à travers les roches buissonneuses,
Et suivent avec eux les routes sinueuses.
Mais le champ s'agrandit, un cri part; ces guerriers
Rassemblent leur phalange et pressent leurs coursiers,
Qui, d'un rapide essor élancés dans l'arène,
A pas précipités du pied battent la plaine.

Nous citerons encore quelques vers inédits de M. de

Rivarol, qui sont une belle imitation de ceux de Virgile :

Pallas, étincelant et de pourpre et d'acier,
Dresse son étendard et marche le premier.
Son visage, qu'Évandre a baigné de ses larmes,
Des fleurs de la jeunesse étaloit tous les charmes ;
Le vent, de son panache agitoit les couleurs.
Tel l'astre que Vénus comble de ses faveurs,
Sort humide et brillant du vaste sein de l'onde,
Et de ses feux sacrés perce la nuit profonde.

(*Note de l'Éditeur.*)

(10) Il s'agit ici du grand Caton. M. de Voltaire représente tous les bons rois de la France rassemblés dans le ciel, et il ajoute :

Le brave Louis Douze au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre et leur donne des lois.

(11) La description du bouclier d'Énée est une véritable merveille digne de l'artiste divin que l'on en suppose l'auteur. Plusieurs poëtes, avant Virgile, avoient donné à leurs guerriers des boucliers ornés de gravures et de reliefs plus ou moins analogues à leurs caractères ou à leurs situations respectives.

Le bouclier d'Achille, décrit par Homère, au dix-huitième livre de l'*Iliade*, est une de ces belles et heureuses créations qui sont devenues, pour ainsi dire, un des lieux communs de l'épopée. Thétis l'a obtenu de Vulcain pour son fils : le divin forgeron y a représenté toutes les merveilles de la terre et du ciel, les horreurs de la guerre, les jeux et les scènes de la vie champêtre ; et ces divers tableaux, embellis de toutes les richesses de la poésie, ont l'Océan pour bordure.

Hésiode, servile imitateur d'Homère, a représenté,

comme lui, sur le bouclier d'Hercule, les combats, l'embrasement des villes, les assemblées, le labourage, les moissons, les danses, etc. Il réunit aussi les spectacles les plus magnifiques et les plus imposans, et on y remarque plusieurs peintures originales d'une très-grande beauté; tels que le triomphe de Persée, et le combat des Centaures et des Lapithes. Tout l'ouvrage, ainsi que dans Homère, est entouré d'une bordure formée des flots de l'Océan, qui semblent s'élancer pour tout submerger : l'illusion est telle, qu'il semble voir les poissons se mouvoir au fond des eaux, et qu'on croit entendre le cri des cygnes qui nagent à leur surface.

Euripide s'est rapproché de la description d'Homère, dans sa tragédie d'*Ion* (acte IV), où il fait la peinture des ornemens d'une salle de festin.

Apollonius de Rhodes, dans ses *Argonautes*, a représenté, sur le manteau donné à Jason par Minerve, les Cyclopes qui fabriquent un foudre pour Jupiter, la ville de Thèbes, non encore couronnée de tours, Vénus s'appuyant sur le bouclier de Mars, et Apollon, dans un âge encore tendre, perçant d'une flèche le téméraire qui vouloit entraîner sa mère en la tirant par son voile.

Toutes ces fictions sont très-ingénieuses, sans doute, mais ne sont point adaptées à l'action, et n'ont rien de particulier aux héros des divers poëmes que nous avons cités. « Le bouclier d'Énée, au contraire, dit M. Delille, est parfaitement adapté au sujet de l'*Énéïde;* le héros Troyen porte à son bras les destins de sa race, et son bouclier ne peut convenir qu'à lui seul. Non seulement ce bouclier doit appartenir à Énée, mais on voit aussi qu'il est l'ouvrage d'un dieu; car le poëte y suppose représentés des événemens qui ne sont point encore, et

qui ne peuvent être connus que des divinités qui lisent dans l'avenir. Sous ce double rapport, Virgile l'emporte sur ses rivaux par l'exécution, s'il ne l'emporte point par l'invention ; et l'excellence de son jugement n'est pas moins digne d'admiration que le génie créateur du chantre d'Achille. » Virgile a perfectionné l'invention d'Homère, en faisant entrer dans sa description les traits les plus brillans de l'histoire de Rome, et plusieurs événemens intéressans pour son héros.

Nonnius, auteur grec du cinquième siècle, dans le vingt-cinquième livre de son poëme des *Dionysiaques*, donne à Bacchus, conquérant des Indes, un bouclier calqué sur celui d'Homère, et dont la description n'offre rien qui intéresse directement ce dieu, si ce n'est la fondation de Thèbes, sa patrie, et les merveilles de la lyre d'Amphion, l'un de ses ancêtres.

Valérius-Flaccus, qui a composé aussi un poëme des *Argonautes*, rempli de beautés d'un ordre supérieur, a représenté Jason admirant dans le temple de Colchos les peintures et bas-reliefs magnifiques que Vulcain a exécutés sur les portes et dans l'intérieur du dôme de cet édifice.

Silius Italicus, au deuxième livre de la *Guerre punique*, a représenté sur le bouclier d'Annibal les exploits de son père Amilcar, l'origine de Carthage et les aventures de Didon, d'après Virgile. On y voit Annibal, encore enfant, jurer devant un autel une haine éternelle aux Romains, et le détail de ses différentes expéditions jusqu'au siége de Sagonte.

Stace, au neuvième livre de la *Thébaïde*, a peint sur le bouclier d'un jeune prince Thébain l'enlèvement d'Europe, sœur de Cadmus, fondateur de Thèbes ; c'est un tableau de famille, dont l'exécution n'est pas sans mérite.

Claudien, Sidonius et d'autres poëtes latins moins connus, nous offrent encore des boucliers ornés d'imitations plus ou moins heureuses de divers traits empruntés de Virgile.

L'Arioste a substitué au bouclier un miroir prophétique, où Roger voit paroître toutes les générations de la maison d'Est.

Le bouclier de Renaud, dans le Tasse, n'est qu'une galerie de portraits qui représentent ses ancêtres couronnés de lauriers, et dont un interprète sacré raconte les guerres et les victoires. Mais auprès des grands hommes de cette Rome, maîtresse du monde, quel intérêt peuvent inspirer les princes d'une seule famille, qui n'ont régné que sur un coin de l'Italie, et dont les noms occupent à peine quelques pages dans l'histoire? Le Tasse s'est rapproché davantage de Virgile dans la description qu'il a faite des merveilleux tableaux représentés sur les portes du palais d'Armide; il a même imité assez heureusement l'admirable peinture de la bataille d'Actium.

Le génie doux et suave de Fénélon respire sur le bouclier de Télémaque : on y voit Neptune frappant la terre de son trident, et en faisant sortir un cheval fougueux; Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux arts épouvantés des fureurs brutales de Mars, confondant la folle témérité d'Arachné, menant Ulysse par la main sur les bords du Xanthe et du Simoïs; Cérès rassemblant les peuples épars dans les fertiles campagnes d'Enna, et leur montrant l'art de tirer leur nourriture du sein fécond de la terre; et différens autres tableaux représentant la paix, l'abondance et les délices.

Un de nos poëtes modernes, M. de Guerle, dans son

poëme inédit d'*Œnone* et *Pâris*, a cru aussi devoir donner à son héros un bouclier, auquel celui d'Énée a servi de modèle, et dont tous les tableaux se rapportent à l'histoire particulière de ce personnage et de sa postérité. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer ce fragment :

Là, tandis qu'à l'écart sous un feuillage épais,
Le berger de l'Ida goûte, en rêvant, le frais,
Mercure dans les cieux a déployé ses ailes :
Sur un nuage d'or guidant trois immortelles,
Il s'abaisse, et présente à Pâris étonné
Ce fruit d'or, que chacune en son cœur s'est donné,
Quand au banquet des dieux la Discorde cruelle,
Pour en chasser la paix, l'offrit *à la plus belle*.
Plus loin, d'un doux espoir en secret agité,
Sourit l'heureux pasteur, juge de la beauté :
Sous un berceau fleuri qu'un jour plus pâle éclaire,
Chaque attrait demi nu cherche et craint la lumière :
Junon, reine superbe, a plus de majesté ;
Sous le casque Pallas rayonne de fierté ;
Et, mère des Amours, Vénus a pour séduire
Et sa grace ingénue, et son touchant sourire :
Mais l'arbitre galant flotte, hésite incertain,
Et la pomme en suspens n'ose fuir de sa main.
Dans un cadre plus vaste, on voit les trois déesses
Promettant à ses vœux leurs brillantes largesses.
Junon lui montre au loin des palais fastueux,
Un diadème, un trône, et des trésors pompeux ;
Pallas, ouvrant pour lui le temple de Mémoire,
L'appelle entre les Arts, la Sagesse et la Gloire ;
Vénus offre à Pâris Hélène et ses attraits...
Pâris ému soupire, et de ses doigts distraits
La pomme échappe ; Amour la présente à sa mère :
Junon rougit ; Pallas frappe du pied la terre ;

Et le groupe immortel, remonté dans les cieux,
Va de l'arrêt d'un homme entretenir les dieux.
Plus bas, le beau Troyen reçoit sa récompense:
Des signes non douteux ont trahi sa naissance;
Transfuge des forêts, ornement de la cour,
Il enchaîne à son char la Fortune et l'Amour:
Hélène est dans ses bras, et la beauté promise
Ceint de fleurs le berger que Vénus favorise:
La fille de Tyndare, en sa molle langueur,
Résiste et s'abandonne aux larcins du vainqueur.
Du cygne de Léda l'image la rassure:
Les Plaisirs ont sans bruit dénoué sa ceinture;
Ses longs cheveux, épars sur son sein palpitant,
N'opposent que leur voile à l'amour triomphant;
Et l'œil doute, indécis du tableau d'un grand maître,
Si l'amant qui sourit fut heureux ou va l'être.

Revenant maintenant à Virgile, citons aussi quelques fragmens de diverses traductions ou imitations du bouclier d'Énée. Nous nous arrêterons principalement au tableau qui a pour objet la bataille d'Actium. Voici comment s'exprime M. Delille:

Parmi ces traits formés par une main savante,
Se montroit de la mer une image mouvante;
Ses plaines étoient d'or, mais des flots écumans
L'argent pur imitoit les longs frémissemens;
Et, promenant au loin leurs troupes vagabondes,
Des dauphins d'argent pur se jouoient sur les ondes.
Dans le centre, une mer plus étendue encor
Sous des poupes d'airain rouloit des vagues d'or;
La mer va décider du destin de la terre;
L'onde roule en grondant l'appareil de la guerre;
Leucate au loin commande à ces fatales eaux,
Et les vaisseaux déjà menacent les vaisseaux.

D'un côté, c'est Auguste et son puissant génie,
Sur cette onde guerrière entraînant l'Ausonie,
Le peuple, le sénat, Rome entière et ses dieux;
De sa poupe élevée il combat avec eux:
Deux faisceaux lumineux, présage de victoire,
L'environnent déjà des rayons de la gloire,
Et sur son jeune front empreint de majesté,
De l'astre paternel resplendit la clarté.

Antoine ose disputer l'univers à César; il rassemble sous ses drapeaux tous les peuples d'Orient, et Cléopâtre elle-même lui conduit les Égyptiens. Le poëte continue:

Tous s'élancent ensemble, et l'airain des vaisseaux
Et les bras des rameurs font bouillonner les eaux:
La mer à leur fureur ouvre un théâtre immense.
On s'éloigne des bords, et le combat commence:
Soldats et matelots, et les vents et les mers,
Les poupes sur les eaux, et les mâts dans les airs,
Tout s'ébranle; on croit voir sur les eaux écumantes
Voguer, s'entrechoquer les Cyclades flottantes;
Ou, traînant leurs forêts sur les gouffres profonds,
Les monts avec fracas heurter contre les monts.

M. de la Tresne a rendu ainsi le premier morceau:

La mer roule dans l'or ses flots tumultueux,
Bouillonne et fait jaillir une écume bleuâtre.
De dauphins d'argent pur une troupe folâtre
Plonge, s'agite en cercle, et sillonne les eaux.
Mais Actium paroît et ses mille vaisseaux.
Le fer et les soldats résonnent dans Leucate,
Et sur l'or et l'airain la mer tremblante éclate.
Auguste sur sa poupe enflamme ses guerriers;
Tous les grands dieux du ciel, les dieux hospitaliers,

Le peuple et le sénat marchent pour sa querelle.
Déjà brille sur lui l'étoile paternelle, etc.

. . . .

Racine le fils a imité avec succès Virgile, dans le tableau des triomphes d'Auguste, et de la paix qui en fut la suite :

Dans ses hardis vaisseaux une reine ose encor
Rassembler follement les peuples de l'Aurore.
Elle fuit, l'insensée; avec elle tout fuit,
Et son indigne amant honteusement la suit.
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées,
Toutes les nations à son char enchaînées,
L'Arabe, le Gélon, le brûlant Africain,
Et l'habitant glacé du nord le plus lointain,
Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme, et d'une main tremblante,
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhètes sont cachés,
La foudre les atteint; tout subit l'esclavage :
L'Araxe, gémissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.

Ces derniers vers ne sont pas inférieurs à l'original; et M. Delille lui-même, désespérant sans doute de mieux faire, a cru devoir les adopter dans sa traduction.

(*Note de l'Éditeur.*)

L'ÉNÉIDE.

LIVRE NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Pendant qu'Énée est absent, Junon envoie Iris à Turnus, pour l'engager à attaquer la nouvelle Troye, dans laquelle les Troyens se trouvent renfermés. Comme Énée avoit défendu à ses troupes de sortir de leurs retranchemens, Turnus se prépare à brûler leurs vaisseaux, qui étoient à l'ancre tout auprès; mais Cybèle les sauve de l'incendie, parce qu'ils étoient construits d'un bois sacré, coupé sur le mont Ida : la déesse les change tous en nymphes marines.

A l'approche de la nuit, Turnus place des sentinelles autour des retranchemens. Les Troyens ne peuvent en sortir ni faire savoir à Énée l'embarras de leur situation. Nisus et Euryale, deux jeunes amis inséparables, vont trouver Ascagne, se chargent de traverser le camp ennemi pendant la nuit, et d'aller trouver le chef des Troyens, pour le presser de revenir. Ascagne les loue, leur promet de grandes récompenses, et les laisse partir. Ils pénètrent dans le camp des ennemis, en égorgent plusieurs plongés dans le sommeil, et se chargent d'un butin considérable; mais vers la fin de la nuit ils sont rencontrés par trois cents cavaliers ennemis, que Volscens conduisoit à Turnus de la part d'Amate. Volscens les entrevoit dans l'ombre, et leur demande qui ils sont. Sans répondre, l'un et l'autre se jettent dans un bois voisin. Nisus en sort heureusement; mais Euryale étant resté derrière lui, il revient sur ses pas pour le chercher. Il le

voit entre les mains de Volscens. Tremblant pour son ami, il se cache derrière quelques arbres, lance des traits contre les Rutules, et tue deux officiers. Volscens, furieux de ne point découvrir l'auteur de ce carnage, se prépare à tuer Euryale pour se venger. Nisus, éperdu à cette vue, accourt et déclare que c'est lui qui a lancé les flèches; mais le coup étoit déjà porté, et Euryale nageoit dans son sang. Nisus alors ne ménage plus rien, se précipite sur Volscens, l'immole à sa vengeance, et tombe lui-même percé de coups dans les bras de son ami. Les têtes de Nisus et d'Euryale sont attachées à des piques dans le camp des Rutules, et au lever du soleil cette vue jette l'effroi et la consternation parmi les Troyens. La mère d'Euryale sur-tout attendrit tous les cœurs par ses gémissemens et ses regrets. Turnus recommence l'attaque. Ascagne lance du haut des tours une flèche contre Numanus, qui l'insultoit par des discours insolens et moqueurs. Pandare et Bitias, deux frères Troyens, d'une taille énorme, qui avoient la garde d'une des portes du camp pendant l'absence d'Énée, et auxquels ce prince avoit défendu de l'ouvrir, oublient ses défenses, et font une sortie contre les ennemis. Turnus survient, voit le carnage qu'on fait de ses troupes, tue Bitias et repousse les Troyens dans leurs retranchemens. Il entre lui-même parmi la foule des fuyards et en tue un grand nombre. Ils s'aperçoivent enfin qu'il est seul et veulent l'accabler; il se bat en retraite, et, comme la porte du camp étoit refermée, il se retire du côté du Tibre, se jette tout armé dans ce fleuve, le passe à la nage, et rejoint son armée.

CEPENDANT Junon envoie Iris à Turnus : il étoit alors assis dans un bois consacré à Pilumnus, un de ses aïeux, et se reposoit au fond d'une vallée agréable. « Turnus, lui dit-elle, le hasard seul te présente une occasion qu'au-

cune divinité n'auroit osé te promettre. Énée est absent; il est allé chercher du secours chez le roi Évandre; il a même pénétré jusque chez les Tyrrhéniens, pour se mettre à la tête d'une multitude de paysans, auxquels il fait prendre les armes. Que tardes-tu? monte sur ton char, vole et attaque son camp effrayé. »

Elle dit, et soudain de son aile brillante
Trace en arc radieux sa route étincelante. (*)

Le héros la reconnoît, la suit des yeux, et s'écrie en lui tendant les bras:

« Noble ornement du ciel, messagère sacrée!
Quel dieu t'envoie ici de la voûte azurée?
Quel torrent de clartés vient éclairer les cieux!
Je vois, je vois s'ouvrir la demeure des dieux.
Quel que soit au combat le pouvoir qui m'appelle,
A ses ordres sacrés Turnus sera fidèle:
Marchons vers le rivage. » (**)

En achevant ces mots, il s'avance vers le fleuve, enlève l'eau de sa surface pour se purifier, et adresse ses vœux aux divinités de l'Olympe.

Déjà ses guerriers s'avançoient à cheval dans un ordre brillant, et leurs habits, enrichis d'or et de broderie, éclatoient au loin dans toute la campagne. Messape paroît à la tête de l'avant-garde; l'arrière-garde est conduite par les fils de Tyr-

---

(*) Delille. (**) Delille.

rhée, et Turnus, qui commande au centre, passe les autres capitaines de toute sa tête.

Ainsi, paisible roi de sept fleuves divers,
Le Gange avec orgueil roule dans les déserts :
Tel s'avance le Nil, quand des plaines fécondes
Dans son lit de cristal il rappelle les ondes. (*)

Les Troyens, du haut de leurs remparts, voient cette armée qui s'avance contre eux, et qui, dans sa marche, obscurcit le ciel d'un nuage épais de poussière.

Caïcus, en sentinelle sur le rempart, s'écria: « Aux armes, aux armes, citoyens, voilà l'ennemi ; montez sur les remparts ! »

Aussi les Troyens ferment les portes, et se retirent dans le camp, suivant l'ordre qu'Énée leur avoit donné en partant. Ce grand capitaine leur avoit défendu de sortir de leurs retranchemens, et d'engager aucun combat ; et malgré leur courage, ils mirent une barrière entre eux et l'ennemi. Turnus, qui, suivi de vingt cavaliers choisis, avoit devancé le corps de l'armée, paroît inopinément devant la ville, monté sur un superbe cheval, et se fait reconnoître à l'aigrette rouge qui flotte sur son casque doré. « Qui de vous, dit-il aux autres cavaliers, attaquera le premier les Troyens ? » En même temps il lance son javelot en l'air, pour défier les ennemis. Ce

(*) H. Gaston.

signal est suivi de mille horribles cris que jette son escadron; mais les Troyens n'en sont pas moins tranquilles. Turnus s'étonne de leur inaction et de leur constance à demeurer dans l'enceinte du camp. Il en fait le tour, et cherche, mais en vain, un lieu favorable pour les forcer, et s'ouvrir un passage dans leurs murs.

Dans l'ombre de la nuit, tel un loup dévorant (1)
Qu'a long-temps tourmenté l'ardente soif du sang,
Autour d'une nombreuse et vaste bergerie,
Bravant le froid, la neige et les vents en furie,
Court, rode; les agneaux par leurs longs bêlemens,
Tranquilles sous leur mère, irritent ses tourmens:
Il épie, il attend le moment du carnage;
Contre sa proie absente il excite sa rage,
Croit déjà la tenir, croit déchirer son flanc,
Se repaître de meurtre, et s'abreuver de sang:
A l'aspect irritant de la troupe d'Énée,
Des tours à qui ses chefs fioient sa destinée,
Tel frémissoit Turnus. Comment, par quels moyens
De leur lâche retraite arracher les Troyens?
Leur présence l'aigrit, le dépit l'aiguillonne,
Et son sang embrasé dans ses veines bouillonnne. (*)

Enfin, à l'aspect de leur flotte rangée le long du camp, dans le canal du fleuve, il se détermine à la brûler, et tout son détachement, à son exemple, s'arme de torches et de flambeaux. O Muses!

(*) Delille.

dites-moi quelle divinité sauva la flotte de l'embrasement inévitable qui la menaçoit? La mémoire de ce merveilleux événement est ancienne, et consacrée par une longue tradition.

Lorsqu'Énée, dans le dessein de quitter la Troade, fabriquoit sa flotte au pied du mont Ida, Cybèle, s'adressant à Jupiter, lui tint ce langage: « Mon fils, votre mère, qui vous a mis entre les mains le sceptre de l'univers, attend de vous aujourd'hui une marque de reconnoissance. Énée, prêt à s'éloigner de la Phrygie, a reçu de ma libéralité, pour construire une flotte, des arbres du bois qui m'est consacré sur le mont Ida. Accordez à ces vaisseaux, ô mon fils! le privilége de ne craindre, ni les vents, ni les flots, et de résister aux injures des temps. C'est une mère qui vous en prie; que ce ne soit pas en vain qu'ils aient été tirés de la forêt de Cybèle. » « Que demandez-vous, ma mère, répondit le souverain maître du monde? voulez-vous que des vaisseaux, l'ouvrage des mortels, jouissent de l'immortalité? qu'Énée seul soit toujours en assurance au milieu des dangers d'une mer toujours incertaine? qu'exigez-vous des destinées? est-il quelque dieu qui ait assez de pouvoir pour vous faire de semblables promesses? Mais voici ce que vous pouvez espérer: Lorsque le fils d'Anchise aura enfin pris terre dans le Latium, ceux de ses vaisseaux qui auront échappé à la fureur des flots seront changés en déesses de la mer, et

nageront dans les ondes, comme Galatée et Doto, filles du vieux Nérée. »

Aussitôt par le Styx, formidable au ciel même,
Ratifiant l'arrêt de son pouvoir suprême,
Par un signe de tête il avertit les cieux,
Et l'Olympe ébranlé s'incline avec les dieux. (*)

Dès que Cybèle vit Turnus prêt à porter le feu dans les vaisseaux, elle sentit que les temps promis par Jupiter alloient être accomplis.

D'un éclat inconnu l'Olympe se colore;
Un nuage embrasé des portes de l'aurore
Part, vole, et dans les cieux traîne de longs éclairs.
Les chœurs du mont Ida résonnent dans les airs.
Cependant une voix qui ressemble au tonnerre
Fait trembler les deux camps, et le ciel, et la terre:
« Troyens, ne craignez pas pour mes vaisseaux chéris;
L'audacieux Turnus en vain les a proscrits:
Plutôt des vastes mers il brûleroit les ondes.
Et vous, augustes nefs trop long temps vagabondes,
Soyez libres, partez, fendez les flots amers;
Cybèle vous ajoute aux déités des mers. »
Chaque nef à ces mots rompt le nœud qui l'arrête;
Et tels qu'en l'océan plongeant leur large tête,
Les folâtres dauphins se cachent dans les flots;
Ainsi leurs becs d'airain descendent dans les eaux.
Tout à coup, ô prodige! autant qu'entre ses rives
Le Tibre hospitalier reçut de nefs captives,

(*) Delille.

Autant on voit sortir de jeunes déités
Montrant leurs seins de lis sur les flots argentés. (2) (*)

Tous les Rutules, et Messape lui-même, sont effrayés de ce prodige, et le fleuve épouvanté remonte vers sa source. Mais, loin de trembler, l'intrépide Turnus s'écria : « Ce présage n'est funeste qu'aux Troyens ; Jupiter leur retire son secours ordinaire ; il nous prévient, et nous épargne la peine de brûler leur flotte. Ainsi tous les chemins de la mer leur sont déjà fermés ; ils n'ont plus même d'espérance du côté de la terre, nous en sommes les maîtres, et toute l'Italie est armée contre eux. Les oracles des dieux qu'ils allèguent ne sont pas capables de me causer d'effroi ; ils sont remplis, ces oracles, puisque Énée est arrivé en Italie : Vénus et les Destins sont satisfaits. J'ai mes Destins aussi, je veux exterminer cette odieuse nation, ces ravisseurs qui m'enlèvent mon épouse. Les Atrides ne sont pas les seuls qui aient essuyé cet affront, et Mycène n'est pas la seule ville qui ait le droit de prendre les armes. N'étoit-ce pas assez pour ces brigands d'un premier crime et d'un premier châtiment? et ne sont-ils pas, après cela, trop criminels et trop dignes de punition, de n'avoir pas pris en haine toutes les femmes? Ils mettent faussement leurs espérances dans ces retranchemens, dans ces foibles remparts qui les

(*) Delille.

séparent de la mort. N'ont-ils pas vu tomber en cendres ces murailles, ces fiers remparts bâtis par Neptune ? Qui de vous, braves amis, vient avec Turnus ? qui de vous aura l'honneur de renverser ces barrières impuissantes? Nous n'avons pas besoin contre ces Phrygiens des armes de Vulcain, ni de mille vaisseaux. Qu'ils appellent à leur secours tous les Étruriens : ils n'ont pas à craindre avec nous les artifices nocturnes de ceux qui ont enlevé le Palladium, et massacré les gardes du temple de Minerve ; nous n'irons point frauduleusement nous cacher dans le ventre creux d'un cheval de bois. C'est en plein jour, c'est à la face du soleil, que nous embraserons leurs murs : ils n'ont pas à combattre ces peuples qu'Hector seul arrêta pendant dix ans. Maintenant, compagnons, que le jour est avancé, après un si heureux commencement, prenez du repos jusqu'au temps de combattre. »

Alors Messape, par l'ordre de Turnus, met des corps-de-garde devant toutes les portes du camp; quatorze officiers sont chargés d'y veiller avec chacun cent hommes, qui doivent se relever tour à tour. Ils allument de grands feux devant les murs, et tandis que les uns font sentinelle, les autres, couchés sur l'herbe, passent la nuit dans le vin et dans le jeu. Les Troyens, du haut de leurs murs, observent cependant les mouvemens des ennemis, visitent tous les ouvrages de défense, les joignent tous par des ponts de com-

munication, et tirent au sort les postes qu'il faut garder. Mnesthée et Séreste les commandent tous pendant l'absence et par l'ordre d'Énée.

Une des portes étoit gardée par Nisus, fils d'Hyrtacus, jeune guerrier, accoutumé à chasser dans les bois du mont Ida, et qui s'étoit attaché à Énée. Euryale étoit auprès de lui, Euryale encore dans le premier éclat de la jeunesse, et le plus beau de ceux qui portoient les armes parmi les Troyens. Tous deux étoient unis par la plus tendre amitié (3). Nisus dit à son ami : « Est-ce le ciel qui m'inspire, mon cher Euryale, ou prenons-nous nos propres desirs pour des inspirations divines ? Je brûle, ou de combattre, ou de me signaler par quelque grande action. Tu vois avec quelle sécurité les Rutules se reposent dans leur camp : les feux sont presque éteints, les soldats cachés et ensevelis dans l'ivresse et dans le sein du sommeil. Apprends quelle est ma résolution. Les Troyens voudroient faire savoir à Énée leur triste situation ; je me présenterai, je leur offrirai de lui porter ces fâcheuses nouvelles, et de presser son retour. Je crois pouvoir trouver derrière cette colline un chemin qui me conduira à la ville d'Évandre. Si mes offres sont acceptées, je te laisse la récompense qui me sera promise, la gloire me suffit. »

Euryale, à ce discours, se sentit enflammé du même desir de gloire : « Quoi ! mon cher Nisus, répondit-il, tu me méprises assez, pour me croire

indigne de t'accompagner dans une illustre entreprise, pour me croire capable de te laisser seul affronter les plus grands dangers! Ophelte, mon père, ce guerrier généreux, qui m'a vu naître pendant le siége de Troye, et au milieu des armes, ne m'a point inspiré dans mon enfance de tels sentimens; et depuis que j'ai suivi Énée, et que j'ai partagé ses destins, je ne me suis pas rendu indigne d'un ami tel que toi. Ce cœur, cher Nisus, ce cœur brave la crainte, et ne croit pas l'honneur et la réputation achetés trop cher par la perte de la vie. »

« Non, je ne doute point de ton cœur généreux,
Lui réplique Nisus, m'en préservent les dieux!
Qu'ainsi puissent ces dieux, arbitres de la gloire,
Au sein de l'amitié ramener la victoire!
Mais les périls sont grands; et si le sort jaloux,
Si des dieux ennemis conjuroient contre nous,
Ton âge tendre encor te défend de me suivre;
C'est à moi de mourir, à toi de me survivre:
Qu'il me reste un ami, quand je ne serai plus,
Qui ravisse au vainqueur ou rachète Nisus;
Ou si, pour leur payer les tributs funéraires,
Il ne peut obtenir des dépouilles si chères,
A mon ombre du moins élève un vain cercueil.
Songe à ton tendre ami, songe à ta mère en deuil:
Hélas! à ton départ, seule entre tant de mères
Elle a suivi tes pas aux terres étrangères,
Et, dédaignant des ports et des princes amis,
Leur préféra les mers qu'alloit braver son fils. » (*)

(*) Delille.

« Tes raisons sont inutiles, tu ne peux m'arrêter, reprit Euryale, mon parti est pris ; partons. » En même temps il appelle ceux qui devoient les remplacer, et dès que les deux amis furent relevés, ils allèrent se présenter au conseil assemblé.

Déjà l'obscure nuit versoit l'oubli des maux ;
Les chefs seuls des Troyens, refusant le repos,
Cherchoient dans ce péril le parti le plus sage.
Qui doivent-ils charger d'un important message ?
Voilà quel grand objet occupe ces guerriers.
Tous, portant à leurs bras leurs larges boucliers,
Debout, et s'appuyant sur une longue lance,
Comme pour le conseil sont prêts pour la défense. (*)

Nisus et Euryale demandent d'être présentés aux chefs du conseil, et aussitôt on les fait paroître. « Seigneurs, dit Nisus, daignez nous écouter, et ne pas juger de notre projet par notre jeunesse. Un profond silence règne parmi les Rutules ; le vin et la débauche les ont endormis dans leur camp ; il est à peine éclairé dans quelques endroits par de foibles lueurs, tout le reste est obscurci par une noire fumée qui s'élève jusqu'au ciel. Permettez-nous de saisir cette occasion, pour avertir Énée de notre danger ; vous le reverrez bientôt revenir à vous chargé de dépouilles, et teint du sang des ennemis. Devant la porte la plus voisine de la mer est un chemin propre à une

(*) Delille.

surprise; ce chemin nous est connu; il conduit à la ville de Pallantée, que nous avons plus d'une fois découverte dans le lointain, sur le bord d'une vallée. »

« Dieux de ma patrie ! s'écria le vieillard Alethès, vous ne voulez point détruire ce qui reste de Troye, puisque vous nous avez laissé parmi nos jeunes guerriers des cœurs si généreux. » En parlant ainsi, il les tenoit embrassés, et les arrosoit de ses larmes. « Quelles récompenses, ajouta-t-il, peuvent payer de tels services ! Vous recevrez la première des dieux et du témoignage satisfaisant de votre cœur. Énée et Iule sauront aussi reconnoître dignement ce que vous faites aujourd'hui pour eux. « Et moi, je vous conjure, dit alors Iule, par les Pénates de Troye, par les autels de Vesta, de ramener en ces lieux mon père; je remets entre vos mains mes plus chers intérêts, ma fortune et mes destins. Que par vous je puisse revoir un père si tendrement aimé; non, s'il revient, je ne crains plus de revers. » Alors le jeune prince leur promet les plus magnifiques présens; puis il ajoute : « Pour vous, Euryale, dont l'âge est à peine au-dessus du mien, vous serez désormais mon plus intime ami, mon compagnon inséparable; et soit dans la guerre, soit dans la paix, je ne formerai jamais sans vous aucune entreprise. »

« Ah ! dit-il, quelque sort que me gardent les dieux,
Je saurai mériter ce bienfait glorieux;

Mais j'ose demander une grace plus chère :
Les aïeux de Priam furent ceux de ma mère ;
Seule, loin d'Ilion, d'Aceste et de sa cour,
Elle a suivi son fils. Son généreux amour
N'a vu que mes dangers : ma piété fidelle
Dans ce danger pressant ne tremble que pour elle.
J'en atteste la nuit, j'atteste votre main ;
Je m'éloigne, et ma mère ignore mon dessein :
J'évite ses adieux, je redoute ses larmes ;
Mais ce cœur désormais peut braver les alarmes,
Si j'emporte l'espoir qu'au défaut de son fils,
Vous daignerez du moins consoler ses ennuis. » (*)

« Elle sera désormais ma mère, reprit Iule, il ne lui manquera que le seul nom de Créuse ; et quel que soit le succès de votre entreprise, nous la récompenserons dignement d'avoir mis au monde un fils tel que vous. Oui (j'en jure par ma tête, par laquelle mon père a coutume de jurer), ce que je vous promets à votre retour, je le promets, quoi qu'il puisse arriver, à votre mère et à toute votre famille. »

En achevant de parler, il fit présent à Euryale de son épée, dont la poignée étoit d'or et le fourreau d'ivoire ; ouvrage précieux du célèbre Lycaon, excellent ouvrier de Crète. Mnesthée donne à Nisus la peau d'un lion ; et Alethès change avec lui de casque.

Aussitôt ils s'éloignent. Les principaux chefs,

(*) Delille.

en les comblant de louanges et faisant pour eux des vœux ardens, les conduisent jusqu'à la porte de la ville. Iule sur-tout, qui, malgré sa jeunesse, montroit une prudence consommée et une attention au-dessus de son âge, les chargeoit de porter à son père toutes ses pensées et ses réflexions; mais, hélas ! les vents légers dissipent ses paroles dans les airs.

Ils passent secrètement de leur camp dans celui des Rutules, qu'ils trouvent confusément épars et noyés dans le vin; ils voient de tous côtés des chars dételés, leurs conducteurs couchés entre le harnois et les roues, la terre semée d'armes et de vases renversés. Nisus dit à Euryale : « Voici l'occasion qui nous appelle, signalons notre bras. Je vais nous ouvrir un chemin de ce côté; toi, veille, pour nous garantir de toute surprise. » A ces mots il marche vers Rhamnès, prince ami de Turnus, et savant dans l'art des Augures; mais sa science ne put le sauver du trépas. Nisus le surprend et le tue tandis qu'il dormoit profondément. Il égorge ensuite trois esclaves de Rhémus, son écuyer, et le conducteur de son char, couché sous ses chevaux. Le maître eut le même sort. Nisus lui coupe la tête, laisse le tronc nageant dans le sang qui baigne son lit et inonde la terre à l'entour.

Combien d'autres guerriers sont immolés encor !
Serranus qu'éveilloit l'ardente soif de l'or,
Consumoit dans le jeu la nuit presque passée,
Quand le sommeil vainquit sa paupière lassée.

Heureux, si de l'aurore atteignant le retour,
Le jeu l'avoit conduit jusqu'au lever du jour!
Comme on voit un lion que le carnage attire, (4)
Poursuivre les agneaux : il entraîne, il déchire
Ce peuple lent, muet, d'épouvante glacé;
Il nage dans le sang que sa rage a versé.
Tel de Nisus sanglant le courroux se signale. (*)

Euryale, de son côté, ne fait pas moins de carnage, et il étoit prêt à porter sa fureur dans le quartier de Messape, où les feux presque éteints laissoient voir à peine de superbes chevaux qui paissoient l'herbe; mais Nisus modéra cette ardeur, et lui fit remarquer l'approche du jour. Ils laissent donc sur leur passage de superbes dépouilles; mais Euryale veut se revêtir des armes dorées de Rhamnès, et couvre sa tête du bouclier brillant de Messape. Déjà ils sortoient du camp lorsqu'ils furent aperçus par trois cents cavaliers que la reine Amate envoyoit à Turnus. Le casque d'Euryale, perçant par son éclat les ombres de la nuit, trahit malheureusement les deux Troyens. Volscens, conducteur des cavaliers Latins, s'écria: « Arrêtez, arrêtez : qui êtes-vous? quel est votre dessein? » Nisus et Euryale, sans répondre, s'enfuient à la faveur de la nuit, et gagnent, par des chemins détournés, un taillis voisin rempli de buissons épais et coupé de quelques sentiers

(*) Fayolle.

peu frayés. La troupe de Volscens s'étend autour du bois qu'elle connoissoit, et en assiège toutes les issues. Euryale, embarrassé par le poids de ses armes et de ses dépouilles, est retardé dans sa fuite par l'épaisseur des ronces et des branches, et par la crainte de s'égarer au milieu de tant de routes trompeuses. Nisus, plus agile dans sa course, avoit déjà passé le bois et une partie des champs qui, après la fondation d'Albe, furent nommés Albains : là étoient alors les magnifiques étables du roi Latinus. Nisus cherche inutilement Euryale dont il croyoit être suivi ;

Il se tourne, regarde, et s'arrête et s'écrie:
« Ah! mon cher Euryale, où t'ai-je donc laissé?
Malheureux, reprenons le chemin commencé. »
De la forêt bientôt perçant les sombres voûtes,
Nisus s'engage encor dans ses trompeuses routes,
Et prête, en les suivant pour la seconde fois,
Une oreille inquiète au silence des bois.
Mais quel bruit tout à coup redouble ses alarmes?
Il entend les chevaux, entend le bruit des armes;
Et voit (dieux! quel objet pour les yeux d'un ami!)
Euryale entraîné par un bras ennemi;
Euryale surpris dans sa course incertaine,
Et s'efforçant en vain de sortir de sa chaîne.
Que va faire Nisus, et quel moyen tenter?
Au milieu des soldats ira-t-il se jeter?
Ira-t-il, de leurs traits affrontant la tempête,
Téméraire, au trépas offrir encor sa tête?
De la reine des nuits implorant le secours,
L'arc tendu, l'œil au ciel, il lui tient ce discours:

« Toi, l'ornement des cieux, ô fille de Latone,
Écarte les dangers dont ce lieu m'environne.
Si mon père en ton temple a prodigué l'encens,
Si nous l'avons tous deux orné de nos présens,
Si tu daignes sourire à notre double offrande,
Déesse des forêts, exauce ma demande :
Puisse cet escadron par moi se dissiper,
Et conduis tous les coups que ma main va frapper ! »

Il dit, et de son bras courbant son arc terrible,
Dirige un trait qui s'ouvre un chemin invisible. (*)

Il perce le dos de Salmon, se rompt en lui traversant le cœur, et lui fait vomir des ruisseaux de sang. Les Latins effrayés regardent de tous côtés, sans apercevoir l'auteur du coup. Dans le même temps un second trait vient en sifflant frapper Tagus et lui briser les tempes. Le furieux Volscens cherche en vain l'ennemi caché qui accable sa troupe ; et, ne trouvant point l'objet de sa vengeance : « Hé bien, c'est ton sang qui me répondra pour tous deux, dit-il. » En même temps il se précipite l'épée à la main sur Euryale.

A ce danger, Nisus, qui frissonne d'effroi, (5)
Soudain se précipite, en criant : Moi, c'est moi ;
« Oui, Rutules, frappez, voilà votre victime ;
Il n'a rien fait, c'est moi qui suis l'auteur du crime ;
Les cieux me sont témoins qu'il étoit désarmé :
Tout son crime est, hélas ! de m'avoir trop aimé. »

(*) Fayolle.

Ce discours pour Volscens est un nouvel outrage.
C'en est fait; et du glaive, instrument de sa rage,
Euryale est percé de l'un à l'autre flanc.
Il tombe, et son beau corps, tout baigné dans son sang,
Ne soutient plus le poids de sa tête affoiblie:
Telle une fleur des champs cède au poids de la pluie;
Tel encor d'un pavot que le soc a blessé
Le jeune front pâlit languissamment baissé.

Nisus sur les soldats se jette avec audace:
C'est Volscens, c'est Volscens qu'il cherche, qu'il menace:
La troupe l'environne: il n'est point effrayé:
Il agite en fureur son fer multiplié;
Et Volscens, au moment qu'il pousse un cri farouche,
Sent le glaive troyen se plonger dans sa bouche.
Nisus, percé de coups, mais vengeur d'un ami,
Expire, et sur son corps se repose endormi.

Couple tendre, vos noms chéris dans la mémoire,
Si mes vers sont connus, partageront leur gloire;
La plaintive amitié redira vos malheurs,
Et tous les cœurs émus vous donneront des pleurs. (*)

On dépouille les deux Troyens, et on emporte le corps de Volscens dans le camp, où règnoit la consternation. Chacun s'assemble autour du malheureux Rhamnès et des autres officiers étendus sans vie sur l'herbe rougie de leur sang : chacun les baigne de larmes. On reconnoît parmi les armes enlevées aux deux amis, le casque doré de Mes-

(*) Fayolle (inédit).

sape, et les autres dépouilles qui ont coûté bien cher à recouvrer.

L'aurore éclairoit déjà les objets de sa lumière naissante. Turnus armé ordonne à ses officiers de se tenir prêts pour l'attaque : chacun d'eux rassemble ses soldats; on se met en marche. Les deux têtes de Nisus et d'Euryale sont portées devant l'armée, au bout de deux lances, et tous les soldats suivent ces enseignes affreuses en jetant de grands cris.

Les Troyens, voyant la droite de leur camp défendue par le fleuve, tournèrent toutes leurs forces vers la gauche : ils remplissent les tours; ils se portent sur le bord des retranchemens : de là ils regardent tristement les têtes de leurs amis, dégouttantes de sang, et ces visages livides et défigurés qu'ils ne reconnoissent que trop.

Cependant la Renommée vole par toute la ville et annonce à la mère d'Euryale la mort de son fils.

Son teint pâlit, ses yeux, fermés à la lumière, (6)
S'éteignent; les fuseaux s'échappent de sa main;
A ses pieds se déroule un long tissu de lin.
Mais par son désespoir rappelée à la vie,
S'arrachant les cheveux, elle pleure, elle crie :
A travers les soldats, les dangers et les dards,
Malheureuse, elle vole au sommet des remparts,
Et fatigue le ciel de sa douleur perdue :

« Mon fils, en quel état tu parais à ma vue!
O toi, l'unique appui qu'espéroient mes vieux ans!
Au milieu des dangers sans cesse renaissans

Tu t'élances, cruel ! et cependant ta mère,
Ta mère, loin de toi, plaintive, solitaire,
De ta bouche, en partant, n'a pas reçu l'adieu!....
Tu ne vis plus, hélas! et j'ignore en quel lieu
Ton corps, chez les Latins, privé de sépulture,
Des chiens et des vautours deviendra la pâture!
Je n'ai donc pu, mon fils, ni te fermer les yeux,
Ni laver ta blessure, ou du cercueil pieux
Suivre dans nos remparts la pompe solennelle;
Te couvrir des tissus dont cette main fidelle
Hâtant le long travail, et les jours et les nuits,
Seule de mes vieux ans consoloit les ennuis!
Où te chercher? Où gît, sanglante et déchirée,
De tes membres épars la dépouille ignorée?
Voilà donc de mon fils ce qu'il me reste! Hélas!
Sur la terre et sur l'onde, au milieu des combats,
Tout ce que j'ai suivi, le voilà!.... D'une mère,
Rutules, par pitié, terminez la misère!
Sur ce sein malheureux dirigez tous vos coups!
Ou plutôt, roi du ciel, j'implore ton courroux:
Prends ta foudre, grand dieu! sur la rive infernale,
Joins ma tête proscrite aux manes d'Euryale,
Puisque le désespoir, de mes jours odieux
Ne peut finir le cours, sans les ordres des dieux. » (*)

Ces plaintes touchèrent tous les cœurs, et commencèrent à porter dans l'ame des guerriers un abattement dangereux; mais Idéus et Actor, par l'ordre d'Ilionée et du triste Iule, l'enlèvent et la reportent dans sa maison.

(*) H. Gaston.

Cependant la trompette fait entendre au loin ses terribles éclats, et les cris des assiégeans remplissent l'air autour des murailles. Les Volsques se hâtent de former sur leur tête une tortue militaire, de combler les fossés et d'arracher les palissades. Une partie cherche le long des murs les endroits les moins défendus pour y porter l'échelle. Les Troyens, accoutumés par un long usage à défendre leurs murs, reçoivent leurs ennemis avec toute sorte d'armes : tantôt ils se servent de longues perches pour les repousser, tantôt ils s'efforcent de briser cette masse de boucliers en faisant rouler dessus de grosses pierres : leurs efforts furent longtemps inutiles ; mais enfin, vers l'endroit où le bataillon est le plus nombreux, les assiégés précipitent un énorme rocher qui perce en tombant cette voûte épaisse, écrase une partie de ceux qui la soutenoient, et dissipe le reste. Alors les Rutules renoncent à cette sorte d'attaque, et s'efforcent de chasser les Troyens de leurs remparts, en leur lançant une nuée de flèches.

D'une autre part, le redoutable Mézence secoue dans ses mains, avec un air horrible, un flambeau qui remplit l'air de flamme et de fumée ; et Messape, fils de Neptune, sappe les murs, et se prépare à les escalader.

Ô vous, Muses, secondez mes chants, inspirez-moi, daignez m'apprendre le carnage horrible que fit alors Turnus, combien de milliers d'ennemis il précipita aux Enfers ; vous seules le sa-

vez, ô déesses, vous seules pouvez décrire les événemens et la suite de cette guerre mémorable.

Une tour, élevée en étages nombreux, (7)
Joignoit à ses hauts murs l'avantage des lieux;
Contre elle des Latins la force est rassemblée;
Pour elle des Troyens l'ardeur est redoublée,
Et, des profonds abris de leurs murs entr'ouverts,
D'une grêle de traits ils noircissent les airs.
De Turnus le premier la main impatiente
Fait voler sur la tour une torche fumante:
La flamme siffle, vole, et s'attache à ses flancs;
Le vent au loin la roule en tourbillons brûlans;
Sur ses ailes de feu sa fureur se déploie,
Et d'étage en étage elle poursuit sa proie.
Aux rapides progrès du vaste embrasement
Ses défenseurs troublés s'opposent vainement.
Tandis que, loin des murs que la flamme dévore,
Vers celui que les feux n'ont pas atteint encore
Leurs flots tumultueux se pressent à la fois,
Sous cette charge immense ajoutée à son poids
La tour avec fracas éclate, croule et tombe.
Tout reste enseveli sous cette vaste tombe:
Les uns poussent des cris sous ses ais embrasés;
Sous ses débris fumans d'autres sont écrasés,
Percés de bois aigus ou de leur propre lance;
D'autres au pied des murs suivent sa chûte immense. (*)

A peine Hélénor et Lycus purent échapper. Hélénor, le plus âgé des deux, étoit fils du roi de

(*) Delille.

Méonie et de l'esclave Lycimnia, qui l'avoit envoyé secrètement, et contre l'usage, à la guerre pendant le siége de Troye. Il n'avoit pour armes qu'une simple épée, avec un léger bouclier rond sans aucune ciselure.

Dans le camp ennemi sa bravoure enfermée
S'étonne de se voir seule contre une armée:
Par-tout des traits, par-tout une enceinte de fer.
Mais tel qu'un léopard qui, menacé, mais fier, (8)
Quand de ses ennemis les toiles l'emprisonnent,
Au-dessus des chasseurs, des pieux qui l'environnent,
D'un bond hardi s'élance, et, certain de son sort,
Appelle le danger et provoque la mort:
Tel frémit ce guerrier; tel il court, plein de rage,
Où les traits plus pressés irritent son courage. (*)

Mais Lycus, plus léger à la course, s'échappe au milieu des ennemis et des armes, et arrive au pied du rempart, sur lequel il s'efforce de monter, en saisissant la main de ses compagnons. Turnus qui vole à sa suite, un trait à la main, lui crioit: « Insensé! penses-tu m'échapper ainsi? » En même-temps il l'atteint d'une main, l'arrache avec effort, et entraîne avec lui un pan de la muraille.

Ainsi l'aigle descend du séjour du tonnerre, (9)
Et remonte, emportant dans sa tranchante serre
Ou le lièvre timide, ou le cygne argenté.
Ainsi le loup cruel, par la faim tourmenté,

(*) Delille.

Ravit le tendre agneau qu'à la plaine isolée
Redemande en bêlant sa mère inconsolée. (*)

A cette vue, l'armée de Turnus jette dans les airs des cris de joie et d'applaudissement. Les soldats s'avancent et lancent sur les murs des torches embrasées. Ilionée écrase du poids énorme d'une roche Lucétius qui mettoit le feu à une des portes : les flèches volent, les lances et les javelots font pleuvoir également le sang sur les remparts et dans la plaine. Mézence ayant mis bas ses armes, saisit une fronde et la fait tourner trois fois autour de sa tête : le plomb s'échappe, vole, s'embrase et brise sur le haut des retranchemens le front du fils d'Arcens. Ce jeune guerrier avoit été élevé par son père sur les bords du fleuve Symèthe, dans un bois consacré à Mars, où est aujourd'hui l'autel secourable des dieux Palices. Du fond de cette retraite, son père l'avoit envoyé au milieu des combats. Il se faisoit remarquer par sa jeunesse, par sa beauté, par ses armes brillantes, et par l'éclat de son manteau de pourpre, enrichi d'une superbe broderie, lorsque Mézence le renversa mort sur le sable.

Alors on dit que le jeune Ascagne, qui n'avoit encore fait la guerre qu'aux animaux timides des bois, parut pour la première fois dans un combat, et perça d'une flèche le terrible Numanus, sur-

---

(*) H. Gaston.

nommé *Rémulus*. Ce guerrier avoit récemment épousé la dernière sœur de Turnus; et, fier de cette glorieuse alliance, il outrageoit inpudemment les Troyens par des paroles brutales et méprisantes. Il leur crioit insolemment:

« Peuple deux fois captif comme aux champs phrygiens,
Entouré vainement d'un rempart sacrilége,
Oses-tu bien encore attendre un autre siége? (10)
Voilà donc quels guerriers prétendent en ce jour
Conquérir l'hyménée et commander l'amour!
Insensés! quel espoir, ou quel mauvais génie
Vous fit, pour une femme aborder l'Ausonie?
Ici, point de Thersite; ici, point de Sinon;
Point d'Ulysse avec art prêchant la trahison.
Belliqueux rejetons d'une race guerrière,
Nos enfans ont à peine entrevu la lumière,
Dans les eaux du torrent ils sont trempés soudain,
Durcis sur les glaçons, éprouvés par la faim.
Bientôt dans les forêts ils tendent l'arc sonore:
Pour épier leur proie ils devancent l'aurore;
Et pour eux c'est un jeu d'accoutumer au frein
Le sauvage coursier qui résiste à la main.
La jeunesse, au travail ardente, opiniâtre,
Creuse d'un soc tranchant une terre marâtre,
Ou des grandes cités ébranle les remparts.
Les pas de nos taureaux sont hâtés par nos dards;
Même aux champs, notre vie est une longue guerre.
L'âge ne peut glacer notre ardeur printanière:
Le casque avec orgueil presse nos cheveux blancs,
Nos robustes vieillards se plaisent dans les camps;
Et chargés de butin, ils viennent sous la tente

Déposer des vaincus la dépouille récente.
Pour vous, de pourpre et d'or nuançant les couleurs,
Des parfums onctueux respirant les vapeurs,
Au milieu des festins votre race amollie,
Couronne ses cheveux d'une mitre fleurie;
Et vos bras énervés, sous un voile de lin,
Ne soulèvent qu'à peine un léger tambourin.
O lâches Phrygiens, où plutôt Phrygiennes!
Allez sur le Dindyme, où les flûtes troyennes
Frappent d'un double son l'antre mystérieux
Consacré par vos chants à la mère des dieux.
Déposez la cuirasse, et fuyez les alarmes;
Ce n'est qu'à des guerriers que conviennent les armes. »
(*)

Ascagne ne put souffrir cet orgueil insultant; il tendit son arc, et fit à Jupiter cette prière : « Puissant Jupiter, favorise mon audace; je te promets de riches offrandes, j'immolerai devant tes autels un jeune taureau blanc, levant superbement ses cornes dorées, et dont les pieds feront voler la poussière. » Le père des dieux exauce sa prière; et, pour signal, fait gronder à la gauche du jeune prince la foudre éclatante dans un ciel serein. On entend en même-temps le bruit de l'arc fatal; la flèche rapide siffle dans l'air, perce les tempes de Rémulus, et l'étend sur la terre : « Va maintenant, dit Ascagne, rabaisse par tes bravades notre valeur : voilà la réponse des Phrygiens, deux fois captifs dans leurs murs. » Les Troyens applau-

(*) H. Gaston.

dissent à cette belle action de leur cher Ascagne, et font retentir les airs de leurs cris d'admiration.

Dans ce moment Apollon, à la belle chevelure, assis sur un nuage, regardoit du haut du ciel les deux armées, et il adressa ces mots à Iule : « Courage, généreux enfant, c'est ainsi qu'on s'élève à l'immortalité. O fils des dieux! d'autres dieux naîtront de ton sang; la race d'Assaracus éteindra toutes les guerres que doit un jour allumer le Destin : déjà Troye ne peut te renfermer. » A ces paroles, le dieu fend les airs, descend auprès d'Ascagne, et prend la figure du vieux Butès, qui, après avoir été autrefois l'écuyer d'Anchise et le garde de sa porte, avoit été choisi par Énée pour être le gouverneur de son fils. Apollon ressembloit en tout à ce vieillard; il avoit sa voix, ses traits, ses cheveux blancs et jusqu'à ses armes. « C'est assez, mon fils, dit-il, d'avoir fait mordre la poussière à Numanus; vous êtes redevable de ce premier succès à Apollon, et ce dieu n'est point jaloux que votre adresse égale la sienne; mais cessez d'en croire votre courage et de vous exposer aux dangers. » En achevant ces paroles, Apollon s'éleva dans les airs et disparut. Les chefs de l'armée reconnurent le dieu à ses flèches et au bruit de son carquois. Suivant son conseil, ils éloignent Iule du combat, et reviennent tenter les hasards. Le carnage redouble, des cris confus retentissent autour des murs, la terre est jonchée de dards, le combat s'échauffe; le choc des armes, les cas-

ques et les boucliers frappés de mille coups, rendent de toutes parts un bruit éclatant.

Avec moins de fureur la saison orageuse (11)
Épanche en noirs torrens la pluie impétueuse;
A coups moins redoublés, moins prompts et moins
bruyans,
La grêle épaisse tombe et bondit dans les champs,
Quand le grand Jupiter, déchirant les nuages,
Fait partir la tempête et siffler les orages. (*)

Les deux fils d'Alcanor Idéen, Pandare et Bitias, que leur mère Hiéra éleva dans le bois de Jupiter; ces deux frères, semblables aux pins et aux montagnes au milieu desquels ils furent nourris, pleins de confiance en leurs armes, ouvrent la porte commise à leur garde, et défient l'ennemi d'entrer dans la ville. Couverts d'un casque et armés de fer, ils se tiennent des deux côtés, dans l'intérieur du camp, près des tours qui défendent la porte.

Tels, deux chênes altiers, aux bords de l'Éridan, (12)
Ou dans les prés fleuris de ces rives fécondes
Que baigne l'Athésis de ses limpides ondes,
Fièrement jusqu'aux cieux lèvent leurs fronts jumeaux
Dont le fer n'a jamais outragé les rameaux. (**)

Les Rutules se précipitent vers la porte qu'ils voient ouverte, et tous sont mis en fuite ou tom-

(*) Delille. (**) H. Gaston.

bent sous le fer ennemi ; les Troyens accourent, leur courage et leur fureur se ranime, ils osent franchir le seuil, et sortir de leur camp. Turnus, que sa valeur emportoit d'un autre côté, apprend cette nouvelle, et s'élance rapidement vers la porte, d'où les siens étoient repoussés avec perte. Il brûle de fondre sur les deux redoutables frères. Avant d'arriver jusqu'à eux, il moissonne sous sa foudroyante épée les plus illustres Troyens ; il renverse enfin le fier Bitias, qui frémissoit de colère et brûloit de fureur : il l'attaque et le terrasse, non avec un javelot, le javelot n'auroit pu lui ôter la vie ;

L'énorme falarique, à la pointe homicide, (13)
Arme le bras nerveux du Rutule intrépide ;
Il fait gronder ce foudre, et le fils d'Alcanor,
Malgré son triple airain, malgré ses lames d'or,
Tombe, et son vaste corps et son énorme lance
Couvrent la plaine au loin de sa ruine immense :
Le bruit de son armure a tonné dans les bois,
Et la terre tremblante a gémi sous ce poids.
Avec moins de fracas, près du cap de Misène,
Une digue, avec art construite sur l'arène,
Et par un peuple entier lancée au fond des eaux,
Soulève un noir limon et repousse les flots ;
Prochyte, de ses rocs sent tressaillir la cime ;
Et Typhon, oppressé sous le poids d'Inarime,
Maudit le jour fatal où Jupiter vengeur
L'étendit foudroyé sur ce lit de douleur. (*)

(*) Gaston.

Alors Mars, l'arbitre tout-puissant des combats, relève le courage des Rutules, et envoie aux Troyens l'esprit de trouble, de fuite et de terreur : ils rentrent dans le camp. Pandare, témoin de la mort de son frère et de la déroute des Troyens, se place derrière la porte, la pousse avec ses larges épaules, et la faisant tourner sur ses gonds, il laisse une partie de ses compagnons hors du camp, et engagés dans un dangereux combat : le reste rentre avec lui. Insensé ! qui n'aperçut point le roi des Rutules au milieu de ceux qui se jetoient dans la ville, et qui l'introduisit lui-même dans l'enceinte des murailles, comme un tigre affreux dans un parc et parmi de foibles troupeaux.

Il vient, il voit sa proie; alors un feu nouveau
Semble allumer ses yeux d'un regard plus terrible,
Son armure en marchant rend un son plus horrible,
Son panache sanglant s'agite dans les airs,
Et de son bouclier partent d'affreux éclairs.
Terrible, dans leur camp à peine il se présente;
A son air menaçant, à sa taille imposante,
Aux regards qu'a lancés son farouche dédain,
Les Troyens consternés l'ont reconnu soudain. (*)

Pandare le reconnut lui-même, et plus furieux par la mort de son frère, il se précipite vers son

(*) Delille.

ennemi : « Turnus n'est point ici, dit-il, dans le palais d'Amate, qui lui promet sa fille, ni dans les murs de sa ville d'Ardée. Tu vois le camp de tes ennemis, d'où tu ne peux échapper. » Turnus, souriant, lui répond d'un air tranquille : « Si tu as du courage, viens l'essayer ; tu raconteras à Priam que tu as encore trouvé un Achille. » L'impatient Pandare lui lance aussitôt de toute sa force un javelot chargé de nœuds, et encore couvert de son écorce qui le rendoit plus dur ; mais le dard perce les airs, et, détourné par Junon, s'enfonce profondément dans le bois de la porte. « Tu n'éviteras pas ainsi le coup que je te prépare ; c'est un autre bras que le tien qui le porte. » Turnus dit, et soulevant son terrible cimeterre, il le rabat sur le front de Pandare, et le sépare en deux parties égales. La cervelle coule aussitôt, et ensanglante les armes du vaincu ; sa tête partagée tombe de part et d'autre sur ses épaules.

L'épouvante glace alors tous les Troyens, et si Turnus eût brisé les portes dans ce moment pour introduire les Rutules, ce jour eût été le dernier jour des Troyens et de la guerre. Mais la soif du sang et du carnage l'emportant, il ne songea qu'à poursuivre les ennemis : il en immole un nombre incroyable à sa vengeance ; la terre autour de lui est couverte de morts et de mourans. Parmi eux périrent Lyncée, dont il fit voler la tête du tranchant de son cimeterre ; Amycus,

accoutumé à poursuivre les bêtes féroces et à empoisonner les dards ;

Clytius, fils d'Éole, et l'aimable Créthée, (14)
Dont la lyre, toujours par les Muses montée,
Charmoit l'ennui des camps ; Créthée, ami des vers,
Dont le luth, dont la voix, sur mille tons divers,
Chantoit Mars, les combats, les guerriers intrépides,
Et le char de la guerre et les coursiers rapides. (*)

Cependant Mnesthée, Séreste et les autres capitaines, rallient les troupes qui fuyoient. « Où courez-vous, insensés ? dans quel asile ? quels murs vous restent après ceux-ci ? Quoi ! compagnons, vous souffrez qu'un seul homme, emprisonné dans votre ville, massacre et envoie aux Enfers la brillante jeunesse, et l'espérance de la nation ! vous trahissez sans rougir votre malheureuse patrie, vos dieux et le grand Énée, votre roi ! » Ces reproches raniment leur courage, ils se rassemblent, et vont en corps attaquer Turnus. Turnus commence alors à se retirer peu à peu du côté du fleuve : à mesure qu'il cède, les Troyens avancent, et le pressent en jetant de grands cris.

Ainsi, de mille dards le lion menacé, (15)
Terrible, hérissant sa superbe crinière,
Cède, mais sans jamais regarder en arrière :
Sa fierté s'y refuse, et même sa fureur
Accuse, en frémissant, l'instinct de sa terreur. (**)

(*) Delille. (**) H. Gaston.

Ainsi Turnus recule lentement en frémissant de colère. Deux fois il se précipite sur un gros de Troyens, deux fois il met en fuite leurs bataillons; mais toutes les forces de la nation s'unissent à la fois pour l'accabler. Junon même n'ose plus lui prêter du secours contre cette innombrable armée; car Jupiter envoya Iris à sa sœur lui porter des paroles menaçantes, si Turnus ne sort promptement du camp des Troyens. Dès-lors le prince Rutule peut à peine trouver assez de force pour lancer quelques traits et pour parer ceux qu'on lui lance. Son casque retentit sous une grêle de flèches et de pierres dont on l'accable continuellement, ses aigrettes sont abattues et renversées, et tant de coups commencent à briser son bouclier. Tous les soldats et l'ardent Mnesthée le poursuivent avec vigueur, et ne lui laissent aucun repos. Couvert à la fois de sueur et de poussière, il s'affoiblit, il succombe, il ne peut ni agir ni respirer (16). Enfin, il se jette avec toutes ses armes dans le Tibre, qui le reçoit dans ses eaux paisibles, lave le sang dont il est inondé, le soutient sur ses flots, et le transporte doucement jusqu'à son armée.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU NEUVIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(1) M. Gaston traduit ainsi :

> Tel un loup, dans la nuit, *par les vents tourmenté*,
> Veille autour des *barreaux* qui défendent sa proie :
> Sur le sein maternel l'agneau bêle avec joie ;
> Le monstre s'en irrite, il ouvre, mais en vain,
> Un gosier pantelant que dessèche la faim,
> Et dévore en espoir une victime absente.

Le Tasse, au dix-neuvième chant de la *Jérusalem*, nous représente Renaud mesurant des yeux la hauteur du temple de Salomon, et en parcourant rapidement la circonférence pour y chercher un étroit passage ; il le compare aussi à un loup affamé rôdant autour d'une bergerie :

> *Qual lupo predatore all' aer bruno*
> *Le chiuse mandre insidiando aggira,*
> *Secco l'avide fauci, e nel digiuno*
> *Da nativo odio stimolato e d'ira.*

(Note de l'Éditeur.)

(2) Quelques critiques, habitués à juger les chefs-d'œuvres de l'antiquité comme on juge ceux de son propre siècle, ont traité d'invraisemblable et même de ridicule la métamorphose des vaisseaux d'Énée en nym-

phes. Sans doute il est certain que la forme et la masse d'un vaisseau ne peuvent s'allier dans notre esprit avec l'idée d'une nymphe, et que de nos jours une pareille invention ne seroit pas impunément employée; mais, dans la haute antiquité, l'apparition d'un vaisseau a dû frapper les spectateurs d'étonnement, et l'on sait que lorsque les Argonautes parurent à l'embouchure de l'Ister, les habitans de ces contrées prirent leurs vaisseaux pour des monstres marins, et s'enfuirent de toutes parts, en abandonnant leurs troupeaux à l'aventure. La fable de la métamorphose du navire *Argo* en étoile s'étoit accréditée dans l'ancienne Grèce; et Virgile, qui connoissoit aussi bien que nos modernes les bornes de la vraisemblance, a pu profiter de ces traditions, et s'en faire un appui en faveur de la fiction qu'il avoit imaginée. Nous dirons donc avec M. Delille, à qui nous avons emprunté l'idée de cette note, que, pour apprécier justement le mérite des anciens, il ne suffit pas de consulter l'impression que leurs ouvrages font sur notre esprit, mais qu'il faut examiner aussi l'impression qu'ils dûrent faire sur l'esprit de leurs contemporains. (*Note de l'Éditeur.*)

(3) L'épisode de Nisus et d'Euryale est un des plus beaux qu'ait jamais conçus la poésie épique chez les anciens et les modernes. Il est imité du dixième livre de l'*Iliade*, où Homère représente Ulysse et Diomède qui s'introduisent la nuit dans le camp des Troyens, font un grand carnage parmi les troupes d'Hector, et reviennent emmenant avec eux les chevaux de Rhésus. Mais combien l'imitation est au-dessus du modèle! et quelle noblesse dans le motif des deux jeunes guerriers qui se

dévouent au salut des Troyens ! c'est le sublime du courage et l'héroïsme de l'amitié.

Ovide semble avoir eu devant les yeux ce tableau touchant lorsqu'il a décrit, dans le cinquième livre des *Métamorphoses*, la mort d'Atys et de Lycaon, deux Céphéniens tués par Persée.

L'Arioste a calqué sur ce même épisode celui de Médor et de Cloridan : les situations, les circonstances, sont à peu près les mêmes ; mais, malgré tout le charme qu'il a répandu dans sa narration, la supériorité est demeurée à Virgile.

Le Tasse, au douzième chant de la *Jérusalem délivrée*, nous représente Argant et Clorinde partant au milieu des ténèbres, après avoir fait approuver leur dessein par Aladin et son conseil, pénétrant dans le camp des chrétiens et brûlant la tour qui menaçoit Solime. Ils sont poursuivis ; Argant rentre seul dans la ville, dont les portes se ferment sur Clorinde, qui combat vaillamment et succombe enfin sous le fer de Tancrède. Plusieurs détails de cet épisode sont copiés, mot pour mot, de celui de Nisus et Euryale.

Les beaux vers de Virgile ont été traduits par un grand nombre de poëtes français. Outre ceux que nous aurons occasion de citer dans ces notes, nous nommerons encore MM. de Nivernois, La Chabeaussière, Tissot, dont les imitations se trouvent à la suite de leurs œuvres : elles sont généralement assez foibles, et c'est ce qui nous a décidés à n'en pas faire usage ; nous nous contentons de les indiquer aux lecteurs comme morceaux de comparaison et de rapprochement.

(*Note de l'Éditeur.*)

(4) Traduction de cette comparaison par M. Delille :

Avec moins de fureur, terrible et l'œil en feu,
Au sein d'une nombreuse et vaste bergerie,
Un lion, dont la faim excite la furie,
Des muettes brebis et des tremblans agneaux
Saisit, déchire, emporte, engloutit les lambeaux;
Et, frémissant de rage et la gueule écumante,
Répand au loin le sang, la mort et l'épouvante.

(*Note de l'Éditeur.*)

(5) Traduction de M. Delille :

A cet aspect affreux,
Égaré, hors de lui, son ami malheureux
Ne peut plus supporter sa pénible contrainte;
Il se montre, il s'écrie, enhardi par la crainte :
« Moi, c'est moi! sur moi seul il faut porter vos coups:
Cet enfant n'a rien fait, n'a rien pu contre vous;
Arrêtez! me voici, voici votre victime;
Épargnez l'innocence, et punissez le crime.
Hélas! il aima trop un ami malheureux,
Voilà tout son forfait, j'en atteste les dieux! »
Durant ce vain discours, par la lance mortelle
Déjà frappé de mort Euryale chancelle;
Il tombe : un sang vermeil rougit ce corps charmant;
Il succombe, et son cou penché languissamment
Laisse sur son beau sein tomber sa jeune tête :
Tel languit un pavot courbé par la tempête;
Tel meurt avant le temps, sur la terre couché,
Un lis que la charrue en passant a touché.
Nisus court, Nisus vole, aussi prompt que l'orage;
C'est Volscens que choisit, que demande sa rage.
On l'entoure, on s'oppose à ses transports fougueux :
Inutiles efforts! le glaive furieux

Tourne rapidement dans sa main foudroyante;
Volscens pousse un grand cri : dans sa bouche béante
Le fer étincelant plonge, et finit son sort.
Ainsi l'heureux Nisus donne et trouve la mort :
Percé presque à l'instant de la lance fatale,
Il se jette mourant sur son cher Euryale,
De son dernier regard cherche encor son ami,
Meurt, et d'un long sommeil s'endort auprès de lui.

Couple heureux, si mes vers vivent dans la mémoire,
Tant qu'à son roc divin enchaînant la victoire
L'immortel Capitole asservira les rois,
Tant que le sang d'Énée y prescrira des lois,
A ce touchant récit on trouvera des charmes,
Et le monde attendri vous donnera des larmes.

Cette comparaison d'Euryale à une fleur coupée par le tranchant de la charrue, et qui languit à terre, ou à des pavots qui, surchargés de pluie, penchent leur tête superbe et courbent leur cou fatigué, a été imitée par Ovide, qui dit, au dixième livre de ses *Métamorphoses*, en parlant de la mort du jeune Hyacinthe :

Ut si quis violas, riguoque papavera in horto,
Liliaque infringat fulvis hærentia virgis;
Marcida demittant subitò caput illa gravatum,
Nec se sustineant, spectentque cacumine terram :
Sic vultus moriens jacet, et defecta vigore
Ipsa sibi est oneri cervix, humeroque recumbit.

L'Arioste l'a employée aussi au dix-huitième chant de son poëme, lorsqu'il dit, à l'occasion de la mort de Dardinel :

Come purpureo fior languendo more,
Che'l vomere al passar tagliato lassa,

O come carco di soverchio umore
Il papaver nel'orto il capo abbassa;
Così, giù della faccia agno colore
Cadendo, Dardinel di vita passa.

On a retenu les vers suivans inédits de M. Lebrun, faits à l'imitation de ceux de Virgile :

Tel se couche un pavot que l'orage tourmente,
Ou qui, du sol fatal en passant déchiré,
Penche languissamment son front décoloré.

(*Note de l'Éditeur.*)

(6) M. Delille a traduit ainsi les beaux vers où Virgile nous peint le désespoir de la mère d'Euryale, apprenant la mort de son fils :

Soudain, sans mouvement, sans chaleur et sans voix,
Elle tombe : l'aiguille échappe de ses doigts,
Et le lin déroulé fuit de sa main tremblante.
Tout à coup, ranimant sa force languissante,
Se meurtrissant le sein, arrachant ses cheveux,
Malheureuse, elle part avec des cris affreux,
Fend les rangs des soldats, vole au haut des murailles :
La pudeur, le danger, l'appareil des batailles,
Sa douleur brave tout ; puis élevant la voix :
« Euryale ! Euryale ! est-ce toi que je vois,
Toi le dernier espoir de ma triste vieillesse ?
Cruel ! as-tu bien pu délaisser ma foiblesse,
Me laisser seule ici sur des bords étrangers ?
Eh quoi ! quand tu partois pour de si grands dangers,
Ta mère n'a donc pu t'exprimer ses alarmes,
Pour la dernière fois te baigner de ses larmes ?
Hélas ! par les oiseaux, par les chiens dévoré,

Dans quelque affreux désert ton corps gît ignoré!
Ta malheureuse mère autour de ces murailles
N'a pu, les yeux en pleurs, suivre tes funérailles,
Ou laver ta blessure, ou te fermer les yeux!
En vain donc j'apprêtois ces tissus précieux
Qui, le jour et la nuit hâtés par ma tendresse,
Consoloient ma douleur et charmoient ma vieillesse!
Où courir? où chercher ton malheureux débris,
Et tes lambeaux sanglans et tes restes flétris?
O mort! ô désespoir! ô spectacle funeste!
O mon cher fils! de toi, voilà donc ce qui reste!
Voilà ce qui devoit me payer tant de maux,
Mes courses, mes dangers sur la terre et les eaux!
Rutules, c'est à vous de finir ma misère:
Assassins de mon fils, exterminez sa mère;
Frappez! que ma douleur obtienne un prompt trépas!
J'invoque tous vos traits, j'implore tous vos bras!
Ou toi, grand Jupiter! par pitié prends ta foudre;
Que ce corps malheureux tombe réduit en poudre!
Oui, tonne, anéantis mes misérables jours,
Puisqu'enfin ma douleur n'a pu finir leur cours! »

(*Note de l'Éditeur.*)

(7) M. Gaston a rendu ainsi les premiers vers de ce morceau :

Sur de hauts madriers une tour suspendue
De la ville et du camp dominoit l'étendue;
Contre elle les Latins unissent leurs efforts.
Les Troyens, s'agitant au dedans, au dehors,
Par ses crénaux ouverts font pleuvoir sur leur tête
De flèches, de cailloux, une horrible tempête;
Mais Turnus le premier lance contre ses flancs
Des brandons attisés par le souffle des vents.

La flamme croît, s'élève, et, d'étage en étage,
S'attache en petillant aux toits qu'elle ravage.

(*Note de l'Éditeur.*)

(8) Cette comparaison est imitée de celle-ci d'Homère, au douzième livre de l'*Iliade*, traduite par M. Aignan:

Tel un fougueux lion, sur la meute élancé,
Par un cercle terrible est en vain menacé;
Les dards pleuvent en vain sur ses flancs, sur sa tête;
L'animal généreux, calme dans la tempête,
Pour défendre ses jours noblement prodigués,
Livre de longs assauts aux chasseurs fatigués.

Il est curieux de voir comment Chapelain, dans la *Pucelle*, a traduit ici Virgile. Si tous ses vers étoient de cette facture, ce poëme ne seroit pas aussi généralement et justement oublié. Voici comment il s'exprime:

Tel est un fier lion, roi des monts de Cyrène,
Lorsque de tout un peuple entouré sur l'arène,
Contre sa noble vie il voit de toutes parts
Unis et conjurés les épieux et les dards:
Reconnoissant pour lui la mort inévitable,
Il résout à la mort son courage indomptable;
Il y va sans foiblesse, il y va sans effroi,
Et, la devant souffrir, la veut souffrir en roi.

(*Note de l'Éditeur.*)

(9) Traduction de M. Delille:

Tel ce terrible oiseau qui porte le tonnerre
Par ses ongles tranchans enlève de la terre
Le cygne au blanc plumage ou le lièvre peureux:
Tel du dieu des combats l'animal valeureux.

Ravit un foible agneau qu'au vallon solitaire
Par de longs bêlemens redemande sa mère.

(*Note de l'Éditeur.*)

(10) M. Delille a imité plutôt qu'il n'a traduit ce discours insultant de Numanus aux Troyens :

« Les voilà, ces guerriers, ces héros de Pergame,
Qui, le fer à la main, demandent une femme!
Pour la seconde fois prisonniers dans vos murs,
Croyez-vous aujourd'hui ces asiles plus sûrs?
Quel dessein, ou plutôt quelle aveugle folie,
Malheureux! vous a fait aborder l'Italie?
Vous n'aurez pas affaire, en ces nouveaux combats,
A l'orateur Ulysse, à ce beau Ménélas,
Mais aux durs rejetons d'une race aguerrie.
A peine nos enfans arrivent à la vie,
D'un peuple vigoureux ces mâles nourrissons
Sont trempés dans les eaux, plongés dans les glaçons;
La nuit, sur les frimas l'enfant attend sa proie,
La suit avec ardeur, la rapporte avec joie;
Déjà sa main tend l'arc, dompte un coursier fougueux;
La peine est son plaisir, la fatigue ses jeux.
La jeunesse à son tour, sobre, laborieuse,
Tantôt des fiers combats revient victorieuse,
Tantôt soumet la terre à ses coutres tranchans:
Le fer guerrier nous suit dans les travaux des champs,
Et, dans nos fortes mains des taureaux qu'elle presse
La lance belliqueuse excite la paresse.
Chez nous point de vieillards, et le sang et le cœur
Gardent jusqu'à la fin leur robuste vigueur;
Le casque couvre encor notre tête blanchie;
D'un butin tout récent chaque jour enrichie,
Notre table dédaigne un facile repas:
Plus doux par les dangers, payés par les combats,

Nos mets sont une proie, et nos biens des conquêtes.
Pour vous, usant vos jours dans d'éternelles fêtes,
Dans la pourpre nourris, de myrtes couronnés,
Vous couvrez mollement vos bras efféminés :
Allez, vils Phrygiens, ou plutôt Phrygiennes ;
Allez, au double son de vos flûtes troyennes,
Des cymbales d'airain, d'un bruit mélodieux,
Fêter dans ses bosquets votre mère des dieux :
Pour son riant Dindyme ou son vert Bérécynthe,
De nos pénibles camps quittez, quittez l'enceinte,
Et, par vos longs bonnets, noués sous vos mentons,
Remplacez cet airain trop pesant pour vos fronts ;
Mais n'affectez jamais d'être ce que nous sommes :
Gardez les jeux pour vous, laissez la guerre aux hommes. »

(*Note de l'Éditeur.*)

(11) Traduction de M. Gaston :

Ainsi la grêle roule en globules glacés
Lorsque, perçant les flancs des nuages pressés,
Jupiter en courroux, assis sur les tempêtes,
Déchaîne les autans et tonne sur nos têtes.

M. Aignan, dans sa traduction d'Homère, livre douzième de l'*Iliade*, nous offre deux vers que l'on peut rapprocher de ceux-ci :

Telle quand l'aquilon dans les airs se déchaîne,
La grêle, à grains pressés, bat et blanchit la plaine.

(*Note de l'Éditeur.*)

(12) Traduction de M. Delille :

Tels, près de l'Éridan ou dans ces lieux si beaux
Que l'aimable Athésis arrose de ses eaux,

Autour d'eux déployant leurs ombres solennelles,
De deux chênes égaux les tiges fraternelles
S'élèvent à la fois et balancent dans l'air
Leur front que n'a jamais déshonoré le fer.

Cette comparaison est imitée de celle-ci d'Homère, traduite par M. Aignan, livre XII de l'*Iliade* :

Tels, au sommet d'un mont qui se perd dans les nues,
Deux pins, enorgueillis de leurs cimes chenues,
A la terre fixés par des liens profonds,
Opposent aux autans le calme de leurs fronts.

(*Note de l'Éditeur.*)

(13) Traduction de M. Delille :

D'un simple dard alors il n'arme point son bras ;
Qu'eût fait un simple dard ? mais une énorme lance
Qui de son bras nerveux part avec violence,
Plus prompte que l'éclair, suit son bruyant essor :
Vainement sa cuirasse et ses écailles d'or
Protègent le Troyen ; il tombe sous ce foudre,
Et son corps gigantesque est couché dans la poudre.
Sous son énorme poids la campagne gémit,
Son bouclier résonne, et l'air au loin frémit :
Telle aux rives de Baie, antique enfant d'Eubée,
Dans le golfe de Cume avec fracas tombée,
Une masse de roc qu'unit un dur ciment
Ébranle au loin la rive en son noir fondement :
Inarime en frémit, et du géant Typhée
Presse d'un nouveau poids la poitrine étouffée ;
L'air en tremble ; la mer craint un second chaos,
Et de son vieux limon noircit au loin les flots.

(*Note de l'Éditeur.*)

(14) On a reproché à Virgile de n'avoir point consacré dans ses écrits les noms de ses amis, ni même celui d'Horace, qui le loue en divers endroits de ses œuvres: quelques personnes s'imaginent cependant qu'Horace est ici désigné sous le nom de Créthée.

(15) Traduction de M. Delille :

Ainsi, quand de chasseurs un escadron nombreux
Entoure un fier lion; dans sa colère horrible,
Vaincu mais menaçant, effrayé mais terrible,
Retenu par la honte, écarté par la peur,
Il éprouve à la fois et répand la terreur :
Tel l'orgueilleux Turnus, qu'un fier courroux dévore,
En cédant aux Troyens les épouvante encore.

Cette comparaison est imitée de celle-ci du onzième livre de l'*Iliade*, traduite par M. Aignan :

Tel un lion farouche et pressé par la faim,
Au bercail assiégé croit l'assouvir enfin,
Quand les chiens vigilans et les bergers fidèles
Du monstre repoussant les attaques cruelles,
Sauvent de sa fureur les timides troupeaux;
Sa rage se consume en stériles assauts.
De toutes parts, des mains de vengeance animées,
Lancent sur lui les traits, les torches enflammées;
Il frémit, il s'étonne, et quand le jour paroît,
Lentement se retire au sein de la forêt.

Elle a été imitée aussi, mais moins heureusement, par l'Arioste, dans le *Roland furieux*, ch. XII, st. 77 et 78, et ch. XVIII, st. 22.

(*Note de l'Éditeur.*)

(16) Homère, au seizième livre de l'*Iliade*, nous offre une magnifique peinture d'un héros accablé par le nombre. Nous empruntons toujours la traduction de M. Aignan :

Cependant sur Ajax éclate la tempête;
Son casque cède aux coups et gémit sur sa tête.
Son épaule fléchit sous son lourd bouclier;
Jupiter et Pergame accablent un guerrier.
Épuisé, haletant, il se débat encore;
Mais son bras s'affoiblit, son front se décolore;
La sueur à grands flots l'inonde, et du trépas
Le spectre épouvantable erre devant ses pas.

Virgile a conservé dans son imitation l'harmonie et la force de l'original, et il a plus soigné les détails. Voici la traduction de ce morceau par M. Delille :

De traits multipliés une horrible tempête
Retentit sur son corps, siffle autour de sa tête;
Son bouclier d'airain lui-même a succombé,
Et de son front hautain son panache est tombé.
Point de paix, point de trêve; acharné sur sa proie,
Le terrible Mnesthée à grands coups le foudroie.
Son bras languit, son fer trahit ses vains efforts,
La sueur en longs flots coule de tout son corps;
Sa bouche est haletante, et sa brûlante haleine
De ses flancs palpitans ne sort plus qu'avec peine.

Le Tasse, au neuvième chant de la *Jérusalem*, représente Aladin dans une situation semblable :

« Cependant le sultan a fait tout ce que peut la force d'un mortel : à présent sa vigueur est épuisée; il n'est plus que sang,

que sueur; une respiration lourde et pesante gêne sa poitrine et agite ses flancs; son bras oppressé languit sous le poids de son bouclier; son fer dans sa main ne tourne plus qu'avec lenteur; il a perdu son tranchant, il meurtrit et ne coupe plus. »

Il est aisé de reconnoître que cette dernière pensée n'est pas d'Homère, mais bien de son imitateur.

(*Note de l'Éditeur.*)

L'ÉNÉIDE.

LIVRE DIXIÈME.

ARGUMENT.

Jupiter assemble dans son palais le conseil des dieux. Vénus et Junon se plaignent à lui tour à tour, et se font l'une à l'autre les plus vifs reproches. Après avoir fait des efforts inutiles pour les réconcilier, le Père des dieux déclare qu'il n'embrassera le parti ni de l'une ni de l'autre, et qu'il abandonnera aux Destins le succès de la guerre. Les Rutules préparent une seconde attaque, et les Troyens se disposent à se défendre. Énée revient enfin avec une armée auxiliaire et une flotte de trente vaisseaux. Les nymphes dans lesquelles ses vaisseaux ont été métamorphosés vont à sa rencontre et l'avertissent du danger que courent les Troyens qu'il a laissés dans le camp. Il avance, prend terre malgré Turnus, et range son armée en bataille sur le rivage. Les Rutules accourent et engagent un grand combat. Pallas est tué par Turnus. Énée venge sa mort, en faisant un horrible carnage des ennemis; et Ascagne sort du camp pour joindre ses troupes à celles de son père. Junon tremble que Turnus ne périsse dans cette action; elle envoie un fantôme léger devant lui. Ce fantôme, semblable à Énée, s'éloigne à mesure que Turnus le suit, et monte sur un vaisseau pour engager le prince Rutule à y monter. A peine Turnus y est-il entré, que Junon coupe elle-même le câble qui retenoit ce navire; aussitôt il s'éloigne, et aborde près de la ville d'Ardée.

Pendant l'absence de Turnus, Mézence prend le commandement et répand la terreur parmi les Troyens. Énée combat

Mézence et le blesse; mais Lausus, fils du tyran, lui sauve la vie et le met à couvert sous son bouclier. Lausus est la victime de sa tendresse filiale, il tombe sous la main d'Énée. Mézence, qui s'étoit retiré du combat, apprend la mort de son fils et veut le venger : il remonte à cheval, marche contre Enée, se mesure une seconde fois avec lui, succombe et meurt.

CEPENDANT le palais de l'Olympe s'ouvre; le Père tout-puissant des dieux et des hommes appelle auprès de lui toutes les divinités dans cette demeure étoilée, d'où il voit sous lui tout l'univers. Il arrête ses regards sur le camp des Troyens et sur l'armée des Latins. (1)

Les dieux s'asseyent autour de son trône, et il leur parle ainsi :

« Suprêmes habitans des cieux, pourquoi avez-vous changé de résolution? pourquoi la division règne-t-elle parmi vous? J'avois défendu que l'Italie s'armât contre les Troyens. D'où vient cependant cette discorde qui trouble les deux nations? quelle terreur, quel sujet leur met aux uns et aux autres les armes à la main? Un temps viendra, ne l'avancez point, où la fière Carthage s'ouvrira les Alpes, et menacera d'une ruine entière les murs du Capitole. Vous pourrez alors saisir cette occasion de faire éclater vos haines mutuelles; suspendez aujourd'hui vos querelles et vos inimitiés. » Vénus répondit :

« Roi du monde et des dieux! car enfin aujourd'hui (2)
De quel autre que vous puis-je implorer l'appui?

Vous voyez nos malheurs, jusqu'à quel licence
Du superbe Turnus s'emporte l'insolence.
C'est peu que ses coursiers dans les champs des combats
Écrasent les Troyens renversés sous ses pas;
Les portes de leurs murs, les remparts de leur ville
Sont contre sa fureur un refuge inutile:
Dans leurs fossés sanglans les morts sont entassés.
Énée absent l'ignore. Eh! n'est-ce point assez
Qu'Ilion une fois ait péri par la flamme?
Faut-il trouver par-tout les malheurs de Pergame?
De ses nobles bannis le reste infortuné
A d'éternels assauts est-il donc condamné?
Troye à peine renaît de sa cendre immortelle,
Des ennemis nouveaux renaissent avec elle!
Que dis-je? Soulevant les habitans d'Arpos,
Le fougueux Diomède est las de son repos;
Il faut m'attendre encore à ses coups sacriléges:
Le sang de Jupiter n'a plus de priviléges.
Ah! si malgré vos lois, si malgré les destins,
Leur audace aborda les rivages latins,
Otez-leur votre appui, retirez vos miracles;
Mais si, fendant les flots sur la foi des oracles,
Ils n'ont fait qu'obéir, en traversant les mers,
Aux puissances des cieux, à celles des enfers,
Qui donc peut vous soumettre à son vœu téméraire,
Et créer des destins au gré de sa colère?
Rappellerai-je ici les élémens armés,
Leurs malheureux vaisseaux par les feux consumés,
Éole et ses fureurs, Iris et ses messages?
C'étoit trop peu des feux, des flots et des orages;
L'Enfer restoit encore; et voilà qu'Alecton,
S'élançant en courroux des gouffres de Pluton,

De ses fatales mains sème en tous lieux la guerre!
Je ne vous parle plus du sceptre de la terre;
Nous l'espérions jadis dans les jours du bonheur;
Un tel orgueil, hélas! ne sied plus au malheur:
La victoire dépend de votre main puissante.
Mais, par les saints débris de Troye encor fumante,
Puisqu'une haine injuste, insultant ces débris,
Leur ferme l'univers, que l'enfant de mon fils,
Aux rigueurs du destin s'il faut livrer son père,
D'un héros malheureux console au moins la mère!
Souffrez que mon amour ne l'abandonne pas
Au tumulte des camps, aux hasards des combats.
J'ai Paphos, Amathonte, et les bois de Cythère;
Permettez qu'en ces lieux un bosquet solitaire,
De ses jours ignorés dépositaire obscur,
Lui procure un destin moins brillant, mais plus sûr.
Que la terre obéisse à la fière Carthage;
A sa grandeur jalouse il ne peut faire ombrage:
Eh! que peut un enfant du fond de ces déserts?
Voilà donc notre sort après tant de revers!
Hélas! de quoi nous sert qu'un dieu, sauveur de Troye,
Ait arraché des feux une si belle proie,
D'avoir sur tant de mers, tant de bords étrangers,
De la terre et des eaux épuisé les dangers,
Si, traînant en tous lieux leur misère importune,
Ils ont changé de ciel sans changer de fortune?
Ah! s'il falloit périr, ne valoit-il pas mieux
Mourir où périt Troye, où sont morts nos aïeux?
Non, ce n'est plus un trône où les Troyens prétendent,
C'est le choix des malheurs que leurs pleurs vous demandent:
Rendez-leur les combats, rendez-leur les assauts,

Et la rage des Grecs, et leurs mille vaisseaux;
Qu'ils puissent, en mourant, voir encor le Scamandre,
Combattre encor pour Troye, et mourir sur sa cendre. »

(*)

« Pourquoi, dit Junon furieuse, m'obligez-vous de rompre le silence, et de dévoiler ici les justes sujets de mon ressentiment? Qui d'entre nous a obligé votre Énée de faire la guerre au roi Latinus? La prophétesse Cassandre l'a envoyé en Italie, je le veux; mais l'avons-nous forcé de quitter son camp, d'exposer sa vie sur le Tibre, de confier à un enfant le soin de la guerre et la garde de ses murs, enfin, de soulever les Étruriens, et de troubler des nations tranquilles? Est-ce quelque divinité, est-ce moi qui l'ai mis dans le danger qu'il court? Junon a-t-elle encore envoyé pour cela Iris sur la terre? Les Italiens sont injustes de porter le feu dans la nouvelle Troye! Turnus est injuste sans doute de défendre son pays et ses états! le fils de Pilumnus et de la déesse Vénilie est criminel de ne pas souffrir qu'on le bannisse du royaume de ses ancêtres! Quoi! les Troyens auront le droit de s'armer contre les Latins, de s'établir dans des terres étrangères, et d'y exercer d'horribles brigandages! ils pourront se choisir à leur gré des beaux-pères! ils enlèveront les épouses des bras de leurs époux! ils demanderont la paix à main armée!

(*) Delille.

Vénus pourra supposer un nuage à la place de son fils, pour le dérober à la fureur des Grecs! on changera pour elle des vaisseaux en nymphes! et il me sera défendu de prêter quelque secours aux Rutules!

« De vos murs investis (3)
Votre fils est absent : accusez votre fils.
Vous avez Amathonte, et Paphos et Cythère :
Pourquoi venir braver une cité guerrière?
On se plaint du malheur de vos Troyens chéris :
Est-ce moi qui l'ai fait, ou bien votre Pâris?
Est-ce moi qui causai la fière jalousie
Qui fit combattre ensemble et l'Europe et l'Asie?
Est-ce moi que l'on vit, par d'indignes secours,
Dans Sparte protéger d'adultères amours?
Me vit-on allumer, pour embraser la terre,
Au flambeau de l'amour les torches de la guerre?
C'est alors qu'il falloit, écoutant vos frayeurs,
Pour prévenir leurs maux, prévenir leurs fureurs :
Aujourd'hui que vous presse un repentir stérile,
Le reproche est injuste, et la plainte inutile. » (*)

Ainsi parloit Junon ; la querelle des deux déesses partagea la troupe céleste, et un murmure confus s'élevoit déjà dans l'auguste assemblée.

Tel du vent précurseur des tempêtes futures
Dans les bois frémissans préludent les murmures. (**)

(*) Delille. (**) Delille.

Mais le Dieu tout-puissant, le maître absolu de l'univers, fit entendre sa voix.

Du ciel respectueux les bruits confus s'appaisent,
Dans les plaines de l'air les tempêtes se taisent;
Les bois sont sans zéphirs, les vagues sans fureur,
Et la terre en silence attend avec terreur. (*)

« Écoutez-moi, dit-il, et gravez mes paroles dans vos esprits. Puisque vos discordes éternelles ne permettent pas que la paix se rétablisse entre les Troyens et les peuples d'Ausonie, dès aujourd'hui je regarderai du même œil ces nations rivales; Troyens ou Rutules, tous seront égaux devant moi, et je les laisse agir librement, quelles que soient leurs espérances et leurs prétentions. Que le siége de la nouvelle Troye doive être fatal aux Italiens, ou que les Troyens, abusés par des oracles mal expliqués, courent à leur perte, je ne favoriserai aucun parti; je ne garantis point les Rutules; je laisse aux uns et aux autres le succès que doivent avoir leurs entreprises : je suis le même Jupiter pour tous, et la guerre se terminera au gré des destinées. »

Il jure par le Styx, par son onde fatale,
Par les feux éternels de la rive infernale;
Il se lève, et d'un signe il ébranle les cieux.
Des hauteurs de son trône il descend; et les dieux,

(*) Delille.

Entourés des rayons de sa toute-puissance,
Jusque dans son palais le suivent en silence. (*)

Cependant les Rutules investissent toutes les portes du camp troyen, et se disposent à le forcer et à mettre le feu aux palissades. Les malheureux assiégés, réduits à un petit nombre, se présentent tristement sur les remparts. Les principaux chefs raniment leur courage et leur espoir. Acmon, le premier, les excite, par son exemple, à une vigoureuse défense. Ce guerrier, né dans la ville de Lyrnesse, digne fils de Clytius, digne frère de Mnesthée, fait tomber sur les ennemis une roche énorme. Tous s'empressent de l'imiter; les uns lancent des flèches, les autres jettent des torches embrasées; une partie font pleuvoir des pierres du haut des murs. Parmi tous les capitaines, on remarque le jeune Ascagne, justement aimé de Vénus; de sa belle tête découverte, on voit tomber sur son cou, aussi blanc que la neige, sa chevelure flottante, nouée d'un ruban doré. Il brille au milieu de ceux qui l'environnent, comme une perle enchâssée dans de l'or, ornement du cou ou de la tête, ou comme l'ivoire, que la main de l'ouvrier a entouré de bois de Térébinthe. Près de lui étoient Capys, qui a donné son nom à Capoue, capitale de la Campanie, et Mnesthée, fier d'avoir chassé Turnus du sein de la ville.

(*) H. Gaston.

Pendant que tous ces illustres Troyens partagent entre eux l'honneur de défendre leur ville, Énée revenoit et voguoit sur le Tibre. Tarchon avoit reçu avec joie l'offre de son alliance, et toute la flotte étrusque, ravie de l'accomplissement de l'oracle, suivoit avec joie sur les eaux un général étranger. Le vaisseau qui portoit le prince Troyen et le jeune Pallas avoit pour ornement à sa proue deux lions phrygiens qui sembloient le tirer; au-dessus s'élevoit le mont Ida, dont l'aspect rappeloit aux Troyens fugitifs un agréable souvenir. (4)

Apprenez-moi maintenant, ô Nymphes de l'Hélicon ! quels chefs et quels peuples accompagnoient Énée sur la flotte étrusque.

Massicus paroissoit le premier sur un vaisseau dont la proue représentoit un tigre; il conduisoit mille soldats de *Clusium* et de *Cose*, armés de flèches et de javelots. Le farouche Abas commandoit neuf cents guerriers couverts d'armes éclatantes, que lui avoient fourni la ville de Populonie et l'île d'Elva, féconde en mines de fer : on voyoit à la poupe de son navire un Apollon doré. Un bataillon nombreux, armé de lances, venoit de Pise, ville d'Étrurie, fondée par des habitans des bords de l'Alphée; elle obéissoit à cet Azilas,

Dont le talent suprême
Sait lire l'avenir dans le flanc des taureaux,
Dans les feux de l'éclair; qui de tous les oiseaux

Connoît les vols divers et les divers langages,
Et du ciel aux humains révèle les présages. (*)

Astur, adroit à manier un cheval, étoit à la tête de trois cents hommes de Cérète et des bords du Mincio. Je ne te passerai point sous silence, brave Cyniras, chef des Liguriens, ni toi fils de Cycnus, illustre Cupavon, qui n'as à tes ordres qu'un petit nombre de soldats, tous d'une taille égale.

Privé de Phaéton, près de ses tristes sœurs,
Cycnus vint, par ses chants, consoler ses douleurs;
Et l'arbre fraternel, agitant son feuillage,
Mollement sur sa tête inclina son ombrage;
Il blanchit dans le deuil, et, cygne harmonieux,
Il redit Phaéton en montant vers les cieux.
Son fils et ses soldats, sous la rame en cadence,
Hâtent le lourd Centaure : en grondant il s'élance,
Semble d'un large roc menacer ses rivaux,
Et d'un rapide airain il sillonne les flots. (**)

Le fils du Tibre et de la prophétesse Manto, le brave Ocnus, amenoit des troupes de son pays. C'est lui, ô Mantoue! qui a bâti tes murs, et qui t'a donné le nom de sa mère. L'illustre Mantoue se glorifie de plus d'un fondateur, tous d'une origine différente. Elle comprend trois tribus; chaque tribu commande à quatre peuples; elle commande à tous : mais cette capitale tire ses

(*) Delille. (**) H. Gaston.

principales forces de l'Étrurie. Cinq cents soldats viennent des rives du Mincio, de ce fleuve couronné de roseaux, et fils du lac Bénacus ; ils suivent Aulétès sur un vaisseau à cent rames :

Un vieux Triton le porte, et sa conque bruyante
Surmonte encor le bruit de la vague écumante :
La mer même s'effraie à ce terrible son.
Joignant des traits humains aux formes d'un poisson,
La moitié de son corps va se cacher dans l'onde,
Et sous ses larges flancs la mer blanchit et gronde. (*)

Tels étoient les chefs des trente vaisseaux qu'Énée ramenoit du pays des Étruriens.

Déjà la nuit régnoit sur la terre, et la lune dans son char vagabond avoit parcouru la moitié de sa carrière. Énée, que l'inquiétude empêchoit de se livrer au sommeil, conduisoit lui-même le gouvernail de son vaisseau. Tout à coup, les Nymphes, qui de navires avoient été tranformées en déesses des eaux, vinrent à sa rencontre.

Cymodoce, à ses sœurs prêtant son éloquence,
Vers le vaisseau royal légèrement s'élance ;
Une main sur la poupe, et l'autre sous les flots,
Des malheurs qu'il ignore elle instruit le héros :
« Veilles-tu, fils des dieux ? Ah ! lui dit-elle, veille ! (5)
Le temps presse ; malheur au nocher qui sommeille !
Reconnois de l'Ida ces pins religieux,
Ces vaisseaux qui portoient et ton père et tes dieux !

(*) Delille.

Lorsque dans notre sein une fureur impie
Fit voler le bitume et la flamme ennemie,
Cybèle, dans le port, vint briser nos liens.
Nymphes des mers, toujours chérissant les Troyens,
Nous t'appelions encore de nos grottes profondes,
Et nos yeux inquiets te cherchoient sur les ondes. (*)

« Ascagne est assiégé et vivement pressé par les Latins. La cavalerie arcadienne et les troupes étrusques que tu avois envoyées devant toi sont arrivées où tu leur avois ordonné de s'arrêter; mais Turnus se prépare à leur couper le passage, et à empêcher qu'elles ne rejoignent l'armée d'Iule.

« Courage! hâte-toi. Dès l'aube matinale,
Fais armer tes soldats; prends l'égide fatale
Dont Vulcain a pour toi trempé l'or et l'airain.
Demain, tu peux en croire un présage certain,
Demain, l'astre du jour, du haut de sa carrière,
Verra tes ennemis couchés dans la poussière. » (**)

Elle dit, et, savante dans l'art de naviguer, elle pousse la poupe du vaisseau d'Énée. Il vole aussitôt sur les ondes plus rapidement que la flèche qui devance les vents, et les autres le suivent avec la même vîtesse. Énée surpris, admire ce prodige, et en conçoit cependant un heureux présage. « O mère des dieux! auguste Cybèle, s'écria-t-il en élevant les mains vers le ciel, vous

(*) H. Gaston.

(**) H. Gaston.

qui chérissez Dindyme, qui protégez les villes fortifiées de tours, vous dont le char est traîné par deux lions, c'est vous qui me mettez aujourd'hui les armes à la main ; rendez-moi cet augure favorable, et daignez être encore la déesse tutélaire des Phrygiens ! »

Cependant la lumière croissoit. Énée ordonne à ses soldats de se tenir prêts à combattre. De loin il aperçoit son camp et ses chers Troyens ; aussitôt il élève son bouclier, et le fait briller à leurs yeux. Les Troyens, le voyant à leur tour, jettent de grands cris du haut des murs ; leur espérance se ranime et rallume leur courage : ils lancent une nuée de flèches qui font retentir l'air de leurs sifflemens.

Tels, fuyant du Strymon les humides marais,
S'excitant à grands cris, des bataillons de grues
Forment un long cordon qui sillonne les nues. (*)

Turnus et ses soldats admirent cette joie soudaine et ces cris d'alégresse ; mais ils cessent de s'étonner en tournant leurs regards du côté du fleuve, et à l'aspect de cette nombreuse flotte qui s'avance et s'apprête à lancer ses guerriers sur le rivage.

Le héros à leur tête anime leurs efforts ;
Son casque étincelant, son aigrette ondoyante,
Dardent en longs éclairs leur lumière effrayante ;

(*) H. Gaston.

Son bouclier vomit des torrens de clarté :
Telle d'un rouge ardent, lugubre, ensanglanté,
La nuit, dans l'air brûlant, la comète étincelle ;
Telle, apportant la soif et la fièvre cruelle,
De l'ardent Sirius l'astre pernicieux
Vient embraser la terre et dessécher les cieux. (6) (*)

Turnus, à cette vue, n'en devient que plus ardent, et songe à les empêcher d'aborder. « Amis, dit-il à ceux qui le suivent, la fortune vous offre ce que vous desiriez ; la victoire est dans vos mains : que chacun de nous songe à son épouse et à ses foyers ; rappelez-vous les exploits et la valeur de vos ancêtres, courons vers le fleuve, attaquons les ennemis tremblans, sans leur donner le loisir de se reconnoître, et lorsqu'ils descendront sur le rivage d'un pied chancelant : la fortune seconde l'audace. » En parlant, il songe aux troupes qu'il choisira pour s'opposer à la descente des alliés, et à celles qu'il laissera autour du camp.

Énée, de son côté, ordonne de jeter des ponts pour le débarquement : les uns cherchent des endroits où, à la faveur du reflux des vagues, ils puissent passer à gué ; les autres s'appuient sur leurs rames, et sautent sur le sable. Tarchon trouve une anse qu'il croit favorable pour son dessein ; il n'y voit point bouillonner les flots ;

(*) Delille.

mais l'onde tranquille vient frapper le rivage sans bruit et sans courroux : c'est de ce côté qu'il fait tourner les proues. « Amis, dit-il aux rameurs, faites force de rames, poussez vivement vos vaisseaux ; que vos proues fendent cette terre ennemie, et que le navire se trace lui-même dans le sable un profond sillon ; qu'il se brise même s'il le faut, pourvu que je gagne la terre. » Alors on s'anime, on redouble d'efforts, les rames portent rapidement les galères sur les flots écumans jusqu'au rivage.

Tous, d'un commun effort, ont lancé leurs vaisseaux :
Leurs becs frappent le bord, il s'ouvre ; et leur carène
Libre enfin du péril vient s'asseoir sur l'arène.
Mais toi, brave Tarchon, le tien fut moins heureux :
Rencontré dans son cours par un roc désastreux,
Sur son dos inégal quelque temps mal assise
Sa carène pendante, ébranlée, indécise,
De son poids chancelant fatigue en vain les flots,
S'ouvre, et livre à la mer soldats et matelots.
Ils luttent à travers les débris du naufrage,
Et le flot qui revient les arrache au rivage. (*)

Turnus, sans perdre de temps, accourt avec toute son armée, et présente le combat aux troupes étrusques.

Le signal se donne. Énée taille d'abord en pièces les milices latines, après avoir tué Théron, leur chef, qui avoit osé l'attaquer. Encouragé par

(*) Delille.

ce premier succès, qui lui paroît d'un bon augure, il tue les deux frères Cissée et Gyas, tous deux d'une taille énorme : rien ne put les garantir, ni leur force prodigieuse, ni les armes d'Hercule, ni l'honneur d'être fils de Mélampe, autrefois compagnon de ce fameux héros. Énée enfonce son javelot dans la bouche de Pharon, qui l'ouvroit pour lui faire de vaines menaces; il frappe mortellement Lycas, qui, après la mort de sa mère, avoit été tiré de son sein, et consacré à Apollon, dieu de la médecine. Le prince Troyen, ayant pris des mains d'Achate ces mêmes traits dont il accabloit les Grecs dans les champs d'Ilion, fait tomber à ses pieds les plus vaillans chefs de l'armée ennemie. Tandis qu'il fait marcher devant lui l'épouvante et la mort, tandis que le sang ruisselle et que la Discorde triomphe de toutes parts, Halésus, suivi des Aurunces, accourt avec Messape, à la tête de ses cavaliers, au secours des Latins. Le champ de bataille est disputé par les Ausoniens et par les Troyens, qui se chargent et se repoussent tour à tour. (7)

Tels dans les champs des airs luttent deux vents égaux,
Les courans opposés, les nuages rivaux,
Soutiennent sans céder leur choc opiniâtre : (8)
Tels Troyens et Latins, sur ce sanglant théâtre,
Se poussant, s'approchant, s'éloignant de la mer,
Luttent pied contre pied, le fer contre le fer. (*)

(*) Delille.

Les cavaliers Arcadiens ayant mis pied à terre dans un endroit où les eaux d'un torrent avoient amassé des pierres et des arbres déracinés, ne purent soutenir l'effort des Latins, parce qu'ils n'étoient pas accoutumés à ce genre de combat; ils prirent la fuite sans résistance. Pallas indigné emploie, pour les ramener à leur devoir, les prières, les reproches et les menaces. « Arrêtez, compagnons, arrêtez, je vous en conjure, par vous, par vos belles actions, par le nom de mon père Évandre, par ses exploits que je me sens le courage d'imiter. Forcez cet épais bataillon; c'est à travers ce gros d'ennemis qu'il faut avec moi vous frayer une route pour retourner glorieusement dans notre patrie. Sont-ce des dieux que nous devons combattre? Mortels, nous n'avons pour ennemis que des mortels. Nous avons autant d'ame, autant de bras qu'eux. D'un côté, l'espace immense des mers met à notre fuite un obstacle invincible; de l'autre, la terre nous refuse toute retraite. Fuirons-nous sur les flots? ou chercherons-nous un asile dans la nouvelle Troye? »

Aussitôt il s'élance au milieu des ennemis qui s'unissent en vain pour l'accabler. Lagus, Hélénus, Hisbon, tombent sous ses coups; il foudroie le fils du roi Rhétus, cet Anchémolus qui avoit osé souiller le lit de sa belle-mère. Vous fûtes aussi ses victimes, Laride et Thymber, enfans de Daucus, vous dont la ressemblance parfaite causoit à vos

parens de l'embarras et une agréable erreur. Mais Pallas mit en ce jour funeste une cruelle différence entre vous : (9) son cimeterre tranche ta tête, malheureux Thymber; et toi, Laride, tu vois tomber en même-temps ta main : tes doigts mourans remuent encore, et semblent chercher à manier l'épée. L'exemple de Pallas ranime ses troupes : le repentir et la honte les font retourner au combat. (10)

Rhétus au fer mortel de lui-même se livre,
Et de l'heureux Ilus sa mort sauve les jours;
La lance de Pallas alloit trancher leur cours
Lorsque Rhétus, fuyant sur son essieu rapide
Les armes de Teuthras et son frère intrépide,
Intercepte le coup, et, mourant pour autrui,
Tombe et périt d'un trait qui n'étoit pas pour lui.

Ainsi, lorsqu'un berger a de la flamme avide (11)
Dispersé dans les bois la semence rapide,
De rameaux en rameaux par les vents emporté
Le vaste embrasement s'étend de tout côté;
Lui, du haut d'un rocher voit leurs touffes brûlantes,
Et suit d'un œil content les flammes triomphantes:
Ainsi, brave Pallas, tout s'enflamme à ta voix,
Et les tiens à l'envi secondent tes exploits. (*)

Cependant Halésus vient les attaquer, et avant de joindre Pallas, il envoie dans la demeure de Pluton un grand nombre de guerriers.

(*) Delille.

Écoutant de son cœur les alarmes trop sûres,
(Le cœur devine mieux souvent que les augures)
Le père d'Halésus le cacha dans les bois;
Mais quand du Sort lui-même il eut subi les lois,
La Parque, sur son fils jetant sa main cruelle,
A Pallas dévoua sa victime nouvelle. (*)

« Dieu du Tibre, s'écria Pallas, si, par ton secours, je puis de ce javelot percer le cœur d'Halésus, je suspendrai ses armes et ses dépouilles à un des chênes qui bordent ton rivage. » Le dieu exauça cette prière. Halésus, en couvrant Imaon de son bouclier, se découvrit lui-même, et s'offrit tout entier au trait du prince d'Arcadie.

Mais Lausus ne laisse pas à ses troupes le temps de s'effrayer et de se décourager de la mort de ce héros. Il renverse Abas, le plus grand obstacle à sa victoire; il taille en pièces une multitude d'Étrusques et d'Arcadiens. Et vous, vous tombez aussi sous ses armes terribles, guerriers Troyens, que celles des Grecs avoient épargnés. La valeur des deux chefs et de leurs soldats est égale; on s'approche en foule, on se presse, et les bataillons sont si serrés qu'on peut à peine se servir de ses armes. Pallas, à la tête des Arcadiens, Lausus, suivi des Rutules, s'empressent et s'avancent l'un contre l'autre; tous deux beaux, tous deux brillans et presque du même âge, tous deux, hélas!

(*) Delille.

condamnés à ne revoir jamais leur patrie. Le père des dieux ne permet pas cependant qu'ils mesurent ensemble leurs forces : chacun d'eux doit périr dans ce combat de la main d'un ennemi plus illustre encore. La sœur de Turnus vient l'avertir de secourir Lausus ; et aussitôt Turnus perce les bataillons les plus épais pour voler à son secours. Il s'adresse aux Rutules : « C'est à moi, dit-il, c'est à moi seul de combattre Pallas ; retirez-vous, Pallas m'est réservé ; je voudrois que son père même fût témoin de notre combat. » Aussitôt tous les rangs s'écartent, et abandonnent le champ libre aux deux rivaux. Pallas, surpris de la prompte obéissance des Rutules, regarde Turnus, fixe sur lui les yeux, le parcourt tout entier d'un air menaçant, et lui répond avec fierté : « Je t'enlèverai aujourd'hui de glorieuses dépouilles, ou je me signalerai par une mort illustre. Mon père attend de moi l'un ou l'autre ; cesse de me menacer. » Il dit, et s'avance seul dans la carrière. Tous les Arcadiens sont glacés d'effroi. Turnus saute de son char, et marche à pied contre son ennemi : il s'élance,

Et, tel qu'un fier lion qui, dans un pré lointain,
Voit un taureau farouche, au front large et hautain,
Préparer au combat sa corne menaçante,
Part, les crins hérissés et la gueule écumante : (*)

(*) Delille.

Tel le Rutule fond sur Pallas. Le fils d'Évandre le voyant à la portée du javelot, veut essayer si la fortune ne l'aidera point, si elle ne suppléera point à l'inégalité de ses forces, et fait cette prière : « Favorise, grand Alcide, mon entreprise audacieuse, je t'en conjure par la table de mon père où tu fus autrefois reçu ; seconde mes efforts : que Turnus près d'expirer sente que Pallas le désarme, et que ses yeux mourans s'attachent sur son vainqueur ! »

Alcide, en soupirant sur le sort de ses armes,
A ce cri suppliant répondit par des larmes.
« Mon fils, lui dit alors l'Arbitre des destins,
Quelques jours sont à peine accordés aux humains ;
Le Sort, qui leur fixa le terme inévitable,
Rendit d'un temps si court la perte irréparable ;
Mais se survivre encor par de nobles travaux,
C'est le prix des vertus, c'est le sort des héros.
Combien vit Ilion d'illustres funérailles !
Mon fils même, mon fils, l'appui de ses murailles,
Sarpedon y périt, et Turnus, à son tour,
Aux Enfers appelé, touche à son dernier jour. »
En achevant ces mots, le maître du tonnerre
Détourne ses regards loin des champs de la guerre. (*)

Pallas lance son javelot et tire aussitôt après l'épée. Le javelot va frapper le bord du bouclier, le perce au haut de la cuirasse de Turnus, et lui

(*) H. Gaston.

effleure l'épaule. Mais Turnus, à son tour, balance quelque temps une redoutable javeline : « Vois, dit-il, en la lançant, si mon dard pénètre mieux que le tien. » La javeline part, perce le bouclier de Pallas, malgré tous les cuirs dont il est composé, malgré les lames de fer et d'airain qui le couvrent, traverse aussi rapidement son épaisse cuirasse, et s'enfonce dans sa poitrine. Le malheureux Pallas retire le trait fatal de sa profonde blessure; mais, par la même voie, il perd son sang et sa vie; il tombe: dans sa chûte ses armes rendent un son éclatant, et d'une bouche ensanglantée il mord la poussière d'une terre ennemie.

Turnus s'approchant de son ennemi, dit aux Arcadiens : « Écoutez mes paroles et rapportez-les fidèlement à Évandre. Je lui renvoie son fils tel qu'il mérite de le revoir. J'accorde à Pallas les honneurs de la sépulture et la dernière consolation : il lui en coûte cher d'avoir reçu Énée dans ses états. » En achevant ces mots, il appuie le pied gauche sur le corps de son rival, et lui enlève son superbe baudrier, sur lequel le fameux Eurytion avoit gravé l'attentat des Danaïdes, qui, la première nuit de leurs noces, ensanglantèrent le lit conjugal. Turnus triomphe, il s'enorgueillit de cette brillante dépouille.

. . . .

Fatal aveuglement !
Combien de son bonheur l'homme aisément s'enivre!
Sans prévoir l'avenir au présent il se livre.

Hélas! le moment vient, il ne tardera pas,
Où l'orgueilleux Turnus paîra cher ce trépas,
Et, teignant de son sang ces marques de sa gloire,
Maudira, mais trop tard, sa fatale victoire.
Cependant de Pallas les amis gémissans
Poussent en longs sanglots de lugubres accens,
L'environnent en foule, et, l'arrosant de larmes,
Rapportent ce guerrier étendu sur ses armes.
O cher et triste objet! ô combien ton cercueil
Va porter chez Évandre et de gloire et de deuil!
Hélas! à peine entré dans la lice guerrière,
La mort avant le temps vient finir ta carrière!
Console-toi; le Sort, en abrégeant son cours,
Ajoute à ton grand nom ce qu'il ôte à tes jours. (*)

Énée apprend la mort de Pallas et le danger où sont les siens; il vole à leur secours en répandant par-tout l'effroi. Il ne cherche que Turnus : il ne voit que Pallas et son père Évandre; il se rappelle l'accueil qu'il a reçu d'eux, et l'alliance qu'il a contractée avec eux. Dans sa douleur amère, il tue en un moment les quatre fils de Sulmon, et les quatre qu'Ufens voyoit croître sous ses yeux. Il immole ces victimes aux mânes de Pallas, et veut arroser de leur sang les flammes de son bûcher. Magus ayant évité adroitement le coup de sa lance, se jette à ses genoux : « Par l'ombre de votre père Anchise, par la tête de votre fils Iule, votre chère espérance, je vous en supplie, con-

(*) Delille.

servez un fils à son père et un père à son fils. J'ai une superbe maison, j'ai des sommes d'or et d'argent en lingots et en monnoie, que la terre récèle; ce n'est pas ma mort qui fera pencher la victoire de votre côté; un seul homme immolé ne peut mettre dans les événemens une si grande différence. » « Garde, garde pour tes enfans, répondit Énée, les trésors que tu m'offres; Turnus vient de mettre obstacle à toute composition par la mort de Pallas. Ainsi le veulent Iule et l'ombre d'Anchise. » En parlant, il saisit de sa main gauche le casque de Magus, lui courbe la tête, et lui plonge sans pitié son épée dans la gorge. Le fils d'Hémon a le même sort : Énée terrasse et tue ce prêtre d'Apollon et de Diane, couronné d'un bandeau sacré, et remarquable par ses habits superbes et l'éclat de ses armes étincelantes. Tarquitus ose se présenter à sa rencontre, Tarquitus, fils de Faune et de la nymphe Dryope : son bouclier, sa cuirasse, sont traversés par le javelot du prince Troyen; sa tête tombe dans le temps qu'il se préparoit à demander grace; et le vainqueur adresse ces paroles au tronc étendu par terre :

« Reste là, malheureux! ta mère gémissante
Au tombeau paternel ne t'enfermera pas :
Reste là; des vautours sois l'horrible repas,
Ou que des vastes mers, ta digne sépulture,
Les monstres affamés déchirent ta blessure. » (*)

(*) Delille.

Tous les chefs les plus illustres de l'armée de Turnus succombent sous la furie d'Énée : il frappe, il tue, il renverse; il est par-tout en même-temps.

Tel qu'on vit Égéon contre le roi des cieux
Élever de cent bras l'effort ambitieux,
D'épouvante et d'audace armer ses yeux farouches,
Lancer d'affreux éclairs par ses cinquante bouches,
Et, sur cent boucliers d'un fer étincelant,
Frapper un bruit pareil au tonnerre roulant;
Tel Énée, en courant sur un peuple timide,
Promène un fer sanglant, de sang toujours avide. (*)

Tandis qu'il combat, et se précipite dans la plaine, comme un brûlant tourbillon ou tel qu'un torrent impétueux, Ascagne, son fils, fait ouvrir les portes du camp, et vient le joindre avec ses troupes.

Cependant Jupiter dit à Junon : « Vous ne vous trompiez pas, ma chère et tendre épouse, Vénus soutient le courage des Troyens. Que feroient-ils sans elle, ces Phrygiens qui n'ont ni valeur, ni force, pour lutter contre l'adversité? » « O divin époux, répondit la reine des dieux, pourquoi m'affligez-vous ainsi par des paroles dures? pourquoi augmentez-vous encore par votre air sévère les peines de votre épouse? Ah! si vous m'aimiez encore comme autrefois et comme vous le devriez, vous me permettriez de soustraire Turnus aux dangers qui menacent sa tête, et de le rendre

(*) H. Gaston.

vivant à Daunus son père. Voulez-vous donc qu'il succombe, sans l'avoir mérité, sous la fureur des Troyens, lui dont Pilumne est le quatrième aïeul, qui est issu du sang des dieux, et qui a si souvent chargé vos autels de riches offrandes ? » « Si vous me demandez, reprit Jupiter, de différer la mort de Turnus, si vous croyez que cette grace soit en ma puissance, hâtez-vous de le dérober, pour un temps, à son malheureux sort : mais vous avez conçu de vaines espérances, si votre prière s'étend plus loin, si vous pensez, en un mot, que Jupiter renversera à votre gré tout l'ordre de cette guerre.» Junon répliqua les larmes aux yeux : « Si je pouvois du moins compter sur ce que vous venez de me faire entendre, et que la vie de Turnus fût pour aujourd'hui entre mes mains! Hélas! ou je m'abuse, ou ce malheureux prince a tout à craindre. Cher époux, puissé-je me tromper, puissiez-vous changer vos ordres sévères, vous dont le pouvoir est sans limite! »

La déesse, à ces mots, couverte d'une nue, (12)
De la hauteur des cieux à peine est descendue;
De ses mains (ô prodige!) un nuage animé,
En guerrier phrygien s'élance transformé.
Il a du grand Énée et la taille imposante,
Et l'armure divine, et l'aigrette flottante :
Le fantôme, en marchant, fait sonner son carquois,
Par des sons sans idée il imite sa voix.
Tels voltigent les morts sur les rivages sombres;
Telles, dans le sommeil, s'offrent les pâles ombres.

Du geste et de la voix le spectre menaçant
Dans tous les rangs provoque un rival frémissant. (*)

Turnus voyoit fuir cette ombre, et, trompé par une vaine espérance, « Où fuis-tu, disoit-il, où fuis-tu, Énée? ne renonce point à ton hymen; arrête, cette main te donnera ce que tu es venu chercher à travers les flots. » En disant ces mots, il le poursuit l'épée à la main, et ne voit pas que les vents emportent sa fausse joie.

Près du rivage, au pied d'un rocher escarpé, étoit le vaisseau qui avoit apporté Osinius, roi de Clusium; les échelles, les ponts dont on s'étoit servi dans le débarquement étoient encore dans le même état. Le faux Énée se jette dans ce vaisseau et va s'y cacher en tremblant. Turnus l'y suit en traversant rapidement les ponts, et franchissant les échelles. A peine étoit-il entré, que Junon coupe le câble et abandonne le vaisseau aux flots et aux vents. Le véritable Énée cherchoit cependant Turnus dans la mêlée, et précipitoit en courant des milliers d'hommes dans la nuit éternelle. Alors le fantôme cesse de se cacher dans l'ombre, il se présente à Turnus, s'envole dans les airs et se dissipe, tandis que les ondes emportent le navire. Les yeux de Turnus suivent dans les nues la trace du spectre fugitif, il reste dans l'étonnement; loin de marquer de la reconnoissance pour la main qui

(*) H. Gaston.

le sauve, il s'indigne du secours qu'on lui porte, et, les mains élevées vers le ciel, il s'écrie :

« O puissant Jupiter! par quel forfait affreux (13)
Ai-je pu mériter un sort si malheureux?
D'où viens-je? où vais-je? où suis-je? et comment reparoître
Aux yeux qui dans Turnus ne verront plus qu'un traître?
Ils combattoient pour moi, je les livre à la mort:
Je les entends d'ici me reprocher leur sort;
J'entends leurs cris plaintifs et leur voix expirante;
J'entends rouler les chars sur leur foule mourante!
Que faire? Malheureux! dans quel gouffre profond
Ensevelir la honte empreinte sur mon front?
Et vous, vous qui m'avez arraché du rivage,
Vents jaloux! flots cruels! j'implore votre rage;
Prenez, prenez pitié du malheureux Turnus!
Poussez-moi, jetez-moi sur des bords inconnus
Où je puisse cacher mon déshonneur extrême,
Fuir les regards des miens, l'univers, et moi-même;
Couvrez de mes débris quelques sauvages lieux,
Turnus en expirant remercira les dieux. » (*)

En faisant ces plaintes amères, il vouloit se percer de son épée, ou se précipiter dans les eaux pour retourner au combat. Deux fois il tenta l'un et l'autre, deux fois Junon l'en empêcha, et s'opposa par pitié aux effets de son désespoir. Le navire, emporté par le flux et poussé par les vents, fend les flots, aborde près d'Ardée, et rend Turnus à Daunus son père.

(*) Delille.

Pendant son absence, Mézence, par le conseil de Jupiter, prend le commandement de l'armée, et charge vivement les Troyens vainqueurs. Les Étrusques, ses anciens sujets, l'attaquent avec fureur; tous le pressent, tous le cherchent; il est lui seul l'objet de leur haine et le but de leurs traits.

Tel qu'un rocher battu par la vague orageuse, (14)
Qui, s'avançant dans l'onde et s'élançant dans l'air,
Et défiant les vents, et la foudre et la mer,
Résiste à leur fureur, insulte à leur menace:
Tel se montre Mézence.» (*)

Il étend à ses pieds quiconque ose lui résister : le champ de bataille est couvert de morts et inondé de sang autour de lui. Il terrasse Hébrus, fils de Dolichaon; il écrase sous le poids d'une pierre énorme Latagus, qui venoit à sa rencontre; il coupe d'un coup de cimeterre le jarret du lâche Palmus qui fuyoit devant lui, et donne à Lausus son casque et son bouclier. Il dévoue à la mort le Phrygien Évas, et Mimas, l'ami, le compagnon de Pâris, et le fils d'Amycus et de Théano: sa mère le mit au monde la même nuit que la reine Hécube enfanta le flambeau de Troye; Pâris mourut dans sa patrie, et Mimas, inconnu, périt dans les champs Laurentins.

(*) Delille.

Tel qu'un vieux sanglier, caché dans les forêts (15)
Qui du Vésule antique ombragent les sommets,
Ou plongé dans les joncs du marais de Laurente,
S'élance, harcelé par la meute aboyante,
Près du piége s'arrête, et, le crin hérissé,
Affronte les chasseurs dont il est menacé :
Aucun n'ose approcher; mais, à travers l'enceinte,
De leurs traits sur le monstre ils dirigent l'atteinte;
Furieux, il s'agite, et le dard impuissant
Retombe, détaché de son dos frémissant.
Tels, d'un juste courroux armés contre Mézence,
Les Toscans n'osent rien pour leur propre vengeance:
Ils l'insultent de loin par de timides cris;
Et contre eux sa fureur s'accroît de son mépris. (*)

Acron, Grec d'origine, étoit venu de l'ancienne ville de Coryte : sur le point d'allumer le flambeau de l'hyménée, il avoit quitté son amante pour se joindre à l'armée d'Énée et de Tarchon. Par-tout où paroît l'aigrette brillante de ce guerrier et l'écharpe de pourpre, présent de son épouse promise, Mézence voit les Latins en désordre s'enfuir et se renverser les uns sur les autres ;

Et, tel qu'un fier lion dont la faim vagabonde (16)
Parcourt au loin les champs et la forêt profonde,
Si d'un mont élevé se découvre à son œil
Un cerf au front superbe, un timide chevreuil,
Soudain, les crins dressés, et mugissant de joie,
Ouvre une gueule immense, arrive sur sa proie,

(*) H. Gaston.

Et, couché tout entier sur son corps palpitant,
Mord, déchire et dévore, et se gorge de sang : (*)

Tel et plus ardent, Mézence s'ouvre un passage dans les rangs ennemis, renverse le malheureux Acron qui se débat en expirant, et souille de sang ses traits brisés dans sa chûte. Orode s'enfuit à cet aspect; Mézence dédaigne de le percer dans sa fuite: il court à lui, le devance, l'attaque de front, le jette mourant sur le sable, s'appuie sur sa lance, dont il est percé, et foule d'un pied vainqueur le corps de son ennemi : « Compagnons, dit-il, ce triomphe n'est pas à dédaigner; j'ai vaincu le grand Orode. » Il pousse en même-temps un cri de joie qui lui est renvoyé par toute l'armée. « Qui que tu sois, répondit Orode, d'une voix presque éteinte, tu ne jouiras pas long-temps de ta victoire, je serai vengé : le même sort t'attend, et bientôt ce même champ te verra aussi couché sur la poussière. » Mézence reprit avec un souris mêlé de colère : « Meurs cependant : que Jupiter dispose de moi. » Il dit, et retire du corps d'Orode sa lance fumante. Les yeux d'Orode, fermés à la lumière, sont pour jamais accablés d'un sommeil de fer.

La même fureur transporte en même-temps tous les esprits, et se répand dans tous les rangs. Par-tout on combat avec le même acharnement.

(*) Delille.

Le nombre des morts et des mourans est égal dans les deux partis : on combat, on frappe, on tombe, on résiste de part et d'autre, on est tour à tour vainqueur et vaincu, et la fuite leur est à tous pareillement inconnue.

Les dieux du haut du ciel, témoins de tant d'horreurs,
Des malheureux humains déplorent les fureurs :
Mais, que dis-je ? par eux leur rage est animée ;
Vénus a ses soldats, et Junon son armée ;
Et, pressant à grands pas sa sanglante moisson,
Tysiphone au hasard les envoie à Pluton.

Tout à coup, au milieu de ce carnage immense,
Paroît, la lance en main, le terrible Mézence.
Aussi terrible aux yeux, aussi grand, aussi fier,
Que l'énorme Orion, quand de la vaste mer
Traversant à grands pas les campagnes profondes,
De sa large poitrine il domine les ondes,
Ou d'un frêne appuyant ses pas audacieux
Du pied foule la terre, et du front touche aux cieux :
Tel paroît ce héros. (*)

Énée le voit de loin, et accourt pour le combattre. Mézence le regarde, s'arrête, l'attend, et demeure ferme, immobile, inébranlable. Dès qu'il le voit à la portée du trait : « Je ne connois de Dieu, s'écrie-t-il, que mon bras et le dard que je lance ; voilà les divinités que j'implore (17). »

(*) Delille

Le trait vole aussitôt ; mais violemment repoussé par le bouclier d'Énée, il va blesser mortellement le brave Anthor, Anthor Argien, un des compagnons d'Hercule, et qui, après la mort de ce héros, avoit suivi Évandre en Italie. Il est tué d'un dard qui ne lui étoit pas destiné ; il tourne les yeux au ciel, et se souvient en mourant de sa chère patrie.

Énée à son tour lance sa javeline ; elle perce le bouclier de Mézence, malgré son épaisseur, et l'atteint au-dessus de la cuisse ; là elle perd sa force, et ne fait qu'une légère blessure. A la vue du sang du Tyrrhénien, Énée tire promptement l'épée, et le poursuit vivement.

Lausus aussitôt accourt en soupirant, et tremblant pour les jours d'un père tendrement aimé ; des larmes coulent sur ses joues. Aimable prince ! je célèbrerai ta tendresse filiale et ton action mémorable, si leur antiquité permet de les croire.

Mézence, hors d'état de combattre, se retiroit lentement, traînant avec effort son javelot enfoncé dans sa plaie, à travers son bouclier. Déjà l'épée du Troyen étoit suspendue sur sa tête, prête à le frapper. Lausus se jette entre eux, et arrête le coup ; et tandis que, pour donner le temps à son père de s'éloigner, le jeune Lausus présentoit son bouclier au vainqueur, les Rutules accourent avec de grands cris, lancent leurs traits contre Énée, et l'accablent de toutes parts.

Il s'arrête, et se couvre entièrement de la vaste circonférence de son bouclier.

Ainsi, quand sur la plaine, où gronde la tempête,
La grêle tombe et roule en globules glacés,
Le laboureur, quittant ses travaux commencés,
Cherche un abri connu sous un rocher sauvage;
Le voyageur embrasse un ormeau du rivage;
Et tous deux du soleil attendent le retour,
Pour employer du moins ce qui reste du jour.
Tel le héros Troyen souffre avec patience
D'un orage impuissant la longue violence.
Il avertit Lausus, et lui crie: « Imprudent!
Ta piété t'abuse, et ton courage ardent
Vers un trépas certain entraîne ta jeunesse! »
L'infortuné Lausus méconnoît sa foiblesse,
Et son cœur s'applaudit d'un combat inégal;
Mais la Parque le livre aux mains de son rival.
Il perce d'un seul coup son armure légère
Et sa riche tunique, où l'amour d'une mère
Assembla des fils d'or enlacés avec art,
Contre le fer d'un dieu trop fragile rempart!
Il nage dans son sang, et son ame plaintive
Fuit de son corps glacé sur l'infernale rive.

A peine de la mort la livide pâleur
A de ce front charmant effacé la couleur,
Le vainqueur désarmé pleure sur sa victime;
Et, comme si sa main se reprochoit un crime,
Il l'étend vers Lausus, et son cœur oppressé
Pense voir son Ascagne à ses pieds terrassé.
« De l'amour filial modèle incomparable!
Toi que dût épargner le sort impitoyable,

Héros adolescent, par quels dignes tributs
Puis-je acquitter le prix qu'on doit à tes vertus?
Vivant, tu chérissois ton glaive et ton armure:
Que ce noble trophée orne ta sépulture.
En déposant ta cendre auprès de tes aïeux,
Que tes parens en pleurs, près du cercueil pieux,
Disent, pour consoler ton ombre infortunée:
« Ce héros succomba, mais sous le grand Énée. »
Soudain, par son exemple excitant ses soldats,
Le premier il soulève et remet dans leurs bras
Ce corps défiguré, cette tête pendante,
Traînant ses blonds cheveux sur la poudre sanglante. (*)

Son malheureux père étoit au bord du Tibre; là, appuyé contre un chêne, il lavoit sa sanglante blessure. Son casque est suspendu loin de lui à des branches d'arbre, et ses armes pesantes reposent sur la prairie. Foible, hors d'haleine, il baisse languissamment la tête, et laisse tomber sur sa poitrine son menton chargé d'une barbe épaisse. Quelques guerriers choisis sont autour de lui: il ne cesse de les interroger sur le sort de Lausus, d'envoyer plusieurs d'entre eux pour le rappeler auprès de lui, et lui porter les ordres d'un père effrayé.

Cependant Lausus, couché sur son bouclier, et percé d'une blessure profonde et mortelle, étoit rapporté par ses amis en larmes. Mézence entend de loin leurs gémissemens, et en conçoit

(*) H. Gaston.

un funeste présage ; mais enfin, trop assuré de son malheur, à leur approche,

D'une horrible poussière il couvre ses cheveux,
Se déchire le sein, lève les mains aux cieux,
Se jette sur Lausus, entre ses bras le presse :
« O mon fils! mon cher fils! quelle indigne foiblesse
M'a fait, pour me sauver, consentir à ton sort?
Quoi! tu meurs, et je vis! et je vis par ta mort!
C'est moi qui te donnai, moi qui t'ôte la vie!
Sort cruel! ai-je assez épuisé ta furie!
J'ai bravé tes rigueurs avant ce coup affreux :
Ah! c'est de ce moment que je suis malheureux,
Que je sens mon exil, mes affronts, mon injure,
Que jusqu'au fond du cœur a saigné ma blessure!
Mon crime est sans exemple, ainsi que sans pardon :
J'ai terminé tes jours, et j'ai souillé ton nom;
Ce sont mes attentats, mes excès sanguinaires,
Mon fils, qui t'ont chassé du trône de tes pères.
Ah! j'aurois dû cent fois, par mille affreuses morts,
Expier mes forfaits, et calmer mes remords.
Misérable! et je vis! et je respire encore!
Et je n'ose sortir d'un monde que j'abhorre!
J'en sortirai. » (*)

En même temps, malgré sa foiblesse et sa vive douleur, il se lève et demande son cheval. Ce superbe animal étoit, au milieu de ses malheurs, sa gloire et sa consolation, et avoit porté son maître vainqueur dans mille combats : triste et

(*) Delille.

affligé maintenant, il prend part à sa douleur (18). « Rhèbe, lui dit Mézence,

« Si rien peut sembler long sur la terre où nous sommes,
Ensemble assez long-temps tous deux avons vécu,
Tous deux assez long-temps ensemble avons vaincu;
Mais un dernier triomphe à nos efforts s'apprête :
Il me faut du Troyen la dépouille et la tête.
Viens, partage avec moi ce combat hasardeux :
Ou nous vaincrons ensemble, ou nous mourrons tous
deux;
Car enfin je te crois trop fier pour reconnoître
Les ordres d'un Troyen, et pour changer de maître. » (*)

Il dit, et placé sur son cheval, il charge ses deux mains de javelots, et remet sur sa tête son casque éclatant, orné d'une queue de cheval flottante. Il s'élance au milieu des bataillons ennemis; la honte, la douleur, le regret de la mort de son fils, la confiance en sa propre valeur, la rage et le désespoir, transportent son ame, et précipitent sa course. Trois fois il appelle Énée à haute voix. Énée le reconnut : « Plaise au père des dieux, dit-il, et fasse le grand Apollon que tu recommences notre combat! » Après cette prière, il marche contre lui la lance à la main. « Pourquoi, cruel, s'écria Mézence, cherches-tu à m'effrayer, après avoir tué mon fils? Tu as trouvé alors le seul moyen de me faire périr. Va, je ne crains point

(*) Delille.

la mort, et je brave tous les dieux. Cesse de les invoquer et de me menacer; je viens mourir, mais avant ma mort, je t'envoie ces présens.»

Sur la gauche d'Énée à ces mots il s'élance,
Décrit un vaste cercle et fait voler sa lance;
Un second trait succède, un autre suit encor;
Mais tous viennent mourir sur le bouclier d'or.
Autour de son rival que la prudence arrête,
Trois fois Mézence tourne et lance la tempête;
Trois fois l'orbe divin, percé de toutes parts,
Résiste, hérissé d'une forêt de dards.
Enfin, las d'épargner le rival qui le presse,
Et d'arracher les traits qui l'accablent sans cesse,
Roulant mille projets dans son cœur incertain,
Le fier Troyen s'élance, et du coursier latin
Son dard court en sifflant percer la tête altière.
À peine il a senti l'atteinte meurtrière,
L'animal indompté s'est élevé dans l'air;
Hennissant de fureur et secouant le fer,
Il tourne, il se renverse, et, tombant sur l'arène,
Accable de son poids Mézence qu'il entraîne.

Soudain de mille cris ont retenti les cieux;
Ardent à profiter des instans précieux,
L'impétueux Énée a fait briller son glaive,
Et courant sur Mézence avant qu'il se relève:
« Où donc est, lui dit-il, insultant son malheur,
Cet élan généreux, cette noble valeur? »
Mézence se ranime, et cherchant la lumière,
Lève vers le Troyen sa mourante paupière:
« Pourquoi viens-tu, dit-il, dans ton cruel transport,
M'apporter une insulte et l'arrêt de ma mort?

Tu triomphes ; ton bras peut m'arracher la vie.
Frappe ; je ne viens point attendrir ta furie
Pour un reste de sang contre toi révolté,
Et mon fils par sa mort ne l'a point acheté ;
Mais si d'un ennemi la voix se fait entendre,
Des honneurs du cercueil ne prive point ma cendre ;
Mes crimes de mon peuple ont armé la fureur,
Dérobe mes débris à leur courroux vengeur,
Et que mon fils sur-tout repose dans ma tombe ! »
Sous le glaive d'Énée à ces mots il succombe ;
Son armure se teint du sang qu'il a versé,
Et son ame en courroux fuit de son corps glacé. (*)

(*) Dorange (inédit).

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU DIXIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(1) Souvent l'olympe est pris pour les dieux qui l'habitent. C'est dans ce sens que Claudien dit du ciel, en vers magnifiques :

Celsior exurgit pluviis auditque ruentes
Sub pedibus nimbos, et rauca tonitrua calcat.

Virgile le personnifie aussi dans cet endroit, et l'appelle *omnipotens*. J'ai rapporté cette épithète à Jupiter dans la traduction.

Au reste, Virgile ne fait pas une longue peinture du ciel : il suppose, sans le dire, que chaque dieu a son appartement particulier; il est du moins naturel de le croire d'après lui, et de conclure qu'à l'exemple de Jupiter, tous les dieux ont leur demeure séparée. Ovide le dit plus nettement : suivant lui, les petits dieux faisoient leur séjour dans des maisons éparses confusément par tout le ciel; mais les grands dieux habitoient des deux côtés de la voie lactée. Leurs maisons étoient ornées de portiques superbes, *valvis apertis*. La voie lactée étoit le chemin qui conduisoit à celle de Jupiter, plus élevée que les autres. Ovide ajoute, pour faire sa cour à Auguste, qu'on peut appeler cette demeure le *palais* de Jupiter, par allusion à la maison de cet empereur, bâtie sur le mont Palatin, d'où elle tira le nom de palais, comme nous l'avons observé ci-dessus. Là, Jupiter assemble le conseil des dieux. Il s'assied sur un

trône éclatant, et s'appuie sur un sceptre d'ivoire. Avant de parler, il secoue trois ou quatre fois sa tête immortelle, et fait trembler la terre, la mer et les astres. Cette dernière idée appartient à Homère, chez qui Virgile et Ovide l'ont puisée.

(2) Les trois discours prononcés dans le conseil des dieux sont admirables par la différence du ton et de l'esprit qui y règnent. Celui de Jupiter est laconique : c'est le langage d'un monarque qui veut être obéi, mais qui ne menace personne, et qui sent trop sa supériorité pour abuser d'un pouvoir qui n'est point contesté. Vénus, après quelques précautions oratoires, se plaint sans amertume; elle accuse Junon sans la nommer; elle déploie enfin toutes ses ruses et sa coquetterie pour intéresser le Père des dieux, qu'elle implore dans ses alarmes. Junon ne fait valoir que ses droits outragés; elle ne se plaint pas, elle accuse hautement et met à découvert sa fierté jalouse et sa haine obstinée. Ce conseil répond à celui du huitième livre de l'*Iliade ;* mais Virgile est plus circonspect qu'Homère, et garde mieux les bienséances.

Voici comment M. Gaston a rendu le discours de Vénus :

« Des hommes et des dieux éternelle puissance!
Mon père! puisqu'en vous est ma seule espérance,
Voyez tous nos affronts; sous les pieds des coursiers
Voyez Turnus fouler des bataillons entiers,
Et, des faveurs de Mars enflant sa vaine audace,
Prodiguer aux Troyens l'insulte et la menace.
Dans les murs, hors des murs, les cadavres épars
D'un déluge de sang inondent nos remparts.
Énée absent l'ignore : eh! contre nos murailles
Pourquoi d'autres assauts ? pourquoi d'autres batailles ?

Pergame renaissante alarme les Latins,
Et Diomède, armé pour servir leurs desseins,
S'élance de nouveau des champs de l'Étolie.
Il osa bien sur moi lever son bras impie :
Votre sang va couler sous les traits d'un mortel !
Si, méprisant du Sort le décret solennel,
Les Troyens sont entrés dans les ports d'Ausonie,
Frappez, ne laissez point leur offense impunie ;
Mais s'ils ont accompli les oracles divers
Et des dieux de l'Olympe et des dieux des Enfers,
Qui peut, contre mon fils armant votre colère,
Traverser son destin par un destin contraire ?
Rappelerai-je Iris allumant les flambeaux
Qui, dans les ports d'Aceste, embrasoient leurs vaisseaux ?
Dois-je du roi des vents redire les outrages,
Sans l'aveu de Neptune excitant les orages ?

« Aujourd'hui (que ne peut tenter l'orgueil jaloux !)
Arrachée au Tartare, Alecton en courroux
Erre dans l'Italie, et d'une voix perfide
Provoque la vengeance et la guerre homicide.
Je ne regrette point ce trône tant promis,
Dans des jours plus heureux cet espoir fut permis....
Plus d'empire pour nous quand Jupiter l'ordonne ;
Qu'il règne, le vainqueur que votre main couronne.
Mais si dans l'univers la haine de Junon
Ne laisse aucun asile aux enfans d'Ilion,
Par ses débris fumans je vous crie : O mon père !
Rendez du moins Ascagne à l'amour d'une mère !
Qu'Énée, au loin banni, satisfasse aux Destins ;
Mais dérobez son fils au glaive des Latins.
Je possède Cythère, Amathonte, Idalie ;
Souffrez que dans ma cour j'aille cacher sa vie.
Que le sceptre de Tyr pèse sur les vaincus,
Mon fils, du monde entier lui cède les tributs. . . . .

Que servit aux Troyens échappés de Pergame
D'avoir trompé le fer, et les dieux et la flamme,
Et d'avoir épuisé l'inclémence des airs,
Les dangers de la terre et le courroux des mers,
Quand, sur la foi du Sort, aux champs de l'Hespérie
Ils alloient relever leur antique patrie ?
Pour ces infortunés ne valoit-il pas mieux
S'attacher à la tombe où dorment leurs aïeux,
Dans les champs où fut Troye ?... Accordez à leur cendre
Les rivages déserts que baigne le Scamandre.
Rendez-leur, ô mon père! et leurs fameux travaux,
Et le deuil de Pergame, et ses derniers assauts ! »

(*Note de l'Éditeur.*)

(3) Traduction de M. Gaston :

« Énée absent l'ignore ; eh! qu'il l'ignore absent ;
Déjà plus d'un Troyen l'accuse en périssant.
Vous régnez à Paphos, vous régnez à Cythère ;
Pourquoi, par un défi coupable et téméraire,
Venez-vous irriter un peuple de héros ?
Je voulus engloutir Ilion sous les flots !
Ai-je aussi de vingt rois armé la jalousie ?
Des torches de l'Europe ai-je embrasé l'Asie ?
Dans Sparte ai-je envoyé l'adultère Pâris ?
Qui l'a protégé ? Vous ; vous seule et votre fils.
C'est alors qu'il falloit trembler pour votre ville :
C'en est fait ; aujourd'hui la plainte est inutile. »

(*Note de l'Éditeur.*)

(4) C'est le sens naturel du texte. Je ne sais pourquoi le P. de la Rue dit que le mont Ida représenté sur le vaisseau étoit agréable aux Troyens, *parce qu'ils y avoient pris du bois pour construire leurs vaisseaux*. Cette idée me paroît trop recherchée ; il est si naturel de penser que cet objet leur rappeloit le souvenir de leur patrie !

(5) Pour expliquer cette répétition, il est nécessaire de dire que ce sont les paroles que les Vestales, à Rome, avoient coutume d'adresser au grand pontife : *Vigilasne? vigila.* Ce discours des Nymphes n'est pas plus invraisemblable que leur métamorphose, une fois qu'elles ont été mises au rang des divinités de la mer. Apollonius a été bien plus hardi lorsqu'il a fait parler une poutre du navire *Argo*; il est vrai que cette poutre étoit un chêne de la forêt de Dodone, dont les arbres rendoient des oracles; mais les vaisseaux d'Énée, formés de chênes de la forêt de Cybèle, avoient aussi quelque chose de merveilleux dans leur origine. Au reste, il faut toujours se reporter aux idées reçues dans l'antiquité, et, comme nous l'avons déjà dit, ne pas se hâter de blâmer des fictions que les progrès de la civilisation ont pu rendre pour nous moins vraisemblable, mais qui n'avoient rien de choquant chez d'autres peuples et dans un âge moins avancé. Celle-ci d'ailleurs peut être considérée comme un tour merveilleux par lequel le poëte supplée à quelque courrier qu'Ascagne auroit envoyé, et qui dans l'épopée, ne paroîtroit pas avec le même éclat que toutes ces Nymphes. Si l'on demande comment Cymodocée a pu savoir que Vulcain avoit fait des armes à Énée, nous répondrons que, selon Virgile, sans doute, les déesses avoient le droit de deviner. (*Note de l'Éditeur.*)

(6) Ces comparaisons ont quelque chose de sinistre; elles peignent merveilleusement l'effroi que l'arrivée d'Énée doit répandre parmi ses ennemis, et préparent l'esprit des lecteurs aux scènes de carnage dont ils ne tarderont pas à être les témoins.

(*Note de l'Éditeur.*)

(7) Je suis obligé d'abréger ce long détail que Virgile fait des morts et des blessés : nous nous embarrassons peu de savoir qu'Énée lance un javelot qui traverse le corps de Méon ; que le frère de ce Méon, nommé Alcanor, voulant soutenir son frère par derrière, le javelot lui perce le bras et lui fait perdre l'usage de la main ; que Numitor, frère de l'un et de l'autre, tire le javelot du corps de Méon et le lance à Énée, mais si mal adroitement qu'il ne fait qu'effleurer la cuisse d'Achate. Tout cela n'intéresse pas, sur-tout parce que les personnages ne sont pas assez connus : peut-être Virgile, par ces noms, faisoit-il allusion à ceux de plusieurs familles de Rome ou de quelques autres villes d'Italie. Quoi qu'il en soit, confessons qu'il est bien éloigné de se noyer dans des détails sans fin, comme fait Ovide. Lisez le combat des Centaures et des Lapithes, au douzième livre des *Métamorphoses*, et celui de Persée contre Phinée et tous les Céphéniens, au cinquième livre. Si Ovide n'avoit prouvé la fécondité de son génie que par ces deux morceaux, je le croirois bien stérile. Peut-on dire qu'un champ est fertile, parce qu'il produit abondamment des herbes inutiles ? Que m'importe qu'un Lapithe, dont j'entends le nom pour la première fois, abatte le nez d'un Centaure que je ne connois pas davantage ? que Persée tue d'une manière différente *Clytius* et *Clanis*, fils de la même mère ; que sa lance perce de part en part les deux cuisses de Clytius, et que son javelot soit enfoncé dans la bouche de Clanis ? etc. etc. etc. J'aime tout autant qu'un ange, chez Milton, donne un coup de cimeterre au diable Nisrot ; que Nisrot, qui auroit eu l'oreille coupée, se détourne adroitement, et que le coup frappe l'épaule d'Astaroth. Je dirois volontiers d'Astaroth ce

que disoit un curé du patron de sa paroisse : *Je ne le connois que de vue.*

On me dira peut-être que ces détails sont nécessaires dans la description d'un combat, pour mieux peindre la confusion qui règne dans un combat véritable, où mille coups sont portés, reçus ou parés à la fois d'une manière différente; qu'il n'est pas besoin, pour prendre intérêt à ce qui se passe, de connoître autrement que par leur nom tous ceux qui se battent, sans quoi l'auteur seroit obligé de faire connoître à fond tous les soldats d'une armée. On m'objectera enfin qu'un poëme est un tableau, et que le poëte doit imiter le peintre, qui, dans la représentation d'une bataille, ne se contente pas d'offrir sur la toile les principaux personnages intéressés dans l'action, et y en ajoute une infinité d'autres inconnus, tous dans des attitudes différentes.

Je réponds que la première règle, comme je l'ai tant dit, est toujours de plaire. Il est certain qu'un poëte qui décriroit une bataille exactement d'après un tableau, bien loin de plaire à ses lecteurs, ne leur causeroit que de l'ennui. Ce qui frappe vivement les yeux n'affecte pas toujours les oreilles.

Ces descriptions détaillées d'Ovide, dont j'ai parlé, amusoient-elles les Romains ? il ne m'appartient pas de résoudre cette question. Je sais que la langue latine étoit propre à exprimer avec grace tous les détails, de quelque espèce qu'ils fussent; peut-être que par cette raison ce qui seroit insipide pour nous ne l'étoit pas pour ces peuples anciens. Il paroît cependant que le sage Virgile regardoit comme un défaut ces prétendus ornemens dont Ovide est si prodigue; il marque beaucoup moins que lui toutes les circonstances particulières, qu'on peut en

effet varier et multiplier à l'infini sans un grand effort de génie; mais quoiqu'il fût assez réservé sur cet article, je pense que ses batailles rendues trait pour trait en français ne réussiroient point. Il faut s'en prendre au génie différent des langues et des nations. Celui qui voudroit traduire les cinq derniers livres de l'*Énéïde* en vers français auroit beaucoup de choses à élaguer; il devroit s'en tenir presque uniquement aux épisodes touchans et variés que ce grand poëte a répandus de distance en distance dans cette partie de son *Énéide;* et c'est ce que nous tâchons de faire ici, en nous ménageant cependant des transitions d'un épisode à l'autre, pour ne pas perdre le fil toujours nécessaire de la narration.

Ce que nous avons de meilleur à opposer aux anciens, en fait de descriptions de combats, c'est la bataille d'Ivri, dans la *Henriade*. Nous y renvoyons nos lecteurs : ils verront combien nous différons des anciens dans la manière de faire la guerre et dans celle de la chanter. M. de Voltaire n'a rien emprunté de personne; il est vraiment original, il a peint ce que personne n'avoit peint avant lui.

(8) Traduction de M. Gaston :

Dans les plaines de l'air,
Ainsi deux vents égaux se disputent la mer;
La mer ne cède point : les flots et les nuages
Entre les deux rivaux balancent les orages;
La lutte prolongée, et les vents divisés,
S'entre-choquent en vain aux pôles opposés :
Tels, Troyens et Latins, qu'enflamme la vengeance,
Combattent corps à corps et lance contre lance.

(*Note de l'Éditeur.*)

(9) Ovide semble avoir imité ce trait en parlant de Persée qui

Clytiumque Clanimque
Matre satos unâ diverso vulnere fudit.
Nam Clytii per utrumque gravi librata lacerto
Fraxinus acta femur; jaculum Clanis ore momordit.

Mais la copie est bien au-dessous de l'original. La mort différente de Clytius et de Clanis n'intéresse point, comme nous l'avons dit dans la note précédente, parce qu'on ne connoît d'eux que leurs noms; au lieu que Virgile nous fait prendre part au sort de deux enfans si parfaitement semblables l'un à l'autre, que leurs parens même y étoient agréablement trompés. L'art de Virgile est inimitable.

Addition de l'Éditeur. Le Tasse a copié mot à mot ces détails si touchans :

« Pic et Laurent, dit-il, vivoient encore; tous deux avoient en même temps respiré le jour; tous deux avoient même air et mêmes traits, et leur ressemblance étoit souvent pour leurs parens la source d'une douce erreur. Mais Soliman met entre eux une cruelle différence; à l'un il tranche la tête, il perce le sein à l'autre. »

(10) Cette pensée a été imitée par Boileau dans ces vers:

Et leur cœur s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait sur eux l'effet de la valeur.

(11) Comparaison imitée du onzième livre de l'*Iliade*, et traduite ainsi par M. Aignan :

Comme au souffle des vents l'embrasement dévore
Une antique forêt sur qui la hache encore

N'avoit point de ses coups porté la pesanteur ;
Des flammes, en roulant, le torrent destructeur
De son vieil ornement dépouille la colline,
Et couvre le vallon d'une immense ruine. (*Note de l'Édit.*)

(12) Apollon, au cinquième livre de l'*Iliade*, compose aussi le fantôme d'Énée, pour le soustraire à la rage de Diomède. Virgile s'est approprié cette idée d'Homère, ainsi que le Tasse, qui, au septième chant de la *Jérusalem délivrée*, nous montre Belzébuth suscitant au secours d'Argant une Clorinde imaginaire. (*Note de l'Éditeur.*)

(13) Traduction de M. Gaston :

« Dieu tout-puissant, dit-il, ô Jupiter vengeur !
Quel crime ai-je commis égal à mon malheur ?
Où vais-je ? Pourquoi fuir ? Reverrai-je Laurente ?
Quel terme dois-tu mettre à ma fortune errante ?
Que diront ces guerriers qui m'ont prêté leurs bras ?
O honte ! ils me servoient, je les livre au trépas !
Je les vois, oui, j'entends leur troupe fugitive
M'accuser ; que répondre à cette voix plaintive ?
Ils expirent.... Où suis-je ? O terre, entr'ouvre-toi !
Mais tu n'as point d'abyme assez profond pour moi.
Ah ! plutôt, Vents cruels ! auteurs de mon injure,
Ayez quelque pitié du tourment que j'endure !
Sur les rocs, les écueils, les gouffres aboyans,
Poussez de mon vaisseau les débris tournoyans ;
J'implore vos fureurs. Turnus, mort à la gloire,
Abandonne au désert sa tombe et sa mémoire. »

(*Note de l'Éditeur.*)

(14) Comparaison tirée d'Homère, au livre quinzième de l'*Iliade*, et traduite ainsi par M. Aignan :

Tel, de son front superbe, un rocher sur les mers
Rompt la course des vents, fougueux tyrans des airs ;

Tandis qu'au sein des flots profondément assise,
Sa base avec courroux les repousse et les brise.

On la retrouve, avec quelques variantes, dans la plupart des poëtes anciens et modernes, qui se la sont pour ainsi dire appropriée. (*Note de l'Éditeur.*)

(15) Traduction de M. Delille :

Tous sur son fier vainqueur s'élancent à la fois;
Mais, tel qu'un sanglier qu'en ses antiques bois
Recèle le Vésule, ou qu'une meute ardente
Arrache aux vieux roseaux des marais de Laurente,
S'il voit la lance nue et les filets dressés,
Terrible, l'œil ardent, et les crins hérissés,
Il s'émeut, il frémit, il écume de rage :
Contre lui les chasseurs excitent leur courage;
Mais leur courroux prudent n'osant le voir de près,
Jettent de loin des cris et d'inutiles traits :
Ainsi les ennemis de l'odieux Mézence
N'osent, le glaive en main, provoquer sa vaillance;
Des dards lancés de loin et de longues clameurs
Signalent sans péril leurs timides fureurs :
Lui, secouant des traits la tempête bruyante,
Grondant, grinçant les dents, vers la foule tremblante
N'a fait que se tourner; les ennemis ont fui,
Et leurs traits impuissans viennent mourir sur lui.

Cette comparaison du sanglier est imitée du livre onzième de l'*Iliade;* mais Virgile y est bien supérieur à Homère. Il est vrai que là même se trouve répétée un grand nombre de fois dans le poëte grec, avec des circonstances différentes que le poëte latin a eu l'art de réunir. (*Note de l'Éditeur.*)

(16) Traduction de M. Gaston :

Et tel qu'un fier lion,
Par la faim tourmenté, descend de la colline,
Erre autour des hameaux dans la plaine voisine,
Remonte ; et s'il a vu de la cime des monts
Le timide chevreuil qui s'élance par bonds,
Ou le cerf admirant sa ramure naissante,
La crinière dressée et la gueule béante,
Il court, atteint sa proie, et, de sang altéré,
Il s'attache en grondant à son flanc déchiré :
Tel, dans les rangs Troyens, etc.

Cette comparaison est calquée sur celle-ci du livre troisième de l'*Iliade*, traduite par M. Aignan :

Le lion affamé, s'il a vu sur les monts
Un haut cerf au long bois, qui s'élance par bonds,
Dresse ses crins, rugit, et, tressaillant de joie,
Des chasseurs dispersés court dévorer la proie :
Tel Ménélas, etc.

M. Delille, dans le huitième chant de son poëme des *Règnes de la Nature*, l'a imitée de cette manière :

Mais le tigre cruel, dont l'ardeur vagabonde
Rôda sans aliment durant la nuit profonde,
S'il découvre, au matin, du sommet des coteaux,
Le daim aux pieds légers, le cerf aux longs rameaux,
Soudain, les crins dressés et la gueule béante,
Part, court, saisit, abat sa victime tremblante,
Se couche sur sa proie, et, fouillant dans son flanc,
Se soûle de carnage et s'enivre de sang.

(*Note de l'Éditeur.*)

(17) D'Aumale, combattant contre Turenne, dans la *Henriade*, s'exprime à peu près comme Mézence :

« J'attends tout de mon bras :
C'est de nous que dépend le destin des états.
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême ;
Tranquille au haut du ciel, il nous laisse à nous-même :
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le Dieu des combats est la seule valeur. »

(*Note de l'Éditeur.*)

(18) Ces superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

(Racine, trag. de *Phèdre.*)

J'ai dit quelque part, dans le cours de cet ouvrage, que rien n'étoit plus dans la nature que ces sortes de discours adressés à des animaux domestiques ; j'ajoute que, par cette raison, rien n'est plus touchant ni plus beau. Ce ne sont point des pointes, des traits fleuris ou semblables colifichets trop à la mode aujourd'hui.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE ONZIÈME.

ARGUMENT.

Au lever de l'aurore, Énée, vainqueur de Mézence, érige de ses dépouilles un trophée au dieu Mars. Il renvoie à la ville d'Évandre le corps de Pallas. Pompe funèbre de ce jeune prince. Le convoi arrive dans la ville d'Évandre; deuil de toute la ville; regrets du roi Évandre sur la mort de son fils. Latinus envoie à Énée des ambassadeurs pour lui demander une suspension d'armes de douze jours, et la permission d'inhumer les Latins morts dans le combat. Énée accorde tout. Les deux partis brûlent les corps de ceux qu'ils ont perdus. Vénulus, de retour de la ville de Diomède, annonce que ce roi ne veut faire aucune alliance contre les Troyens, dont il a éprouvé la valeur. Latinus n'ayant plus de secours à espérer de ce côté, assemble son conseil, et propose d'envoyer à Énée des ambassadeurs chargés de lui faire des propositions de paix. Drancès, ennemi secret et jaloux de Turnus, appuie vivement le sentiment du roi, tâche de rabaisser les exploits du prince des Rutules, et le charge de reproches. Turnus répond à ce discours éloquent et injurieux, avec force, avec hauteur et avec dignité, et finit par assurer qu'il est prêt à terminer la guerre, dont on l'accuse d'être l'auteur, par un combat singulier avec Énée. Pendant l'assemblée de ce conseil, on vient apprendre à Latinus que la cavalerie troyenne paroît dans la plaine et s'avance vers la ville de Laurente pour l'assiéger; que cependant Énée, avec ses troupes de pied, marche aussi vers la même ville

par les montagnes. Turnus, à cette nouvelle, divise ses troupes en deux parties : sa cavalerie est envoyée pour faire tête à celle des Troyens, sous le commandement de Camille, reine des Volsques, et de Messape; il se met lui-même en marche avec son infanterie, pour dresser dans les bois une embuscade à celle d'Énée. Les cavaliers des deux partis engagent le combat. Aruns tue la reine des Volsques, mais elle est vengée. Diane, sa protectrice, qui n'a pu empêcher sa mort, envoie la nymphe Opis pour surprendre Aruns et le tuer. Opis obéit, se place sur une hauteur, et perce d'un trait mortel le vainqueur de Camille. La perte de cette illustre guerrière décourage les Rutules, qui prennent la fuite. Turnus apprend ce désordre, renonce à l'embuscade qu'il vouloit dresser aux Troyens, et vient au secours de sa cavalerie. Énée le suit : les deux armées arrivent dans la plaine près de la ville de Laurente, et auroient commencé la bataille, si la nuit ne fût survenue. On campe de part et d'autre, et on se renferme dans des retranchemens jusqu'au lendemain.

L'aurore cependant se levoit sans nuage; (1)
Énée ouvre les yeux sur le champ du carnage,
Il gémit de la mort de ses soldats vainqueurs
Et veut hâter le soin de ses derniers honneurs.
Mais il devoit aux dieux des pompes triomphales :
De Mézence aussitôt les dépouilles fatales
S'élèvent sur un chêne antique et sans rameaux.
Des restes d'un tyran vaincu par un héros,
Puissant dieu des combats, il t'érige un trophée!
A la cime de l'arbre il attache l'épée;
Il suspend à côté le bouclier d'airain,
Les traits victorieux qu'avoit lancés sa main,
Le casque teint de sang, l'armure étincelante,
La cuirasse percée et la hache pesante:

Cet appareil guerrier, ce chêne tout armé,
Semblent offrir à l'œil Mézence ranimé.
Tous les chefs l'entouroient; Énée, à cette vue:
« Mes amis! l'Italie est à demi vaincue,
Dit-il; que l'espérance anime vos grands cœurs,
Voilà mon ennemi percé de coups vengeurs.
Ce Mézence odieux ne sera point funeste;
D'un monarque si fier vous voyez ce qui reste!
Maintenant vers Laurente ouvrons-nous un chemin;
Et, pour vous assurer un triomphe certain,
Respirez les combats et l'amour de la gloire;
Que chacun par ses vœux prévienne la victoire;
Qu'aux langueurs du repos brûlant de s'arracher,
Tous, au premier signal, s'apprêtent à marcher.
Toutefois, honorez des devoirs funéraires
Tant de braves guerriers, vos compagnons, vos frères,
Eux que vos yeux ont vus s'exposant au trépas,
Par leur sang généreux acheter ces climats;
Sur-tout donnons des pleurs au digne fils d'Évandre:
Il est mort en héros, il a su nous défendre;
Qu'on rapporte au palais d'un père infortuné
Ce fils trop magnanime et trop tôt moissonné. »

En achevant ces mots, il répandit des larmes.
Il s'approche à l'instant de ce lieu plein d'alarmes
Où le vieillard Acète, accablé de douleurs,
Sur le corps de Pallas fixoit des yeux en pleurs;
Acète, qui jadis sauva les jours du père,
Et qui veilloit au sort d'une tête si chère.
Des femmes, des Troyens, autour de lui pressés,
Ont les cheveux épars et les regards baissés.
Énée enfin paroît dans cette vaste enceinte:
Tout à coup on entend les soupirs et la plainte;

De longs gémissemens sortent des cœurs troublés,
La voûte retentit de cent cris redoublés.
Quand il voit cette tête, à ses yeux si connue,
Penchée, et sur un lit tristement soutenue;
Ce beau sein découvert d'un trait mortel percé;
Tout ce corps d'un héros, sanglant, pâle, glacé,
Il frémit de pitié: « Je te vois donc sans vie!
Pallas, pourquoi faut-il que le Destin m'envie
Le plaisir de te voir témoin de mes exploits!
Qu'il me soit et propice et barbare à la fois!
J'ai vaincu, mais tes yeux sont fermés sur ma gloire;
Mais, brillant de l'éclat que donne la victoire,
Tu n'enchanteras point les regards paternels.
Ah! peut-être ton père, embrassant les autels,
Flatté d'un vain espoir, les enrichit d'offrandes,
Peut-être il fait aux dieux d'inutiles demandes;
Il t'appelle, il te voit, et Pallas ne vit plus!
Et tu reçois de nous des honneurs superflus!
Le jour que je partis pour voler aux alarmes,
Il trembloit pour ta vie, il me baigna de larmes,
Me parla de périls, d'ennemis indomptés:
Je rassurois alors ses esprits agités;
Et ce père bientôt verra tes funérailles!
Sans doute il a pensé qu'au sein de tes murailles
Tu devois reparoître adoré, triomphant:
Est-ce donc cette pompe et ce fils qu'il attend?
Quel effet des saints nœuds qui m'unissent au père!
Ah! du moins quelque gloire adoucit ta misère!
Évandre! il n'a point su, pour conserver ses jours,
D'une fuite honteuse emprunter les secours.
Tu pleureras son sort triste et digne d'envie,
Mais sans haïr ses jours, sans rougir de sa vie.

Que dis-je ? hélas ! mon cœur partage et sent tes maux.
Mon fils perd un soutien, l'Ausonie un héros. »
Il dit : soudain nommés par sa voix souveraine,
Mille soldats choisis s'unissent dans la plaine,
D'un père désolé vont partager le deuil,
Et du jeune Pallas conduire le cercueil ;
Foible soulagement d'une douleur si grande,
Mais que l'humanité, que la pitié demande.
D'une pompe funèbre on forme les apprêts.
Ces soldats empressés arrachent des cyprès,
Dépouillent des sapins les antiques ombrages,
Façonnent leurs rameaux, les couvrent de feuillages,
Et dressent un cercueil, où le corps suspendu
Est comme sur un lit tristement étendu :
Telle une tendre fleur que d'une main légère (2)
Moissonne dès l'aurore une jeune bergère,
Conserve quelque temps sa beauté, sa fraîcheur,
Mais du sol maternel ne sent plus la chaleur.
Le roi fait déployer deux robes éclatantes
Que, par un de ces soins si connus des amantes,
Didon voulut filer pour l'objet de ses feux,
Gage flatteur, mais vain, d'un amour malheureux :
De l'une il voile un corps autrefois plein de charmes,
Et d'un tissu de pourpre il serre, avec des larmes,
Ces cheveux que bientôt le feu doit consumer,
Triste et dernier devoir d'un roi qui sait aimer.
Il fait porter des dards, des cuirasses brillantes,
Dépouilles des Latins, de leur sang dégouttantes ;
Dans un ordre pompeux place mille soldats ;
Des Rutules captifs, condamnés au trépas,
Au bûcher de Pallas victimes destinées,
Marchent les yeux en pleurs et les mains enchaînées.

On aime à distinguer des chefs victorieux,
Portant de leurs exploits les gages glorieux,
Des troncs d'arbres, chargés de glaives et de lances;
Mais Acète succombe au poids de ses souffrances.
Tantôt il lève au ciel une tremblante main,
Tantôt à coups pressés il se frappe le sein;
Il invoque la mort, il tombe de foiblesse.
Le coursier de Pallas, abattu de tristesse, (3)
Éthon, marche à pas lents sous de sombres couleurs,
Et de ses yeux baissés laisse tomber des pleurs.
On expose aux regards sur un amas d'épées
Les armes de Pallas à Turnus échappées,
Sa lance et son carquois; le reste est au vainqueur.
Parmi tous ces objets de plainte, de douleur,
Les soldats de ce prince ont renversé leurs armes,
Et gardent son cercueil qu'ils arrosent de larmes.
Mais le convoi s'avance avec de longs sanglots;
Énée alors s'arrête, et dit encor ces mots:
« Tandis que nous pleurons sur une mort cruelle,
A de nouveaux dangers la guerre nous appelle,
Guerrier qui me fus cher, qui n'entends plus ma voix.
Adieu, Pallas, adieu pour la dernière fois! »
Il dit, et, gémissant de reprendre les armes,
Il marche à ses soldats et revole aux alarmes. (*)

Cependant des ministres de paix, envoyés de la part de Latinus, se présentent, tenant à la main des branches d'olivier. Ils demandent la liberté d'enfermer dans la tombe les corps de ceux qui ont péri dans le combat; ils prient le

(*) Barthe (inédit).

prince Troyen de songer que des ennemis privés de la lumière cessent d'être des ennemis, et de se souvenir que Latinus l'a reçu autrefois favorablement.

Ces ambassadeurs, dont la demande étoit si juste, trouvèrent grace auprès d'un prince tel qu'Enée. Il leur fit cette réponse : « Malheureux Latins ! quelle fatalité vous a fait entreprendre une guerre si funeste ? pourquoi vous obstinez-vous à refuser notre alliance ? Vous me priez de pardonner aux morts, vous me demandez la paix pour eux : ah ! je voudrois l'accorder même aux vivans. Serois-je venu dans ces climats, sans l'ordre absolu des destinées ? Ce n'est point à la nation des Latins que je fais la guerre. Leur roi a rompu les liens qu'il avoit formés avec nous, et a mieux aimé se fier aux armes de Turnus. C'étoit à Turnus à prendre sur lui seul tous les risques, à s'exposer à tous les périls ; en un mot, c'étoit à Turnus, s'il vouloit nous chasser d'Italie, à terminer tout d'un coup cette guerre, en combattant seul contre moi. Le vainqueur, délivré de son rival, eût joui paisiblement de sa victoire. Allez, et rendez les derniers devoirs à ceux de vos compagnons que l'impitoyable Mars a moissonnés. »

Les Rutules, étonnés de ce discours pacifique, se regardoient en silence ; enfin, le vieillard Drancès, ennemi jaloux de Turnus, prit ainsi la parole : « Illustre prince des Troyens, dont les

exploits et la valeur surpassent encore ce que la Renommée en avoit publié, quelles louanges vous donnerai-je? que dois-je admirer le plus en vous, ou votre équité, ou vos travaux guerriers? Nous allons publier avec reconnoissance dans notre ville ce que nous avons vu; et s'il est possible, nous rétablirons une alliance solide entre vous et le roi des Latins. Que Turnus cherche ailleurs du secours! Nos peuples viendront eux-mêmes vous offrir leurs services, vous aider à élever les murs de votre ville, et se disputeront l'honneur de porter sur leurs épaules des pierres pour les bâtir. »

Tous les Latins applaudissent à ces paroles de Drancès; on convient d'une armistice de douze jours entre les nations rivales. Les Troyens et les Latins, mêlés ensemble, errent confusément sur les montagnes; la coignée fait retentir les bois, et voit tomber sous ses coups redoublés les frênes antiques et les sapins dont la tête frappoit les nues : les coins de fer fendent le chêne superbe et le cèdre odorant, et les charriots gémissans ne cessent de transporter le bois destiné pour les bûchers.

Cependant cette ville où Pallas vit le jour, (4)
Du héros son espoir n'attend plus le retour,
Du héros qui promit une si belle vie,
Dont les premiers succès charmèrent sa patrie.
Le père consterné sous la pourpre gémit;
De la perte d'un fils tout un peuple frémit.

Ce peuple désolé sort en foule des portes,
Va joindre des Troyens les plaintives cohortes;
Un silence effrayant le précède et le suit;
Les funèbres flambleaux s'avancent dans la nuit,
Et sur ces champs, au loin, leur clarté pâle et sombre
Formé un mélange affreux et de lumière et d'ombre.
Mais bientôt le convoi, ce spectacle d'horreur,
Redouble la pitié, l'amour et la terreur;
Les vieillards éperdus, les femmes éplorées,
Frappent de mille cris les voûtes azurées.
Évandre, que ces cris viennent épouvanter,
S'élance du palais : rien ne peut l'arrêter;
Il accourt, et plongé dans un morne silence,
Se jette sur ce fils, son unique espérance,
Le serre dans ses bras, le baigne de ses pleurs;
Puis d'une voix éteinte exprimant ses douleurs :
« Ah! mon fils, triste objet d'une vaine tendresse,
Pallas, tu me promis, inutile promesse!
De retenir ta fougue au milieu des dangers,
De conserver tes jours sous des cieux étrangers.
Je savois qu'un jeune homme, émporté par la gloire,
Court payer de son sang sa première victoire.
Funeste apprentissage! ô fils trop généreux!
Hélas! tu ne vois plus ton père malheureux!
Mes prières, mes pleurs, tant de cris lamentables,
N'ont pu fléchir pour toi les dieux impitoyables.
Heureuse par ta mort, mère de mon Pallas,
Tes yeux du moins, tes yeux n'ont point vu son trépas!
Moi, forcé de survivre à mon fils, à sa mère,
Moi seul des dieux cruels j'épuise la colère!
Que n'ai-je des Troyens suivi les étendards!
J'eusse reçu la mort en bravant les hasards;

Ce lugubre appareil, ces flambeaux funéraires,
Ne le conduiroient point aux tombes de nos pères.
Troyens, j'ai partagé votre sort, vos combats;
Je vous ai défendus, je ne m'en repens pas;
Le coup le plus affreux menaçoit ma vieillesse.
Ah! si mon fils est mort, frappé dans sa jeunesse,
Il est mort votre appui. Ses triomphantes mains
Vous ont de l'Italie aplani les chemins,
Et je pourrai penser que son mâle courage
Sur mille corps sanglans lui frayoit un passage.
Aussi tous ces honneurs qu'Énée et les Troyens,
Que les héros Toscans, ses amis et les miens,
Qu'un peuple de soldats s'empressent à te rendre,
Ces honneurs, ô mon fils! sont dignes de ta cendre.
Je vois des boucliers, des chars, des javelots,
Dépouilles des guerriers vaincus par ce héros.
Et toi, son assassin, toi qui braves ma haine,
Ton immense dépouille orneroit tout un chêne,
Si ton âge, ton bras, ta féroce vigueur,
N'eût d'un rival trop jeune accablé la valeur,
Turnus.... Mes cris plaintifs retardent une armée;
Allez, revolez tous, et conjurez Énée:
Dites-lui que la vie est un fardeau pour moi,
Que j'ai perdu mon fils, que j'ai gardé ma foi;
Qu'il demande un vengeur; je l'implore moi-même:
Oui, que Turnus périsse! Hélas! mon diadème
N'attend plus pour tomber que cette juste mort,
Seul espoir qui se mêle aux horreurs de mon sort!
J'irai dire à Pallas, dans les royaumes sombres,
Que Turnus, son vainqueur, n'est plus qu'au rang des ombres. » (*)

(*) Barthe (inédit).

Le lendemain, quand l'aurore, ramenant les travaux et les peines, vint éclairer les misérables mortels, Énée et Tarchon dressèrent des bûchers sur le rivage; chacun brûla les corps, suivant l'usage de son pays.

Déjà l'on voit au loin les flammes s'allumer, (5)
Et dans l'air obscurci leur tourbillon fumer.
Trois fois, autour des feux, dans sa morne tristesse,
A tourné des deux camps la brillante jeunesse,
Trois fois, poussant des cris funèbres et guerriers,
Autour du bois fatal ils guident leurs coursiers:
Ces yeux jadis si fiers sont humectés de larmes;
Ils en trempent la terre, ils en baignent leurs armes:
L'on entend retentir les coteaux, les vallons,
Et du bruit des sanglots et du bruit des clairons.
Les uns, de leurs amis honorant la mémoire,
Jettent dans le bûcher les signes de leur gloire;
Là, des glaives conquis, des dards étincelans,
Et des chars qui voloient sur leurs essieux brûlans,
Des casques, des freins d'or, des aigrettes brillantes,
En foule sont livrés aux flammes dévorantes.
Quelques-uns en hommage à ces braves guerriers
Offrent des dons connus, leurs traits, leurs boucliers,
Et le fer impuissant qui trahit leur vaillance.
Cependant on immole une hécatombe immense;
Le taureau, l'animal qui s'engraisse de glands,
Ensemble sont livrés aux bûchers dévorans.
Ces malheureux guerriers, consumés par les flammes,
De leurs tristes amis attendrissent les ames:
Plusieurs veillent assis à côté du bûcher;
Rien à ces chers objets ne peut les arracher,

Jusqu'à l'heure où la nuit, rayonnante d'étoiles,
Sur ces touchans tableaux vient déployer ses voiles. (*)

Les Latins, de leur côté, élèvent un nombre infini de bûchers; ils enterrent aussi une partie des corps, ils en transportent plusieurs dans la ville et dans les villages voisins, le reste est jeté dans les flammes confusément et sans honneurs. Toutes les campagnes pendant deux jours étoient enflammées de toutes parts. Au lever du troisième soleil, on retire du milieu des cendres les os à demi brûlés, pour les couvrir de terre.

Mais la consternation est plus grande encore dans la superbe ville de Latinus; les mères, les épouses, les filles et les sœurs, poussent de longs gémissemens; les enfans pleurent la mort de leurs pères : tous détestent cette funeste guerre et l'hymen de Turnus; tous veulent qu'il s'expose lui seul contre Énée, puisqu'il prétend au premier trône de l'Italie. Drancès aigrit encore les esprits en publiant qu'Énée n'appelle que Turnus au combat. Cependant les partisans de Turnus, sa valeur connue et le nom de la reine, sa tante, parlent en sa faveur.

Au milieu de ce tumulte et de ces mouvemens, on vit revenir les ambassadeurs qu'on avoit envoyés à Diomède : leur voyage avoit été infructueux; les prières, les présens, les offres, l'éclat de l'or, rien n'avoit pu éblouir ce prince.

(*) Delille.

Cette nouvelle accable le roi Latinus, et lui confirme la vérité des oracles rendus en faveur d'Énée. Il assemble son conseil. Tous les grands du royaume se rendent en foule à son palais, avec les rois ses alliés. Latinus vient au milieu d'eux s'asseoir à la première place, suivant les droits de son âge et de son sceptre ; il commande aux ambassadeurs de rendre compte publiquement et par ordre de leur négociation. On se tait, et Vénulus rompt ainsi le silence :

« Citoyens, nous avons vu Diomède, nous avons touché cette main qui a renversé Troye. De cette main victorieuse il bâtissoit dans la vallée du mont Gargan, en Iapygie, une ville qu'il nommoit Argyrippe, du nom d'Argos sa patrie. Admis en sa présence, nous lui avons fait nos présens, nous lui avons appris notre nom, notre qualité, et le sujet de notre ambassade. Alors, avec douceur :

« Peuple du vieux Saturne ! heureuse nation ! (6)
Nous dit-il, accordez aux enfans d'Ilion
Cette hospitalité dont s'honoroient vos pères,
Et préférez la paix aux guerres étrangères.
Nous, qu'aux champs Phrygiens, d'un fer audacieux,
Jadis on vit frapper les hommes et les dieux,
(Et je ne parle point des phalanges nombreuses
Dont le Xanthe engloutit les dépouilles fameuses) ;
Mais nous, qui survivons à ces tristes assauts,
La vengeance du ciel nous fit, par tant de maux,

De rivage en rivage expier notre gloire,
Que Priam eût aux Grecs pardonné leur victoire. (7)
Témoin l'astre fatal de Minerve en courroux,
Et l'Eubée et les vents déchaînés contre nous,
Et les fanaux vengeurs des rocs de Capharée,
Dispersant sur les mers notre flotte égarée.
Ménélas fuit au loin vers l'île de Pharos;
Ulysse est prisonnier aux antres de Lemnos;
Le fils d'Achille meurt sous le glaive d'Oreste.
Dirai-je Idoménée et son vœu trop funeste?
Dirai-je la Lybie à ses sables brûlans
De Locres et d'Ajax confiant les enfans? (*)

« Agamemnon enfin, leur monarque suprême,
Dans son propre palais, par sa femme elle-même
Lâchement égorgé, laisse à son traître amant
Et son trône et son lit de son meurtre fumant!
Et moi, près d'en jouir, la fortune jalouse
M'envia ma patrie et m'ôta mon épouse!
Pour comble de malheur, un destin odieux
Du supplice des miens épouvanta mes yeux:
Le long des eaux, le long de leurs sauvages rives,
J'entends leur triste vol, j'entends leurs voix plaintives.
J'avois trop mérité ce destin plein d'horreur;
Je devois le prévoir, le jour que ma fureur
Osa des immortels provoquer la colère,
Et du sang de Vénus teindre un fer téméraire.
Souffrez donc que j'oublie en une douce paix
Les maux que j'ai soufferts et les maux que j'ai faits.
J'abhorre les combats, je pleure sur ma gloire,
Et voudrois racheter ma coupable victoire.

(*) H. Gaston.

Ces présens que vos mains ont apportés pour moi,
Faites-en près d'Énée un plus utile emploi :
C'est lui qu'il faut gagner. De sa haute vaillance
J'ai fait plus d'une fois la dure expérience,
Et dans plus d'un combat mes yeux ont vu de près
De quel bras foudroyant il fait voler ses traits.
Si deux héros pareils avoient défendu Troye,
Les vainqueurs des vaincus auroient été la proie,
Et la Grèce eût changé, rabattant son orgueil,
Ses pompes de victoire en des pompes de deuil.
Avec le grand Hector le valeureux Énée
Recula de dix ans leur fatale journée :
Tous deux pleins de vertus, pleins de valeur tous deux;
Mais rien n'égale Énée en respect pour les dieux :
Que ne l'ai-je imité ! Vous, cessant vos querelles,
Renouez de la paix les chaînes mutuelles ;
Prévenez ce grand choc aux deux peuples fatal,
Et sur-tout gardez-vous d'un combat inégal ! ... » (*)

« Vous savez, grand roi, la réponse de Diomède, et son sentiment sur la guerre que vous avez à soutenir. »

Dès qu'il eut parlé, il s'éleva dans le conseil un bruit léger et confus :

Ainsi le torrent arrêté dans la plaine,
Se replie en grondant sur des rocs blanchissans,
Et frappe sa prison de ses flots frémissans. (**)

Dès que le silence recommença à régner dans

(*) Delille. (**) H. Gaston.

l'assemblée, Latinus, après avoir invoqué les dieux, parla en ces termes : « Il est bien tard d'assembler un conseil, et de délibérer sur les intérêts d'une nation, quand l'ennemi assiège ses portes. O Latins! nous avons à combattre les enfans des dieux, un peuple indomptable, que ses pertes ne peuvent abattre, et qui, même après sa défaite, ne met jamais bas les armes. Nous n'avons plus rien à espérer de la part de Diomède ; vous voyez vous-mêmes l'état où la guerre nous réduit. Je n'accuse personne : on a déployé la valeur la plus éclatante ; on a rassemblé toutes les forces du royaume. Il ne nous reste plus qu'une ressource : j'ai le long du bord occidental du Tibre des terres qui s'étendent jusqu'au-delà des limites des anciens Sicaniens ; ces terres sauvages et stériles sont cultivées par quelques habitans de la race des Aurunces et de celle des Rutules, et ils y font paître leurs troupeaux. Donnez-les aux Troyens, avec les montagnes couvertes de pins qui leur servent de bornes ; qu'ils s'y établissent, si le Destin l'ordonne ; mais si, au contraire, ils peuvent chercher d'autres contrées, nous avons des arbres abattus sur le rivage, qu'ils les emploient à la construction d'une flotte ; qu'ils règlent eux-mêmes le nombre et la forme des vaisseaux : nous leur fournirons tous les matériaux nécessaires. Envoyons donc dès ce moment à leur roi cent ambassadeurs avec des rameaux d'olivier ; ils lui porteront des pré-

sens d'or et d'ivoire, et la chaise curule et la trabée, qui sont chez nous les marques de la royauté. Délibérez en commun sur ce que je propose, et sur les vrais moyens de remédier à nos disgraces. »

Drancès prit alors la parole, ce même Drancès que les exploits et la gloire de Turnus consumoient de jalousie. Du côté de sa mère, il étoit d'une illustre naissance, mais on connoissoit peu son père; ses richesses, son éloquence, lui donnoient du crédit et de l'autorité. Peu brave, très-séditieux, ses avis étoient d'un grand poids dans les délibérations, et il savoit soulever et remuer à son gré les esprits.

Il se lève, et sa haine contre Turnus s'exhale en discours injurieux. « O le meilleur des rois! ce que vous venez d'exposer de nos malheurs n'est que trop connu; tout le monde sait ici ce qui est nécessaire au bien de l'état, mais on n'ose le dire. Qu'il nous accorde du moins la liberté de parler, qu'il cesse de s'enorgueillir, celui sous les auspices duquel nous avons entrepris cette guerre funeste, celui dont l'ambition (car je le dirai librement, quoiqu'il me menace de la mort), celui, dis-je, dont l'ambition nous a fait perdre tant de braves capitaines, et remplit toute la ville de deuil et d'alarmes; celui enfin qui sembloit, en attaquant le camp des Troyens, devoir escalader le ciel, et qui a cherché son salut dans la fuite. Ajoutez, grand roi, ajoutez encore aux

présens que vous voulez faire au chef des Troyens, la princesse Lavinie ! que son hymen soit le sceau d'une alliance durable entre les deux nations ! Mais si Turnus est si redoutable, adressons-nous à lui-même, et le conjurons tous d'accorder à un roi le droit de disposer de sa fille, prions-le de se laisser fléchir, pour l'intérêt de la patrie. O vous, qui êtes la première, la seule cause de nos désastres, pourquoi jetez-vous tant d'infortunés citoyens dans un abyme de malheurs ? Nous n'avons rien à nous promettre de la guerre : Turnus, nous nous unissons tous pour vous demander la paix ; et le seul gage qui puisse l'assurer. Je viens moi-même vous prier de nous l'accorder, moi que vous regardez comme votre ennemi, et qui consens à être regardé comme tel. Ayez pitié des vôtres, sacrifiez-leur vos ressentimens, abandonnez vos prétentions, et retirez-vous de vous-même, puisque vous êtes vaincu. N'avons-nous pas assez vu de carnage et d'horreurs dans nos vastes campagnes ? Ou, si vous avez tant de confiance en votre courage, si le royaume que Lavinie vous apporte pour dot enflamme si vivement vos desirs, allez, présentez-vous hardiment à l'ennemi. Faut-il que, pour assurer à Turnus la main d'une princesse, nous perdions la vie dans les champs de Mars, nous, ames viles, troupeau méprisable que personne ne prendra la peine d'ensevelir et de pleurer ? Si votre cœur ne dégénère point, si vous sentez

dans votre sang l'audace et la valeur de vos ancêtres, regardez.... Énée vous appelle. »

Ce discours de Turnus aigrit la violence; (8)
Il en frémit de rage, et, rompant le silence:
« Oui, vous êtes, Drancès, fécond en beaux discours,
Il faut que j'en convienne; et l'on vous voit toujours,
Tranquille harangueur au sein de nos murailles,
Le premier au conseil, le dernier aux batailles.
Quand les dangers sont loin, lorsqu'à flots débordés
Le sang ne coule pas dans nos champs inondés,
Il est beau de vous voir, redoutable en paroles,
Débiter sans péril vos bravades frivoles.
Hé bien, parlez, tonnez, insultez à ma peur,
Vous, Drancès, dont nos camps admirent la valeur;
Vous, dont tant de hauts faits honorent la mémoire,
Dont tant de monumens ont consacré la gloire....
Mais c'est trop supporter un stérile repos;
Laissez là l'orateur, et montrez le héros:
L'ennemi nous attend, le danger nous appelle;
Marchons.... Eh quoi! déjà ton courage chancelle!
N'auras-tu donc jamais un cœur que pour haïr,
D'audace qu'à parler, d'habileté qu'à fuir?....
Je suis vaincu, dis-tu! Moi vaincu, misérable!
Moi qui, dans plus d'un jour à jamais mémorable,
Fis regorger le Tibre et de sang et de morts!
Moi que Pallas a vu, foulant aux pieds son corps,
Remplir les murs d'Évandre et de deuil et de larmes!
Moi qui, de ses guerriers ai fait tomber les armes!
Ah! tel ne m'ont pas vu Pandare et Bitias,
Et ces milliers de morts entassés par mon bras,
Lorsqu'en leur propre camp, en leurs propres murailles,
Ce bras, ce bras vainqueur semoit leurs funérailles!

Le peuple craint la guerre! Exécrable imposteur!
C'est aux Troyens, à toi, de connoître la peur;
Cependant par tes cris sème ici l'épouvante;
Digne ami des brigands que ta lâcheté vante,
Célèbre ce héros que j'ai vaincu deux fois,
Et des braves Latins ravale les exploits.
A l'entendre parler de ce héros d'Asie,
Diomède d'effroi sent son ame saisie,
Ajax pâlit, Achille a tremblé pour ses jours,
Et l'Aufide sanglant a rebroussé son cours.
A l'entendre, de moi le traître a tout à craindre;
Pour me faire haïr il veut se faire plaindre.
Vil calomniateur! rassure-toi, ce bras
A de pareils exploits ne s'abaissera pas;
Ne crains pas que ton sang jamais me déshonore;
Garde dans ce corps vil un cœur plus vil encore:
Mon dédain m'a vengé. Maintenant, ô grand roi!
Parlons de nos dangers: si, glacés par l'effroi,
Nous daignons écouter de précoces alarmes,
A peine encore armés, si nous jetons les armes,
Si tout est décidé dès le premier combat,
Si tout espoir enfin est perdu pour l'état,
Oui, demandons la paix, congédions l'armée,
Et tendons aux vainqueurs une main désarmée.
Que dis-je? Ah! de ce sang qui brûloit pour l'honneur
Si quelque goutte encore animoit notre cœur,
Bien loin de racheter une odieuse vie,
O mes concitoyens! nous porterions envie
A ceux qui, succombant dans le champ des combats,
Ont repoussé la honte et choisi le trépas.
Mais si rien n'est perdu, si le Destin nous laisse,
Pour venger nos malheurs, une brave jeunesse;

Si de riches cités, des peuples florissans,
S'offrent à nous aider de leurs secours puissans;
Enfin si les Troyens, affoiblis par leur gloire,
Ont par des flots de sang acheté la victoire,
Si la mort dans leurs rangs fit un ravage égal;
Pourquoi, quand Mars à peine a donné le signal,
Quitter honteusement une noble carrière,
Et dès le premier pas retourner en arrière?
Ignorons-nous le sort et ses jeux inconstans?
Il détruit, il répare, il change avec le temps,
Et, jetant à son gré des fers ou des couronnes,
Des états ébranlés raffermit les colonnes.
Nous n'aurons pas, dis-tu, le monarque d'Arpos?
Mais Messape est à nous; mais à nos fiers drapeaux
Tolomnius unit ses enseignes heureuses;
Mais du brave Coras les troupes valeureuses
Pour nous de leurs remparts s'avancent par milliers;
Mais Camille, en courage égalant nos guerriers,
Semble oublier son sexe; et déjà dans la plaine
Ses brillans escadrons environnent leur reine.
Que si, pour terminer ces importans débats,
C'est moi, c'est moi tout seul qu'on appelle aux combats,
La victoire à ce point ne m'est pas infidelle
Que je n'ose briguer une palme si belle;
Contre ce vil Troyen je marche sans effroi,
Et chéris un péril qui n'expose que moi.
Fût-il dans les combats aussi vaillant qu'Achille,
En vain Vulcain lui-même a d'une main habile
Forgé le bouclier dont il arme son bras,
Pour vous, pour Latinus, je me voue au trépas.
Moi, le digne rival (du moins j'ose le croire)
Des plus fameux héros que vante notre histoire,

On me défie ! Hé bien, quel qu'en soit le succès,
J'y vole, et ne veux pas que le lâche Drancès,
Si je dois du Destin éprouver l'injustice,
Souille en le partageant un si beau sacrifice,
Ou, si le juste ciel me prête son appui,
Me ravisse un laurier qui n'est pas fait pour lui. » (*)

Pendant que ces querelles partageoient l'assemblée, un courrier vint avertir le roi que les Troyens quittoient les bords du Tibre et s'avançoient dans la plaine avec les Étrusques. Cette nouvelle jette l'alarme dans la ville, la jeunesse court aux armes; les vieillards déplorent les malheurs de la nation : (9) les sentimens sont partagés parmi le peuple, et les airs retentissent d'un bruit confus.

Tels des sons confondus de leurs bruyantes voix
D'innombrables oiseaux font retentir les bois;
Des cygnes attroupés sur les bords du Méandre
Tels en cris éclatans les sons se font entendre. (**)

« Continuez, citoyens, dit Turnus, de peser à loisir les intérêts de l'état; vantez tranquillement les avantages de la paix, tandis que l'ennemi porte la guerre dans vos murs. » A ces mots, il sort du conseil; il ordonne à Voluse d'armer les bataillons des Volsques et d'amener les Rutules; il ordonne à Messape, à Coras et à son frère, de se mettre à la tête de la cavalerie, et de l'étendre dans la plaine.

(*) Delille.

(**) Delille.

Il met une partie des troupes à garder les défilés qui conduisent à Laurente, poste des soldats dans les tours de la ville, et se dispose à conduire les autres.

Latinus est obligé de congédier l'assemblée, en témoignant qu'il se repent de n'avoir pas accepté d'abord Énée pour son gendre. La ville effrayée prépare tout pour la défense. La reine, suivie de toutes les dames de Laurente et accompagnée de Lavinie, la première cause de la guerre, marche vers le temple de Pallas.

Les vapeurs de l'encens parfument les autels;
Les mères, sur le seuil, par des vœux solennels,
Implorent la déesse : « Ah! sois-nous secourable,
Arbitre des combats! Dans ta main redoutable,
Du Troyen ravisseur daigne briser les dards,
Et jette-le, sans vie, au pied de nos remparts. » (*)

Déjà Turnus se prépare au combat; déjà il a revêtu sa cuirasse, hérissée d'écailles de fer; il prend ses cuissars dorés, ceint son épée : couvert d'armes éclatantes, il descend fièrement du haut de la citadelle, et triomphe d'avance en marchant.

Tel un coursier captif, mais fougueux et sauvage, (10)
Las des molles langueurs d'un oisif esclavage,
Tout à coup rompt sa chaîne, et loin de sa prison,
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,

(*) H. Gaston.

Tantôt fier, l'œil en feu, les narines fumantes,
Demande aux vents les lieux où paissent ses amantes;
Tantôt, par la chaleur et la soif enflammé,
Court, bondit, et se plonge au fleuve accoutumé;
Tantôt, le cou dressé, du pied frappant les ondes,
Pour reprendre à son choix ses courses vagabondes,
Part, et dans un vallon propice à ses ébats,
Battant l'air de sa tête et les champs de ses pas,
Levant ses crins mouvans que le zéphyr déploie,
Vole, et frémit d'amour, et d'orgueil et de joie. (*)

La reine des Volsques arrive alors devant les murs de Laurente, et, ayant mis pied à terre avec toute sa cavalerie, elle prie Turnus de la laisser opposer ses cavaliers à ceux d'Énée, et tenter seule les premiers hasards du combat. Turnus consent à partager avec cette illustre fille les dangers de la guerre. « J'ai appris, lui dit-il, que mon ennemi envoie des cavaliers légèrement armés pour battre la campagne, allez au-devant d'eux; moi, tandis qu'il vient secrètement par des chemins détournés pour surprendre la ville, je l'attendrai dans une embuscade. Allez, princesse, joignez votre cavalerie avec celle de Messape, et commandez en chef cette armée réunie. » Après avoir donné tous les ordres nécessaires, Turnus part et marche au-devant des Troyens.

Il est une vallée secrète et propre à une surprise, ombragée de tous côtés par l'épaisseur des

(*) Delille.

arbres qui l'environnent, et où conduisent des chemins étroits et sinueux : elle est commandée par une montagne, sur le sommet de laquelle règne une plaine inconnue. De cette hauteur on peut, sans être vu, observer en sûreté l'ennemi, fondre sur lui subitement à droite et à gauche, ou, dans son passage, l'accabler de traits et de pierres. C'est dans ce lieu que le roi des Rutules alla se poster et attendre les troupes d'Enée.

Cependant Diane, dans les demeures célestes, tenoit ce triste discours à Opis, une de ses compagnes. « O Nymphe, vous voyez Camille courir à une guerre cruelle, et c'est en vain qu'elle porte mon arc et mes flèches : je ne puis la sauver ni retarder sa mort; elle m'est chère cependant, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je la préfère à toutes les Nymphes de ma suite. Dès son enfance elle me fut consacrée. Son père Métabus, chassé de son royaume et de la ville de Priverne par les Volsques, ses sujets, dont il s'étoit attiré la haine, s'enfuit devant eux, emportant dans ses bras sa fille encore au berceau. Il l'appela Camille, en altérant un peu le nom de Casmille, sa mère.

« Avec elle, des monts il gravit les sommets,
Avec elle, il franchit les vallons, les forêts,
Et d'un peuple irrité, qui voloit sur sa trace,
De retraite en retraite, il trompa la menace.
Mais l'Amazène gronde, et les torrens pressés,
Dans son lit trop étroit par l'orage amassés,

De leurs flots écumans inondent son rivage.
Où fuir? Il oseroit le franchir à la nage;
Mais peut-il, cher enfant, te perdre sans retour?
Doux fardeau, c'est pour toi que tremble son amour.
Entre divers projets il flotte, il délibère:
Enfin, dans le tissu d'une écorce légère
Il enferme sa fille, et, par un triple nœud,
L'attache au bois pesant et durci par le feu,
Où s'enfonce le fer d'un javelot immense.
Alors, d'un bras nerveux, dans l'air il la balance,
Et, suppliant, il crie: « O déesse des bois!
Ma fille prend tes dards pour la première fois;
D'une foule ennemie elle fuit la colère;
Je la voue à ton culte. Un trop malheureux père
Ose te confier ce dépôt précieux,
Qui vole avec ce trait, sous la garde de dieux. »
Il dit, et sur les eaux la flèche paternelle
Siffle, et vers l'autre bord l'enfant fuit avec elle.

« Les Volsques approchoient. Métabus dans les flots
S'élance, et sans péril insulte à leurs complots;
Puis, arrachant le trait de la rive fleurie,
De Camille à Diane il consacre la vie.
Il ne rechercha point au sein d'une cité
L'asile qu'au malheur doit l'hospitalité;
La pitié des humains, à son orgueil sauvage,
Loin d'offrir un bienfait, ne sembloit qu'un outrage.
Sur des rochers déserts, sous le toit des pasteurs,
Solitaire, il cacha sa fille et ses malheurs.
Sa main, d'une cavale au joug long-temps rebelle,
Sur sa lèvre altérée exprimoit la mamelle.
A peine elle pouvoit, de ses pieds délicats,
S'appuyer sur l'arène où s'imprimoient ses pas,

Déjà le dard brilloit dans sa main jeune encore;
Son épaule ployoit sous le carquois sonore.
Jamais, dans ses cheveux, ou sur son chaste sein,
L'or à ses longs anneaux ne suspendit le lin.
La dépouille d'un tigre est sa seule parure,
Et ses cheveux épars flottent sur son armure.
Elle court, et sa flèche abat dans le vallon
Le cygne au cou d'argent et l'oiseau du Strymon;
Sur sa tête, à grand bruit, la flèche tournoyante
Atteint près de son nid la palombe fuyante.» (*)

« Toutes les mères, parmi les Toscans, ont vainement souhaité Camille pour leur bru; Camille, vouée à Diane et à une éternelle virginité, n'aime que ses flèches et l'ombre des bois. Je voudrois que son ardeur guerrière ne l'eût point portée à prendre les armes contre les Troyens, et qu'elle se fût contentée de me suivre et d'être la plus chère de mes compagnes. Mais puisque le Destin veut sa mort, descends, Opis, descends du ciel dans les champs du carnage, tends ton arc, et perce mortellement celui qui aura tué Camille et blessé son chaste corps. Je ne souffrirai pas que ce corps respectable soit dépouillé; mais je l'enlèverai avec ses armes dans un nuage, et je l'enverrai dans sa patrie où il sera inhumé.» Elle dit, et la Nymphe obéit; un tourbillon rapide l'environne et la porte avec bruit sur la terre.

(*) H. Gaston.

Déjà les Troyens et les Étrusques approchent de la ville, et leur cavalerie, divisée par escadrons, remplit toute la campagne.

Ils approchent des murs. Le coursier hennissant,
Impatient du frein, résiste en bondissant :
D'une moisson de fer les plaines se hérissent ;
Des boucliers mouvans les feux croisés jaillissent. (*)

D'une autre part viennent à la tête des Latins Messape, Coras et son frère ; Camille paroît à son tour, suivie de ses cavaliers. Les lances sont en arrêt ; on jette quelques flèches pour préluder au combat. On s'approche, on frémit de courroux, les hommes et les chevaux s'animent et brûlent de combattre. Enfin, les deux armées étant à la portée du trait, s'arrêtent tout à coup, jettent de grands cris, parlent à leurs chevaux, excitent leur instinct belliqueux, et obscurcissent l'air d'une nuée de traits.

Tyrrhénus et Acontée s'avancent les premiers, et fondent l'un sur l'autre, la lance à la main ; leurs armes se choquent avec un grand bruit, et leurs chevaux se heurtent avec une violence qui enlève Acontée de dessus son cheval, et le jette loin de là. Précipité plus rapidement que la foudre, Acontée, en traversant l'air, perd la vie dans l'intervalle de sa secousse et de sa chûte. Les Latins, à cette vue, rejettent leurs boucliers sur

(*) H. Gaston.

leurs épaules, et tournent leurs chevaux du côté de la ville. Les Troyens les poursuivent, conduits par Asylas ; mais à peine les Latins sont-ils près des portes, qu'ils jettent un second cri, en retournant la bride de leurs chevaux vers leurs ennemis : ceux-ci à leur tour prennent la fuite, et sont poursuivis.

Ainsi sur l'Océan, poussés et repoussés,
Se balancent les flots ; tantôt un flux rapide,
Élevant de l'abyme une montagne humide,
Au sommet des écueils roule un sable fangeux ;
Tantôt, de la hauteur de ces rocs sourcilleux,
Paisible, il redescend dans ses grottes profondes,
Ramenant les débris que vomirent ses ondes. (*)

Deux fois les Étrusques poussèrent les Rutules jusqu'au pied de leurs remparts ; deux fois les Rutules, se retournant, repoussèrent les Étrusques : mais, à la troisième attaque, on se mêle, on combat homme contre homme, et chacun a son ennemi en tête.

Alors on n'entend plus dans ce vaste carnage
Que l'accent de la mort et le cri de la rage ;
Armes, soldats, coursiers, confusément épars,
Dans des torrens de sang roulent de toutes parts. (**)

Orsiloque, n'osant attaquer Rémulus, lance un javelot à son cheval, et le blesse au-dessous de

(*) H. Gaston. (**) Delille.

l'oreille. Le superbe animal, que la douleur rend furieux, se roidit, se cabre, et jette à terre son cavalier; Catille renverse Iolas, et le redoutable Herminius, ce guerrier qui combattoit la tête et les épaules nues, et sembloit défier tous les traits ennemis; mais la javeline de Catille perce de part en part ses larges épaules, et cette double blessure lui cause une double douleur. Le combat s'échauffe de plus en plus, et le sang coule à ruisseaux. Au milieu des combattans, on voit voler la guerrière Camille, une mamelle découverte, un carquois doré sur l'épaule, tantôt lançant des javelots, tantôt fondant sur l'ennemi, une hache à la main : quelquefois elle fuit, et accable de flèches ceux qui la poursuivent. Auprès d'elle sont Larine, Tulla et Tarpéïa, jeunes Italiennes qu'elle a choisies pour ses compagnes, et qui, dans la guerre ou dans la paix, sont, ou ses ministres d'état, ou ses généraux d'armée : elles suivent leur reine dans la mêlée, et ne s'éloignent jamais d'elle. Ainsi les Amazones, ces illustres habitantes des bords du Thermodon, combattoient sous les yeux de la fameuse Hippolyte, ou environnoient le char sanglant de la terrible Penthésilée, lorsque l'une ou l'autre, au milieu des hurlemens, conduisoient aux combats des bataillons d'héroïnes, armés de boucliers en forme de croissant.

Que de guerriers périssent de la main de Camille! Térée, Harpalycus, Démophoon, Chro-

mys et mille autres : elle abat autant de Troyens, qu'elle lance de traits. Ornitus, remarquable par son armure singulière, montoit un superbe cheval d'Iapygie; ses épaules étoient couvertes d'une peau de taureau ; une tête de loup, avec ses dents et sa gueule horriblement ouverte, lui servoit de casque ; un épieu armoit sa main ; sa tête, qui s'élevoit au-dessus de toutes les autres, le fit apercevoir de Camille : elle court à lui, l'atteint sans peine, son bataillon étant rompu, et le perce d'un javelot. « As-tu pensé, lui dit-elle en le voyant tomber, poursuivre dans les bois les bêtes farouches ? Le jour est venu où les armes d'une femme devoient réprimer tes menaces et ton arrogance. Console-toi cependant, tu pourras, sans rougir, apprendre aux manes de tes pères que c'est Camille qui t'a vaincu. » Elle attaque Orsiloque : d'abord elle tourne autour de ce guerrier, qui lui-même tourne autour d'elle; tous deux forment un cercle; et Camille, qui le poursuit, semble être en effet poursuivie. Elle l'atteint enfin, et tandis qu'il lui demande la vie, elle lève sa formidable hache, brise ses armes et ses membres, redouble, lui fend la tête, et ensanglante son visage de sa cervelle fumante. Cette action fait frémir de crainte le fils d'Aunus, habitant de l'Apennin. Ce guerrier fut toujours le premier des Liguriens, tant que les Destins lui permirent d'inventer des stratagêmes, et de se signaler dans cet art si connu dans son pays. Dès qu'il se vit

dans l'impossibilité de fuir et d'échapper à la reine des Volsques, il employa cette ruse : « Est-il étonnant, dit-il à son ennemie, de voir une femme montrer tant d'audace, lorsqu'elle peut se fier sur la vîtesse de son cheval ? Renoncez à cette ressource, descendez, et osez combattre avec moi à pied ; vous verrez bientôt qui de nous deux n'aura acquis qu'une fausse gloire. » Camille, indignée de ce reproche, descend vivement, laisse son cheval sous la garde d'une de ses compagnes, tire son épée, ne garde qu'un léger bouclier, et se prépare fièrement à combattre à armes égales ; mais le fils d'Aunus, se croyant assuré du succès de son artifice, tourne la bride de son cheval, pique ses flancs, et s'enfuit plus prompt que l'éclair. « Ah ! c'est en vain, perfide Ligurien, que tu prétends te dérober à ma vengeance, après avoir fait parade d'une fausse valeur ; ta ruse ne te rendra point à ton père, aussi fourbe que toi. » Elle dit, et, d'un pied léger et rapide, elle court après lui, le devance, se retourne, saisit la bride du cheval, et tue le cavalier.

Tel, du haut d'un rocher, si l'avide faucon
Voit la colombe au loin planer sur l'horizon,
Il s'élance ; elle fuit ; il l'atteint dans la nue,
De sa tranchante serre à sa proie éperdue
S'attache, la déchire et lui creuse le flanc,
Et disperse dans l'air et la plume et le sang. (*)

(*) H. Gaston.

Jupiter, témoin de ce combat, inspire à Tarchon une ardeur intrépide; ce général s'adresse aux Toscans tremblans et dispersés, et après les avoir accablés de reproches amers, il se précipite avec impétuosité au milieu des ennemis, vole à Vénulus, le saisit, l'embrasse, le presse contre lui de toutes ses forces, l'enlève de dessus son cheval, et l'emporte devant lui. Un cri s'élève jusqu'au ciel; tous les Latins admirent cette action prodigieuse. Tarchon parcourt la plaine, emportant Vénulus et ses armes; il arrache le fer de la lance de son ennemi, et cherche le défaut de sa cuirasse pour le lui enfoncer dans le corps, tandis que Vénulus, opposant la force à la force, se débat, et tâche de détourner de sa gorge le fer homicide.

Tel, dans les champs de l'air, un aigle au vol rapide (11)
Enlace un fier dragon dans sa serre intrépide.
Le serpent mutilé déroule en vain ses nœuds,
Siffle, s'enfle, se dresse; et l'aigle furieux,
Redoublant de son bec les morsures cruelles,
Le déchire, triomphe, et bat l'air de ses ailes. (*)

L'exemple de Tarchon ranime le courage des siens, ils se rallient, et retrouvent leur première vigueur.

Aruns, pour qui ce jour devoit être fatal,

(*) Fayolle (inédit).

voltige autour de Camille sans être aperçu, et cherche l'occasion de la surprendre; il la suit en tous lieux, il l'épie furtivement, soit qu'elle s'élance en fureur parmi les bataillons ennemis, soit qu'elle se retire après les avoir défaits; comme elle, il marche, il s'arrête, il parcourt tous les endroits qu'elle parcourt, et, le dard à la main, il n'attend que l'instant de le lancer sûrement.

Chlorée, consacré à Cybèle, dont il avoit été le prêtre, éblouissoit les yeux de Camille par l'éclat de ses armes et par son luxe phrygien. Ses flèches de Gortine, son arc de corne de Lycie, qui retentissoit sur ses épaules, son casque doré, ses tuniques, ses brodequins brodés à la manière des barbares, la pourpre étrangère de ses habits, son manteau de lin jaune, retroussé par une agraffe d'or qui rassembloit ses plis flottans, le coursier écumant qui bondissoit sous lui, et qui sembloit s'enorgueillir de sa housse couverte d'écailles de bronze et d'or, en forme de plumes, toute cette dépouille superbe enflamma la cupidité de Camille, soit qu'elle fût jalouse de suspendre à la porte d'un temple des armes troyennes, soit que, par une vanité naturelle à son sexe, elle voulût s'en parer dans les bois. Elle suivoit Chlorée, c'étoit lui seul qu'elle brûloit de combattre. Aruns, qui l'observoit, prend son temps, et près d'accomplir son dessein, il fait cette prière à Apollon: « Grand dieu, protecteur éternel du mont Soracte,

vous à qui nous adressons plus d'hommages que les autres peuples, vous en l'honneur de qui nos prêtres allument des feux de pin, et marchent avec confiance sur des brasiers ardens, donnez-moi, divin Apollon, d'effacer aujourd'hui la honte de nos armes! Je ne demande point, après la victoire, les dépouilles de notre ennemie, d'autres exploits pourront me rendre illustre. Si mes mains ne font tomber cette invincible amazone, le fléau de mon pays, je retourne sans gloire dans la ville qui m'a vu naître. »

Apollon n'exauça que la moitié de ses vœux, le reste se perdit dans les airs : il lui accorda la mort de Camille, et lui refusa le retour dans sa patrie. Sa flèche part, siffle dans les airs; tous les Volsques frémissent; Camille seule n'entend point le bruit du trait volant qui la perce mortellement au-dessous de sa mamelle nue, et qui, profondément enfoncé, s'abreuve de son sang. Ses compagnes alarmées volent à son secours, soutiennent leur reine mourante, et la reçoivent dans leurs bras. Aruns, effrayé lui-même du coup qu'il a porté, plein de joie et de crainte, prend aussitôt la fuite, et n'ose même alors s'exposer aux traits de l'amazone.

Tel un loup sanguinaire, avant que sur sa trace (12)
Ses meurtres de la nuit n'accusent son audace,
Assassin d'un pasteur, de lui-même effrayé,
Gravit les monts, s'enfuit loin du chemin frayé,

Serre, en tremblant, sa queue à ses flancs attachée,
Et demande aux forêts sa retraite cachée. (*)

Ainsi Aruns tremblant s'éloigne avec légéreté, et va se cacher au milieu des bataillons. Camille, d'une main mourante, arrache le fer de sa plaie; mais, rebelle à ses efforts, le trait douloureux demeure enfoncé dans son sein.

Des roses de son teint effaçant la couleur,
La mort ferme à demi sa paupière affaissée :
« Acca, dit-elle alors d'une voix oppressée,
Acca, toi que j'aimois comme on aime une sœur,
A qui se confioit ma joie et ma douleur,
C'en est fait. Je ne vois que des ombres funèbres,
Et mes yeux fatigués nagent dans les ténèbres. (**)

« Cours, et porte à Turnus les derniers vœux de Camille : les Troyens menacent nos murs, qu'il se hâte de les défendre. Adieu. »

Elle dit; à sa main défaillante
Les rênes échappoient : son corps inanimé
Tombe de tout son poids sur son bras désarmé.
Dans un sommeil de mort sa tête appesantie
Se penche sur son sein d'où s'exhale sa vie,
Et son ame en courroux s'enfuit dans les Enfers. (***)

Alors mille cris confus percent le ciel, le combat devient plus ardent après la mort de Camille.

(*) H. Gaston. (**) H. Gaston. (***) H. Gaston.

Les Troyens, les Étrusques et les Arcadiens, se rassemblent, et chargent vivement les Latins.

Et cependant Opis, du haut des monts voisins,
Tranquille, regardoit ces combats inhumains :
Tout à coup, à l'entour de Camille expirante,
Elle voit s'agiter une jeunesse ardente,
Et son cœur affligé laisse échapper ces mots :
« Ornement de ton sexe ! exemple des héros !
Que t'a servi d'avoir au tumulte des villes
Préféré ta déesse et ses forêts tranquilles ?
Et de quoi t'ont servi mes inutiles traits ?
Mais si j'en crois mon cœur, ta gloire et mes regrets,
Ton nom, que pour jamais signala ta vaillance,
Ne sera pas sans lustre, et ta mort sans vengeance.
Le Sort l'a résolu : son téméraire auteur
En recevra le prix. » (*)

Sur le haut d'une montagne s'élève le tombeau de Dercennus, ancien roi de Laurente, couronné d'arbres épais. La belle Nymphe y vole rapidement, et de là elle jette les yeux sur le lâche Aruns, qui, désormais en sûreté, s'applaudissoit de sa victoire. « Pourquoi fuis-tu, Aruns, lui cria-t-elle ? Tourne ici tes pas, viens recevoir la mort et le digne prix de ton illustre action. Mais pourquoi faut-il que tu aies la gloire de périr par les armes de Diane ? » Elle dit, et tire une flèche de son carquois doré, la pose sur son arc, le tend

(*) Delille.

avec force, jusqu'à ce que, rapprochant les deux pointes, elle touche d'une main le fer du trait, et que l'autre, appuyée sur la corde, l'amène contre son sein. Le trait vole, Aruns l'entend, et le sent en même temps plongé dans son corps. Ses compagnons, témoins de ses derniers instans, le voient pousser les derniers soupirs, et le laissent tristement étendu sur la poussière; Opis reprend son vol vers l'olympe.

La mort de Camille jette le découragement parmi les troupes; elles rompent leurs rangs, se troublent, et entraînent dans leur fuite les capitaines et le vaillant Atinas; leurs arcs inutiles sont languissamment rejetés sur leurs épaules; et tous, loin de faire la moindre résistance, ne songent qu'à se dérober aux traits des Arcadiens et des Troyens qui les poursuivent.

Tout cède : des coursiers épouvantés comme eux
Les pas retentissans battent les champs poudreux,
Et vers la ville enfin, leur unique ressource,
Dans des flots de poussière ils dirigent leur course.
Les femmes, en voyant revenir ces débris,
Poussent des cris affreux, frappent leurs seins meurtris
(*)

Ceux qui les premiers veulent se jeter dans Laurente, sont atteints par les vainqueurs, et tombent percés de coups à l'entrée des murailles, à la vue de leur patrie et de leurs maisons. On referme

(*) Delille.

les portes, malgré les cris et les prières des fuyards, et il se fait un horrible combat entre ceux qui les gardent et ceux qui veulent les forcer. Une partie de ces derniers, pressés par la multitude, sont précipités dans les fossés de la ville, sous les yeux de leurs tristes parens; une partie, aveuglés par le désespoir, poussent en vain leurs chevaux et leurs armes contre les portes pour les briser et renverser tous les obstacles. Les femmes même, animées par un véritable amour de la patrie, s'efforcent, à l'exemple de Camille, de lancer des traits du haut des murs, et s'arment de pieux et de bâtons durcis au feu, qui leur tiennent lieu de fer, et disputent aux hommes l'honneur de mourir pour la défense de leur ville.

Pendant ce temps-là, Turnus apprend par Acca, la compagne de Camille, que cette héroïne a péri dans le combat, que les Volsques sont vaincus, que les Troyens les ont poussés jusqu'aux portes de Laurente, et semé l'épouvante dans ses murs. Furieux alors, et aveuglé par Jupiter, il quitte son embuscade et le fond des bois; et à peine il en étoit sorti, qu'Énée franchit la montagne et passe sans obstacle les défilés abandonnés par son ennemi. Ainsi les deux armées marchent rapidement vers Laurente, à peu de distance l'une de l'autre.

Chaque héros des yeux mesure son rival;
Et lorsque le Troyen, dans des flots de poussière,
A du fils de Daunus reconnu la bannière,

Turnus a vu briller les armes de Vulcain,
Et les coursiers bondir aux accens de l'airain. (*)

Ils auroient dès-lors commencé un cruel combat, si Phébus, au teint de rose, n'eût fait descendre ses coursiers fatigués dans les mers d'Ibérie, et cédé la place à la Nuit. Les deux armées se renferment dans leur camp, et se retranchent devant la ville.

(*) H. Gaston.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU ONZIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(1) Le commencement de ce livre contient la description d'un trophée antique et de la pompe funèbre d'un guerrier. Cette cérémonie curieuse a je ne sais quelle magnificence, je ne sais quelle sublime sombre et majestueux, auquel Virgile ajoute encore par la beauté de ses vers admirables; c'est un des plus brillans morceaux de toute l'*Énéïde*. Les regrets du vieux roi Évandre sur la mort de son fils sont très-touchans, et le poëte lui met dans la bouche les expressions les plus vives, les plus tendres et les plus énergiques : c'est un père profondément pénétré de la perte d'un fils chéri, l'honneur et l'appui de sa vieillesse.

M. Barthe, de l'académie de Marseille, déjà connu par la comédie de l'*Amateur* et par des épîtres en vers, et qui vient de nous donner une *Lettre* très-belle *de l'abbé de Rancé*, sur la mort de sa maîtresse, a traduit autrefois en vers le commencement de ce onzième livre de l'*Énéïde*. Je crois faire plaisir à mes lecteurs en l'insérant dans mon ouvrage, dont il fera le principal ornement.

(2) Traduction inédite de cette comparaison, par M. Fayolle :

Tel, cueilli dans les champs par un doigt virginal,
D'un vif éclat encor brille un lis matinal;
Mais du sol maternel la sève nourrissante
Ne vient plus ranimer sa tige languissante.

On a vu, page 304 des *Considérations sur le Poëme épique*, comment M. de Fénélon l'a transportée dans son beau roman, à l'occasion de la mort du fils d'Idoménée, que son père vient de sacrifier à Neptune.

(*Note de l'Éditeur.*)

(3) Homère, au livre dix-septième de l'*Iliade*, a peint les chevaux d'Achille pleurant la mort de Patrocle; Virgile l'a imité en cet endroit. Quelques critiques ont prétendu que c'étoit une invention poétique sans vraisemblance. Cependant Aristote, Pline, Ælien, témoignent que diverses espèces d'animaux, se voyant séparés de leurs maîtres, versent des larmes de douleur; et Suétone, dans la Vie de César, rapporte que des chevaux consacrés à Mars par ce général, au passage du Rubicon, et abandonnés sur le rivage, passèrent plusieurs jours à pleurer amèrement, sans toucher aux pâturages. En voilà sans doute plus qu'il n'en faut, sinon pour justifier, au moins pour autoriser une hardiesse poétique. Il est d'ailleurs une vérité bien reconnue : c'est que les imaginations vives prêtent souvent leur sensibilité à tout ce qui les environne, et que ces sortes de fictions, qui sont dans la nature, ont toujours eu l'approbation générale. (*Note de l'Éditeur.*)

(4) L'épisode de Nestor pleurant, dans *Télémaque*, la mort de ses fils Antiloque et Pisistrate, offre beaucoup de ressemblance avec celui-ci : nous invitons nos lecteurs à en faire la comparaison. (*Note de l'Éditeur.*)

(5) Traduction de M. Gaston :

La flamme, en tourbillons, s'élevant jusqu'aux cieux,
Enveloppe les airs de ses vapeurs funèbres.

Trois fois, autour des feux, brillant dans les ténèbres,
Dans un riche appareil, ces généreux guerriers,
Tristes, abandonnant le frein de leurs coursiers,
Ont parcouru l'enceinte, et, trois fois, sur leurs armes
Et sur ces champs de deuil ils ont versé des larmes.
De leurs cris prolongés, des clairons gémissans,
L'écho répète au loin les lugubres accens.
Les uns livrent en proie aux flammes dévorantes
Les casques, les freins d'or, les armures sanglantes,
Et les débris des chars conquis sur les Latins.
Les autres, des héros déplorant les destins,
Offrent des dons connus, et jettent sur leur cendre
Leurs boucliers, leurs traits, qui n'ont pu les défendre.
Les prêtres, à l'entour font couler à grands flots
Et le sang des brebis et le sang des taureaux;
On dévoue au bûcher les entrailles fumantes.
Les regards attachés sur les cendres ardentes,
Les Troyens, près des corps à demi consumés,
Ne peuvent s'arracher à ceux qu'ils ont aimés,
Jusqu'à l'heure où la nuit sur ces scènes funèbres,
Vient du sombre occident épaissir les ténèbres.

(*Note de l'Éditeur.*)

(6) Le récit de cette ambassade auprès de Diomède prouve l'importance que les Latins attachoient à l'alliance de ce héros, le plus brave des Grecs après Achille et Ajax. Mais, instruit par ses propres malheurs et par les infortunes de tant de rois qui ont concouru à la ruine d'Ilion, il reconnoît les illusions de la victoire et les suites funestes de l'ambition; il déplore les écarts de sa bouillante jeunesse, et envie le sort des peuples et des rois qui n'ont pas connu les guerres étrangères. Son discours est extrêmement touchant; ses remords sont un triomphe éclatant pour les Troyens et leur postérité; et l'éloge

d'Énée, que le poëte met dans la bouche du héros Grec, est un moyen très-ingénieux pour décider les Latins à renouer leurs traités avec les Troyens et à solliciter leur alliance. En général, cet épisode est admirable, et peu de critiques paroissent l'avoir suffisamment apprécié.

(*Note de l'Éditeur.*)

(7) On sait quels furent les malheurs de tous les vainqueurs de Troye : chacun d'eux éprouva des disgraces qui les auroient rendus des objets de pitié à Priam lui-même, comme le dit Virgile. Voici une scène de la tragédie des *Troyennes*, par M. de Châteaubrun, où Cassandre, dans un accès de fureurs prophétiques, prédit le sort de ces héros, acte II, scène IV :

HÉCUBE, CASSANDRE, etc.

CASSANDRE.

L'indomptable destin à mes yeux se déploie;
Voici l'heureux moment où m'inspire Apollon :
Mes yeux vont décider du sort d'Agamemnon ;
Je vais venger les fers et les pleurs de ma mère.

HÉCUBE.

Dévoilez à mes yeux cet étonnant mystère.

CASSANDRE.

Il veut que dans Argos je couronne sa foi....

HÉCUBE.

Quel amant! quel époux!

CASSANDRE.

Ah! calmez votre effroi :
Sous l'appareil brillant de mes noces perfides,
Je vais ensevelir la maison des Atrides.

Hélène a fait de Troie un abyme de maux,
De carnage et de sang je vais remplir Argos;
Et l'Amour, au sortir des ruines de Troie,
Me suit pour s'assurer d'une nouvelle proie.
Au bruit de mon hymen, la honte et la fureur
Vont saisir Clytemnestre et déchirer son cœur.
À ses cris menaçans, vole, jalouse Rage,
Et conduis sur tes pas les larmes, le carnage,
Le fer, la soif du sang, les rapides transports;
Dans son ame orgueilleuse étouffe les remords.
Pour qui sont ces réseaux que sa rage prépare,
Et d'où vient qu'elle aiguise une hache barbare?
La voyez-vous porter d'inévitables coups?
Entendez-vous les cris que jette son époux?
Voyez-vous dans son sang se rouler la victime?
C'en est fait, Clytemnestre a couronné son crime.
Ton sort, Idoménée, est encor plus affreux,
Hâte-toi d'accomplir tes sacriléges vœux....
Et toi, Pyrrhus aussi, fier de tant d'homicides,
Tu péris sans honneur par des mains parricides;
Au malheur des Troyens ton bras eut trop de part:
Quoi! c'est l'Amour encor qui guide le poignard!
Tu vas brûler d'un feu qu'Andromaque déteste,
Cours recevoir le prix de ta flamme funeste:
Oreste va punir tes crimes par les siens,
Et les Grecs, que tu sers, vont venger les Troyens.

HÉCUBE.

O favorable espoir!

CASSANDRE.

Mais toi, perfide Ulysse,
Je vois tout l'univers armé pour ton supplice:
La mer pour t'engloutir a soulevé ses eaux,
Et la foudre à tes yeux embrase tes vaisseaux.
Les ombres des enfers, les monstres de la terre,
Conspirent à l'envi pour te faire la guerre.

Sous quel horrible aspect verras-tu ta maison;
Où tu ne trouveras que trouble et trahison?
N'osant plus sous ton nom jouir de la lumière,
Où vas-tu terminer ta fatale carrière?
La Parque te présente au glaive que tu fuis;
Misérable! tu meurs de la main de ton fils:
Télagone cherchoit le sang qui l'a fait naître,
Et c'est en le versant qu'il va le reconnoître.
Mais quel fantôme encor se présente à mes yeux!
J'ai peine à discerner son visage odieux....
C'est Hélène, grands dieux! qu'entraîne une furie!
Ses charmes dangereux embrasèrent l'Asie:
Perfide, et respirant de nouvelles amours,
Une rivale enfin s'arme contre ses jours;
La rage dans le cœur, elle fond sur sa proie,
Lui montre en l'immolant une barbare joie,
Et d'un lien affreux qu'a tissu sa fureur,
La rend pour son amant un spectacle d'horreur!
Voilà de tant d'attraits l'épouvantable reste!
L'univers est vengé de sa beauté funeste.

(8) Tout ce qui se passe dans cette assemblée peut être comparé, pour les situations et les résultats, au conseil des Troyens, dans le septième livre de l'*Iliade*: Anténor, homme lâche et astucieux, propose de rendre Hélène aux Grecs, s'ils consentent à retourner dans leur patrie, et même de leur envoyer des présens. Le ravisseur Pâris refuse de suivre ce conseil: il aime mieux s'exposer avec les Troyens à toutes les horreurs de la guerre, que de renvoyer à Ménélas l'épouse qui lui a été ravie; et Priam ne montre pas moins de foiblesse et d'indécision que Latinus. On a prétendu que Virgile avoit eu l'intention d'appliquer à Cicéron les couleurs odieuses sous lesquelles il nous représente Drancès; mais c'est une con-

jecture très-hasardée, et à laquelle le caractère connu de ce poëte ne donne pas le moindre degré de vraisemblance. Voltaire, dans sa *Mort de César*, fait dire à un des conjurés :

Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence,
Ne sert la liberté que par son éloquence;
Hardi dans le sénat, foible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, et non pour la venger.

Mais l'on auroit tort d'en conclure qu'il partageoit l'opinion des commentateurs dont nous venons de parler, puisque dans sa *Rome sauvée*, il a fait le portrait le plus brillant de l'orateur Romain, auquel on sait d'ailleurs qu'il étoit très-flatté qu'on le comparât pour l'étendue et la variété de ses connoissances. « Au reste, dit M. Delille, de qui nous empruntons l'idée de cette note, le portrait de Drancès est fort bien tracé, et il n'est que trop vrai qu'il est bien pris dans la nature. Il est probable que Virgile avoit devant les yeux une de ces viles idoles de la populace, un de ces chefs de partis qui se montrent dans les temps orageux, et dont Rome avoit plus d'une fois éprouvé la funeste influence. » Le même littérateur a remarqué, avec raison, que le discours de Turnus, quoique dicté par les plus violentes passions, est dans toutes les formes oratoires; qu'il réunit la vigueur et la véhémence à la méthode et à l'harmonie, et que la situation dans laquelle se trouve le chef des Rutules ressemble à celle de Démosthènes haranguant les Athéniens lorsque Philippe est à leurs portes.

Nous ne citerons que le fragment suivant de la traduction de M. Gaston :

Si nous ne pouvons plus nous fier à nos armes;
Si, d'un premier revers écoutant les alarmes,

Nous n'osons plus de Mars espérer la faveur;
Si le hasard d'un jour donne tout au vainqueur,
Tendons à l'étranger une main suppliante;
Courons lui présenter le sceptre de Laurente.
Pourtant, oh! dans nos cœurs, indignés de servir,
Si de notre vertu vivoit un souvenir!...
Sans doute il fut vaillant, il fut digne d'envie,
Celui qui pour l'État sacrifia sa vie,
Préférant le trépas au spectacle odieux
Dont l'Ausonie esclave eût affligé ses yeux.
Mais s'il nous reste encor des trésors, une armée
Par ses propres malheurs aux combats animée;
Si de grandes cités, si des peuples rivaux,
Pour le salut de tous, marchent sous nos drapeaux;
Si, dans les rangs Troyens semant les funérailles,
Mon bras de défenseurs dépeupla leurs murailles,
Entre les deux partis quand le deuil est égal,
N'osons-nous des combats attendre le signal?
Pourquoi céder? etc.

(*Note de l'Éditeur.*)

(9) C'est un coup de l'art que d'avoir fait ainsi survenir l'armée troyenne pour séparer le conseil assemblé: cette nouvelle réveille tout d'un coup le lecteur, qu'une plus longue délibération auroit ennuyé. M. de Voltaire se sert du même moyen pour rompre l'assemblée des états de Paris:

Le dépit et la crainte agitoient leurs pensées,
Quand soudain mille voix, jusqu'au ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruit confus:
Aux armes! citoyens, ou nous sommes perdus, etc.

(10) Cette comparaison est imitée de celle-ci du sixième livre de l'*Iliade*, traduite par M. Aignan, dont les vers

peuvent se soutenir à côté de ceux du traducteur de Virgile:

Tel un coursier fougueux dont la fierté sauvage
A brisé les liens d'un indigne esclavage,
Du pied frappe le sol, bondit en écumant,
Fait retentir les airs d'un long hennissement,
Balance avec orgueil sa crinière ondoyante,
Plonge au fleuve connu sa croupe frémissante,
Et fier de sa beauté, s'élance vers les bois
Où le troupeau superbe obéit à ses lois.

Le poëte latin a ajouté à l'idée d'Homère quelques traits qui lui appartiennent et qui sont d'une très-grande beauté, tels que *campoque potitus aperto*, etc.

Le Tasse se l'est appropriée, par une imitation heureuse, dans le seizième chant de la *Jérusalem délivrée* :

Qual feroce destrier, ch' al faticoso
Honor del' arme vincitor sia tolto,
E lascivo marito in vil riposo
Fra gli armenti, e né paschi erri disciolto;
Se 'l desta o suon di tromba o luminoso
Acciar, colà tosto annitrendo è volto,
Già, già brama l'arringo, e l'huom su 'l dorso
Portando urtato riurtar nel corso.

Voltaire l'a imitée plus librement dans le huitième chant de la *Henriade* :

Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe:
Tel paraissoit d'Egmont.

M. Parseval-Grandmaison l'a placée aussi dans le premier chant de ses *Amours épiques* :

Tel un coursier long-temps des troupeaux séparé,
Rompt ses liens, s'échappe étincelant, superbe,
En sa course emporté vole et bondit sur l'herbe;
D'un fleuve qu'il connoît tantôt cherche les eaux;
Tantôt, le feu sortant de ses larges naseaux,
Fier, embrasé d'amour, il frémit, il secoue
Ses longs crins déployés dont le zéphyr se joue,
Vole vers sa compagne, attaque ses rivaux,
Triomphe, et marche en maître au milieu des troupeaux.

M. Deguerle, dans son poëme inédit d'*Œnone et Pâris*, dont nous avons déjà eu occasion de citer quelques beaux fragmens, nous présente encore une belle imitation de cette comparaison, qu'il applique à son héros :

Ainsi, des voluptés s'élançant aux combats,
Un fier coursier s'arrache aux langueurs du haras;
Il sommeilloit oisif auprès de ses amantes:
Le clairon a sonné: les narines fumantes,
Impatient, avide et de meurtre et de sang,
De ses crins agités il bat son large flanc:
Il part; et, disparu dans des flots de poussière,
Par ses hennissemens appelle au loin la guerre.

On peut rapprocher ces différentes descriptions de celles du cheval de bataille, que nous avons rapportées dans la note 17 du troisième livre des *Géorgiques*.

(*Note de l'Éditeur.*)

(11) Virgile a reproduit ici, sous la forme d'une comparaison, cette peinture que l'on trouve au livre douzième

de l'*Iliade ;* nous nous servons toujours de la traduction de M. Aignan :

A leur gauche apparu, l'oiseau de Jupiter
Traîne un dragon sanglant dans les plaines de l'air :
Le monstre se débat, siffle, s'enfle, se dresse ;
Il darde à coups pressés sa langue vengeresse.
Le vainqueur, déchiré de cruels aiguillons,
Rejette le reptile au sein des bataillons,
S'enfuit, et, perçant l'air d'une clameur aiguë,
Sur les ailes des vents s'enfonce dans la nue.

Cicéron a traduit ce passage en beaux vers, dans son traité de la *Divination :*

Hic Jovis altitoni subitò pinnata satelles,
Arboris è trunco, serpentis saucia morsu,
Subjugat ipsa feris transfigens unguibus anguem
Semianimum, et variâ graviter cervice micantem,
Quem se intorquentem laniens rostroque cruentans,
Jàm satiata animos, jàm duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undâ,
Seque obitu à solis, nitidos convertit ad ortus.

Voici la brillante imitation que Voltaire en a faite :

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre ;
Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré ;
Le sang tombe des airs ; il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore ;
Il le perce, il le tient sous ses ongles vengeurs ;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre, en expirant, se débat, se replie,
Il exhale en poisons les restes de sa vie ;

Et l'aigle tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur et plane au haut des cieux.

M. Delille, dans sa traduction, a paraphrasé un peu Virgile; au reste, ses vers sont très-beaux :

Ainsi, lorsque l'oiseau qui porte le tonnerre
Se saisit d'un dragon élancé de la terre,
Il le presse, il le tient, il attache à ses flancs
Et sa robuste serre et ses ongles tranchans;
Le superbe animal que la douleur tourmente,
Terrible, l'œil ardent et la gueule écumante,
Siffle, s'enfle, et de l'aigle embarrassant l'essor,
Se courbant, se dressant, se recourbant encor,
Lutte contre le bec qui perce ses entrailles;
La rage sur son corps a dressé ses écailles :
Inutiles efforts! l'aigle victorieux
L'emporte, bat de l'aile, et se perd dans les cieux.

On peut encore rapprocher de ces divers morceaux l'imitation suivante, extraite de l'*Homme malheureux*, poëme de M. de Fontanes, imprimé en 1777 :

Ce reptile ondoyant que blesse la lumière,
Dont la trace à mes yeux sillonne la poussière,
Sous sa rampante écaille alongeant ses anneaux,
Se glissoit en silence à l'abri des roseaux :
Mais dans le champ des airs qui lui suffit à peine,
Un aigle l'apperçoit et s'abat et l'entraîne.
Le serpent se redresse : il siffle en s'agitant,
Échappe, est ressaisi, s'entrelace ou s'étend.
Déjà ployant ses nœuds sous les serres cruelles,
De l'aigle à longs replis il embrasse les ailes,
Lorsqu'en orbe à mes yeux, le monstre balancé
Par le roi des oiseaux contre un roc est lancé,
Et sur la pointe aiguë où son corps se déchire,
Dans ses tronçons épars il se meut et respire.

Et celle-ci de M. Ducis, dans sa tragédie de *Phédor et Waldamir*, qui n'a jamais été imprimée :

Je sais qu'un vil serpent par un aigle enlevé,
Loin de son sol impur jusqu'au ciel élevé,
S'agite en cent replis sous sa serre sanglante ;
Qu'il s'attache à son sein, le serre, le tourmente ;
Qu'il se gonfle de rage et siffle de courroux,
Et de son triple dard lui prodigue les coups :
Oui ; mais le roi des airs planant dans son empire,
En fait pleuvoir le sang, le perce, le déchire,
Dénoue en les tranchant ses replis odieux,
Les jette sur la terre et se perd dans les cieux.

(*Note de l'Éditeur.*)

(12) M. Delille a ainsi étendu cette comparaison :

Tel, lorsque de sa faim appaisant la fureur,
Un loup vient d'égorger, dans son audace extrême,
Une belle génisse ou le berger lui-même,
Tremblant, épouvanté de ses hardis exploits,
Déjà des chiens vengeurs croit entendre la voix ;
Avant que le jour naisse, avant que la victime
Et les traces du sang déposent de son crime,
Dans le fond des forêts le meurtrier a fui
Et sa queue en tremblant se dérobe sous lui :
Tel, etc.

M. Dauteroche, qui ne manque jamais de justifier par des raisons quelconques ses omissions et ses infidélités nombreuses, nous dit, pour s'excuser de n'avoir pas rendu cette comparaison, que notre langue ne sauroit admettre, dans le genre noble, l'image si naturelle et si vraie du loup qui ramène sa queue sous son ventre : *caudamque remulcens subjecit pavitantem utero.* On pour-

roit lui demander pourquoi cette peinture du loup *serrant la queue et portant bas l'oreille*, qui nous plaît tant dans la fable de La Fontaine, deviendroit choquante dans l'épopée, quoique employée par Virgile, au point de discréditer entièrement, ainsi qu'il le prétend, la traduction que pourroit en faire un auteur Français? Ce qui prouve que notre langue n'est pas aussi dédaigneuse qu'il veut bien le dire, c'est que MM. Delille et Gaston se sont particulièrement appliqués à transporter dans leurs vers les expressions pittoresques de Virgile; et que cette exactitude, loin de discréditer leur traduction, y donne un prix que la sienne n'aura jamais. M. Dauteroche, qui s'érige ainsi en réformateur des écrits du prince des poëtes Latins, n'a-t-il donc pas eu des amis assez sincères pour lui représenter la témérité d'une pareille entreprise? ou, s'il a dédaigné leurs conseils, auroit-il assez présumé de son talent pour se croire capable de refaire l'*Énéïde?* la vaine tentative de Lamothe sur l'*Iliade* n'étoit pas un encouragement très-puissant pour le déterminer à s'exposer au même ridicule.

(*Note de l'Éditeur.*)

L'ÉNÉIDE.

LIVRE DOUZIÈME.

ARGUMENT.

Turnus voyant que les Latins ont été battus deux fois, consent enfin à accepter le défi qu'Énée lui a proposé. Il va trouver Latinus, et le prie de déclarer aux autels des dieux, et par un traité solennel entre lui et les deux princes rivaux, que le vainqueur épousera Lavinie. Latinus s'efforce en vain de le détourner de la résolution où il est de mesurer ses forces avec celles d'Énée. Amate veut aussi l'empêcher de combattre seul à seul contre le héros Troyen, en lui jurant qu'elle aime mieux accepter la mort que de donner sa fille à cet étranger: elle ne gagne rien sur l'esprit intraitable de Turnus. Enfin Latinus consent à ce qu'il exige. Les deux armées se rangent en ordre de bataille, mais seulement pour être témoins de ce qui doit se passer. On dresse entr'elles des autels, et Latinus s'en approche avec Énée et Turnus. Dans la ville, tout le peuple monte sur les remparts et au haut des tours, pour satisfaire leur curiosité sur ces grands événemens. Énée accepte les conditions, et jure le premier sur les autels: Latinus s'engage par un serment à céder Lavinie à celui des deux qui sera vainqueur. Turnus étoit près de jurer; mais Juturne, sa sœur, par le conseil de Junon, tâche de rompre le traité: elle prend la figure de Camerte, parcourt tous les rangs, et reproche aux Rutules de souffrir que Turnus s'expose au danger pour chasser l'usurpateur du trône des Latins, et le ravisseur de Lavinie. Un prodige mal interprété par l'augure Tolumnius achève de déterminer les Rutules au combat.

Cet augure promet hardiment la victoire aux Latins, et ose lancer un trait qui tue un Troyen. Alors le traité est rompu sans retour, et les autels sont renversés. Énée veut en vain arrêter ce désordre naissant, il est blessé d'un trait lancé par une main inconnue, et se retire du combat pour faire panser sa plaie. Cependant Turnus met les Troyens en désordre et en fait un carnage horrible. Iapys entreprend de guérir Énée. Vénus descend dans un nuage qui la dérobe à tous les regards, et mêle secrètement des plantes salutaires et de l'ambroisie avec les simples préparés par Iapys. La prompte guérison d'Énée surprend Iapys, qui la regarde comme l'effet d'un secours surnaturel. Énée retourne au combat, et propose un défi à Turnus. Lorsque Turnus étoit prêt à l'accepter, Juturne se met à la place de Métisque, conducteur du char de son frère, le conduit elle-même, et l'éloigne toujours d'Énée, qui ne peut le joindre. Le prince Troyen se détermine alors à donner l'assaut à la ville. Amate alarmée se persuade que Turnus n'est plus, et se donne la mort de désespoir. À cette nouvelle, et à la vue des faubourgs de la ville, où le feu se répand, Turnus se résout à un combat singulier avec son rival. Jupiter balance les destins des deux princes, et veut fléchir Junon en faveur des Troyens. La déesse, contrainte de céder aux Destinées, consent à s'appaiser, pourvu que les Troyens, mêlés avec les Latins, prennent le nom de ces peuples et perdent celui qu'ils portoient. Le combat des deux rivaux commence. Jupiter envoie une des Dires ou Furies qui sont sans cesse au pied de son trône, annoncer à Juturne sa volonté souveraine, et l'avertir par un signe de ne plus secourir son frère. Turnus est vaincu : il demande grace, et il étoit près de l'obtenir, lorsque la fureur d'Énée, déjà ralentie, se rallume à l'aspect du baudrier de Pallas, que Turnus portoit toujours depuis qu'il avoit vaincu le jeune prince. Malgré ses prières et sa soumission, il est tué par le héros Troyen, et immolé aux manes de Pallas, suivant la promesse qui en avoit été faite à Évandre. Cette mort qui

termine la guerre, assure à Énée la main de Lavinie, et l'empire du Latium, où il étoit appelé par les Destins.

Turnus, témoin du découragement des Latins, abattus par leurs défaites, et qui, les yeux fixés sur lui seul, lui demandent tous l'exécution de ses anciennes promesses, sent encore redoubler sa fureur et son audace.

Ainsi quand de ses traits. (1)
Le Numide a percé le tyran des forêts,
L'excès de la douleur irritant son courage,
Aussitôt il s'élance impatient de rage,
Frémit, de ses longs crins bat son cou vigoureux,
Du chasseur dans son flanc rompt le trait douloureux,
Et des terribles sons de sa gueule sanglante
A son vainqueur lui-même inspire l'épouvante:
Tel s'enflamme Turnus. (*)

Le prince Rutule va trouver le roi, et lui tient ce discours intrépide : « Turnus est prêt à combattre; c'est aux lâches Troyens à se souvenir de leur parole; il ne tiendra pas à moi qu'ils exécutent ce qu'ils ont promis. Je vole vers eux. Vous, mon père, préparez le sacrifice et dressez le traité; ou cette main, en présence de tous les Latins, précipitera aux Enfers ce fugitif, ce déserteur de l'Asie, et je vengerai seul notre injure commune, ou ma défaite lui assurera la main de Lavinie. »

(*) Delille.

Latinus lui répondit avec douceur : « Valeureux guerrier, autant vous montrez de courage et d'ardeur pour les combats, autant il me convient de peser à loisir mes intérêts, les vôtres et les dangers que vous cherchez. Vous avez les états de Daunus, votre père, dont vos conquêtes ont reculé les limites ; Latinus vous aime, et ses trésors sont à vous. Assez d'illustres épouses s'offriront à vos desirs dans le pays de Laurente et dans le Latium. Souffrez que je vous dise librement de dures vérités, et prêtez à mes paroles une oreille attentive.

« Les dieux et leurs interprètes sacrés me défendoient d'accorder ma fille à un prince de ces contrées. Vaincu par l'amitié, par le sang qui nous unit, et par les larmes d'une épouse qui m'est chère, j'ai bravé tous les oracles, j'ai refusé à Enée l'épouse que je lui avois promise, j'ai pris contre lui des armes impies. Vous en voyez le fruit : vous voyez les malheurs que j'ai attirés sur mes États, la guerre funeste qui nous afflige, et les travaux qu'elle vous coûte à vous-même. Vaincus dans deux grandes batailles, à peine cette ville nous reste pour soutenir les dernières espérances de l'Italie.

« Notre sang teint le Tibre, et de nos bataillons
Les ossemens épars ont blanchi les sillons. (*)

(*) Delille.

« Faut-il que mon esprit, toujours incertain, flotte sans cesse dans l'incertitude et l'irrésolution? Si, lorsque Turnus ne sera plus, je dois faire alliance avec les Troyens, pourquoi ne la pas conclure dès ce jour, sans combattre et sans attendre sa mort? Que diront les Rutules, mes alliés? Que dira le reste de l'Italie, si (puissent les dieux en ordonner autrement!) j'expose à la mort un prince qui cherche à devenir mon gendre? Souvenez-vous que la guerre a ses revers; ayez pitié de votre vieux père qui pleure votre absence dans son palais. »

Ces paroles, loin d'adoucir Turnus et de fléchir ce caractère indomptable, ne fait que l'enflammer et l'aigrir encore. Dès qu'il fut revenu à lui-même, et qu'il put parler, il reprit ainsi :

« Trop d'intérêt pour moi trouble votre repos,
Grand prince, permettez que, servant la patrie,
J'achète quelque gloire aux dépens de ma vie.
Entre Énée et Turnus le danger est égal,
Et peut-être je suis digne d'un tel rival;
Ce fer n'est pas novice à venger mon injure,
Et le sang quelquefois a suivi sa blessure.
Ce guerrier n'aura plus, pour secourir sa peur,
Ni Vénus, ni l'abri d'un nuage trompeur.
Qu'il vienne ce héros que protège une femme,
Il verra qui je suis, et si l'honneur m'enflamme. »

La reine cependant, craignant ces grands combats,
Tremblante, et l'œil en pleurs, le tenoit dans ses bras,
Et son cœur en ces mots épanche ces alarmes:

« Si vous êtes sensible à ma gloire, à mes larmes,
Turnus! ne m'ôtez pas mon unique secours,
Seul espoir de mes maux, seul bien de mes vieux jours;
Sur vous seul est fondé le bonheur de ma fille,
Le salut des Latins, l'honneur de ma famille.
Au nom de votre amie, au nom de tout l'État,
Turnus, n'affrontez pas ce terrible combat!
Je meurs si vous mourez. Ce brigand du Scamandre
Ne deviendra jamais mon maître ni mon gendre;
Et la même journée aura vu son orgueil
Traîner ma fille au temple et sa mère au cercueil. »
Amate exhale ainsi sa tristesse mortelle:
La jeune Lavinie, immobile auprès d'elle,
Lui répond par des pleurs. Un feu subit a peint
D'un ardent incarnat l'albâtre de son teint;
Il brûle sur sa joue, il court sur son visage,
De la pudeur timide intéressante image.
Ainsi des mains de l'art nos yeux verroient sortir
L'ivoire coloré de la pourpre de Tyr; (2)
Ou tel, en un bouquet de fleurs fraîches écloses,
Le lis peint sa blancheur du doux reflet des roses:
Telle on voit Lavinie; ainsi l'instant fatal
Du trouble de son cœur peint son front virginal.
Du superbe Turnus, qui des yeux la dévore,
La fureur et l'amour s'en accroissent encore;
Et, tous deux en secret enflammant le héros,
A la plaintive Amate il s'adresse en ces mots:
« Reine, cessez vos pleurs, et que ce noir présage
Ne suive pas Turnus dans le champ du carnage:
De son sort désormais Turnus n'a plus le choix;
Le Destin a parlé, j'obéis à ses lois. (*)

(*) Delille.

« Idmon, ajouta-t-il, allez dire de ma part au roi des Troyens que demain, au lever de l'aurore, il empêche ses troupes d'attaquer les Rutules; qu'il faut que les deux armées s'abstiennent de combattre; que c'est son sang ou le mien qui doit terminer la guerre, et que c'est sur ce champ de bataille que sera disputée la main de Lavinie. »

Il dit, et rentre avec précipitation dans son palais; il demande ses chevaux, et voit avec plaisir leur fougueuse ardeur. Ces coursiers, plus blancs que la neige, plus légers que le vent, sont de la race de ceux qu'Orithye avoit donnés autrefois à Pilumne. Tandis que leurs conducteurs peignent leur crinière longue et flottante, et se plaisent à les flatter de la main, il essaie tour à tour sa cuirasse, son casque, son bouclier et son épée, cette épée terrible que Daunus, son père, avoit reçue du dieu du feu, et qui avoit été trempée dans les eaux du Styx. Il saisit ensuite une énorme javeline, attachée à une grande colonne au milieu de son palais, et qu'il avoit enlevée à Actor, de la nation des Aurunces; et la secouant dans ses mains : « Redoutable javeline, disoit-il, toi qui n'as jamais trompé mon attente, ni manqué les coups que je portois, c'est aujourd'hui qu'il faut me seconder. O toi, que porta jadis le grand Actor, et que porte maintenant Turnus, renverse, terrasse mon ennemi; lancée par mon bras vigoureux, perce la cuirasse et le corps de ce Phrygien efféminé; qu'il tombe, qu'il souille de sang et

de poussière ses cheveux frisés et parfumés de myrrhe. »

Ainsi parle Turnus enflammé de fureur;
Tel son courage ardent bouillonne dans son cœur,
Étincelle en ses yeux, brille sur son visage:
Ainsi, brûlant d'amour et mugissant de rage,
D'un taureau furieux le superbe rival,
Quand son naissant courroux prélude au choc fatal,
Lutte contre les vents, s'exerce contre un chêne,
Et sous ses bonds fougueux disperse au loin l'arène. (*)

Énée, de son côté, se dispose au combat, s'anime par l'espérance de finir promptement la guerre; il dissipe la frayeur de ses compagnons et d'Ascagne, en leur rappelant les promesses des Destinées; enfin, il envoie à Latinus sa réponse et les conditions du traité.

Le jour naissoit à peine, et ses premiers rayons
Dispersoient les vapeurs sur la cime des monts;
Les chevaux du soleil, secouant leur crinière,
Souffloient de leurs naseaux la flamme et la lumière. (**)

Les Troyens et les Rutules marquent ensemble le lieu où Énée et Turnus doivent combattre. Dans cet espace, et entre les deux armées, ils élèvent des autels de gazon, et préparent des foyers pour les dieux communs des deux nations. Des prêtres couronnés de vervène, et la tête couverte d'un voile de lin, portoient l'eau et le feu sacré.

(*) Delille. (**) H. Gaston.

Cependant on ouvre les portes de Laurente; les troupes latines, armées de javelots, sortent des murs et s'avancent dans la plaine. Les Troyens et les Étrusques se rangent de leur côté en ordre de bataille, différemment armés et couverts de fer, comme s'ils alloient combattre. Mnesthée, du sang d'Assaracus, Asylas, Messape, tous les chefs, en un mot, parcourent les rangs, et se font remarquer par l'éclat de l'or et de la pourpre dont ils sont revêtus. Aussitôt que la trompette a donné le signal, chacun prend son poste, chacun plante dans la terre sa javeline et dépose son bouclier.

Dans la ville, tout le peuple incapable de porter les armes, les femmes, les enfans, les vieillards, montent sur les remparts, au haut des tours et de tous les lieux élevés, pour être témoins de ces grands événemens.

Cependant Junon regardoit les deux armées du sommet du mont que nous appelons aujourd'hui Albain, mais qui alors n'avoit rien qui pût le distinguer. Elle adresse ainsi la parole à la sœur de Turnus, la Nymphe Juturne, qui préside aux fleuves et aux étangs, faveur que Jupiter lui accorda pour prix de sa virginité qu'elle lui avoit sacrifiée :

« O l'honneur et l'ornement des fleuves, Nymphe que je chéris, que j'ai toujours distinguée des filles du Latium qui ont entré dans le lit de Jupiter,

vous que Junon a si volontiers admise au rang des divinités, apprenez vos malheurs et ne m'en accusez pas. J'ai protégé Turnus et les Latins autant que le Destin me l'a permis; maintenant je vois que Turnus est appelé au combat sous de tristes auspices; le temps fatal approche, et le jour des Parques n'est pas loin. Je ne puis voir ce combat funeste, ni le traité qui doit le précéder. Pour vous, si vous pouvez quelque chose en faveur de votre frère, il est temps d'agir, et ce soin vous regarde; peut-être le Sort vous secondera. » Juturne, en l'écoutant, verse un torrent de larmes, et frappe son beau sein. « Ce n'est pas ici le moment de répandre des pleurs, continua Junon, hâtez-vous, s'il est possible, d'arracher à la mort un frère que vous aimez; faites en sorte de prolonger cette guerre et de rompre le traité, c'est moi qui vous donne ce conseil. » A ces mots, elle s'éloigne, et laisse Juturne dans la douleur et dans l'incertitude.

Mais déjà les rois marchent vers le lieu de la cérémonie. Quatre chevaux traînent dans un char superbe le roi Latinus, couronné, comme le soleil son aïeul, de douze rayons d'or. Turnus, armé de deux javelines, est traîné par deux coursiers d'une merveilleuse blancheur. Énée, le père des Romains, accompagné d'Iule, la seconde espérance de Rome, marche après eux, revêtu de ses armes étincelantes, fabriquées par une main divine. Le prêtre, en habit blanc, conduit vers

le feu allumé aux autels un jeune porc, et une brebis qu'on n'a point encore dépouillée de sa toison. Bientôt les sacrificateurs, tournés vers le soleil levant, mettent la pâte sacrée sur la tête des victimes, leur coupent des poils sur le front, et l'arrosent de vin. Énée tire son épée, et élevant la voix :

« Soleil, dit-il, et vous, ô champs Ausoniens! (3)
O terre qui m'as vu souffrir pour ta conquête
Tant d'orages divers assemblés sur ma tête!
Roi de l'Olympe! et toi, Junon, dont le courroux
Appaisé par nos vœux, se détourne de nous!
Mars, qui tiens dans ta main le sceptre de la guerre!
Divinités des eaux, du ciel et de la terre!
Entendez mes sermens! Si l'arrêt du Destin
Élève mon rival à l'empire Latin,
Iule et les Troyens, fidèles à ma cendre,
Iront porter nos dieux dans la cité d'Évandre;
Jamais ils ne viendront disputer à Turnus
Des droits, dont ce combat dépouille les vaincus.
Mais si Mars (puisse-t-il seconder mon courage!)
Sur le fils de Daunus me donne l'avantage,
Je ne demande point le sceptre des Latins.
Que, sous les mêmes lois, confondant ses destins,
Le peuple de Saturne, au sein de l'Ausonie,
Ouvre aux dieux alliés une même patrie;
Que Lavinie enfin, dans une autre Ilion,
Permette à son époux de lui donner son nom. » (*)

(*) H. Gaston.

Latinus, à son tour, parla en ces termes, levant ses yeux et ses mains vers le ciel :

«Oui, prince, comme vous j'atteste tous ces dieux ;
La Terre, l'Océan qui par-tout l'environne,
Janus au double front, les enfans de Latone,
Et du triste Achéron les pâles déités,
Et le dieu dont la foudre est le sceau des traités ;
J'atteste ces autels, et ces feux redoutables,
De la foi des humains garans inviolables :
Quelque sort qui m'attende, on ne verra jamais
Les Latins, sous mes lois, rompre une heureuse paix.
Avant que Latinus manque à la foi jurée,
Que dans ses fondemens la terre déchirée,
Par un déluge affreux s'abyme au fond des mers !
Que l'Olympe écroulé roule dans les Enfers !
Que ce sceptre, en mes mains, parvenu d'age en âge,
Dépouillé par le fer de son jeune feuillage,
Rameau vert autrefois, aujourd'hui chargé d'or,
Loin du sol maternel puisse revivre encor,
Et des sucs nourriciers, dont la source est tarie,
Voir s'enfler au printemps sa tige refleurie ! » (*)

Ainsi Énée et Latinus jurèrent entre eux une alliance éternelle. Ils égorgent ensuite les victimes consacrées, les jettent dans les flammes, arrachent leurs entrailles fumantes, et les présentent dans des plats sur les autels des dieux.

Cependant les Rutules commencent à murmurer et à trouver ce combat inégal, sur-tout lors-

(*) H. Gaston.

qu'ils voient Turnus s'avancer lentement vers l'autel, triste, les yeux baissés, le visage livide, la pâleur sur le front, et d'un air suppliant et abattu. Juturne sa sœur, témoin des discours que la vue de ce cher frère excitoit, et du trouble qui s'élevoit déjà en sa faveur, descend au milieu des Latins, sous la figure de Camerte, capitaine illustre, recommandable par sa naissance et ses exploits : là, sous cette forme étrangère, elle sème parmi les soldats des bruits divers, et accable de mille reproches l'armée de Turnus et celle des Latins :

« N'avez-vous point de honte, ô Rutules ! de laisser un seul homme s'exposer ainsi pour le salut de tous ? Sommes-nous donc inférieurs en nombre et en forces à nos ennemis ? Vous voyez toutes leurs troupes, les Troyens, les Arcadiens, et ceux des Étruriens qui ne sont pas attachés à Turnus. Voilà toutes leurs forces : à peine peuvent-ils nous opposer un homme contre deux. Turnus, le généreux Turnus, égal à ces dieux, témoins des sermens qu'il fait, en se dévouant pour vous à leurs autels, vivra sans cesse dans la mémoire des hommes ; et nous, qui souffrons lâchement qu'il réunisse tous les dangers sur sa tête, nous allons perdre notre patrie, et courber notre front sous un joug étranger ! »

Ces discours font dans tous les cœurs une impression profonde : les Rutules, les Latins eux-mêmes, qui, las de la guerre, n'aspiroient qu'au

repos et aux douceurs d'une paix prochaine, demandent hautement le combat, et s'attendrissent sur le sort injuste de Turnus.

Pour les changer entièrement et les exciter à tout entreprendre, Juturne joint à ce langage un prodige qui les trompe et les détermine:

Un aigle fendoit l'air, et des célestes plages
Menaçant les oiseaux nourrissons des rivages,
Pressoit l'essaim bruyant de ces hôtes des eaux:
Tout à coup il s'abat, et parmi les roseaux
Atteint, saisit, enlève en sa robuste serre
Un cygne au beau plumage, et fuit loin de la terre.
On regarde, on s'étonne; ô prodige soudain!
Les oiseaux, à grands cris ralliant leur essaim,
Obscurcissent les airs de leur épais nuage,
Et sur le ravisseur fondent avec courage;
De l'aile, de la voix, pressent son vol troublé;
Tant qu'enfin, succombant sous leur choc redoublé,
Et lassé du fardeau, de sa serre vaincue,
L'oiseau lâche sa proie et se perd dans la nue.
Chacun, les bras levés vers les dieux protecteurs,
Salue avec transport ces présages flatteurs;
Tolumnius sur-tout, instruit dans les augures,
Dont l'œil lit de si loin dans les choses futures,
« Le voilà, leur dit-il, ce garant de nos vœux,
Tant desiré par moi, tant promis par les dieux!
Je vois, je reconnois leur faveur solennelle:
Marchez, courez, volez, c'est moi qui vous appelle.
Et vous, que ce Troyen, auteur de tous nos maux,
Ose poursuivre ainsi que de foibles oiseaux,
Le barbare! bientôt vous le verrez sur l'onde

Précipiter au loin sa fuite vagabonde.
Vous donc, serrez vos rangs, venez, secondez-moi,
Et de ce ravisseur défendez votre roi. » (*)

Il dit, et d'une flèche lancée d'une main sûre, il perce mortellement un Arcadien à côté de ses huit frères, guerriers également renommés par leur beauté et par leur valeur. Aussitôt ils prennent tous les armes, et courent à la vengance. Les deux armées s'ébranlent, on se mêle, on combat, on renverse les autels; un orage de traits obscurcit l'air, et une pluie de fer se précipite, inonde toute la plaine. Les vases destinés au sacrifice, les brandons allumés, volent de toutes parts. Latinus se retire précipitamment, indigné de voir l'alliance rompue et les dieux outragés. Les uns attèlent leur char; les autres, l'épée à la main, se jettent sur leurs chevaux.

Messape, qui brûloit de rompre l'accord, pousse brusquement son cheval sur Auleste, un des Lucumons (4) d'Étrurie, revêtu des marques de la royauté. Auleste recule, et arrêté dans sa fuite par les débris de l'autel, il tombe renversé. Messape accourt la lance à la main, et élevé sur son cheval, il fait une blessure profonde au malheureux Auleste, malgré ses cris et ses prières. « Il est percé, dit-il; cette victime plaît aux dieux plus que celles qu'on vient de leur offrir. » Le

(*) Delille.

carnage redouble; Énée accourt, sans armes et sans casque, tendant les mains et s'écriant: « Que faites-vous, mes amis? d'où vient cette querelle soudaine? Calmez votre fureur, le traité est conclu, la paix arrêtée: c'est à moi seul de combattre. Cessez de craindre, il n'appartient qu'à moi de terminer la guerre; j'attends Turnus, ces autels me l'ont promis. »

Énée en parlant est subitement atteint d'une flèche lancée par une main inconnue; personne ne s'attribua la gloire d'avoir versé le sang de ce héros.

Dès que Turnus vit Énée se retirer du combat,

Il triomphe, et son cœur respire la vengeance. (5)
Des armes! des coursiers! sur son char il s'élance,
Superbe, et dans ses mains prenant ses javelots,
Penché sur le timon, il presse ses chevaux:
La roue, en tournoyant, roule et se précipite,
Écrase les guerriers ou devance leur fuite;
Le héros les désarme, et, sous leurs propres dards,
Il moissonne, en courant, les bataillons épars.
Tel, sur son bouclier, quand le dieu de la guerre
A frappé le signal qui fait trembler la terre;
Quand, sur les bords glacés de l'Èbre et du Strymon,
Ses coursiers, devançant Zéphire et l'Aquilon,
Sous leurs pieds bondissans font retentir la Thrace,
Autour du char sanglant la Ruse, la Menace,
Et la Peur, au front pâle, accompagnent le dieu.
Tel, à travers les rangs, terrible, l'œil en feu,
Le Rutule indompté promène l'épouvante,
Et son farouche orgueil et sa joie insultante.

Bondissant sous le fouet, ses coursiers haletans
Écrasent sous leurs pieds les morts et les mourans ;
Dans le sillon, creusé par la roue homicide,
L'arène avec le sang pleut en poussière humide. (*)

Il tue Sthénélus, Tamyris, Pholus, et Glaucus et Ladès, fils d'Imbrasus, de Lycie : ils avoient appris sous leur père, soit à combattre de près, soit à devancer les vents sur un coursier rapide.

D'un autre côté, Eumède se signaloit dans les combats, cet Eumède qui portoit le nom de son aïeul, et qui avoit hérité de la valeur de Dolon, son père.

Son père, trop fameux, prétendit autrefois
Conquérir dans la nuit, pour prix de ses exploits,
Et le char foudroyant et les chevaux d'Achille;
Mais ses secrets trahis, sa prière servile,
Ne purent désarmer Diomède irrité;
Sa main d'un autre prix paya sa lâcheté.

Turnus a vu son fils s'avancer dans la plaine ;
D'un trait, lancé de loin, il l'étend sur l'arène,
Arrête ses coursiers, s'élance de son char,
Au Troyen demi mort arrache son poignard,
Le plonge dans sa gorge, et de son pied superbe
Le foule, en s'écriant : « Repose ici sous l'herbe !
Voilà, voilà ces champs qu'espéroit ton orgueil !
Mesure-les, Troyen ; ce sera ton cercueil :
C'est l'asile promis aux brigands de l'Asie ;
C'est ainsi que Turnus leur cède l'Hespérie. » (**)

(*) H. Gaston. (**) H. Gaston.

Il joint à Eumède, Butès, Chlorée, Sybaris, Darès, Thersiloque et Thymète.

Ainsi la mer Égée, à flots tumultueux,
Suit des vents opposés le choc impétueux,
Quand Borée, à grand bruit dispersant les nuages,
De son onde en courroux vient battre ses rivages.
Ainsi, devant Turnus, les bataillons tremblans
Cèdent sans résistance, et Troyens et Toscans,
Ouvrant à son triomphe un immense passage,
Son char dans tous les rangs roule comme l'orage:
Il s'enivre de sang, et son panache altier,
Balancé par les vents, flotte sur son cimier. (*)

A son rapide essor, à sa bouillante rage,
Phégée ose lui seul opposer son courage,
Vole devant son char, et, saisissant leur mor,
Des rapides coursiers veut détourner l'essor;
Mais pour être arrêtés leur ardeur est trop forte:
Tandis qu'il se suspend au timon qui l'emporte,
Turnus étend sa lance, et sous le double airain
Le trait au large fer vient effleurer son sein;
Lui, de son bouclier opposant la défense,
Des siens, le glaive en main, implore l'assistance:
Vaine attente! l'essieu rapidement lancé
Roule, l'atteint, l'entraîne; il tombe renversé.
Alors, impatient de punir tant d'audace,
Entre les bords du casque et ceux de la cuirasse,
Turnus abat sur lui son fer étincelant,
Et sa tête a roulé loin de son tronc sanglant. (**)

(*) H. Gaston. (**) Delille.

Pendant que Turnus jonchoit ainsi de morts le champ de bataille, Mnesthée, Achate et le jeune Iule, conduisoient vers sa tente Énée, marchant à pas tardifs, et s'appuyant sur sa longue javeline. Le héros frémit de se voir hors d'état de combattre; plein d'impatience, il brise dans sa plaie le trait qui l'a percé, et demande qu'on élargisse avec une épée sa blessure pour en retirer le fer meurtrier. Iapis vient à son secours; ce héros, fils d'Iasus, fut cher autrefois à Apollon, qui offrit de lui enseigner la science des augures, l'art de toucher la guitare, et celui de lancer des flèches. Iapis, desirant de prolonger les jours de son père, déjà près d'expirer, pria le dieu de la médecine de lui apprendre la vertu des plantes, le secret de guérir les hommes : il préféra cet art utile à des arts brillans qui lui auroient apporté plus de gloire.

Ce vieillard arrive; il voit Énée, qui, sans pousser un soupir, s'appuyoit sur sa javeline, au milieu de ses amis attristés et d'Iule, versant un torrent de larmes. Suivant l'usage, il relève et ceint sa robe, et tâche d'arracher le fer; mais tous ses efforts et tous les secours d'Apollon sont inutiles. Cependant l'horreur redouble dans les champs de Mars, les Troyens sont vivement pressés. Le ciel n'est plus qu'une voûte solide de poussière, à l'approche de la cavalerie de Turnus, qui lance une grêle de flèches; le bruit des combattans, les clameurs plaintives des mourans et des blessés retentissent dans les airs.

Vénus, touchée de la douleur de son fils, va cueillir de sa main sur le mont Ida, en Crète, du dictamne, plante dont les feuilles couvertes de duvet, sont couronnées d'un grand nombre de fleurs violettes. Les chèvres sauvages, blessées par les chasseurs, connoissent ce remède salutaire, et vont le chercher sur les montagnes. Vénus, enveloppée d'un nuage qui la rend invisible aux mortels, descend dans la tente de son fils; elle mêle le dictamne dans l'eau où le vieillard a infusé d'autres plantes; elle y ajoute de la panacée odoriférante et de l'essence d'ambroisie. Iapis verse sur la plaie cette eau dont il ignore toute la vertu. Aussitôt la douleur cesse, le sang s'arrête, le fer de la flèche sort de lui-même de la plaie qui le renfermoit, et dans le même instant Énée recouvre sa première vigueur. « Rendez, rendez les armes à ce héros, s'écrie promptement Iapis! qu'il retourne au combat! Sa guérison n'est point l'effet de mon art ni d'aucun secours humain. Une main divine agit pour vous, Énée, et vous conserve pour de plus grands exploits. »

Déjà le héros a repris ses armes; il appelle Ascagne, et lui donnant à travers son casque mille baisers: « D'autres, lui dit-il, vous apprendront, ô mon fils! à jouir des bienfaits de la fortune; je veux vous enseigner à soutenir courageusement ses revers, à braver les fatigues et les dangers. Quand votre âge sera plus avancé, remettez-vous devant les yeux les exemples de vos

ancêtres; imitez leurs exploits, et souvenez-vous qu'Hector fut votre oncle, et qu'Énée fut votre père.» Il dit, et sort de son camp, au milieu de ses plus fidèles compagnons; ils font voler devant eux des tourbillons de poussière; la terre ébranlée retentit sous leurs pas. Turnus les aperçoit du haut d'une éminence; les Ausoniens les voient, et frémissent; et Juturne, qui reconnoît de loin leur marche bruyante, s'enfuit épouvantée.

Affamé de vengeance et plus prompt que la foudre,
Énée avec les siens court dans des flots de poudre:
Tel un affreux nuage obscurcissant les airs (6)
Accourt rapidement du vaste sein des mers;
Du plus loin qu'il a vu sa noirceur menaçante,
Le laboureur tremblant est glacé d'épouvante:
Que de maux vont sortir de ses flancs ténébreux!
Les fleurs, les fruits mourront sur son passage affreux.
Il approche; avec lui les tempêtes s'avancent,
Et les vents en grondant volent et le devancent:
Tel s'avançoit Énée; ainsi devant ses pas
Ont volé la terreur, le trouble et le trépas.
Des bataillons troyens la formidable élite
Forme ses rangs, se presse, et s'élance à sa suite. (*)

Le carnage recommence; les Rutules, à leur tour, sont défaits et repoussés. Tolumnius, cet augure qui le premier avoit lancé une flèche, et recommencé les hostilités, est une des victimes de Mars. Énée dédaigne de poursuivre les fuyards,

(*) Delille.

ou de combattre des guerriers ordinaires ; il ne cherche que Turnus à travers l'obscurité que répand la poussière, il ne veut que Turnus, c'est Turnus seul qu'il appelle à grands cris.

Juturne effrayée précipite de son siége Métisque, conducteur du char de Turnus, monte à sa place, et, sous sa forme, prend en main les rênes flottantes ;

Et, telle qu'en son vol une hirondelle agile,
Qui, d'un maître opulent partageant le séjour,
Suspendit à ses toits le fruit de son amour,
Va, vient, revient, parcourt d'immenses galeries,
Rase tantôt la rive, et tantôt les prairies,
Et, portant à son bec son modeste butin,
De son nid babillard revient calmer la faim :
En cent lieux à la fois la nymphe ainsi voltige ;
Ainsi trompant les yeux par un heureux prestige,
Aux ailes, dans le centre, errant de rang en rang,
D'un cours toujours rapide et toujours différent, (*)

elle le transporte au milieu des ennemis, et le montre aux deux armées comme dans une espèce de char triomphal ; mais elle ne souffre pas qu'il combatte son rival, ni qu'il le joigne. Énée le suit, malgré tous ses détours, et fait tous ses efforts pour l'atteindre ; mais dès qu'il est près de le saisir, la Nymphe détourne aussitôt les rênes, et dérobe son frère à son ardente poursuite.

(*) Delille.

Messape arrête Énée dans sa course, et lui lance un javelot dont le prince Troyen n'évita l'atteinte qu'en se repliant sur lui-même, et en présentant son bouclier. Le dard volant rasa son casque, et emporta ses aigrettes. Pendant ce temps-là, le char s'éloigne, et disparoît à ses yeux; il en frémit, et tourne toute sa fureur sur les bataillons ennemis; il frappe sans distinction tout ce qui s'offre à lui. Quel Dieu pourroit maintenant me retracer une fidelle image de ce combat, et les horreurs dont Énée et Turnus remplirent les champs de Bellone? Pourquoi voulûtes-vous, ô Jupiter! allumer tant de haine et de colère entre deux nations, que vous deviez unir un jour par une alliance éternelle? Énée se précipite sur un des chefs Rutules, appellé Sucron, et lui enfonce son épée entre les côtes, à cet endroit où les blessures sont si mortelles. A la vue de ce combat, les Troyens épars se rallient pour la première fois, et s'arrêtent tout à coup. Turnus descend de son char pour attaquer Amycus et son frère Diorès; il renverse Amycus d'un coup de sa javeline, et de son épée il perce Diorès; ensuite il coupe leurs têtes, et les attache à son char avec leurs aigrettes dégouttantes de sang.

Comme aux deux bords d'un bois, par les vents enhardie, (7)
La flamme, en l'embrasant, forme un double incendie,
Ou tels que deux torrens, impétueux rivaux,
De deux monts opposés précipitent leurs eaux,

Et, parmi des débris se frayant un passage,
Suivent chacun le lit que s'est creusé leur rage :
Tels Énée et Turnus s'élancent en courroux,
Tels bouillonnent leurs cœurs, ainsi tonnent leurs coups :
Plus de frein, plus d'obstacle, et leur ardeur guerrière
Fait passer dans leurs bras leur ame toute entière.

L'orgueilleux Muranus, au lieu d'exploits fameux,
Faisoit sonner son nom, et vingt rois pour aïeux ;
Soudain Énée accourt : et d'un rocher qu'il lance
L'épouvantable poids abat son insolence :
Il tombe, son char roule, et ses coursiers ingrats,
Sur leur maître écrasé précipitant leurs pas,
Laissent son vain orgueil expirer dans la fange.
Par le trépas d'Hyllus, Turnus bientôt le venge. (*)

Cupencus tend la gorge au fer victorieux ;
Vainement contre Énée il implore ses dieux :
Son bouclier d'airain ne défend point sa vie.
La Parque aussi t'immole aux champs de l'Ausonie,
Éole, qui des Grecs sus tromper la fureur,
Et du fils de Thétis le glaive destructeur !
Au sommet de l'Ida, sur les rives du Xanthe,
S'élevoient tes palais ; ta tombe est à Laurente. (**)

Les deux armées se mêlent alors ; les Troyens, l'infanterie Étrusque, la cavalerie Arcadienne, sous les ordres de Mnesthée, de Séreste et d'Asylas ; et la cavalerie Latine commandée par Messape : tous se heurtent, se chargent, et font un

(*) Delille. (**) H. Gaston.

carnage général. Pendant ce désordre, tandis qu'Énée tourne ses regards de tous côtés pour découvrir Turnus, il jette par hasard les yeux vers Laurente; et la belle Vénus sa mère lui inspire le dessein d'attaquer cette ville, qui regardoit tranquillement le combat. Aussitôt il monte sur une éminence, d'où il appelle les principaux chefs de son armée. Ils se rendent en foule autour de lui, sans déposer leurs armes, et il leur parle ainsi :

« Hâtons-nous de saisir notre proie;
Suivez l'avis secret que Jupiter m'envoie.
Ne délibérons point; cet ordre inattendu
Est un bienfait du ciel dans mon cœur descendu.
Cette riche cité, la cause de la guerre,
Verra fumer ses murs au niveau de la terre;
Je livrerai son peuple à la destruction,
S'il ne vient implorer les enfans d'Ilion.
Faut-il attendre encor que Turnus me défie,
Et, vaincu par deux fois, de cette ville impie
Rappelle à son secours les parjures enfans?
Le germe des combats fermente dans ses flancs;
Portons-y l'incendie, allons sous ses ruines
Éteindre dans les feux ces guerres intestines. » (*)

Il dit, et ses troupes, formant un épais bataillon, s'avancent jusque sous les murs de la ville : les uns courent aux portes, et égorgent les sentinelles; les autres lancent des flèches. Énée, à leur

(*) H. Gaston.

tête, étend ses mains vers la ville, accuse Latinus de tous ces malheurs, et prend les dieux à témoins que c'est malgré lui qu'il a repris les armes, et qu'il n'aspiroit qu'à l'exécution du traité. Les citoyens troublés ne sont point d'accord entre eux sur le parti qu'il convient de prendre : les uns veulent amener le roi lui-même sur les remparts, et ouvrir les portes aux Troyens ; les autres les défendent avec zèle, et font une vigoureuse résistance.

Le tumulte s'accroît, et des partis divers
Les bruyantes clameurs s'élèvent dans les airs.
Tel, lorsqu'au fond d'un roc que la fumée inonde,
Des pasteurs d'un essaim troublent la paix profonde,
Le désordre est par-tout, le peuple épouvanté
Dans ses remparts de cire erre de tout côté :
Un bruit sourd se répand, on s'assemble, on consulte,
On s'apprête, on s'excite à repousser l'insulte ;
Et de leurs creux abris sortie à gros bouillons
L'odorante vapeur monte en noirs tourbillons. (*)

Un nouveau malheur augmenta la douleur et la consternation des assiégés. Amate, du haut des murs, n'ayant aperçu ni les Rutules ni leur roi, et voyant les feux voler de toutes parts sur les toits et dans les rues, ne doute plus que Turnus ne soit mort ; troublée par son désespoir, elle déchire sa robe de pourpre, et se nomme cent

---

(*) Delille.

fois l'auteur de cette guerre et de tous les maux qu'elle entraîne, et un nœud fatal, attaché à une poutre du palais, termine indignement ses jours déplorables. (8)

A ce triste récit, de lugubres clameurs
Des femmes des Latins annoncent les douleurs.
D'un long cortége en deuil Lavinie entourée,
Arrache ses cheveux, pâle, désespérée,
Et de son chaste sein ensanglante les lis.
Latinus, en pleurant, déchire ses habits,
Souille ses cheveux blancs de cendre et de poussière,
Et conjure le ciel d'abréger sa carrière.
Il regrette une épouse, il craint que le vainqueur
Sur un peuple innocent n'étende un bras vengeur.
Ah ! que n'a-t-il offert le trône et Lavinie
A cet enfant des dieux promis à l'Ausonie ! (*)

Cependant Turnus, dans l'extrémité la plus éloignée de la plaine, poursuivoit quelques Troyens fugitifs. Déjà ses forces diminuoient, et ses coursiers fatigués traînoient languissamment son char. L'haleine des vents apporte jusqu'à lui des clameurs plaintives et un bruit confus ; il s'étonne, il prête l'oreille, et reconnoît que ce tumulte soudain vient du côté de Laurente. « O dieux ! dit-il, quelle alarme soudaine se répand parmi les Laurentins ? pourquoi ce trouble et ces cris tumultueux ? » Il dit, et arrête ses coursiers. Juturne,

(*) H. Gaston.

toujours cachée sous la figure de Métisque, lui dit : « Continuons, seigneur, de poursuivre de ce côté les bataillons ennemis; Laurente ne manque point de bras pour la défendre. Si Énée attaque les Latins, taillons en pièces les Troyens dans cette plaine ; nous ne leur cédons point en nombre, et vous ne leur cèderez pas la gloire des armes. »

« O ma sœur, répondit Turnus, je vous ai reconnue dès le moment où vous avez rompu le traité et recommencé la guerre, et c'est en vain que vous voulez encore me tromper. Mais pourquoi quitter les cieux pour descendre dans ces lieux de carnage? venez-vous pour être témoin de la mort de votre malheureux frère?

« Car enfin désormais que faut-il que j'espère?
J'ai perdu mes amis; j'ai perdu Muranus,
Égorgé, dieux vengeurs! sous les yeux de Turnus :
Je crois le voir encore, étendu sur le sable,
M'appeler vainement d'une voix lamentable.
Le malheureux Ufens, repoussant mes secours,
Pour ne pas voir ma honte a terminé ses jours;
Son corps est aux Troyens, les Troyens ont ses armes.
Il me manquoit, parmi tant de sujets d'alarmes,
De voir nos murs détruits. Tranquille spectateur,
Justifîrai-je donc mon lâche accusateur?
Et, sacrifiant tout, gloire, amour, hyménée,
Montrerai-je Turnus fuyant devant Énée!
Non, non, marchons sans crainte au-devant de mon sort,
Mourons; est-ce au malheur à redouter la mort?

« O vous, puisque les cieux me sont inexorables,
Divinités d'Enfer! soyez-moi favorables;
J'irai, j'irai trouver tous mes nobles aïeux,
Et Turnus au tombeau descendra digne d'eux. » (*)

En achevant ces mots, il voit accourir à lui, sur un cheval tout couvert d'écume, Sacès, blessé au visage, et qui l'appeloit hautement à son secours. « O Turnus! nous n'espérons plus qu'en vous, prenez pitié de vos alliés! Énée foudroie Laurente, et menace de réduire en cendres ce dernier rempart de l'Italie. Déjà ses soldats lancent des feux sur le faîte des maisons; tous les Latins vous implorent, tous ont sur vous les yeux. Latinus, incertain, balance sur le choix d'un gendre, et penche bientôt du côté de votre rival; la reine, votre appui, furieuse et désespérée, vient de se donner la mort; Messape et le brave Atinas combattent seuls pour la défense des portes, environnés d'ennemis et d'une forêt d'épées nues; et vous, vous promenez votre char dans une plaine déserte! »

Tant d'objets d'horreur, tant de nouvelles effrayantes, frappent vivement l'esprit de Turnus, et l'accablent à la fois. Il s'arrête un moment en silence; la honte, la douleur, la fureur, la pitié, le désespoir, son amour pour Lavinie, et le sentiment de sa propre valeur, l'agitent cruellement,

(*) Delille.

et partagent son ame. Dès que ce nuage sombre commença à se dissiper, et que la lumière lui fut rendue, il tourne vers Laurente ses yeux enflammés, et considère du haut de son char l'état de cette grande ville.

Au sommet d'une tour,
Dont lui-même autrefois dessina le contour,
Il voit monter la flamme en gerbe tournoyante;
Il voit, au gré des vents, la fumée ondoyante,
Envelopper des ponts les appuis chancelans,
Que sa main éleva sur des essieux roulans:
« C'en est fait, ô ma sœur! un dieu puissant l'ordonne.
Destin cruel! mon cœur à tes coups s'abandonne!
Oui, je vais sous nos murs défier mon rival;
Si je dois succomber dans ce combat fatal,
O ma sœur! mon trépas ne sera pas sans gloire:
Permets à ma fureur de tenter la victoire. »
Il dit, et de son char, loin de Juturne en pleurs,
Il s'élance au milieu des bataillons vainqueurs;
Et, défiant leurs traits, dans sa course rapide,
Jusqu'au pied des remparts son désespoir le guide.
Tel un roc sourcilleux, miné par les torrens, (9)
Ou sur sa base énorme ébranlé par le temps,
Battu des aquilons, du sommet des montagnes
Tombe, roule, bondit à travers les campagnes,
Ecrase les troupeaux, les pasteurs, les forêts:
Tel, courant à travers un déluge de traits,
Sur les morts entassés dans la plaine sanglante,
Turnus impatient vole aux murs de Laurente. (*)

(*) H. Gaston.

Il fait signe de la main, et se fait entendre des deux armées : « Latins, et vous Rutules, suspendez vos coups ; je prends sur moi seul tout le hasard de la guerre : il est juste que j'exécute le traité pour vous sauver, et que je combatte contre Énée. »

A ces mots, les deux armées se séparent, et laissent entre elles un grand espace. Au seul nom de Turnus, Énée, transporté de joie, interrompt tous les ouvrages qu'il disposoit pour l'attaque, s'élance loin des murs, et fait retentir la campagne du bruit éclatant de ses armes.

Avec moins de fierté s'élève jusqu'aux cieux
Le sourcilleux Eryx, l'Athos audacieux ;
Avec moins de grandeur l'Apennin se présente,
Quand sur les vieux glaçons de sa cime imposante,
Superbe, il s'applaudit de ses bois toujours verds,
Et porte jusqu'aux cieux le trône des hivers. (*)

Déjà les Rutules, les Troyens, tous les peuples de l'Italie, et les assiégés et les assiégeans, avoient mis bas les armes, et tourné les yeux sur les deux combattans. Latinus admire que deux héros, nés dans des climats si éloignés l'un de l'autre, disputent sous ses yeux sa fille, les armes à la main.

Aussitôt que le champ du combat leur fut ouvert entre les deux armées, d'abord les deux adversaires, couverts de leurs boucliers, s'avan-

(*) Delille.

cèrent d'un pas rapide à la rencontre l'un de l'autre, et se lancèrent leurs javelots. La terre retentit sous leurs pieds; bientôt ils s'attaquent, l'épée à la main; la fortune, la valeur et l'adresse, président à leur combat.

Tels, sur le mont Sila, dans leurs jaloux accès, (10)
Lorsque deux fiers taureaux, baissant leur front
sauvage,
Luttent, en mugissant et d'amour et de rage,
Le pasteur s'épouvante, et gémit en secret;
Le troupeau les contemple, et s'arrête muet;
Les génisses, plus loin, attendent, incertaines,
Quel vainqueur doit régner sur ces vastes domaines.
Ces rivaux acharnés, dans leurs fougueux élans,
De leurs dards recourbés se déchirent les flancs;
Le sang coule à grands flots, et leur voix gémissante
Remplit de leurs douleurs la forêt mugissante:
Tels, sous leurs coups pesans, ces illustres guerriers,
Au loin font retentir leurs vastes boucliers. (*)

Jupiter prend lui-même en main ses balances éternelles, pour peser le sort des deux héros; il les élève, et regarde de quel côté penchera la mort (11). Turnus lève le bras, et frappe de toute sa force un coup vigoureux; les Troyens et les Latins jettent ensemble un grand cri: mais sa perfide épée se brise en mille éclats, et trompe son ardeur. Il est obligé de fuir; il ne lui reste pour armes que la poignée de son épée, qu'il ne

(*) H. Gaston.

reconnoît pas. On dit que dès le temps qu'il monta sur son char, au commencement de la bataille, il prit inconsidérément l'épée de Métisque son écuyer, au lieu de celle de Daunus son père. Elle lui suffit, aussi long-temps qu'il n'eut à combattre que de foibles ennemis qui fuyoient devant lui ; mais lorsqu'Énée lui opposa des armes divines, cette épée, fabriquée par une main mortelle, se brisa comme une glace fragile, et ses débris étincelans parsemèrent l'arène. Dans sa fuite, il parcourt tous les côtés du champ de bataille, sans trouver d'issue. Ici les Troyens lui opposent une barrière ; là il est arrêté par un vaste marais, ou par les murs de la ville. Énée le suit, malgré un reste de foiblesse que lui a laissé sa blessure, et qui le retarde dans sa course ; il le presse vivement.

Ainsi le cerf, qu'arrête un fleuve impétueux, (12)
Ou du lin de Sidon le réseau tortueux,
Fuit des bords escarpés la hauteur effrayante,
Et les traits du chasseur, et la meute aboyante,
S'épuise en vains détours, et s'élance par bonds.
Mais le limier s'attache à ses pas vagabonds ;
Gueule béante, il court ; dans sa barbare joie
Entrechoque ses dents, déjà touche sa proie,
Déjà croit la saisir, déjà mord en grondant ;
Le cerf bondit, s'échappe.... il ne mord que le vent.
Des chasseurs et des chiens les clameurs se confondent ;
L'air frémit, les échos de loin à loin répondent. (*)

(*) H. Gaston.

Turnus appelle par leur nom tous les Rutules, et leur demande son épée ordinaire; Énée les menace, les effraie, et jure, s'ils obéissent à Turnus, de renverser de fond en comble la ville de Laurente. Cinq fois ils font le tour de la plaine, sans s'arrêter, sans prendre de repos; il ne s'agit pas d'un léger intérêt, mais du sang et de la vie de Turnus.

Au milieu du champ étoit par hasard un olivier sauvage consacré au dieu Faune, protecteur des Laurentins : les nautonniers sauvés du naufrage avoient coutume d'y suspendre avec respect leurs offrandes et leurs vêtemens humides. Les Troyens n'avoient point distingué cet arbre sacré, et, pour rendre le lieu du combat plus libre, ils l'avoient arraché comme tous les autres. Le javelot d'Énée s'étoit enfoncé dans ses racines qui le retenoient avec force. Le héros Troyen voulut l'arracher pour le lancer une seconde fois à son ennemi, qu'il ne pouvoit atteindre. Turnus effrayé fit alors cette ardente prière : « O dieu Faune! ô Terre! vous que j'ai toujours honorés d'un culte religieux, et que les Troyens offensent par cette guerre sacrilége, retenez, retenez à jamais ce fer, et protégez Turnus. » Sa demande fut exaucée; jamais les efforts d'Énée ne purent retirer le javelot arrêté dans ce bois dur et tortueux. Tandis qu'il fait encore d'inutiles tentatives, Juturne reprend de nouveau les traits de Métisque, et apporte à Turnus l'épée de Daunus leur père. Vénus, indi-

gnée de l'audace de la Nymphe, survient à son tour, arrache le dard, et le rend à Énée. Armés tous deux, ils sentent renaître leur courage, et recommencent le combat avec une nouvelle ardeur.

Jupiter, spectateur de ce grand événement, porte ainsi la parole à Junon, qui, comme lui, baissoit ses regards sur les deux adversaires: « Quel est votre espoir, ô ma divine épouse! et jusqu'à quand voulez-vous retarder la fin de cette guerre? quel dessein vous arrête dans ce froid nuage? Vous savez, et vous confessez le savoir, qu'Énée doit un jour monter au rang des dieux, et que sa place est marquée parmi nous. Convient-il qu'une main mortelle blesse un dieu? deviez-vous (car, sans vous, qu'auroit pu faire Juturne), deviez-vous rendre l'épée à Turnus, et relever l'audace des vaincus? Cessez enfin de leur prêter votre secours, c'est Jupiter qui vous en prie; cessez aussi de vous laisser consumer en secret par votre douleur; que plutôt votre aimable bouche s'accoutume à me confier vos peines. Nous touchons au jour marqué par les Destins. Vous avez pu jusqu'ici poursuivre les Troyens sur la terre et sur les eaux, allumer une guerre sanglante, porter la désolation dans la maison de Latinus, et changer en deuil les apprêts d'un hyménée; je vous défends de pousser plus loin votre ressentiment. »

Junon répondit d'un air triste et soumis: « C'est

parce que votre suprême volonté m'est connue, ô Dieu tout-puissant! que j'ai abandonné Turnus, et que je ne vole pas à son secours. Sans le respect que j'ai pour vos ordres souverains,

« Vous ne me verriez pas, seule sur ces nuages,
Spectatrice immobile, endurer tant d'outrages;
Le fer, la flamme en main, contre ce peuple errant
Vous me verriez encor combattre au premier rang. (*)

« J'ai conseillé à Juturne, je l'avoue, de secourir son malheureux frère, et d'oser tout pour défendre sa vie; mais je ne lui ai point dit de prendre elle-même les armes ni de lancer des traits : j'en jure par l'inexorable Styx, seul objet de respect et de crainte pour les divinités de l'Olympe. C'en est fait, cette guerre me lasse, et j'y renonce. Je ne vous demande plus qu'une grace, que le Destin ne vous empêche point de m'accorder, et je vous la demande en faveur du Latium et pour la gloire de ses rois qui sont de votre sang : que l'alliance des deux nations, et l'hyménée qui en sera le sceau, ne forcent point les Latins de prendre le nom, le langage ni l'habillement des Troyens; qu'ils conservent leur nom antique; que le Latium subsiste; que ses rois portent le titre de rois d'Albe; que Rome parvienne à l'empire du monde par la valeur et

(*) Delille.

le courage des peuples d'Italie : Troye n'est plus; périssent à jamais son nom et sa mémoire! »

Le père des dieux reprit en souriant : « Quoi! vous, ma sœur, vous, la fille de Saturne, vous nourrissez dans votre sein tant de haine et de courroux! Mais appaisez-vous, je vous accorde ce que vous demandez, je cède, et c'est avec joie que je vous donne cette satisfaction. Les Latins garderont leur langage et leur nom; celui des Troyens mêlés avec eux, se perdra dans le leur. Tous auront le même culte et les mêmes cérémonies, tous seront Latins. De leur mélange naîtra une nation qui, par ses vertus, surpassera les hommes et même les dieux, et jamais aucun peuple ne vous aura rendu plus d'honneurs et d'hommages. » Junon, consolée par ces promesses, quitta le nuage qui l'environnoit et se retira. Jupiter songea ensuite à ôter à Turnus le secours de Juturne.

Mégère, nous dit-on, eut pour sœurs deux Furies
Que la Nuit enfanta, que l'Enfer a nourries;
Leur mère en les formant les arma toutes deux
D'une aile au vol rapide et de serpens hideux;
Et par un triple monstre, au sein de l'ombre obscure,
Un même enfantement effraya la nature.
Deux de ces noires sœurs, les plus tristes des trois,
Au trône où Jupiter fait entendre ses lois
Veillent pour accomplir ses volontés suprêmes,
Font pâlir les mortels, font trembler les dieux mêmes.

Faut-il des nations épouvanter l'orgueil,
Là rallumer la guerre, ici porter le deuil?
Elles partent : soudain la plus prompte d'entre elles
A la voix de son maître a déployé ses ailes,
Et, descendue aux champs où règne Latinus,
Hideuse, court s'offrir à la sœur de Turnus;
Autour d'elle ont frémi les airs qu'elle empoisonne;
La terreur la précède, et la nuit l'environne :
Telle, invisible aux yeux, part et siffle dans l'air
La flèche dont le Parthe envenima le fer,
Et qui, d'un vol bruyant fendant la nuit obscure,
Court de ses sucs mortels infecter sa blessure.
Ainsi, traçant dans l'air son horrible sillon,
La fille de la Nuit, dans un noir tourbillon,
S'abattit sur la terre et fondit sur sa proie.
Dès qu'elle a vu les camps de Laurente et de Troie,
Elle quitte ses traits, elle emprunte le corps
De cet oiseau qui, seul sur le tombeau des morts,
Sinistre avant-coureur des grandes infortunes,
Prolonge dans la nuit ses clameurs importunes;
Sous ces traits, de Turnus elle assiège les yeux,
Vient, revient mille fois avec un bruit affreux,
Et bat son bouclier de son aile sinistre.
Turnus d'un dieu vengeur reconnoît le ministre :
Il tremble, sa voix meurt, tous ses sens sont glacés,
Et d'horreur sur son front ses cheveux sont dressés.
A peine au bruit lointain de son aile fatale
Juturne a reconnu la déesse infernale; (*)

Tremblante, échevelée, elle meurtrit son sein,
Et s'écrie : « Oh! comment échapper au Destin!

(*) Delille.

O mon frère! Et que peut ta sœur infortunée,
Pour retarder encor ta dernière journée!
Pourrois-je résister à ce monstre odieux!
Je l'oserois en vain. Du souverain des dieux,
Le superbe courroux, par un cri formidable,
Me défend de tenter une lutte coupable.
J'obéirai..... Fuyez, exécrables oiseaux!
Fuyez, et loin de moi détournez vos fléaux!
Voilà donc de quel prix, de quel noble service
Ce dieu, de ma pudeur, paya le sacrifice?
Pourquoi m'as-tu fais part de l'immortalité?
Rends-moi, rends-moi la mort!.... Sans ce don détesté,
La douleur, dans la tombe, eût fini ma misère.
Quoi! sans pouvoir mourir, je vois mourir mon frère!
Les cieux me rendront-ils ce frère que je perds!
O terre! sous mes pas entr'ouvre les Enfers!
Laisse-moi le chercher dans ces royaumes sombres,
Et plonge une déesse au noir séjour des ombres! »
Dans un voile d'azur, en achevant ces mots,
La Nymphe s'enveloppe, et se perd sous les flots. (*)

Plus Turnus se trouble, plus Énée le presse, et lui présente la pointe menaçante de son javelot. « Pourquoi fuis-tu, lui dit-il, pourquoi sembles-tu refuser le combat? Ce n'est point le prix de la course que nous disputons; il s'agit de mesurer nos forces les armes à la main: emploie maintenant toutes tes ressources, déploie tous tes

(*) H. Gaston.

efforts, fais usage de toute ton adresse et de toute ta valeur, tu ne peux m'échapper. »

« Barbare, dit Turnus en secouant la tête,
Cesse de m'insulter, de menacer mes jours;
Mon Destin m'épouvante, et non pas tes discours. » (*)

En parlant ainsi, il aperçoit une pierre, une roche énorme qui depuis long-temps servoit de borne à un champ et en marquoit les limites. (13) Douze hommes, tels que notre âge en produit, auroient à peine soulevé cette masse prodigieuse. Turnus la saisit, la soutient, la lance en courant sur son ennemi : tandis qu'il la jette, il ne s'aperçoit pas des efforts qu'il fait, ni de sa course précipitée, ni du poids qui l'accable; mais ses genoux s'affoiblissent et se dérobent sous lui, son sang se glace dans ses veines, et ses membres se roidissent. La pierre ne peut parcourir tout l'espace qui est entre lui et son ennemi, ni lui porter le coup dont elle devoit l'accabler.

Tel, lorsqu'appesanti par un profond sommeil (14)
L'illusion lui rend les scènes du réveil,
L'homme, en songe, essayant une course impuissante,
Cherche et ne trouve plus sa vigueur languissante,
Se soulève, retombe, étend en vain son bras;
La voix manque à sa langue, et la force à ses pas:
Tel est Turnus; ainsi, dans sa rage implacable,
Du poids de son destin la déesse l'accable. » (**)

(*) Delille. (**) Delille.

Alors son esprit flottant est partagé entre mille résolutions qui se détruisent, et l'empêchent de se fixer à aucune. Il regarde tour à tour les Rutules et la ville de Laurente, il craint le coup qui le menace; il ne sait ni comment l'éviter, ni comment se jeter sur son ennemi; ses yeux ne voient nulle part, ni son char, ni sa sœur qui le conduisoit. . . . .

Énée, toujours armé de son terrible javelot, le poursuit, le menace, ne lui laisse pas le temps de se reconnoître, et cherche l'occasion de frapper un coup assuré. Enfin il jette de toute sa force le funeste dard. Les rochers poussés par la baliste frappent les remparts avec moins de fureur, et les éclats de la foudre sont moins violens. Le trait perce l'extrémité du bouclier à sept cuirs, pénètre le bas de la cuirasse et s'enfonce dans la cuisse de Turnus. Le guerrier malheureux plie le genou et tombe à terre. . . . .
. . . .

De joie et de douleur mille cris se confondent,
L'Olympe en retentit, et les monts lui répondent.
Lui, foible, suppliant, soumettant son grand cœur,
De l'œil et de la main implore le vainqueur :
« Oui, j'osai t'attaquer, et j'en subis la peine;
Jouis de ton succès et satisfais ta haine :
Loin de moi d'un pardon l'opprobre injurieux!
Mais un père autrefois étoit cher à tes yeux;
Le mien respire encore, épargne son vieil âge;
Ou du moins, si tu veux m'immoler à ta rage,
Du tombeau paternel accorde-moi l'honneur.

Tu le vois, rien ne manque à ton cruel bonheur;
Tous ont vu ma défaite, ainsi que ta victoire;
Lavinie est à toi, ne souille pas ta gloire:
C'est peu d'être vainqueur, sois humain.....» (*)

Le redoutable Énée, le bras levé sur son rival, le regardoit d'un air furieux, et rouloit des yeux enflammés de colère; mais insensiblement il commençoit à se laisser fléchir par sa voix suppliante, lorsqu'il vit briller sur son épaule le baudrier de Pallas, ce baudrier précieux que Turnus avoit enlevé au jeune fils d'Évandre, après l'avoir tué de sa main; ornement funeste pour lui, et qu'il se faisoit gloire de porter.

A peine il aperçoit cet horrible trophée,
Réveillant dans son cœur sa colère étouffée,
Furieux, il s'écrie : « Assassin d'un enfant!
Eh quoi! de sa dépouille à mes yeux triomphant,
Tu vivrois! Non, cruel! que ta mort le console;
C'est Pallas, par ma main, c'est Pallas qui t'immole.»
Il dit, le sacrifie à ces manes si chers,
Et son ame en courroux s'enfuit dans les Enfers. (**)

(*) Delille.

(**) Delille.

FIN DU DOUZIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU DOUZIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(1) Cette comparaison est imitée de celle-ci d'Homère, traduite par M. Aignan, livre cinquième de l'*Iliade* :

Tel le roi des forêts, qu'une flèche incertaine,
D'un bras foible lancée effleure et touche à peine,
Terrible, se retourne et fond sur le berger
Que le bercail dérobe à ce pressant danger;
Le monstre rugissant redresse sa crinière;
Il franchit des longs pieux l'impuissante barrière,
Et le nombreux troupeau qui se presse en bêlant,
Tombe en foule, égorgé dans son bercail sanglant.

Lucain en a aussi tiré parti dans le premier livre de la *Pharsale*. Voici ses vers :

Sic cum squalentibus arvis
Æstiferæ Libyes visô leo comminùs hoste
Subsidit dubius, totam dum colligit iram;
Mox ubi se sævæ stimulavit verbere caudæ
Erexitque jubam, et vasto grave murmur hiatu
Subgemuit : tum torta levis si lancea Mauri
Hæreat, aut latum subeant venabula pectus;
Perferrunt tanti securus vulneris exit.

(Note de l'Éditeur.)

(2) Homère, au quatrième livre de l'*Iliade*, en parlant de Ménélas blessé, s'exprime ainsi dans la traduction de M. Aignan :

Goutte à goutte le sang découle de son corps,
Comme, des fiers coursiers pour enrichir le mors,

Aux champs Méoniens favoris de la gloire,
La pourpre éblouissante a coloré l'ivoire.

Virgile, comme on voit, a employé cette comparaison, mais dans une circonstance différente. Le Tasse, au troisième chant de la *Jérusalem*, compare la pourpre du sang qui dégoutte des cheveux blonds de Clorinde, à des rubis enchâssés dans de l'or. L'Arioste, au vingt-quatrième chant du *Roland furieux*, assimile la blessure de Zerbin à un ruban de pourpre qui se joue sur une toile d'argent.

(*Note de l'Éditeur.*)

(3) La formule de serment qui précède ici le combat singulier d'Énée et de Turnus, est la même que celle employée par Homère au troisième livre de l'*Iliade*, lorsque Pâris et Ménélas engagent un combat à mort; en voici la traduction par M. Aignan :

« O toi qui sur la terre,
Des sommets de l'Ida déchaînes le tonnerre;
Toi, Soleil, qui vois tout de l'empire des airs!
O Fleuves, ô Cybèle, et vous, dieux des Enfers,
Dieux vengeurs du parjure et l'effroi des coupables,
Soyez de nos sermens les témoins redoutables!
Si Pâris est vainqueur, nous désertons ses bords,
En leur abandonnant Hélène et ses trésors;
Mais s'il périt, frappé d'une main vengeresse,
Qu'Hélène reconquise appartienne à la Grèce,
Et qu'un tribut rappelle aux siècles à venir,
D'Ilion subjugué l'immortel souvenir, etc.

(*Note de l'Éditeur.*)

(4) C'est le titre que portoient les douze rois d'Étrurie : chacun d'eux étoit à son tour le chef des autres.

(5) M. Delille a traduit librement cet endroit de Virgile :

Animé par l'espoir, enflammé de colère,
Mes armes! mes chevaux! dit son fier adversaire.
Tout est prêt; sur son char il s'élance soudain,
Élève un front superbe, et les rênes en main
Il presse ses coursiers; ils volent, le char roule,
Des Troyens dans sa course il écrase la foule :
Ici tombent les morts, là roulent les mourans;
De bataillons entiers il moissonne les rangs,
Désarme les fuyards, s'élance à leur poursuite,
Et de leurs propres traits ensanglante leur fuite.
Tel de l'Èbre glacé quand le terrible dieu,
Frappant son bouclier, farouche, l'œil en feu,
A lancé ses coursiers, précurseurs de la guerre,
Plus prompts que les zéphyrs, plus craints que le tonnerre;
Ils partent, le char vole, et la terre en frémit;
Sous leurs pas foudroyans la Thrace au loin gémit;
De cadavres sanglans la Victoire entourée,
La Déroute au front pâle, à la marche égarée,
La bouillante Fureur, le Piége insidieux,
Le Meurtre au bras sanglant, et le fer, et les feux,
Du dieu dévastateur sont l'escorte effrayante;
Après lui la Ruine, au-devant l'Épouvante :
Tel s'élance Turnus; de ses coursiers fumans
Ainsi sa main terrible aiguillonne les flancs;
Dans son œil enflammé brille une affreuse joie;
Il presse, atteint, égorge et foule aux pieds sa proie;
Et des rangs enfoncés écrasant les débris,
Des mourans sous les morts il étouffe les cris :
Le sang au loin jaillit sous sa roue embrasée,
Sur le sable rougi pleut l'affreuse rosée,
Et du char dont la course emporte le héros
Le rapide sillon s'en abreuve à grands flots.

(*Note de l'Éditeur.*)

(6) Cette comparaison est imitée de celle-ci d'Homère, au quatrième livre de l'*Iliade*, traduction de M. Aignan :

Tel qu'un nuage épais de la foudre chargé,
S'enfle, noircit, s'étend dans son cours prolongé;
L'aquilon le conduit de sa fougueuse haleine;
Il pèse, en la voilant, sur la liquide plaine;
Le pasteur s'épouvante, et vers les antres creux
Précipite les pas de ses troupeaux nombreux :
Telles des deux Ajax les cohortes pressées
De casques et de dards s'avancent hérissées.

M. Gaston a traduit ainsi Virgile :

A pas précipités, dans les champs de la guerre,
S'avançoient les Troyens. Tel on voit, vers la terre,
Apportant dans son sein la foudre et les éclairs,
Un nuage accourir et traverser les mers.
Le laboureur tremblant l'observe du rivage;
Il prévoit sa ruine : hélas! sur son passage
Périront ces moissons et ces arbres si beaux!...
Les Autans, à grand bruit, l'annoncent aux hameaux.

On peut rapprocher de ces vers ceux-ci de M. de Parny, dans le troisième chant de son poëme d'*Isnel et Asléga* :

Du sombre Éric les phalanges guerrières
Se rassembloient sur les noires bruyères.
Ses bataillons réunis et serrés,
En avançant, déployoient par degrés
Un large front; tels on voit des nuages
Qui dans leurs flancs recèlent les orages,
S'amonceler sur l'horizon obscur,
Croître, s'étendre et varier leur forme,
S'étendre encore, et sous leur masse énorme,
Des vastes cieux envelopper l'azur.

(*Note de l'Éditeur.*)

(7) M. Aignan a traduit ainsi la comparaison du quatrième livre de l'*Iliade*, dont celle-ci est imitée :

Tels deux torrens, roulant de la cime des monts,
Se heurtent, débordés dans le creux des vallons;
De leurs flots écumans le choc affreux bouillonne;
L'écho porte ce bruit au pâtre qui frissonne.

L'Arioste, au trente-neuvième chant de son poëme, nous représente ainsi Bradamante et Marphise semant le carnage au milieu des Sarrazins.

Come al soffiar de' più benigni venti,
Quando Apennin scopre l'erbose spalle,
Movonsi a par due torbidi torrenti,
Che nel cader fan poi diverso calle;
Svellono i sassi, e gli arbori eminenti
Dall' alte ripe, e portan nella valle
Le biade e i campi, e quasi a gara fanno
A chi far può nel suo cammin più danno.

(Note de l'Éditeur.)

(8) Ce genre de mort a été regardé comme bas et honteux chez toutes les nations; il est parconséquent difficile à exprimer avec une certaine noblesse, sur-tout dans notre langue. Voyez cependant comme Racine est venu à bout de surmonter cette difficulté dans son *Mithridate*, où Monime dit sans bassesse qu'elle a essayé de se pendre. L'expression fait tout passer; mais les grands écrivains seuls savent la trouver.

(9) Traduction de cette comparaison par M. Delille :

Ainsi lorsque les ans, ou les vents, ou les ondes,
D'un vieux roc ont miné les racines profondes,

Du penchant escarpé de ses antiques monts
Le rocher tombe, roule, et s'élance par bonds;
Il entraîne avec lui rochers, troupeaux, étable:
Ainsi, renversant tout dans sa course indomptable,
Turnus vole à Laurente, etc.

Lucain l'a imitée au troisième livre de la *Pharsale* :

At saxum quoties ingenti verberis ictu
Excutitur, qualis rupes, quam vertice montis
Abscidit impulsu ventorum adjuta vetustas,
Frangit cuncta ruens, etc.

Imitation de Voltaire, dans le sixième chant de la *Henriade* :

Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées,
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque temps son choc impétueux:
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante;
Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux
Qui bravoient les hivers, et qui touchoient les cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes.

Autre imitation de M. Deguerle, dans son poëme inédit d'*Œnone et Pâris* :

Comme on voit quand les vents, fougueux enfans des airs,
Bouleversent les cieux et la terre et les mers;
Les nuages voler refoulant les nuages,
Les flots presser les flots chassés vers les rivages,
Et le sable rapide, élevé des sillons,
Rouler de plaine en plaine en épais tourbillons:

Telle devant Pâris une terreur subite
Précipitoit d'Argos les bataillons en fuite;
Sur les rangs dans sa course il renverse les rangs,
Et les champs sont couverts de leurs débris sanglans.

(*Note de l'Éditeur.*)

(10) On trouve une espèce d'imitation de cette comparaison dans ces beaux vers de Boileau, *Lutr.*, ch. V :

L'un et l'autre rival s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage;
Une égale fureur anime leurs esprits :
Tels deux fougueux taureaux de jalousie épris,
Auprès d'une génisse au front large et superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre, embrasés, furieux,
Déjà le front baissé se menacent des yeux.

Ovide l'avoit aussi imitée dans la description du combat d'Hercule et d'Achéloüs :

Non aliter fortes vidi concurrere tauros,
Cùm pretium pugnæ toto nitidissima saltu,
Expetitur conjux : spectant armenta, paventque,
Nescia quem maneat tanti victoria regni.

M. Delille a traduit ainsi Virgile :

Tels, quand deux fiers taureaux, l'un de l'autre jaloux,
Sur le haut du Sila, du Taburne sauvage,
Enflammés par l'amour ou transportés de rage,
Disputent leur amante ou vengent leurs affronts;
Tous deux, avec fureur heurtant leurs larges fronts,
Se déchirent les flancs de leur corne sanglante;
Le pâtre est consterné, le troupeau s'épouvante,
Et la génisse attend dans un muet effroi
Quel sera le vainqueur, son époux et son roi;

Des bois, des monts lointains les échos retentissent :
Tels de ces deux rivaux les coups s'appesantissent ;
Le choc des boucliers ébranle au loin les airs,
Et de l'acier tonnant jaillissent mille éclairs.

(*Note de l'Éditeur.*)

(11) Homère est l'inventeur de cette belle fiction, qui a produit des imitations sans nombre. Milton, au quatrième chant du *Paradis perdu*, donne à Dieu deux balances d'or, dans lesquelles il pèse d'un côté Satan, et de l'autre l'archange Gabriel ; mais le poëte Anglois, en voulant réaliser l'allégorie d'Homère par une allusion au signe de la Balance, en a fait une image gigantesque et absurde. Pope, dans le cinquième chant de la *Boucle de cheveux*, fait combattre Bélinde contre le baron pour reconquérir ses cheveux, que le poëte place dans la balance dorée de Jupiter, et dont le poids enlève le bassin qui contient l'esprit des petits-maîtres. Rhulières, dans son poëme des *Jeux de mains*, suppose que le Sort pèse les destinées des personnes rassemblées à Passy, pour savoir si cette réunion sera durable. Cette image des balances de Dieu se trouve aussi dans l'Écriture sainte : Balthasar ayant été pesé dans la balance, ne fut pas trouvé de poids. La même idée est encore plus clairement exprimée dans Esther et dans le livre de Job.

(*Note de l'Éditeur.*)

(12) Céphale, dans le septième livre des *Métamorphoses*, décrit ainsi les efforts de son chien Lélaps pour atteindre à la course un animal qui désoloit la campagne de Thèbes. Ici Ovide n'est point inférieur à Virgile :

Vix bene missus erat, nec jam poteramus ubi esset
Scire ; pedum calidus vestigia pulvis habebat ;

Ipse oculis ereptus erat : non ocyor illo
Hasta, nec excussæ contorto verbere glandes,
Nec Gortyniaco calamus levis exit ab arcu.
Collis apex medii subjectis imminet arvis ;
Tollor in hunc, capioque novi spectacula cursûs :
Quo, modò deprendi, modò se subducere ab ipso
Vulnere, visa fera est ; nec limite callida recto,
In spatiumque fugit ; sed decipit ora sequentis,
Et redit in gyrum, ne sit suus impetus hosti :
Imminet hic, sequiturque parem, similisque tenenti
Non tenet, et vanos exercet in aëra morsus.

Addition de l'Éditeur. Homère a employé la même comparaison en parlant d'Hector fuyant devant Achille; mais la belle image du chien qui ouvre la gueule pour saisir sa proie qui lui échappe, n'appartient qu'à Virgile, de qui Ovide et Stace l'ont empruntée dans les passages suivans :

Jam jamque tenere
Sperat et extento stringit vestigia rostro. (Met. lib. I.)

Jam jamque teneri
Credit, et elusos audit concurrere morsus. (Theb. l. V.)

M. Delille a rendu ainsi les derniers vers de Virgile :

Le cerf en cent détours fuit la mort qui s'apprête :
Son ennemi, hâtant son barbare plaisir,
Court la gueule béante ; et, prêt à le saisir,
Rejoint et fait crier *son double rang d'ivoire* :
Le cerf vole et se rit de sa fausse victoire ;
Et la dent, qu'il évite aussi prompt que l'éclair,
A cru mordre sa proie, et ne happe que l'air.

(13) Le P. de la Rue remarque que Virgile est accusé de manquer d'art dans ce combat de Turnus avec Énée. Celui-ci est couvert d'armes divines ; son rival, au con-

traire, n'a que des armes fragiles qui se brisent comme le verre : cette supposition ne sert point à relever le héros de l'*Énéïde*. En second lieu, Jupiter blâme Junon d'avoir fait rendre à Turnus son épée, comme si cela étoit contre les lois de l'équité. Enfin Turnus, lorsqu'on lui a rendu son épée, est tellement troublé et hors de lui-même, que, bien loin de s'en servir, il a recours à une pierre qu'il lance contre son rival. Le P. Le Bossu ne manqueroit pas de répondre que le héros de Virgile a mérité ce secours particulier de Jupiter, et qu'il en est plus estimable et plus grand. Une telle réponse n'a pas beaucoup de poids, comme je crois l'avoir démontré dans mes *Réflexions sur le Poëme épique*. A l'égard de cette masse énorme que douze hommes du temps de Virgile auroient eu peine à soulever, c'est Homère qui le premier a imaginé cette fiction pour relever la force de son héros. Il faut, autant qu'on peut, donner aux principaux personnages épiques une grandeur au-dessus de la nature, comme nous l'avons dit. La force du corps étoit autrefois très-vantée, et ce n'étoit pas sans raison. Nous voyons par cet endroit et par beaucoup d'autres, que les pierres servoient beaucoup dans les combats des anciens : dans l'*Iliade*, livre cinquième, Diomède en lance une contre Énée, et le poëte ajoute que deux hommes de son temps n'auroient pu l'ébranler. Comme on suppose que les siècles dégénèrent, Virgile prétend que de son temps douze hommes n'auroient pas été capables de faire ce que faisoit Turnus lui seul. Au vingt-unième livre de l'*Iliade*, Minerve frappe le dieu Mars d'une pierre qui servoit de borne à un champ. Ajax, au treizième livre des *Métamorphoses*, se vante d'avoir renversé Hector d'un coup de pierre.

Eminus ingenti resupinum pondere fudi.

(14) Cette comparaison se trouve employée dans l'endroit du *Télémaque* qui offre le dénouement et la fin de la guerre des alliés contre Adraste, comme c'est ici le dénouement de celle d'Énée contre Turnus. Il y a de la différence entre ces deux morceaux, parce que le caractère d'Adraste, qui est un scélérat, est différent de celui de Turnus. Mais l'un et l'autre se trouble en combattant, l'un et l'autre est renversé, l'un et l'autre demande la vie. Quiconque lit ces ouvrages avec attention, saisit avec plaisir ces rapports et ces ressemblances. Le Tasse, au vingtième chant de la *Jérusalem délivrée*, a imité ainsi Virgile :

Come vede talor torbidi sogni
Ne' brevi sonni suoi l'egro o l'insano :
Pargli ch' al corso avidamente agogni
Stender le membra, e che s'affanni invano :
Che ne' maggiori sforzi, a suoi bisogni
Non corrisponde il piè stanco, e la mano.
Sciogliar talor la lingua, e parlar vuole ;
Ma non segue la voce o le parole.

(Note de l'Éditeur.)

(15) Ainsi, au vingt-deuxième livre de l'*Iliade*, Hector expirant supplie Achille au nom de son père, et le conjure de ne pas lui dérober les honneurs de la sépulture. Mais Achille ne se laisse pas attendrir un seul moment ; dans le fils de Priam il ne voit plus que le meurtrier de Patrocle, et, transporté de rage, il s'écrie qu'il voudroit lui-même disputer ses restes aux corbeaux et aux chiens auxquels cette pâture est promise : il ne se borne point à cette insulte, il traîne encore le cadavre d'Hector autour du bûcher de Patrocle. Virgile s'est bien gardé de présenter à ses lecteurs des tableaux aussi révoltans :

Turnus implore son vainqueur avec une dignité qui intéresse ; il rappelle la mémoire d'Anchise, et ne semble solliciter la pitié de son rival que pour épargner des regrets à son vieux père Daunus. Au souvenir d'Anchise, Énée déjà s'est attendri ; et, malgré la juste défiance qu'il doit avoir des promesses du vaincu, il est près de lui pardonner : il le feroit sans ce funeste baudrier, qui, en lui rappelant la mort de son cher Pallas, lui rappelle aussi l'orgueil insultant de son vainqueur, et la barbarie avec laquelle il a foulé aux pieds son cadavre. Dès-lors, il ne peut plus voir en lui qu'un objet odieux, indigne de tout ménagement et de toute compassion. Ce n'est plus Énée, c'est le fils d'Évandre qui immole Turnus, dont l'existence d'ailleurs ne peut plus s'accorder avec les intérêts de son rival et la tranquillité de l'empire Latin. Cette conduite, contraire aux idées reçues parmi nous, étoit probablement dans les mœurs des anciens, accoutumés à ne voir la paix que dans la mort de leur ennemi ; et il est à croire que Virgile n'auroit pas ainsi démenti le caractère de son héros par un acte de rigueur qui paroîtroit inutile et sans motif. (*Note de l'Éditeur.*)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

